U d'/of OTTAWA
39003002232162

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudessurlalitt03vine

français

Bleue fonné

ÉTUDES

SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

TOME III.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR

A. VINET.

TOME TROISIÈME.

POËTES ET PROSATEURS.

PARIS,
CHEZ LES ÉDITEURS, RUE RUMFORD, 8.

1851.

JAN 5 1973

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
286
.V6
1849
v.3

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

I.

SAINTE-BEUVE.

PENSÉES D'AOUT. POÉSIES.

Un volume in-18.— 1837.

Heureux dont le langage, impétueux et doux,
En servant la pensée est plutôt au-dessous ;
Qui, laissant déborder l'urne de poésie,
N'en répand qu'une part, et sans l'avoir choisie ;
Et dont la sainte lyre, incomplète parfois,
Marque une âme attentive à de plus graves lois !
Son défaut m'est aimable et de près m'édifie (1).

Je ne sais si M. Sainte-Beuve a suivi, dans son nouveau recueil, la règle qu'il semble donner dans ces vers; mais, eût-il quelquefois en effet négligé la forme pour le fond, ce n'est pas une raison pour la critique de sacrifier, dans l'examen de ce livre, le

(1) *A M. Achille du Clésieux.*

fond à la forme. Les *Pensées d'Août* ne sont pas seulement un recueil de vers; c'est l'expression d'un certain état moral, d'une manière particulière de penser et de vivre, c'est un fait humain et philosophique, d'autant plus digne d'attention qu'il n'est pas pour l'auteur une simple occasion poétique, un thème plus ou moins inspirateur, et que la pensée est moins là pour les vers que les vers pour la pensée. Ce volume fût-il mal écrit, et, ce qui serait pire, dépourvu de style, la substance qu'il renferme n'en serait pas moins importante, et cette direction toute particulière de pensée, ce genre de préoccupation si rare dans le temps où nous vivons, mériterait toujours d'être signalé.

A vrai dire, il n'est pas facile de rendre compte du fait, de le résumer, de le nommer; l'auteur, je crois, ne le tenterait pas; il y est, peut-être, moins compétent que personne; il ne faut pas être au centre même d'un orage pour en saisir la forme, pour en voir l'origine, pour en mesurer l'étendue. Ce n'est pas que je regarde comme un orage ce qui se passe dans l'âme du poëte; aucun phénomène violent, aucun bruit éclatant ne dénonce au dehors l'agitation intérieure. Je vois dans la forêt plus de rameaux tordus et froissés que de branches rompues et gisantes. Mais s'il y a peu de débris, rien pourtant n'est tranquille; il y a le mouvement douloureux de la vérité incessamment élancée, incessamment refoulée; refoulée, non point cependant par l'erreur; mais par quoi donc? Ah! l'erreur n'est pas le seul contraire de la vérité morale. Cette vérité est une

vie;... avant d'arriver jusqu'aux ténèbres que sa seule présence dissiperait, et qu'elle anéantit en les niant, elle a d'abord à soulever la pierre d'un tombeau; elle palpite sous cette pierre d'une divine angoisse qui fera éclater sa prison; mais elle ne sera une lumière que quand elle sera une vie.

Et que seraient donc les luttes de la vérité, et qu'est-ce qu'auraient de sublime ses saintes agonies, si elle n'avait à combattre que l'erreur et à conquérir que l'intelligence? La vérité (et nous parlons ici de la vérité humaine, de ce qui fait que l'homme lui-même est vérité) est une transformation de l'être qui la reçoit. Ce n'est pas une certaine manière de juger, c'est la lumière même de nos jugements, c'est ce qui fait leur valeur, et la valeur de l'homme lui-même. La vérité, c'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est la paix; c'est l'homme restitué à l'image de Dieu; c'est Dieu dans l'homme.

La lutte qui semble avoir été, depuis les premières poésies de M. Sainte-Beuve jusqu'à celles-ci, l'inspiration de son talent, n'est pas, dans les *Pensées d'Août*, une lutte de la vérité contre l'erreur. Il y a peu d'erreur dans ce livre; il n'y en a point peut-être, à prendre l'Évangile pour arbitre des pensées. Et c'est là ce qui fait l'originalité de ces poésies et de l'auteur lui-même, au milieu de la littérature du monde d'aujourd'hui. Un esprit chrétien, une pensée chrétienne, chrétienne jusqu'au bout, et avec cela peu de cette paix, l'essentielle bénédiction et la couronne du christianisme, voilà une chose

étrange en apparence, naturelle toutefois. Il y a dans le christianisme de tout homme d'intelligence et qui a beaucoup pratiqué le monde, il y a une époque, un moment du moins, pour cette anomalie. Elle serait moins remarquable, elle ne le serait même pas du tout, si ce christianisme était négatif, s'il acquiesçait sans s'attacher, si, laissant passer la vérité, il ne la retenait pas, s'il n'en était ni touché ni surpris, s'il n'en pénétrait pas vivement les conséquences et n'en ressentait pas dans sa vie les salutaires contre-coups; mais si le christianisme, comme donnée morale, se multiplie dans toutes les pensées de l'écrivain, dans tous ses jugements, s'il détermine sa philosophie, s'il règle pour ainsi dire son attitude vis-à-vis des opinions de son siècle, s'il modifie l'homme même en tout ce qui, de l'homme, peut se manifester dans l'écrivain, alors on assiste au singulier spectacle d'une âme qui, entre le monde et elle-même, ayant jeté une immensité, croit voir une seconde immensité se déployer entre elle et son dernier objet, entre elle et la réalité de ce qu'elle sait et la substance de ce qu'elle a cru.

Cette étrange situation, cette espèce de douloureux enchantement, n'est pas inconnue de tous ceux qui nous liront. Plusieurs ont traversé, ou traverseront encore avec labeur, ce moment critique, où tout, on le croirait, étant fait, tout semble encore à faire; où les illusions mondaines sont dissipées, le besoin de la vérité profond et sincère, les éléments de cette vérité présents, ses conséquences pressen-

ties, avouées, aimées, ses aspects recherchés avec prédilection, ses jugements acceptés, appliqués, elle-même devenue la pente de l'esprit, un instinct de l'âme; enfin où le besoin de l'honorer et de la répandre domine et fléchit la vie entière; et où, toutefois, le combat continue dans la victoire, non plus contre un obstacle vivant et vivace, mais contre un obstacle mort, contre l'impression subsistante d'une vie entière, contre des habitudes qui ne sont plus suivies, mais dont le pli est resté, contre tout le poids du passé, du passé qui est notre vrai présent, et qui s'accumule tout entier sur le point même où nous vivons. Ainsi les fables orientales nous représentent un jeune prince plein de vie et de sentiment, mais dont les extrémités inférieures, converties en marbre, lui défendent de faire un seul pas, et le font captif au sein de la liberté.

La souffrance est grande, mais le vrai danger serait de ne la pas sentir; le danger surtout serait à s'y complaire, à exploiter sa souffrance comme une poésie, à se faire le tranquille observateur de son trouble, à dissiper en paroles ce trésor de douleur. Telle n'est point, nous le croyons fermement, la disposition de l'auteur de ces *Pensées;* ce sont bien ses *pensées;* s'il les a écrites en vers, c'est par la même raison qu'un Français écrit en français ou un Espagnol en espagnol; parce que les vers sont sa langue, la forme préférée de ses sentiments les plus profonds. Il n'est pas de ceux qui appliquent à la poésie le vieux dicton : « Ce qui ne vaut pas la peine

d'être dit, on le chante. » Ce qu'il *chante*, lui, de préférence, c'est ce qui vaut la peine d'être dit, répété et médité; seulement l'austérité des sujets, la sévérité des pensées de la conscience, enfin la tristesse même de l'impression, peuvent attrister parfois jusqu'aux formes de son langage, et l'amertume exclure l'élégance. Cet effet nous paraît sensible dans les vers suivants :

Tu te révoltes, tu t'irrites,
O mon Ame, de ce que tel
Ne comprend pas tous tes mérites
Et met ton talent sous l'autel ;

Tu t'en aigris ! mais, Ame vaine,
Pourquoi, d'un soin aussi profond,
N'es-tu pas prompte à tirer peine
De ce que d'autres te surfont ;

De ce que tout lecteur sincère,
Te prenant au mot de devoir,
Te tient en son estime chère
Bien plus que tu ne sais valoir ?

Oh ! plus sage, mieux attristée,
Tu souffrirais amèrement
De la faveur imméritée
Plus que de l'injure, estimant

Que dans cette humaine monnaie
Ton prix encor est tout flatteur,
Et que bien pauvre est la part vraie
Aux yeux du seul Estimateur (1) !

S'il s'agissait d'une autre morale et d'une autre religion, nous hésiterions peut-être à imputer à l'homme tout le sérieux de l'écrivain. Il suffit à l'âme d'être superficiellement touchée, rapidement

(1) *Tu te révoltes, tu t'irrites*, etc.

avertie, pour pénétrer les secrets d'une vie dont elle ne vit pas; elle se laisse traverser par des sentiments qu'elle ne songe point à retenir; lyre vivante, elle ne vit qu'autant qu'il faut pour retentir, et tout ce qu'elle a de vie se répand et se perd en harmonie; le trépied inspirateur où monte le poëte l'unit à la fois à la réalité et l'en sépare; il comprend mieux et paraît mieux sentir que celui qui vit davantage; il dira mieux que vous ce qui se passe en vous; il est plus et moins qu'un homme; et peu s'en faut qu'il n'apparaisse comme une victime sans dévouement, nous éclairant des feux qui la réduisent en cendre. Toutefois cette merveilleuse aptitude a sa limite précise; sa loi la borne aux choses naturelles. Il est des sentiments, des situations qu'on ne devine pas, une morale qu'on n'invente pas, des peines et des plaisirs qu'on ne saurait s'approprier par supposition; tout se devine excepté le christianisme; on ne le pénètre point du dehors; et ce qu'il a d'intime et de propre ne s'apprend jamais par simple ouï-dire.

Ce qu'il y a de chrétien dans les *Pensées d'Août*, ce ne sont pas tant les passages où les mots sacramentels du christianisme sont prononcés, où ses dogmes sont rappelés ou directement appliqués : ce sont ceux surtout où les gens du monde ne chercheront pas le christianisme, et ne verront que de la psychologie plus ou moins contestable, ou de la morale en dehors des lieux communs et des délicatesses de la morale courante. Le christianisme n'est

pas seulement une doctrine; c'est un point de vue, un site d'où l'on voit toutes choses, et toutes choses sous un aspect original et nouveau.

D'ailleurs, des citations particulières ne rendraient pas assez sensible à notre gré le caractère dominant des *Pensées d'Août*. Il faut les lire de suite, il faut lire du moins certains morceaux plus étendus où plus librement le poëte a répandu son âme. Il faut savourer à loisir ce singulier mélange d'amer et d'affectueux, cette tristesse toute prête à devenir de la joie, cette joie qui tourne si vite à la tristesse, ce chagrin sans personnalité, cette effusion qui se réprime et se repent, ces aspirations sans espoir et sans foi vers la société humaine, vers les amitiés du monde, enfin, dans ce cœur qui *aime l'amitié*, comme d'autres ont *aimé l'amour*, ce je ne sais quoi de solitaire et d'abandonné, qui oppresse et qui attendrit. Il faut remarquer encore ce goût du caché, du secret, du voilé au moins; cet attrait pour les âmes intérieures et recueillies, cette préférence pour les vertus que leur parfum seul dénonce, et qui ne s'habillent ni de deuil ni de joie, mais d'obéissance et de paisible attente.

En général, c'est de profil, c'est obliquement, rarement en face, que l'idée chrétienne se produit dans ces poésies, où même sa présence est à peine avouée. Il est certain que l'auteur n'a pas songé à faire un recueil de poésies chrétiennes; il en a même évité l'apparence; il est des moments, des situations, où c'est respecter la vérité que de s'interdire de

l'arborer trop haut; on l'indique et l'on se retire; poëte, on laisse seulement ses vers s'imbiber des sucs évangéliques, autant que la pensée et l'âme qu'on porte en soi les en peuvent pénétrer; d'intention, ce que le présent volume nous apporte, ce sont des pensées intimes, trop intimes peut-être pour la poésie sensible, dont elles répriment l'essor et amortissent la couleur.

La flamme, je l'étouffe, et je retiens ma voix (1),

dit quelque part le poëte; et il exprime peut-être à la fois un effet de son état moral et un caractère du genre qu'il a choisi. Une âme douloureuse se resserre en elle-même; la pensée intime se met à l'ombre dans des expressions délicates comme elle, recueillies comme elle, et ne fait volontiers image ni bruit. Le langage de M. Sainte-Beuve, si je puis ainsi parler, *recueille* son lecteur avec lui; les expressions vastes qui mettent l'imagination au large et la répandent vers le monde extérieur, sont loin de lui manquer, mais ne sont pas ses expressions favorites; accentuer sensiblement, bien que légèrement, un terme précis, marquer rapidement une nuance, suppléer au mot qui manque par un tour ingénieux où l'objet se fond et se contourne comme dans un moule, arriver aussi près que possible du mystère inaccessible de l'individualité, tel est le soin qui préoccupe M. Sainte-Beuve; prosateur et poëte, tel est son talent. Il *nomme* admirablement; il a, pour exprimer l'inexprimable, les ruses de diction

(1) *A Alfred de Musset.*

les plus exquises; nul n'a si bien dit, sur des talents aimés, sur des objets d'enthousiasme ou d'affection, ce dernier mot que chacun cherche, avant lequel personne n'est satisfait, et dont la découverte inespérée vient en aide à l'esprit de tous. Mais peut-être ce soin trop exclusif, qui donne au détail du style des qualités inaccoutumées, peut nuire quelquefois à ses plus grandes parties, aux beautés d'ensemble, à la composition en un mot, dont la forme générale est aussi une idée, et concourt avec le reste à caractériser les objets.

Dans une âme vraie tout se tient; ce qu'elle aime dans le style, elle l'aime dans la vie. M. Sainte-Beuve, dans l'une et l'autre sphère, affectionne les demi-teintes. Il cherche à voir ce qui ne cherche pas à paraître. Il épie la vertu qui s'ignore. Dans la nature même, un paysage inondé de lumière le touche moins qu'à demi embrumé. C'est dans le demi-jour, dans les positions moyennes, dans les *âmes modiques*, ainsi qu'il ose les nommer, qu'il a placé ses plus chères complaisances. La plus vive splendeur ne l'intéresse pas tant « qu'un oblique rayon trouvant jour au verrou (1). » Il cherche la poésie des choses qui, de convention faite, paraissent n'en point avoir; et l'on ne démêle pas si tout cela lui plaît par son rapport avec le christianisme, ou le christianisme par sa sympathie avec tout cela.

Le siècle aborde cette même idée, mais par d'autres côtés, et dans un autre esprit peut-être.

(1) *Sonnet. A M. Roger d'A.*

M. Sainte-Beuve et lui se rencontrent sans s'entendre. Quelque faveur que les circonstances paraissent promettre à la poésie des choses *modiques*, peu de gens sauront qu'il valait poétiquement la peine de traiter tel ou tel sujet que M. Sainte-Beuve a médité avec amour. Ne s'étonne t-on pas quelquefois en voyant vers quelles fleurs inodores et ternes l'abeille dirige son vol? Je ne sais si beaucoup de gens se douteront de l'importance morale et de l'intérêt poétique du premier morceau du recueil, et qui a donné son titre au volume entier? Verra-t-on dans *Monsieur Jean*, si profond, si touchant, autre chose que l'extraordinaire d'une situation? Et qui voudra convenir que l'histoire suivante était, comme on eût dit jadis, le juste sujet d'un poëme :

La voilà, pauvre mère, à Paris arrivée
Avec ses deux enfants, sa fidèle couvée !
Veuve, et chaste, et sévère, et toute au deuil pieux,
Elle les a, seize ans, élevés sous ses yeux
En province, en sa ville immense et solitaire,
Déserte à voir, muette autant qu'un monastère
Où croît l'herbe au pavé, la triste fleur au mur,
Au cœur le souvenir long, sérieux et sûr.
Mais aujourd'hui qu'il faut que son fils se décide
A quelque état, jeune homme et docile et timide,
Elle n'a pas osé le laisser seul venir ;
Elle le veut encor sous son aile tenir ;
Elle veut le garder de toute impure atteinte,
Veiller en lui toujours l'image qu'elle a peinte
(Sainte image d'un père!), et les devoirs écrits
Et la pudeur puisée à des foyers chéris ;
Elle est venue. En vain chez sa fille innocente,
L'ennui s'émeut parfois d'une compagne absente,

Et l'habitude aimée agite son lien :
La mère, elle, est sans plainte et ne regrette rien.
Mais si son fils, dehors qu'appelle quelque étude,
Est sorti trop longtemps pour son inquiétude,
Si le soir, auprès d'elle, il rentre un peu plus tard,
Sous sa question simple observez son regard !
Pauvre mère ! elle est sûre, et pourtant sa voix tremble.
O trésor de douleurs, — de bonheurs tout ensemble !
Car, passé ce moment, et le calme remis,
Comme aux soirs de province, avec quelques amis
Retrouvés ici même, elle jouit d'entendre
(Cachant du doigt ses pleurs) sa fille, voix si tendre,
Légère, qui s'anime en éclat argenté,
Au piano, — le seul meuble avec eux apporté (1).

Il ne faut pas, sans doute, prendre l'auteur au pied de la lettre quand il nous dit qu'il s'est décidé pour ce genre à défaut des autres déjà envahis par des talents supérieurs. Il y a eu, je pense, une vocation plus sincère, un sentiment plus sérieux dans ce choix, que le tempérament moral rendait probablement inévitable. Le poëte a besoin d'admirer ; il est, au sens simplement humain, le pontife du vrai, du beau et du grand ; de quelque côté qu'il étende ses ailes, croyez qu'il va porter à ces dignes objets, à leur idée du moins, le culte universel. Or, le grand, le vrai et le beau sont à toutes les hauteurs de la vie humaine. Il faut partout les chercher, et partout les saluer. Ils sont admirables ou charmants partout. Les chercher loin des lieux fréquentés, ce n'est pas s'égarer, ce n'est pas s'exiler ; et l'on peut, non-seulement avec résignation, mais avec enthou-

(1) *La voilà, pauvre mère,* etc.

siasme, s'écrier avec notre auteur, au bord de ce puits caché et profond :

> Si les cieux défendus manquent à notre essor,
> Perçons, perçons la terre, on les retrouve encor (1)!

Nous voici arrivé, sans nous en douter, à la seconde partie de notre tâche, à l'examen littéraire des *Pensées d'Août*. Qu'il nous soit permis, avant de l'entreprendre, de remercier l'auteur d'avoir ouvert à la grande vérité un sentier de plus vers le monde. Il n'est pas le seul, grâce à Dieu, qui ait senti pour la société le besoin d'une règle morale et du retour vers les affections fondamentales; il n'est pas le premier, non plus, qui ait parlé en vers des choses divines et des perspectives éternelles; mais il est le seul, à notre connaissance, qui ait nommé, tantôt par leur nom, tantôt par leur substance et leurs effets, les éléments distinctifs du christianisme, le seul chez qui la *conscience*, la *grâce* et l'*humilité* apparaissent comme conditions d'une religion vraie, le seul par conséquent dont l'accent soit véritablement sérieux et pénétrant. Cette manière de poésie religieuse est nouvelle et inattendue; on le sentirait rien qu'à la surprise du public, qui cesse de comprendre ou qui comprend trop bien. La réalité ici se reconnaît à l'œil nu. Cette religion tire à conséquence. Que si l'on nous reprochait de parler ici d'une *œuvre* lorsqu'il s'agit d'un *ouvrage*, de dépasser ainsi les attributions de la critique, et que sais-je? de violer l'asile de la personnalité, le reproche nous

(1) *A M. Villemain.*

semblerait bizarre. Jamais, nous le pensons, la poésie n'a été plus personnelle; jamais les poëtes ne nous ont tant parlé d'eux-mêmes; ils semblent avoir pris pour devise ces paroles de Montaigne : « Je me suis présenté moy mesme à moy pour argu- « ment et pour obiect; je n'ay pas plus faict mon « livre que mon livre m'a faict : livre consubstantiel « à son aucteur, membre de ma vie (1); » en un mot, ils se déclarent hommes d'abord, artistes en seconde ligne et pour la forme; ils le disent en vers dans le volume, ils le disent en prose dans la préface; le moyen de ne les pas croire? le moyen de les prendre sur un autre pied? et quand on les prendrait au mot, de quoi oseraient-ils bien se plaindre? De ce qu'on les a crus sincères? De ce qu'on a sympathisé avec eux? De ce qu'on a partagé leurs préoccupations? De ce qu'on a parlé d'eux à l'occasion de leurs vers qui ne parlent d'autre chose? Eh bien! qu'ils le disent une bonne fois; et nous saurons alors que toute leur affaire n'était que jeu, que nous étions dupes, et eux... quoi donc, je vous prie? Si notre confiance les divertit, tant pis; si nos louanges les raillent, tant mieux; nous ne cesserons de les prendre au mot, de dire : *Il croit*, de celui qui a dit : *Je crois*, de dire avec compassion : *Il a pleuré*, de celui qui publie qu'*il a pleuré*. Sincères et sérieux, ces aveux sont beaux, ils ont de la grandeur; nous les tiendrons pour sincères; nous ne nous lasserons point d'encourager ces efforts, d'applaudir à ces

(1) MONTAIGNE. *Essais*. Livre II, chapitre XVIII.

bonnes intentions; ils subiront nos éloges, et nous verrons en définitive de quel côté sera le ridicule. Il faut que cette poésie, si elle n'est que poésie, catégorise enfin, qu'elle dise ce qu'elle est, ce qu'elle veut; qu'elle tombe par conséquent, puisqu'elle ne fleurit que grâce à l'erreur commune, et ne vit que de notre crédulité. Ici, nous avons demandé l'homme au poëte avec une double confiance : d'abord parce que, en tout cas, c'est notre droit, lorsque le poëte s'annonce comme son propre sujet; ensuite parce que nous savions à qui nous avions affaire. Outre qu'il est un genre d'affection et de religion qu'un poëte n'a nul intérêt à cultiver publiquement, et qui est précisément celui des *Pensées d'Août*, l'auteur de ces *Pensées* a fait depuis longtemps ses preuves d'indépendance; il n'est pas de ceux qu'on a vus flatter l'opinion du jour et ses caprices avec de hautaines paroles; et nous sommes convaincu qu'il trouvera bon et juste, et ne craindra nullement, que, sur ces sérieuses matières, ses lecteurs le prennent au mot. Sous le *mot* est la chose; dans le livre est une âme; derrière le poëte un homme, qui se porte caution, dans leur exacte mesure, des paroles du poëte, paroles qu'a mesurées, en les traçant, une véracité attentive et délicate. — Mais il y a le poëte aussi, l'homme d'art, le littérateur; et nous ne prétendons pas le négliger.

Toute langue est insuffisante aux besoins du génie; elle le supporte, mais elle plie sous lui. Tout

talent individuel refait plus ou moins la langue à son image; la merveille, c'est d'arriver au but sans rien briser, en profitant de toute l'élasticité dont la langue est pourvue; et moins une langue a ménagé de ressources aux besoins de la pensée individuelle, plus l'art est excellent, plus l'exercice est profitable. Notre idiome est un de ceux qu'on peut dire cassants, il rompt plutôt qu'il ne plie; un mouvement un peu brusque, une hardiesse mal préparée le froisse et le fait grimacer; il y faut bien du ménagement, il ne faut pas oser trop d'une seule fois, et l'innovation n'est heureuse que lorsqu'il s'en est peu fallu qu'elle ne passât inaperçue, et que pourtant on s'étonne, après coup, de ne l'avoir pas remarquée.

Au reste, c'est par manière de parler que nous personnifions ici la langue, qui certes ne s'aperçoit, ne s'alarme et ne se plaint de rien. Tout cela regarde le public, à qui la langue est comme incorporée, et qui se ressent de tout ce qui la touche. Rien n'est plus intimement uni à un homme, à un peuple, que sa langue; ce n'est pas seulement l'instrument de sa pensée, c'en est le fond; c'est la vraie image de sa vie, c'est toute sa vraie philosophie. C'est en même temps le résultat de la vie sociale, et le moyen de cette vie; c'est une indispensable condition d'ordre, de ralliement, et par conséquent de progrès; c'est le talisman de notre Babel. Quoi d'étonnant si un instinct universel veille d'un soin jaloux sur un vocabulaire et sur

une grammaire dont l'altération rendrait imminentes et la confusion des langues et la dispersion, non plus des tribus, mais des forces de la société. Veiller sur la langue, c'est veiller sur la société même.

Par conséquent attenter à la langue, c'est porter atteinte à la société. Et la société s'en venge d'une manière bien simple, en refusant de comprendre celui qui ne parle pas comme elle. Cependant la pensée et le talent ont aussi leur droit, nullement contradictoire à l'intérêt de la société, qui doit ses progrès au talent et à la pensée. Par cela seul que la société vit, se meut et se développe, la langue fait tout cela de son côté; il y a même des changements d'expression et de tour dont personne, ou plutôt dont tout le monde, peut se dire auteur ou complice : changements anonymes, spontanés, nés de la volonté des faits plutôt que de l'arbitre d'un homme. Mais plusieurs de ces changements, même de ceux qu'attendait la société, et d'autres, en plus grand nombre, qu'elle ne demandait pas, sont individuels dans leur origine. Tout dans leurs succès dépend de l'à-propos et de la mesure. La question ne peut se résoudre par d'autres principes. Notez que je parle des changements raisonnables en soi, puisque les autres sont condamnés par leur nature; mais ceux mêmes qu'on pourrait justifier par le raisonnement et l'analogie, ne peuvent toujours se sauver par là; il y a une autre pierre de touche, il y a une loi plus forte : l'intérêt de la société, compris dans

l'intérêt de la langue; le vieil axiome : *Salus populi suprema lex,* s'étonne de trouver ici une application, et qui sait? peut-être une des moins contestables; la raison elle-même cesse d'être raison quand elle veut se maintenir contre l'erreur de tous; c'est un de ces cas où l'on peut répéter après le Démosthène de l'Assemblée constituante que « quand tout le « monde a tort, tout le monde a raison. »

Pour les esprits très individuels, il y a ici une limite faiblement marquée, assez recouverte, et facile à dépasser faute de la voir. Cette élasticité, au moyen de laquelle toute langue étend ses ressources, c'est l'analogie, c'est le droit de faire une seconde fois ce qui s'est fait une première, de tirer une à une les conséquences d'un *précédent.* Pourquoi s'arrêter, dit-on, à ce point précisément? Si l'on a pu venir jusqu'ici, pourquoi n'irait-on pas jusque-là? La langue s'est prêtée aux développements successifs de la pensée par l'extension progressive de ses termes; chaque mot a *provigné* autant de fois et aussi loin qu'on l'a voulu, et nul doute que l'emploi du même procédé ne fît suffire les formes de la langue et ses éléments capables à mille besoins encore inconnus. Qui donc empêche, dit-on, de devancer les temps, d'accélérer un développement inévitable? Cela même que nous avons dit plus haut : le besoin de s'entendre, qui n'est autre chose que le besoin de vivre en société. La langue, pareille en ceci à l'antique prophétie, ne peut être l'objet d'une interprétation individuelle; c'est un fait don-

né, un fait providentiel; on la reçoit du peuple, on ne la lui impose pas; ce n'est que de son consentement et presque sous sa dictée ou sous son inspiration qu'on peut la modifier; on ne la fait pas *à priori*, ce n'est pas un objet de spéculation, un système que chacun remanie à son tour; c'est une *vérité relative*, que toute altération transforme en erreur, au moins relative.

Après cette profession de foi, nous sommes à notre aise pour parler de la langue des *Pensées d'Août*, et pour dire que M. Sainte-Beuve a fait (dans une mesure qu'il s'agira de juger) ce que fait, le voulant ou ne le voulant pas, tout homme de talent et tout génie individuel. Il voulait exprimer, tels qu'il les éprouvait, des sentiments très intimes; c'est peut-être vouloir traduire avec des paroles le parfum d'une fleur ou le goût d'un fruit; toujours la parole fera défaut, mais on essayera toujours; et si l'on n'arrive pas, du moins on approche. Eh quoi, la parole sur tous les sujets qui tiennent au monde moral, n'est-elle pas réduite à l'approximation? Il me semble voir le patient et habile Ruysch, injectant les vaisseaux les plus délicats du corps humain, non-seulement pour les rendre plus visibles, mais pour que l'œil les pût lier aux vaisseaux les plus grands, et les rattacher par ceux-ci au point de départ commun. Le liquide qu'il avait imaginé conservait sa couleur jusque dans ces canaux un peu moins que capillaires; en peut-il être ainsi du langage? peut-il rester coloré dans l'expression de ces

extrêmes délicatesses? et ne doit-il pas recourir à un procédé tout différent? N'est-ce pas sur l'ensemble, plutôt que sur les détails, que nous devons nous en reposer? Et les productions les plus délicatement individuelles, celles dont le parfum ne se confond avec nul autre, celles qui ont remué dans notre cœur les fibres les plus intérieures, ont-elles dû cette magie à un travail curieux de langage, à un choix laborieux d'expressions et d'images? je ne le pense pas.

Il est cependant vrai que Racine parvient à l'expression de certaines précieuses nuances par le rapprochement heureux de deux mots, et moins peut-être par l'effet logique de leur combinaison, que par le reflet que l'un jette sur l'autre. Car tout n'est pas logique dans le produit de certaines combinaisons; leur impression très instantanée ressemble à celle qui naît du mélange de deux couleurs; avant que l'esprit ait jugé, l'imagination a été saisie, le cœur a retenti. La poésie, qui s'élève au-dessus de la musique par l'admission de l'élément logique, retourne quelquefois vers la musique, pour lui emprunter non-seulement la mélodie des sons, l'accent, le rhythme, mais quelque chose même de la nature du langage musical, qui, s'il ne dit pas tout ce que la parole peut dire, exprime en revanche ce que la parole n'exprime jamais. Il y a du caractère de la musique dans tel vers, peut-être dans telle ligne de prose, où les liens logiques un peu relâchés laissent plus librement flotter la pensée, et

lui permettent d'occuper dans l'âme un espace, et de couler dans des retraites où une forme plus précise ne lui eût pas permis de pénétrer. C'est de la musique dans des mots; et les moins harmonieux la peuvent renfermer, car c'est l'esprit de la musique, et non sa forme, qui vient de rentrer ainsi dans la poésie.

Nous craignons que ces détails ne paraissent subtils; cependant nous sommes sûr de rendre une impression réelle. Quoi qu'il en soit, il est clair que M. Sainte-Beuve, poëte intime, penseur intime, s'accommodant peu, pour le vêtement de ses idées, des grands plis de la langue usuelle, l'a froissée pour l'assouplir, et, en la froissant, l'a quelquefois déchirée. Il n'a tenu compte que des éléments indivisibles de la langue, les mots; et ceux-ci encore, il ne les accepte que comme point de départ, se croyant libre de les faire cheminer par la route de l'analogie vers d'autres sens, libre encore d'appliquer le même principe aux formes de la phrase, à toute la syntaxe; l'essentiel à ses yeux, son unique souci, est de rendre avec vérité son idée, et ce qui est plus difficile, son impression; et c'est l'impression aussi du lecteur, et non l'analyse, qu'il fait juge de son langage. Telle association de mots, tel mouvement, tel tour, donnent-ils pour résultat une impression pareille à celle qu'il a lui-même reçue? il semble que ce soit là en fait de style sa règle unique. Il y a chez M. Sainte-Beuve beaucoup d'incorrections, et peu de fautes peut-être, si l'on en-

tend par *faute* un trait de négligence, d'ignorance ou d'erreur. C'est à bon escient qu'il solécise; et il est peu de ses expressions dont il ne pût rendre compte, peu de ses traits qui n'aient leur raison toute prête. Mais cette raison contredit la raison universelle, nous l'avons fait pressentir; ces surprises, ces secousses sont trop rudes et trop fréquentes; la nécessité de se réconcilier à chaque pas avec l'auteur, dût même la réconciliation ne manquer jamais, nuit pourtant à la bonne intelligence entre le lecteur et l'écrivain; cette façon de parler jette un voile sur les idées; et ce n'est souvent qu'à une seconde lecture qu'on découvre une pensée là où d'abord on n'en soupçonnait point. Le rhythme, l'harmonie, la beauté des sons est nécessairement sacrifiée dans un pareil système; et un poëte qui sait faire les vers (ce recueil même le prouve) a le pénible courage de fuir la mélodie, les beaux accents, les mots sonores et vibrants, les chutes pleines et retentissantes, presque toute la mélopée dont notre langue est susceptible; on dirait parfois qu'il affectionne les mots arides et lourds, les rencontres dures, la plus franche ineuphonie.

Je ne doute pas, au reste, qu'une synthèse très peu réfléchie n'ait dicté quelques-uns des plus beaux vers qu'on connaisse; vers enfantés d'un coup, vers jetés en fonte et rapidement, pendant que leurs éléments confondus bouillonnaient encore. Une analyse rigoureuse n'en laisserait subsister qu'un bien petit nombre. Les poëtes de l'antiquité sont pleins

de ces expressions vagues mais délicieuses, de ces inexactitudes sublimes ou touchantes, qui font le tourment du grammairien loyal. A quelle forme consacrée de la langue latine répond le *sunt lacrymæ rerum* de Virgile? Il y a des choses qui sont jugées par leur effet, adoptées ou rejetées d'acclamation, et où l'analyse ne doit pas toucher. De ce nombre sont quelques vers des *Pensées d'Août,* ceux-ci, par exemple :

> Bocagère et facile il se montrait la gloire (1)...
>
> Chemin creux sous des bois dans le torrent d'exil (2).

Mais il faut les voir à leur place (pages 18 et 36) pour les sentir et pour savoir ce qu'ils valent.

Après tout cela, il faut bien convenir que la parole, même celle du poëte, est une analyse de la pensée; qu'elle doit méthodiquement décomposer le sentiment qui se forme dans l'âme de l'écrivain, et qui va, soutenu par elle, se reformer dans l'âme du lecteur. Il y a synthèse au point de départ, et synthèse au terme final, l'analyse remplit l'intervalle. Et cette analyse est logique; elle est bien différente de cette espèce de manipulation qui combine entre elles plusieurs substances pour en tirer une nouvelle, mais qui ne crée rien d'organique. La parole est une mécanique, non une chimie.

M. Sainte-Beuve est peintre plus délicat qu'il n'est exact écrivain. Il est, qui le croirait, vague d'expression pour être à sa manière plus précis. Il rogne la médaille pour la ramener au juste poids. Ce qui

(1) *Pensée d'Août.* (2) *Monsieur Jean.*

compléterait logiquement l'expression déborderait son sentiment; fût-ce de l'épaisseur d'un cheveu, c'est trop pour son compte, et il y remédie, s'il le faut, au dommage de la langue. Une teinte que les termes convenus ne reproduisent pas, il la demande à d'autres termes, aux dépens du bon usage. Pour arriver d'un coup jusqu'au sommet de sa pensée, il double la métaphore, il fait d'une image la racine d'une autre image, il élève le langage figuré à la seconde puissance. Ses négligences sont savantes, ses excès médités; mais qu'importe si l'usage est pourtant le maître, si l'usage marque le pas? qu'importe encore, car il faut tout dire, si le goût est essentiellement dans la mesure, et si le problème de l'artiste est de se mouvoir avec force et avec grâce dans une étroite enceinte, sans en raser la barrière, et de faire beaucoup de chemin dans un espace borné?

On peut louer M. Sainte-Beuve d'avoir cherché le secret, qu'il a trouvé souvent,

D'un vers rajeunissant qui charme avec détour (1).

Il y a dans son système (qui n'a que le tort d'être un système) un fonds de vérité qu'il a développé avec bien de la grâce dans son épître à M. Villemain. Mais il fallait, je crois, laisser faire l'inspiration, la nature; c'était à la critique à rédiger, après coup, la théorie de cette poésie; mais cette poésie ne devait pas s'annoncer comme une théorie. La vie poétique, à cause de cela, s'est voilée; elle s'est mise à l'état de chrysalide. Qui sait, qui voudra savoir

(1) *Pensée d'Août.*

qu'un citoyen des royaumes de l'air y tient repliées et froissées ses ailes brillantes? Les poëtes, du moins, auraient dû le savoir et le dire : ils ne s'y trompent guère; ils reconnaissent de loin la poésie, ils la pressentent; à leur défaut il faudra que les profanes disent à leurs périls et risques que les *Pensées d'Août* sont de la poésie enveloppée, mais de la vraie poésie; chose excellente, chose rare! Ils diront même qu'il s'y trouve beaucoup plus qu'on ne l'a dit de poésie ostensible, de poésie au titre légal; que l'auteur de l'*Ode au Loisir* et des *Larmes de Racine* (1) n'a pas perdu le talent des beaux vers; qu'il les sait faire encore, et qu'il a semé les *Pensées d'Août* d'un grand nombre de ces lignes de lumière, de ces banderoles éclatantes, dont la souplesse, l'ampleur, l'ondulation, la vive couleur, signalent les vers bien faits que tout le monde aime. Mais c'est par l'âme, par le sentiment que M. Sainte-Beuve est poëte. Traversez, même à pas rapides, ce recueil de poésies : avez-vous le sentiment d'en sortir comme vous y êtes entré? ne vous croyez-vous pas, à l'issue, teint, imprégné de cette poésie? croyez-vous avoir traversé sans conséquence un milieu sans caractère? n'avez-vous pas de la vie, de l'humanité, une impression nouvelle? n'êtes-vous pas modifié? Tout poëte qui vous permet de répondre *non* à toutes ces questions n'était pas poëte; mais c'est un poëte que celui qui vous oblige à une

(1) Le premier de ces deux morceaux appartient au recueil intitulé *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, publié par M. Sainte-Beuve en 1829, le second aux *Consolations*, publiées en 1830. (*Éditeurs.*)

réponse affirmative. Qu'on fasse cette épreuve sur l'*Epître à M. Ampère,* sur *Monsieur Jean,* sur les vers *à l'abbé Eustache,* sur le dernier morceau du recueil. Qu'on essaye de lire deux fois certains morceaux, la première lecture n'étant guère que provisoire quand il s'agit d'une diction si insolite et si imprévue. Dès la première lecture on goûtera certaines pièces. Une partie de l'épître *à M. Patin* sur Catulle est une de ces choses qu'on peut présenter sans crainte « à des amis et à des ennemis. » Elle est toute pénétrée des grâces du sujet même qui l'a inspirée:

Certes, la Grèce antique est une sainte mère,
L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère!
Heureux qui, par Sophocle et son roi gémissant,
S'égare au Cythéron, et tard en redescend!
Et pourtant, des Latins la Muse modérée
De plain-pied dans nos mœurs a tout d'abord l'entrée.
Sans sortir de soi-même, on goûte ses accords;
Presque entière on l'applique en ses plus beaux trésors;
Et, sous tant de saisons qu'elle a déjà franchies,
Elle garde aisément ses beautés réfléchies.
Combien d'esprits bien nés, mais surchargés d'ailleurs
De soins lourds, accablants et trop inférieurs,
Dans les rares moments *de reprise facile,*
D'Horace *sous leur main* ou du tendre Virgile
Lecteurs toujours épris, ne tiennent que par eux
Au cercle délicat des mortels généreux!
La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette Muse moins prompte et plus industrieuse
Travailla le nectar dans sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.

Le nectar, condensant ses vertus enfermées,
A propos redoubla de douceurs consommées,
Prit une saveur propre, un goût délicieux,
Digne en tout du festin des pontifes des dieux (1).

Ce qui distingue la poésie intime de M. Sainte-Beuve, c'est de n'être pas purement lyrique, c'est son élément social, c'est ce goût d'observation sympathique et humaine, c'est par conséquent cet aspect d'histoire et de drame qu'elle revêt presque toujours. Le poëte est en quête d'âmes et de destinées intéressantes à observer, curieuses à connaître. L'attention affectueuse est un des caractères de son talent. D'autres sont curieux de végétaux, de livres ou de médailles; il est curieux, lui, de belles âmes cachées, de vertus ignorées d'elles-mêmes; ce sont ses médailles. Il n'en saisit pas uniquement l'aspect immédiat, mais l'idée secrète; ses anecdotes sont poétiques et sa poésie paraît de l'anecdote. Il semble à tout moment qu'il trahisse le secret de quelqu'un, et ce quelqu'un peut-être n'existe pas. On lui demanderait volontiers l'adresse de *Marèze*, de *Doudun*, de *Ramon*, pour les aller voir et faire amitié avec eux : on voit qu'il sait l'endroit où *Monsieur Jean* repose; ce type touchant du maître d'école, cette personnification du premier besoin de notre siècle, mais surtout cette image d'une douleur tant multipliée par le christianisme, celle d'une âme forcée par ses principes de condamner l'objet qu'elle admire et qu'elle aime. C'est toute une tragédie que l'histoire de *Monsieur Jean*; c'est, en même temps,

(1) *A M. Patin.*

toute une histoire du monde moderne et de la France actuelle. Beaucoup de personnes peut-être n'ont vu dans ce morceau que des vers durement brisés; pourquoi n'y pas voir surtout cette âme brisée par le combat, et dans le même homme le fils tendre demandant grâce au chrétien fervent pour un père illustre et infortuné?

La tendresse, la chair, en un sens se décide ;
Mais l'esprit se soulève, à demi parricide (1).

Nous voudrions citer encore, dans ce même recueil, bien d'autres anecdotes de l'âme; nous voudrions traverser, par tous les chemins qu'on nous a ouverts, cette âme du poëte lui-même, où vivent, comme réfléchies, toutes ces âmes qu'il aime. Nous voudrions faire soupçonner au moins tout ce qu'il y a de belle poésie dans cette voix au souffle pénible et entrecoupé; mais une idée qui nous est venue à l'esprit dans le cours de ce travail littéraire réclame les dernières lignes dont nous pouvons disposer. Mettons-la ici n'ayant pas su la mettre ailleurs. Le fond des *Pensées d'Août*, comme de quelques autres productions de notre époque, est une psychologie très délicate, qui s'en va épiant toutes les émotions de l'âme, surprenant tous ses secrets, lui dérobant des aveux, furetant, si l'on peut parler ainsi, dans ses recoins les plus obscurs, et, pardessus tout, lui donnant conscience de tout son mal et lui multipliant ses douleurs en les lui nommant. Je ne cherche pas ce qu'a de favorable ou de con-

(1) *Monsieur Jean.*

traire à la poésie, à l'art en général, cette aptitude admirable en tout cas. Mais je crois entrevoir ce qu'elle a de nuisible aux grands intérêts de l'âme. Autant la connaissance de soi-même est le point d'appui nécessaire de toute régénération, autant peut-être cette minutieuse observation rend cette même œuvre difficile. Elle tourne en étude, en curiosité, les grandes impressions qui inclinent l'âme du côté de la lumière. Elle transforme furtivement les douleurs du repentir en joies de l'amour-propre; des reproches de la conscience deviennent des découvertes de l'esprit. On ne rentre pas en soi-même, on en sort plutôt. Spectateur amusé d'un mal sérieux, on cesse d'y être identifié, on s'en isole, on s'en distrait en s'en occupant Cette étude, par contre-coup, peut profiter à d'autres hommes; elle nuit le plus souvent à celui qui s'y livre. Il vaut mieux ne voir d'abord que les grands traits de sa nature, ne connaître que les grands mots de la langue morale, suivre à l'égard de soi-même la méthode de l'Évangile, qui, prenant à plein poing toutes ces petites misères, en compose d'un seul coup une grande misère, et par ce moyen nous met tout d'abord en présence, non de nous-mêmes, mais de Dieu. Sans doute que plus tard, je veux dire après la restauration de l'âme, la gerbe se délie et nous laisse voir une à une toutes ses tiges d'ivraie : l'œil chrétien, qui voit de très loin les grandes choses, de près voit les plus petites très exactement; l'idée première du christianisme est un instrument

sûr et délicat, qui pénètre, comme la parole de l'Évangile, jusqu'aux dernières divisions de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et c'est même au christianisme que nous devons indirectement cette fine psychologie, qui, malheureusement, ne retourne pas toujours à sa source. Telle production qu'au fond le christianisme désavoue, *René, Werther, Oberman* peut-être, sans le christianisme n'eût jamais pu naître. Où ne pénètre pas la lumière de l'Évangile, il fait descendre par détours d'étranges lueurs; s'il n'éclaire pas, il désabuse du moins; où il ne porte pas la joie il porte le désenchantement; une mélancolie subtile, un mysticisme creux et affamé, est le contre-coup du christianisme dans les âmes profondes ou délicates qui ne sont pas devenues chrétiennes; il a fait, en entrant dans le monde, un grand vide dans les âmes qu'il n'a pas remplies; il leur a rendu impossibles toutes ces créations fantastiques dont elles se peuplaient autrefois; il n'y a plus de place dans le monde que pour lui ou pour le néant; sans le savoir chacun le sent ou l'éprouve; et de là ces tourments autrefois inconnus, de là ces rêveries énervantes des âmes dépossédées, de là cette poésie qui se nourrit d'elle-même, et qui, faute d'une immensité pleine, s'empare d'une immensité déserte, d'une immensité de douleur, autre infini pour un être dont l'infini est la véritable portion, le besoin éternel, l'incorruptible symbole!

Ces réflexions, dont les *Pensées d'Août* nous ont

fourni l'occasion plus que le sujet, s'appliquent d'elles-mêmes à une autre production assez récente de M. Sainte-Beuve, que nous avons lue avec une douloureuse admiration (1). Madame de Lafayette, en 1837, n'écrirait peut-être pas autrement la *Princesse de Clèves*. Personne n'aura lu les deux ouvrages sans être frappé du rapport autant que des différences; et si l'admirable fraîcheur du dix-septième siècle manque nécessairement à cet écrit du dix-neuvième, l'auteur nous en dédommage, autant qu'on peut dédommager de la simplicité par la plus moelleuse souplesse et une rare suavité de langage. Mais ce goût de psychologie subtile a entraîné l'écrivain loin des grandes lignes qu'il serre toujours de près dans les *Pensées d'Août*. Cette histoire doit servir de preuve à un paradoxe qu'à notre avis elle ne prouve point, c'est qu'on peut aimer une seconde fois, et mieux que la première, un objet qu'on a cessé d'aimer. Ce serait aux faits réels à nous certifier qu'un sentiment composé en grande partie d'illusions et de prestiges peut avoir deux éditions: une histoire inventée, où, pour lier deux extrêmes, on multiplie à plaisir les nuances, peut faire admirer l'artiste, mais ne prouve absolument rien; et il n'y a sorte d'impossibilité morale qu'un esprit ingénieux ne puisse rendre vraisemblable dans une fiction. Je conviens que nos passions, aussi bien que les livres qui les décrivent,

(1) *Madame de Pontivy*. — Ce morceau de M. Sainte-Beuve, publié en 1837 dans la *Revue des Deux-Mondes*, se trouve aussi dans ses *Critiques et Portraits littéraires*, tome IV. (*Éditeurs*.)

étant devenues intellectuelles, on se les compose à plaisir, on en invente pour son usage, on est l'acteur de son propre rôle; et à ce compte tout ce qui est possible comme pensée est possible comme passion. Mais ces caprices des âmes usées, en qui toute la vie a passé en vue, toute la sensibilité en réflexion; ces exceptions, ces accidents, bons à noter pour mémoire, ne sont pas le véritable objet de l'art, subordonné sans doute à la société, mais non aux mille et mille sinuosités où l'âme peut amuser son ennui.

Convenons-en, la thèse fût-elle vraie, l'auteur a payé trop cher cette vérité, par l'abandon momentané des principes qu'il aime à défendre. Ce qu'il a gagné vaut infiniment moins que ce qu'il a sacrifié; et s'il lui fallait absolument, pour le bien de sa preuve, laisser notre intérêt se distraire vers une affection illégitime qu'il environne de je ne sais quelle trompeuse auréole de vertu et d'innocence, à cela seul il reconnaissait que sa thèse n'était pas vraie; car où donc est la vérité qui coûte la vie à une autre vérité? J'absous volontiers l'intention; mais je dénonce à l'auteur ce goût de psychologie raffinée qui peut préoccuper à ce point un homme de conscience, et lui faire une si complète illusion. Il serait à souhaiter qu'un jour l'auteur se prononçât sur cette œuvre de manière à faire évanouir la difficulté qu'elle soulève et les doutes qu'elle autorise.

PORT-ROYAL.

Tome Ier. — 1840.

Tout ce qu'il y a d'esprits élevés et impartiaux parmi les penseurs a reconnu depuis longtemps la richesse intellectuelle et morale du christianisme. Ce qu'il a donné aux arts, à la littérature, à la civilisation, ce qu'il leur donne sans cesse, est incalculable. On a dit de certaines langues, riches et puissantes, qu'elles portent leur homme : le christianisme, qu'on pourrait aussi appeler une langue intérieure, porte son homme ou son monde. Nos pensées ne lui ajoutent rien : il ajoute sans cesse à nos pensées. *Magnum* mentis *incrementum.* Il est, pour tous ceux qu'aimante son regard, le principe d'une originalité en quelque sorte impersonnelle, la source incessamment ouverte d'idées grandes, touchantes et nouvelles, qui, se confondant avec leur source, obligent l'esprit qui les a conçues à douter s'il en a été l'auteur ou le témoin, le foyer ou le miroir. Il en est comme d'une semence douée d'une énergie propre, et qui, déposée dans l'homme, « soit « qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit comme le « jour, germe et croît sans qu'il sache comment (1); » germe obscur et sans forme, grain de poussière qui contient et comprime dans son sein l'arbre à l'immense ramure et à l'opulent feuillage. A ne prendre dans la littérature moderne qu'une seule classe

(1) Evangile selon saint Marc, IV, 28.

d'écrits, ceux qu'on appelle religieux, soit de théologie, soit de pure édification, vous trouverez cette classe plus riche à elle seule que toute la littérature dont elle passe pour être une branche et dont elle est le tronc; elle est plus substantielle, plus vivace, plus neuve, plus jeune toujours; elle ne dépérit qu'en s'éloignant de sa source, c'est-à-dire en cessant plus ou moins d'être chrétienne; mais à chaque fois que ses racines plongent de nouveau dans le sol maternel, la sève afflue dans tous ses canaux, elle semble naître pour la première fois; on dirait, à l'abondance et à la vigueur de sa végétation, qu'elle n'a jamais encore pompé les sucs du sol; elle est tout entière, non comme une nouvelle édition du même ouvrage, mais comme un nouveau chef-d'œuvre du même auteur.

Nous ne croyons pas faire injure à l'un des écrivains les plus naturellement riches, les plus sincèrement substantiels (*color verus, corpus solidum et succi plenum*), en assurant qu'il doit beaucoup de sa richesse à la connaissance qu'il possède et à l'usage qu'il fait du christianisme. Si l'on se demande pourquoi, au milieu de tant de volcans éteints que notre époque voit superbement fumer, un jet de lumière si pur et si abondant jaillit, comme la flamme d'un phare, dans les écrits de M. Sainte-Beuve, pourquoi, au milieu des reproches que sa *forme* a encourus, la richesse et la réalité du fond arrachent un éloge aux critiques les plus sévères, pourquoi les censures mêmes dont cette forme est l'objet n'accusent guère

qu'une espèce d'hypertrophie, l'embarras d'une circulation trop abondante et trop pressée (et cet embarras lui-même, avec combien d'industrie et de bonheur n'est-il pas souvent surmonté et transformé!) eh bien! il faut le dire, c'est que M. Sainte-Beuve a trouvé une veine que nul, parmi les littérateurs de profession, n'avait trouvée avant lui. Je m'interdis de considérer sous un autre point de vue que celui de la littérature cette grande et précieuse découverte; mais, au moins comme fait littéraire, il m'est permis de la signaler; et il n'est pas seulement dans mon droit, il est de mon devoir, d'ajouter que la découverte n'est précieuse, qu'elle n'est réelle, que parce que c'est bien le christianisme avec son âpreté et sa verdeur, non le christianisme édulcoré et frelaté, que M. Sainte-Beuve a découvert ou deviné. Encore une fois, je ne fais ici que de la littérature; je laisse à la vie intérieure ses secrets, qui sont, à vrai dire, les secrets de Dieu; mais je crois respecter cette barrière en disant que ce n'est point avec la seule imagination qu'on fait de semblables découvertes, à moins que le cœur, ce que je crois volontiers, n'ait aussi son imagination. L'imagination ordinaire est un souffle assez fort pour enlever d'un coup cette brillante poussière ou cette fleur qui revêt le fruit; les plus heureux, parmi les littérateurs et les poëtes qui ont, comme l'on dit, exploité la religion, n'ont guère fait autre chose; mais ce demi-christianisme s'est trouvé faux comme toutes les demi-vérités, et cette composition, ce plaqué,

destiné à imiter l'argent ou l'or, n'a pas trompé un instant les yeux exercés. Ce sont deux entreprises fort différentes que celle de rendre la littérature chrétienne et celle de rendre le christianisme littéraire, et l'on n'a jamais réussi dans la seconde qu'en se proposant la première pour but. C'en est une troisième que celle de faire connaître, par un moyen littéraire, ou le christianisme ou la vie chrétienne. On n'y réussira jamais, je ne dis pas au gré des chrétiens, mais au gré du monde et du bon sens, à moins d'être ou de se faire chrétien. L'intelligence a pour condition la sympathie, et le siége de la sympathie est ailleurs que dans l'imagination. Il faut se prêter, se livrer à la donnée première du christianisme; il faut abonder dans le sens du christianisme, en appliquer la mesure à toutes choses et à soi-même, emprunter de lui un nouveau regard pour tout voir, une nouvelle âme pour tout sentir, une nouvelle langue pour tout dire. En un mot, c'est à son centre qu'il faut se placer, non à quelqu'un des points de sa circonférence. De là seulement on peut tout voir, tout mesurer et tout lier; à ce point de vue seulement, tout se répond et se continue; la plus infaillible des logiques, celle de l'âme, assortit et proportionne les unes aux autres toutes les parties de ce vaste corps; on ne cherche pas hors de soi, on trouve en soi le système du christianisme, qui semble devenu comme un phénomène et une forme de la vie. L'unité de l'œuvre ne se révèle qu'à l'âme; mais l'âme, une fois touchée, la perçoit nécessaire-

ment; elle devine, elle prévoit, elle anticipe; elle va au-devant des conclusions, elle a préparé une place à toutes les vérités successives.

La première condition pour bien écrire sur Port-Royal, c'est l'intelligence du christianisme, c'est une pensée chrétienne; car Port-Royal est un fait chrétien. Cette condition n'a pas manqué à M. Sainte-Beuve, et elle fait le premier mérite de son livre, qui, avec tout l'esprit de l'auteur, ne vaudrait rien si l'auteur s'était placé, pour l'écrire, en dehors des données chrétiennes. M. Sainte-Beuve a l'intelligence du fait qu'il décrit. Voulez-vous en juger? Ne cherchez pas l'auteur au centre de son sujet; ne l'abordez pas au moment où, de propos délibéré, il expose la dogmatique de ses héros; prenez-le fort loin de là, hors de garde, dans une réflexion jetée en passant dans une note, dans un coup d'œil oblique sur les objets les plus éloignés de son thème, dans le sérieux, dans le sourire, dans la littérature, dans la politique; frappez où vous voudrez : le même son partout accuse le même métal; la continuité, l'assimilation est parfaite; l'auteur est tout d'une pièce; il ne peut pas s'oublier, parce qu'il ne peut pas se séparer de lui-même; si sa pensée était chrétienne par hypothèse, ce serait la plus admirable hypothèse qui fût jamais, car la philosophie chrétienne est passée chez lui à l'état d'instinct et de tempérament. Quand la pensée se montre chrétienne au point de départ du système, du discours, ou de la vie, ou à quelque grand embranchement, il n'est pas encore sûr

qu'elle soit chrétienne ; mais la trouvez-vous chrétienne aux dernières extrémités des derniers rameaux, reconnaît-on sa saveur et sa couleur dans l'appréciation des objets les plus étrangers à la religion et les plus divers entre eux ; en un mot, se montre-t-elle moins comme une pensée que comme un sens acquis, alors, à coup sûr, on peut dire qu'elle est chrétienne ; et celui chez qui elle a ces caractères a véritablement vocation à écrire l'histoire d'un fait chrétien. Pour constater, dans le cas présent, cette vocation, et pour autoriser, en quelque sorte, l'écrivain aux yeux du public, je n'irai pas le chercher en pleine théologie ni en plein Port-Royal ; je me bornerai à ramasser, dans les recoins du sujet, des passages tels que ceux-ci :

« Les mondains sont de tout temps les mêmes « sur certains chapitres : moins la vérité en soi, « que la considération ; moins la vertu, que l'hon- « neur (1). »

« La seule garantie entière, à ne prendre même « les choses que par le côté humain, la seule abso- « lue sauvegarde d'équité constante, réside dans « une pensée perpétuellement et rigoureusement « chrétienne (2). »

« Bien des jours de la vie des saints, comme de « celle des heureux, se ressemblent : ce sont des « labeurs tout réels, arides, épineux, sans cesse re- « commençants sur cette terre, qui ont bien leur « secrète joie, qui ont surtout leur lutte obscure.

(1) Page 96. (2) Page 88.

« C'est par l'étude suivie, réfléchie et presque con-
« trite, par une étude plutôt mêlée de prière, non
« point dans ce genre d'exposition sérieuse, mais
« extérieure et trop littéraire, où l'imagination et la
« curiosité ont tant de part, qu'il les faudrait abor-
« der (1). »

« Au dix-septième siècle pas plus qu'aujourd'hui,
« la grande action de M. Le Maître ne dut être com-
« prise ni sembler possible; elle parut (pour dire le
« mot) une *folie*. C'est là le sceau que porte au front
« l'héroïsme chrétien dans tous les temps; et ceci,
« en nous montrant que le passé n'est pas ce qu'on
« se figure, que ce qui s'y est fait de grand et de
« saint s'y est fait toujours malgré le siècle, au scan-
« dale du siècle et sous son injure, en rabattant en
« un mot de l'idée des temps passés, doit nous ras-
« surer plutôt sur le nôtre, qui n'est peut-être pas
« pire, et qui, en fait d'enthousiasme encore fécond
« (je veux l'espérer), méprise ou simplement ignore
« ce qu'il enferme (2). »

« Pour les réconciliations, comme pour les renon-
« ciations et les reniements, le chant du coq reten-
« tit d'ordinaire jusqu'à deux et trois fois à l'âme,
« avant d'achever d'avertir (3). »

Si quelque chose peut garantir, sous le rapport de l'intelligence chrétienne, la solidité du travail de M. Sainte-Beuve, c'est le jugement qu'il porte lui-même de ce travail; c'est la valeur à laquelle sa sévérité réduit, sous le point de vue de la véritable

(1) Page 189. (2) Page 395. (3) Page 105.

instruction chrétienne, « une exposition sérieuse, « il est vrai, mais extérieure et trop littéraire, où « l'imagination et la curiosité ont tant de part (1); » c'est, ailleurs encore, cette boutade si sérieuse et si franche à propos de ce que dit Saint-Cyran de la démangeaison qu'a tout le monde de savoir beaucoup, et de belles choses. « Et c'est cette *déman-* « *geaison* même, dit l'auteur dans une note, qui « nous pousse, vous peut-être qui lisez et moi qui « écris, à savoir si à fond Saint-Cyran sans l'imi- « ter (2). » Cet inexorable scalpel, qui, sans autre provocation que celle de la conscience, fouille dans des chairs réputées saines et ne s'arrête qu'au fond, cette distinction si nette et si sévère entre l'intelligence et la vie, entre l'admiration et la foi, entre la sympathie et la complicité, ces réserves prises avec une loyauté si délicate, cette peur consciencieuse de se confondre avec son sujet, cette obstination à marquer sa place en deçà du seuil, prouvent tout au moins que le seuil a été aperçu, et certes c'est beaucoup. Je ne sais pas comment il faut classer ceux qui l'aperçoivent si bien, mais je sais qu'entre ceux qui l'aperçoivent et ceux qui ne l'aperçoivent pas, il y a un autre seuil, une autre barrière; encore une fois, et sans vouloir donner le nom vrai, le nom divin de la situation qui se produit à nos regards, toujours est-il qu'une pensée chrétienne, chrétienne de part en part, a présidé au travail dont l'ouvrage de M. Sainte-Beuve nous livre les résultats. Ce ca-

(1) Page 190. (2) Page 460.

ractère le tire de pair, le met à part de tous les livres modernes dans lesquels on a tenté d'appliquer la littérature à la religion ou la religion à la littérature. Et la preuve, c'est que, malgré sa parfaite clarté, il ne sera point généralement compris. Chose étrange et vraie pourtant : le christianisme arrangé au gré du monde est moins compréhensible puisqu'il est absurde, et néanmoins il paraît plus clair; le christianisme complet est seul rationnel, seul logique; et c'est celui-là qui paraît incompréhensible.

Quoi qu'il en soit, des pensées comme celles que nous avons citées (et le livre sur *Port-Royal* en est rempli) appartiennent plutôt à la littérature chrétienne qu'au christianisme littéraire. Port Royal ne les désavouerait pas. Le langage seul l'étonnerait. Il sent son dix-neuvième siècle, compréhensif et sceptique, ardent et fatigué, moins éclairé d'une vive lumière que coloré de mille reflets, chargé de souvenirs et léger d'espérance, sans préjugés, mais sans instincts, autre par la pensée et autre par la vie, incapable, excepté par le christianisme, de toute impression naïve. Le langage de ce livre, par où j'entends non les mots seulement, mais les idées accessoires, les allusions, les rapprochements, la couleur générale, reproduit tout cela. On y sent un homme du dix-neuvième siècle, remontant par le sérieux de l'âme et la pénétration de l'intelligence vers les clartés du dix-septième, où il reconnaît sans hésiter la vérité morale et l'unique so-

lution des problèmes de la vie, mais encore tout palpitant des émotions de son époque et l'oreille toute pleine de ses rumeurs. Il arrive souvent à des hommes dont l'Évangile a subitement changé le point de vue, de perdre à la fois le souvenir et l'intelligence du monde qu'ils ont quitté; en proclamant l'erreur de leurs anciennes voies, ils ne l'expliquent point assez; car ils ne voient plus, dans cette vie d'hier, la portion de vérité qui les affermissait dans l'erreur, le terrain neutre qui unit les deux époques, et qui leur est commun; on dirait, en un mot, que le nouvel homme a non-seulement abjuré l'ancien, mais ne l'a jamais connu. L'auteur de ce livre, comme s'il était présent à deux vies opposées, comme s'il interrogeait à la fois le pouls de l'une et de l'autre, les comprend toutes les deux, et les explique l'une à l'autre. Il en résulte, sans indifférence et sans confusion, un esprit de généralisation qui ne craint pas de ramener à un même dénominateur ces fractions de la vie humaine qui restent séparées, irréductibles pour les esprits exclusifs. C'est servir à la fois l'homme de la nature et l'homme de la grâce que de faire ainsi ressortir les ressemblances dans la différence, et les différences dans la ressemblance. S'il importe à l'homme du monde de reconnaître par la comparaison le faux et l'incomplet de ses représentations actuelles, il n'est pas inutile à l'homme de l'Évangile de reconnaître ce que, dans ces mêmes représentations, qui jadis ont été les siennes, il y avait de juste et de vrai, et le triomphe de la philo-

sophie chrétienne ne consiste guère plus à nous découvrir l'erreur de nos jugements précédents qu'à montrer ce qui réunit nos deux époques et continue la première dans la seconde, ou fait remonter la seconde jusque dans la première. Il est beau de montrer ce que deviennent, sous l'influence de la grâce, comme sous l'action d'un greffe divine, ces forces que la grâce ne détruit pas, ces besoins qu'elle ne nie pas. Il est beau de montrer les vents d'orage devenant une haleine pacifique, et le divin, coulant dans la forme du caractère individuel, devenir humain sans en être moins divin. Il n'est pas moins intéressant de faire voir ce qu'ont pu devenir, en sortant du lit que le christianisme leur avait creusé, certaines tendances que la civilisation fortifie et que peut-être elle a créées. On croira aisément que des observations de ce genre ne manquent pas dans le livre de M. Sainte-Beuve; nous n'en citerons qu'un exemple :

« Deux cents ans plus tard, peut-on se demander, de telles natures qu'on voit ainsi éclater « et reluire un moment au seuil du cloître, puis « s'y enfermer, s'y ensevelir pour jamais, que seraient-elles devenues, à ne prendre que les chances humaines et calculables? Cette rêverie première, qui, là, trouve tout aussitôt son cours et « son lit, où n'aurait-elle pas débordé ? Quel torrent! « Ce qui s'alla de bonne heure fixer en prière et en « pratique, s'éteindre aux *obéissances* obscures, en « quelles vapeurs brillantes et orageuses l'aurait-on

« vu s'exhaler? *Littérairement,* tout ce que nous ren-
« controns là chez la sœur Anne-Eugénie à l'état de
« piété exaltée et qui va trouver son emploi, *littérai-*
« *rement* cela est la matière même d'où s'engendrera
« la mélancolie poétique et le vague des passions;
« d'où éclora la sœur de *René;* d'où s'embrasera en
« flammes si éparses et si hautes, et que quelques-
« uns appellent incendiaires, celle qui a fait *Lélia.*
« *Lélia,* ce n'est peut-être que la sœur Eugénie qui
« n'est pas restée au cloître. On surprend très au net
« dans Port-Royal, à travers la piété s'analysant déjà
« elle-même et se racontant, ce qui de nos jours,
« la sanction religieuse manquant, est devenu pré-
« cisément la tendresse humaine égarée, l'orgueil
« inquiet, inassouvi, s'analysant aussi sans fin et se
« décrivant : c'est la même veine du cœur (1). »

M. Sainte-Beuve dit quelque part : « Quand Port-
« Royal ne serait pour nous qu'une occasion, une
« *méthode* pour traverser l'époque, et quand on
« s'en apercevrait, l'inconvénient ne serait pas
« grand (2). » On serait tenté d'aller plus loin et de croire qu'il n'a cherché dans son sujet qu'un grand et beau prétexte d'étudier l'homme à la lumière du christianisme, comme le christianisme lui-même à la lumière de Port-Royal. Ces derniers mots ne doivent pas étonner; la complète réalité de l'idée chrétienne n'est nulle part, pas même à Port-Royal; mais il est certain, d'un autre côté, que l'étude d'un système ou d'une institution peut commencer dans

(1) Page 199. (2) Page 158.

ses documents, continuer dans sa logique, mais ne s'achève et ne devient vivante que dans l'observation des faits que cette institution a créés; et si aucun fait humain n'est aussi large, aussi complet que l'idée divine qu'il aspire à représenter, il a, dans son imperfection, l'immense avantage d'être un fait: rien, sous ce rapport, ne peut le remplacer. Toutefois, le dessein de M. Sainte-Beuve est réellement historique: Port-Royal est bien son objet prochain; il l'a étudié avec toute la curiosité et la préoccupation d'un véritable amour, et à la lumière d'une maxime qu'il a bien fait de professer à une époque où tant de gens font de l'histoire *à priori* : « C'est « toujours du plus près possible qu'il faut regarder « les hommes et les choses : rien n'existe définitive- « ment qu'en soi. Ce qu'on voit de loin et en gros, « en grand même si l'on veut, peut être bien saisi, « mais peut l'être mal ; on n'est très sûr que de ce « qu'on sait de très près (1). » Excellente maxime ! Nous nous laissons aller à caractériser par induction les personnages individuels, en prêtant à leur développement la logique de notre esprit; nous les élevons, pour en avoir meilleur marché, à l'état d'êtres abstraits; nous les cherchons hors d'eux-mêmes, c'est-à-dire hors de cette combinaison unique, sans pareille, sans retour possible, qui forme leur état concret, leur *moi* véritable; c'est beaucoup si, sur un ou deux linéaments mal aperçus et à peine liés, nous n'avons pas fait d'avance tout leur por-

(1) Page 82.

trait. Il faut laisser aux naturalistes le privilége de reconstruire tout un animal sur la simple inspection d'un ou deux fragments de son squelette : les individualités humaines ne se reconstruisent pas ainsi ; elles sont, sans contredit, fort liées, parfaitement logiques; mais enfin ce sont des individualités, et l'on ne saurait les étudier comme des espèces. M. Sainte-Beuve a été fidèle à sa méthode, et si la pensée (car qu'est-ce que l'observation sans la pensée?) lui est fort utile, ce n'est pas en suppléant à l'absence des faits, mais bien plutôt en le guidant vers les faits, et puis en les appréciant par leur comparaison avec d'autres faits déjà découverts, ou avec la situation qui les entoure et les modifie. M. Sainte-Beuve n'est pas seulement un excellent critique en littérature, mais un excellent critique en histoire. Dans cette monographie, il a donné aux historiens en titre l'exemple du scrupule et de la patience, l'exemple, plus difficile à suivre, de la délicatesse et de la profondeur, et celui d'appliquer tour à tour la psychologie à l'investigation des faits, et celle-ci à la psychologie.

On a fort approuvé les historiens qui donnent une idée pour centre à leurs récits, et font de cette idée le juge et la mesure des faits. Ce qu'entreprend M. Sainte-Beuve est plus nouveau et plus légitime peut-être. Port-Royal est pour lui un site, un sommet d'où il observe tout le dix-septième siècle. Et après tout, quel historien, directement ou indirectement, ne fait pas la même chose? Chacun n'a-t-il

pas son site, son observatoire, au sommet de quelque intérêt ou de quelque préoccupation dominante? Et n'est-il pas pour le moins aussi sûr de voir les événements du haut d'un fait que du haut d'une idée? Il est bien pire, pour qui raconte, d'être emprisonné dans un parti que d'être fixé dans un lieu. Or, pour M. Sainte-Beuve, Port-Royal n'est qu'un *lieu;* un lieu intellectuel, sans doute, un lieu moral, le lieu de certaines idées, mais ni un système ni un parti. Les institutions et les personnages d'une même époque, selon leur position respective, se servent de miroir les uns aux autres; miroirs vivants et sensibles dans lesquels l'objet est mieux observé, mieux connu, parce qu'on y apprend quel sens l'instinct des contemporains lui a donné, de quelle manière il a été senti et répercuté. L'histoire complète résulterait peut-être de la combinaison de ces histoires particulières où, tour à tour, ce qui était circonférence devient centre, et ce qui était centre devient circonférence. Le point est de bien choisir; car tout n'est pas miroir, et tout miroir n'est pas de taille à réfléchir un siècle et un monde. Port-Royal convient-il à ce dessein? Bien des gens, même parmi ceux qui pensent connaître leur dix-septième siècle, en auront douté; c'est à l'œuvre à justifier l'ouvrier. Il est vrai que, non content de reproduire l'époque dans ses grands traits et dans ses moments les plus significatifs, l'auteur a voulu faire entrer corps et biens dans son sujet, comme dans un port franc, presque tous les navires de haut bord que le dix-

septième siècle à vu flotter sur ses ondes. Toute l'histoire littéraire de ce grand siècle, une partie de celle du seizième et du dix-huitième se trouvera traitée incidemment dans les pages de M. Sainte-Beuve. Pour les y faire entrer, l'industrie et l'esprit ne lui manqueront pas, mais il lui faudra de l'esprit et de l'industrie. Comment mettre dans un même cadre *Polyeucte* et les *Provinciales*, Jansénius et Molière, Montaigne et Vauvenargues, Saint-Cyran et Rotrou, sans le faire çà et là éclater ou crier? Comment satisfaire, sous de telles conditions, aux règles de la suite, de la proportion et de l'ordre? Comment du moins ménager les transitions et dissimuler les sutures? Peut-être n'est-il pas malaisé, du moins à un homme d'esprit, de soutenir cette thèse : « Cor-« neille est de Port-Royal par *Polyeucte* (1), » et quelques autres thèses semblables; peut-être est-il vrai de dire que « pour peu qu'on séjourne dans un sujet, « on y est bientôt comme dans une ville pleine d'a-« mis, et l'on ne peut presque plus faire un pas dans « la grande rue sans être à l'instant accosté et sol-« licité d'entrer à droite et à gauche. » Et nous ajoutons volontiers avec l'auteur : « Si l'on n'y doit pas « céder toujours, il sied de s'y prêter quelque-« fois (2). » La question ici est toute d'à-propos et de mesure. L'auteur n'a-t-il point été trop complaisant? N'a-t-il point trop aisément cédé aux amis de ses amis et même aux ennemis de ses amis? C'est possible et nous ne voudrions pas être engagé dans

(1) Page 134. (2) Page 420.

cette discussion. En tout cas le mal est fait, si mal y a; jouissons-en; car on ne peut se dissimuler que quelques-uns des morceaux les plus précieux de cet ouvrage ne soient ceux qu'une critique formaliste n'hésiterait pas à retrancher. A côté de son sujet, comme dans son sujet, M. Sainte-Beuve a trouvé des trésors.

Le sujet de Port-Royal pouvait tenter un esprit beaucoup moins sérieux que celui de M. Sainte-Beuve; un poëte en pouvait faire sa proie. Les grandes figures, les grands noms, les scènes touchantes, le mouvement dramatique, la lutte et la persécution, l'héroïsme et le génie, le retour inopiné du primitif et de l'antique au milieu de l'âge le plus élégant et le plus décidément moderne, je ne sais quel écho solennel du désert parmi les bruits du grand règne et de la grande cité, que faut-il de plus pour attirer vers Port-Royal des esprits frivoles, à travers l'austérité des doctrines et la tristesse des mœurs? Mais qu'est-ce que Port-Royal moins sa théologie, moins sa pensée, moins son but? Comment, ayant retranché tout cela, sauver pourtant la poésie? Port-Royal, non plus qu'aucun événement sérieux, ne peut se scinder. Ce serait une pauvre histoire de ce grand fait que celle qui n'irait pas tout droit au cœur de l'événement, à son centre, et ce centre est théologique. C'est dire en même temps qu'il est philosophique. La théologie n'est qu'une philosophie dont la base est donnée;

ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans la théologie beaucoup de spontanéité, beaucoup de sympathie avec la nature humaine, et même beaucoup de correspondance avec toutes les préoccupations dont une époque peut être agitée. M. Lerminier a dit quelque part, que la philosophie est le mouvement de l'esprit humain, et que les religions en sont les haltes. Nous n'appliquerons point ce mot à la théologie de la vraie religion; elle n'est pas une halte dans le mouvement; elle en est la règle et le modérateur; elle accueille ce mouvement, et, sans l'arrêter, elle le dirige. Elle n'interrompt point le cours de la pensée; elle est elle-même une pensée; et bien que son point de départ soit une vérité révélée, et que par conséquent elle ne dispose pas de son commencement, si elle est vraie, elle comprend tout, parce qu'elle est plus vaste que toutes les philosophies, et qu'elle renferme dans son sein tout ce que chacune a de vrai. Sans être éclectique d'intention, elle est, de fait, l'éclectisme par excellence, comme nécessairement la vérité doit l'être.

Ceci suppose que le christianisme est la vérité, et tout le monde ne nous l'accordera pas; à la bonne heure; qu'il reste seulement convenu que, s'il y a une religion vraie, sa théologie n'est pas une halte dans le mouvement de l'esprit humain. Qu'on nous accorde une chose encore : c'est que, dans l'appréciation et dans l'histoire des événements religieux, il faut au moins accepter l'élément religieux comme un fait, comme un phénomène de l'esprit humain, comme une

partie de la nature humaine, aussi profonde pour le moins que toutes ses autres propriétés et toutes ses autres tendances; plus profonde même que tout le reste; car qu'est-ce que la religion sinon la recherche ou la connaissance d'un premier principe, non abstrait, comme celui dont se contente la philosophie, mais vivant, personnel, relatif à la fois à toutes les facultés de notre être, et dont la nécessité doit être plus universellement et plus vivement sentie que celle du principe abstrait? Celui-ci, en effet, intéresse les seuls philosophes; l'autre intéresse tout le monde, y compris les philosophes; et il faut bien qu'ils conviennent que sa découverte, et celle des moyens de se mettre en rapport avec lui, constitue, si elle est possible, une philosophie plus complète que la leur. On ne saurait donc leur pardonner, quand ils racontent un événement religieux, d'y chercher à toute force un *dessous de cartes* plus profond que le sentiment religieux lui-même, et de ne voir dans ce besoin religieux que la forme de quelque autre besoin, ou l'accident d'un phénomène plus important et plus réel. Parce que ces hommes, lentement évidés par l'habitude de la spéculation, ne sentent pas le besoin de Dieu, ils auraient tort de s'imaginer que d'autres ne le sentent pas; il faut, au contraire, qu'ils reconnaissent que ce besoin est le plus constant, le plus universel, le plus inextinguible de la nature humaine, et que, dans toutes les histoires où la religion paraît, si ce n'est pas le seul, c'est le premier qu'il faut supposer.

Quant à ceux qui, dans un grand fait religieux, ne cherchent et ne supposent même que de la poésie, c'est bien autre chose encore. Après les avoir invités à prendre pour eux, *à fortiori,* ce que nous avons dit aux philosophes, disons-leur encore, en nous plaçant au point de vue de leur préoccupation ou de leur art, que chaque objet qui a de la vérité a de la poésie, mais qu'il est absurde de vouloir séparer la poésie de son objet; que ces bouts de rameaux, détachés de l'arbre et plantés en terre, ne recroîtront pas, ne fleuriront pas, et que cette poésie, n'étant pas celle de l'objet, qu'on n'a pas voulu connaître, dont on a prétendu faire abstraction, n'est la poésie de rien, n'est pas de la poésie : le fantastique même est plus vrai que cette poésie de convention. Ajoutons encore que les événements ou les individualités qui ont, s'il est permis de parler ainsi, exhalé le plus de poésie, vus et observés de très près, semblent n'en renfermer point; leur poésie est comme un parfum ou comme un écho qui ne devient sensible qu'à une certaine distance, ou de temps, ou d'espace, ou de pensée. Ainsi, le mouvement industriel de notre époque aura sa poésie dans l'avenir, il l'a déjà dans la pensée du contemporain qui le regarde des hauteurs de l'avenir; mais tout près du mouvement, au milieu de ses détails et de son fracas étourdissant, il n'y a, pour l'immense majorité des spectateurs, point de poésie. Ce ne sont pas les personnages qui ont eu le sentiment d'être poétiques, ou qui ont aspiré à l'être,

qui ont rendu le plus de poésie : c'étaient plutôt des esprits positifs à la fois et élevés, des âmes fortes ou tendres, poursuivant un but, vouées à l'action, vivant d'une vie ou sérieuse ou dévouée ; et si vous vous approchez de très près, tout vous semblera prose. Cette prose pourtant, il faut savoir la lire, il faut la bien connaître, quand on veut s'élever à la poésie du fait ou de la personne ; autrement on sera vague et sans caractère, c'est-à-dire qu'on ne sera pas poëte. Voulez-vous être le poëte de Port-Royal ? sachez la théologie de Port-Royal.

M. Sainte-Beuve a d'autant mieux été le poëte de Port-Royal qu'il n'a point voulu l'être ; non qu'il n'ait senti tout ce que Port-Royal a de poétique, et que ce parfum ne l'ait secrètement attiré vers l'objet qui l'exhale. Mais toujours est-il que son dessein, qui n'a pas été théologique dans un sens exclusif ou dominant, a été de nous faire connaître le célèbre monastère et l'illustre école, non de profil, mais en face, mais en plein. Bien loin d'éluder la question théologique, pour se hâter vers les considérations philosophiques, c'est dans cette question qu'il trouve la philosophie de son sujet. Les problèmes discutés entre Port-Royal et ses adversaires sont avant tout des problèmes humains. La théologie chrétienne leur a donné une forme, une occasion, une solution : elle ne les a pas créés. Ils seraient purement spéculatifs, que l'homme, invinciblement, reviendrait sans cesse à les agiter ; mais, quoi qu'en ait pu dire une philosophie banale et superficielle, ils

sont pratiques, et leur solution diverse entraîne une application diverse des forces de la vie humaine. C'est donc à bon droit, autant qu'irrésistiblement, que les esprits sérieux s'en sont préoccupés. Lorsque commença Port-Royal, le moment était venu de les agiter de nouveau. Il faut se représenter l'état religieux de cette époque. La religion, en France, était entourée d'un grand respect. Elle se présentait avec le caractère qu'elle aura toujours dans ce pays, la gravité, la solennité. Le caractère des Français veut un monarque sérieux ; c'est Montesquieu qui l'a dit : oserons-nous ajouter qu'il veut un Dieu sérieux? Ailleurs la religion, le catholicisme même, peut s'humaniser sans se compromettre ; en France une barrière sacrée séparera toujours, dans tous les genres, le sérieux du familier ; ils se mêlent ailleurs, en France ils s'excluent. Le paganisme même serait grave dans cette contrée, et il l'a été : la grâce et l'aménité ne dominaient pas dans la religion des légers et frivoles Gaulois. Chaque peuple donne à ses inclinations dominantes un contre-poids, qu'il cherche surtout dans la religion, tout en la proportionnant à sa taille et en l'accommodant à son caractère; il était naturel que les prêtres de la Gaule fussent des Druides. Au sein du christianisme français, soit catholique, soit protestant, le même instinct se fait sentir. On le sent surtout au dix-septième siècle, âge de gravité, de décence et d'étiquette. Ajoutons que dans l'idée catholique de l'autorité, idée qui ne paraît pas sus-

ceptible de plus et de moins, mais que le dix-septième siècle cultiva, ce semble, avec un soin particulier, il y a un élément de gravité ; rien même ne serait grave dans le monde sans l'idée d'autorité ; mais quand l'autorité est un mystère et en quelque sorte un miracle, la gravité qui en résulte arrive à son comble. Cette gravité fait illusion; elle peut dissimuler l'absence d'autres éléments non moins importants, et de la vérité même. C'est ce qui était arrivé à l'époque dont nous parlons. Sévère et inflexible sur l'article de l'autorité, qui est pour lui la question de vie ou de mort, le catholicisme était relâché sur des dogmes intérieurs, et, chose aussi naturelle que singulière, il faisait de ce relâchement une partie de son orthodoxie. Il le commandait d'autorité. C'était sans calcul, mais ce n'était pas sans instinct. Une tendance au pélagianisme est une des conditions de vie du catholicisme comme catholicisme, et le jour où les doctrines de Port-Royal seraient les doctrines officielles de l'Église, l'Église aurait cessé d'être.

Les Jésuites, quelque pureté d'intention qu'on veuille supposer à leurs fondateurs, avaient dû adopter et même exagérer cette tendance, par cela même qu'ils se présentaient comme défenseurs, non de la religion chrétienne et de la piété, mais de l'institution catholique. C'eût été de leur part un contre-sens que d'adopter les doctrines auxquelles plus tard s'attacha Port-Royal. Mais en exagérant sur ce point le dogme catholique, ils préparaient une réac-

tion. Ce qui restait des doctrines de la grâce dans l'Église, ne suffisait plus aux catholiques qui n'étaient pas seulement graves, mais sérieux. Les plus pénétrants, parmi eux, sentaient bien que ni la gravité, ni la science, ni même de grandes et solides vertus, ne sauveraient le christianisme, qui semblait être sorti triomphant et plus respecté que jamais des redoutables étreintes du scepticisme de Montaigne, mais dont la puissance était moins réelle, moins enracinée et moins assurée qu'il ne semblait au commun des spectateurs. Ils savaient que rien ne peut perdre le christianisme que les concessions, et ils croyaient que l'Église du dix-septième siècle, sous l'inspiration des Jésuites, en faisait une énorme et irréparable à l'homme naturel, à qui le christianisme n'est pas venu complaire, mais donner un perpétuel et universel démenti. Cette concession leur paraissait conduire le christianisme, à travers beaucoup de gloire et de triomphes apparents, à un autre seizième siècle, que leurs pieuses craintes leur présageaient plus funeste que le premier. L'apparition du jansénisme correspond, quant au principe, à celle de la Réforme. Ce furent les mêmes alarmes, ce fut la même préoccupation; ceux qui firent la plus grande œuvre n'étaient pas plus grands que ceux qui firent la moindre; il y eut peut-être chez ceux-ci une spiritualité plus exquise et une vie intérieure plus développée; l'attention des premiers, non moins fervents, non moins dévoués, et appuyés d'aplomb sur le vrai fondement, forcée de se porter

sur plus d'objets, et placée dès l'abord en face d'un monde à changer, ne put se recueillir comme celle des seconds; mais, après tout, il est impossible de ne pas reconnaître que, dans l'essentiel, leur cause était la même. Personnellement rapprochés les uns des autres, ils eussent eu pourtant, je le crains, quelque peine à sympathiser. Si ce qui les réunit est important, fondamental, ce n'est pas peu de chose que ce qui les sépare.

Les hommes de Port-Royal étaient catholiques, non à contre-cœur, ni à petite dose, ou par l'appréhension du schisme, mais pleinement et avec amour. Le principe de l'unité n'est ni affaibli ni obscurci chez eux par aucun de ceux qui leur mirent les armes à la main. Cette doctrine même de la grâce, ils la recommandent comme antique et comme catholique, et ce dont ils se vanteraient (s'ils pouvaient se vanter de quelque chose), c'est de remonter aux âges primitifs. Ils conservent de plus le sacrement, c'est-à-dire le miracle; quelle différence entre le miracle et le symbole! On peut se décider dogmatiquement pour le symbole contre le miracle, et reconnaître toutefois que la croyance au miracle entoure le catholique spirituel d'une atmosphère particulière dont, sous l'empire d'une autre croyance, on a peine à se former l'idée. Port-Royal, par une conséquence naturelle de sa foi au sacrement, se faisait du prêtre une notion que jamais le protestant ne se fera de son ministre. On reconnaît même ici quelque chose de plus que l'idée catholique ordi-

naire; Port-Royal enchérit sur le système de l'Église, ou plutôt (car au fond cela n'est pas possible), il l'accentue avec énergie, il y revient souvent, il y ramène sans cesse. Ce que nous ne connaissons, ou ce que nous n'avouons pas, l'office de directeur de conscience, il l'institue comme de nouveau, il en fait dans le ministère un ministère à part, réservé à quelques-uns seulement; mais ceux-là il les revêt d'une autorité presque souveraine. « Soumission « totale à Jésus-Christ et à mon directeur, » écrivait Pascal à la fin de la prétendue *amulette*. Ce n'était que la pensée de Port-Royal. Que ne pourrait-on pas ajouter encore, pour montrer que ces *protestants du catholicisme*, comme on les a appelés, étaient catholiques par une foule de côtés essentiels et capitaux! Tout ce que le catholicisme a de teintes chaudes, en opposition avec le milieu limpide et lumineux, mais très froid pour les froids, de la dogmatique protestante, revêt comme d'un nuage d'or la vie de ces austères jansénistes. Leur aversion pour la Réforme n'est pas dogmatique seulement; c'est de l'antipathie. En conférant avec des docteurs calvinistes, ils se fussent, je le crois, rencontrés sur quelques formules; mais sur combien de points, soit de sentiment, soit de vie intérieure, ils ne se fussent pas compris les uns les autres! Pour ces points-là, vous les eussiez vus se tenir à l'écart et s'enfermer dans une réserve polie. Entre les hommes de l'autorité et ceux de la liberté, il y a un fossé que la plus grande spiritualité des deux parts a peine

à combler ; le mysticisme l'a pu quelquefois ; mais dans le mysticisme, arrivé à un certain degré, il n'y a plus de place pour ces distinctions, ni même pour l'idée d'Église. Mais quand deux hommes ont un attachement de foi, l'un pour le principe de l'autorité, l'autre pour le devoir de l'examen individuel, ils sont téméraires aux yeux l'un de l'autre; chacun, au point de vue de son antagoniste, est placé sur le terrain d'une supposition également gratuite et énorme ; ces deux principes se font peur l'un à l'autre, et l'huile d'onction et de sympathie qui commençait à couler s'arrête et se fige subitement, à la pensée, pour le catholique, que le protestant est dans les liens d'une erreur damnable; pour le protestant, que le catholique a mis sa religion personnelle, et le Saint-Esprit pour ce qui le concerne, à la merci d'une autorité humaine. Le christianisme, milieu commun où se meuvent ces deux esprits, et où ils se sont rencontrés, devrait être plus fort, et, en dépit de tout, les unir et les mêler; cela se voit aussi; mais moins souvent que nous ne le voudrions.

Il est un autre dogme qui trace une limite bien tranchée entre le catholicisme concret, traditionnel de Port-Royal et les communions protestantes : je veux parler de la dévotion à la Vierge; la doctrine du purgatoire peut seule, sous ce rapport, lui être comparée. On peut, en effet, de chacun des dogmes catholiques, arriver par une dégradation de teintes ou par des nuances de langage, tout près du dogme

correspondant et opposé de la symbolique protestante; mais rien, dans cette symbolique, ne correspond d'aucune manière à l'adoration de la Vierge; son contraire, dans la dogmatique de la Réforme, est une pure négation; l'adoration de la Vierge n'est l'extrême ni le contre-poids d'aucune de nos doctrines, qui, toutes ensemble pour ainsi dire, et par leur caractère général, l'excluent et la rejettent, tant elle répugne profondément au principe de la religion évangélique. La dévotion très volontaire et très affectueuse de Port-Royal pour la bienheureuse mère de Christ, est une preuve frappante que ces hommes étaient, après tout, des disciples très sincères et très convaincus de ce que, dans l'Église romaine, on appelle la *tradition*. Et plus leur attachement à cette partie de leur religion paraît vif, mieux on apprécie la puissance et la vitalité du principe même de la tradition. Au point de vue naturel et philosophique, c'est une grande chose que ce principe, qui donne à la révélation un écho perpétuel et jamais affaibli, et qui fait de la révélation une continuation de la tradition, un anneau étincelant et rayonnant dans la chaîne des communications divines. Là encore il y a du vrai, et il n'y a qu'à souffler sur la poussière qui le couvre, d'autres diraient : à enlever la crasse qui s'est attachée à cet or. Le christianisme est aussi tradition, puisqu'il est esprit. Le christianisme n'est pas seulement une doctrine, ni un fait une fois consommé : c'est un fait perpétuel, c'est une vie de l'humanité,

c'est une force vive et libre, c'est une vertu, et nous avons aussi, à ce point de vue, notre tradition, qui ne se constate pas seulement par la reproduction constante des mêmes formules et le retour constant au dépôt de la vérité, mais par la similitude de l'inspiration dans la diversité des siècles, des lieux et des hommes. Elle remonte plus haut que Calvin, et elle embrasse un horizon plus vaste que celui de la Réforme et de tous les essais de réforme qui ont précédé celui du seizième siècle. Jérôme, Augustin, Bernard, l'abbé de Saint-Cyran, font partie de notre tradition.

Il ne faut pas demander comment le principe de la Réforme s'étant trouvé incompatible avec le culte de la Vierge, il a pu trouver sa place parmi les dévotions les plus chères de ces hommes de Port-Royal, unis sur des points si essentiels avec nos réformateurs. Un système est aisément conséquent, et il n'en est pas de même d'un homme. Le respect absolu des réformateurs pour la Parole écrite explique d'ailleurs et leur conséquence en général et leur refus d'offrir un culte à la Vierge, pour qui la Parole écrite n'en réclame aucun. Mais par cela même qu'un individu est aisément inconséquent, il faut nous accorder que toutes les conséquences logiques, et en apparence inévitables, de l'erreur sur la Vierge, ne se sont pas nécessairement trouvées dans le cœur et dans la vie d'un Arnauld, d'un Le Maître et d'un Saci. Je n'en dis pas autant de leur Église, parce que la conséquence, qui souffre des éclipses dans

les individus, n'en supporte point dans les masses; prenez une multitude, vous verrez que l'idée qu'on lui a inculquée porte, chez elle, tous les fruits dont elle est susceptible; et même c'est là seulement qu'on connaît la véritable portée des idées.

Je ne me rends pas compte, il est vrai, de cette dévotion à la Vierge dans l'âme de ces hommes, ou plutôt je ne réussis pas à me la *représenter;* ma logique veut absolument que cette affection ait froissé tel principe dans leur esprit, telle affection dans leur cœur; mais les faits ne viennent pas toujours à l'appui de ma logique, et il faut bien me résoudre à croire ce que je ne puis expliquer. C'est au delà de ces individualités éparses, c'est dans la masse que ma logique et les faits se retrouvent d'accord. Qui ne sait, qui ne peut voir que, dans un christianisme déjà débilité, le culte de la Vierge a débilité ce qui restait de christianisme?

Il est encore un trait par où chacun dira que Port-Royal est catholique : c'est la place qu'occupe la *pénitence* dans sa dogmatique et dans sa vie religieuse. Je ne suis pas encore décidé à ne voir là que du catholicisme, tout en convenant que la donnée première du fait est catholique. Mais il me semble qu'en ceci, comme en d'autres choses, Port-Royal était plus original qu'il ne croyait l'être. Il avait, sans le savoir, repris en sous-œuvre et plus ou moins transformé dans le sens de *son* christianisme, bien des choses qui existent dans la religion romaine à l'état de rites, après avoir été, dans la première ori-

gine, des affections et des vertus; car le firmament du catholicisme est plein de soleils encroûtés. La pratique romaine a fait de la pénitence ce qu'elle a fait de beaucoup d'autres choses, une lettre morte, une lettre qui fait mourir; mais elle n'a pu empêcher les âmes pieuses de faire, pour leur compte, rentrer l'esprit dans la lettre. La pénitence, telle que l'entendait et la pratiquait Port-Royal, n'est pas une superstition, ni une transaction mercenaire. Telle qu'elle apparaît chez ces solitaires, elle serait bonne à prendre (la question des formes étant réservée) pour remplir une lacune trop sensible dans la piété, d'ailleurs sincère, d'un grand nombre de chrétiens évangéliques. Il faut *protester*, cela est bon et nécessaire, mais il ne faut pas protester indistinctement contre tout; il faut se séparer du mal, mais il ne faut pas se séparer du bien.

Je n'ai pas une fois cité M. Sainte-Beuve; mais tout ce que je dis ici de Port-Royal, c'est lui qui me l'a appris ou qui me l'a suggéré. Je n'aspire qu'à donner à mes lecteurs l'envie d'aller demander à son livre le nom exact et le dernier mot de tout ce que j'ai seulement indiqué. Un résumé, même fidèle et complet, des doctrines et des tendances de Port-Royal ne peut tenir lieu de son histoire. La généalogie des faits est essentielle à leur définition. Ainsi, j'ai mis en relief, après M. Sainte-Beuve, cette réaction anti-pélagienne, qui, par différents affluents, se forme dans le dix-septième siècle et à Port-

Royal, et que l'histoire philosophique regardera, non comme un accident, mais comme une nécessité de l'époque. Ce n'est pourtant pas sous ce seul étendard, ni d'abord sous celui-là, que se rangèrent tous les *réveils* catholiques du dix-septième siècle. La doctrine ne fut pas le point de départ et le moyen de tous les essais de réforme. Chacun, du point où il était et par le chemin qu'il voyait ouvert, se pressait vers le foyer pour s'y réchauffer. Quelle distance et que de nuances entre François de Sales et Saint-Cyran ! Mais l'idée, le besoin de réparer les brèches de Sion, une plénitude d'amour, qui chez quelques-uns déborde en œuvres héroïques, un sentiment, un goût ranimé des choses du ciel, paraissent, de l'un à l'autre de ces deux hommes, chez beaucoup d'hommes intermédiaires, dont chacun a son caractère et sa forme. Et ici l'on ne peut s'empêcher de remarquer que l'individualité fut un des caractères de ces réveils ; et si nous en cherchons la raison, nous croyons la trouver en ceci : c'est que la piété de cœur, la charité, même chez les plus dogmatiques de ces chefs de réforme, l'emportait sur la spéculation sans l'absorber. La théologie de Port-Royal est certes assez érudite, assez dialectique; mais elle est tout imbibée, tout inondée d'une sève divine. Partout la charité surnage; chez tous elle a pris les devants; tous sont intérieurs, recueillis et plus ou moins contemplatifs : or, s'il n'y a rien de moins individuel, ni de plus destructif de l'individualité, que les formules, comme formules, rien

n'est plus individuel ni plus individualisant que l'amour, quand il domine et détermine tout. Pour en revenir à Port-Royal, avant même qu'une certaine dogmatique y fût arborée, le réveil y était déjà, une vie profonde y avait pénétré; et la doctrine de la grâce, qui plus tard en devait faire sa forteresse, y avait été précédée par l'adoration de la grâce. Le monastère se préparait, de longue main, à des destinées qu'il ne connaissait pas; et longtemps avant Saint-Cyran, Port-Royal était, par ses tendances, par ses aspirations, le Port-Royal de Saint-Cyran. Il faut que je le répète; ce réveil, dont la forme est si dogmatique, est surtout spirituel et chrétien; et il faut bien que cet élément ait été fort pour dominer et retenir toujours au second plan le caractère polémique et scolastique de tant de travaux sortis de ce même lieu. L'amour, l'adoration, la joie tremblante des vrais chrétiens y percent à travers la chaleur, et l'amertume quelquefois, des controverses. Il y a là de grands esprits et de vaillants athlètes, mais on sent davantage des âmes heureuses et attendries; on *aime* à Port-Royal; c'est là le trait distinctif et le vrai principe, le vrai résultat et le vrai nom de l'œuvre; bien que peuplée par des hommes pécheurs et mortels, cette solitude apparaît comme la porte des cieux; de son austère enceinte il ne sort guère de chants ni de parfums; toute la sainte poésie de cette vie est intérieure et comme captive; et il faut que la persécution ait vidé le cloître, pour qu'une des cordes de cette lyre

muette, frémissant un instant, envoie jusqu'à nous un mélodieux soupir de regret et d'espérance :

Lieux charmants, prisons volontaires,
On me bannit en vain de vos sacrés déserts :
Le suprême Dieu que je sers
Fait partout les vrais solitaires (1) !

Oui, vous avez raison, jeune homme de génie, qui avez dit avec tant de témérité tant de choses profondément vraies et vivement senties, c'est là, c'est dans ces austères solitudes, c'est dans ce sacrifice constant de la vie et du temps aux perspectives de l'éternité, c'est là, et non dans les molles voluptés ou dans les affections de l'homme charnel, c'est là que se trouve l'amour, c'est là qu'il faut aller pour apprendre à aimer :

Point d'amour ! et partout le spectre de l'amour !
. . . . . .
Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !

Nous espérons qu'on nous comprendra. Il ne faut ni s'ensevelir dans de « sombres caveaux, » ni même s'enfermer à Port-Royal, pour aimer. Mais il faut du moins se retirer, s'enfermer dans cette solitude que la présence sentie de Dieu crée autour de l'homme ; il faut le silence, le recueillement, la vue du ciel, pour aimer ; il faut une vie sérieuse et austère, pour aimer ; pour aimer, il faut avoir appris à se haïr. La tendresse de l'âme est proportionnée à sa force, et sa force l'est à son dépouillement.

Pour en trouver la preuve vivante, on n'a qu'à

(1) Adieux de Le Maître à Port-Royal-des-Champs.

parcourir le volume de M. Sainte-Beuve. Je doute qu'on puisse lire aucune histoire dont les personnages et les scènes renferment plus d'éléments affectueux, plus de tendresse, contenue, il est vrai, mais peut-être d'autant plus touchante. Je n'ai pas besoin de dire que tout cela ne perd rien sous la plume attentive et délicatement fidèle de M. Sainte-Beuve. Tout le monde aura reconnu quelle juste importance, sous le point de vue moral, il attribue à la scène grave et attendrissante du *Guichet*. Il appartenait à son tact à la fois exquis et hardi de mettre cette scène en regard de celle de Pauline dans *Polyeucte*, et de constater l'avantage de la réalité sur les inventions de la poésie (1). Une partie seulement des personnages de Port-Royal (y compris les femmes), figurent dans ce premier volume, et nous n'y voyons que les commencements de plusieurs de ceux qui s'y montrent; mais que d'édification, que d'émotion ils nous procurent déjà! Le Maître, Séricourt, Singlin, Lancelot, l'historien Fontaine, ce ne sont pas les toutes grandes figures; mais qu'elles sont belles! que leur simplicité est touchante! que de miel vierge découle de ces vies austères! Mettez au commencement de la série la mère Angélique, à la fin l'abbé de Saint-Cyran : oubliez si vous le pouvez, et vous ne le pourrez, tant d'autres figures secondaires ou latérales, qu'un mot incisif, le mot unique, a pour jamais imprimées dans votre mémoire, tant de faits vivement accusés,

(1) Livre I, chapitres V et VI.

dont la réunion fait vivre et remuer tout un siècle autour de quelques solitaires; ne trouverez-vous pas que c'est un volume assez bien rempli, que celui qui vous a fait, non pas connaître, mais voir et pratiquer ces saints et intéressants personnages? La figure étonnante de Saint-Cyran vous arrêtera surtout. C'est une grandeur à la fois sauvage et sainte, fière et humble, âpre et soumise. Un vieux chêne n'a pas plus de coudes et de nœuds. Il faut le dire : la majesté de Bossuet ne disparaît pas à côté de celle de Saint-Cyran, mais c'est une autre majesté; et plus vous tendez vers le fond, vers la base, plus Bossuet décroît, plus Saint-Cyran augmente. Ils ont eu tous deux de l'autorité, mais celle de Saint-Cyran est plus complétement à lui, ou à Dieu. Elle ne se déploie pas au loin; elle n'en a pas eu l'occasion ni le désir, mais elle est plus souveraine, plus accablante. Derrière Bossuet, je vois l'Église; derrière Saint-Cyran, je ne vois rien, rien que la vérité. Cet homme avait trouvé dans le christianisme ce qu'y trouveront toutes les âmes de sa trempe, un stoïcisme divinisé. On sait bien, d'ailleurs, qu'au fond, tout au fond, l'homme sensible se cache et se retrouvera; on l'attend, an l'épie, et lorsqu'une larme l'a trahi, on s'écrie avec une sorte de joie et de soulagement :

De ses stoïques yeux j'ai vu des pleurs couler!

Si l'on veut, en quelques moments, connaître, non-seulement Saint-Cyran, mais la religion dont il était la personnification la plus vigoureuse, si

l'on veut savoir aussi ce qu'était, au sens de Port-Royal, un directeur de conscience, il faut lire seulement (page 360) toute l'allocution à la mère Angélique. La *direction* catholique, dans sa mesure et dans sa forme ordinaire, ne prépare point encore à ce langage; mais il ne faut pas prendre le change : ce qu'il y a d'extraordinaire ici, ce n'est pas tant l'attitude du *directeur* que la nature des idées qu'il exprime, et la prodigieuse hauteur spirituelle de ses principes et de ses injonctions.

La méthode de M. Sainte-Beuve pour faire connaître ses personnages n'affecte pas toujours l'air méthodique; elle a souvent du rapport avec celle de Saint-Simon. Au lieu de résumer, de réduire les traits particuliers à quelques grands traits, et de nous donner le produit net d'un caractère, il le détaille petit à petit, attendant les occasions, relevant ici un trait, là un autre, retouchant, ajoutant, complétant, mais ne donnant rien que de concret et de vivant; en sorte qu'on fait, dans son livre, la connaissance du personnage à peu près comme on l'eût faite dans la vie, une rencontre ajoutant à ce qu'une première a fait découvrir, les contours d'abord peu arrêtés se dessinant jour à jour — comme page à page dans le livre de M. Sainte-Beuve; si bien qu'à la fin, sans trop savoir comment, et sans y avoir tâché, on connaît son homme. Saint-Cyran est répandu ainsi dans la moitié du livre de *Port-Royal;* toutefois M. Sainte-Beuve, qui, après avoir détaillé, pour son usage, dirait-on, aussi bien que pour le nôtre, aime à ré-

sumer et à conclure, a consacré quelques pages remarquables à caractériser l'abbé de Saint-Cyran. Nous citerons les deux premières :

« Je ne crois pas qu'en y regardant bien, il y ait « un exemple plus complet que celui-là, du docteur « intérieur et pratique de l'âme. On ne saurait être « plus pénétré que ne l'était M. de Saint-Cyran de « ce point : Que l'homme a péché, qu'il est incura- « blement malade en lui-même, qu'il n'y a de gué- « rison et de retour qu'en Jésus-Christ, que tout ce « qui n'est pas cela purement et simplement est fau- « tif et mauvais, que tout ce qui est cela devient sa- « lutaire, facile, sanctifiant. Il s'en montre imbu « plus absolument qu'on ne peut dire, et sans au- « cune de ces diversions trop souvent mêlées, chez « les directeurs des âmes, à cette idée qui (le chris- « tianisme posé) devrait être, ce semble, l'unique. « *Guérir, guérir* est son seul mot d'ordre, son seul « soin et son cri; combien peu s'y bornent ! *Laver,* « *purger* ce qui souille toute âme et qui *la diffame* « *devant Dieu!* c'est dans ces termes énergiques qu'il « s'exprime. On a vu saint François de Sales cau- « sant avec plusieurs, parlant à tous de Dieu et de « l'amour, mais aussi s'accommodant de mille choses « accessoires, les tolérant et les acceptant presque, « traversant au besoin la politique sans y souiller « son hermine, mais pourtant la traversant. Bossuet, « à sa manière, et dans un autre genre, est ainsi : « il a souci de cette terre, de la réalisation histori- « que des grandes vérités chrétiennes; il s'en occupe

« dans l'histoire même qu'il écrit, il s'en souvient « près des princes et seigneurs qu'il dirige; il loue « ces puissants de la terre en vue de certaines fins, « hautes et désirables sans doute; mais pourtant, « en vue de ces fins, il fait un peu fléchir la parole « et l'action, — il les loue. M. de Saint-Cyran (et je « ne prétends pas ici préférer sa manière, car il peut « y en avoir plusieurs, je veux seulement la carac- « tériser,) M. de Saint-Cyran n'est pas tel : il ne « fléchit sur rien d'accessoire, il ne s'en préoccupe « pas; il semble ne point chercher de résultats ex- « térieurs et de développements manifestes sur la « terre. L'âme humaine individuelle, chaque âme « une à une, naturellement et incurablement malade « par le péché, cette âme à sauver par Jésus-Christ, « et par lui seul, voilà son œuvre; il s'y concentre; « à droite et à gauche, rien. Jansénius songeait plus « particulièrement à la nécessité de l'entière vérité « dans la doctrine; lui, il tient surtout à la néces- « sité de l'entière vérité dans la guérison. Parmi les « réformateurs célèbres, calvinistes, tant occupés de « cette guérison individuelle, nul ne l'a surpassé en « rectitude ni en puissance; et ce qui le distingue « essentiellement d'avec eux et d'avec ceux qu'on a « depuis appelés *méthodistes*, tous également tournés « à l'unique point, c'est sa haute croyance aux sa- « crements, à celui de l'Eucharistie d'abord et à « celui de la Pénitence. Si bien que, croyant aussi « fort qu'il fait au mal et à la nécessité du remède, « croyant à la Grâce, ne croyant pas moins à ce

« double sacrement qui est un double canal direct « de guérison et de nourriture spirituelle, et croyant « encore par-dessus tout au sacrement du *Sacerdoce* « qui confère l'exercice souverain des deux autres, « M. de Saint-Cyran apparaît, comme étude et ca- « ractère de directeur, aussi intimement fondé et « plus armé de tout point que personne (1). »

On doit trouver singulier que nous n'ayons, spécialement, rien dit de la famille Arnauld. Et cependant, quoi de plus identifié avec Port-Royal? Elle pouvait, presque aussi bien que le monastère, donner son nom à l'œuvre et aux livres qu'on en a fait; et M. Reuchlin, qui a écrit sur Port-Royal en même temps que notre auteur (2), commence par nous transporter dans les montagnes de l'Auvergne et par nous dire la généalogie des Arnauld. On ne peut nier qu'une grande partie de ce que cette histoire a de saisissant et de dramatique ne se rattache à cette famille et à ses attenances. L'écrivain, en racontant l'histoire de ces *races bénies*, n'a réprimé ni dissimulé son émotion; nulle part il ne s'est montré plus uni à son sujet, ni ne s'en est rendu plus solidaire. Ainsi, à propos des conversions qui ont lieu coup sur coup dans *Polyeucte*:

« Ces conversions, coup sur coup, de Pauline, de « Félix, peut-être un jour de Sévère, ne sont pas « plus merveilleuses et plus enlevantes pour le spec- « tateur (celle de Félix ne l'est même pas du tout)

(1) Pages 354-356.

(2) *Geschichte von Port-Royal*; von Dr. Herrmann Reuchlin. Erster Band. 1839.

« que ce que nous voyons s'accomplir ici dans l'om-
« bre et sans applaudissements. Car se figure-t-on
« bien, non pas aux jours solennels, mais à chaque
« jour, à chaque heure monotone de cette vie con-
« trite et recueillie, tout ce qui devait sortir,
« émaner en amour, en prière, en élancements, et
« déborder, s'effectuer au dehors en aumône, en
« bienfaisance, en sacrifice de soi pour tous; ce qui
« devait incessamment rayonner et s'échanger entre
« tous ces cœurs de mère, d'aïeule, de filles, de
« petites-filles, de sœurs, de fils, de neveux et de
« frères, entre tous ces êtres unis dans un seul sen-
« timent de fidélité repentante, d'immolation et
« d'adoration! Voyons-les tous un peu dans notre
« idée, rangés devant nous, agenouillés, à la lampe
« du matin, sur ce parvis qu'ils usent, et sous ces
« voûtes qu'ils font nuit et jour retentir; figurez-
« vous, — tâchez de vous figurer par des chants, par
« des rayons, par tout ce qu'il y a de plus éthéré et
« de plus pur, cette inénarrable et invisible com-
« munication de pensées, de sentiments, d'âme
« enfin, d'âme perpétuelle sous l'œil du Seigneur;
« et demandez-vous après s'il fut, depuis les jours
« anciens, depuis la tige de Jessé, depuis l'olivier
« des Patriarches et dans toutes les postérites bé-
« nies, un plus beau spectacle sur la terre (1)! »

Il faut finir, et il me semble que je n'ai rien dit. Au moment de poser la plume, mille souvenirs de cette riche lecture me demandent une mention, un

(1) Pages 142-143.

mot. Chaque fait, chaque personnage passé sous silence, semble me demander à son tour : Comment donc avez-vous pu ne rien dire de moi? Hélas! j'aurais voulu tout dire et reproduire le livre entier. Mais, au fond, qu'avais-je à faire, tant de mois après son apparition? Je n'avais ni à l'annoncer, ni à l'extraire, mais à lui payer, avec tous les amis des bons livres, des livres édifiants (et j'appelle ainsi tous les livres sérieux et sincères) un tribut de reconnaissance. Le critiquer, je n'y ai guère songé; nous verrons plus tard. Pour à présent, je n'ai pas le souvenir d'une œuvre d'art, mais d'une visite que, sous la conduite de M. Sainte-Beuve, j'ai faite aux chrétiens de Port-Royal. Une autre fois peut-être j'aurai la liberté et le loisir de regarder cette visite comme un livre, et je verrai s'il n'y a rien à reprendre à la manière dont le livre est fait; si l'ordre suivi par l'auteur est le meilleur, s'il n'y a pas trop d'allées et de venues, si la même matière n'est pas trop souvent quittée et reprise, si les épisodes se rattachent tous d'assez près au sujet principal, si les rapprochements sont toujours aussi naturels qu'ingénieux. Mais, encore une fois, je ne suis pas encore au moment d'y songer. Une seconde lecture m'a laissé sous la même impression que la première; je reviens une seconde fois de Port-Royal; j'en reviens ému, recueilli, réfléchissant : j'ai vu des hommes fragiles et faillibles, mais des hommes saints; j'ai vu des merveilles du monde spirituel, et une ouverture vers le ciel. Je ne puis, pour le mo-

ment, que vous dire : Allez-y aussi; et si vous ne revenez avec les mêmes impressions que l'auteur de cette étude, vous comprendrez pourquoi, tout au moins, il ajourne la critique; et votre silence louera mieux le livre que ne l'ont fait ses paroles.

II.

EDGAR QUINET.

PROMÉTHÉE.

Un volume in-8°. — 1838.

I. — *De la substance propre du christianisme.*

Il ne faut pas chercher quels furent les inventeurs de certaines fables poétiques qui ont alimenté des siècles entiers et des séries entières de poëtes. Ces fables, d'une signification profonde et inépuisable, sont l'œuvre du genre humain, qui les livre, grandes et informes, aux lyres des poëtes. Mais on ne peut pas se représenter tous les esprits d'une époque se rencontrant dans une invention *concrète*, qui ne saurait être jamais qu'individuelle; il faut les voir cherchant pour un sentiment populaire, né à la fois chez tous de circonstances communes à tous, un symbole, une enveloppe, et la trouvant dans quelque fait ou dans quelque personnage éclatant, qui se rencontre fort à propos pour prêter une forme à l'idée, mais qui aurait fort bien pu vêtir la nudité, je veux dire l'abstraction, de telle autre idée, différente ou même opposée. C'est donc l'humanité qui conçoit, c'est l'histoire qui fournit un

corps, c'est le poëte qui s'empare de cet être mixte, le couche dans un riche berceau, l'enveloppe de langes dorés, et donne à cet enfant de la pensée universelle la nourriture et l'éducation. L'antiquité grecque, celle du moyen âge, avaient besoin d'un nom propre pour une pensée qui les obsédait; quand on est impatient de trouver, et que tout peut servir, on ne cherche pas longtemps ; la tradition livre des noms, je dirais presque les premiers venus, c'est Prométhée, c'est Faust; la forme première est trouvée; le poëme s'ébauche sous le ciseau grossier du peuple ; et alors seulement viennent les poëtes, Eschyle, Gœthe, entre les mains de qui l'intention primitive se précise ou se modifie.

On a pu dire sans témérité que l'humanité est son propre et son premier prophète, si l'on a entendu par là que, dans les siècles naïfs, la pensée de tous, lentement formée par des expériences et des impressions subies en commun et en silence, éclate à la fin avec un accord imprévu, et rend un de ces oracles qui sont nécessairement vrais parce qu'ils sont purement subjectifs, n'étant que le cri d'un besoin, d'un désir, d'une crainte, hélas! jamais d'une joie. Et ici nous pouvons observer, sans être le moins du monde humanitaire, que cette voix est bien celle de l'humanité, sa voix collective, et que jamais la pensée ni la poésie individuelle ne s'élèveraient à ces manifestations si la foule ne les y portait. Certainement, au sens exact des termes, l'humanité ne pense pas plus qu'elle n'aime, ne hait et

ne se repent; mais ce qui est vrai, c'est que, du contact de toutes les intelligences et de toutes les vies, résulte à la longue une fermentation qui les mèle les unes avec les autres, et semble confondre toutes les pensées individuelles en une seule pensée, qui est celle de tous, et que chacun néanmoins croit sienne.

Nous venons d'assigner deux limites à une idée que notre époque a excessivement dilatée. D'une part, nous avons repoussé le dangereux fantôme d'une humanité personnelle et responsable, retirant à elle peu à peu toute la personnalité et la responsabilité des individus. De ce qu'il y a certaines conceptions que l'individu isolé ne formerait pas, nous n'avons pas voulu conclure que l'intelligence de l'humanité soit substantiellement autre chose que le résultat et la somme des intelligences de tous. De ce que la voix de chacune d'elles ne se peut discerner dans la grande voix, nous n'avons pas voulu conclure que chacune de ces voix ne contribuât pour sa part à l'universel murmure. D'un autre côté, réduisant à son véritable objet ce don de prophétie, nous lui avons refusé toute valeur objective. L'humanité ne sait que ce qu'elle sent. C'est là le champ et la borne de sa prophétie. Mais cette capacité n'est point si peu de chose. Car l'individu trouve ainsi un appui pour sa conscience dans une conscience générale qu'il a concouru à former, et dont les inimitables accents ne fussent jamais sortis de son sein si articulés ni si solennels.

L'âme est avertie de donner plus d'attention à ce qui se passe en elle, et, le trouvant si conforme aux données de l'immense voix, elle en est plus frappée qu'elle ne l'eût été de ses propres conceptions. Les siècles prennent leçon des siècles; ou du moins, ils se posent les uns aux autres, sous des formes diverses, les plus graves questions, et se lèguent, transformé mais jamais diminué, leur inépuisable tourment. Mais une réponse à ces questions, une vérité qui ne soit pas négative, une consolation de l'intelligence, rien de pareil n'est contenu dans ces oracles tout humains. Le cœur, interrogé, n'a rien répondu au cœur; et l'homme reste là, embarrassé de ses lumières mêmes, car il en a trop ou trop peu pour son repos.

Ne pouvant se dissimuler que l'homme est entouré de problèmes dont la solution n'est pas en lui, et que chacune des routes de son intelligence aboutit à un abîme, imaginera-t-on je ne sais quelle révélation progressive qui dit à l'univers, dans la suite des siècles, ce qu'elle ne suggère à personne en particulier dans un moment donné, et qui enseigne à l'humanité des vérités dont la découverte ne peut s'expliquer par aucun des procédés de la raison et de la logique? Ainsi, des connaissances surnaturelles naîtraient par une sorte d'intussusception dans le sein de cet homme multiple et éternel, et par le seul effet de sa multiplicité et de sa durée. Il y aurait un Esprit du genre humain, inhérent et propre à l'espèce, absolument étranger

aux individus, qui n'en possèdent pas même le germe, puisque d'aucune façon le surnaturel ne peut émaner du naturel, pas plus que la perle, cette fleur des mers, ne saurait s'épanouir sur la tige de la rose. Une conception si fantastique portant sa contradiction en elle, ne saurait être soutenue qu'au moyen d'une modification qui la dénature. Il faudra donc lui chercher un point de départ ou d'appui dans quelque tradition première, dans quelque révélation datée, dans quelque parole non humaine. Mais on la fera, cette parole, aussi humaine que possible, si vague et si fluide qu'elle soit propre à une foule de significations, et que, semblable à l'atmosphère, dont la ceinture azurée accompagne la terre à travers les espaces, cette parole puisse accompagner l'humanité à travers tous les systèmes, et l'environner toujours sans la comprimer jamais. De là est née, chez quelques-uns, l'idée d'un christianisme universel, perpétuel et presque spontané, qui véritablement ne coïncide que trop avec l'humanité, car il est l'humanité même; et au lieu qu'au commencement des choses Dieu créa l'homme à son image, et l'univers à l'image de l'homme, c'est Dieu maintenant que l'homme refait à sa propre image, pour se refaire ensuite lui-même à l'image de l'univers.

Nous ne méconnaissons ni la réalité ni la valeur de ces souvenirs d'une révélation primitive, perpétués par la tradition chez les peuples les plus éloignés et les plus divers; mais nous ne consentons

pas à voir dans ces vestiges un christianisme lié et complet. Et du reste ce n'est pas non plus à ces fragments, fort insignifiants à ses yeux, que la théosophie moderne attache le nom de christianisme. Ces inventions, qui lui semblent arbitraires, sont à peine pour elle un symbole grossier de quelqu'une des idées qu'elle adopte. Et ces idées elles-mêmes, que sont-elles sinon ce que le christianisme renferme de moins caractéristique, et, si je puis dire ainsi, de moins individuel? Dès qu'on prétend trouver le christianisme également chez tous les peuples, dès qu'on suppose qu'il n'est pas plus distinctement formulé dans un livre que dans un autre, il faut bien, de toute nécessité, en éliminer ce qui, chez tel de ces peuples, ou dans tel de ces livres, le formule de manière à exclure toutes les autres formules. Si le berceau du christianisme n'est pas plus à Jérusalem qu'à Persépolis, et ses documents pas plus dans la Bible que dans le Véda, il est clair qu'il se réduit à ce qui constitue, en tout pays, la partie la plus spirituelle et la plus morale des religions; et si on l'appelle encore christianisme, c'est parce qu'on juge à bon droit que c'est dans les enseignements du Christ que se trouvent plus pures et à plus forte dose les vérités de cette religion idéale, dont toutes les religions positives ne sont que des allégories. L'Évangile n'est donc qu'un grand apologue qu'on préfère à tous les autres.

J'avoue que cette explication ne m'explique pourtant pas tout dans l'adhésion nominale des théo-

sophes au christianisme. Je ne puis concevoir qu'ils aient choisi ce nom pour leur système, qui, d'abord, méritait bien d'avoir un nom à soi, et dont la dénomination impropre ouvre la porte à une foule d'erreurs et de malentendus. Il est vrai que la théosophie, par là même qu'elle renonce modestement à inventer pour l'ensemble de ses doctrines un nom spécial et nouveau, prend son parti de leur imposer un nom inexact; on ne peut pas être à la fois très modeste et tout à fait vrai. En effet, toute religion positive dont elle emprunte le nom renferme, à titre de positive, des éléments que la théosophie n'adopte pas, qu'elle rejette en silence, ou plutôt dont elle fait abstraction. Ce sont des scories qu'elle ne veut pas même voir. Tout cela se conçoit, et, tant qu'il ne s'agit pas du christianisme, tout cela est plus ou moins spécieux. Mais ce que, de la substance du christianisme, on repousse ou l'on abandonne, ce ne sont pas des scories, attendu que le christianisme n'en a point. Il n'est composé que de parties nécessaires; tout ce qu'il enseigne lui est essentiel; un de ses éléments n'existe point sans l'autre, un seul ne périt point sans que tous les autres ne suivent sa fortune; la vie est tout entière partout, comme en un corps qui serait tout cœur; et quelque part aussi que ce corps soit blessé, la mort s'ensuit. Tel devait être, on le sent bien, le caractère de la vraie religion; mais je m'étonne que des esprits nullement superficiels aient pu méconnaître ce caractère dans l'Évangile. Car, non-seulement la rédemption de

l'homme pécheur, le salut par grâce, s'y montre en première ligne; mais tout l'ensemble du christianisme est pénétré de la saveur de ce dogme; il y est mêlé à tout l'enseignement comme le sang à la chair; et le système moral de l'Évangile devient irrationnel, absurde même, dès que ce dogme est supprimé. Qu'un esprit sincère fasse l'essai d'enlever de l'Évangile, avec cette idée, toutes les idées qui n'ont un sens, tous les sentiments qui n'ont une base, tous les préceptes qui n'ont un motif, toutes les promesses qui n'ont un gage, que dans cette idée; qu'il y procède selon les lois d'une logique sévère, et il verra si ce qui lui restera entre les mains, après ce dépouillement, vaut la peine d'être compté, et mérite au christianisme l'honneur de servir de parrain à une religion philosophique qui, à tout prendre, vaut mieux que lui, j'entends mieux que lui tel qu'on nous l'a fait.

Et quand l'examen de la contexture intime du christianisme ne vous aurait pas encore fourni cette preuve, il serait singulier de s'associer, de se fondre en quelque sorte, par la communauté du nom, avec une religion qui a fait son trait distinctif du dogme que vous repoussez, et qui, par ce seul fait, vous repousse vous-mêmes. Ou bien elle a eu raison, et l'élément qu'elle élève si haut lui est essentiel; et alors vous adopterez la partie avec le tout, un élément avec tous les autres, le sang avec la chair; ou bien elle a eu tort, c'est-à-dire que ce qu'elle appelle essentiel ne l'est pas, et que, sans droit, elle

prétend vous obliger à assimiler cette excroissance à ses éléments constitutifs; et dans ce cas, elle trahit un esprit de superstition et d'exclusisme qui l'infecte nécessairement tout entière, et qui vous interdit de sanctionner, en lui empruntant son nom, un esprit qui ne saurait être le vôtre.

Il nous faut l'avouer: nous concevons mieux ceux qui, à bon escient, repoussent l'Évangile à cause de ce qu'il contient, que ceux qui l'acceptent par ignorance de ce qu'il contient. L'aversion des premiers est plus naturelle que le bon vouloir des seconds. La préoccupation de ces derniers nous semble même passer tellement les bornes, que c'est à peine si nous osons la croire volontaire. En effet, le dogme chrétien que nous avons signalé n'est pas seulement (si l'on veut bien nous permettre ici le langage de l'école) *actuellement* présent dans une foule de déclarations scripturaires qui le placent au centre de tout le système ; il est, ainsi que nous l'avons dit, *virtuellement* partout, partout pour un esprit philosophique et attentif; et l'on ne peut assez admirer que des hommes qui possèdent à un degré rare l'habitude et le talent de l'analyse, en cette unique occasion l'appliquent si mal, ou plutôt en fassent si peu d'usage.

Mais, laissant la question de fait, abordons, indiquons du moins la question de droit. Sachons ce qu'il faut penser et ce qu'il faut attendre de ce christianisme privé de l'élément chrétien, ou, en d'autres termes, de l'Évangile moins la croix. Quels

besoins doit-il satisfaire? quel vide doit-il remplir? Quelles sont ces chaînes, quel est ce vautour, dont, à la cime du Caucase, Jésus-Christ, et non plus Alcide, doit délivrer Prométhée? Une bonne fois, expliquons-nous ensemble. Ces chaînes, c'est l'esclavage de l'ignorance; ce vautour, c'est le tourment du doute. Que ce soit là le vrai et le grand mal de notre condition, qui le nie? qui ne voit même que c'est là le seul mal absolu, et que notre jugement sur nos misères terrestres doit demeurer suspendu, jusqu'à ce que l'énigme de notre nature et de notre destination finale ait été sommairement résolue? Tout est acceptable ou insupportable, tout est mal ou tout est bien, selon ce que nous sommes, et selon le sort définitif qui nous est réservé. Jusqu'ici, nous abondons dans le sens de la théosophie. Mais en réclamant, avec elle, la solution du problème, nous la voulons complète. Et c'est à titre d'homme complet que nous la voulons complète. Or, en cette qualité, il ne nous suffit pas de savoir, même d'une manière certaine, que l'univers n'est pas Dieu, mais qu'il existe et subsiste par un acte continu de la volonté de Dieu, et que chaque pulsation de nos artères est l'effet immédiat de cette volonté, se confirmant sans cesse elle-même; il ne nous suffit pas de savoir qu'un germe impérissable, toujours prêt à se redonner une forme et un corps, réside au plus profond de notre être, et nous associe à l'éternité du Dieu du sein duquel il a jailli comme la semence jaillit en son temps de l'enveloppe qui la recèle;

l'homme, je dis l'homme complet, a besoin d'autres connaissances; celles que nous venons d'indiquer ne brisent pas toutes ses chaînes, ne tuent pas son vautour ; Prométhée continue à baigner de son sang et à troubler de ses gémissements les âpres sommets du Caucase. Le plus noble, et, lorsqu'il vient à le sentir distinctement, le plus impérieux et le plus profond des besoins de l'homme, c'est la satisfaction de la loi morale, de cette loi qui est Dieu lui-même manifesté à la conscience, de cette loi qui, d'une autre part, n'est absolue pour l'âme qu'en tant que l'âme y retrouve Dieu. Que la satisfaction de cette loi soit le besoin de tous, que ce besoin ait son temps et sa place en toute vie, on peut l'affirmer; mais quand il resterait propre à l'élite du genre humain, cette élite serait obligée d'en réclamer la satisfaction. Or cette satisfaction est refusée à l'homme sur la terre; il ne la voit consommée en lui ni hors de lui; et vainement il se dirait qu'un désordre universel peut passer pour l'ordre, et que peut-être, à un point de vue au-dessus de l'atteinte des regards humains, ce désordre devient ordre; ces réponses lui paraissent ironiques; elles l'importunent jusqu'à l'irriter; l'obstacle demeure intact, et la vie s'use contre un problème qui ne s'use point.

Et parce que le sentiment de l'obligation morale emporte celui de la responsabilité, parce que le sentiment d'avoir enfreint la loi, ou seulement de ne l'avoir pas accomplie, creuse dans l'âme un abîme

qu'on peut dissimuler, mais jamais combler, il en résulte en nous un autre besoin, celui d'une réparation quelconque. Je dis à dessein *réparation*, je ne dis point *pardon*; la conscience ne saurait demander à qui que ce soit un pardon qu'elle se refuse; et quand le pardon du législateur lui serait annoncé, j'entends un pardon pur et simple, elle n'y croirait pas; elle ne s'y reposerait point; elle ne le ratifierait point; forcément implacable envers elle-même, elle continuerait à venger dans son intérieur la loi qui renonce à se venger. Elle ne peut être satisfaite que quand elle est réconciliée avec elle-même, elle ne peut se satisfaire aux dépens de la loi; tout ce qui blesse la loi l'atteint elle-même, elle qui est la loi individualisée; de là, pour elle, l'indispensable nécessité que toute réhabilitation qu'on pourra lui offrir renferme la réparation du désordre dont elle se sent à la fois complice et victime.

Victime! elle l'est sans doute; mais c'est parce qu'elle ne l'est point assez, c'est parce qu'elle ne suffit pas au sacrifice, c'est parce que toutes les réparations qu'elle offre et qu'elle consomme n'épuisent que ses forces et n'épuisent pas son mal, c'est à cause de cela que son tourment s'accroît. Et comme ce tourment s'accroît à proportion que l'âme s'élève, comme il est plus fort dans les vies les plus innocentes, on ne peut s'empêcher de voir dans cet aveu des meilleures âmes une confession implicite de tout le genre humain, haletant sous le poids de sa propre réprobation.

Et toutefois, que serait, que nous vaudrait une réparation purement *vindicative?* Admettons qu'elle se puisse payer d'un autre prix que nous-mêmes, et que le moyen de notre absolution ne nous ôte pas le moyen d'en profiter, admettons que nous ne soyons pas nous-mêmes l'holocauste de notre péché, qu'importe que, par un moyen quelconque, en nous ou hors de nous, la réparation se consomme, si cette réparation purement négative, effaçant le mal, ne crée pas le bien, si elle ne rétablit pas en nous la loi qu'elle venge hors de nous, si elle ne lie pas notre vie à la loi par le consentement de notre cœur, si elle ne fait pas triompher en nous l'obéissance dans la liberté, et la liberté dans l'obéissance, sous les auspices et la médiation de l'amour?

La solution de ces questions emporte celle de toutes les autres; la satisfaction de ces besoins assure celle de tous les autres, tandis que les autres questions, résolues, les autres besoins, satisfaits, laissent dans l'âme un grand vide; et tant qu'elle n'a pas appris et reçu ce que nous venons de dire, il lui semble qu'elle n'a rien reçu, qu'elle n'a rien appris. Il ne faut pas croire que l'âme humaine s'astreigne, dans ses recherches, à l'ordre que la logique paraît lui recommander; elle anticipe, je l'avoue; à peine le livre ouvert, elle court au dénouement, certaine de trouver dans la solution des derniers problèmes la solution des premiers; tandis que la solution des premiers la laisse aux prises avec ses plus graves anxiétés, et n'apporte à son intelli-

gence, non plus qu'à son cœur, aucune promesse de paix.

C'est donc diminuer le christianisme, c'est lui arracher sa vie et lui enlever sa gloire, que de le réduire, comme fait la théosophie, à des idées si générales, à de si vagues éléments. C'est le rendre impropre, inégal au genre humain, qui, d'un christianisme ainsi fait, ne peut tirer aucun parti. Non-seulement à ses yeux la solution est incomplète, mais ce n'est pas même une solution; il ne peut croire que Dieu ait parlé pour dire si peu de chose; il ne prendra pas pour une révélation ce qui, dans le fond, ne lui révèle rien; et comme le genre humain, philosophe de nature, n'est pas philosophe de profession, renvoyant aux écoles ce qui appartient aux écoles, il persistera à demander une religion, et ne consentira jamais à nommer de ce nom des spéculations qui ne déterminent pas sa valeur morale, qui ne lient pas sa volonté, qui ne fixent pas son avenir.

Quelques-unes des observations que nous venons de présenter s'adressent au *Prométhée* de M. Quinet. La conclusion de son œuvre est insuffisante parce que les prémisses sont incomplètes. A notre sens, et, nous osons dire, au sens du christianisme et de la nature humaine, Prométhée n'est point délivré. L'idée qui aurait dû, dans cette composition, tout dominer, et même tout produire, est à peine indiquée, en tout le cours du poëme, par un seul mot vague qui se hâte de fuir, et ne laisse point de trace:

on lit, vers la fin, que le libérateur de Prométhée et de l'humanité, *promet à ses fils sa clémence* (1). L'auteur ne juge point sans doute que ce seul mot l'ait acquitté envers une idée qui devait ou remplir tout son ouvrage, ou n'y tenir aucune place, pas même l'espace d'un mot, puisqu'enfin si elle est quelque chose, elle est tout, et que si les mortels ont besoin de *clémence*, ce besoin pour eux est nécessairement suprême et le premier de tous. D'*Ahasvérus* (2) à *Prométhée*, je ne vois point *se convertir*, comme l'auteur paraît le croire,

Le chant du désespoir en un hymne de grâce (3);

car ce que la voix des anges annonce à Prométhée, ce n'est point la *grâce*. Est-ce du moins la lumière? Mais la question est de savoir si c'est la lumière de la foudre ou celle du soleil, et si la lumière sans la grâce est une lumière.

Mais, après cette observation générale, nous avons hâte de le dire : si d'*Ahasvérus* à *Prométhée* il n'y a pas (à ne prendre que les idées) toute la distance du *désespoir* à la *grâce*, si Prométhée n'est pas, dans la force du terme, Ahasvérus converti, d'un autre côté, si vous regardez à l'âme et à l'intention, il y a, du premier au second de ces ouvrages, un intervalle immense, un réjouissant progrès.

Il nous sera doux d'en offrir la preuve à nos lecteurs; et nous aurions même plus volontiers consa-

(1) IIIe Partie, II.

(2) *Ahasvérus*, par EDGAR QUINET. 1834.— Voir, pour l'appréciation de cet ouvrage, les *Essais de philosophie morale*, de M. VINET, XIIIe Essai.

(3) IIIe Partie, VI.

cré ces premières pages à l'expression de notre sympathie qu'à une discussion de principes, si cette discussion préalable ne nous eût semblé nécessaire pour fonder le jugement que nous essayerons de porter sur *Prométhée*. Aujourd'hui, du moins, nous nous donnerons le plaisir de dire que les doctrines panthéistes sont répudiées, dans le nouvel ouvrage de l'auteur d'*Ahasvérus*, de plus d'une manière, et notamment dans le passage de sa belle préface où il se montre à nous « cherchant Dieu dans chaque « moment de l'histoire et dans chaque lieu de la « nature, sans toutefois le confondre ni avec l'une « ni avec l'autre de ces choses (1). » Nous ferons entrevoir au moins le caractère et les tendances de cet esprit vraiment élevé, en transcrivant pour nos lecteurs les lignes qui terminent cette même préface :

« Je ne puis m'empêcher de croire que l'on s'est « trop hâté de considérer le juste, le beau, le saint, « comme choses surannées et dûment ensevelies. « Quoique aussi vieilles que le monde, ces théories « ne se doivent point tenir pour battues. Émancipé « d'hier, l'homme moderne se glorifie trop vite de « n'aimer que la terre; prenez garde que cet amour « exclusif de la glèbe ne sente le servage. En vain « vous vous félicitez d'être débarrassés de l'âme; il « faudra bien qu'elle renaisse. Ornez la terre tant « qu'il vous plaira, creusez-la, sondez-la, fouillez-« la dans ses dernières profondeurs. Abaissez les « collines, élevez les vallées, détournez les fleuves,

(1) Page XLV.

« vantez-vous tant que vous voudrez de votre victoire « sur la nature; triomphez; faites vous-mêmes votre « apothéose. Après cela, vous ne trouverez néanmoins « que ce que la terre possède, et qui a déjà tant em- « barrassé vos ancêtres, à savoir : les inquiétudes, « les sueurs amères, le néant des choses finies, le « temps qui dévore tout, et, pour couronnement, « la mort, l'inévitable mort. Tant que vous n'aurez « pas affranchi le monde de cette dernière infirmité, « je vous avertis qu'il manque quelque chose d'im- « portant à votre triomphe, et je me ris par avance « de vos promesses. Pensez-vous être les premiers « qui aient voulu lier le genre humain tout vivant « au cadavre du globe, et qui, possédant la terre, « aient cru posséder le ciel? Cette illusion a tou- « jours reparu dans les temps de défaillance et de « servitude morale. Qu'il y a longtemps que les « peuples, s'agenouillant dans le désert autour du « veau d'or, crurent que c'était là le but de leurs « travaux, et qu'il fallait s'y arrêter! Et, au con- « traire, ce fut le moment où il fallut se relever et « marcher au-devant de meilleures destinées. Plus « tard, les affranchis dans Rome ne songèrent, « comme vous, qu'à leur pécule. Et pourtant, de « plus hautes pensées ne manquèrent pas d'envahir « les esprits et d'emporter le monde. De même au- « jourd'hui, les démocraties modernes, ou seront « condamnées à une honteuse infériorité à l'égard « des pouvoirs qui les ont précédées, ou se mettront « à la tête des éternelles et splendides doctrines du

« genre humain; justice, amour, beauté, immorta-
« lité, conscience, plaisirs de l'âme, traditions de
« toutes les intelligences, qui ont éclairé et orné les
« temps passés, ne périront pas si tôt, et l'huma-
« nité ne sera point inféodée à la matière et au sé-
« pulcre. Relevons donc nos cœurs en prenant pos-
« session du gouvernement du monde, ou, ne le
« pouvant, retournons à la glèbe. Entre ces choses,
« point de milieu. Il faut choisir (1). »

II. — *La religion de la grâce.*

En exagérant cette idée vraie : qu'il y a dans toutes les religions quelque trace ou quelque pressentiment de la vérité, en refusant au christianisme un lieu, une date, un caractère exclusif, l'auteur de *Prométhée* nous a paru s'engager dans une double erreur, que nous avons dû signaler. Erreur de fait, puisque c'est nier au christianisme son trait distinctif et à l'Évangile l'idée dont il n'est que le développement en tout sens. Erreur de principe, puisque c'est substituer à des vérités complètes et fécondes des vérités incomplètes et par la même stériles.

Ces observations, écrites dans un but sérieux, et adressées, nous le savons, à un esprit sérieux, nous n'avons pas craint de les étendre autant que le besoin de la clarté nous paraissait l'exiger. Que ne pouvons-nous les compléter ! Car ce n'est pas assez d'avoir montré que l'Évangile ne répond à toutes les

(1) Pages LI-LIV.

réclamations de l'âme humaine qu'au moyen du dogme de la rédemption, négligé dans l'exposition que nous fait de la doctrine chrétienne le poëme de *Prométhée;* il faudrait faire un pas de plus, aborder un côté plus positif du sujet, montrer la vertu créatrice du dogme que l'on rebute, prouver que ce dogme est la seule base d'une morale conséquente et rationnelle, la seule condition de toute civilisation véritable, et que c'est à lui, et non au christianisme pris en un sens général, ou, si l'on veut, que c'est à la concentration du christianisme dans le dogme en question, que M. Quinet et le petit nombre de penseurs dignes de lui être associés, ont puisé l'élévation morale et le sérieux vrai qui distinguent leurs écrits, au milieu de tant d'ambitieuses parodies du sérieux et de la morale.

C'est qu'il n'y a pas de milieu; c'est qu'un dogme aussi capital ne peut être d'une nature indifférente et ne constituer qu'une *erreur oisive;* c'est que, s'il est une erreur, c'est une erreur monstrueuse et mortelle, et, en revanche, que s'il est vérité, c'est la vérité par excellence, la vérité des vérités. Il a donc semé dans le monde, il y sème encore ou la vie ou la mort, rien de moins; et, par une conséquence nécessaire, il faut ou adopter cette vérité sans réserve, ou la rejeter absolument; et, comme elle n'est pas *dans* le christianisme, mais qu'elle est le christianisme tout entier, c'est le christianisme qu'il faut, d'une manière absolue, épouser ou proscrire.

Tout doit dépendre en morale, et, par consé-

quent, tout doit de proche en proche dépendre aussi en civilisation de la réponse qu'obtiendra cette question : L'homme, en tant qu'être moral et responsable, a-t-il besoin d'une rédemption, d'une rançon? et cette rançon a-t-elle été offerte, a-t-elle été payée? Cette question est-elle secondaire? Alors, qu'on nous en indique une plus haute; qu'on nous en montre une autre qui embrasse, de la nature humaine, quelque chose que cette première question n'ait pas enveloppé. On peut, sans doute, refuser de la poser; mais une fois posée, comment faire pour qu'elle ne renferme pas toutes les questions humaines que, depuis des siècles, posent à l'envi l'une de l'autre la conscience et la science? En est-il une seule qui reste en dehors de celle-là? Demander si l'homme a besoin d'être sauvé, si l'homme peut être sauvé, est-ce donc faire une question partielle, isolée? N'est-ce pas s'interroger à la fois sur le passé, sur le présent et sur l'avenir de l'homme? sur sa nature et sur sa destination? sur son corps et sur son âme? sur ses intérêts temporels et sur ses intérêts éternels? sur tous ses rapports avec l'univers, avec les hommes, avec Dieu? sur ses droits et sur ses devoirs? sur sa force et sur sa faiblesse? Essayez de détacher du faisceau une seule de ces questions; imaginez une question humaine qui ne soit pas contenue dans la question chrétienne; qu'on tâche de comprendre comment de la manière dont elle sera résolue ne dépendra pas tout le système de la vie et toute sa direction.

Il en résulte que le christianisme, qui ne peut renfermer dans son sein un plus important ni plus vaste problème, s'est caractérisé lui-même profondément par le sens dans lequel il l'a posé et résolu. Quoi que ce soit d'ailleurs qu'il ait enseigné, et quand bien même le surplus de ses enseignements ne tiendrait pas à ce premier anneau, à cet anneau se suspendrait nécessairement la pensée et la vie du chrétien; ce dogme aurait bientôt jeté dans l'ombre tout le reste; ce dogme se donnerait à lui-même tout le cortége d'idées et de conséquences qu'on lui aurait refusé; ce dogme enfanterait spontanément tout un système, toute une religion; il est le christianisme même; il est, par conséquent, la cause efficiente de tous les changements individuels ou généraux qu'on rapporte au christianisme.

Mais le christianisme a-t-il produit de tels changements? Est-il pour quelque chose dans nos idées morales, dans les principes fondamentaux de notre civilisation, et dans la marche laborieusement ascendante des siècles modernes? Avec ceux qui répondent : *Non*, nous n'engageons aucune discussion; mais si quelqu'un répond : *Oui*, surtout s'il ajoute que l'influence a été décisive, profonde, que le christianisme a restauré l'humanité, et que sa saveur mêlée à la civilisation l'empêche de se décomposer, et lui garantit une immortelle durée; si, pour lui, le christianisme est le seul nom de la vérité religieuse, morale et sociale; alors, nous lui disons que l'hommage qu'il lui rend, c'est implicitement

au dogme de la rédemption ou du salut gratuit qu'il l'a rendu, et que c'est à ce dogme, précisément, qu'il fait honneur de toutes les conquêtes du passé, de toutes les promesses du présent, et de toutes les espérances de l'avenir.

Essayerait-il de méconnaître que cette seule idée, présente dans le christianisme, a dû l'emporter sur tous les autres éléments, absorber à son profit l'attention universelle que, si près d'elle, rien ne pouvait intéresser, déterminer impérieusement dans le monde des faits le caractère du christianisme, en un mot le constituer à lui seul dans les esprits, en sorte que tout le bien ou tout le mal qui a résulté pour la société d'être devenue chrétienne tient à cet unique point? Essayerait-il de méconnaître tout cela, et de chercher dans les idées dont l'Évangile a seulement entouré cette idée la vraie cause de toute l'influence que l'Évangile a exercée? Par supposition, nous le lui permettons; nous lui permettons même d'oublier que la morale, la politique, la philosophie, la prudence enseignées dans l'Évangile, sont tout imprégnées, inondées de la sève de ce dogme premier; nous lui permettons, s'il croit pouvoir y parvenir, de dessécher, à la façon des marais, le sol que cette onde imbibe jusqu'au fond, afin d'y voir croître, selon son vœu, une sagesse morale bien saine, et tout à fait libre de superstition; c'est-à-dire que nous supposons contenue dans l'Évangile une sagesse qui ne soit pas évangélique... C'est donc par cette sagesse philosophique, morale,

sociale, qu'il veut expliquer les grands changements dont il ne conteste pas, dont au contraire il proclame la réalité ! Mais n'est-ce pas se jeter dans des difficultés beaucoup plus grandes que celles qu'on évite? n'est-ce pas chercher à d'immenses effets une cause qui leur est disproportionnée, tandis qu'il se présente pour les expliquer un fait d'une portée transcendante, puisqu'il a un caractère surhumain? Qu'est-ce donc que toute cette sapience régénératrice, maîtresse du présent, reine de l'avenir, sinon la même qui a coulé, en tout temps, des lèvres de tous les sages, sans jamais combler l'abîme de nos douleurs et de nos angoisses, et sans avancer l'humanité d'un seul pas vers le terme où la poussent aujourd'hui si hardiment les espérances chrétiennes? Si c'est identiquement la sagesse de tous les temps, pourquoi l'appeler chrétienne? et encore une fois, pourquoi induire en erreur, par l'emploi de ce nom propre d'une doctrine toute spéciale, sur la généralité de la religion qu'on propose à l'humanité?

S'il était possible de purger de l'élément chrétien, je veux dire de l'idée de la rédemption, tous les enseignements de l'Évangile, s'il était possible qu'après cette opération il restât de ces enseignements quelque chose qui eût une valeur propre et qui méritât un nom, je dirais toujours ce que j'ai déjà dit : « La cause n'est pas proportionnée aux effets; les effets ont dû avoir une autre cause; » et je trouverais naturel de me demander enfin si le dogme de la rédemption, tel qu'il est présenté dans les livres du

christianisme, n'est pas naturellement propre à produire ces grands effets, qu'on ne songe point à nier, mais dont on cherche la raison. Belle et grave question, devant laquelle on sent le besoin de se recueillir.

Pour la traiter complétement, il faudrait, ayant déterminé la notion *chrétienne* de la rédemption, la placer en face de son contraire ou de sa négation ; bien entendu que, sous sa négation ou son contraire, nous comprenons tous les systèmes qui affectent aussi le nom de rédemption, sans y attacher la même idée que le christianisme. Essayons de donner quelque idée d'un travail que nous ne pouvons pas exécuter.

La première condition d'un bon règlement de la vie humaine (et sous ce mot nous comprenons la vie intérieure et extérieure, réfléchie et relative, privée et publique, individuelle et collective), c'est de prendre pour point de départ une idée vraie de notre nature actuelle, une juste appréciation de notre situation morale. Il n'y a que la vérité qui soit féconde; il n'y a, si nous osons nous exprimer ainsi, que la vérité qui soit vraie, c'est-à-dire qui produise des effets vrais. Tout système qui repose sur une fiction, sur un fait sans réalité, ne peut conduire que dans un défilé sans issue, et, dans sa tortueuse route, toucher le vrai chemin que pour le croiser en différents sens, mais sans s'y arrêter, sans le suivre. La connaissance de soi-même, non pas du soi individuel et comparatif, mais du soi

BIBLIOTHECA Orientalis

absolu, du soi humain, de l'homme en un mot, est le commencement de la sagesse. Or, l'homme correspond à Dieu, et l'on ne peut le juger abstraction faite de cette correspondance. C'est par rapport à Dieu, son auteur, son maître, sa loi, son juge, qu'il doit être considéré. Toute autre manière de l'envisager, ou qui l'isole, ou l'envisage dans d'autres rapports, est nécessairement superficielle, arbitraire, incomplète et fausse. Il ne ressortit, en effet, et n'aboutit ni à soi-même, ni à ses semblables, ni à l'univers, mais uniquement et directement à Dieu. Ce point une fois fixé, il n'est plus difficile de constater le véritable état de l'homme. C'est un état de défection et de déchéance, qui crée un besoin, non de conservation, mais de réhabilitation, non de progrès, mais de régénération, ou, comme le dit Jésus-Christ dans saint Jean, « une seconde naissance (1). » En refusant de rapporter la morale à Dieu, comme tant de fois on l'a tenté, on peut sans doute échapper à cette conclusion, et ces efforts mêmes ont prouvé à quel point elle était prévue et redoutée; mais c'est la seule manière de l'éluder; et cette manière équivaut au rejet absolu de toute religion, puisqu'une religion où Dieu ne serait pas à la tête de la morale, c'est-à-dire de la vie et de tout l'homme, ne serait que l'ombre menteuse, le fantôme d'une religion. Mais qui veut fonder la vie humaine sur Dieu, ne pourra tarder longtemps, s'il ne veut réduire ce Dieu à la valeur d'un nom, à reconnaître que les rapports

(1) Évangile selon saint Jean, III.

entre l'homme et Dieu sont rompus, n'y ayant plus aucune proportion entre ce que l'idée même de Dieu réclame, et ce que le cœur de l'homme lui offre, entre ce que Dieu veut et ce que veut l'homme. C'est de cette idée, ou plutôt de ce fait, que la morale doit partir, sous peine, comme j'ai dit, d'être fausse.

Il m'importe peu qu'on objecte que cette idée est triste, qu'elle est décourageante ; peut-être, mais c'est la seule ; peut-être, mais c'est la vraie. Rejetez-la, si cela vous plaît ; mais consentez à vivre au hasard, et ne parlez plus de système. Comment édifieriez-vous sur une fiction un système vrai? Mille erreurs ingénieuses, artistement combinées, ne donnent pas pour résultat une vérité. La vie humaine ne peut s'organiser solidement sur un mensonge, ni prendre le vide pour point d'appui.

Par cela seul qu'il donne Dieu et Dieu seul pour objet à l'âme, le christianisme donne à notre vie morale la base la plus haute à la fois, la plus sûre et la plus large. De cette hauteur seulement le regard embrasse toute la morale et toutes ses applications ; à mesure, au contraire, qu'on descend de cette cime, l'horizon se rétrécit et le regard est borné ; jusqu'à ce que, le point de vue finissant par être pris dans le fond de l'égoïsme, l'œil se trouve au-dessous de l'horizon et du sol, et ne voit plus rien. Il est vrai qu'avec une connaissance qui nous élève, l'Évangile en apporte une autre qui nous abat. Il nous déclare déchus de notre gloire et de notre force premières, séparés de Dieu, et incapables, par

nous-mêmes, de nous réunir à lui. Mais, d'un côté, il faut bien qu'il le déclare puisque cela est, et puisque la profondeur de notre chute peut seule nous faire mesurer la hauteur de notre but, ou que, réciproquement, dans la sublimité de notre destination se révèle à nous, d'elle-même, la misère de notre condition présente; on ne peut savoir ni ignorer séparément ces deux choses. De plus, il est trop évident que, sur l'une comme sur l'autre, l'Évangile eût gardé le silence, s'il s'était proposé de n'y rien ajouter; car il nous apportait une religion, et une religion ne se compose pas de vérités qui écrasent; une religion *relie*, et l'on ne peut être relié à Dieu par l'humiliation et par l'effroi; une religion est essentiellement un traité de paix et, dans la situation où notre défection nous a placés, une offre de grâce. Or, l'Évangile est bien une offre de grâce; mais ici se présentent quelques observations importantes.

Nous venons de parler de grâce; mais la grâce elle-même profite à la connaissance. Si déjà l'idée abstraite et générale de Dieu, placée en tête de notre morale, en agrandit la sphère, en élève la tendance, que ne fera pas une connaissance plus complète et plus précise de ce qu'on a appelé le caractère de Dieu? Or, ce caractère nous est révélé dans le fait même où la grâce est renfermée; et, ce que jamais nos spéculations *à priori* ne nous eussent fait trouver, quoiqu'une nécessité intérieure, à la fois logique et morale, nous le fît incessamment chercher,

la rencontre et l'accord, en Dieu, de la souveraine miséricorde avec la souveraine justice, se manifeste à nous dans l'Évangile, et, nous manifestant Dieu lui-même tel qu'il est, nous le rend à la fois redoutable comme la loi parfaite, aimable comme la charité parfaite, dont le nom est devenu le sien; car « Dieu est amour (1). »

Cette double et simultanée manifestation a lieu sur la croix, unique point d'intersection de deux attributs, de deux actes qui ne paraissaient pas pouvoir se rencontrer jamais; nouveau Sinaï, où se promulgue une loi nouvelle; orient d'où jaillit le soleil de justice, qui, avec la *justice*, porte la *santé* dans ses rayons; saint autel, où la loi se satisfait, s'assouvit pour ainsi dire dans les souffrances du Juste, et se tait enfin devant ce sang qui prend une voix, et crie de meilleures choses que celui d'Abel.

Et si la conscience est dans l'homme le foyer où Dieu se réfléchit et se reproduit, ou, pour mieux dire, si tout ce qui se consomme en Dieu, dans l'ordre du gouvernement moral, doit se répéter dans la conscience; si, de même que Dieu, elle se demande satisfaction à elle-même, pour pouvoir, à l'exemple de Dieu, exercer la miséricorde envers elle-même, alors le mystère de la rédemption s'accomplit subjectivement, je veux dire dans l'homme : il reçoit à la fois la grâce et se la donne; et comme, en Dieu, la miséricorde n'a rien coûté à la loi, mais au contraire l'a confirmée, la loi, dans l'homme, se fortifie

(1) Première Épître de saint Jean, IV, 16.

de la grâce obtenue; et tout ce qui grave l'empreinte de l'une, approfondit d'autant le souvenir de l'autre.

De là, dans le cœur chrétien, comme dans la pensée chrétienne (et je dis les deux, parce que, s'il y a une *idée* qui atteint l'esprit, cette idée n'est que la forme intellectuelle d'un *fait* qui s'adresse au cœur), de là, un mélange de sécurité et de vigilance, une sainte joie accompagnée d'un saint tremblement; de là, un juste tempérament de sévérité et de douceur; de là, une rigueur implacable pour le péché, une commisération tendre pour le pécheur; de là, en un mot, la disposition la plus favorable à la vie sociale, où, dans l'absence de l'influence chrétienne, on ne conciliera jamais bien l'inflexibilité que la vérité réclame avec les accommodements journaliers sans lesquels le commerce social paraît impossible.

On pourrait prendre à part chacun de ces traits, et montrer l'admirable convenance de chacun et de tous ensemble avec la vie humaine, le plus largement et le plus naturellement conçue. Il en résulterait, pour l'observateur attentif, que ce qui distingue éminemment le christianisme entre toutes les religions et toutes les philosophies, c'est son *humanité;* et ce trait, comment en rendre raison, comment remonter à son origine sans remonter à la croix? Otez le mystère de la rédemption, ce caractère d'humanité de notre religion tombe avec et peut-être avant tous les autres.

Puisqu'il n'est pas possible ni permis de tout dire,

bornons-nous à observer le fait de la grâce, en le prenant à son point de vue subjectif, je veux dire l'action naturelle de la grâce dans le cœur qui la reçoit. Quelle différence, à tous égards, entre celui qui l'accepte et celui qui la refuse!

Si ce dernier, pareil à la multitude, a du premier coup réduit le champ de la morale à des proportions arbitraires et conventionnelles, il reste par là même en dehors du parallèle que nous essayons, et où ne doivent figurer, sous des bannières diverses, que des zélateurs de la loi, reconnaissant sa nécessité rigoureuse et son autorité absolue. Si, au contraire, l'homme qui repousse la grâce, en est, par rapport à la loi, aux termes que nous venons de dire; s'il ne consent pas à rien retrancher de l'idéal de perfection, incomplet, mais redoutable, incomplet en soi, mais complet dans son intention, auquel il a accoutumé son regard, que se passera-t-il dans son âme? Il sera forcé, au bout d'un temps, de recourir à la grâce; mais il se la demandera à lui-même, et se la refusera toujours; d'un côté son cœur le condamne, de l'autre il ne connaît point celui qui est plus grand que son cœur (1). De là une position contradictoire et fausse; de là la nécessité, finalement obéie, d'une transaction; ainsi par exemple, l'âme, déplacée d'un poste qu'elle n'a pas su défendre, l'abandonne, et va concentrer, exagérer ses forces sur un point différent, qu'elle a choisi sous l'inspiration du caractère ou même des circonstan-

(1) Première Épître de saint Jean, III, 20.

ces. Son amour-propre s'y console; son illusion se fortifie de l'approbation, peut-être fort juste, de la société; mais il y a eu déception pourtant, et humiliation intérieure; humiliation sans humilité; humiliation dont tous les effets sont contraires à ceux de l'humilité, puisqu'elle aigrit, irrite et décourage, là où l'humilité inspire la douceur, la consolation et l'espérance. Un tel état ne fortifie ni n'attendrit le cœur; il l'enfle tour à tour et le déprime; il permet la force, dit-on, mais une force locale et factice; il n'a, pour retenir ensemble des fragments de morale, que le cadre d'un système imparfait; et comme, en un pareil état, Dieu en qui la loi tout entière apparaît avec une formidable splendeur, Dieu ne saurait être l'objet du devoir et le but de l'œuvre, comme il ne peut être invoqué ni même contemplé, il reste en dehors de la question; il en sort, n'y laissant au plus que son nom, et emportant le seul principe au moyen duquel la morale humaine puisse être complète et vivante.

Si vous comparez à cet état celui d'une âme qui a reçu la grâce, et dans la grâce, nous l'avons vu, la loi dans toute sa perfection et toute son autorité, vous verrez bientôt de quel côté est l'avantage. C'est un grand allégement pour l'âme que d'être débarrassée de l'opinion de son mérite. C'est une grande force pour elle de ne point compter sur sa force, et de pouvoir néanmoins se promettre la victoire. Dans le précédent système, en supposant qu'il pût se réaliser, c'est Dieu qui nous devrait de la reconnais-

sance; dans le second, c'est nous qui sommes reconnaissants; et comme cette reconnaissance va tout entière à Dieu, comme nous ne pouvons rien en retenir pour nous-mêmes, comme, dans ce qui nous réjouit et nous honore, tout est don, tout est grâce, et enfin comme le donateur est Dieu même, Dieu, en qui il nous est si naturel de reconnaître le bien même qui est en nous et l'âme de notre âme, ce sentiment de reconnaissance devient le doux principe de notre morale et la divine onction de notre vie. Que s'il entraîne un sentiment de dépendance, ce sentiment ne détruit en nous ni la personnalité, ni la responsabilité, que la conscience atteste, que l'œuvre même de Dieu suppose, et que l'Évangile proclame. Qui oserait d'ailleurs le prétendre, à moins d'avoir déclaré d'abord l'homme impersonnel et irresponsable dans tous les systèmes; car il n'est pas un système qui ne menace en lui ces deux attributs; et il ne serait pas difficile de montrer que, bien loin de les compromettre, c'est le christianisme qui les sauve. Toute philosophie qui n'est pas le christianisme, les absorbe nécessairement, nous confondant tour à tour avec l'univers ou avec Dieu même; l'Évangile seul leur a ménagé une place de sûreté, dans un système que ses effets justifient pleinement, puisqu'on voit la même âme chrétienne unir le plus vif sentiment de sa personnalité à la plus profonde conviction de sa dépendance. Chose merveilleuse! le christianisme a réconcilié ces deux éléments, tout en portant l'intensité de chacun d'eux au plus haut degré possible.

A ne voir d'abord que ce qu'il a fait en faveur du premier, qui ne s'attend à voir le second sacrifié? A voir avec quelle force il inculque l'autre principe, qui croirait qu'il restera de l'espace au premier? Puis, quand on étudie le christianisme dans la vie du chrétien, on découvre avec admiration que chacun de ces principes rivaux paraît occuper toute l'âme.

La religion de la grâce n'est pas une religion particulière, c'est la religion même; et les autres religions n'en diffèrent qu'en ce qu'elles ne sont pas des religions. A l'exception de la vraie, toutes les religions n'ont été que des combinaisons pour éluder la religion. C'est la *grâce* que, dans tous les systèmes, on a tâché d'éviter, de *tourner*, si j'ose parler ainsi; mais la grâce, dans l'intégrité de la notion complexe que j'ai déterminée d'après l'Évangile, la grâce qui enseigne (1), la grâce qui oblige, la grâce qui enchaîne l'homme à la loi, et le sacrifie à Dieu comme une vivante et bienheureuse hostie.

C'est pourquoi une société n'est religieuse qu'autant et à mesure que son culte est un hommage à la doctrine de la grâce; et une société n'a une bonne morale que celle qui découle du principe de la grâce. Il est bien vrai qu'une couleur pâlit en s'étendant, et que les effets du christianisme sont en général plus prononcés dans l'individu que dans la multitude. Cependant la masse entière se teint de cette couleur, se pénètre de cette saveur; l'idée d'un

(1) Épître de saint Paul à Tite, II, 12.

Dieu également saint et bon, l'idée d'un salut inespéré, obtenu par un dévouement divin, l'idée enfin d'un Dieu dont la charité a fait un homme, est trop puissante pour que la morale publique, pour que les mœurs ne s'en ressentent pas. Il y a plus : cette idée du rachat a, dès à présent, racheté l'humanité; la rédemption, qui n'a son effet absolu que pour l'individu et dans l'éternité, s'accomplit, dans une certaine mesure, pour les sociétés, de même que la justice divine, dont le plein effet, dont le triomphe est réservé pour le jour éternel, obtient déjà sur la terre une satisfaction préalable qu'il est impossible de méconnaître. Ce caractère, superficiel peut-être, mais général, que la religion de la grâce imprime aux idées, aux sentiments et aux mœurs du grand nombre, peut sembler, dans le point de vue purement religieux et dans l'intérêt de l'éternité qui n'appartient point aux sociétés, un résultat de peu d'importance : mais qui pourrait le dédaigner? et, dans le point de vue social ou humanitaire où sans doute il est permis de se placer, il mérite toute notre attention.

Mais d'où part cette restauration superficielle et pourtant précieuse de la société humaine, si elle ne part point des individus? et ne faut-il pas que ceux-ci d'abord, et quelques-uns plus que les autres, aient été atteints par la doctrine de la rédemption et modifiés par elle? La société elle-même serait-elle peut-être un individu distinct, susceptible d'être persuadé, et pourvu de la faculté de croire, d'aimer

et d'obéir? Tout cela doit passer par des âmes individuelles. On en conviendra sans peine; mais alors il faudra convenir aussi que ces âmes individuelles, par qui doit commencer l'effet désiré, ne peuvent être efficacement touchées par une idée de rédemption qui ne serait pas celle de l'Évangile. On essaye néanmoins de leur en présenter d'autres. Et ici, comment ne pas admirer cette espèce de courant qui fait dériver incessamment vers la vérité ceux que leurs opinions en éloignent le plus! Pas une religion, pas un système qui ne porte quelque trace de ce charme secret qu'exerce la vérité sur nous en dépit de nous-mêmes. Toujours nous acceptons d'elle quelque chose, ne fût-ce que les mots. Ainsi celui de *rédemption* a passé des symboles chrétiens dans le vocabulaire de la théosophie. On aime à le prononcer, ainsi que tant d'autres mots évangéliques; volontiers on les transplanterait tous dans le terrain des nouveaux systèmes, si l'on pouvait, si l'on osait. Celui que nous venons de citer a cours depuis longtemps hors des enseignements chrétiens. Il occupe, avec ses divers synonymes, *restauration, réhabilitation, réintégration,* une place importante dans plus d'une théorie moderne. Il constate, pour la société et pour la nature humaine, le besoin d'un rachat. Mais à peine a-t-on porté la main à cette idée, qu'on l'en retire. On ne lui laisse pas donner ce qu'elle renferme; on supprime les idées qui lui sont corrélatives. On parle de rédemption : mais où est le rédempteur? mais où est la rançon? On glisse sur

ces idées ; et sans énoncer formellement celles d'une rédemption sans rédempteur, et d'une délivrance sans condition, on ramène cependant tout le système dans la pensée d'une force propre, d'un développement spontané, d'un progrès continu, au terme duquel l'humanité s'enorgueillira d'une victoire due à ses seuls efforts.

Mais pourquoi, dans ce cas, l'emploi de ce terme sacramentel d'une idée qu'on n'adopte pas? Ah! pourquoi! parce que ce mot est le cri de l'humanité; parce qu'il a un écho dans la conscience même de ceux qui l'empruntent à une doctrine exotique; parce que, comme nous l'avons déjà dit, quelque chose d'inconnu nous rentraîne incessamment vers la vérité. Pourquoi encore? parce que le mot de rédemption est le seul nom que l'humanité donne à son espérance, et par conséquent la seule promesse qu'elle puisse accepter. Ce mot lui plaira donc, et, pour un moment, l'attirera vers vous; mais ne vous attendez pas qu'elle puisse longtemps se payer d'un mot sans demander compte de la chose. A un besoin réel il faut une satisfaction réelle. A une question précise il faut une réponse précise. Or, que peut offrir de réel, de précis, et, par conséquent, que peut avoir de touchant pour les âmes, cette rédemption dont on ne leur dit nettement ni le moyen, ni l'objet; qui, d'un côté, n'assure aucun supplément à leur faiblesse, et de l'autre, leur indiquant un remède pour les misères qu'ils sentent le moins, n'en promet point à celles dont ils souffrent

le plus? Encore une fois, que promettez-vous au nom du Christ? dites-le-nous une fois. Notre question n'est point un défi; nous interrogeons pour savoir; et c'est très sincèrement que nous avouons notre embarras à dire ce qui nous est offert sous le nom de rédemption et de délivrance. Et cet embarras, l'ouvrage de M. Quinet ne l'a pas diminué.

Mais nous ne serons point injuste; et quel plaisir trouverions-nous à l'être? quel plaisir n'est-ce pas, au contraire, de se sentir juste en approuvant et en admirant? A travers le vague de l'idée par où se conclut l'œuvre de M. Quinet, à travers ces nuages d'un orient troublé, mais d'un orient, je le crois, perce un rayon, au moins, du soleil de justice. On peut se définir inexactement le christianisme; on peut en méconnaître le véritable objet et la fin suprême, sans mériter de la bouche de ceux qu'une plus heureuse dispensation a placés au centre même de la vérité, cette dure parole : « Tu n'as point de part avec nous. » Il y a sans doute bien des manières d'admirer, de louer le christianisme; il n'y a qu'une manière de l'aimer. Celui qui en comprend le mieux le mérite social ou l'humaine beauté, celui qui, pour conserver ce que sa substance lui paraît avoir de précieux, le coule avec le plus d'habileté dans le moule de la philosophie régnante ou de la politique du jour, celui qui lui rattache ainsi et lui conserve d'importants suffrages qui allaient se retirer, celui-là peut-être n'a pas en soi une fibre qui soit chrétienne. Hélas! on pourrait comprendre

cent fois mieux encore, comprendre aussi bien qu'il peut appartenir à un homme, et n'en être pas, pour cela, plus chrétien! Mais l'amour nous unit et, jusqu'à un certain point, nous identifie à l'objet aimé; et si c'est un élan du cœur qui nous porte vers l'Évangile, si nous éprouvons du bonheur à fréquenter l'école du Sauveur, si, sans bien savoir pourquoi, nous nous sentons pressés d'y convier tous les hommes, est-ce donc que rien, de la vérité, n'a pénétré en nous? Est-ce qu'à notre insu, ce qu'il y a de saisissant dans la pensée de Dieu, s'approchant, comme homme et comme frère, de l'homme sa créature, ce qui navre tout ensemble et ravit le cœur dans la vue de l'agonie volontaire et préméditée du Juste, ce qui étonne et saisit l'âme dans l'aspect de cette humanité, recouvrant une miraculeuse jeunesse, des facultés inconnues, des sens nouveaux dans sa foi au sanglant et divin mystère, en un mot, une foule d'éléments confus, mais dont la réunion éveille dans la pensée et fait éclore sur les lèvres l'idée et le nom de la *grâce*, est-ce que tout cela n'a pas contribué à déterminer le mouvement rapide et vif de telle âme vers le christianisme, que d'ailleurs elle ne voit encore que de profil et définit mal? Ah! le charme du christianisme pour le cœur est là même où s'élève de son sein, pour l'intelligence, le plus injuste scandale! Ce qui repousse et ce qui attire, c'est une même chose. On l'aime précisément pour ce qu'on en rejette, on le rejette pour ce qu'on en aime. S'il ne renfermait que les éléments qu'on

en extrait, ces promesses vagues de libération, cet avenir si difficile à caractériser, qui est-ce qui s'en serait jamais approché avec amour? qui s'en approcherait encore? Je ne sais si, tel qu'on nous l'explique aujourd'hui, il aurait fait des martyrs; j'en doute fort; mais jamais, du moins, leur sang n'eût été la semence de l'Église; à peine né, il serait mort; et rien, dans la suite des siècles, n'aurait pu le ressusciter. Si l'oubli ne l'a pas dévoré, s'il existe encore, s'il offre encore aux esprits systématiques de notre âge une matière de spéculations et d'expériences, c'est grâce uniquement à ce que n'en veulent point accepter ces beaux esprits qui, prenant l'enveloppe du fruit pour sa partie nutritive, rejettent la pulpe et gardent soigneusement l'écorce. Il ne vit, il n'a duré que par là; et par là seulement il durera encore; parce que c'est cela seul qui sera toujours, aux yeux de l'humanité, humain, fondamental, éternel. Qu'on ouvre donc les yeux tout à fait; que la vitalité de ce dogme fasse réfléchir sur son importance, et conduise à le soupçonner de vérité; qu'au lieu d'arracher de l'arbre, et de planter dans le sol, de simples et infertiles rameaux, on s'empare de l'arbre même, à qui ses racines, enfoncées dans une nature immortelle, assurent un ombrage et des fruits immortels.

III. — *La fable et le poëme de Prométhée.*

Aborder l'examen littéraire de *Prométhée*, ce n'est pas nous séparer absolument des questions

sérieuses qui nous ont occupé jusqu'à présent; nous les retrouvons ici; et, par exemple, comment ne pas se demander ce qu'il fût advenu du poétique dessein de M. Quinet, si l'étrange préoccupation sous l'empire de laquelle il paraît avoir lu l'Évangile, n'eût pas existé. *Étrange, inconcevable*, est en effet le vrai nom du phénomène que nous présente aujourd'hui toute une classe d'écrivains et de penseurs. Dans un document religieux où tout est paradoxal, ils ne savent trouver que des lieux communs! dans une histoire, ils ne voient que des abstractions! dans ce qui semble calculé pour effaroucher au plus haut degré l'homme naturel, il n'y a rien pour eux que de naturel! Le reste, c'est-à-dire l'essentiel dans chaque trait, c'est-à-dire tout dans tout, leur échappe; le christianisme n'est plus qu'une substance neutre, dont la neutralité fait précisément l'excellence, ou un aliment qui, grâce à sa parfaite fadeur, se prête à toute espèce d'assaisonnements! Ces bizarres et tristes méprises, qu'on ne pouvait naturellement prévoir, ont été néanmoins prédites : « en voyant ne point voir, en entendant « ne point entendre, » tel est le châtiment promis à l'orgueil de notre sagesse; si bien que l'intelligence des choses les plus claires est l'exception, non la règle, et que le sens commun en ces matières est un privilége et une grâce. Cette inintelligence de l'Évangile, ayant été prophétisée, se tourne en preuve de l'Évangile; le scandale prédit cesse d'être un scandale.

Or, si M. Quinet avait rencontré le vrai sens de l'Évangile, et tout d'un temps j'ajoute, s'il l'avait accepté, aurions-nous eu *Prométhée* tel que nous l'avons? non, certes; mais aurions-nous eu *Prométhée* chrétien?

Avant de répondre nous-même à cette question, transcrivons quelques beaux passages de la préface de M. Quinet :

« Quel est le rapport de l'art et de la religion? Ne « sont-ils, au fond, qu'une seule et même chose? « Concourent-ils au même objet? Ou, s'il en est « autrement, en quoi diffèrent-ils? Par où se con- « tredisent-ils? Jusqu'où peut s'étendre sans impiété « le mélange du profane et du sacré?

« Pour répondre à cette question, je ne dirai point « que l'art est fait pour l'art; ce serait dire que le « moyen a pour but le moyen. L'art a pour but le « beau, que l'on a appelé la splendeur du vrai. « Cependant, l'art n'est point l'orthodoxie; ni le « drame ni l'épopée ne sont le culte; le poëte n'est « pas le prêtre. Loin de là, en choisissant à son gré « les éléments du dogme qu'il peut s'approprier, en « rejetant les parties qu'il désespère d'assouplir, « c'est-à-dire en exerçant sa critique sur les formes « du culte, l'art commence le premier à altérer les « traditions du sacerdoce. Aussi je ne suis point « surpris que Platon ait exclu les poëtes de sa répu- « blique immuable. Je retrouve les mêmes senti- « ments dans saint Augustin, dans Pascal, et dans « Racine vers la fin de sa vie. Ces hommes, d'une

« sincérité parfaite, n'ont pu manquer de voir que « c'est par l'art que se modifient les choses an- « ciennes; car ces sortes de changements sont « d'autant plus irrésistibles, qu'ils sont presque « toujours joints à un sentiment vrai d'adoration « pour l'objet même que l'on transforme. Homère, « qui nous semble aujourd'hui si crédule, a pour- « tant bouleversé de fond en comble le système « religieux de la Grèce primitive. Combien d'héré- « sies ne découvrirait-on pas chez les tragiques, par « qui surtout s'est opérée la transformation du génie « antique! Où est le symbole qu'ils n'aient changé? « Où est la tradition qu'ils aient respectée (1)? »

Après avoir énuméré ses preuves, que nous supprimons à regret, l'auteur continue :

« Que conclurai-je de tout cela? Une seule chose. « Que l'immutabilité du dogme ne se trouve point « dans l'art. Ce dernier corrige, embellit, accroît, « divinise son objet; il peut tout, excepté se borner « à une servile représentation. Voulez-vous donc « vous attacher d'une manière inébranlable à la foi « de vos pères? Défiez-vous du culte des statuaires, « des peintres, en un mot, de tous ceux qui, sous « l'apparence d'une imitation parfaitement fidèle, « ne font, en définitive, que s'éloigner de plus en « plus et irrévocablement de l'objet représenté; les « plus religieux vous entraînent à leur insu vers des « formes différentes des anciennes. Quand ils croient « adorer comme vous et dans les mêmes termes, ils

(1) Pages XXXIV-XXXVI.

« développent, ils agrandissent, ils accroissent, en « effet, le dogme qui vous est commun avec eux. « Vous prononcez ensemble les mêmes paroles; mais « que le sens en est différent dans votre bouche et « dans la leur! Nourris de la foi des ancêtres, vous « possédez, avec le repos du cœur et de l'intelli- « gence, l'harmonie dont l'art humain le plus ac- « compli n'est qu'un écho affaibli et égaré. Gardez- « vous donc de vous endormir dans la foi agitée des « poëtes; vous pourriez vous réveiller dans le dé- « sespoir.

« Que si j'étais, pour mon compte, assez heureux « pour avoir conservé, sans aucun mélange de ré- « flexion, la foi que j'ai reçue en naissant, tenez « pour assuré que, sur un tel sujet, je ne compose- « rais pas de poëmes, je ne sculpterais point de « statues, je ne peindrais point de tableaux; car je « saurais trop que je ne puis faire aucune de ces « choses, sans altérer le divin modèle vers lequel « j'oserais à peine tourner mes yeux.

« Malheur à celui qui, trompé par les artifices « d'une parole cadencée, ou d'un tableau, ou d'une « musique éclatante, croit posséder dans ce fantôme « le Dieu immuable de ses pères; je le préviens que « dans cet amusement, il rencontrera d'intolérables « mécomptes (1). »

Le lecteur n'a pas besoin de nous pour remarquer tout ce qu'il y a de vrai et même d'excellent dans le passage que nous venons de transcrire. Mais, en

(1) Pages XXXIX-XLI.

conclusion ou en résumé de tout ceci, devons-nous dire que la poésie ne saurait être appliquée à une religion positive sans en altérer les caractères essentiels? Admettons-le par supposition. Mais ici deux alternatives se présentent : ou bien il existe parmi les religions positives une religion vraie, une religion de Dieu; ou bien il n'y en a point. Dans le dernier cas, il est naturel que les poëtes, en appliquant leur art à une religion qui n'est pas la vérité, l'altèrent, alors même qu'elle est pour eux un objet de foi; l'erreur, comme une enceinte mal close, ou comme un vase fêlé, n'enferme rien sûrement, et laisse répandre au dehors et se perdre les éléments mal liés dont elle se compose; elle n'est à l'épreuve ni des faits, ni de la raison, ni du temps; elle est étrangement ondoyante et diverse. Ce qui est *vrai* est seul constant à soi-même, perdurable et immortel; car le vrai, c'est Dieu même, en qui « il n'y a nulle « variation, ni aucune ombre de changement (1); » la vérité ne peut jamais être contredite par la réalité; rien ne l'use, rien ne l'atteint même, rien ne la menace; et l'erreur, en venant la heurter, se brise contre elle. Si donc, comme dans la première de nos deux suppositions, la vérité se trouve en quelque religion (or, *la vérité* veut dire ici toute la vérité, puisqu'une vérité partielle n'est autre chose qu'une erreur, et que même l'erreur n'est autre chose que la vérité partielle ou scindée); si la vérité, dis-je, ou Dieu, se trouve en quelque religion, en d'autres

(1) Épître de saint Jacques, I, 17.

termes, s'il y a une religion vraie, dire que la poésie ne peut s'y appliquer sans l'altérer, et que le contact mutuel de la religion et de l'art est mortel pour l'un ou pour l'autre, c'est faire de la poésie un attribut et le caractère de l'homme déchu et non relevé; c'est ne lui accorder qu'une légitimité provisoire, c'est ne la déclarer *viable* en chaque âme que jusqu'à la conversion exclusivement, c'est dire que le poëte s'absorbe et s'annulle dans le fidèle, et la poésie dans la vérité.

Qu'on n'aille pas s'y tromper : les paroles que nous venons de tracer ne sont pas un essai de réduction à l'absurde; la conclusion que nous avons tirée est digne d'un examen sérieux ; est-il, en effet, bien certain que la poésie ne soit pas pour l'âme un état temporaire, transitoire, et, pour ainsi dire, d'attente, une manière d'occuper ou de dissimuler un vide que la vérité seule peut remplir, tellement qu'une fois la vérité installée, la poésie se retire d'elle-même et s'évanouisse?

Cette question, prise dans sa généralité, nous l'avons traitée ailleurs avec quelque étendue (1). Nous nous bornerons donc à dire ici que nous croyons à la permanence de la poésie dans l'âme, au travers même de la grande révolution qui vient faire de cette âme un trône de la vérité. Même alors, nous le croyons, les conditions essentielles de la vérité subsistent. Mais la question suscitée par M. Quinet

(1) Dans ce volume, à propos des *Poésies chrétiennes* de M. F. Chavannes. (Étude IV.)

est plus particulière : il ne demande pas si, dans un cœur chrétien, il y a place encore pour la poésie à côté de la foi, mais si cette foi elle-même peut s'unir à la poésie, l'accepter comme sa forme, l'avouer comme son interprète, lui permettre de l'exprimer.

Au premier coup d'œil il ne le semble pas. A cette supposition on peut objecter déjà le nom même de la poésie. Elle ne serait pas poésie si elle ne créait pas, si elle ne transformait pas du moins; elle se vante d'être une éternelle transsubstantiation de l'univers dans la pensée. Remarquez toutefois que dans cet univers, dans ce monde de la nature, il est des faits primitifs, des données fondamentales, auxquelles jamais elle ne s'attaquera, qu'elle ne repoussera jamais, à moins de vouloir se priver de son unique point d'appui. Cette limite qu'elle se prescrit ou qu'elle accepte, l'empêche-t-elle d'être poésie? Pas plus que l'aveu implicite de certains axiomes, de certaines idées antérieures et préalables à toute argumentation, n'empêche la philosophie d'être philosophie, la morale d'être morale. Maintenant, admettez un autre monde, celui de la grâce, qui n'est pas l'antithèse, mais le complément nécessaire du monde de la nature; admettez un monde de la vérité, mais de la vérité pleine et triomphante, celui-là aussi aura ses données fondamentales, ses idées génératrices, chacune avec leur série d'indispensables conséquences; tout cela inaltérable, comme les faits primitifs du monde purement naturel. Eh bien! la poésie devra sans doute s'abstenir de transfigurer

ce qui est déjà transfiguré, d'idéaliser l'idée même des choses, de poétiser, si je puis m'exprimer ainsi, la suprême poésie, de *tenter* encore là où tout est fait, et d'ajouter quelque chose à l'infini; mais pourquoi s'interdirait-elle encore cet univers mixte, renouvelé par la vérité, mais humain pourtant et naturel, où elle peut se donner de l'espace et de l'essor, sans être jamais obligée de se prendre à ces vérités centrales d'où la lumière et la vie s'épanchent dans le monde de la pensée et de l'humanité?

Ne sera-t-il pas permis de la comparer au sol où l'agriculteur a déposé la semence d'une plante? La semence paraît s'y décomposer. Nulle puissance pourtant, ni dans le sol ni ailleurs, n'atteint ni ne divise la substance intime de la plante, le germe du germe; de même que ce sol encore, en décomposant l'enveloppe d'un germe plus excellent, la chair de l'homme trépassé, laisse intact le germe impérissable de cet organisme, le vrai corps du corps et la vraie substance de l'homme. Mais autour de cet immortel atome s'accomplit pour la plante, on peut le dire, une suite indéfinie de résurrections. C'est comme une poésie, une création incessamment renouvelée et toujours diverse, le développement varié d'un immuable principe, l'efflorescence inépuisable d'une fibre qui ne se décompose point et même ne se voit point.

Il y a donc de la poésie possible autour de la vérité. Sans doute il resterait à dire à quelles conditions. Question délicate que nous ne voulons pas

essayer d'approfondir en quelques lignes. Ceci du moins reste constant, c'est que le christianisme n'ayant jamais éteint la poésie dans les âmes où il l'a trouvée, tout ce qu'il a pu et voulu faire, c'est de la rendre chrétienne : mais de la poésie chrétienne est encore de la poésie.

Il est remarquable, au reste, que M. Quinet n'ait mis proprement à la merci de la poésie et de ses transformations que les *traditions sacerdotales*. Si nous nous en tenons à ces termes, la poésie n'aurait point à se retirer devant la vérité, mais seulement devant ce qui la rétrécit ou la délaye, devant un littéralisme étroit ou un idéalisme sans règle, deux abus qui altèrent eux-mêmes le sens historique et prochain du christianisme. Mais si, des expressions de M. Quinet, nous passons à une rédaction plus irrécusable de sa pensée, je veux dire à sa pratique, à son poëme, nous verrons la poésie s'ingérer bien plus avant, entamer quelque autre chose que les *traditions sacerdotales*. Et si ce que nous déplorons dans *Prométhée* était le fait de la poésie même, de la poésie seule, et une conséquence inévitable de l'application de l'art à la religion, il faudrait croire en effet que la poésie ne peut s'approcher d'une religion que pour la dénaturer et la rendre méconnaissable. En effet, *Prométhée* n'est autre chose que le christianisme élevé, diront les uns, rabaissé, dirons-nous, jusqu'à la religion naturelle; nulle part peut-être ne se montra un déisme plus noble et plus épuré; mais aux pieds du christianisme toutes les hauteurs sont

égales, de même que le palais et la chaumière sont de même hauteur, vus du sommet d'une pyramide.

Au fait, le titre même de l'ouvrage ne pouvait guère faire attendre un poëme chrétien, dans le sens où nous l'entendons. Faisons tour à tour deux suppositions. Et d'abord supposons que Prométhée soit une image du Christ, ainsi que l'ont dit à moitié quelques Pères de l'Église; il leur a été plus aisé de dire ce mot-là qu'il n'était aisé ensuite de faire de ce mot un poëme. Que sera Prométhée, en effet, selon cette donnée? Une moitié de Christ? Un Christ incomplet, délivré par le Christ véritable et définitif? Cela répugne trop au *texte* de l'Évangile, où Christ ni son œuvre ne sont divisés; cela répugne trop à l'*idée* de l'Évangile, car doubler le Christ, c'est, d'avance et d'un coup, le multiplier indéfiniment, et faire de chaque martyr, de chaque persécuté, un Christ partiel; cela répugne enfin trop à la poésie, qui n'aime pas à diviser, surtout par égales parties, l'intérêt épique entre deux personnages. Aussi voit-on que, très judicieusement, M. Quinet a rejeté dans une espèce d'ombre, et réduit à une sorte d'idéalité et d'anonyme, le Christ qui délivre Prométhée; si la nature de la délivrance est vaguement définie, l'auteur de cette délivrance est vaguement indiqué; la gloire du martyre demeure à Prométhée, et c'est à lui, comme à la victime propitiatoire, que vont les pleurs et la compassion du genre humain : le poëte se garde bien d'offrir une hostie pour celui qui est l'hostie de toute l'hu-

manité. Chose digne de remarque! on ne veut pas d'un Christ sanglant, mais on accepte d'un homme ce qu'on refuse d'un Dieu! on arrache la croix de dessus le Calvaire pour la planter sur le Caucase! on consent que le salut de l'humanité ait coûté une vie, pourvu que ce ne soit pas la seule vie qui pèse autant, dans un bassin de la balance, que l'humanité dans l'autre! Je demande donc : Qu'a-t-on voulu? Qu'a-t-on pensé? Qu'est-ce que Prométhée s'il n'est pas Jésus-Christ? Qu'est-ce que Jésus-Christ s'il ne subit pas le sort de Prométhée? Qu'est-ce que cet homme qui paye sans rien acquitter? ou qu'est-ce que ce Dieu qui acquitte sans rien payer? Qu'est-ce que ce Dieu *intermédiaire* qui n'est pas *médiateur*, puisque Prométhée a fait les frais de la médiation? Où donc est ici le hors-d'œuvre et le double emploi? Est-ce Prométhée? Est-ce Jésus-Christ? ou si Jésus-Christ est purement Dieu, et non Dieu-homme, quelle attribution, quelle part, dans toute l'œuvre, réserve-t-on au Père éternel?

Si Prométhée, au contraire, n'est que le génie ou le type de l'humanité, on observera que tout le poëme déborde cette idée. Prométhée est le martyr de l'humanité, il en est le défenseur et le sauveur; et il est si vrai qu'il n'en est pas la simple personnification, que M. Quinet a cru devoir personnifier l'humanité dans un être à part, dans cette Hésione, à qui le poëte confère tous les attributs et toutes les destinées de l'humanité collective ou de l'humaine nature. Prométhée n'est donc pas l'homme, il est davantage;

il n'est pas non plus l'homme-Dieu; il n'est pas Dieu; qu'est-il donc? Impossible de le dire; et qui ne sent combien ce vague et cette incertitude, pénibles pour l'esprit, doivent nuire à l'intérêt général de la composition? Il faut avouer que l'idée chrétienne, je dirai si l'on veut l'idée miltonienne, est plus claire, plus simple et plus poétique.

Qu'est-ce qu'aurait trouvé M. Quinet dans la fable de *Prométhée,* après avoir renoncé à y trouver tout? Que devenait cette fable, envisagée comme l'image, non plus de *la* vérité, mais au moins d'*une* vérité? Ce qu'elle devenait, il ne nous est pas aisé de le dire. Elle est successivement devenue ce qu'ont voulu successivement les divers poëtes qui s'en sont emparés pour la commenter, à dater d'Hésiode, qui, probablement, la recevait de la main des siècles déjà vieille et commentée. Le mythe originaire, le vrai Prométhée, où le trouver, si le plus antique document qui nous en garde le dépôt n'est lui-même qu'un commentaire sur d'autres commentaires d'une tradition dont on ne peut assigner la date?

Une idée, un souvenir, viennent de deux points différents à la rencontre l'un de l'autre; une convenance peut-être apparente les a bientôt rapprochés; l'idée épouse le souvenir : voilà le mythe formé. Mais une fable populaire ne peut rester longtemps semblable à elle-même; et sans parler de toutes es causes qui peuvent l'altérer, il est clair qu'à mesure qu'on a besoin de lui faire signifier davantage, on l'enrichit de nouvelles circonstances. Tel fut le sort

du mythe de Prométhée. Mais il est possible de le ramener à ses premiers éléments, à ceux qui, d'une part, sont si simples qu'on ne peut plus les décomposer, et qui, d'un autre côté, lui sont si essentiels que leur altération ferait crouler toutes les inventions superposées. Sur ce principe, on peut supposer qu'à une époque de barbarie et de malheur, où le sacerdoce faisait croire aisément à des dieux méchants, et transformait en dieux tous les fléaux de la nature, Prométhée fut un homme de haute raison, un homme de génie, qui tenta de soumettre la nature aux besoins de l'humanité, et produisit, appuyé sur l'observation et l'expérience, quelque merveille bien simple et bien utile. Cette merveille, dissipant quelques-unes des terreurs des hommes, et faisant pâlir les merveilles des prêtres, arma ceux-ci, arma leurs dieux par conséquent, contre l'homme audacieux que son génie et ses bienfaits allaient nécessairement ériger en dieu. L'inventeur du feu, ou d'un art quelconque, décisif pour l'émancipation de l'homme et pour la civilisation, dut être un dieu pour les uns, pour les autres un ennemi des dieux. Il serait singulier, mais très concevable, que la dernière opinion eût prévalu pendant un temps. Puis quand elle eut disparu, le mythe, qui n'avait pas disparu, prit insensiblement un nouveau sens, et fut modifié, pour cet effet, dans sa substance même. Un siècle plus avancé ne maudissait plus l'inventeur du feu; mais ce siècle peut-être vit la pensée humaine s'armer d'un de ces flambeaux

qui n'éclairent pas, mais qui ne font que rendre *visibles nos ténèbres* (1); il maudit à son tour un nouveau Prométhée, le dénonça en tremblant à la colère des dieux, et, substituant dans le mythe un crime à un autre crime, donna un sens nouveau à la fable antique. La fable de Prométhée, vieille à peu près comme le genre humain, durera autant que lui. Prométhée est l'emblème du *progrès,* salué toujours par l'enthousiasme des uns, par l'effroi et les malédictions des autres. A quoi tient-il que l'anathème ne cesse, que l'espérance n'éclate seule, et que la fable de Prométhée, de fable ne devienne mensonge? Quoi! le progrès serait-il donc toujours un sujet d'effroi? éveillera-t-il donc toujours je ne sais quelle confuse idée d'attentat et d'impiété? verra-t-il toujours défiants, et presque ligués contre lui, bon nombre des membres les plus honorables de la société humaine? Oui, tant qu'au progrès des lois, des arts et même des mœurs, ne correspondra pas le progrès du cœur humain, de ce cœur désespérément malin, selon l'Écriture, et dont la méchanceté rend toutes choses méchantes. L'humanité semble se souvenir que les premières inventions, que les premiers progrès, ont eu lieu dans la famille de Caïn!

Le sens que M. Quinet a donné à la fable de Prométhée était sans doute le mieux assorti au caractère de son génie, qui ne semble à l'aise que dans l'immensité. Je parle ici, on le comprend bien, de

(1) *Darkness visible.* (MILTON, *Paradis Perdu.* Chant I, vers 63.)

l'immensité abstraite, ou d'un système de généralisation très vaste, qui entraîne sans doute la poésie, mais par occasion seulement, vers les immensités du monde matériel, et crée des figures gigantesques et des images sans mesure. Les personnages de M. Quinet se meuvent dans un lointain vaporeux où leurs contours se perdent, où leur couleur s'efface, où ils prennent insensiblement une nature de fantôme, où l'être peu à peu se résout en idée, où la personne n'est plus qu'un type. La muse idéaliste de M. Quinet se joue ainsi de nos représentations les plus vives, de nos souvenirs les plus récents et les plus personnels; il les dépouille de ce qui les faisait être une partie de notre vie; il change pour nous la vue en vision; nous passons avec lui du pays des réalités au pays des idées, et nous nous promenons dans un désert peuplé d'ombres, ombres nous-mêmes ou peu s'en faut. La voix du poëte prend quelque chose de creux et de lointain; c'est comme la voix d'un homme qui rêve; elle est pleine et sonore, mais inaccentuée; les grands traits, comme les grandes idées, abondent dans cette poésie; mais cette solennité d'un langage plus prophétique encore que poétique, ne saurait être exempte de quelque monotonie. Il n'y a peut être pas, en poésie, une manière plus large et plus grandiose que celle de M. Quinet; les lignes hardies et promptes de ses dessins semblent tracées à main levée; il ne détaille pas les images, il les résume; son exécution a je ne sais quoi de sommaire qui recueille et

rassemble le regard; tout cela pourtant libre, aéré, spacieux; rien, dans ces hauteurs, n'est aigu ni resserré; toutes ces cimes sont des plateaux éclairés d'un soleil splendide. Mais aussi tout est marqué trop uniformément du sceau de la grandeur; tout semble sacrifié à ce caractère; il y a souvent mésintelligence et lutte entre l'idée, prise dans une région où le langage n'atteint pas, et l'expression, qui a nécessairement des contours trop précis, trop arrêtés pour une telle idée; l'esprit se fatigue du mélange perpétuel et pourtant sans union d'un monde abstrait avec un monde matériel, et de ces personnifications tellement conçues que vous ne pouvez vous arrêter à l'image sans nier l'idée, ni vous attacher à l'idée sans voir s'évanouir l'image. Ainsi Hésione figure l'humanité en face de l'humanité elle-même que nous voyons agir et se mouvoir dans le drame sous une forme concrète; ainsi les dieux de l'Olympe, privés de leurs autels et réduits au néant dans l'esprit des hommes désabusés, viennent en un lamentable chœur redemander l'existence. Quelque chose de plus que fantastique, quelque chose qui, n'étant pas dans les conditions de l'esprit humain, le déconcerte et le déroute sans cesse, rend le sujet de *Prométhée,* selon la conception de M. Quinet, peu compatible avec la poésie. D'ailleurs, en une matière où tout est grand, où tout fait masse, les articulations sont trop rares, et la souplesse doit manquer; peu d'accessoires, peu de ces idées secondaires destinées à lier entre elles les idées princi-

pales; peu de transitions douces; tout est essentiel, tout est au premier plan; aucune perspective fuyante; l'œil arrêté partout par de grands objets tous en saillie, tous appuyés l'un à l'autre, ne peut s'insinuer vers des fonds un peu moins éclairés, vers quelque retraite propice au repos. Prendre ce poëme nouveau morceau par morceau et vers par vers, ou le prendre dans son ensemble, c'est poser, à son sujet, les bases de deux jugements très différents. Qui le jugera selon la première méthode, le trouvera tout plein d'une éclatante poésie; qui procédera selon la seconde, dira qu'un tel sujet répugne à la poésie, que l'idéalisme en général n'est pas une substance poétique, et que c'est se méprendre sur la nature et le but de l'art que de l'appliquer à de tels usages. L'art n'est pas propre à tout, et ne saurait se prêter à tout; ce qui lui ôte ses limites lui enlève son caractère; une poésie qui s'accommoderait à tous les sujets, à tous les desseins, se nierait elle-même et cesserait d'être poésie. La poésie, sans doute, aspire vers l'idée; elle est une protestation, une réaction de l'idéal contre le réel; mais, fille de la terre, elle est semblable à cet autre enfant de la terre qui perdait toute sa force aussitôt que ses pieds se détachaient du sol; Hercule alors l'étouffait en l'embrassant. Que la poésie se défie de l'idéalisme, autre Hercule qui lui prépare le sort d'Anthée.

Il est né à la poésie, dans ces derniers temps, deux ennemis dont elle doit se garder d'autant plus qu'ils s'annoncent à elle comme des alliés : *l'idéalisme*,

qui la dépayse et la dénature (nous venons de le voir), et le panthéisme, qui la déprave. *Déprave* ne semblera pas trop fort à ceux qui ont lu la *Chute d'un Ange*. C'est là que le panthéisme a dit son dernier mot en poésie; mot bien prévu par ceux qui réfléchissent, mais que personne n'attendait si tôt. Que le panthéisme, dans l'art comme dans la vie, aboutisse au matérialisme, on le savait; mais qu'il dût y arriver si promptement, s'y précipiter tout jeune encore et tout frais de nouveauté, et que cette marche vers l'abîme dût être accélérée par le poëte des *Méditations*, personne sans doute ne l'avait prévu. Tant mieux, au reste, que l'épreuve en soit faite, et qu'on sache que cette doctrine superbe, qui refuse à Dieu la personnalité, la vie propre, et jusqu'à un nom, et qui croit s'épurer en remontant de l'être à l'idée et de la pluralité à l'unité, en un mot, que cette doctrine, tout abstraite et spéculative, se trouve grossièrement charnelle lorsqu'elle s'avise d'inventer et de peindre; tant mieux qu'il soit prouvé que, pour la spiritualité et la noblesse des conceptions, elle se montre si inférieure à ce vieux christianisme tout historique, tout tissu à l'extérieur de faits matériels, enté sur l'humanité, engagé à la terre, et qui, à ce qu'il semble, n'a enchaîné l'esprit à la chair dans le Fils de Dieu, que pour assurer, chez les fils des hommes, le triomphe de l'esprit sur la chair.

Nous l'avons déjà dit : M. Quinet a formellement répudié l'erreur panthéiste; il restitue à Dieu sa personnalité; peut-être reste-t-il débiteur à la saine

philosophie d'une autre réparation; on ne saurait absoudre son œuvre d'une tendance assez prononcée à l'humanitarisme. Ce n'est pas tant, chez lui, doctrine exclusive que prédominance trop forte des considérations humanitaires, si légitimes d'ailleurs, sur celles qui touchent à la vie et à la morale individuelles. Je n'en veux envisager ici que l'effet littéraire. Il me paraît peu en harmonie avec les conditions de l'art, aussi longtemps que les conditions de l'art n'auront pas changé, c'est-à-dire aussi longtemps que l'humanité ne sera pas humanitaire. Or l'humanitaire même ne l'est pas lorsqu'il lit de la poésie; il la lit en homme, il la veut humaine; des intérêts purement collectifs, suffisants dans un livre de philosophie politique, ne sont point assez animés, assez sensibles pour un poëme; la majesté qui s'y attache a besoin d'être tempérée par quelque intérêt d'une nature moins vague et d'un objet plus circonscrit; l'humanitaire, qui n'a qu'un seul cœur, et qui ne sent point battre dans sa poitrine le cœur du genre humain, cherche dans la poésie comme dans la vie des intérêts, des situations, des émotions semblables aux siennes; et comme il n'y a que des cœurs individuels qui en éprouvent de pareilles, et dont les battements puissent servir d'écho à ses propres pulsations, il demandera toujours à l'art des *personnalités indivisibles*, des êtres semblables à lui, des hommes, en un mot, comme centres, tout au moins, et comme foyers sensibles, des idées que vous lui présentez. Toute œuvre où manque ce

point lumineux et vif, est comme un visage sans yeux, ou comme un paysage sans eaux; on y sent je ne sais quoi d'aveugle et d'éteint; le regard s'émousse et s'amortit sur ces objets ternes, sur ces mornes perspectives; le *vaste* ne pouvant le fixer, le fatigue et le perd; le collectif et l'abstrait ne sont pas longtemps poétiques. De quelque poésie que M. Quinet ait fleuri son œuvre, elle appartient donc, ainsi que ses ouvrages précédents, à la philosophie encore plus qu'à la poésie; et tant qu'il suivra cette voie, malgré la vocation d'artiste qu'il faut lui reconnaître, il ne sera homme d'art et poëte qu'à moitié. Nous l'invitons, par plus d'une raison, à entrer dans le chemin plus large et plus frayé des simples poëtes. En attendant, il serait bien injuste de méconnaître les côtés nombreux par où sa parenté avec eux se révèle. C'est son système, ce n'est pas lui, qui manque de poésie. Page à page, nous l'avons dit, il est vraiment poëte, quoiqu'il n'ait pas encore toute l'habileté de forme et toutes les ressources d'exécution de ceux qu'on peut appeler plus spécialement hommes d'art, et qui n'ont pas procédé, comme lui, de la science à la poésie, c'est-à-dire de l'abstraction à la création. Il faut lui savoir gré d'avoir tempéré, depuis *Ahasvérus*, l'éclat de ses couleurs, réprimé l'audace de ses métaphores, et rabattu quelque chose de cet hyperbolisme qui, parfois, à force d'enchérir sur soi-même, pouvait passer pour de l'ironie. Avec toutes ces réserves, l'invention de M. Quinet n'est jamais bien loin du prodigieux, et

n'aurait guère à faire pour y rentrer. Il y rentre même quelquefois. *Prométhée* offre quelques-uns de ces traits, si nombreux dans *Ahasvérus*, où la parole, s'obstinant à exprimer ce qui ne peut pas même se concevoir, ne parvient point à s'achever, et n'offre à l'esprit aucun sens distinct. J'aime mieux du moins rapporter à cette cause qu'à toute autre certains *non-sens* que tout le monde remarquera :

Du milieu des cités le concert qui s'élance
Des premiers jours du monde a rompu le silence ;
Les rois instruisent le néant (1)...

Et la cité qui vient d'éclore,
Des vagissements de l'aurore
Remplit l'antre des léopards (2)...

Mais ce Caucase (le Calvaire), où peut-il être ?
Oùdo ne vois-tu, dans ce vallon,
L'absinthe sécher et renaître
Sous le prophétique aquilon (3) ?

Et l'on aimera mieux, je pense, trouver un non-sens qu'un sens dans ces vers du chœur des Sibylles :

Le Dieu ! le Dieu nouveau qui gonfle ma poitrine.

(Notez bien qu'il s'agit du Christ.)

Dans mes yeux il étincelle.....
C'est lui qui court dans ma veine.....
Je le sens dans toutes choses,
Dans le calice des roses,
Dans les pleurs des nations.....
Dans le cirque des lions,
Quand le thyrse se balance,
Quand la bacchante s'élance
Vers la couche des plaisirs ;
Dans la lyre qui le brave (4)...

(1) Ire Partie, IV. (2) Ibid. (3) IIe Partie, V. (4) IIe Partie, VIII.

Si c'était là de l'ivresse poétique, il faut avouer qu'elle ressemble trop, dans ses effets, à une sorte d'ivresse. Pourtant on aimerait mieux supposer ici l'ivresse ou la rêverie, *aigri somnia,* que de supposer que le poëte a bien su ce qu'il voulait dire. S'il a eu conscience de sa pensée, que faire du passage de sa préface où il désavoue les doctrines panthéistes? Le panthéisme n'est-il pas ici, avec ses conséquences les plus extrêmes et son aspect le plus hideux? Et peut-on, sans effroi, se figurer le *Dieu nouveau,* c'est-à-dire Dieu dans sa notion la plus parfaite et la plus pure, identifié avec les chants qui le nient, les excès qui l'affrontent, et les attentats qui l'outragent? Ah! qu'il est pénible de rencontrer de telles contradictions dans une telle œuvre! et qu'on reconnaît bien, à ce manque de respect dans le langage, l'absence de la seule conviction qui puisse faire prononcer le nom saint avec la sainte terreur qui lui est due!

Le sujet de *Prométhée* rentraînait sans cesse M. Quinet vers le prodigieux. Quelle action! quelles scènes! quels acteurs! L'humanité elle-même n'est qu'un de ses personnages; la terre, l'océan, le ciel avec tous ses dieux, n'ont chacun dans ce poëme qu'une voix individuelle; les individus à leur tour n'y sont que des voix, des symboles, des idées; Prométhée, pur autant que possible de personnalité, est le cœur éternel de l'homme, avec ses besoins et ses passions éternelles; il n'y a, en un mot, dans les personnes et dans les choses, rien qui se présente à

nous sous le point de vue et dans les rapports qui constituent à nos yeux l'aspect du monde réel. Comment imposer à l'expression une mesure et des limites en des sujets qui n'ont ni limites ni mesure? Il n'y a peut-être que le sérieux de la pensée et de l'intention qui puissent garantir une imagination si puissante des écueils contre lesquels elle a donné dans *Ahasvérus*, où le plaisir qu'on reçoit de tant de beautés inouïes participe véritablement du vertige et de l'effroi.

Je suis un peu confus d'être arrivé au terme de cette longue analyse sans avoir presque parlé du plan et de la marche de l'ouvrage. Il est trop tard pour réparer cette faute. On a compris d'ailleurs que cet ouvrage est la trilogie qu'Eschyle avait tout entière embrassée, mais dont nous n'avons, de la main de ce poëte, que la partie moyenne, le *Prométhée enchaîné*. Le premier acte de M. Quinet nous montre les premiers humains sortant des mains de Prométhée, le feu ravi par ce prophète aux entrailles des volcans, la civilisation prophétisée, l'humanité, sous le nom d'Hésione, bégayant ses premières paroles et se saisissant de la vie avec transport. La vengeance des dieux s'accomplit, au second acte, sur Prométhée et sur son œuvre; l'humanité a cessé d'espérer; Prométhée, enchaîné sur le Caucase, a cessé de croire, il n'a plus foi à son œuvre, et, pour comble de désespoir, il n'a plus foi en lui-même. Au troisième acte, l'expiation étant consommée et les temps accomplis, les tyrans de Prométhée

sont précipités de leur Olympe fantastique, et lui-même arraché à son Caucase mystérieux et aux ongles de son vautour; les anges du Très-Haut lui annoncent le règne du Fils du Très-Haut et la délivrance de l'humanité; ils le persuadent de la vérité de leurs paroles en l'emportant, à travers les sphères étoilées, dans le séjour de l'éternelle félicité.

Il y aurait encore, je m'en aperçois, tout un travail à faire sur ce drame; mais on pense qu'à cette heure je m'en garderai bien. J'aimerais mieux finir par citer quelques vers de ce poëme; et je les choisirais plus volontiers parmi ceux qui restreignent et atténuent mes critiques, que parmi ceux qui pourraient les confirmer.

III.

ALEXANDRE SOUMET.

La Divine Épopée.

2 volumes in-8°. — 1840.

Il y a beaucoup de choses à dire sur ce poëme ou à son occasion ; mais nous ne parviendrions pas à nous faire comprendre de ceux qui ne l'ont pas lu, si d'abord nous ne l'avions raconté. Nous pourrions, il est vrai, le raconter d'un seul mot, et peut-être ce mot serait un jugement. Mais cette procédure aurait quelque chose de sommaire et de prévôtal qui nous répugne, et l'auteur a droit d'être entendu en sa cause. Nous donnerons donc toute latitude à sa défense, dont les éléments sont les éléments mêmes dont sa fable se compose. Si sa défense n'est pas là, elle n'est nulle part.

Comme un fleuve tari ce monde était passé.
De son grand univers dans l'infini lancé,
Dieu venait d'enlever la merveille éclatante,
Comme d'un champ nomade on enlève la tente.
Il ne restait plus rien que le ciel et l'enfer.
Et l'ange du chaos, de son trône de fer,
Séparait, entouré de visions funèbres,
Le divin Paradis du séjour des ténèbres (1).

(1) Chant I.

Voilà le lieu et l'époque de l'action. On voit que le poëte va raconter l'avenir, l'avenir transmondain, s'il est permis de parler ainsi. La première scène est dans le ciel. Le poëme s'ouvre par une description de la fête éternelle du Paradis :

L'ivresse des mortels, en triomphe portés,
Qu'une grande action hors d'eux-même a jetés ;
Qui sur l'humanité suspendent leur exemple,
Comme un ange sauveur à la voûte d'un temple ;
Et dont le nom réveille, au fond des cœurs brûlants,
Des battements de gloire, à travers deux mille ans ;
Les dévoûments sacrés ; l'héroïque délire ;
Les grands frémissements des transports de la lyre,
Lorsqu'un Poëte-Dieu, par son siècle épié,
S'élève en l'aveuglant des feux de son trépied,
Et, plus que du laurier dont son front s'environne,
Se fait de l'avenir une sainte couronne ;
Ces élans, ces bonheurs, ces fruits que notre main
Cueille si rarement aux arbres du chemin,
Près des célestes biens semblent tous disparaître ;
C'est le néant perdu sous les splendeurs de l'être.

Les aveux qu'une vierge, à l'hymen souriant,
Mêle aux tièdes soupirs d'une nuit d'Orient ;
L'hymne tout rayonnant qui dans les airs s'élance
Quand Bulbul vient du soir étoiler le silence ;
L'onde qui, sous la rive aux contours assouplis,
Se balance, en berçant l'image d'un beau lis ;
Les souffles du printemps ; l'orgue du sanctuaire
Épanchant dans la nef son fleuve de prière ;
La musique d'un rêve, au chevet embaumé
De l'amante qui dort sous le regard aimé ;
Les sept esprits voilés des harpes éoliques,
Qui chantent leurs amours aux nuits mélancoliques,
Ont des accents moins doux, des sons moins gracieux,
Que les mots accordés dans la langue des cieux :

Harmonieux trésor des phalanges divines,
Et tombant de leur lèvre en perles cristallines.
Ces mots sont virtuels, ces mots sont tout puissants,
De la création germes phosphorescents,
Types mystérieux où la nature existe
Comme un chef-d'œuvre au fond des rêves de l'artiste,
Et qui seuls ont peuplé l'air et l'onde et les bois,
Quand Dieu les prononça pour la première fois.
Ces mots sont lumineux, et leurs flammes dorées
Évoquent des objets les formes éthérées ;
On voit en écoutant . . . . . .
. . . . . .
La parole ici-bas n'a qu'un douteux empire,
Sous nos mots nuageux l'enthousiasme expire,
Le sentiment se glace, et l'âme incessamment
D'une lutte impossible éprouve le tourment.
Comme un homme au cercueil jeté vivant encore,
Elle cherche à sortir de son linceul sonore ;
Et voudrait, remuant, tourmentant son tombeau,
Des ombres du langage affranchir son flambeau.
Le poëte, lui seul, retrouve en son domaine
Quelques titres perdus de la pensée humaine.
Lui seul peut entrevoir le mystère oublié,
Que suspend l'univers sur l'homme humilié ;
Lui seul peut le traduire en oracles de flamme,
Quand le ciel retentit sous le vol de son âme ;
Quand, de ses pleurs sacrés sa lyre humide encor,
Aux pieds du Dieu vivant monte d'un seul accord (1).

Ces traits n'épuisent pas le sujet. L'enthousiasme est essentiel à la félicité des cieux. Dans ce séjour où tout est sublime, toute parole est un chant. Les hymnes des séraphins et des vierges, sœurs des anges, s'exhalent avec les parfums, se répandent avec la lumière, et leur éternelle harmonie est une des splendeurs du ciel. Sous les rayons de Jésus les

(1) Chant I.

âmes, de toutes parts, éclosent comme des fleurs. Au centre de ces félicités et de ces extases, Dieu, leur intarissable source, « Dieu resplendit d'amour, « d'esprit et de puissance. » La Trinité, considérée non comme un être seulement, mais comme un acte, s'accomplit éternellement devant les élus, dont le cœur, à chaque rayonnement du mystère, palpite de nouveaux transports, et découvre à chaque moment comme un nouveau ciel dans le ciel. Marie, qui a perdu, dans cet universel bonheur, l'occasion de consoler, voit « tous les dons de son fils fleurir entre ses mains, » et « les plus beaux des élus accourir pour prendre à ses genoux un ordre de sa voix; » mais les petits enfants, enlevés par la mort à la mamelle de leurs mères, forment, dans le Paradis, le peuple chéri de Marie. Au reste, tout ce qui fut bon et beau sur la terre, tout ce qui porta l'empreinte de Dieu, a été transporté dans le ciel. Non-seulement toutes les merveilles des bois, des champs, des fleurs et de l'aurore, tous les parfums, toutes les splendeurs, toutes les harmonies, mais toutes les actions généreuses, éternelles comme le principe qui leur donna naissance, sont là dans le ciel; les grands souvenirs qui ne sont plus des souvenirs, mais des êtres, étincellent comme autant d'étoiles dans ce mystique firmament; les chefs-d'œuvre des arts y sont aussi, ou plutôt ils y retournent, car ils n'ont été sur la terre que l'ombre d'une pensée divine; ils étaient du ciel avant d'être de la terre :

Raphaël! Raphaël! viens le premier.....
O toi! qui prodiguas tant d'âme à ta palette,
Qu'il ne t'en resta plus pour vivre, jeune athlète!
Toi, *martyr de ce Christ que tu peignais encor;*
Artiste, au Ciel ravi par l'élan du Thabor!.....
Tes vierges dans l'Éden se sont donc envolées.....
Et ton éternité s'enchante de les voir (1).....

Ève et Adam sont auprès de leur poëte, unis ensemble comme sur la terre; car le ciel a ses hymens, hymens toujours bien assortis; les âmes bienheureuses se choisissent les unes les autres sans hésitation, et s'unissent mystiquement.

Et les heureux époux . . . . . .
Sans fin, selon l'esprit, croissent et multiplient
En pensers, en sagesse, en louanges de feu (2).

Il y a pourtant au sein de ce peuple bienheureux une célibataire et une infortunée : Sémida, la plus belle des vierges du ciel, comme elle fut la plus belle des filles de la terre; si belle et si touchante

Que son sourire aurait, sous le glaive enflammé,
Rouvert le Paradis qu'Ève s'était fermé (3).

« La triste bienheureuse » a laissé son cœur sur la terre; je me trompe : dans les enfers. Dernière des filles d'Ève sur le globe qui s'en allait mourir, elle aima le dernier des fils d'Adam, Idaméel, qui avait hérité de toute la beauté de l'homme comme elle de toute la beauté de la femme; vase d'élite et de réprobation qui avait recueilli tout le génie et tout l'orgueil de la race humaine, de même que l'âme de la belle Sémida concentrait toute la piété de l'Église

(1) Chant I. (2) Chant I. (3) Chant II.

chrétienne, dont elle est le dernier représentant. Sémida revit dans le séjour des anges; Idaméel a été précipité dans le repaire des démons, où son génie et son audace l'ont fait roi, et où Satan vaincu est devenu captif et, qui plus est, pénitent. Le douloureux souvenir d'Idaméel occupe incessamment Sémida, et la rend indifférente au bonheur du ciel et solitaire dans la communion des saints glorifiés. En vain, la conviant à leur béatitude, les anges et les séraphins

A la terre d'exil comparent la patrie,

et lui disent

Combien, s'il veut aimer, son cœur pur aimera,
Sous les rameaux penchés de leurs grands bois d'amra ;
Combien est embaumé d'aloès et de rose,
Pour le sommeil d'un ange, un palais d'argyrose.

En vain leur tendre sollicitude

Balance sur ses nuits, dans leurs écharpes d'or,
Des songes plus légers qu'un vol d'alexanor (1).....

Rien ne la console, et il est naturel que celle que les bois d'amra, les palais d'argyrose et les songes pareils au vol de l'alexanor ont laissée insensible, n'attende rien du secours des anges, qui n'ont sans doute rien de mieux à lui offrir. Elle s'en va donc pleurer dans le sein de Madeleine, qui, se souvenant de son grand consolateur, adresse à Jésus-Christ « la pécheresse du ciel » : « Il m'écouta moi-même, » dit-elle. — Oui, répond Sémida,

(1) Chant II.

Au grand jour des alarmes.
Quand la terre vivait.

MADELEINE.

Elle vit dans tes larmes (1)!

Sémida suit les avis de Madeleine. Le Christ prête l'oreille à cette confidence inouïe; il est touché, il veut réunir les deux amants; mais ce dessein en renferme ou du moins en suppose un autre. Sauver le roi des enfers, c'est sauver l'enfer; c'est sauver les princes et les captifs de la cité douloureuse; c'est opérer le rétablissement final dans une étendue qu'aucun théologien n'a jamais rêvée. Il le fera pour l'amour de Sémida, car aucune autre pensée ne l'occupe, aucun autre intérêt ne le détermine. Entre la prière de Sémida et la résolution du Christ il n'y a que ces mots :

Durant neuf de ces jours que l'infini mesure,
De Sémida, sa fille, il sonda la blessure (2).

Sans savoir précisément ce que c'est que des jours que l'infini mesure, on comprend que neuf de ces jours, qui n'auraient pas été trop longs pour sonder la blessure du monde infernal, ont pu suffire pour approfondir un chagrin d'amour; neuf des nôtres auraient suffi. Cet intérêt, tout individuel, décide Jésus-Christ, et sur-le-champ il demande à son Père de pouvoir opérer, au prix d'une seconde passion, la rédemption des enfers. Le Père éternel y consent, tout en doutant du succès; c'est, semble-t-il dire, un essai à faire;

(1) Chant II. (2) Chant II.

Mais l'amour pourra-t-il vaincre l'éternité (1) ?

Le poëte nous transporte ensuite dans l'enfer, séjour de la haine, de la colère et de l'orgueil, empire de la mort; car la mort règne encore où l'on ne peut mourir, et, ne pouvant plus frapper, elle domine encore par l'épouvante qu'elle inspire. Cette description de l'enfer, contre-partie de celle du ciel, est fondée sur la même pensée. Tout le mal terrestre s'est versé dans l'enfer comme dans un gouffre; tout ce mal s'y cristallise, pour ainsi dire, et s'y perpétue; l'intellectuel, le moral s'y matérialise, y prend une forme visible, sans cesser d'être moral et intellectuel. Le signe devient la chose signifiée; la métaphore et son objet se confondent; les deux mondes de l'esprit et des sens n'y forment plus qu'un monde. L'auteur a treize fois de suite bravé les difficultés de cette idée dans la description de treize différents supplices. Le premier est celui

D'un condamné que le bout d'une chaîne
Suspendait dans un puits de feu de la géhenne.
La chaîne était immense ; et chaque anneau de fer,
Prodigieux travail admiré de l'enfer,
Emprisonnait une âme au dur métal mêlée,
Sur la flamme autrefois dans le moule coulée.
Et le noir réprouvé, des effrayants chaînons
De l'un à l'autre bout connaissait tous les noms,
Les noms accusateurs et d'hommes et de femmes :
Car c'est lui dont l'exemple avait perdu ces âmes (2).

Le quatrième est un poëte, qui a fait de son génie un usage coupable: « Il chantait, » dit l'auteur, mais

(1) Chant II. (2) Chant III.

Chaque image, étalant son luxe oriental,
Chaque puissante strophe, en déployant son aile
Dans l'air volcanisé de la nuit éternelle,
Soudain prenait un corps venimeux et brûlant,
Se transformait en hydre, en céraste volant (1).

Un autre est condamné à contempler éternellement son cœur « rouge et dur ainsi qu'un gros rubis ; »

Il consume sa haine à s'abhorrer lui-même ;
Et, comme enveloppé dans un linceul de sang,
Jamais de ce miroir son spectre n'est absent.
. . . . . .
Si son front, dans l'horreur d'une convulsion,
Se rejette en arrière et fuit la vision,
Un souffle faible et lent murmure... — Parricide ! —
Une main apparaît dans l'obscurité vide,
Une main de vieillard, une main sans couleur
Et dont lui-même un jour augmenta la pâleur !
Elle descend sur lui, flétrie et décharnée ;
Saisit par les cheveux sa tête condamnée,
Courbe le criminel écumant et hagard,
Et sur son châtiment ramène son regard (2).

Au milieu de ce peuple de suppliciés règne Idaméel, victime lui-même d'un supplice invisible et sans forme, mais plus intime, Idaméel qui n'est soutenu contre le sentiment d'une torture infinie que par un orgueil infini. Dans ce cœur qui dut être le trône même du crime, les images innocentes et les affections pures de la terre subsistent. Idaméel règne dans l'enfer, et Semida dans le cœur d'Idaméel. Ce recueillement dans la haine et dans l'amour est interrompu par la clameur du peuple in-

(1) Chant III. (2) Chant III.

fernal qui demande des fêtes. Idaméel, « verbe puissant du mal, » fait un signe et tout se dispose, ou plutôt tout est prêt pour l'amusement des démons, dont le cœur, pour nous servir d'une expression d'un vieux *mystère*, « enrage de joie. »

Bientôt des réprouvés l'orgie en feu commence.
Elle agrandit au loin son cercle de démence,
Et les treize cités que l'enfer réunit,
Dressant sur les rochers leurs spectres de granit,
S'émeuvent : et chacune, en la fête ondoyante,
Vomit, de ses vieux flancs, quelque pompe effrayante.
. . . . . .
Et d'enfer en enfer la fête multiplie,
En s'épanouissant, son luxe et ses couleurs :
C'est le mancenillier ouvrant toutes ses fleurs.
Elle vole et rugit immense, universelle ;
Comme un tigre joyeux chaque antre la recèle.
La fête est sous les rocs, la fête est sur les monts ;
Elle vogue, en chantant, sur le lac des démons,
Pareille à ce vaisseau, brillant sur l'onde amère,
Où vint chanter Néron, prêt à noyer sa mère :
Cent volcans allumés lui servent de flambeaux.
La fête, renaissant de tombeaux en tombeaux,
Comme un fleuve écumeux descend dans les abîmes,
Rejaillit, en hurlant, jusqu'aux plus hautes cimes (1).

Dans un intervalle de repos, les damnés se content des histoires; chacun en dit une à son tour; on comprend bien que c'est celle de quelque effroyable forfait. Idaméel est invité à couronner la fête par le récit de ses propres aventures : il dédaigne d'y employer sa voix; mais trois tables d'airain où il a gravé ses souvenirs se découvrent, et le Sphinx,

(1) Chant IV.

premier ministre du monarque des enfers, lit à haute voix l'histoire de son maître.

Idaméel, non pas le dernier-né, mais le dernier trépassé de la race humaine, fut arraché par le fer des flancs de sa mère expirante. La foudre, au même instant, consumait son père. Son enfance fut livrée aux enseignements d'un vieil Hébreu, versé dans les plus noires sciences. Il apprit de lui, dans les temples souterrains d'Éléphanta, des secrets d'une ineffable horreur, et, suçant tous les venins de la science humaine, devint, tout jeune encore, l'ennemi et le rival de Dieu. Cependant la terre défaillante sentait approcher son dernier jour. Idaméel, errant à travers l'Asie dépeuplée, arrive au pied du mont Arar, où, par un prodige inexplicable, la nature a conservé toute sa vigueur et tout son éclat. C'est que, sur la cime de ce mont sacré, l'arche de Noé repose depuis le jour où elle y aborda; c'est qu'à l'ombre de ces sommets vivent les derniers justes : Cléophanor, de la race de David, et Sémida, sa fille, ange d'innocence et de beauté. Une nouvelle humanité pourrait naître de son sein; mais Dieu ne veut pas qu'elle devienne épouse et mère. Le cœur d'Idaméel s'enflamme pour Sémida; il espère la rendre sensible et l'obtenir de son père. Ballotté de l'espérance au désespoir, et plus irrité qu'abattu, un jour, bravant la défense du vieillard, il gravit au péril de sa vie sur le sommet de l'Arar; il y trouve l'arche vénérable, et dans cette arche un globe d'or, dont les cercles et les caractères qui les sillonnent lui révèlent les

secrets du Dieu créateur et les moyens de rendre la jeunesse à l'univers agonisant. Il redescend, et la vue du globe dans les mains d'Idaméel enflamme le courroux de Cléophanor, qui brise le divin talisman, enchaîne sa fille au célibat par d'irrévocables paroles, et bannit de sa présence le coupable Idaméel. Il fuit, désespéré, mais portant dans sa mémoire les germes d'un monde nouveau. Il se dirige vers l'Égypte, où s'est amassé, autour de quelques épis, le faible reste du genre humain. Sa voix promet des merveilles, sa voix les accomplit. Le soleil a recouvré son éblouissante couronne, la sève bouillonne dans le sol réchauffé, la mortalité s'arrête, la force et le courage renaissent; Idaméel fonde une cité florissante, où son mystérieux pouvoir, pour qui un instant vaut des siècles, accumule toutes les ressources et toutes les merveilles des arts. Puis, nouvel Icare, il s'élance dans les airs, et traverse à vol d'aigle tous les horizons de la terre sur laquelle son regard vivifiant ne rencontre pas un seul homme. L'ombre seule de Napoléon interrompt le silence de son voyage. Après avoir salué l'Europe,

> Vieux continent penseur, cerveau de notre globe (1),

il traverse à tire d'aile le ciel de l'Asie, et voit fuir sous ses pieds les cités désertes de la Chine, à qui son mépris jette en passant ces mots amers :

> Peuple qui te disais roi des antiquités,
> Avant que la science, étudiant tes songes,
> De ta carte céleste expliquât les mensonges !

(1) Chant VI.

Peuple de Confutzée, aux pentes du Thibet,
Usant un âge d'homme à lire un alphabet ;
Filant tes arts mesquins, sans amour et sans joie,
Comme sur tes mûriers le ver filait la soie ;
Et d'un œil indécis mesurant ta grandeur
A tes magots lustres, types de la laideur !
Jamais ton pas tremblant ne bondit sur la terre
Au rhythme impétueux des hymnes de la guerre.
Par tes timides lois ton génie arrêté,
De l'instinct du castor eut l'immobilité,
Et comme ton empire, en éteignant sa flamme,
Un mur infranchissable emprisonnait ton âme.
Reste à jamais couché sous ta seconde mort,
Eunuque de l'histoire (1) !

Il revient en Égypte où il trouve son peuple abattu et désolé au sein de l'abondance. Un seul miracle a été refusé au nouveau Prométhée; l'hymen est stérile. Le fleuve des générations est tari. Une seule femme sur la terre peut devenir l'Ève d'un nouveau genre humain, c'est Sémida. Idaméel, accompagné des vœux de son peuple, vole vers le mont Arar. Il voit, sans être vu, Cléophanor mourant; il entend sa fille renouveler le serment de n'appartenir qu'à Dieu; et lorsque, au nom d'un peuple entier et de l'avenir du monde, il la supplie de devenir son épouse, Sémida, attendrie, mais épouvantée, invoque son ange protecteur, Éloïm; il vient, elle se jette sur son sein, et meurt consumée. Tout est fini pour Idaméel, ou plutôt son avenir commence; il se sent déjà s'ajuster à son front une autre couronne que celle qu'il vient de quitter; et, fermant ces

(1) Chant VI.

yeux dont le regard vivifiait la nature, rendant l'univers à son irrévocable destin, il mêle son dernier soupir au dernier soupir de la terre. Il s'est réveillé monarque des enfers.

La lecture des tables d'airain a cessé. On annonce au roi des démons qu'un étranger d'une ineffable beauté et d'une majesté sublime vient de se montrer dans le royaume désolé. Il a déjà franchi plusieurs des provinces de l'enfer, il s'avance. Quel est-il? Les damnés sont interrogés. Caïn a cru reconnaître Abel, Abel qui vient l'absoudre. Aux yeux de Sémiramis, c'est Ninus, qui lui apporte après des siècles le pardon de sa mort. Robespierre s'écrie que c'est Louis XVI, qui vient lui offrir sa grâce. Mais on conduit l'inconnu devant Lucifer, et le démon pénitent a reconnu Jésus-Christ.

C'est Jésus-Christ, en effet, à qui sa pitié pour Sémida a suggéré l'idée de sauver Idaméel et, tout d'un temps, le reste des démons; quant aux damnés, cela va bien sans dire. Ici commence une série de scènes dont je ne reproduirai pas les détails. Un mot suffira : c'est Gethsémané, c'est le Calvaire, mais avec des circonstances proportionnées (l'auteur l'a voulu du moins) à la difficulté de l'entreprise et à l'importance du résultat. Tous les moments, tous les éléments de la première passion sont reproduits, mais avec une horrible intensité, et dans des dimensions colossales. C'est ainsi, par exemple, que la croix de Jésus-Christ « égale en hauteur l'axe entier de l'abîme; » c'est ainsi que la couronne d'épines

est nouée avec des vipères, et porte à chacune de ses pointes l'âme d'un parricide.

A chaque redoublement de souffrances, le mystère de la rédemption s'accomplit visiblement; la croix grandissant incessamment vers le ciel, y porte la divine victime, et avec elle tout l'enfer, transporté par degrés du sein de ses ténèbres et de sa morte atmosphère dans l'air lumineux et vivifiant de Dieu. Idaméel, qui voit son empire et lui-même emportés par la miséricorde, se saisit d'une lance, l'enfonce dans le cœur de Jésus, où elle atteint et consume le divin amour. Aussitôt le corps de Jésus se détache de la croix, au pied de laquelle il reste gisant; tout redescend, tout retombe, tout s'abîme; l'enfer a ressaisi l'enfer. La charité du Christ n'a pourtant pas tout entière péri, puisque, à défaut de la rédemption qu'il n'a pu consommer, il supplie son père de le laisser éternellement auprès des damnés, pour les consoler éternellement. Mais le Père éternel va au delà des vœux de son fils, et, prenant à lui l'œuvre que le Christ n'a pu achever, il répand hors de lui une lumière incréée et mystique, qui est proprement le rayonnement de sa propre essence, lumière sereine, mais dévorante, et auprès de laquelle la foudre n'est rien. Idaméel la voit envahir le royaume ténébreux, il la brave encore de son regard, dans lequel se concentre pour la dernière fois tout ce que l'enfer peut former d'audace et de haine; mais elle l'atteint, elle l'anéantit, elle anéantit l'enfer; l'enfer est désert, ou plutôt l'enfer n'existe plus;

mais au même instant de nouvelles phalanges de bienheureux ont paru dans le ciel; Idaméel est à leur tête, Idaméel, converti et sanctifié comme Satan, adore en silence l'œuvre ineffable de son salut; les armées des cieux célèbrent la dernière consommation, et Sémida, qui a retrouvé son époux, chante dans l'extase de son bonheur :

Mon rêve est accompli... Sainte métamorphose !
De ma vie, ô Seigneur ! tu me rends la moitié.
Le bûcher des douleurs a son apothéose ;
Je lisais l'avenir écrit dans ta pitié !
J'enlevais, dans l'espoir qu'on appelait démence,
La borne où ta justice arrêtait ta clémence.
Je devançais le vol de cet hymne au saint lieu,
J'agrandissais le jour que ton regard colore ;
Dans mon cœur je sentais éclore
Le beau lis du pardon sous l'haleine de Dieu (1).

Voilà une esquisse rapide de l'œuvre de M. Soumet. Cette analyse n'est pas aussi détaillée que nous l'aurions voulue ; mais nous croyons pouvoir dire qu'elle est exacte, et assez complète pour servir de base aux observations qu'il nous reste à présenter.

Il serait présomptueux de notre part et injuste envers M. Soumet, d'envelopper notre dessein de précautions oratoires. Notre critique, destinée à se perdre au milieu des applaudissements qui saluent son nouvel ouvrage, ne sera peut-être accueillie que de lui seul. Nous n'avons donc à nous alarmer ni pour lui ni pour nous des coups que nous allons lui porter, et le seul accent qui nous convienne est

(1) Chant XII.

aussi le seul qui l'honore. Ce n'est pas à dire pourtant que nous nous complaisions à mettre en lambeaux un travail de plusieurs années, et l'une des œuvres les plus consciencieuses, à certains égards, que depuis longtemps notre littérature ait produites. Le plaisir de blâmer est un pauvre plaisir, celui d'admirer est aussi vif qu'il est pur. Les beaux talents sont le patrimoine de tous; tous en doivent être jaloux, mais tous aussi doivent s'alarmer des écarts du génie et s'affliger de ses chutes; tous, avares d'une richesse intellectuelle qui profite à tous, doivent souffrir de la voir mal administrée; et quand une énorme dépense se trouve, en dernier résultat, improductive, ce qui devrait être pour tout le monde un sujet de deuil ne peut être un sujet de joie que pour des insensés ou pour des envieux.

Or, c'est une de ces dépenses à la fois énormes et improductives que nous reprochons à M. Soumet. Nous croyons pouvoir, sans abus, appliquer ici l'adage sacré : « Il sera beaucoup redemandé à quiconque il aura été beaucoup confié (1). » Une grande puissance entraîne une grande responsabilité; il n'est pas permis de déterminer à la légère l'emploi d'un très grand talent; on ne doit le mettre qu'au service de la vérité. Ici, qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne distinguons point en ce moment, dans le mot *vérité*, le sens littéraire du sens moral; et si l'on prétend exciper de nos opi-

(1) Évangile selon saint Luc, XII, 48.

nions religieuses contre notre critique, nous sommes prêts à nous transporter sur le terrain de la littérature. Le poëme nouveau n'est pas vrai sous le point de vue littéraire, par cela même qu'il n'est pas vrai sous le point de vue religieux. Si nous parvenons à le prouver, nous aurons convaincu l'auteur d'avoir *malversé*, puisque, avec des fonds suffisants pour élever un édifice durable, il n'a élevé qu'une construction temporaire, comme ces palais de bois peint et doré qu'on élève dans les places publiques le jour de la fête d'un roi, ou au retour d'une armée victorieuse.

Le poëme que M. Soumet a rattaché au christianisme par un lien trop dérisoire, aura deux classes de lecteurs : les croyants et les non-croyants. Or, pour ce qui est des premiers, il est inutile de prétendre qu'ils prêtent leur âme aux impressions que le poëte a voulu produire. Le poëme, pris dans son ensemble, n'est ni beau ni touchant pour eux, parce que pour eux il n'est pas vrai. Expliquons-nous bien. Cette classe de lecteurs ne rejette point toute fiction : ce serait nier la poésie même. Elle ne se refuse point à l'intérêt qui naît de la peinture des mœurs et des passions anti-chrétiennes : ce serait effacer presque toute la littérature. Le chrétien s'interdit si peu la vue de ces tableaux qu'il pourrait les avoir tracés ; il en jouit même, en un sens, mieux que d'autres, parce qu'il les approfondit mieux ; et la littérature la plus païenne devient chrétienne pour lui par l'impression qu'il en reçoit. Il y trouve

une vérité complète dans son genre et précieuse, la vérité dans la représentation de l'erreur.

Il ne sera pas toujours libre de refuser son attention, sa sympathie même, à des écrits où la religion qu'il professe est attaquée dans ses fondements. Les préjugés qui peuvent armer contre le christianisme un esprit pensant ont leur racine dans notre nature, qui, du moins comme fait, est une vérité, et, à partir du fait de la chute, une nécessité; nos plus funestes erreurs sont des erreurs humaines; il faut même convenir qu'il y a une vérité à la racine de chacune d'elles; car elles ne sont guère que le prolongement tortueux d'une tige primitivement droite. Il y a donc pour le chrétien plus d'une raison pour ne pas tout d'abord détourner son regard d'une œuvre directement hostile à ses convictions. En tous cas, et ceci mérite considération, l'écrivain qui rejette en bloc la religion chrétienne ne porte pas atteinte à sa composition et à son organisme intérieur; elle subsiste comme un tout dans ses attaques mêmes; ce qui permet de croire, jusqu'à preuve du contraire, que de même qu'il la rejette tout entière, s'il l'acceptait, il l'accepterait tout entière, et que comme il n'est pas incrédule à moitié, il ne serait pas croyant à moitié. Pour nous, il est dans le vrai. Il y a ici la lutte de deux principes, les plus profonds et les plus vastes entre lesquels puisse balancer la pensée humaine; c'est la lutte de deux humanités, de deux mondes; cette lutte étant franche, les termes en étant avoués, nous pensons que,

même aux yeux du chrétien qu'elle afflige, elle a quelque chose de grand.

Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que, dans tous les cas que nous avons supposés, le chrétien n'est point obligé de se diviser, de se séparer de lui-même ; sa conscience de chrétien n'est point en souffrance; elle ne subit point une position fausse et des rapports équivoques : elle est avec des étrangers, des ennemis peut-être, mais qu'elle connaît pour tels. Elle est affligée, mais non violentée, et ce qui l'afflige l'intéresse. Mais lorsque vous continuez l'Évangile dans une fiction qui dément l'Évangile; lorsque vous mettez en scène la Divinité elle-même pour lui faire dire le contraire de ce qu'elle a dit et faire ce qu'elle n'a pas voulu faire; lorsque la Révélation devient entre vos mains le premier chant d'un poëme que vous vous chargez d'achever, et le christianisme une ébauche incorrecte que vous prenez sur vous d'amender, vous avez beau dire à ce lecteur chrétien : « N'ayez pas peur, ce n'est qu'une fiction poétique, je ne dogmatise point; » vraiment il le sait bien; car si vous dogmatisiez, vous vous donneriez pour prophète, et votre place serait à côté de Mahomet; l'avertissement est superflu et l'excuse ne suffit pas. Ce n'est, dites-vous, qu'une fiction poétique! mais feindre ainsi, c'est dogmatiser négativement, à rebours; c'est, dans l'impuissance de faire un autre Évangile, en caresser l'image, en inspirer le goût, en insinuer le regret, et travailler par conséquent à nous rendre mécon-

tents de l'ancien; c'est tout au moins donner à croire que vous ne prenez pas le christianisme au sérieux, et si ce n'est pas vous jouer de la vérité, c'est jouer avec la vérité. Est-ce là ce que vous appelez les immunités de la poésie? où sont alors celles de la vérité? Si vos fictions font un effet très positif, votre responsabilité n'est-elle pas très positive? et si l'effet de ces fictions est un mal, votre faute est-elle aussi une fiction? Voilà ce que vous dira tout lecteur chrétien; quelle impression voulez-vous, après cela, que produise sur lui, comme œuvre d'art, votre poëme si beau dans les détails? Si l'admiration est inséparable de la sympathie, la beauté de votre poëme (je parle toujours de l'ensemble) est nulle et non avenue pour lui. La douleur qu'il éprouve, et que renouvelle chacune de vos inventions, intercepte les impressions littéraires qu'il pourrait recevoir.

Le christianisme est devenu pour lui une seconde conscience; or ce n'est que sauf les vérités que nous portons dans notre conscience que nous pouvons livrer notre cœur à l'action d'un ouvrage de l'art. Ceci ne se discute point; un sentiment intime, un instinct, une condition fondamentale d'existence ne peut se réfuter; c'est peine perdue de prouver à un chrétien que la *Divine Épopée* est une belle chose; s'il faut un sens pour percevoir cette beauté, sa foi religieuse l'en a privé. Cette œuvre est en dehors, ou si vous l'aimez mieux, au-dessus de sa sphère.

Quant aux lecteurs non-croyants, c'est autre chose au premier coup d'œil. Il semble que, sauf les conditions auxquelles toute œuvre d'art est assujettie, leur intérêt le plus vif est acquis à la *Divine Épopée*. Et vraiment si je devais accepter de confiance ou prendre au sérieux tout ce qu'ont déjà dit sur la conception générale de ce poëme des critiques de haut parage, je me tairais, honteux de ma propre opinion, et bien décidé à la garder pour moi. N'a-t-on pas salué comme une idée heureuse, surtout comme une idée chrétienne (on aurait dû dire *plus que chrétienne*), l'idée-mère de cette composition? N'a-t-on pas, sur un premier aperçu, placé la *Divine Épopée* entre les chefs-d'œuvre de Dante et de Milton, au-dessus desquels, bien entendu, elle plane par la généreuse liberté de la conception? Et la critique n'eût-elle rien dit encore, nous est-il permis de présumer qu'un homme de l'esprit de M. Soumet, un homme à qui certes le tact poétique ne manque pas, ait pu si longtemps perdre ses soins autour d'un arbre privé de racines sans s'apercevoir qu'en effet cet arbre n'en avait point? Après cela, on voudra bien croire que la seule force de la conviction peut me donner le courage de dire que M. Soumet s'est radicalement trompé, en croyant que « la lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve (1), » lorsque ses rêves sont en opposition avec la conscience de l'humanité; quant aux critiques, je les récuse hardiment et j'en appelle au peuple. Le

(1) Épigraphe de *la Divine Épopée*.

peuple, croyant ou non-croyant, a des instincts plus vrais et plus sûrs. Pour ceux qui ne croient pas à l'Évangile, le christianisme n'est sans doute qu'une hypothèse; mais pour eux il est inviolable comme hypothèse aussi bien que pour les autres il est inviolable comme fait. Ils ne vous ont pas demandé de leur faire un poëme chrétien; mais quand vous leur annoncez un poëme chrétien, ils prétendent qu'il le soit tout à fait. Au point de vue où votre promesse les a placés, ils deviennent croyants, et même orthodoxes. Ils peuvent ne pas être chrétiens, mais ils ne peuvent faire que le christianisme ne le soit pas. Il a, comme tradition, comme culte, une existence de fait contre laquelle ils ne songent pas à s'inscrire en faux. Que gagneraient-ils à son altération? et littérairement que n'y perdraient-ils pas? Il faut donc leur donner satisfaction sur ce point. Vous n'essayeriez pas, je le suppose, au milieu d'un peuple tant soit peu instruit, de donner à l'un des monarques qui l'ont gouverné le caractère et l'esprit d'un autre, de transporter à Henri IV, par exemple, la défiance, la fourberie et la cruauté de Louis XI. Cela ne serait pas supporté. Il y a même plus : de grandes vérités historiques sont encore à l'état de paradoxes; c'en est un peut-être de dire que Henri IV fut ingrat, que le grand Condé fut égoïste et perfide; il faudra que les historiens aient depuis longtemps familiarisé les esprits avec un aspect si nouveau de ces deux personnages pour que la poésie ose les représenter sous ces traits, si, du moins,

après cette rectification, ces deux caractères appartiennent encore à la poésie, qui se ferait, tout au plus, l'organe d'une réhabilitation, mais plus difficilement l'instrument d'une dégradation. Eh bien! concluez de l'histoire à la religion. Une religion n'est point une idée, un philosophème qui n'appartient à personne et que chacun peut remanier à son gré; c'est un fait, vrai ou faux, mais un et indivisible dans sa fausseté comme dans sa vérité. Niez-le, si vous voulez (et que ce soit en prose, car la poésie n'est pas faite pour nier); mais ne l'altérez pas, car son intégrité poétique est sous la protection des incrédules comme sous la protection des croyants. Nous avons pour nous la pratique des poëtes. Tous ceux qui ont exploité le christianisme avec succès n'étaient pas chrétiens, mais tous ont accepté l'hypothèse orthodoxe, tous ont abondé dans le sens de la Bible, ou dans celui de la tradition, là où la tradition est une Bible. Voltaire n'a-t-il pas dit :

> C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
> Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
> C'est là que de sa tombe il rappela sa vie (1).

Et ailleurs :

> La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
> Unis et divisés composent son essence (2).

Et encore :

> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus (3).

Peut-être eût-il mieux fait de ne point affirmer en vers ce qu'il niait en prose; mais enfin, voulant

(1) *Zaïre*. Acte II, scène III.
(2) *La Henriade*. Chant X. (3) Ibid.

affirmer, il a bien fait de ne pas affirmer à moitié; voulant croire, il a bien fait de ne pas inventer. Littérairement, on doit lui en savoir gré; mais qui, en revanche, lui a su gré des passages rationalistes de la *Henriade*, où sa philosophie déiste se détrempe dans la saveur fade d'un christianisme édulcoré? Quant aux poëmes de Milton, de Dante et de Klopstock, je n'ai pas besoin d'en parler. On a pu discuter la convenance religieuse de ces fictions; le succès de ces grands hommes n'a pas pu lever les scrupules de tout le monde; le contact, si ménagé soit-il, de la religion avec la fiction, sera toujours périlleux; mais du moins, chez eux, le fondement demeure ferme, tous les éléments essentiels du dogme chrétien se retrouvent, et leurs inventions les plus hardies ne font que l'exprimer (1). Il en est autrement des poëtes qui, voulant lever sur le christianisme un tribut au profit de la poésie, n'acceptent pas franchement l'hypothèse chrétienne, et jetant un manteau constellé sur les épaules d'un fantôme, enveloppent des noms et des souvenirs évangéliques leur philosophie panthéiste ou humanitaire. Il en résulte une couleur menteuse qui n'a point de nom et n'en peut point avoir, des tons faux et sourds, une incohérence d'expression, dont tout le monde ne se rend pas compte, mais que tout le monde sent. Toutefois, l'offense étant négative, on ne voit pas distinctement le christianisme nié dans une de

(1) On nous fait sur l'épisode d'Abbadona, dans le poëme du *Messie*, une objection que nous examinerons plus tard.

ses parties, affirmé dans l'autre, et l'arbitraire individuel se jouant dans les traditions des siècles. L'héritage peut sembler intact, et cette illusion qui sauve au lecteur la plus désagréable des impressions, épargne au poëte de la part du lecteur ce désaveu accablant dont le plus grand talent ne saurait se relever. Mais comme reconstruction arbitraire de la tradition, rien n'a été tenté, je le crois, de plus audacieux que la *Divine Épopée*.

Ce n'est pas, certes, sur un seul point que les données fondamentales du christianisme sont altérées dans ce poëme ; mais nous ne pouvons tout relever. Il vaudrait la peine, cependant, de signaler la manière dont M. Soumet fait mourir le globe de la terre. Il est de foi, pour le chrétien, que ce globe périra soudainement dans une immense conflagration, et passera, comme dit saint Pierre, « avec un « bruit sifflant de tempête (1). » L'universelle mort le surprendra tout vivant ; sa fin sera tragique ; et qui sait si cette mort lui survenant au plus haut période de son développement, il ne sera pas, comme le héros d'un panégyrique fameux, « enseveli dans son triomphe? » Quelle voix avait murmuré cette fatale sentence aux oreilles de l'antiquité ? Je ne sais, mais elle l'a connue, et ses poëtes en ont parlé. Chez M. Soumet, au contraire, l'univers meurt de défaillance et peu à peu. Cette lente agonie du globe terrestre entrait dans le dessein général de sa composition ; mais la dissolution soudaine de notre

(1) Deuxième Épître de saint Pierre, III, 10.

planète n'est peut-être pas moins essentielle au système de la religion chrétienne. Quand le christianisme serait un simple poëme, l'extinction graduelle de la vie de la terre serait, dans ce poëme, une disparate, une disconvenance; l'autre invention, du moins, entrerait bien mieux dans l'esprit général de cette grande composition cyclique. La souveraineté de Dieu, la liberté de sa providence, sa qualité de juge, y paraissent mieux; et il est beau de voir la destinée de la maison subordonnée à celle de ses habitants, l'ordre temporel à l'ordre spirituel, la terre cessant d'exister ou d'être habitable du moment où les desseins de Dieu sur l'homme sont accomplis, plutôt que de voir la carrière spirituelle du genre humain arbitrairement interrompue par l'épuisement de la planète qui lui a servi de pied-à-terre. Au surplus, s'il n'est question que de poésie, j'aime mieux ici celle de l'apôtre saint Pierre. Dans la mort progressive et lente de la terre, il y a quelque chose de sinistre qui serre le cœur. Dieu est absent, ou du moins ne se montre pas; sa présence, au contraire, éclate dans une catastrophe soudaine: mon imagination supporte mieux la pensée d'un Dieu vengeur que celle de l'absence de Dieu. Mais, quoi qu'il en soit, il ne fallait pas dans un poëme dont le christianisme est le sujet, et par conséquent dont l'Évangile est la base, infliger à la terre ce genre de mort. Campbell, dans son poëme sur le *Dernier homme*, a fait abstraction de la révélation chrétienne, et c'est une preuve de tact; Grainville ne connaît de toute

cette révélation que la première histoire de nos premiers parents, ou même seulement leurs noms. Au contraire, l'auteur de la *Divine Épopée* se place sur le terrain et au beau milieu de la révélation chrétienne, pour nier implicitement ce qu'elle affirme, ou du moins pour affirmer ce qu'elle n'affirme pas.

Mais ce premier grief ne peut pas nous arrêter longtemps en présence de celui qui porte sur le sujet même de la *Divine Épopée*. Ce poëme a pour sujet, et devrait avoir pour titre, *l'Enfer racheté par une seconde passion de Jésus-Christ.*

Si le titre ne déclare pas le sujet, ce n'est pas absolument la faute de l'auteur. Une déférence dont nous honorons le principe (et qui n'avait qu'à s'adresser plus haut pour lui faire changer le sujet même de son ouvrage) l'a déterminé à substituer un titre magnifique, mais vague, à la désignation exacte et claire que sa franchise n'avait pas longtemps cherchée. On lui a donné un conseil que nous ne concevons pas. Dans l'intérêt sérieux qu'on a sans doute invoqué, c'est le titre actuel qui aurait dû scandaliser, c'est l'autre qu'on aurait dû proposer, si l'auteur ne l'avait pas d'abord adopté. Après le malheur qu'il pouvait y avoir dans le choix du sujet, un autre malheur était de le dissimuler. Réclamer contre un titre franc et précis, c'était prendre le scrupule à rebours. L'auteur avait trouvé dans sa candeur un bien plus sage conseiller.

Mais laissons le titre, et revenons au sujet, qui

est bien l'Enfer racheté par une seconde passion du Christ. Ceci peut se passer de commentaire. Chrétien ou non chrétien, il n'est personne qui ne sente que le dessein annoncé dans ce peu de mots porte en lui-même sa propre négation, le principe de sa ruine, qu'il se résout, pour tout dire, en un véritable non-sens. Comme le rachat de l'enfer par le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ ne peut pas plus être conçu *à priori* que l'existence même de Jésus-Christ, l'auteur n'a pas prétendu arriver par le raisonnement à l'espérance certaine de la rédemption des réprouvés. Le seul chemin par où il ait pu y arriver, c'est la révélation évangélique; mais chose étrange, ce chemin n'est pas un chemin, c'est une barrière; ce fondement que le poëte paraît donner à son œuvre est une mine qu'il creuse sous sa base; en nous renvoyant à l'Évangile comme à son autorité, c'est réellement à sa condamnation qu'il nous renvoie; en un mot, il ne peut énoncer le sujet même de son œuvre, sans l'exposer à la flétrissure de l'*index* où Rome ne manquerait pas de mettre cette épopée, si son titre la lui dénonçait; à moins pourtant que Rome n'ait admis que « la lyre peut chanter tout ce que l'âme rêve. » Heureusement le titre dissimule le sujet.

Mais le goût a aussi son *index*; le goût ne supporte pas plus que la religion la contradiction flagrante que nous avons signalée. Ceux mêmes qui prennent le christianisme sur le pied d'une hypothèse, ne peuvent trouver belle, ne la trouvant pas vraie, une

combinaison qui, dans un hommage formel à l'Évangile, renferme la négation de l'Évangile, et qui, le terminant pour ainsi dire en mythologie, le réduit tout entier à n'être qu'une mythologie. Il n'est pas nécessaire, ici, d'invoquer le sens moral; qu'on s'en rapporte à la simple raison : elle rendra le même oracle. La raison n'a pas besoin d'être avertie par le sens moral pour reconnaître que les conséquences d'un principe doivent être en rapport avec ce principe, vrai ou faux; qu'une chose quelconque ne peut se développer dans un sens étranger ou contraire à sa nature; qu'une religion est une religion; et que celui qui nous la donne pour telle ne peut pas en même temps la traiter comme une poésie, faire épanouir autour d'elle une lumière qui ne vient pas d'elle, faire fleurir à sa surface une poésie dont elle n'est pas le principe. Cela ne serait pas raisonnable; or, ce qui n'est pas raisonnable peut-il jamais être beau? ce qui est faux peut-il être poétique?

Nous ne confondons point avec le sujet qu'a choisi M. Soumet le sentiment qui lui a fourni son sujet. Nous nous voudrions du mal à nous-même si nous ne rendions pas justice à cette première inspiration, qui est celle d'une généreuse, et en tout cas, d'une légitime pitié. Beaucoup d'autres avant M. Soumet ont eu peine à supporter la pensée de l'éternelle désolation des pécheurs morts sans repentir. C'est ce sentiment, non pas seul, à la vérité, qui a créé dans l'Église romaine le dogme du purgatoire, ail-

leurs la croyance à un monde intermédiaire, où l'épreuve de la vie interrompue par la mort avant le temps (à supposer que quelqu'un meure *avant le temps*), se reprend et se consomme. Ce n'est pas le lieu de discuter la base exégétique, assez faible à notre avis, de ce dogme et de ces opinions. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que ceux qui les soutiennent n'ont garde de supposer une seconde crucifixion de Jésus-Christ. Comme leur système n'est pas pour eux de la poésie, mais de la religion, ils cherchent à se persuader que ce monde intermédiaire leur est donné ou concédé par les textes de l'Écriture. Éprouvant le besoin d'y croire, et n'admettant que l'Écriture pour fondement de leurs croyances, s'ils ne trouvaient pas dans l'Écriture quelque lueur pour leur système, il ne leur viendrait pas à l'esprit de se dire : « Le purgatoire ou le Hadès n'existent pas dans l'Écriture, il nous faut donc l'inventer; » car, encore un coup, le point pour eux c'est de croire, et l'on ne croit pas à ce qu'on a inventé. Ils pourront donc bien, comme tous ceux à qui une opinion est chère, aider au texte sans s'en apercevoir; mais ajouter au texte, mais surtout le contredire, ils n'en seront pas même tentés : qu'y gagneraient-ils en effet? c'est du texte seul qu'ils peuvent recevoir contentement. Or, s'il y a dans l'Écriture quelques mots dont l'interprétation puisse induire, négativement ou positivement, à croire que le sacrifice une fois consommé du Christ étendra finalement ses effets à l'universalité des hu-

mains, il n'y a pas un passage, pas un mot qui puisse servir de prétexte à la supposition d'une seconde venue du Christ autre que sa venue en gloire; il y a, au contraire, une foule de mots et de passages qui en excluent jusqu'à la simple idée ; et les chrétiens dont je parle, si elle leur était proposée, se récrieraient avec effroi contre la pensée de « faire « descendre Jésus-Christ d'en haut, » comme s'exprime saint Paul, ou, comme il le dit encore, « de « le ramener d'entre les morts (1). » L'Écriture, à la vérité, leur parle d'une seconde crucifixion du Christ. « Il est, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, « des hommes qui crucifient de nouveau le Fils de « Dieu (2). » Cette expression énergique est seule adéquate pour nommer le crime de ceux d'entre les chrétiens dont la conduite « expose le Fils de Dieu « à l'opprobre (3). » Mais certes, cette métaphore sublime, dont le sens est si évident, ne peut devenir une séduction pour leur sincérité, et ne donne point le change à leur foi, ou, pour mieux dire, à leur bon sens. Si la passion se renouvelle, en effet, ou plutôt si elle continue perpétuellement, ce n'est plus Christ, c'est le christianisme qui est mis en croix; c'est chacun des disciples de Jésus-Christ qui « achève, » avec les mérites de moins, « d'endurer « en son corps le reste des souffrances de Christ « pour son corps qui est l'Église (4); » or, ce reste

(1) Épître de saint Paul aux Romains, X, 6.
(2) Épître aux Hébreux, VI, 6. (3) Ibid.
(4) Épître de saint Paul aux Colossiens, I, 24.

est inépuisable comme l'âme, inépuisable comme la malice de l'ennemi de la vérité, et n'aurait point de fin si ce monde ne finissait point.

Voilà comment des hommes qui portent dans leur cœur le même besoin que M. Soumet, s'arrêtent à la limite qu'il a franchie. Ne croyez pas même qu'ils se plaignent de cette limite et qu'ils regrettent de voir absolument fermée la perspective d'une seconde passion de Jésus-Christ; car s'il y avait dans l'Écriture un seul mot qui semblait l'ouvrir, ce mot serait bien plus propre à scandaliser leur foi qu'à réjouir leur espérance. Ils emploieraient plus volontiers les ressources de la critique et de l'exégèse à effacer cet indice qu'à le convertir en preuve; car si ce mot les forçait à admettre une seconde intervention de Jésus-Christ, ils seraient embarrassés de s'en rendre compte à l'honneur de la sagesse et du caractère de Dieu. Il leur faudrait étouffer le murmure de leur raison qui leur demanderait pourquoi Dieu n'a pas sauvé tout d'un coup tous ceux qu'il consentait à sauver, pourquoi il a livré deux fois son Bien-Aimé à la mort, ou pourquoi, n'ayant pas voulu sauver le monde entier, il se ravise maintenant, ou enfin (je me place au point de vue de leur opinion particulière), pourquoi tous étant sauvés *in petto*, il y a pourtant un Hadès ou un purgatoire? Il est inutile d'en dire davantage pour faire comprendre que ces catholiques ou ces chrétiens ne peuvent pas même envisager l'idée d'une seconde expiation, d'une rédemption en deux termes; ce que

nous aurions plus de peine à faire comprendre, ne le comprenant pas nous-même, c'est comment un poëte sincèrement catholique, évidemment sérieux (voyez sa préface, voyez ses écrits antérieurs et sa vie), a pu concevoir une pareille idée, et la poursuivre durant de longues années, sans s'apercevoir qu'il était engagé dans une fausse voie et sans rebrousser chemin.

Disons maintenant que quand l'auteur n'aurait été lié par la profession d'aucun dogme ni par aucun soin de la conséquence logique, bien loin d'être attiré par l'idée sur laquelle il a fondé son poëme, cette idée eût dû le repousser. Une seconde passion du Fils de Dieu! Mais celui qui peut en concevoir une seconde sait-il donc bien ce que c'est que la première? Dieu manifesté en chair, Dieu devenant le serviteur et la victime de l'homme, le Bien-Aimé du Père éternel livré à la fureur des méchants, est-ce une chose qui se puisse répéter? et si elle se répète néanmoins, était-elle dès la première fois ce qu'elle nous paraissait être? Non, si le Fils de Dieu peut mourir deux fois, ni lui ni son œuvre ne sont ce que nous avons imaginé; il n'est pas Dieu, et sa mort n'est pas la mort d'un Dieu. Si le Fils de Dieu peut mourir deux fois, il peut mourir dix fois, et dix fois sans accomplir le but de sa mort et sans épuiser le calice de la vengeance. S'il peut mourir deux fois, il faut effacer de l'Évangile toute la sublime histoire de son agonie; car ce n'est pas ainsi que lutte contre la mort, ce n'est pas ainsi que meurt

un être qui peut mourir deux fois. Celui-là seul peut supporter la pensée d'un second trépas de Jésus-Christ, qui ne connaît pas ou qui a pu oublier les circonstances de son premier trépas. Mais qui ne les connaît pas, et qui a pu les oublier? La seule idée d'une répétition flétrit tellement dans notre esprit le caractère de ce mystère divin, qu'il nous semble que s'il eût été au pouvoir des ennemis du christianisme d'accréditer dans le monde la fable dont M. Soumet fait la matière de ses chants, ils n'auraient pas de meilleur moyen de ruiner la foi dans le cœur des croyants; ils trouveraient mieux leur compte à dresser une seconde croix qu'à renverser la première. Nous pouvons bien parler ainsi, puisque, à l'état de pure fiction poétique, et telle qu'une lance dont on a arraché le fer, cette imagination nous a bouleversé. La tristesse amère qu'un sarcasme impie n'aurait pu nous donner, nous l'avons éprouvée à la vue de cet inconcevable remaniement des croyances du monde chrétien. C'est sans doute parce que notre foi est faible; mais sommes-nous le seul dont la foi soit faible? et d'ailleurs une piété délicate et tendre n'en souffrira-t-elle pas autant?

Nous ne voudrions pas nous permettre un rapprochement injurieux; mais puisque la *Divine Épopée* a bien osé dresser une seconde fois la croix du Sauveur, nous avons le droit de dire qu'elle a renouvelé pour nous les scènes du prétoire. Nous sommes un très faible chrétien; notre foi mérite à peine le nom

de foi; néanmoins nous ne pouvons donner une idée de l'inexprimable peine que nous avons éprouvée à la lecture de ce poëme, qu'en disant que nous avons cru voir, à la distance de dix-huit siècles, les hommages dérisoires offerts à Jésus-Christ en ce lieu funeste, cette robe de pourpre, ce sceptre de roseau, ce peuple agenouillé chargeant de coups celui qu'il a l'air d'adorer. Nous avons entendu encore cette question insultante : « Christ, devine « qui t'a frappé (1) ? » Mais à cette question la différence éclate. Qui t'a frappé? Ce n'est pas un ennemi, c'est un ami. Qui t'a frappé ? Quelqu'un qui ne sait pas même qu'il t'a frappé, quelqu'un qui t'a frappé en rêve, et qui serait désolé si on pouvait lui faire croire qu'il t'a frappé. Devine qui t'a frappé ! Ce n'est pas lui, cet esprit élevé et généreux, ce n'est pas un homme, c'est un siècle, dont cet homme est devenu l'involontaire instrument. Oui, chaque siècle te frappe, ô Christ! Mais c'est la manière de celui-ci, il frappe en saluant; il ne se donne plus la peine de haïr; il n'en a pas la force; il n'en trouve pas le sujet; car on ne hait que ce que l'on craint, et l'on ne craint que ce que l'on a mesuré. Or, ce qui n'a point de mesure a été mesuré; le christianisme n'est plus qu'un phénomène; et c'est sous la secrète influence de cette idée, sans la partager toutefois, que M. Soumet a écrit la *Divine Épopée*.

Au reste, cette répétition arbitraire de la passion de l'Homme-Dieu est, dans le nouveau poëme,

(1) Évangile selon saint Matthieu, XXVI, 68.

exactement ce qu'elle pouvait être : un petit événement en comparaison de la première passion. Forcément, l'auteur a marqué la distance qui sépare les deux faits. Il ne conçoit pas sans doute la première incarnation autrement que l'Évangile ne la présente, je veux dire comme l'effet d'un dessein librement et spontanément formé dans le sein de l'essence divine ; mais il donne à la seconde incarnation un autre et plus humble berceau. C'est l'homme cette fois qui suggère cette idée à son Créateur, lequel n'y songeait pas. Les pécheurs avaient été bien et dûment condamnés ; le juge éternel ne se doutait nullement d'avoir mal jugé ; il croyait (il faut qu'on nous pardonne l'irrévérence de ce langage), il croyait avoir satisfait à la miséricorde autant qu'à la justice, et il est clair que si Dieu réellement y avait satisfait, rien au monde ne pouvait lui faire réformer son arrêt ; mais à l'ouïe des gémissements d'une âme sauvée (mettons, si l'on veut, de toute l'humanité sauvée) il revient sur sa sentence, il admet un nouveau pourvoi, un nouvel appel ; il s'était donc trompé, et c'est l'homme qui le lui apprend ; ou, s'il ne s'était pas trompé, quel est cet étrange pouvoir de l'homme d'obtenir de Dieu ce que Dieu n'a pu obtenir de soi-même ? Quel est présentement le motif de Dieu ? qu'est-ce qui le détermine ? à laquelle des perfections divines correspond le repentir de celui qui « n'est pas homme pour « mentir, ni fils de l'homme pour se repentir (1) ? »

(1) Les Nombres, XXIII, 19.

On ne le voit pas, et il ne semble pas que l'auteur s'en soit mis en peine; Dieu lui-même, dans l'ouvrage, n'a pas l'air de s'en soucier davantage; il laisse faire son Fils, mais le dirai-je? en vieillard fatigué qui se défie des grandes entreprises et de l'enthousiasme de la jeunesse; il en arrivera, semble-t-il dire, ce que pourra; si l'affaire réussit, à la bonne heure; il n'y mettra pas d'empêchement; il doute seulement, selon l'expression assez obscure du poëte: « si l'amour pourra vaincre l'éternité. » Certes, il n'est pas besoin de rappeler ici le sublime dialogue du Père et du Fils dans le *Paradis Perdu,* pour amoindrir aux yeux du lecteur l'invention du poëte moderne; elle paraîtra petite sans le secours d'aucune comparaison; mais si l'invention est petite, c'est qu'elle ne pouvait pas être grande; et en faisant mieux, l'auteur eût fait moins bien. Ce qui ne doit pas être, à plus forte raison ne doit pas être grand.

Contre les difficultés attachées à la répétition d'une chose qui, pour être grande, veut être unique, l'auteur a engagé une lutte qu'on peut appeler gigantesque. Une seconde passion devait, par l'intensité des souffrances, par le pathétique des situations, par la sublimité des images et des discours, l'emporter de beaucoup sur la première. L'auteur en a très justement reconnu la nécessité; que n'en a-t-il, en même temps, reconnu l'impossibilité? Mais s'il ne l'a pas reconnue d'avance, il a trop de goût, de modestie et de sincérité pour ne pas la reconnaître

après coup; ce sera convenir que cette grande entreprise, d'où dépend le sort du poëme, est une entreprise manquée. Plus le poëte, en cet endroit, nous force à l'admiration, plus il force lui-même la poésie à rendre « un magnifique témoignage de son néant. » Il n'y avait rien à ajouter à l'ancien Calvaire, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'infini, et l'auteur ne pouvait obtenir de son génie un seul trait qui enchérît sur les sublimités ou sur les douleurs de Golgotha : il fallait, mot pour mot, les répéter, ou se taire. Aussi, quel est l'effet de cette scène, où l'on peut dire que le poëte s'est prodigué ? L'imagination sans doute est intéressée; sans être curieux de l'issue d'un combat où l'on sait d'avance que le poëte sera vaincu, on est curieux du combat lui-même; mais on n'éprouve pas un autre intérêt; le cœur est autre part, la pensée même est absente d'un spectacle qui n'offre aucun aliment réel à son activité. Là où devait être toute la force du poëme, là se révèle seulement tout le vice du sujet. C'est peut-être tout ce qu'a de plus remarquable cette partie du poëme. Si quelqu'un, parmi les nombreux lecteurs qu'aura la *Divine Épopée*, après s'être interrogé sur ses impressions, croit en conscience pouvoir me dire que ces dernières scènes ont fait plus que l'*étonner*, s'il déclare qu'elles l'ont *intéressé*, je suis prêt à effacer tout ce que je viens d'écrire.

En attendant, je dirai avec le regret le plus sincère : La *Divine Épopée*, s'appuyant sur une base fausse et se composant d'éléments contradictoires,

n'est pas une œuvre *fondée,* n'est pas une œuvre durable. C'est un recueil de poëmes, tous dignes d'éloges, plusieurs d'une rare beauté; mais ce n'est pas un poëme. *Infelix operis summa :* pourquoi faut-il que ce mot qui, depuis des années, sert d'épitaphe à toutes les grandes compositions qu'enfantent, parmi nous, des génies trop impatients, s'applique également à l'œuvre d'un talent aussi laborieux que hardi, et qui, chose rare, avait appelé le temps à son secours? De toutes ces brillantes compositions, aucune n'est plus brillante que l'épopée de M. Soumet; mais ce n'est pas l'or dont un navire est chargé qui le garantit du naufrage. Heureux encore ce navire, si des soins pieux, recueillant sur les rochers du rivage quelques-unes de ses riches épaves, lui font un monument de ses propres débris! J'ai été poussé vers une conclusion sévère; c'est aussi un naufrage; certes, je ne demande pas mieux que de voir casser par des juges plus compétents l'arrêt que j'ai rendu à mes risques et périls. — Bien qu'il me tarde autant qu'à mes lecteurs d'arriver à la fin de ce long réquisitoire, je ne puis me dispenser de rechercher si l'exécution aggrave ou tempère les inconvénients du sujet. Je me hâte vers la partie agréable de ma mission; mais j'ai encore, je l'avoue, quelques mauvais pas à franchir.

En ramenant toutes nos observations au point de vue de l'art, nous n'avons point voulu, par une mauvaise honte, dissimuler sous notre déplaisir lit-

téraire une plus sérieuse douleur. Pourquoi mettrions-nous plus de scrupule et de réticence à blâmer le dessein de M. Soumet qu'il n'en a mis lui-même à l'accomplir? Il ne s'en tient pas, sur le contenu de l'Évangile, à de timides regrets; il va plus loin, et dans son point de vue il ne va pas trop loin. Il n'est que conséquent, et ne fait que rendre honneur à sa conviction lorsqu'il célèbre, par la voix de deux de ses personnages, l'œuvre nouvelle qui est venue

Couvrir d'autres clartés l'Évangile agrandi (1);

ou lorsqu'il fait dire au Christ même, crucifié sur le Calvaire infernal :

Ce Calvaire *manquait à ma divinité* (2).

Peu nous importe qu'après avoir professé, comme seule digne de Dieu et du Christ, une clémence inépuisable et illimitée, il rentre involontairement dans l'esprit, sinon dans la lettre du dogme orthodoxe, en faisant dire par Jésus-Christ à Sémida, lorsqu'elle se hasarde vers les régions infernales :

Mon sillon de douleurs ne peut plus s'allonger ;
Je ne puis rien pour toi, quand tu serais ma mère.
J'ai payé ton salut, ne viens pas m'apporter
Une seconde fois ton âme à racheter (3).

Voilà des limites indiquées, et des limites fort précises. Christ ne veut pas, ou ne peut pas payer une seconde fois le salut de Sémida. Il parle d'après le principe que le salut d'une même personne ne peut pas se payer deux fois. Et quand est-ce qu'il parle ainsi? Dans le moment même où il s'apprête à payer

(1) Chant XI. (2) Chant XI. (3) Chant IX.

une seconde fois celui des réprouvés! La contradiction est forte, il faut l'avouer; et je ne doute pas que, dans une seconde édition, l'auteur ne fasse disparaître ces quatre vers. En attendant, les voilà; les voilà pour témoigner combien il est difficile de se tenir constamment en garde contre la vérité, et de n'y pas retomber de loin en loin dans la suite d'un long récit ou d'un vaste raisonnement.

Cette rétractation involontaire n'empêche pas qu'au fond M. Soumet ne s'applaudisse de l'invention qui est à la base de son poëme. Peut-il s'applaudir également de l'exécution de son dessein? C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Les augures, il est vrai, ne sont pas favorables. En des œuvres de ce genre, le fond et la forme, le but et les moyens ne peuvent guère se démentir; la gravité qui a manqué dans le principe ne se retrouvera guère dans les détails; le poëte se prévaudra peu de la liberté qui lui reste encore; et là même où rien ne l'oblige d'être frivole ou profane, il le sera tout naturellement. La nécessité morale est plus forte que la nécessité logique, et les membres du syllogisme le plus régulier se lient moins étroitement que des sentiments qui ne font que se continuer les uns les autres.

En pure logique, rien n'obligeait le poëte à donner pour motif à la seconde rédemption la sympathie du Fils de Dieu pour les sentiments personnels d'une femme. C'était déjà bien assez de n'avoir pas accepté de confiance la solution du grand problème

que soulève dans notre esprit l'incorruptibilité du bonheur des justes dont les amis ont été relégués ou retenus dans les ténèbres de dehors. Si l'on voulait s'attaquer au problème, il ne fallait pas commencer par l'avilir; or c'est l'avilir que de l'individualiser. C'est même, sans l'avoir résolu, en susciter un second; car si (par un miracle, j'y consens) les myriades des bienheureux ne sentent pas leur bonheur altéré par l'infidélité de leurs proches, pourquoi Sémida seule n'est-elle pas au bénéfice de ce miracle? Ou si, loin de celui qu'elle aime, elle est malheureuse dans le bonheur même, pourquoi tous les autres sont-ils heureux? Ce malheur exceptionnel ne serait-il pas un péché? Est-elle unie à Dieu, ce qui est proprement le bonheur du ciel, est-elle vraiment dans le ciel, lorsque son cœur est encore sur la terre qu'elle a quittée? Sa douleur la rend ou la déclare étrangère à la haute sphère où le poëte l'a placée, et son impuissance à saisir dans les cieux la vie de la gloire, témoigne qu'elle n'a point, sur la terre, connu la vie de la foi. Ce que nous disons de Sémida, nous le dirions de toute l'humanité rachetée, si c'était elle ici qui pleurât le peuple entier des réprouvés. Se représente-t-on tous les bienheureux malheureux! L'étrange paradis! Et certes pas malheureux à moitié; car si ce regret atteint leur bonheur, il doit le détruire; si Jésus-Christ n'est pas tout en tous, il n'est rien; s'il ne leur suffit pas, rien ne peut leur suffire. L'auteur n'eût jamais osé imaginer un paradis d'une si nouvelle espèce; il a

donc laissé subsister, entre l'ensemble des élus et l'ensemble des réprouvés, le grand et imperméable abîme dont Abraham parle au mauvais riche; il ne l'a comblé qu'en faveur ou plutôt au préjudice de Sémida; elle seule, en vertu d'une exception toute arbitraire, est malheureuse dans le ciel; et c'est pour elle seule, c'est en faveur d'une affection tout individuelle et par conséquent tout humaine, que Jésus-Christ se résout, sans délibération aucune, à intervenir avec son sang entre le Dieu juste et le monde réprouvé. Si jamais on put appliquer avec avantage et à la lettre la fameuse règle de l'art : *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus* (1), assurément c'est ici. Nous admirons comme dans toute cette discussion l'art et la religion marchent de bon accord, et comme nous obtenons de l'un, à coup sûr, les oracles qu'aurait rendus l'autre; mais l'art ici est ce qui nous touche le moins; nous invoquons contre les inventions du poëte un intérêt plus sérieux; et si l'erreur pouvait se scinder, si, séparant des hérésies qui s'entraînent l'une l'autre, nous pouvions admettre le malheur d'une élue, et non la grâce que le poëte lui fait octroyer, nous voudrions que le Rédempteur, qui dit un jour à sa propre mère : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? mon « heure n'est pas encore venue (2), » dît aujourd'hui à cette sainte téméraire, à cette élue au sens ré-

(1) Horace, *Art Poétique.*

Faut-il qu'à tout propos un Dieu soit mis en scène?
Ne le dérangez pas s'il n'en vaut pas la peine.

(2) Évangile selon saint Jean, II, 4.

prouvé : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? mon « heure n'est-elle pas venue depuis longtemps, de- « puis longtemps passée? »

On nous a dit : Mais ne voyez-vous pas que Sémida est la personnification de l'humanité rachetée? Quand tout le monde le verrait, l'auteur y gagnerait peu de chose ; il y perdrait même beaucoup ; l'obligation de se représenter sans cesse tout le ciel en deuil, et le murmure exhalé par des milliers de voix aux pieds du trône éternel, serait beaucoup plus pénible à notre sentiment religieux que l'infortune exceptionnelle de cette seule bienheureuse. Qu'au lieu de la dernière des mortelles il soit question de l'Église éplorée, nous demanderions toujours, avec un de nos amis, s'il est permis de lui supposer plus d'amour qu'à Dieu, et si le chrétien, au lieu de choisir exclusivement entre la justice de Dieu et sa miséricorde, ne doit pas humblement adorer l'une et l'autre. Il suffit, ce nous semble, d'avoir posé la question. Mais, pour revenir à la personnification dont on nous parle, non, nous ne la voyons pas et nous n'y croyons pas. Ce que nous voyons partout, c'est une personne, c'est une femme. Pourquoi, si ce deuil est celui de toute l'Église, ce deuil étonne-t-il toute l'Église? Pourquoi Eve, que nous verrons, au dénoûment du poëme, se livrer aux transports de la plus tendre joie à la vue de Caïn rendu à son amour, ne l'a-t-elle jamais, jusque-là, ni regretté ni redemandé? Lui doit-il être moins cher qu'Idamél à Sémida? Un fils est-il moins qu'un amant? Et ver-

rions-nous tant de différence entre la première et la dernière des mortelles, si les regrets de Sémida ne faisaient qu'exprimer ceux de tous les rachetés? L'auteur, d'ailleurs, a pris les devants sur cette interprétation, bénévole assurément, mais qui ne sauve rien. Si Sémida était l'image et l'expression du peuple élu, Madeleine ne lui dirait pas :

> Oh ! par quels souvenirs serais-tu donc liée
> A la terre d'exil *de nous tous oubliée* (1)?

Elle ne lui dirait pas, lorsqu'elle aventure son vol vers les régions inférieures :

> La *femme* doit trembler, enfant, je te le dis,
> A chaque pas nouveau fait hors du Paradis (2).

Lucifer ne dirait pas à Idaméel qu'il cherche à convertir :

> Mais les anges sur toi ne peuvent rien peut-être ;
> Il te faut regarder *la femme* pour renaître (3).

Et le poëte, par la bouche auguste de Cléophanor, ne donnerait pas pour conclusion à son poëme cette déclaration dont la solennité est relevée dans le texte par un procédé typographique que nous reproduisons :

> LA FEMME a dû guérir le mal qu'elle avait fait (4).

Et l'on ne lirait pas un peu plus loin :

> La récolte de Dieu par l'*amour* fut doublée (5).

Cet amour n'est pas l'amour divin; c'est un amour de femme que, dans le monde, on croit distinguer assez de tous les autres en n'ajoutant à son nom au-

(1) Chant II. (2) Chant IX. (3) Chant XI.
(4) Chant XII. (5) Chant XII.

cune épithète. Et franchement, si ce n'est pas là l'idée-mère du poëme, c'est du moins celle qui le traverse de part en part ; ce qu'on y voit avant tout, après tout, partout, c'est la faute d'une femme réparée par une autre femme, une tendresse mondaine victorieuse de l'enfer et disposant de l'éternité, le roman dans l'épopée, et ce qui est pire assurément, le roman dans le ciel. C'est toujours, quoique plus dissimulée, cette apothéose de la femme, si commune chez les poëtes de notre siècle ; c'est toujours aussi ce culte de la beauté qui, chez plusieurs, est le principe secret de l'adoration de Marie ; il a fait bâtir la coquette chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, il a pu faire écrire la *Divine Épopée*. Que gagnent les femmes, dans leur caractère et dans leur destinée, à toutes ces cajoleries ? Elles sont bien aveugles si elles ne voient pas que cette idolâtrie les déshonore, et que plus on les flatte moins on les respecte.

Ce n'est pas ici M. Soumet que j'accuse. L'ornière est depuis longtemps creusée. Si cette apothéose du beau sexe recèle un secret mépris, nous n'en rendons responsable ni cet auteur ni même aucun autre. En pratique et par le cœur, on peut rester dans le vrai après qu'on en est sorti par la pensée ou par l'imagination. Séparons franchement le poëte de l'homme, et plaignons-nous seulement que des esprits élevés et purs ne puissent échapper à la contagion.

Cette divinisation elle-même d'un des sexes par l'autre n'est que l'effet d'une cause plus intime, où

se reproduit l'un des caractères de notre âge. L'amour que peignent nos écrivains à la mode n'est pas l'amour chevaleresque, encore moins l'amour platonique. Ce que notre siècle adore dans la femme, c'est sa beauté; la femme que notre siècle déifie, ce n'est pas Andromaque, ce n'est pas Thécla, c'est Briséis ou Armide; l'amour est redevenu païen, et tout ce qui nous est propre dans cette répétition, c'est d'avoir mêlé je ne sais quel mysticisme à l'accent de la volupté. Notre siècle, à la fois sensuel et métaphysicien, a composé de ces deux ingrédients quelque chose qui n'est pas grossier, mais qui n'est pas chaste. Le bien-être, idole du dix-neuvième siècle, a multiplié, dans les productions de l'art, les images molles et énervantes. La grâce, l'élégance, ne sont plus seulement de l'élégance et de la grâce, mais de la volupté. Toutes nos aspirations sont vers l'Orient, non pas comme vers nos origines, mais comme vers le pays du soleil, des parfums et des roses. Ce que nous aimons de cet antique Orient, c'est « *la terra molle, e lieta e dilettosa.* » Il nous envoie, comme un opium enivrant, les images d'une nature luxuriante, d'un bonheur facile et d'une volupté rêveuse. Notre poésie occidentale, jusqu'ici plus intellectuelle que sensuelle, et qui ne se mettait en rapport avec la nature extérieure que pour la spiritualiser, aspire aujourd'hui vers l'âme de la nature comme pour la substituer à l'âme humaine. Le soleil de l'Inde flamboie dans nos vers; toutes les suavités, toutes les ivresses d'une terre opulente s'y

donnent la main, tout ce qui endort l'âme y est prodigué; *dormir* est devenu le nom du bonheur. M. Soumet lui-même n'a-t-il pas dit :

> Pour les enfants du ciel le charme le plus doux,
> C'est que chacun s'endort dans le bonheur de tous (1) ?

Dans le même passage il définit le bonheur :

> Un diamant à la mystique flamme
> Fait des rayons de l'ange et des pleurs de la femme (2).

Ainsi la femme, toujours la femme; c'est, il est vrai, la femme qui pleure; mais qu'importent ces larmes? ce sont des larmes de femme : voilà l'essentiel. Moins pur et moins chaste que M. Soumet, un poëte viendra bientôt qui, satisfaisant pleinement ce double instinct de mysticisme et de volupté, nous fera un ciel peuplé de houris. Et pourquoi non, lorsqu'un écrivain qui n'a permis à son talent aucun trait qui ne soit honnête s'est laissé néanmoins assez dominer par l'esprit de son siècle pour allier aux sujets les plus saintement redoutables les plus profanes ressouvenirs et des accents tout vibrants d'une émotion voluptueuse? Afin qu'on nous en croie, nous citerons quelques vers d'un morceau sur la Trinité :

> Lorsque sur les élus de plus près brille et tombe
> Un regard créateur de la sainte colombe,
> Au plus profond du cœur il fait éclore en eux
> (Prodige renaissant du toucher lumineux)
> D'autres trésors de paix, d'autres élans d'extase,
> Comme un rayon du jour fait naître une topaze

(1) Chant I. (2) Chant I.

Dans les climats heureux où l'amour se plaît tant ;
Où l'air a la douceur des soupirs qu'il entend ;
Où Golconde aux yeux noirs vient baigner odorante
Ses pieds de bayadère à la mer transparente (1).

Golconde aux yeux noirs et *ses pieds de bayadère* à propos de la Trinité !!

J'irai plus loin quand j'examinerai le style de M. Soumet. Si l'afféterie et la mignardise se mêlent, dans ses beaux vers, à la magnificence et à la force, si trop souvent il rend des sensations où il faudrait exprimer des idées, et parle moins à l'âme qu'il ne caresse les sens, je reconnaîtrai dans ces défauts la même influence et, empruntant à l'auteur une de ses expressions, j'accuserai un siècle sensuel d'avoir multiplié les *bémols* pâles et languissants parmi les accents de cette voix naturellement franche et virile.

Le poëte n'a pas prétendu donner pour motif intérieur à la seconde incarnation de Jésus-Christ une compassion trop peu divine pour un simple chagrin d'amour. Nous admettons que la requête de Sémida n'aura fait qu'éveiller dans le cœur du Rédempteur une pitié générale pour la race des réprouvés. C'est pour eux, non pour elle, qu'il descend dans la région ténébreuse, où l'attend un nouveau supplice. Mais n'aurons-nous pas au moins le droit d'exiger que cette croix ne s'élève pas en vain, et que si, contre la déclaration même du Christ, tout n'a pas été accompli sur la première, tout s'accomplisse enfin sur la seconde? Qui s'atten-

(1) Chant I.

drait à trouver ici l'auteur en défaut? Mais soit désir de diversifier la scène, qu'on ne pouvait diversifier qu'en la dénaturant, soit qu'un instinct secret l'ait averti qu'une seconde rédemption est impossible, il est de fait qu'elle ne s'accomplit point, et il se trouve qu'au moins sous un rapport l'auteur a eu raison de ne pas maintenir le premier titre de son épopée. *Audite et stupete!* Christ se montre impuissant à racheter les réprouvés. Écoutez encore et soyez étonnés! Cette impuissance vient de lui. S'il n'accomplit pas son œuvre, c'est d'abord parce qu'il cesse de croire en lui-même:

> Oh! lamentable Christ! tu ne crois plus en toi;
> Ta dernière agonie est de manquer de foi (1)!

Oui, Christ ne croit plus qu'il est le Christ; il s'imagine être le jouet d'une imposture; il se demande s'il n'a point rêvé son rang, son origine et sa mission. L'auteur, fidèle à son système d'enchérir sur chacun des traits de la première passion, et ayant à tenir compte du cri douloureux: « Mon Dieu! « pourquoi m'as-tu abandonné (2)? » n'a pas manqué de faire Jésus-Christ sceptique, et le Dieu incrédule à son propre autel; et c'est sans doute encore pour varier le thème primitif que, rencontrant sur son passage la parole suprême de notre Christ: « Tout « est consommé (3), » il la remplace..... l'oserai-je dire? par celle-ci: « Rien n'est consommé! » Seule-

(1) Chant X.
(2) Évangile selon saint Matthieu, XXVII, 46.
(3) Évangile selon saint Jean, XIX, 30.

ment il met cette parole en action. C'est en sentant mourir dans son cœur l'amour qui l'a fait descendre aux enfers, c'est en tombant au pied de la croix où la charité, plutôt que les clous, le tenait attaché, et où cette charité ne le retient plus, que Jésus-Christ nous fait entendre, sans les prononcer, ces sinistres paroles : « Rien n'est consommé. » La lance d'Idaméel, rougie dans le feu de la haine primitive, et plongée dans le cœur de Jésus-Christ, y a consumé l'amour. Au Calvaire terrestre, ce fut lui-même qui mourut ; dans le Calvaire infernal, c'est son amour qui meurt. Dans les jours de sa première passion, « comme il avait aimé les siens qui étaient dans le « monde, il les aima jusqu'à la fin (1) ; » ici, pour que tout soit plus grand, plus terrible et plus touchant (car l'auteur a-t-il pu avoir un autre dessein ?) Christ ne peut aimer jusqu'à la fin ; il cesse d'aimer avant de cesser de vivre. Certes, si c'est là une manière d'enchérir, elle est étrange ; et conçoit-on que le poëte ait annoncé, et préparé pendant onze chants, un résultat que le douzième devait déclarer impossible ? Le poëme devrait donc avoir pour titre : *Jésus-Christ essayant vainement de racheter l'enfer,* et pour épigraphe : « Tu as été pesé à la balance et tu « as été trouvé léger (2). »

Il est vrai que l'enfer n'en est pas moins sauvé. « Il fallait, dit Jésus-Christ dans le poëme, il fallait « à l'enfer Jéhovah pour Sauveur. » Dieu donc intervient immédiatement, et de même que la flamme

(1) Évangile selon saint Jean, XIII, 1. (2) Daniel, V, 27.

de la haine infernale avait anéanti l'amour dans le cœur du Christ, la lumière du Dieu vivant anéantit la haine dans l'âme des réprouvés. Apparemment cette haine est moins dure que l'amour de Jésus-Christ n'est fort. De cet amour éteint, il reste pourtant quelques étincelles. Jésus-Christ qui n'a pu racheter les damnés, veut souffrir éternellement avec eux pour les consoler éternellement. Peut-être y a-t-il assez d'amour dans cette résolution pour suffire à toute une passion; et cependant le Fils de Dieu n'a pu subir jusqu'au bout celle qu'il s'était imposée! Tout cela se comprend-il? Mais ce qui se comprend trop bien, c'est que le rachat des damnés était donc impossible, et qu'il ne fallait pas parler d'une seconde rédemption; ce qui se comprend encore très bien, c'est que des pécheurs, et de très grands pécheurs (car ils ont échappé aux grâces de la première expiation) peuvent donc être sauvés par la pure et simple volonté de Dieu, sans médiation, sans sacrifice; et c'est ce qui a lieu à la fin de ce poëme; mais si le Père peut, cette fois, sauver sans le concours du Fils, ne l'a-t-il pas pu, à plus forte raison, une première fois? Dès lors l'intervention du Fils dans la première rédemption n'apparaît-elle pas comme surabondante? et le système évangélique, que le poëte prétendait bien ne pas ébranler, ne reçoit-il pas du denoûment de la *Divine Epopée* l'ébranlement le plus intérieur et le plus funeste? Ainsi, grâce au second Évangile édité par M. Soumet, rien du premier ne reste debout.

Comment ne pas conclure de tout ce qui précède que l'auteur n'a pas apporté à la méditation de son poëme la gravité qu'elle demandait? Il ne faut pas s'étonner qu'après avoir altéré la base même des traditions chrétiennes, il en ait altéré la lettre et l'esprit dans les détails comme dans l'ensemble. Ce serait merveille s'il avait fait moins bon marché des conséquences que du principe. On le voit glisser à tout moment de la vérité dans l'erreur, et la première, trop souvent, ne semble être pour lui que le point d'appui de la seconde. L'Écriture sainte félicite « ceux qui meurent au Seigneur, » en disant : « qu'ils se reposent de leurs travaux et que leurs « œuvres les suivent (1). » M. Soumet s'empare de cette idée, et lui donne une forme poétique et hardie. Les bonnes œuvres personnifiées environnent leur auteur; mais c'est pour lui rendre des hommages qui n'appartiennent qu'à Dieu, c'est-à-dire que l'homme, au lieu de jeter sa couronne aux pieds du suprême donateur, se remercie et s'admire soi-même d'avoir bien agi :

Oui (dit la bonne action personnifiée),
Oui, je suis ton image et ton vivant miroir,
Et dans mes traits bénis c'est toi que tu peux voir!...
Ma gloire sous tes pas fleurit de toutes parts,
Je t'appelle *mon père* avec *un pur délire* (2).

Le mot *délire* n'est que trop juste, mais un *pur* délire! Y pensez-vous bien? Un chrétien qui se dit *le père de ses œuvres!* Et quelle part faites-vous donc au Père des esprits? Que n'avez-vous dit plutôt que

(1) Apocalypse de saint Jean, XIV, 13. (2) Chant I.

le racheté est le *fils* de ses œuvres et que ses œuvres elles-mêmes sont les filles de Dieu? Pour être beaucoup plus vrai, cela serait-il moins poétique?

Un auteur qui comprend ainsi le christianisme a bien pu faire dire à l'un des élus, qui pourtant est à la source même de la vérité :

> Si tu m'aimes en Dieu, viens me chercher toi-même.
> *Il me doit ce miracle* (1)!

Mais on aura plus de peine à comprendre et l'on ne s'expliquera que par un manque absolu de système, que M. Soumet, après avoir fait de l'orgueil le principe de la chute d'Idaméel et le caractère dominant de l'Antechrist, ait pu dire néanmoins :

> L'élément primitif de la grande Géhenne,
> Celui dont tout émane aux enfers, c'est la haine (2).

Cela est faux en philosophie comme en religion; mais cela est faux surtout au point de vue adopté par l'auteur, et l'on ne peut s'étonner assez qu'après avoir énuméré avec complaisance certains éléments du péché, la haine et la colère, il ne trouve, sur le troisième qui est l'orgueil, que ces deux vers insignifiants et gonflés de mots :

> Le troisième élement du lamentable empire
> C'est l'orgueil, air maudit que tout damné respire (3).

Je ne relèverai pas d'autres erreurs ou d'autres incohérences. Ce qui est pire, à mon avis, que des erreurs formelles, ce sont les erreurs de sentiment, les atteintes à l'esprit du christianisme, les inconvenances; et, il faut bien le dire, ce livre en est plein.

(1) Chant IX. (2) Chant III. (3) Chant III.

Plusieurs tiennent au principe que nous avons signalé : l'adoration de la femme et le culte de la beauté ; mais ce principe d'erreur n'est lui-même que secondaire; il découle d'une erreur plus générale, et, si j'ose le dire, d'une irréligion de la pensée. Jamais, avec une pensée religieuse, on n'eût pu dire aux anges, en parlant de Sémida : Venez

Jusqu'à ses pieds distraits baisser vos fronts de roi (1) ;

jamais on n'eût pu, prosternant devant une femme, comme femme, ceux dont l'Éternel a fait les ministres de sa volonté et les hérauts de sa gloire, les avilir jusqu'à dire, en parlant de la femme (car encore une fois, Sémida c'est la femme) :

. . . . . Sa pure voix, *même dans son délire,*
Chantait plus près de Dieu que la céleste lyre (2).

J'absous les intentions du poëte; je veux qu'il soit chrétien par le cœur, mais il ne l'est pas par la pensée lorsqu'il fait sortir des lèvres du Christ attaché à la croix les étranges paroles que voici :

Et puis j'en verserai (de mon sang) la coupe toujours pleine,
Comme les doux parfums de sainte Madeleine,
Sur tes pieds, Sémida, sur tes pieds glorieux;
Et ce sang ravivé, ruisseau mystérieux,
Abreuvera de paix, de joie et d'innocence
Du mystique printemps la riche efflorescence.
Le lis d'Eucharistie en des flots de fraîcheur
De son pur vêtement baignera la blancheur.
Dans la grande moisson plus de tiges brisées :
Et ces gouttes de sang, ineffables rosées,
Topazes de splendeur, perles et diamants,
Chastes *saphirs sortis du creuset* des tourments,
Luiront au front des saints que ton ciel environne (3)...

(1) Chant II. (2) Chant II. (3) Chant X.

S'attendait-on à voir se jouer, dans les discours de Jésus crucifié, les feux réunis des diamants, des saphirs et des topazes !

Encore si le poëme de M. Soumet n'offrait point de plus grandes inconvenances! Mais le défaut de tact religieux y est porté beaucoup plus loin. Parler ainsi, c'est prendre l'engagement de citer.

Jésus-Christ, dans sa première passion, vit debout, au pied de la croix, saint Jean et sa mère, le disciple bien-aimé et celle que tous les siècles appelleront bienheureuse. C'est sur ces personnes saintes que, selon la belle expression de Saurin, ses regards allaient mourir. Pour témoins solennels et pour consolateurs de l'agonie de Jésus au Calvaire infernal, M. Soumet amène deux réprouvés. Françoise de Rimini et son adultère amant remplacent Jean et Marie-Madeleine. Ce rapprochement que le poëte devait éviter, il le brave, il l'a cherché, il ne veut pas qu'il nous échappe :

> Autrefois (dit-il) le disciple et l'*amante* étaient là ;
> Il croira voir, *trompé* par votre front qui prie,
> Pleurer, près de saint Jean, Madeleine-Marie (1).

Trompé sans doute est le vrai mot : oui, grossièrement trompé. Mais pour pouvoir assister Jésus-Christ dans son agonie, les deux amants n'ont pas même besoin de cette illusion du Sauveur. Seuls parmi les habitants de l'enfer, ils ont à cet office un droit positif, que dans le ciel même ils pourraient disputer aux habitants du ciel; leur droit est dans

(1) Chant XI.

leur nom même, qui, révélé au divin crucifié, les qualifiera d'autant mieux pour leur douloureuse mission. Eux-mêmes vont lui produire leurs titres :

> Si nous faisions pleurer en disant notre histoire...
> C'est qu'un soupir de vous semblait s'y faire entendre !
> Nous aimer dans l'abîme, oh ! c'était vous attendre (1) !

Cela n'est-il pas effroyable? Un soupir de Jésus-Christ discerné dans les transports d'un amour adultère ! Et cette flamme criminelle qui continue à brûler dans l'enfer, équivalant à une attente, à un pressentiment de Jésus-Christ! Que font-ils donc dans l'enfer, si leur amour fut une religion? On dirait que le poëte qui se confesse chrétien n'a pas voulu être en reste de profanation avec le poëte qui s'avoue incrédule : en imitant Béranger dans ses témérités les plus extrêmes, M. Soumet l'a vaincu. On avait frémi de douleur en voyant le célèbre chansonnier ouvrir à deux battants la porte du paradis à une sœur grise et à une courtisane, par la raison que chacune à sa manière, mais toutes deux également, elles avaient *aimé* (1). Mais Béranger, du moins, n'a pas réuni au pied de la croix la courtisane et la sœur grise dans le dessein de déployer ensemble, envers Jésus-Christ, la puissance d'aimer qui les rend pareilles. Pour élever le blasphème à sa plus haute puissance, il fallait, à ce qu'il paraît, un poëte chrétien. C'était lui qui devait nous faire voir la charité même à son apogée, donnant une solennelle sanction à cette détestable ironie, qui fait de

(1) Chant XI. (2) BÉRANGER. *Les deux Sœurs de Charité.*

la volupté et de la charité deux formes d'un même sentiment, et rend la charité ridicule en rendant la débauche aimable. Si ce n'est pas là la pensée de M. Soumet, quelle est donc sa pensée? comment Jésus-Christ se trouve-t-il au fond de l'histoire de Françoise de Rimini, et non pas, s'il vous plaît, dans les remords de cette femme, si elle en a eu, mais dans sa tendresse adultère? Comment la persévérance de deux coupables dans leur crime, comment leur endurcissement est-il un avant-goût du grand mystère de piété? Il faut sans détour signaler ici la dernière expression, et de ce scepticisme moral qui est la grande maladie de notre siècle et de cet enthousiasme de volupté qui, faisant de la jouissance une religion, finira par élever, à côté des temples du vrai Dieu, des temples à la beauté.

La spiritualité comme la gravité manque à M. Soumet, au delà de ce qu'on pourrait imaginer. D'autres ont spiritualisé la matière; lui, il matérialise l'esprit. Il ne met point seulement l'image à la place de l'idée, mais la sensation à la place du sentiment. Les plus vives impressions de ses personnages sont des impressions physiques. La félicité de son paradis ressemble à une fête mondaine avec illumination et feux d'artifice, le tout dans des proportions immenses. La récompense des justes est d'être au spectacle pendant toute l'éternité. Le ciel du poëte est un ciel de théâtre. Lorsque dans ses vers la sensation fait place au sentiment, le sentiment même est peu sérieux; les émotions qu'il fait

éprouver à ses bienheureux, et par contre-coup à ses lecteurs, sont des émotions de l'imagination plutôt que du cœur : et le bonheur céleste n'est guère qu'une succession d'états poétiques. Quand l'auteur, dans le tableau du paradis, offrirait à notre imagination mille autres détails comme ceux-ci : *La blanche fête de l'Éden, et ses palais de cymophane, le séraphin de la grâce balançant le lis bleu du ciel, et le cœur des vierges qui brille comme un feu rose*, il n'arriverait pas aussi près de notre cœur que Fénelon avec cette phrase où il n'y a pourtant ni feu rose, ni lis bleu, ni cymophane : « C'est une joie « douce, noble, pleine de majesté, c'est un goût su- « blime de la vérité et de la vertu qui les trans- « porte : ils sont sans interruption, à chaque mo- « ment, dans le même saisissement de cœur où est « une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru « mort... Je ne sais quoi de divin coule au travers « de leurs cœurs comme un torrent de la divinité « même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent « qu'ils sont heureux et sentent qu'ils le seront « toujours (1)... »

En se tenant si loin du véritable sentiment, l'auteur se tient encore plus loin de la vraie spiritualité. Il n'y en a point dans la *Divine Épopée*, et nulle part aussi peu que dans les endroits dont elle serait l'unique et l'indispensable beauté. On dirait que quand l'auteur étend la main pour la saisir, elle lui échappe, ne laissant en son pouvoir que de vaines images. Des

(1) *Télémaque*, livre XIX.

images peuvent être *spirituelles,* et je comprends par exemple que celles du Cantique des Cantiques remuent profondément, dans une âme religieuse, la faculté qu'on peut appeler mystique; il ne faut pas les presser beaucoup pour en faire découler des flots de cette manne secrète; mais en sort-il une seule goutte de ces vers qui devraient en être tout pleins, et où l'on sent très bien l'imitation involontaire du cantique de *la grande amie ?*

MADELEINE.

Où donc êtes-vous, Christ, notre souffle adorable ?

SÉMIDA.

La fleur de l'amandier vous cherche ainsi que nous.

MADELEINE.

Les échos endormis au fond des bois d'érable
S'éveillent en disant : Christ, où donc êtes-vous (1) ?

Et pourquoi la fleur de l'amandier cherche-t-elle Jésus-Christ? C'est le « *Ipsæ te, Tityre, pinus, ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant* (2); mais tout le sens et toute la grâce de cette image se sont évaporés en chemin. Arrivée de Mantoue au Calvaire, et du pâtre à Jésus-Christ, elle ne signifie plus rien.

SÉMIDA.

Si pour le retrouver, sœur, nous partions ensemble,
Le demandant tout bas à ce qui lui ressemble;
Aux lis blancs de sa mère, à l'agneau caressant,
A l'humble mictantès dans la nuit fleurissant...

MADELEINE.

Non, le ciel est trop vaste; et parmi ses aurores,
Dans ses bois de palmiers, sous ses frais melodores,
Nous nous égarerions...

(1) Chant IX. (2) VIRGILE. *Eglogue* I.

ÈVE.

Oui, mes filles, venez, venez...

MADELEINE.

Moi, j'attendrai.
Le parfum de ses pieds dort sous ma chevelure,
Et de mon cœur d'amante embaume la blessure...
Je suis de sa famille,
Comme la grenadille
Fleur de la passion (1).

Que ces vers expriment ou supposent une espèce d'amour, je le veux ; mais cet amour est-il un saint amour? un amour trempé dans le respect et dans la crainte, un amour tout baigné de larmes, tout pénétré de repentir et de zèle? Saint Paul nous a fait entrevoir à l'horizon lointain de la doctrine évangélique une vérité sublime : c'est que toute la création est en travail et soupire; mais si, au lieu d'en parler ainsi, il nous eût montré l'amandier, l'érable et le loxia, languissant après Jésus-Christ, l'aurions-nous compris? aurions-nous reçu, je ne dirai pas une impression sublime, mais une impression quelconque? et n'y a-t-il pas une différence du tout au tout entre cette souffrance de toute la création, condamnée à la douleur par le péché de l'homme, à la plainte particulière d'une fleur ou d'un arbrisseau qui gémissent, on ne sait pourquoi, et demandent Jésus-Christ on ne sait à quel propos?

Si des âmes qui cherchent le Sauveur absent, ne trouvent pas d'autres paroles pour exprimer leur

(1) Chant IX.

regret et leur tendresse, si l'émotion la plus intime n'a qu'un langage si extérieur et si frivole, il faut désespérer de trouver nulle part l'accent du poëte plus digne de son sujet. On ne comble pas, on rend au contraire plus sensible par l'élégance et par l'éclat une lacune si profonde; la vraie poésie de ces idées, autour desquelles l'auteur s'est fatigué à suspendre des guirlandes inodores, est tout entière dans la simplicité presque rustique de ces vers, que l'école moderne trouvera peut-être bien nus :

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon âme,
Seigneur, après tes ruisseaux !
Elle a soif du Dieu vivant,
Et s'écrie en le suivant :
Mon Dieu, mon Dieu, quand sera-ce
Que mes yeux verront ta face (1) ?

Mais faut-il s'étonner qu'il y ait peu de spiritualité et de gravité dans un poëme chrétien, dont l'idée chrétienne n'est pas le fondement et ne fait pas la vie ? La religion, pas plus que l'homme, ne relève, comme dit Pascal, « de l'espace et de la durée; » les idées d'infini, d'immensité, d'éternité, de puissance, essentielles sans doute à la religion, ne sont pourtant pas la religion; tout cela peut surabonder dans le langage d'un poëte, et la gravité y manquer tout à fait. Avec ces éléments on peut faire de la métaphysique et même de la poésie; mais ni cette métaphysique, ni cette poésie ne seront religieuses. La grandeur même ne s'y trouvera pas; car la gran-

(1) Psaume XLII.

deur de Dieu est d'être saint, la grandeur de l'homme est d'aspirer à l'être, et jusqu'à ce qu'il le soit, sa grandeur est de sentir qu'il ne l'est pas. Une pensée religieuse est donc d'abord une pensée de componction et de repentir; un poëme religieux est un poëme fondé et appuyé de partout sur ces mêmes idées. Il ne saurait ailleurs qu'en elles puiser de l'intérêt et de la sève; sans elles il est aride; et l'amour même qu'il exprime, par cela seul que ses racines ne plongent pas dans la douleur du péché, sèche sur pied, ne fleurit jamais, ne rend point de parfum. Or, cette condition de grandeur tout ensemble et de gravité n'est point remplie dans le poëme de M. Soumet. Sa religion, n'étant pas une religion de la conscience, n'est pas même une religion; c'est tantôt de la métaphysique, tantôt de la poésie, que font palpiter çà et là quelques-uns des sentiments de l'homme naturel; mais il n'y a presque rien de plus. Il est bizarre, mais exact, de dire que Satan est le personnage le plus chrétien de tout le poëme. Je ne recherche pas si l'auteur, en supposant le diable pénitent, a été parfaitement orthodoxe; mais, la donnée une fois admise, il faut avouer que de tout ce monde infernal, que la volonté souveraine a réintégré dans le ciel, Satan est le seul qui y rentre aux conditions posées par l'Évangile; car il est le seul entre tous qui connaisse le repentir. Le reste de l'enfer ne se repent point et se trouve sauvé *quand même*, je veux dire sans aucune des satisfactions qu'à teneur de notre Évangile la loi éternelle ré-

clame; et s'il était vrai, comme on l'a prétendu, que Sémida représentât l'humanité rachetée, on pourrait dire que cette humanité se repent aussi, mais de sa foi et de son bonheur.

On allègue, en apologie des témérités de la *Divine Épopée*, les témérités analogues de quelques poëtes chrétiens, comme si, au-dessus de tous les exemples et de tous les précédents, il n'y avait pas la vérité, règle universelle et absolue. On dit que M. Soumet était aussi bien le maître de supposer une seconde expiation au bénéfice des damnés, que Klopstock l'a été d'appliquer à un ange tombé les effets de la rédemption historique. Il s'agit, on le voit, de l'épisode d'*Abbadona* (1). Mais si, de notre part, il y aurait inconséquence aussi bien que témérité à vouloir absoudre Klopstock, il serait injuste aussi de ne pas vouloir remarquer entre le poëte allemand et le poëte français une différence profonde à l'avantage du premier. La fiction de Klopstock non-seulement ménage, mais consacre la plus fondamentale des vérités du christianisme, c'est que le bienfait de la rédemption n'est applicable qu'à l'humilité du repentir. Si la porte du salut est la foi, la repentance est le gond sur lequel tourne cette porte. Rien n'est plus important que cette maxime, et si, aux termes de l'orthodoxie, les démons ne peuvent pas être sauvés, c'est qu'ils ne peuvent pas se repentir. Nous serions entraîné trop loin si nous voulions étudier ici ce dogme redoutable de l'im-

(1) Klopstock, *Le Messie*, chant XIX, v. 91.

possibilité de la conversion, ni plus ni moins plausible en philosophie que celui de l'inamissibilité de la grâce. Ne retenons que ceci, mais retenons-le bien : si les démons pouvaient se repentir, ils pourraient être sauvés, parce que la croix de Jésus-Christ est le salut pour tous ceux qui se repentent. La nécessité, la vertu, la puissance du repentir, voilà, dans le christianisme, la vérité vivante; voilà celle qui rend le christianisme humain, voilà aussi ce qui le rend dramatique; voilà l'élément dont ne se passe point un poëme chrétien, et avec lequel un poëme chrétien est toujours intéressant, et même toujours vrai, au moins d'une vérité morale. Eh bien! c'est de cette vérité-là (la plus précieuse de toutes) qu'est vrai l'épisode d'*Abbadona;* c'est par là aussi qu'en dépit de la témérité de la conception, il ne laisse pas de captiver l'intérêt des lecteurs les plus rigidement orthodoxes. On oublie aisément la nature de l'ange, la nature de la chute, pour ne voir qu'une âme pénitente et attendrie. Abbadona en est peut-être le type le plus touchant; dans ses douleurs, dans ses prières, dans la grâce qui lui est accordée, tout le fond du christianisme se retrouve. Les sucs les plus purs de l'Évangile abreuvent ces pages admirables; hérésie pour hérésie, on doit regretter que celle de M. Soumet n'ait pas porté sur le même point, et ne soit pas de la même étoffe. Nous ne pouvons transcrire ici cet épisode célèbre; mais nous supplions nos lecteurs de le relire, dans l'original ou dans une traduction, n'importe.

Nous arrivons à la fin de cette partie de notre étude, et nous n'avons pas fini. C'est dépasser de beaucoup les bornes où se renferme communément la critique d'un livre. Il y a de notre faute, sans doute; mais on voudra bien nous tenir compte des circonstances. Ceux qui ont érigé le poëme de M. Soumet en œuvre de prédication et de moralisation, ceux qui l'ont classé à son apparition parmi les signes et les moyens du réveil religieux, nous ont forcé, en prenant le change aussi incroyablement, à prendre nous-même au plus grand sérieux la critique d'un ouvrage autour duquel, malgré tout son mérite et tous ses défauts, nous n'aurions pas osé nous arrêter si longtemps. Il y avait un moyen d'être court : c'était d'en faire une analyse ironique. Ce n'était pas si difficile. Mais une analyse de ce genre, outre qu'elle nous répugnait, ne nous conduisait pas vers les questions que nous avions à cœur d'éclaircir, et laissait debout dans les esprits l'erreur sur laquelle repose l'approbation sérieuse que cet ouvrage a obtenue. Fussions-nous parvenu à envelopper de ridicule cette grande composition, rien n'était fait, puisqu'il restait établi que, sauf l'exécution, le système religieux de M. Soumet était bon, et que son poëme pouvait être fort défectueux, mais qu'au moins il était chrétien. Rien, dans la *Divine Épopée*, n'est si digne de censure que cette erreur du public au sujet de la *Divine Épopée*. Cette erreur, qui a donné naissance au poëme de M. Soumet, nous dénonce le déplorable abâtardissement de l'idée reli-

gieuse dans la patrie de saint Bernard, de Gerson, de Pascal et d'Abbadie. C'est contre elle surtout que nous avons écrit. Nous avons, dans la plus grande partie de cette étude, discuté, à l'occasion de M. Soumet, la religion à la mode, et nous avons fait le procès du public, bien plus que celui de l'écrivain. On ne pourra défendre M. Soumet contre nos critiques sans prendre le parti de la religion du jour; on ne pourra non plus accueillir nos observations sans désavouer les modernes tendances.

En des temps meilleurs que les nôtres, en des temps de foi et de sérieux, si un ouvrage tel que la *Divine Épopée* avait pu voir le jour, notre tâche de critique eût commencé à l'endroit même où elle s'achève. Tout ce qui précède serait superflu. La conscience publique aurait pris les devants. Elle nous eût dispensé de ce qu'il y a de plus pénible dans le métier de l'écrivain, l'obligation de prouver l'évidence. Une simple analyse nous eût acquitté envers la partie la plus sévère de notre mission, et nous aurions passé sans plus d'affaire, au moins si l'ouvrage en eût valu la peine, aux questions d'art et de littérature. Ce n'est pas tout à fait notre faute si nous les abordons si tard, et si nous ne pouvons que les effleurer. Quant à supprimer cette partie de notre travail, nous le pouvons d'autant moins, qu'ici enfin nous trouvons l'occasion de rendre au talent de M. Soumet l'hommage dont il est digne et au-

quel, rendu par nous, rien ne manquera que l'autorité.

Nous nous sommes assez prononcé, et surtout assez étendu, sur le sujet de l'ouvrage. Mais dans ce sujet même, dont le choix nous a paru si malheureux, est enfermé un autre sujet, plus général et plus élémentaire; et celui-là nous ne le blâmons point. C'est la révolte de l'*Antechrist*. Que ce nom soit générique ou individuel, c'est ce que nous n'examinerons pas. Mais si la grande rébellion dénoncée à l'Église pour une époque indéterminée, doit avoir un chef, une âme visible, ce chef, cette âme sera l'Antechrist par excellence. Déjà plus d'un siècle a cru être ce siècle funeste, et n'a revendiqué qu'avec trop d'apparence un si déplorable honneur. Aucun sujet ne peut tenter plus vivement une imagination sérieuse et poétique; et cette lutte dernière et désespérée du prince des ténèbres, cette lutte ébranlant à la fois la terre, l'enfer et les cieux, réclame à bon droit son Dante et son Milton. « L'ennemi qui « sera vaincu le dernier c'est la mort (1); » donc un autre *ennemi* doit succomber auparavant. Quel est cet ennemi, sinon l'Antechrist? Donnez-lui, si vous voulez, un nom d'homme; donnez-lui la terre pour théâtre; gonflez son cœur des poisons amassés de toutes les générations; que son esprit soit le confluent de toutes les forces et de toutes les erreurs de l'esprit humain; montrez-nous d'un côté la fidélité qui s'exalte et l'impiété qui s'exaspère, et l'Antechrist,

(1) Première Épître de saint Paul aux Corinthiens, XV, 26.

dans cette dernière tentative, mettant pour enjeu sa couronne; faites-nous assister à des scènes humaines, où les disciples de Jésus, d'une part, et les enfants de perdition, de l'autre, se disputent cette terre, appelée tour à tour le royaume de Satan et le royaume du Christ; et qu'on voie, pour conclusion, l'esprit d'impiété, l'Antechrist, abandonner le champ de bataille au bien-aimé du Très-Haut; vous aurez trouvé, dans les régions de l'avenir, mais dans les limites de la foi chrétienne, un sujet plus beau, plus pathétique et moins téméraire que celui de la *Divine Épopée.*

Ce sujet, je le répète, est compris dans celui qu'a traité M. Soumet; mais il y est absorbé. Le poëte a voulu poser une autre question, créer un autre intérêt; il s'est trompé : les vraies beautés, non-seulement évangéliques, mais humaines, se trouvaient dans le sujet qu'il n'a fait que traverser, et où nous aurions voulu le voir s'arrêter. Toutefois il l'a traversé comme à pas lents; il nous a laissé voir quelques-uns des matériaux dont il eût pu composer tout son édifice; il a concentré dans une figure qui a de la grandeur les éléments de la rébellion suprême; il nous a tracé dans Idaméel une image de l'Antechrist. Idaméel ou l'Antechrist c'est l'orgueil de la pensée et de la science, l'esprit qui construisit Babel, celui qui inspira les rêves de Condorcet, celui qui, aujourd'hui même, une main sur un compas et l'autre sur un creuset, proclame la divinité de l'homme et le néant de Dieu. M. Soumet n'avait à disposer que des

données contemporaines ; du moins il a dédaigné d'y ajouter les inventions bizarres dont l'auteur de la *Chute d'un Ange* a doté, dans la personne d'Adonaï, la primitive humanité. Son Antechrist en est encore à la vapeur, aux chemins de fer et au socialisme. Mais comme le globe, aujourd'hui âgé de six mille ans, n'en a pas moins de dix mille à l'époque où survient Idaméel, chacun est libre d'*inventer des inventions* (je parle des résultats, non des procédés), qui aient porté la puissance de l'homme aussi près que possible de celle de Dieu, en apparence du moins. Toutefois, ce n'est pas uniquement sous ces traits que j'aurais conçu l'Antechrist. Ces traits sont essentiels à l'Antechrist, mais l'Antechrist ne s'y trouve pas tout entier ; et l'ivresse de la science domptant la nature, et niant Dieu jusqu'à ce qu'elle l'ait rencontré lui-même et se soit brisée à ce terrible contact, n'est qu'un des caractères (très bien saisi par M. Soumet), de l'esprit de révolte et de péché qu'Idaméel personnifie. C'est un sujet à reprendre, c'est un nouveau poëme à faire, poëme où l'humanité, comme un océan dans les hautes marées, se montrera grosse et bouillonnante de toutes ses gloires et de toutes ses ignominies, de toutes ses douleurs et de toutes ses espérances ; si M. Soumet ne traite pas ce sujet, qu'il a englouti dans un sujet moins heureux, l'honneur lui restera de l'avoir indiqué.

C'est d'ailleurs une idée grande, et peut-être philosophiquement grande, que d'avoir fait de l'Antechrist un homme, et de cet homme le Gengis-kan

du vieil enfer. Si M. Soumet a trouvé cette idée dans les traditions de l'Église et peut-être même dans ses documents inspirés, il en a saisi et en a fait sentir toute la portée. Il y a eu, ce nous semble, un instinct juste et profond à comprendre que Satan ne peut avoir qu'un homme pour vainqueur et pour héritier. « Si nous négligeons l'usage des avantages qui « nous sont faits, dit un vieux prédicateur français, « notre condition sera pire, je ne dis pas que celle « de la bête, dont l'âme meurt avec le corps, et par « conséquent ne souffre plus rien, mais que celle « du diable même, qui, au milieu de ses tourments, « n'aura pas comme nous cet inconsolable regret « d'avoir pu retourner en grâce et d'en avoir mé- « prisé les moyens. » Or une pire condition n'entraîne-t-elle pas une méchanceté pire ?

L'ordonnance de la *Divine Épopée* est belle, vraiment épique. Chacun de ses douze chants semble sonner une des grandes heures d'un jour de l'année éternelle :

On such day
As heaven's great year brings forth (1).

La division du poëme est si naturelle et si claire, que l'esprit, après l'avoir vue, se refuse à en concevoir une autre. Elle a quelque chose de nécessaire et de fatal. Ces épithètes ne semblent pas d'abord convenir aux quatre chants qui renferment l'histoire d'Idaméel, histoire qui ne paraît tenir à l'action que par un fil assez léger ; mais elle avait de droit une

(1) MILTON, *Paradis Perdu*, chant V.

place dans le poëme, dont elle est la base; on ne peut disconvenir d'ailleurs qu'elle ne soit bien en son lieu; partout ailleurs, elle troublerait ce qu'on peut appeler le rhythme de l'action; peu importe, après cela, de quelle manière elle est introduite; et la fête infernale dont elle fait partie n'est guère moins légitime que le festin royal où le fils d'Anchise raconte au dessert les malheurs de sa patrie et les siens. Je ne veux pas chercher si un christianisme plus sérieux permettrait des fêtes à l'enfer; j'adopte, sans y regarder, l'enfer de M. Soumet, et cet enfer peut avoir des fêtes. Tout le reste suit aisément, et le récit d'Idaméel orne, avec toute convenance, les loisirs douloureux et les fêtes furieuses de la cité maudite. Cette histoire d'Idaméel a beaucoup de grandeur; c'est un résumé rapide et majestueux de l'histoire universelle; c'est l'Antechrist refaisant le livre de Bossuet. En supposant qu'on puisse s'intéresser à Idaméel et à Sémida (à quoi, pour notre part, nous nous sommes vainement exhorté), ce magnifique récit prépare l'intérêt des chants qui suivent; et l'entrée de Jésus-Christ dans le royaume infernal, prévue par le lecteur et mystérieusement annoncée au milieu même du récit d'Idaméel par une commotion soudaine de tout l'enfer, est admirablement placée après cette histoire de l'Antechrist racontée par l'Antechrist lui-même. Dès lors tout marche vers le dénoûment avec la majestueuse lenteur d'un torrent de lave, mais sans plus de repos et de relâche que la lave, et le regard s'attache avec une

ardeur pleine d'anxiété sur les scènes de la seconde rédemption. Nous ne parlons, on le voit, que de l'ordonnance du poëme; nous faisons abstraction de tout le reste. Si le chant que l'auteur a intitulé *Drame* paraît suspendre l'action et l'intérêt, ce n'est pas une faute de plan, mais d'exécution; car cette répercussion de la *passion* chez les amis du Christ, déplorant son absence, invoquant son retour, était susceptible d'une beauté morale et mystique dont le poëte, malheureusement, ne l'a pas dotée.

Partout on sent, dans ce poëme, de belles intentions; partout des efforts inouïs enlèvent l'admiration sans pouvoir à l'ordinaire intéresser le cœur. Ce qu'a tenté M. Soumet pour agiter jusqu'en sa profondeur cet océan de plomb, est quelque chose de prodigieux. Créer des personnages, et, avec ces personnages, des rapports, des conflits, des intérêts nouveaux, et tout cela, il faut l'avouer, sans digression, presque sans épisode, tout cela dans la grande et unique ligne de l'action, rien ne lui a coûté, et, dans un certain sens, tout lui a réussi. Certes, il y a de la grandeur et du mouvement dans la convocation des grandes cités de notre globe autour de la croix de Jésus-Christ; il y en a dans les efforts désespérés des démons pour élever cette croix; il y a mieux, il y a de la profondeur et du pathétique dans la comparution successive de Caïn, de Sémiramis, de Robespierre et de Satan, interrogés sur le vrai nom de l'être mystérieux qui vient d'apparaître dans les régions de l'abîme. Nous ne mettons pas sur la

même ligne le voyage de cette larme tombée de l'œil de Marie, et qui, après avoir traversé plusieurs cieux, reçoit un baiser de Sémida, et continue sa route. En somme, l'imagination et la pensée sont tenues en haleine; mais l'intérêt manque à l'ordinaire; ce mouvement est stérile, ou plutôt apparent; c'est un *tread-mill* où l'on marche sans avancer; car on ne désire, on ne craint rien, on n'aime rien; or l'amour est le mouvement de l'âme, comme la pensée est le mouvement de l'esprit. Le progrès de la pensée suffit au mouvement ou plutôt est le mouvement même d'un ouvrage philosophique; mais ni ce progrès de la pensée, ni même le progrès dans une situation ne suffisent à l'intérêt d'un poëme; qu'importe un progrès, plus apparent que réel, qui me laisse toujours au même point, puisqu'il me laisse toujours également indifférent? Si le résultat annoncé ne me touche point, si ceux qui doivent y concourir ou le subir ne sont rien pour moi, qu'importe, je vous en prie, qu'on m'en éloigne ou qu'on m'en rapproche?

Des caractères bien tracés, bien soutenus et divers, ne comblent pas ce déficit, si l'intérêt qu'ils excitent est purement intellectuel. Ils pourront m'attacher sans doute, mais non pas à la manière que le poëte a voulu; et s'il m'oblige à lire son poëme, il ne m'obligera pas à le lire comme poëme. Tout cela s'ajouterait utilement à l'intérêt moral ou sentimental; il n'y a même de haute poésie que celle qui nourrit la pensée; la poésie est une philosophie

à l'état concret; mais tout cela n'est pas la poésie, car c'est par l'âme qu'on est poëte et qu'on sent les poëtes; or, qu'a-t-on à faire de l'âme là où il n'y a sujet ni d'espérer ni de craindre, ni de haïr ni d'aimer ?

Les héros de M. Soumet ne sont pas des personnes de chair et d'os; ou ses personnages n'ont pas de caractère, ou leur caractère est tout intellectuel : ses vrais héros sont des idées : c'est presque avoir dit que la mesure, les nuances, l'individualité leur manquent, puisqu'une idée, comme idée, est absolue; mais il faut avouer que M. Soumet excelle à faire tenir une idée sur ses pieds, et qu'il sait la faire agir, en tant qu'idée, admirablement. Sa force paraît surtout à résumer des idées, et à conter les histoires de l'intelligence. Sur le pied de poëme philosophique, et réduit à ses parties philosophiques, la *Divine Épopée* a droit à de grands éloges. Il est probable qu'au sujet de ce poëme l'éloge prendra le change plutôt que la critique. Il n'essuiera pas des critiques injustes, mais il recevra d'injustes louanges. Toutefois certaines beautés, qui appartiennent à la poésie philosophique, n'échapperont à personne. Ce n'est point, par exemple, une invention vulgaire que celle du Sphinx, personnification du scepticisme, détournant Idaméel de faire la guerre à Dieu, attendu que Dieu n'est pas; et c'est quelque chose de fort beau dans son genre que l'Antechrist défendant contre le scepticisme le dogme de l'existence de Dieu. « Les démons, a dit un apôtre,

« croient aussi qu'il y a un Dieu, et ils en trem-
« blent (1). » Mais l'Antechrist est plus qu'un démon; il croit et il hait; Dieu retranché de l'univers, c'est Dieu enlevé à sa haine, et sa vie est de haïr Dieu. Nous citerions volontiers toute cette controverse étrange; obligé de nous borner, nous transcrirons seulement quelques vers pris dans deux endroits différents, et où l'incrédulité sceptique se caractérise admirablement elle-même :

Un démon s'élevait entre les plus sinistres
De ceux que le monarque avait pris pour ministres :
C'était le Sphinx, le Sphinx multiple et colossal,
Du suzerain funèbre insidieux vassal;
Perdu dans les détours de son oblique route,
L'emblème de l'énigme et le démon du doute;
Et qu'autrefois l'abîme, au gré de son désir,
Vomit à la lumière afin de l'obscurcir.
Quand l'Égypte, oubliant ses splendeurs disparues,
Pour avoir plus de dieux dételait ses charrues,
Devant le temple immonde il eut sa part d'encens,
Monstre d'airain au seuil des monstres mugissants.
Des tombeaux de Luxor constante sentinelle,
Gardien de la mort, plus mystérieux qu'elle,
Il étonna le monde, et la Grèce mille ans
S'effraya des secrets qu'il couvait sous ses flancs.
Troubler le cœur de l'homme était sa seule étude;
La foi sous son regard mourait d'incertitude;
Et le soleil lui-même, en sa course arrêté,
Semblait en l'écoutant douter de sa clarté.

. . . . . .

Athée à triple forme, aigle, lion et femme,
Bronze qui palpitait sans se chercher une âme,
Il s'écriait alors : « L'infini n'est qu'un nom!
Je suis la seule voix qui fait parler Memnon.

(1) Épître de saint Jacques, II, 19.

Pourquoi prier, pourquoi, vous insensés, vous sages,
Envoyer au néant vos éternels messages?
De tant d'astres épars Dieu n'est point le lien.
Les cieux sont un rideau qui ne vous cache rien.
Jamais rien de réel n'habita vos royaumes;
Vous n'avez en tout lieu que le choix des fantômes.
Et cent mille autres sphinx, dont je deviens jaloux,
Vous disent triomphants : Mortels, que savez-vous?
Le doute est le seul dieu dont la voix leur réponde;
Car les vents du chaos ont soufflé sur le monde.
O poëtes! pourquoi faire mentir vos vers?
Ce rêve tournoyant qu'on nomme l'univers,
Vous parle mon langage, et sa grande ombre errante
Attache à tous les cœurs l'énigme dévorante.
Assemblage confus d'atomes imparfaits,
Cet enfant du hasard en a pris tous les traits.
Si pour contempler l'homme on quitte la nature,
L'énigme déplacée en devient plus obscure;
Et ma multiple forme, au sourire moqueur,
Est moins inexplicable encor que votre cœur (1). »

Te le dirai-je, roi?
Au matin de mes jours je rêvai comme toi;
Fatigué, tourmenté, sur mon rocher énorme,
De l'énigme du monde et de ma triple forme,
Je voulus la comprendre, et selon mon pouvoir,
Distraire mes ennuis dans l'orgueil du savoir.
Je partis, j'explorai l'univers. . . . . .
Et je vis, immobile au pied de ma colonne,
Jérusalem mentir autant que Babylone;
Et lorsque j'entendis vagir le Christ naissant,
Long rêve douloureux d'un monde vieillissant,
Mon œil le reconnut sous ses mythes étranges,
Et le sang d'Adonis teignait encor ses langes.
Et mon savoir moqueur, en riant, compara
L'agneau de Bethléem au taureau de Mithra;

(1) Chant IV.

Et je dis, soulevant le voile de Marie :
C'est la mère d'Horus qui change de patrie.
Dieu n'est point..... Cesse donc d'ameuter les enfers
Contre ce nom rival, mort avec l'univers (1).

L'art de *définir* est peut-être celui que M. Soumet possède le mieux ; mais la définition la plus poétique n'est pas en elle-même une poésie tout entière. La poésie, en général, ne définit pas les objets : elle les montre, elle leur donne une forme. Ce que nous demandons au poëte, ce n'est pas l'idée d'un objet, c'est cet objet lui-même, concret, complexe, vivant. Les passions, les erreurs, les vices, les vertus de l'homme, ce n'est pas l'homme, et c'est l'homme que nous voulons voir. Or, c'est l'homme qui manque dans la *Divine Épopée;* ce que l'auteur nous donne pour des caractères, ce sont des systèmes ; ses hommes et ses femmes sont des idées, revêtues de chair pour plus de commodité, et pourvues d'une paire d'ailes, si ce sont des anges ; mais dans tout le poëme, il n'y a guère qu'un homme véritable et complet ; cet homme, c'est Satan. Idaméel lui-même est une abstraction. Idaméel est l'esprit du dix-neuvième siècle ; c'est un esprit, ce n'est pas un homme ; on cherche sous sa poitrine l'endroit du cœur ; on pose la main ici, et puis là, et puis là encore : rien ne répond, rien ne palpite. Son amour même est un raisonnement, une pensée, et n'excite pas, je le crois, la plus faible sympathie. J'en dis autant de celui de Sémida pour Idaméel. L'un et

(1) Chant VIII.

l'autre me parlent de leurs sentiments mutuels comme s'ils avaient à tâche de m'empêcher d'y croire. Je cherche en vain chez eux et chez les autres ce qui pourrait me toucher, m'effrayer, ou du moins m'irriter : je ne trouve que d la pensée, et toujours de la pensée. Tout ce monde n'est occupé qu'à penser. Il y a, dans le monde actuel, des hommes dont chaque pensée est une action ; ici l'action n'est, à vrai dire, que de la pensée.

Cette critique renferme un éloge ; du moins elle exclut une critique, celle qui voudrait ne voir dans la *Divine Épopée* qu'un ample recueil de beaux vers. Certes il y a mieux que de beaux vers dans le poëme de M. Soumet ; mais, convenons-en, il y en a tant et de si beaux, et l'éblouissement qu'on éprouve est si soutenu, que plusieurs, à une première lecture, ont pu ne pas voir autre chose. Cette verve de coloris est un phénomène si curieux, qu'il détourne et absorbe l'attention. Ici, à son tour, l'éloge renferme une critique. L'auteur ne réprime point assez cette faculté, j'allais dire cette manie des beaux vers. Les diamants incrustés, non sur la poignée seulement, mais sur la lame du glaive, n'en rendent pas les atteintes plus sûres et plus profondes. Le poëte s'amuse trop autour des images pour ne pas s'y perdre quelquefois. Ce style est trop constamment magnifique pour être toujours un style vrai ; il manque toujours à l'être lorsque le personnage que l'écrivain fait parler ne peut être vrai qu'à condition de n'être point magnifique. Or, M. Soumet leur im-

pose à tous son langage, en sorte qu'ils parlent tous en poëtes. L'auteur, oubliant pour leur compte ce qu'il ne devrait pas même oublier pour le sien, multiplie les images, exalte les couleurs, exagère les données, et arrive à un résultat qui ne serait vraiment beau que séparé du lieu, de la circonstance et de la personne dont il s'agit. Séduit avant le lecteur même, emporté par sa propre abondance, il manque trop souvent les tons vrais et pénétrants, et n'a fait qu'éblouir ceux qu'il voulait toucher. Cet homme, qui sait donner à de grandes pensées une attitude si majestueuse, est atteint d'une faiblesse peu compatible avec un si grave mérite : il est sous le charme des mots et des sons. Il nous parle quelque part « de « l'amra pourpré dont le nom seul enivre. » Ces mots ont trahi son secret, et nous donnent la clef de tant de vocables inconnus qui nomment sans doute des objets réels, mais qui n'auront d'autre mérite pour la plupart des lecteurs que la douceur ou la sonorité des syllabes dont ils sont formés. C'est au vocabulaire spécial de la science, non au dictionnaire de tout le monde, que sont empruntés les noms suivants, qui sont harmonieux, mais qui pour nous ont le tort de ne rien nommer : l'*avonis*, le *nictantès*, l'*osmonde*, le *méloflore*, l'*amra*, le *cymophane*, l'*argyrose*, le *nialel*, l'*amphisbène*, l'*anacandaia*, le *lophire*, l'*aurone*, l'*astiale*, le *coldor*, et beaucoup d'autres. Nous ne voudrions pas faire rire aux dépens de notre ignorance en confessant, au cas que ces noms soient généralement connus, que nous du moins nous ne

les connaissons pas. Autant eût valu, du temps de Boileau :

> Huer la synecdoque et la métonymie,
> Grands mots (disait-il), que Pradon croit des termes de chimie (1).

Mais nous croyons que les grands mots de M. Soumet sont nouveaux pour de beaucoup plus savants que nous; et, dans ce cas, les passages nombreux où ces mots sont destinés à faire image, pourraient bien ne rien montrer à la plupart des lecteurs, et ne faire spectacle que pour l'auteur et quelques initiés. Il est même quelques autres substantifs dont le poëte probablement gardera tout seul le secret. De ce nombre, je pense, sont le vaporeux *nebel*, l'*extaséon* et le *mélosflore ;* nous savons seulement que les deux premiers désignent des instruments de musique à l'usage des célestes symphonies, et que le *mélosflore* est une fleur qui chante; l'imagination peut se donner carrière à leur sujet, et leur rêver une forme et des accords; la nôtre est en défaut, et ne nous laisse voir dans ces trois mots que trois combinaisons de syllabes mélodieuses.

Peu content des merveilles de la nature actuelle, le poëte fait effort vers une nature de son invention, où chacun des sens dont l'homme est pourvu a les perceptions de tous les autres, où les objets métaphysiques prenant une existence corporelle, les deux mondes de la matière et de l'esprit se confondent, ou du moins avancent l'un sur l'autre à leurs limites flottantes. On a vu, dans la description des supplices

(1) Boileau, Épître X.

de l'enfer, comment les actions deviennent des substances, et la pensée une sensation; on a pu y voir une âme mêlée à un métal; ailleurs, l'artiste, devenu créateur dans toute la force du terme, voit vivre dans le ciel, d'une vie toute réelle, les personnages que créa son pinceau; les notes de la musique céleste deviennent des anges dont la lyre des autres anges peuple incessamment l'espace infini; ailleurs,

Chaque souffle de l'air est un enfant qui vole (1);

il y a dans le monde du poëte, des *touchers lumineux*, de *lumineuses plaintes*, des *récits étoilés*, de *mélodieuses flammes*, des *silences nuancés*. Tous ces amusements de l'imagination laissent trop peu de place à l'éloquence simple des passions ou de l'enthousiasme. On dirait de ces arabesques qui servent d'encadrements aux pages de certains Évangiles illustrés. Chaque personnage, au fort même de l'action, apparaît comme un artiste, comme une espèce de musicien pour qui sa propre pensée n'est qu'un thème indifférent, et qui, brodant sur ce motif des variations infinies, se caresse dans ses propres paroles, et n'a d'autre souci que de bien filer, perler, cadencer sa voix. C'est à cet enivrement des sons et des images qu'il faut attribuer, pour ne pas être injuste, plusieurs des inconvenances et des *froidures* qui étouffent, dans les endroits même les plus pathétiques, l'éloquence prête à éclore. Ce n'est pas que M. Soumet ne soit éloquent; mais il l'est pour son compte, et presque jamais pour celui de ses

(1) Chant I.

personnages. La note qui allait nous toucher, se perd dans une roulade qui ne finit plus. Il n'y a pas, dans tout le poëme, un seul discours, une seule situation que ne viennent refroidir ces importunes *fioritures*. Que l'on rapproche de la mort de Marie, dans Klopstock, celle de Cléophanor, qui, sur son lit de mort, recommandant à sa fille Sémida de ne pas s'éloigner de son lieu natal, lui dit, d'une voix sans doute brisée par l'agonie :

> On dirait qu'au Seigneur nous restons plus fidèles
> En regardant le nid des mêmes hirondelles (1).

Quel langage dans la bouche d'un prophète mourant! et que celui d'une simple femme, dans le poëme de Klopstock, est vraiment digne d'un prophète ou d'un ange! M. Soumet est comme un homme qui, en partant pour un long et périlleux voyage, ne saurait se séparer d'aucun des objets qui concourent à l'agrément de sa vie domestique et emporterait avec lui les tableaux qui décorent les murs de son salon, et les collections de curiosités dont il amuse ses loisirs. Un autre se fût contenté d'emporter son anneau de mariage, une lettre de son vieux père, et une boucle des cheveux de son fils. En résumé, M. Soumet, ébloui le premier, a reflété sur nous ses éblouissements; tout, dans ce poëme qui devait s'adresser à nos plus sérieuses facultés, s'est converti en images, en couleur et en sons; le dessinateur a cédé la place au coloriste, et, renoncement bien étrange! il a paru suffisant au

(1) Chant VI.

compositeur de se produire comme un exécutant de première force. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait comprendre une épopée religieuse ou même une épopée quelconque. Après le plastique Milton, après le mystique Klopstock, le premier gravant en relief et le second en creux, mais tous deux sérieux et dramatiques, après Dante, ce dessinateur grandiose, qui se contente de quelques lignes, mais puissantes et immenses, et dont le génie a su trouver le sublime dans l'horrible et la poésie dans la scolastique, il ne m'appartient pas de dire quelle voie s'ouvrait à M. Soumet; mais il valait mieux poser le pied dans celle de ses devanciers que de se mettre hors de toute voie afin d'être nouveau. Le poëme de M. Soumet n'est qu'amusant, nous osons le dire; car tout ce qui, étant en son lieu, charme, touche, élève, ravit, hors de son lieu n'est qu'amusant.

On pourrait en vouloir à un poëte qui a de la force, de se divertir à simuler la force; la prétention sied mal aux grands parce qu'ils sont grands, comme aux petits parce qu'ils sont petits. M. Soumet, dont la phrase est naturellement fière et imposante, n'avait nul besoin d'écrire des vers comme ceux-ci :

> Qu'un seul homme de moins rend la gloire déserte (1)!

L'Égypte,

> Où la gloire jamais ne crut qu'aux épitaphes (2).
>
> —Autel où descendit sur le géant du glaive (Napoléon)
> Le sacre du malheur pour l'absoudre d'un rêve (3).

(1) Chant III. (2) Chant VI. (3) Chant VI.

— Les globes mesurés circulaient dans sa tête (1).

On aura peine à croire que c'est Jésus-Christ qui parle ainsi. Il serait curieux de mettre toute la dissertation philosophico-romantique dont ce vers est tiré, vis-à-vis de cette simple parole à qui elle sert de commentaire: « Le Fils de l'homme est venu « chercher et sauver ce qui était perdu (2). »

Mais l'affectation de la force nous trouvera tous plus indulgents que celle de la grâce. Le paradis, les femmes, les anges de la *Divine Épopée* rappellent trop le style des gravures de keepsake. Tout, dans l'ordre des idées de paix, de bonheur, d'harmonie, y porte le caractère de la femme. Tout est viril dans l'enfer, tout est féminin dans le ciel. Ce que l'auteur veut nous faire aimer, il le fait léger, impalpable, transparent, rosé, parfumé, mélodieux; le style est tout velouté, tout enrubané, tout plein de mielleuses cajoleries; la vraie grâce, celle dont Milton a décoré l'épouse du premier homme, n'est point rare dans ce poëme; mais trop souvent elle dégénère en mignardise. On ne rencontre que trop de vers comme ceux-ci:

Les beaux lis de ses pieds que son regard altère (3).

— Rêve dont l'aile rose a rafraîchi mon front (4).

Ève cherchant avec anxiété Jésus-Christ disparu, dit tour à tour à Méhala :

Avec tes grands yeux noirs, dis, que vois-tu, ma fille?

et à Sémida :

(1) Chant VIII.
(2) Évangile selon saint Luc, XIX, 10.
(3) Chant IX.
(4) Chant V.

Toi, que vois-tu, ma fille, avec tes grands yeux bleus (1)?
— Je vois un ciel plus beau dans tes regards bleuir (2).

Un des plus admirables morceaux de ce poëme est la description de cette fête perfide où Néron étouffa ses convives sous des monceaux de fleurs. M. Soumet, en décrivant cet étrange supplice, a raconté sa propre histoire. Lui aussi périt étouffé sous les fleurs. On ne saurait croire combien de beautés mâles et touchantes, qui ne demandaient qu'à paraître, il a ensevelies sous des fleurs; on citerait peu de morceaux de sentiment, peu de situations intéressantes, qui élèvent encore leurs têtes au-dessus de ce tombeau d'une nouvelle espèce. Aux endroits mêmes où le cœur a été le plus fort, le poëme reste encore trop loin de la simplicité. Tout à l'heure, nous rapprochions M. Soumet d'un poëte chrétien; mais il ne conserve pas toujours, sous le rapport du sentiment, l'avantage sur les païens. Il y a sûrement de la grâce et même quelque tendresse dans les paroles de la jeune mère près du berceau de son fils (3); mais comparez-les avec celles d'Alcmène dans Théocrite, et dites-nous si les mystères de l'amour maternel et les suavités des joies maternelles n'ont pas été mieux approfondies par le païen que par le chrétien.

C'est quand il lui est permis d'être lui-même sous le nom de ses personnages, c'est encore quand il sort de son sujet, que M. Soumet est éloquent et magnifique. Son poëme qui n'est pas parfait, est tout

(1) Chant IX. (2) Chant IX. (3) Chant I.

rempli de poëmes parfaits ; car ce sont plus que de beaux vers, ces comparaisons étendues, ces descriptions épisodiques dont son ouvrage est semé, et dont il a trouvé la matière dans une érudition poétique qu'on ne saurait trop admirer. Les comparaisons de la trombe, du boa, du coursier dompté, du rossignol (celle-ci plutôt comme tableau que comme comparaison) ont ajouté des trésors à notre langue poétique ; et nous avons déjà dit que l'auteur excelle à résumer poétiquement les événements et les systèmes. On nous saura gré de faire quelques citations. Voici la peinture du cheval se débattant sous le cavalier qui le dompte :

Lorsqu'un chef africain veut dompter les élans
D'un sauvage étalon, roi des sables brûlants,
Il s'approche, et déjà la flottante crinière
Dans sa nerveuse main frissonne prisonnière :
Il s'élance, retombe, et deux genoux d'acier
Étreignent puissamment les flancs bruns du coursier.
L'animal étonné, qu'un poids nouveau tourmente,
Bat son poitrail en feu de sa bouche écumante,
Élargit ses naseaux, et redouble, heurtés,
Ses bonds tumultueux au vertige empruntés.
Son œil indépendant brille en topaze bleue ;
En panache de guerre il agite sa queue ;
Par ses hennissements il réclame, irrité,
Loin des jeux du Djérid l'air de la liberté ;
S'allonge, s'accourcit, se penche, se dérobe ;
Ses veines en réseau se gonflent sous sa robe.
Il cache sous ses crins, attristés de l'affront,
L'étoile de sa race empreinte sur son front ;
Saute comme un bélier, tourne comme un orage,
Sans pouvoir loin de lui secouer l'esclavage.
S'il se dresse en fureur, l'homme, tel qu'un serpent,
A son cou qui frémit s'enlace et se suspend ;

Aiguillonne ses flancs, s'il part comme la foudre ;
S'il se renverse et roule, et sillonne la poudre,
Son vainqueur suit sa chute, et sans quitter le crin,
Soumet sa bouche ardente aux morsures du frein.
Ainsi j'asservirai l'amour, flamme irritée,
Tourbillon qui m'entraîne en sa course indomptée (1).

Les vers qui suivent sont un tableau de l'industrie, ou plutôt de l'industrialisme moderne :

Le monde se divise, et de ce double camp
La moitié la plus vaste échappe au Vatican.
Le vieux catholicisme, enfin forcé d'absoudre,
Amoindrit chaque jour le cercle de sa foudre.
Alors le doute règne et suit en hésitant
D'un espoir tourmenté le mirage inconstant.
Et soudain, adorant l'ombre qui l'enveloppe,
L'âge de l'industrie, avare et dur cyclope,
Semble emprunter leur force aveugle aux éléments,
Pour étouffer l'esprit entre ses bras fumants :
On sent que le géant n'est qu'un fils de la terre,
Et, demi-dieu trompeur, il ressemble à sa mère.
Le peuple est appauvri par ses travaux ingrats ;
Chacun de ses leviers paralyse cent bras.
Le spectre de la faim, cherchant le Polyphème,
Aspire à l'écraser sous son enclume même :
Et lui, le front caché dans ses tourbillons noirs,
Couvre les longs sanglots du bruit des laminoirs.
Pareil à ses wagons que fait voler la flamme,
Le monde dégradé prend la vapeur pour âme !
Fournaise où ne se trempe aucun mâle ressort,
Nul bouclier divin de ses forges ne sort ;
Ses vaisseaux sur les mers n'ont plus besoin de voiles ;
Son œil, baissé toujours, n'a plus besoin d'étoiles.
Et comme un doux essaim de passereaux blessés,
L'essaim des arts s'enfuit loin des luths délaissés.
Sous le voile épaissi de la tiède atmosphère,
Michel-Ange oublié n'aurait eu rien à faire (2).

(1) Chant V. (2) Chant V.

Qu'on nous permette encore de citer le morceau suivant sur la Russie :

Les âges reculés du vieux globe où nous sommes
Ont vu souvent le Nord, le Nord fabrique d'hommes,
Passer sur notre Europe en torrents populeux,
Ne laissant que le nom d'un désastre après eux.
Mais le torrent des czars fut une mer profonde
Qui sut rendre éternel chaque pas de son onde,
Et déborda sur nous sans que jamais le temps
Enlevât une écaille à ses léviathans.
Aux limites du globe adossée et durcie,
Colosse de frimas, la sauvage Russie,
Prise dans ses glaçons comme en un grand réseau,
Se souvint du Caucase où posa son berceau ;
Fit un pas, et bientôt, *conquêtes solennelles,*
Ouvrit sa bouche avide à l'air des Dardanelles ;
L'air enivrant et chaud dans son sang fermenta.
Au cœur de l'Orient un seul bond la jeta ;
Elle crut à son sort et devança l'histoire.
Ce fut un éléphant monté par la victoire,
Qui, fier d'avoir courbé sous ses pesantes lois
La Perse où je (*Napoléon*) voulais exiler ses exploits,
Revient vers l'Occident avec ses tours guerrières ;
Sa trompe de l'Europe arrache les barrières ;
De son ciel despotique il nous porte la nuit.
Écrasant quelquefois le czar qui le conduit,
Dotant son dur pays des délices du nôtre,
Avançant, chaque siècle, un pied après un autre,
Ainsi que le Danube il traverse le Rhin ;
Son sillon d'esclavage est creusé dans l'airain.
S'il se couche un moment sur le sol qu'il dérobe,
Il prend, pour son sommeil, tout un côté du globe ;
Et pour sortir vainqueur du funeste défi,
Au monstre belliqueux cinq cents ans ont suffi (1).

Mais rien n'est peut-être plus grandiose, et ne

(1) Chant VI.

donne aussi bien la mesure de M. Soumet, que le morceau par lequel s'ouvre son poëme, et qui présente son dessein sous une forme allégorique :

Un aigle qui planait sur un ciel nuageux,
Veut savoir s'il est roi de l'empire orageux,
Son vol s'y plonge... il vient, l'aile sur sa conquête,
Se placer, comme une âme, aux flancs de la tempête.
Et surveiller de près tous les feux dont a lui
Ce volcan voyageur qui s'élance avec lui.
Mais brisé dans sa force, il hésite, il tournoie ;
L'horizon de la foudre autour de lui flamboie ;
Et, sous le vent de feu courbant son vol altier,
Ce roi de la tempête en est le prisonnier.
Emblème tourmenté de l'existence humaine,
Un tourbillon l'emporte, un autre le ramène ;
Son cri royal s'éteint au bruit tonnant des airs ;
Un éclair vient brûler son œil rempli d'éclairs.
Alors, tout effaré, comme un oiseau de l'ombre,
Ou pareil, dans la nue, au navire qui sombre,
On voit, aux profondeurs de cet autre océan,
Flotter, demi-noyé, l'aigle aveugle et béant.
La grêle bat son flanc qui retentit... L'orage,
Comme un premier trophée, emporte son plumage.
Il cherche son soleil ; mais, d'ombres tout chargé,
Sur un écueil des cieux le soleil naufragé
A perdu, comme lui, son lumineux empire ;
Son disque défaillant dans le nuage expire ;
Et l'ouragan, vainqueur de son triste flambeau,
Engloutit l'aigle et l'astre en un même tombeau (1).

Nous citerions une quantité de morceaux dignes de figurer avec ceux-ci : ainsi la description de Constantinople (2) ; le *Stabat* de Pergolèse (3) ; la fête de Néron (4) ; les Adieux des Anges à la terre (5). La fé-

(1) Chant I. (2) Chant IV. (3) Chant I.
(4) Chant IV. (5) Chant VII.

condité de M. Soumet, son étonnant travail d'invention, la force avec laquelle il s'empare des idées les plus difficiles, et les dompte à la façon de ce cavalier qu'il nous montrait tout à l'heure aux prises avec son coursier; sa verve soutenue, son haleine infatigable, sont des mérites rares à leur degré, et auxquels il ne manquait, pour placer bien haut la *Divine Épopée*, que d'être appliqués à une conception plus heureuse.

Il est inutile, après nos citations, de rien dire du talent de M. Soumet comme versificateur. Il suffira de dire que c'est partout la même netteté d'expression et de tournure, la même facture large, la même élasticité dans le ressort de la phrase. A ne voir que la grandeur des matériaux dont il la compose, la hardiesse de leur forme et de leur agencement, on a l'idée de ces constructions royales où la pierre de taille a seule été employée; à voir la liberté des tours et la souplesse des mouvements, on se représente ces machines puissantes sous lesquelles le métal se courbe comme un roseau et coule comme de l'huile. Des yeux peu attentifs iront plus loin peut-être, et réclameront un éloge spécial pour la précision du style de l'écrivain. Il y a, en effet, assez de vers pleins et concis, assez de phrases d'un tour aisé et sentencieux, pour qu'on se fasse quelque illusion. M. Soumet pourtant est moins précis qu'il ne semble. Il l'est surtout vers par vers; et souvent encore le premier des deux paye la précision du second. Il paraît avoir suivi la fameuse règle de Boileau, règle

peu judicieuse à notre avis, de faire le second vers avant le premier. Un artifice adroit, dont presque chaque page du poëme offre des exemples, facilite à l'écrivain ces vers tout d'une venue, substantiels et consistants, où la pensée s'ajuste comme dans un moule. Nous voulons parler de ces parenthèses ou appositions qui remplissent, avec un grand air de nécessité et de sérieux, le second hémistiche du premier vers, pour que la pensée qu'il s'agit de rendre commence et finisse avec le second. Je doute que Boileau eût goûté, bien qu'il l'ait quelquefois pratiquée, cette manière de comprendre sa maxime; et s'il est vrai qu'il ait appris à Racine à faire le second vers avant le premier, le disciple a montré qu'il en savait plus que le maître; car personne ne dira jamais, en lisant Racine, lequel des deux vers consécutifs a été pensé et fait le premier. Racine n'a point, à ce qu'il nous semble, de distiques comme ceux-ci :

Et si je n'avais pas, prêt à changer de trône,
De l'un à l'autre pôle élargi ma couronne (1).

— Et qui semblait porter, magnifique parure,
Une triple auréole au lieu de chevelure (2).

— Que sous son froid ciseau ne rencontrerait pas,
Des formes du génie essayant le mélange,
Phidias évoqué pour sculpter un archange (3).

Ici c'est un vers tout entier qui *marque le pas* entre deux autres.

Afin d'y consacrer, merveille éblouissante,
La fête des flambeaux à la nouvelle année (4).

(1) Chant IV. (2) Chant V. (3) Chant V. (4) Chant VI.

— Je te venge à la fois, fondateur surhumain,
Du marteau de Cambyse et du sceptre romain (1).

— Sentiez-vous auprès d'eux, charme qu'on ne peut dire,
Se fondre votre cœur dans leur premier sourire (2) ?

Le procédé est souvent appliqué avec beaucoup d'adresse et de bonheur; mais les vers qu'on vient de lire prouvent que ce bonheur n'est pas constant. Dans un distique tel que celui-ci :

OEdipe enfin triomphe ; aveugle radieux,
L'Euménide pour lui frappe aux portes des dieux (3) ;

la *cheville* est un clou d'or ; mais trop souvent c'est une cheville et qui n'est pas même rivée.

Encore un mot et nous aurons fini. Nous ne sommes pas de ceux qui, dans les maux légers, courent aux remèdes héroïques, et qui veulent qu'on applique immédiatement les plus grandes causes aux plus petits effets; il nous paraîtra toujours ridicule de détourner le Niagara pour faire tourner une roue de moulin ; cependant nous ne saurions supprimer une réflexion qui se présente à nous. Si l'auteur de la *Divine Épopée* eût mieux compris le christianisme, il aurait évité presque tous les défauts que lui reprochera la critique littéraire, et aurait orné son poëme de beautés plus sublimes sans doute, mais surtout plus simples et plus touchantes.

(1) Chant VI. (2) Chant VI. (3) Chant V.

LETTRE DE M. SOUMET A M. VINET *.

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous remercier de la constance infatigable avec laquelle vous avez analysé mon poëme; c'est pour moi un beau triomphe d'avoir attiré l'attention d'un critique aussi haut placé que vous, et je profiterai avec empressement et bonheur, pour ma prochaine édition, de quelques idées développées dans votre dernier article.

Je conçois que la religion réformée s'émeuve à l'apparition de mon œuvre, quelque faible qu'elle soit; les dogmes protestants flottent malheureusement à tous les vents de la parole humaine; les nôtres sont immuables comme la parole de Dieu; ils ne s'alarment pas d'une fiction; le moucheron du poëte ne peut rien sur le vieux lion du catholicisme. J'avais d'ailleurs tellement isolé mon épopée de la question théologique qu'il me semblait impossible que mes intentions fussent méconnues par personne, sous le rapport de l'orthodoxie.

Voici ce qu'on lit dans ma préface :

« Préoccupé de l'immense amour de Jésus-« Christ pour ses créatures; absorbé dans la con-« templation de son sacrifice, j'ai cru voir, pour

* La lettre de M. Soumet, que nous recueillons ici, a été insérée, à sa demande, dans le *Semeur*, où l'étude de M. Vinet sur la *Divine Épopée* avait été publiée en quatre articles. La réponse de M. Vinet n'a pas été adressée au poëte ; elle a paru dans le journal, à la suite de la lettre. (*Éditeurs.*)

« me servir des expressions de saint Chrysostôme, « le Fils de Dieu briser les portes d'airain de l'en- « fer, *afin que ce lieu ne fût plus qu'une prison mal assu- « rée.* J'ai cru voir, pour parler comme saint Fran- « çois de Salles, la grande victime souffrir en même « temps *pour les hommes et pour les anges;* j'ai cru « voir, avec Origène, *le sang théandrique baigner à la « fois les régions célestes, terrestres et inférieures.* J'ai « fait de la force expiatrice une seconde âme uni- « verselle ; j'ai supposé la rédemption plus puis- « sante que toutes les iniquités; j'ai supposé que « l'archange prévaricateur n'avait pu donner à l'édi- « fice du mal l'éternité pour ciment. Je dis, j'ai « supposé, parce que je ne veux pas qu'on se mé- « prenne sur la signification de mon œuvre. Je « n'ignore pas que les paroles de saint Chrysostôme « ont été diversement interprétées par l'Église; je « n'ignore pas qu'une opinion d'Origène puisée dans « les théogonies indiennes, s'anéantit devant le ju- « gement des conciles, et je hasarde comme une « simple fiction ce qu'il enseignait comme une « vérité.

« Les entraves de la réalité n'existent point pour « la poésie; sa liberté fait sa grandeur, et, comme « je le dis dans mon épigraphe, *La lyre peut chanter « tout ce que l'âme rêve.* Une vue de l'imagination « n'est pas une croyance; une invention épique ne « peut en aucune manière porter atteinte à l'inviola- « ble autorité du dogme. Et, lorsque le poëte, dans « un élan d'espérance, ose dépasser les limites de

« la clémence suprême et demander un dernier mi-
« racle à l'amour divin, le chrétien se prosterne
« avec respect devant le mystère le plus redoutable
« du catholicisme. »

Jamais profession de foi fut-elle plus entière? pourquoi donc élever un débat qu'elle rend impossible? pourquoi s'armer de tout un Dieu contre le néant d'un rêve épique? pourquoi invoquer l'éternelle vérité à propos d'un livre où l'auteur a écrit lui-même sur le frontispice : MENSONGE ! ! !

On l'a dit avant moi : *Malheur à celui qui endormirait sa foi dans les fictions agitées des poëtes; il se réveillerait dans le désespoir.* Est-il orthodoxe cet Abbadona repentant que M. de Chateaubriand appelle dans son *Génie du Christianisme* une des plus belles créations de Klopstock? Est-il orthodoxe ce poëme où le Dante a creusé un enfer pour y plonger ses ennemis et où il a déployé les pavillons du ciel pour en couvrir le front de sa maîtresse; ce poëme tout divin dont il a fait l'exécuteur de ses vengeances et l'apothéose de ses amours? Est-il orthodoxe ce tableau du jugement dernier où les formes du paganisme n'ont d'autre voile que les splendeurs de l'art, où la barque de Caron flotte sur la mer morte d'un enfer chrétien, où Michel-Ange n'a pas craint de porter un défi dérisoire à la justice de Dieu, en osant se placer lui-même parmi les damnés, afin de contempler de plus près le serpent de Moïse mordant les nudités honteuses d'un cardinal?

Je n'oserais pas rappeler de semblables images, si ce tableau, consacré par l'approbation des souverains pontifes, ne décorait depuis trois cents ans une des chapelles du Vatican, pour ajouter à la religion des peuples.

Je m'arrête : — Mon hymne d'expiation est toute symbolique. Combien de fois, dans les traverses de la destinée, n'avons-nous pas senti les miraculeux apaisements de la miséricorde divine! combien de fois n'avons-nous pas senti, à certaines grandes époques de notre vie, la force rédemptrice triompher de notre désespoir et Jésus-Christ descendre lui-même pour le racheter, jusque dans cet enfer que nos mauvaises passions avaient allumé dans notre âme !!

Je m'arrête..... Mais peut-être votre devoir de critique indépendant devait vous commander de rechercher avec soin les diverses acceptions du mot *éternité*, depuis Zoroastre jusqu'à nous : peut-être deviez-vous interroger les étymologies orientales qui auraient jeté quelque jour sur cette question. Le mot *Éternité* se compose de la radicale E, qui signifie *la vie*, et qui était représentée dans les alphabets primitifs par le visage de l'homme ( ) et du fameux ternaire sacré. Le mot *Éternité* pour la *science philosophique* ne veut pas dire *existence sans fin* (car commencement et fin ne sont que des phénomènes de notre cognition sans aucun rapport peut-être avec les choses vraies en elles-mêmes), mais bien existence ternaire, existence *nouménique*, l'existence des existences.

Je m'arrête..... Mais saint Jean Chrysostôme aima mieux souffrir la persécution que de consentir à lancer l'anathème contre la doctrine d'Origène, et j'ai l'assurance, Monsieur, qu'il eût été moins sévère que vous pour le sujet d'un rêve de la muse.

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ALEXANDRE SOUMET.

Paris, ce 21 mai 1841.

REPONSE DE M. VINET.

M. Soumet a rendu justice au sentiment qui nous a rendu *sévère* envers son ouvrage. Il ne nous appartenait pas de l'être pour notre compte; mais nous étions tenu de l'être pour le compte des principes; la conscience même de notre faiblesse ne nous en dispensait pas. M. Soumet l'a compris, et nous l'en remercions.

Du reste, il attribue notre sévérité à notre qualité de protestant. Ceci nous a fait sourire. Il ne se doute pas combien celui qui écrit ces lignes est peu protestant, au sens négatif et polémique du mot. Il nous semble encore à cette heure qu'un catholique eût pu écrire et pourrait signer nos articles. Il est vrai qu'entre un protestant et un catholique M. Soumet signale une différence dont nous ne nous étions point avisé. Le premier, logé dans un édifice bran-

lant, n'ose remuer de peur de faire crouler sa demeure; l'autre, assuré de la solidité de la sienne, peut donner tout à son aise des pieds contre le plancher et de la tête contre les murs. Le protestant est strict dans sa foi parce qu'elle ne repose sur rien; le catholique, appuyé mais non réglé par l'autorité, peut, en matière de religion, tout imaginer, tout feindre; s'il a du talent, il peut en employer toute la puissance à mettre en relief l'insuffisance et la pauvreté de la religion qu'il professe et à faire souhaiter quelque chose de mieux; l'avantage d'une religion d'autorité, c'est de pouvoir, sans sortir de ses limites, dire tout ce qu'on pense et chanter tout ce qu'on a rêvé : c'est pour cela même que l'autorité fut inventée. J'en demande pardon à l'auteur; mais cela ne rappelle-t-il pas un peu ce passage des *Provinciales* : « La dispense de l'obligation fâcheuse d'ai-« mer Dieu est le privilége de la loi évangélique par-« dessus la judaïque ? »

A entendre M. Soumet, il en serait des hérésies versifiées à peu près comme de ces *banknotes* qu'un graveur anglais contrefit si parfaitement qu'il eût été pendu pour les avoir faites s'il n'avait eu la précaution d'y remplacer les armes d'Angleterre par une douzaine de pendus rangés côte à côte. La rime serait à l'hérésie ce que fut ce chapelet de pendus aux billets de banque de l'artiste anglais. Je suppose pourtant qu'aucun de ces billets ne fut pris pour argent comptant : le poëte, malgré toute sa modestie, ne peut croire qu'il en sera de même de

son hérésie. Elle sera, quoi qu'il dise, de l'argent comptant pour plusieurs. L'épigraphe qu'il met à son livre n'y fait rien; il a beau s'écrier sur le titre : MENSONGE!! Dans toutes les pages qui suivent, que fait-il que dire : Aimez ce mensonge; attendrissez-vous à ce mensonge; regrettez que ce mensonge ne soit pas la vérité; faites, de loin, la révérence à la vérité, mais vivez avec le mensonge! Si ce n'est pas ce qu'a voulu l'auteur, c'est bien certes ce qu'il a fait.

M. Soumet nous renvoie, à nous autres protestants, le monopole du sérieux. Nous ne l'acceptons pas. Nous croyons que le catholicisme renferme une foule d'hommes sérieux, qui ne donneront pas leur sanction plus que nous au syllogisme badin du poëte. Ils ne prendront pas, malgré ses ailes, le chantre de la *Divine Épopée* pour un moucheron; et d'ailleurs ils savent, quand La Fontaine ne l'aurait pas dit, qu'un moucheron peut mettre un lion aux abois.

Je m'arrête; car, ne pouvant me persuader que M. Soumet ait cru à la bonté de son argument, je me demande si toute sa lettre ne serait point une exquise ironie. J'aurais été, dans ce cas, bien provincial. Mais le livre de M. Soumet aura pour lecteurs bien d'autres provinciaux, si ce nom désigne des gens qui n'imaginent pas qu'on écrive sans une intention sérieuse un poëme de deux mille vers, d'un style grave et souvent sublime, sur le plus grave et le plus sublime des sujets. Il fallait donc bien, pour ceux-là du moins, prendre au se-

rieux ce badinage solennel, et voir une question religieuse où d'autres n'ont vu que des questions d'art. Avec des simples on peut être simple sans inconvénient.

Mais non, non, il n'en est point ainsi, et je désavoue l'une et l'autre supposition. Non, il ne raille ni ne badine, celui qui nous fait part, avec une si noble candeur, des expériences de sa vie, celui qui a connu « les miraculeux apaisements de la miséri-« corde divine, » celui qui a senti « la force rédemp-« trice triompher en lui du désespoir, » et « Jésus-« Christ descendre lui-même pour le racheter dans « l'enfer de son âme. » Nous bénissons ces touchantes paroles qui nous rendent l'homme et le chrétien où nous n'avions rencontré que le poëte, et nous lui offrons de bon cœur, de bien bas sans doute, la main d'association.

Notre estime pour M. Soumet sort de cette courte polémique aussi entière que notre admiration pour son talent. Une critique sérieuse est si rarement acceptée, alors même qu'on ne la redoute pas ! M. Soumet, en l'accueillant, en l'honorant, s'il nous est permis de le dire, a bien montré quel il est, et nous a fait comprendre qu'en fait de procédés et de sentiments, il est franc de toute hérésie.

A. V.

IV.

FRÉDÉRIC CHAVANNES.

Poésies chrétiennes et Cantiques.

Un volume in-8°. — 1838.

La poésie, cet enchantement de toute vie humaine, a sa source dans notre âme, et de là se répand sur tous les objets du monde, qu'elle transfigure, dont elle renouvelle la substance. Tandis que la science leur soumet en quelque sorte notre esprit, la poésie nous les soumet, nous les rend conformes, nous les assimile; les choses deviennent ce que nous sommes; aussi peut-on dire que nos idées sont de toutes nos propriétés la plus inaltérable et la plus hors d'atteinte; c'est là, du moins, qu'il faut atteindre pour nous dépouiller; ce que la nature et la fortune nous donnent n'est guère à nous; mais rien n'est plus à nous que ce que nous leur donnons, ce que nous y ajoutons du moins, je veux dire nos idées. Le vrai bien de l'homme, le vrai mal de l'homme sont dans l'homme; sa destinée, c'est lui-même. Son âme est maîtresse de son sort: heureux s'il était le maître de son âme!

Mais la poésie participe de notre misère; elle est tout agitée de notre inquiétude; comme nous, elle

va, elle vient, elle vole, elle ne se pose jamais. Elle demande à tous les objets, à tous les sentiments, quelque perspective infinie; elle ne s'arrête nulle part; ses élans expirent loin du terme; et elle ne semble exister que pour rappeler aux hommes l'idée vague de ce terme inconnu, l'idée d'un accomplissement, d'un bien dont elle ignore et dont elle tait le vrai nom.

Quelle poésie peut-il y avoir encore pour l'homme à qui ce nom est connu, qui sait le terme véritable et le but de toute existence? Comment le christianisme peut-il être poétique, comment un chrétien peut-il être poëte, comment un chrétien peut-il goûter la poésie? Le mépris, et, ce qui est bien plus fort, l'indifférence de certains chrétiens pour la poésie, tranchera-t-il la question? Faudra-t-il tenir pour inconséquents ou regarder comme des cœurs partagés d'autres chrétiens pour qui la poésie, « ce doux, né de l'amer, » semble avoir conservé sa douceur? Et serait-ce peut-être un des caractères distinctifs de la vraie foi de réduire l'homme à la pure prose?

Cette question n'est pas si peu sérieuse que plusieurs pourraient le croire; et je connais telle âme sincère que la solution intéresse.

La poésie humaine, pour être née de notre plus grand mal, et pour être maladive à bien des égards, n'est pourtant pas en soi-même une maladie. Cette poursuite de l'idéal à travers les ombres de la réalité est, à la bien prendre, la poursuite de la seule

réalité véritable à travers les fantômes que nous appelons *réalité*. Cette poursuite ayant rencontré son objet dans l'objet de la foi chrétienne, on pourrait croire qu'elle doit cesser. Mais la restauration que la Parole évangélique et l'Esprit de Dieu opèrent en nous, ne nous reportent pas au point où le péché nous a pris. L'état nouveau peut bien être aussi bon, et même valoir mieux, que notre état primitif; mais il en diffère. La vertu remplace l'innocence; l'innocence ne se retrouve pas. Le souvenir de la chute demeure; la connaissance du bien et du mal demeure; la vie et l'âme ne sont plus simples. On peut comparer l'état de primitive innocence à la pure lumière du jour, brisée ensuite par un prisme, que forment en se rencontrant deux surfaces inclinées en sens opposé : ces deux milieux nous représentent le péché et la rédemption ; en les traversant tous deux, la lumière ne meurt pas, mais elle se décompose, et rejaillit au delà en sept couleurs admirablement nuancées. C'est encore la lumière, et ce n'est plus elle; cela est beau, ravissant même, et cela n'est plus simple; on voyait à travers la lumière, mais la lumière même, on ne la voyait pas; la réfraction, qui la rend visible, c'est la vertu après l'innocence.

L'homme n'est plus, ou n'est pas revenu encore à cet état de bienheureuse plénitude, où l'âme, attachée au bien sans l'avoir choisi, jouissant de ce bien sans en craindre la perte, enfermant tout son avenir dans son présent, ou plutôt n'ayant point d'avenir, pos-

sédant une unité intérieure, non restituée, mais conservée, se trouve, par toutes ces raisons, hors des conditions de la poésie. Inconcevable état, dont notre conscience nous rend témoignage, mais que notre imagination ne peut nous représenter. Simplicité d'existence dont rien d'actuel, pas même la vie du petit enfant, ne peut nous faire entrevoir le secret. La situation du *chrétien* est bien différente ; plus loin par ses inclinations du péché que de l'innocence, il comprend moins l'innocence que le péché ; il est vainqueur, mais il a combattu ; tous les jours encore il combat ; il se réjouit avec tremblement ; tout l'homme, tel que l'a fait notre chute, réside en lui, à l'exception de ce qui a fait notre chute ; l'unité, sur tous les points à la fois, s'est reconstituée en lui ; mais c'est une unité reconstituée, et qui laisse voir distinctement les éléments dont elle se compose. Il y a lutte encore, il y a crainte, il y a désir; il y a trois hommes en un seul, l'homme du passé, celui du présent, celui de l'avenir ; l'espérance est certaine, mais confuse ; la crainte réprimée, mais poignante ; l'humanité glorifiée, mais humaine toujours : ne voyez-vous pas la poésie, après avoir été moissonnée jusqu'à sa racine, regermer et refleurir dans cette arrière-saison, ou plutôt dans ce second printemps de l'âme?

La question n'est pas de savoir ce qu'elle produira dès lors dans les formes de l'art; si son domaine sera plus large ou plus rétréci, ses inspirations plus variées ou plus uniformes : la question

est de savoir si la vie de la foi bannit de l'âme cette autre vie intérieure, qui, lorsque le talent s'y joint, s'exhale au dehors en images et en mélodie. La question semble avoir sa solution dans les circonstances que nous avons rappelées.

La religion d'ailleurs, la religion positive n'a-t-elle pas sa poésie? une poésie qui n'appartient qu'à elle? On veut bien en trouver dans les époques agitées de l'Église; on reconnaît qu'elle se cueille à pleines gerbes dans les souvenirs des persécutions et des martyres; mais les persécutions que l'âme subit en son intérieur, ce long, perpétuel et secret martyre de la fidélité, cet ardent combat de la prière, ces angoisses de la charité; ce zèle qui fait de chaque chrétien un autre Moïse sur un autre Nébo, soutenant de ses larmes cette armée de martyrs que ses vœux seuls peuvent accompagner dans une autre Canaan; la sainte épouvante qui saisit l'âme et l'imagination sur le bord des profondeurs de Dieu; la solennité toute nouvelle de la vie et de la mort; cette langue touchante de la création dont la foi retrouve la clef que le péché avait perdue... que d'éléments, que de sources de poésie! et quand pourront-elles tarir? elles se renouvellent dans chaque âme, chacune répétant à sa manière le drame universel de la foi. Non-seulement le christianisme a sa poésie, mais tout chrétien de cœur est poëte, par cela seul qu'il est chrétien. C'est une source de poésie aussi bien que de vérité, ouverte à ceux dont l'âme, sans cela, n'eût fait guère que de la

prose. Plusieurs ont saintement médit de la poésie, ou l'ont niée; et leurs anathèmes quelquefois étaient de la poésie.

Le livre que nous annonçons résoudrait la question si elle n'était pas résolue; mais ce serait en la tranchant. Il n'y a pas de religion plus positive que celle dont ce volume est rempli; il n'y a pas non plus de poésie plus sincère; et elles ne sont pas à côté l'une de l'autre, mais incorporées l'une à l'autre; la fusion est parfaite; la soudure ne se fait voir nulle part. Je ne dois pas manquer d'ajouter qu'à la différence de bien d'autres poésies chrétiennes, la forme y est l'objet des soins les plus attentifs et les plus respectueux; décidé à enfermer ses pensées dans des vers, l'auteur a voulu les faire bons; il n'a pas cru que, dans un ouvrage qui tient à l'art par la forme, la piété des sentiments pût tenir lieu ou dispenser de pureté, d'élégance et d'harmonie; il serait poëte profane et mondain qu'il n'aurait pu soigner davantage sa poésie. Je trouve cela le plus naturel du monde; il me paraît tout à fait dans l'ordre, non-seulement que l'ami du vrai soit en même temps l'ami du beau, mais qu'un chrétien qui fait des vers y mette sa conscience aussi bien qu'à tout le reste, et les fasse aussi bons et aussi beaux que possible. Cela est parfaitement raisonnable; l'exemple est bon, nécessaire peut-être; dans un temps déjà éloigné de celui où Milton a chanté, on pourrait fort bien avoir oublié que de très bons vers peuvent couler

d'une plume chrétienne; Cowper et quelques autres ne sont pas assez connus pour empêcher la prescription de s'établir et la prévention de s'enraciner; et le temps pourrait venir où *vers chrétiens* et *mauvais vers* sembleraient termes synonymes. M. Chavannes maintient la tradition opposée. On en pourra juger, ainsi que du caractère de son talent à la fois élevé et naïf, par les morceaux que nous nous proposons de transcrire. Mais nous tenons à relever auparavant, dans ces poésies, quelque chose d'assez nouveau pour être remarqué : c'est l'alliance tout à fait naturelle, nullement factice ou calculée, de la foi chrétienne et de la sensibilité pour les merveilles de la création. Le Dieu de la grâce et le Dieu de la nature ne sont qu'un même Dieu dans l'âme de notre poëte; il ne sait pas les séparer; et la pensée de celui qui a donné Jésus-Christ à l'humanité lui fait seulement comprendre mieux et sentir plus profondément le Dieu « qui a fait les cieux et la terre (1). » Cette union, qui profite à son aimable et touchante poésie, réjouira, sous un rapport plus sérieux, ceux qui ont senti le danger de présenter aux hommes une image mutilée de Dieu. Le premier morceau que nous citons a pour titre : *C'est Lui.* Nous soulignons, dans la dernière strophe, une faute de langue assez grave; nous croyons bien qu'elle est la seule de son espèce dans ce volume :

C'est toujours Lui! sa voix, pour arriver à l'âme,
Emprunte des accents à tout cet univers!

(1) Psaume CXXI, 2.

Il est dans les rayons dont l'horizon s'enflamme,
Dans l'étoile des nuits, et dans l'azur des mers.
Sa majesté triomphe au sein de la tempête,
Son regard flamboyant dans l'éclair a relui,
Et l'asile sacré qui protége ma tête,
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Il est dans l'hymne saint que répètent les anges
Et dont l'écho lointain retentit jusqu'à moi;
Les oiseaux gazouillants célèbrent ses louanges,
Le murmure des eaux le redit à ma foi.
Le souffle du zéphir, l'abeille qui bourdonne,
Le silence du soir quand le soleil a fui,
Tout a des chants divins, partout son nom résonne;
C'est Lui, partout c'est Lui!

Le retentissement des empires qui croulent,
Et des peuples émus les cris étourdissants,
Le sourd bourdonnement des siècles qui s'écoulent,
Font entendre sa voix dans leurs rauques accents;
Elle éclate parmi les bruits divers du monde;
Jamais plus clairement ni plus haut qu'aujourd'hui;
Dans les rugissements de l'univers qui gronde...
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Mais mon cœur aime mieux l'écouter dans le Livre :
Là, sa voix se module en sons articulés;
Sa voix y parle aux morts, sa voix les fait revivre;
Ils volent à sa voix vers les cieux étoilés.
Ce livre qui bénit, sanctifie et console,
Est le trône éclatant d'où sa gloire m'a lui;
Je l'écoute à genoux, car la Sainte Parole,
C'est Lui, c'est toujours Lui!

Son amour m'environne, et l'air que je respire,
Le pain qui me nourrit et l'abri de mon toit,
Ma joyeuse santé, les doux chants de ma lyre,
Tous ces biens, c'est à Lui que mon âme les doit.
Si mes cieux sont obscurs, si la douleur amère
A mon cœur dans le deuil apporte un long ennui,

Qui trouvé-je voilé sous un mal salutaire?
C'est Lui, c'est encor Lui!

C'est Lui qui, par la main, dès l'aube de ma vie,
Me saisit, égaré dans un désert sans bord;
D'un mirage trompeur mon âme était ravie;
A sa poursuite, hélas! j'*eus* rencontré la mort.
Depuis, dans mes dangers, il fut ma délivrance;
Ma course chancelante en Lui trouve un appui;
Sous l'aspect du trépas je le vois qui s'avance,
C'est Lui qui vient, c'est Lui!

Le fragment suivant d'une pièce intitulée *le Voyage*, nous a semblé au moins aussi remarquable. Il a de la grandeur et de la grâce; l'allégorie qu'il développe est neuve et frappante; et par un bonheur que n'ont pas toutes les allégories, l'image est si peu sacrifiée à l'idée, l'auteur a si bien su nous intéresser à toutes les deux à la fois, que le poëme, dépouillé de son sens allégorique, est encore un poëme complet, qui, réduit à sa plus prochaine signification, se suffit à lui-même. Le fragment que nous citons est suivi d'une explication; poétiquement, il valait mieux peut-être laisser l'allégorie s'expliquer elle-même, et ne point ajouter de contre-partie.

Aux flancs des monts si beaux, que pour notre patrie
Dieu forma de ses mains, nobles et gracieux,
Serpentent lentement, de prairie en prairie,
De longs sentiers, tracés de leur base fleurie
Jusqu'au sommet blanchi qui se perd dans les cieux.

Vers ces monts admirés celui qui s'achemine
Sourit aux doux vallons, ceinture de leurs pieds;
Il orne son chapeau de bouquets d'aubépine
Cueillis en gravissant la première colline,
Mais qui, bientôt flétris, tomberont oubliés.

Il marche ; le chemin, plus roide, se resserre ;
L'ombre des hauts noyers ne le protége plus ;
Les ronces, les cailloux du sentier solitaire,
Unissant leurs ennuis aux feux de l'atmosphère,
Interdisent les chants et les pas superflus.

Du torrent écumeux les arides rivages,
L'étroit passage au bord des abîmes béants,
Le fatigant trajet des mornes pâturages,
Des débris entassés et des forêts sauvages,
Mènent le voyageur au pied des pics géants.

Cependant, quelquefois une source limpide,
L'ombre des noirs sapins et des chênes branchus,
L'agreste chant du pâtre, ou la cloche timide
De la chèvre, grimpant aux flancs d'un roc humide,
Charment pour un moment ses esprits abattus.

Cependant, quelquefois dans sa rude carrière,
Cessant de regarder ses pieds et le gazon,
Il se tourne, et, jetant ses regards en arrière,
Embrasse d'un coup d'œil, avec sa route entière,
Les ravissants aspects du plus vaste horizon.

Il respire un instant, un instant se repose,
En passant rafraîchit ses lèvres au ruisseau ;
Des Alpes, sous un roc, s'il voit fleurir la rose,
C'est là que, vers midi, pour s'étendre, il dépose,
Près d'une source vive, un instant, son fardeau.

Mais ce n'est qu'un instant, mais vers la haute cime,
Sans de plus longs retards il dirige ses pas ;
Son sentier désormais doit cotoyer l'abîme ;
Il est las, le péril l'excite et le ranime ;
La fatigue et l'effroi ne l'arrêteront pas.

Enfin il touche au but, il s'arrête, il admire
Les immenses lointains déroulés sous ses yeux,
Et du ciel étoilé le magnifique empire.
Pour attendre le jour, dont l'éclat se retire,
Il dresse là sa tente, et s'endort près des cieux.

On a pu voir, dans ces deux citations, de quels yeux un chrétien voit la nature; d'autres morceaux pourraient montrer comment les saintes affections domestiques deviennent, dans un tel cœur, plus saintes encore, et tout ensemble plus tendres. Car, ainsi qu'un ami l'écrivait un jour à son ami, « c'est « sur le terrain de la croyance chrétienne que naît « la véritable intimité des cœurs. Toutes les autres « convenances ou sympathies n'ont pas ce pouvoir. « Sous leur influence, les âmes ne se joignent pas « par ce qu'elles ont de plus intérieur et de plus « profond. Dieu seul est le vrai milieu de la vraie « amitié. C'est en lui qu'elle s'accomplit comme « tout le reste. Toute liaison, si douce et si chère « qu'elle soit, reste superficielle, tant qu'elle n'est « pas trempée dans cet élément. Les relations mêmes « de la nature y gagnent, et beaucoup, alors même « qu'elles ne semblent pas pouvoir devenir plus in- « times; ce n'est qu'après que le christianisme leur « a fait sentir son influence, qu'on sent qu'elles « avaient quelque chose à gagner. La charité s'a- « joute à tous les amours comme l'infini à toutes les « espérances. N'est-ce pas là un sceau irrécusable « de la divinité de notre cher Évangile? Aimons-la « donc bien, cette Parole, qui est un fait, une vie, « une seconde nature humaine, une résurrection de « tout cet ensemble de forces primitives, de joies « et de gloire, qui s'était enseveli avec nous dans le « tombeau du péché. »

V.

JUSTE ET CAROLINE OLIVIER.

LES DEUX VOIX.

Un volume in-8°. — 1835.

C'est quelque chose de nouveau, et de piquant peut-être par sa nouveauté, qu'un recueil de poésies composé par deux époux. La manière dont les qualités poétiques sont distribuées entre ces deux talents n'offre pas une singularité moins intéressante : l'élévation et la gravité du côté de la femme, la naïveté et la grâce dans le lot du mari. Et ce qui est le plus important, c'est que ce volume, en dépit de l'imitation peut-être trop complaisante de quelques allures modernes, ajoute à tous les genres connus et cultivés un genre vraiment nouveau. Et ne croyez pas à une invention proprement dite, à un système; en poésie, ce sont ceux qui ne cherchent pas qui trouvent. Quand Silvio Pellico ouvrit en Italie le trésor de cette poésie intime, fille du bonheur domestique et des affections paisibles, et dont un mot allemand (*gemüthlich*) résume tous les charmes, il n'inventa pas cette poésie si étrangère à son pays, il la trouva dans son cœur et dans une

douce vie de famille. Burns également fut nouveau, parce qu'il ne chercha pas à l'être. Il tira toute sa poésie de sa vie même et du reflet que jetaient dans son âme les impressions de chaque jour et de chaque événement. Le souvenir de ce grand poëte vient naturellement à propos de ce volume. Comme Burns, M. Olivier est né dans les champs ; enfant, il a dormi sur les gerbes ; il a, d'un pied débile, suivi la charrue paternelle dans les sillons qui le cachaient à moitié; il a, dans les pâturages de son hameau, les soirs d'automne, fait rôtir la châtaigne ou la pomme de terre au feu des broussailles; dans les veillées d'hiver, il a jeté dans la flamme du foyer domestique une *brassée* du sarment qui pétille, et dont les jets vifs et clairs semblent répondre et concourir à la gaieté de la famille rassemblée; toutes les circonstances charmantes de la vie champêtre, les mystères de la haie, le langage du vent, le babil du ruisseau, les manéges des petits oiseaux, les singularités des opinions et des mœurs *paysannes*, la vraie couleur des destinées rustiques, le vrai nom des travaux agricoles, toutes choses que nos poëtes descriptifs ont cent fois décrites sans les connaître, tout cela, embelli encore du charme du regret et peut-être de l'intelligence que donne plus tard de la vie même des champs une vie consacrée à d'autres soins, il l'a de première main, frais, sincère, et non frelaté. Vrai peintre en poésie, il abonde en traits intimes et naïfs, d'une vérité saisissante ; et l'on reconnaît bien, en le lisant, que la vraie source

du talent descriptif n'est autre qu'une communion mystérieuse de l'âme avec la nature, la conscience intime de la vie universelle, je ne sais quelle sympathie qui fait retentir en nous tous ses phénomènes. Des mots étonnants de nouveauté et de naturel sont les heureux fruits de ce talent, et viennent nous soulager de l'espèce d'oppression que nous fait éprouver l'impossibilité de nommer ce que nous sentons ; car ce que le poëte a nommé, nous le sentions, et sa puissance à lui, c'est de pouvoir le nommer. Ces descriptions, ces drames, ces petites épopées de M. Olivier sont la primeur charmante d'un fruit qui n'avait pas encore été servi sur les tables somptueuses de notre poésie moderne. Le champ que cultive M. Olivier est bien à lui ; et ce n'est pas peu de chose, aujourd'hui, que de pouvoir dire : Dans le genre auquel je me suis voué, quelque jugement qu'on porte de son intérêt, je suis le premier, je suis le seul.

Née à l'autre extrémité du beau pays que célèbrent les *Deux Voix*, au pied des plus belles montagnes, mais loin de tout commerce littéraire, Madame Olivier a porté de bonne heure ses yeux vers d'autres cimes que celles qui, tous les matins, attiraient son jeune regard. Le monde intérieur, le monde de la pensée et du mystère, a de bonne heure préoccupé la jeune fille naïve. Avec l'ingénuité d'une bergère, elle a cherché à s'orienter dans le labyrinthe de la destinée humaine. Avec une pareille candeur, elle a dit ce qu'elle éprouvait d'ex-

tase et d'effroi en face de ces grandes questions; et du bord du précipice où elle regardait elle-même en frissonnant, elle a tendu la main à telle intelligence puissante suspendue à la pente de l'abîme, et qu'ont dû surprendre cette prévenance de la charité, cette hardiesse de la modestie, et ce ministère de la poésie. Telle est la voix nouvelle qui vient se mêler aujourd'hui à des accents depuis plus longtemps connus, et justement chéris de la patrie des deux auteurs.

De ces deux poëtes, l'un est plus artiste, plus expert dans la forme, plus habile, plus auteur, par conséquent plus l'homme du public. Il s'attend et consent à être jugé; il veut être entendu; sa voix demande au monde un écho; ce n'est pas là le besoin de la vanité, mais l'instinct du talent, qui ne veut pas avoir en vain créé de belles formes. L'autre, chez qui la pensée d'art est moins dominante, et dont l'âme peut-être contient plus qu'elle ne peut exprimer, l'autre, douée d'un généreux égoïsme, se repaît de ses accords comme l'abeille se nourrit de son miel. Cette voix chante pour elle-même, pour se révéler à elle-même; elle se passerait plutôt de l'admiration que de la sympathie; la sympathie lui fût-elle refusée (ce qui n'arrivera pas), elle porte dans son sein un auditeur invisible, dont l'émotion lui suffit, et le silence de l'univers ne lui ferait que mieux entendre la voix mystérieuse et puissante qui répond à toute prière, et à la poésie aussi quand la poésie est une prière :

Et, soit que la nature, enivrante merveille,
Seule écoute mes chants émus de sa beauté ;
Soit que le monde aussi semble prêter l'oreille,
C'est pour toi que je chante, et sur toi que je veille,
O céleste habitant dans mon cœur arrêté (1)!

Les deux époux ont voué à leur belle patrie un intime amour ; mais chez l'un cet amour paraît plus tendre, chez l'autre plus enthousiaste et en quelque sorte plus austère. Chez l'un, délicat, recherché, voluptueux allais-je dire, il se prend à chacune des beautés de cette belle patrie, il en suce chaque fleur, il s'alimente par les yeux, il s'affectionne par tous les sens; l'autre âme, moins sensible aux impressions extérieures, moins touchée des sensations que des idées, et des détails que de l'ensemble, n'a que de grands traits pour peindre, pour louer et pour chanter ; et tandis que l'un aime humblement son pays tel qu'il lui fut donné, l'autre semble aimer une patrie transformée à sa propre image, une patrie abstraite pour ainsi dire, la patrie dans son plus pur idéal.

En religion, mêmes rapports et mêmes différences. La religion est chez les deux poëtes le milieu commun de tous les sentiments, le creuset où toutes les affections sont appelées avant de se produire au grand jour; et cette religion est bien au fond la même pour tous les deux ; chez tous les deux, humble, néophyte, en recherche de la lumière et de la paix, d'un accent parfois anxieux et gémissant. Mais chez l'un, plus familière et plus naïve, elle s'ap-

(1) Livre I. *Les Deux Voix.*

proche plus volontiers des détails de la vie, se rattache aux existences vulgaires et aux scènes domestiques comme leur divine philosophie et leur naturelle poésie; elle s'insinue comme l'air à travers les moindres intervalles que lui accorde le tissu compact et dur de la vie matérielle; en un mot, elle apparaît populaire et pratique. Chez l'autre poëte, elle ne renie point ces caractères; elle est toujours sérieuse et se rattache à la conscience morale par de solides liens et qui veulent être vus; mais elle est cependant plus contemplative, se forme volontiers en méditations, se détaille moins, et descend plus rarement des sommets de la vie interieure.

Chez les deux poëtes, même amour et même espoir du progrès; même élan vers ce bien social, qu'il est si difficile de nommer en un seul mot, et que la génération présente appelle exclusivement liberté; mais chez l'un des poëtes, il y a plus d'ardeur, plus d'indignation contre les obstacles, et pour tout dire, moins de tolérance. L'autre, que le passé intéresse en même temps que l'avenir le touche, moins empressé de se détacher de l'histoire et des grands souvenirs, qui, pour cet amant des Alpes, sont comme les Alpes de l'histoire, enfin doué de ce sens historique qui de nos jours est un des meilleurs garants de la modération des opinions politiques, s'abandonne moins à ses vœux, et dans la crainte vague d'en voir une partie se convertir en regrets, conserve avec sollicitude quelques-uns des liens qui attachent le présent au passé, se réjouit du progrès

avec tremblement, et ménage, avec une circonspection qui n'a rien que de généreux, les hommes et les choses.

On doit comprendre peut-être en quoi diffèrent sous le rapport de l'art les deux talents que nous avons essayé de caractériser. L'un est à l'ordinaire moins parfait; mais l'émotion l'élève quelquefois, sous le rapport de la forme, aussi haut que son émule; l'autre, qui peut sembler moins élevé, attache par la vérité, on pourrait dire par la candeur de l'expression. L'un tient par ses principaux caractères à la poésie moderne; l'autre, du sein de cette école, retourne par instinct vers les inspirations antiques. Il serait singulier qu'un écrivain très dévot aux doctrines du romantisme fût en même temps revêtu d'un caractère antique, s'il ne se trouvait pas, après mûr examen, que le vrai romantisme est plus près de l'antiquité que le faux classicisme. Certains éléments romantiques abondent dans Homère et dans Sophocle, et il est bien remarquable que le poëte qui a le mieux imité les anciens, parce qu'il les a le mieux sentis, André Chénier, a été le Colomb, sinon l'Améric Vespuce, du nouveau monde poétique. Mais la couleur antique, qui n'est, à le bien prendre, chez M. Olivier qu'une candeur de l'esprit et de l'âme, une intelligence instinctive et pleine d'amour de la vie humaine et de la nature, et qui ne se rencontre avec l'antiquité que pour n'avoir pas cherché cette rencontre, emprunte chez lui du sentiment chrétien un doux et merveilleux re-

flet, plein d'harmonie avec l'antique, quoique fort distinct et bien au-dessus de l'antique. Si l'on pouvait se représenter Homère ou Hésiode chrétien, on comprendrait qu'il eût pu inspirer l'auteur du poëme des *Campagnes*, charmant ouvrage et l'un des principaux ornements du recueil des *Deux Voix*. Ce poëme, en cinq parties, raconte la maladie et les funérailles d'une jeune paysanne (non pas, s'il vous plaît, d'une jeune bergère), morte des suites d'une *transpiration arrêtée;* ce n'est pas autre chose; mais que de grâce et de mélodie, que de gravité et de simplicité antiques dans cette rustique épopée! que le poëte y est bien lui-même! que l'école et le public sont loin, et qu'on y sent bien l'influence de cette solitude intellectuelle où il faut que le poëte se renferme pour être grand et vrai! C'est là que M. Olivier est maître, et que ce qu'il y a de tout à fait à part dans sa vocation se révèle manifestement.

Quant à la langue, tout le monde sait que nous vivons à une époque de crise et de danger; chaque jour et presque chaque écrivain de renom nous rendent témoins de quelques traits de cet esprit révolutionnaire qui, s'il ne rencontrait pas de barrières, introduirait dans la langue l'anarchie et le chaos. Nous l'avons déjà dit, la langue est une convention qui, pareille en cela à la société dont elle est l'instrument et la base, lie tout le monde à la fois, consentant ou non-consentant. La langue est sacrée comme la société. Elle n'est pas immuable, elle ne peut pas l'être; mais elle ne souffre aucun change-

ment arbitraire et capricieux, aucune violence gratuite, aucune modification purement individuelle. Dans les changements qu'elle accepte, elle subit sa propre loi, et n'obéit qu'à ses besoins. C'est ce que d'habiles écrivains de notre âge ont trop méconnu. M. et Madame Olivier, qui ont avec eux de meilleurs traits de ressemblance, ont l'esprit trop modeste et trop vrai pour les suivre dans cette erreur. Aussi n'est-ce que rarement que l'on trouve chez eux les mots détournés de leur vrai sens, et les formes de la langue altérées; mais pourtant cela leur arrive quelquefois. J'en citerai un exemple, pour me faire comprendre. L'un des poëtes parle quelque part d'un *oubli solennel.* L'expression est fort dans le goût de l'époque; mais comment *l'oubli* peut-il être *solennel?* La versification présente aussi un peu trop, pour notre goût du moins, de ces brisures qui détruisent le vers et déconcertent l'oreille. Il y a eu un moment, peu éloigné de nous, où les desservants de l'harmonie semblaient avoir honte de l'harmonie, et où le plaisir de lire des vers n'était presque plus que celui de les reconstruire, fracturés qu'ils étaient par les caprices du poëte. C'est un traitement héroïque auquel la monotonie de notre versification avait peut-être besoin d'être soumise; mais le malade est guéri, et rien n'empêche maintenant de rendre la poésie à ses allures naturelles, et de laisser les vers redevenir des vers.

On a dit tant de belles choses, un peu obscures il est vrai, en faveur de l'obscurité, que je ne serai

peut-être pas bienvenu à remarquer que, dans quelques-unes de ces poésies, distinguées par leur élévation, le sens ne se dégage pas toujours avec facilité du vers qui le renferme, ni la chaîne des idées de la suite des vers. Je conviens qu'une poésie qui s'attaque aux faits les plus intimes du monde invisible est plus exposée à cet inconvénient; mais je ne le crois pas inévitable dans le genre. Les poëtes les plus profonds des diverses nations ne sont pas obscurs à proportion de leur profondeur; ne puis-je pas ajouter qu'au contraire ils sont d'autant plus clairs, parce qu'avertis d'avance de la difficulté de leur sujet, ils ont fait d'autant plus d'efforts pour la maîtriser? Tout au moins savent-ils bien faire voir que leurs obscurités, s'ils en ont, appartiennent au sujet et non point à eux; ils montrent clairement l'obscurité du sujet; c'est tout ce qu'on peut prétendre. Une méditation longue et passionnée est le secret de la clarté en de telles matières. Ce n'est que par son moyen que l'idée générale, d'abord voilée, s'épure, se précise; par cela seul elle trouve ses vraies distributions, les vrais rapports de ses parties; un ordre naturel, un enchaînement facile en résulte nécessairement; l'esprit du lecteur, toujours attiré dans une même direction, suit et quelquefois précède la pensée du poëte; aucune incertitude, aucune anxiété de l'esprit; on sent toujours qu'on marche et qu'on avance. Que l'esprit distingué à qui nous soumettons ces observations essaye d'une recette aussi simple. Quelques heures d'une

méditation suivie et formelle, loin de nuire à l'inspiration, l'échauffent et la fortifient; et pas plus dans la poésie que dans le feu, la clarté ne nuit à la chaleur. Voici, pour preuve, un morceau médité; voyez si pour être profond de sentiment, il en est moins clair, si pour être clair, il en est moins profond :

A toi mon Dieu, mon éternel appui,
Ce chant du soir ira, secret et tendre :
Heureux est-il lorsque, comme aujourd'hui,
Toi seul l'inspire, et toi seul peux l'entendre.
Oh! dans ton sein laisse-moi me cacher,
Le monde impur n'osera m'y chercher.

Il est si doux de sentir dans son cœur
S'évanouir les terrestres pensées :
Comme un brouillard, dont le soleil vainqueur
Absorbe enfin les bandes dispersées.
Toute légère, et plus heureuse encor,
L'âme s'en va vers son divin trésor.

L'un après l'autre, ainsi que des réseaux
Restés au pied d'un ramier qui s'envole,
Pesants soucis, regrets, chagrins nouveaux,
Tombent de l'âme, au vent de ta parole;
N'as-tu donc pas tout fait, tout accompli?
De qui te croit le destin est rempli.

Aussi mon Dieu, mon Sauveur bien-aimé,
Avec cette heure, ah! prends à toi ma vie!
Dans les débris ton bon grain a germé :
Que l'eau du ciel ne lui soit point ravie.
Mon âme a soif, et cherche ton Esprit :
C'est le désert que ton regard fleurit (1).

Pourquoi le poëte est-il si heureux à écrire ses sentiments? c'est qu'ils ont si bien mûri dans son

(1) Livre III. *Cantique*.

cœur, qu'ils tombent du rameau dans la main presque sans qu'elle y touche; il y a une méditation du cœur aussi bien que de l'esprit; on peut voir dans les vers que nous avons cités si elle n'a pas bien servi le poëte.

Et l'esprit et le cœur ont médité aussi jusqu'à pleine maturité les beaux morceaux du *Sapin* et du *Pauvre Maître,* que leur étendue seule nous empêche de citer. La grandeur poétique et la grandeur morale n'y manquent pas sans doute. Nous aimerions encore à indiquer dans le recueil des *Deux Voix* quelques-uns des morceaux qui nous ont le mieux affectés; mais à quoi bon indiquer nos préférences? Nous aurions l'air de les dicter, et rien n'est plus loin de notre pensée.

Les Chansons lointaines.

Par Juste Olivier.

Un volume in-18. — 1847.

Quoi! des chansons? — Oui, des chansons. — Mais la gravité des temps, celle de votre journal (1)? — Il y a chansons et chansons. Vous nous avez permis de vous parler de Béranger, et Béranger, si haut dans son vol, n'a jamais pris un essor plus élevé. Écoutez plutôt :

> Voici trois jours que des flots de nuages,
> Brumeux déluge, engloutissaient l'azur;

(1) Cette étude a été publiée dans le *Semeur* du 13 janvier 1847.

Mais, comme un vol d'aigles aux blancs plumages,
Les monts enfin planent dans le ciel pur :
Ainsi le Temps, brouillard au vent funeste,
Voile où se perd l'immortelle beauté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

Plus de chansons, plus de couples fidèles
Dans le tilleul, chauve comme un vieillard!
Au bord du toit, déjà les hirondelles
Forment leurs rangs et sonnent le départ.
Toujours montant vers le portail céleste,
Traînant au seuil le Monde épouvanté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité!

. . . . . .

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers!
Toujours la vie en toi se manifeste :
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le Temps s'en va, mais l'Éternité reste,
L'Éternité! l'Éternité (1)!

Vous avez là un fragment d'une chanson de famille, destinée à fêter, sous un toit rustique, l'un des anniversaires qui réunissaient autour des vieux parents leurs fils et leurs petits-fils, dispersés sur les bords du Léman. Le poëte, en ces occasions, n'était pas toujours si solennel, mais toujours (car le chaume paternel ne l'inspirait pas autrement) grave, pieux et tendre. Vous aurez su, mon cher lecteur, ou peut-être vous n'aurez pas su que « les chants « avaient cessé. » L'auteur appartient à un pays

(1) Livre I. *Le Temps s'en va.*

dont la situation est étrange, sans exemple peut-être. On a vu bien des choses; mais on n'a vu encore nulle part la société en quelque sorte se dédoubler, et, sur le même sol, deux peuples se constituer, dont l'un a dû céder à l'étranger quelques-uns de ses membres les plus distingués :

> Au bord du toit, déjà les hirondelles
> Forment leurs rangs et sonnent le départ.

L'une d'elles est l'auteur des *Chansons lointaines*. Ainsi, plus de chants en famille autour de l'antique foyer; plus d'anniversaires célébrés en commun. Cette veine est tarie; le poëte manque et manquera longtemps au pieux rendez-vous; mais la poésie avait en lui d'autres canaux où elle coule encore, et les événements mêmes qui ont changé la destinée de l'auteur ont élargi l'un de ces canaux, celui de l'ironie poignante et de la satire mélancolique.

Plusieurs des chansons de ce recueil, et non assurément des moindres, ont eu ces mêmes événements pour occasion et pour sujet. On ne demandera pas à quel bord politique, ou plutôt social (puisqu'il s'agit d'une révolution sociale), appartient l'auteur des trois strophes que nous avons citées. Il est, pour tout dire en un mot, du parti de la civilisation; mais il ne confond point avec les intérêts de la civilisation ceux d'un conservatisme égoïste, et par conséquent aveugle, qui a le radicalisme en horreur, et qui lui ouvre follement la voie. Après ou avant la charmante chanson *A mon ami Henri Euler, peintre... du gouvernement*, la meilleure de celles

qu'on peut appeler politiques est *Un bon conservateur*, dont voici deux strophes; bien à regret nous supprimons les autres :

Mon lit est fait! et ce n'est pas sans peine!
Comme l'oiseau j'ai tressé brin à brin
Plume, duvet, fil de soie et de laine,
Et le voilà! je m'y repose enfin.
Vents, bercez-moi d'une aile fraîche et pure
Avec l'ombrage, avec le flot chanteur!
Terre, et vous cieux, et toute la nature,
Conservez-moi! je suis conservateur.

Mon lit est fait! je n'empêche personne
De faire aussi le sien comme il l'entend.
Tel n'en a pas, du moins je le soupçonne,
Mais j'ai le mien, c'est le point important.
Qu'on le dédouble, on en fera peut-être
Trois, tout au plus, de moyenne hauteur;
Mais ce serait un acte bas et traître.
Conservez-moi! je suis conservateur.

Mais, comme on peut s'y attendre, c'est le radicalisme et ses représentants que cherchent la plupart des flèches du poëte. Dans chacune des chansons intitulées *Un petit roi*, *le Chant d'un égalitaire*, que peu de choses, à notre connaissance, égalent, pour la formidable énergie de l'accent et de la pensée, *la grande Aurore*, *A bas!* le poëte irrité

Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

Le cri *à bas, à bas* tout court, avait pu, entre mille autres, retentir à l'oreille du poëte. Il est des révolutions dont ce cri sauvage est le premier comme le dernier mot. L'auteur le ramasse dans la boue et le jette, pour toute vengeance, à la face de ceux dont il

est le mot d'*ordre* quand ils combattent, et le refrain quand ils s'avisent de chanter :

Tombe aux accords de nos lyres sauvages,
Arbre vieilli, planté par nos aïeux !
Va t'engloutir dans le torrent des âges,
Et dans ses flots qu'il t'emporte avec eux !
Tes longs rameaux ni ta noueuse écorce
Du noir destin ne te sauveront pas ;
Déracinons, déracinons à force !
A bas !

. . . . . .

En attendant qu'un autre arbre s'élève,
O Liberté ! là, nous dressons le tien :
Mât pavoisé, mais qui n'a point de sève,
Point de racine et ne pose sur rien.
Aucun oiseau ne se fie à ses branches ;
Même il en est qui, prenant leurs ébats,
Disent aussi, voix malignes et franches :
« A bas ! »

La voix « maligne et franche » que nous venons d'entendre a plus d'un accent. C'est sur un ton bien noble et bien touchant que M. Olivier, dans les morceaux intitulés *les Héros helvétiques*, *les Pèlerins suisses*, *l'Avenir*, *Et in Arcadia*, écrit d'une main ferme, mais l'œil humide, les mémoires poétiques d'une époque qui sera féconde, pour sa patrie et pour lui, en douloureux et amers souvenirs. Ailleurs, encore plus hardie, sa chanson, toujours chanson, chanson même plus que jamais, s'élève à une contemplation philosophique et religieuse de la vie de l'homme et des destinées de l'humanité. Le chef-d'œuvre de M. Olivier dans ce genre, et peut-être le chef-d'œuvre

du genre, est la chanson, ou, comme la nomme l'auteur lui-même, l'*épopée* des *Marionnettes*. Sous une forme tout enfantine, dont le choix nous a paru d'une judicieuse hardiesse, cela est plein de grandeur et de mélancolie; cela est nouveau en France, nouveau en Allemagne, nouveau partout. On y sent d'ailleurs, avec une sorte d'effroi, que cet esprit était un de ceux que leur propre force eût égarés dans l'immensité, si le christianisme, avec son divin bon sens (ce n'est pas nous, c'est un grand poëte qui, l'autre jour, s'exprimait ainsi), ne s'était trouvé sur son chemin, et ne lui avait barré le passage. Ce n'est que la main posée sur l'ancre immuable de la foi, par qui tout se fixe et s'éternise, qu'il est permis à Pascal de s'écrier : « Le silence « de ces espaces infinis m'effraye », et à notre poëte de jouer avec des pensées comme celles-ci :

Terre qui gémis
Dans l'espace
Où tout passe,
Terre qui gémis
Un moment, comme tes fils;

Soleil radieux,
Qui nous traînes
Dans tes chaînes,
Soleil radieux,
Trois p'tits tours de cieux en cieux!

Ainsi font, font, font,
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits tours, et puis s'en vont.

Ce recueil renferme encore d'autres espèces de chants ; mais, dans la grande variété du ton et des sujets, ce sont toujours des chants ; jamais l'auteur ne dit, toujours il chante. Ces chansons si diverses, il les a poétiquement inventoriées dans les suaves couplets par lesquels le volume commence, vrai bouquet de violettes au corset de la fiancée. Dans chacun de ces couplets, d'une main légère, en contours à peine visibles, il dessine ces groupes ailés, évitant partout d'appuyer, pour laisser mieux entrevoir ce que son génie a ajouté d'individuel et de nouveau à des genres cultivés avant lui et connus de tout temps. S'agit-il de ses chansons d'amour ?

Amour !
Amour !
Est-ce ta voix qui pleure et prie,
Au clair de lune, au point du jour,
Dans la prairie,
Ou vers la tour ?
Larmes soudaines,
Charmants soupçons,
Doux airs de reines...
Chansons, chansons
Lointaines.

C'est à lui-même qu'il faut laisser le soin, dirai-je de caractériser ? évitons ce pesant vocable, et disons : le soin de nous faire connaître, à son parfum une fleur, une chanson qu'il a cueillie à peine éclose dans les solitudes escarpées de son pays, entre les traditions séculaires, les rustiques superstitions, et la poésie naturelle de ces hautes vallées où, jusqu'à

la clarté de l'air, des sons et des eaux, tout est mystère et tout devient merveille :

Refrains,
Refrains
Du temps passé, refrains que j'aime,
De vos bouquets de romarins
J'ai pris moi-même
Deux ou trois brins.
Aux marjolaïnes
Entrelaçons
Lis et verveines...
Chansons, chansons
Lointaines (1).

M. Olivier n'a pas dédaigné de nous le répéter en prose, et fort bien. « Le quatrième livre, dit-il « dans sa préface, contient des morceaux d'un « genre à part et nouveau, mais basé sur d'anciennes « formes de poésie populaire qui se sont longtemps « conservées dans la Suisse française. Ces formes ont « un fond d'inspiration et des effets qui leur sont « propres : elles offrent surtout l'avantage, éminem- « ment poétique à notre avis, de parler à l'âme « sans lui tout dire, de susciter des pensées et « des tableaux que l'imagination, essentiellement « rêveuse et libre de sa nature, peut achever ou « poursuivre son gré. »

C'est bien cela ; on ne peut mieux parler du demi-jour charmant dont ces légères compositions sont enveloppées. On sera surpris, mais on ne se récriera pas ; le charme se fera sentir avant que l'objection ait pu se formuler. Le plaisir sera précisément d'a-

(1) Livre I. *Les Chansons lointaines.*

voir quelque peine à comprendre, de deviner un peu et de ne pas deviner tout à fait, de rêver après avoir lu, et de broder de la poésie à son gré sur la poésie de l'auteur. Entre le *Voile de neige* et la *Belle passant au soir*, on pourra balancer; mais le cœur, je crois, décidera en faveur du dernier de ces poëmes. Il me semble qu'à moins d'avoir la fibre bien dure, *fibra cornea*, on ne le peut lire sans attendrissement. Ce sont, on le dirait du moins, les rêveries dernières et sanglotantes d'une pauvre jeune fille qui se meurt, et dont la mémoire, hantée à ces moments suprêmes par le refrain d'une vieille chanson, en entrecoupe ses visions et ses ressouvenirs. On croit entendre, pour rappeler ici les expressions d'un grand écrivain, parlant du cygne à l'agonie, « ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils « à un léger et douloureux murmure, d'une voix « basse, plaintive et lugubre, formaient son chant fu- « nèbre (1). » Oh! la tragédie est partout; l'homme est infini en misères; dans les existences les plus resserrées, l'espace ne manque pas pour les plus grandes douleurs; la mort, que leur excès amène, en est la seule limite; et l'illustre poëte qui s'étonnait « de la quantité de larmes que contiennent les « yeux des rois (2) » eût dû s'étonner de ce que peuvent en contenir ceux d'une simple bergère.

Je n'ai point, il s'en faut, achevé l'énumération des tons et des genres que réunit ce petit volume. Oserai-je parler de la drôlerie spirituelle de certains

(1) Buffon, *Le Cygne*. (2) Chateaubriand, *Malu*.

morceaux, tel que celui, par exemple, qui porte pour titre : *La Chèvre, la Fille et le Passant?* Ces morceaux ne sont pas ceux, j'en suis sûr, dont les connaisseurs en bons vers feront le moins de cas. Qu'ils me permettent pourtant de suivre mon goût, et de mettre encore au-dessus de ces poëmes ceux dont l'enfance fait le sujet. *Coquins d'enfants* me semble une chose comique et charmante. L'inspiration de la chanson *Aux enfants*, signée d'initiales dont la dernière seule appartient à l'auteur de ce recueil, est prise plus haut. On y trouve, on y sent tout ce que l'enfance a de grâce et de grandeur. Quelques rares morceaux, signés de la même main, révèlent un talent dont la base est une raison forte et un grave enthousiasme.

Ne donnerons-nous rien à la critique? Non pas de fastidieux détails, mais une ou deux observations générales. L'obscurité qu'on peut remarquer dans certains passages n'est pas toujours cette poétique obscurité que nous avons louée : c'est de l'obscurité pure et simple. L'expression quelquefois flotte dans le vague et ne dépose pas dans l'esprit une empreinte vive et nette. On pourra relever, même dans les plus *hautes chansons*, pour parler avec M. Olivier, plus d'une image forcée, plus d'une métaphore incohérente. Le tour, çà et là, manque de naturel. Mais, au total, ce style, cette versification marquent beaucoup d'expérience et d'habileté. Ce langage, dont la pureté laisse bien peu à désirer, est plein d'originalité et d'invention. Ce trait fin et naïf, et si

souvent grand et hardi, cette enfance et cette gravité, ce timbre de voix argentin et mordant, ce je ne sais quoi, dans l'accent, d'étranger et non pas d'étrange, cette nouveauté franche et délicate dans la peinture des objets naturels, ce rhythme d'une mélodie si ingénieuse, sans doute tout cela est aussi précieux que rare. Cette poésie, enfin, est individuelle au plus haut degré; et plus d'un illustre, ou du moins plus d'un célèbre de nos jours devrait s'estimer heureux d'être, à ce point, maître chez lui. Ce n'est pas à un volume comme celui-ci qu'on appliquera le vers de Virgile : *Explebo numerum, reddarque tenebris* (1). « Je vais rejoindre dans la nuit « les ombres mes sœurs qui m'appellent. » Ombres, passez : et vous, qui n'êtes pas une ombre de poëte, restez; restez et vivez; apportez à la France, des rives de votre beau lac, des brillants sommets de vos Alpes, cette poésie dont la vérité locale se sent et ne se prouve pas, et qui, mariée, comme elle l'est dans vos vers, à l'éternelle, à l'universelle poésie, est un des parfums les plus pénétrants et les plus doux qui puissent réveiller nos organes assoupis. Et lorsque la pureté des sentiments l'emporte encore sur la pureté du talent, comment cette autre et précieuse nouveauté n'assurerait-elle pas, auprès du public sérieux, le succès, si légitime d'ailleurs, d'une belle et charmante poésie?

Il nous semble que nous ferons plaisir à nos lecteurs, et que nous ferons connaître plus à fond le

(1) *L'Enéide*, chant VI.

poëte que nous aimons en transcrivant ici l'une de ses plus courtes, mais non pas sans doute l'une de ses moindres chansons :

A UN PARFAIT AMI.

Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer.
Malgré moi-même et ma folie,
Je me sens vers toi soupirer.

Tu me retiens, tu me captives,
Quand je m'égare ou me distrais.
A travers mes larmes furtives,
Quand je suis seul, tu m'apparais.

L'éclair, sondant la nuit profonde,
Est moins perçant que ton regard ;
L'orbe riant du vaste monde
M'embrasse moins de toute part.

L'oiseau qui seul se fait entendre,
Quand la nuit tout dort sous les bois,
M'appelle d'une voix moins tendre
Que dans mon cœur ne fait ta voix.

Elle me dit : « Je t'aime, écoute !
« En moi tu peux tout retrouver.
« Pourquoi me fuir ? pourquoi ce doute ?
« Hors moi qui peut donc te sauver ?

« Je t'aime plus qu'on n'aime un frère.
« Tu sais ma demeure et mon nom.
« Brise le nœud qui m'est contraire,
« Et jamais ne me redis : Non !

« Ne me crains plus. Sois-moi fidèle.
« Je vais sans cesse à ton côté :
« Mais, pour me suivre, garde une aile,
« Car j'habite l'Éternité. »

VI.

J.-J. PORCHAT.

LES GLANURES D'ÉSOPE.

Recueil de Fables.

Un volume in-8°. — 1840.

Les grands écrivains du dix-septième siècle, en cultivant des genres déjà connus, n'ont pas pris sur eux d'en renouveler les formes. Dociles à des traditions qui n'étaient pas toutes antiques ni respectables, ils nous ont montré en littérature ce qu'on remarque souvent dans la vie, de grands esprits subissant en paix l'empire de leurs inférieurs, ou l'empire de l'usage, qui est la raison du vulgaire. Tout genre d'écrire qui avait un nom dans la littérature, trouva dans son nom même la loi de sa forme; l'imprévu seul demeura libre; et le même écrivain qui, dans un genre nommé, avait abdiqué sa liberté, la retrouvait tout entière dans les compositions qui n'avaient pas été classées, ou qui ne pouvaient pas l'être. Tout livre qui était essentiellement une action, n'eut de forme que celle que lui imprimaient la nature du sujet et l'individualité de l'auteur. Ainsi Bossuet voulait bien prêcher, sauf le génie, à la façon de ses devanciers; mais c'est à

sa façon, c'est purement comme Bossuet, qu'il écrivait son *Traité de la connaissance de Dieu et de l'homme*. Il se trouva par un heureux hasard, que, bien que l'antiquité eût eu des fabulistes, la fable n'était pas un *genre*. Elle n'avait, dans le vieil Ésope, aucune forme littéraire; Phèdre, connu depuis peu, n'en avait d'autre que son exquise pureté et son admirable précision; cela ne se transporte pas, cela ne fait pas genre. J'appelle heureux ce hasard, parce que, si la fable avait eu, comme la chaire, comme l'ode, comme le théâtre, ses formes traditionnelles, La Fontaine, dans sa dévotion à l'antiquité, se serait cru obligé de les reproduire. Heureusement le genre n'était pas né ; lui-même crut à peine, en écrivant ses fables, prendre place parmi les écrivains réguliers, et il fut si bien pris au mot que Boileau, faisant, dans son *Art poétique*, une énumération, d'ailleurs assez complète, des genres de poésie, ne daigna pas y comprendre l'apologue. C'est La Fontaine qui a suppléé à son silence par quelques vers, bien dignes d'être intercalés dans l'*Art poétique*, et qui diffèrent de ceux de Boileau par leur naïveté seulement :

> Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
> Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
> Une morale nue apporte de l'ennui :
> Le conte fait passer le précepte avec lui.
> En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire (1).

La Fontaine, écrivant sans conséquence, écrivit donc comme il l'entendit; mais ceux qui l'ont suivi

(1) Livre VI, fable I. *Le Pâtre et le Lion.*

ont écrit comme lui. La fable, telle que nous la cultivons, c'est la fable de La Fontaine; et si ce que je dis étonne, cet étonnement même prouvera combien je dis vrai. Il est pourtant aisé, en y réfléchissant, de comprendre que la fable de La Fontaine et la fable en général ne sont point une même chose. Il est vrai que la naïveté est essentielle à ce genre, et que La Fontaine est naïf; mais il est bien autre chose encore; il est, de plus, naïf à sa manière, et c'est cette manière que tout le monde, dès lors, a jugée plus ou moins essentielle à la fable. Il ne s'ensuit pas que les meilleures fables qu'on a faites depuis La Fontaine n'aient été que d'excellents pastiches. Cette première donnée n'a pas mis tellement à l'étroit le talent des imitateurs, qu'ils n'aient pu faire aucun usage de leurs ressources personnelles; il ne faudrait pas, dans ce cas, parler de talent, car le talent est une liberté; quand il fait des pastiches, c'est pour se jouer, et il avoue son dessein. Je ne sais d'ailleurs si c'est à La Fontaine ou à l'esprit français qu'il faut imputer cet esprit de naïveté malicieuse et de caustique bonhomie qui est proprement l'esprit de l'apologue français. La fable, chez nous, devait-elle être nécessairement aiguisée en épigramme? Non; et chez La Fontaine, elle est autre chose et mieux que cela. Car si la naïveté de La Fontaine est malicieuse, sa malice est naïve; il est malin, mais bonhomme; il est malin et n'est point goguenard comme Voltaire, qui n'a pas compris le mérite de La Fontaine, et qui ne s'est pas même es-

sayé dans la fable : le mensonge lui allait mieux. Les fables de La Fontaine sont, avant tout, des fables. L'apologue était la forme de son génie, forme élastique et complaisante où son esprit, naturellement digressif et *flâneur*, rencontrait tour à tour l'ode, l'élégie, la comédie, le poëme philosophique. C'est donc de l'esprit dominant de sa morale que nous parlons, quand nous relevons le caractère moqueur de la plupart de ses fables. La fable peut faire autre chose que de moraliser, et La Fontaine l'a bien prouvé; mais quand elle moralise, elle incline assez naturellement vers la satire; la morale qui n'est pas religieuse serait par trop naïve aujourd'hui, si elle n'était pas satirique; et qu'ont été nos plus fameux moralistes sinon des satiriques?

La fable, dit-on, est un genre suranné; ce n'est plus le temps des fables. On en parle à peu près comme des rondeaux et des acrostiches. Il y a là dedans quelque chose de vrai peut-être. Il fallait un La Fontaine pour accréditer l'apologue en France ; et sera-t-il permis de dire qu'il ne l'a accrédité qu'en le dénaturant, ou tout au moins en le transformant? Sans l'irrésistible fantaisie de ce génie heureux, aurions-nous des fabulistes ? Le talent des plus habiles imitateurs de ce grand poëte se fût-il avisé de cette forme et n'eût-il pas cherché une autre issue ? La fable a décidément quelque chose d'antique et de primitif ; il a fallu, pour l'acclimater dans les âges modernes, la faire satirique, élégiaque, dramatique, oratoire, que sais-je ? tout ce

qu'elle n'est pas naturellement. Nous y tenons néanmoins par un autre lien que celui de l'habitude ; quelque chose nous sourit encore dans le fond même du genre; et la donnée si simple de faire agir et parler comme des hommes les animaux et les plantes est encore à présent moins usée que les inventions de Micromégas et de Gulliver. Faites donc des fables, si votre talent vous y porte, et si le cœur vous en dit; mais souvenez-vous que c'est un genre auquel il faut à chaque fois conquérir sa place dans la littérature, et que, pour la lui obtenir, il suffit de deux petites choses sans plus : l'invention dans les idées et la perfection dans le détail.

Il y a quinze ans tout à l'heure qu'un joli petit volume intitulé *Recueil de Fables, par J.-J. Valamont*, fut publié à Paris, où l'exiguité du volume et la nouveauté du nom de l'auteur n'empêchèrent pas qu'il ne fût remarqué et loué. Il ne comprenait alors que quarante fables distribuées en trois livres. Il reparut, quelques années après, augmenté de six nouveaux livres, sous le titre de *Glanures d'Ésope*. L'accueil qu'il a obtenu a donné naissance à une nouvelle et fort belle édition enrichie de trois livres, comprenant quelques-unes des meilleures fables de l'auteur. Ce recueil nous paraît tout à fait digne de l'attention des hommes de goût. Ce que l'imitation héréditaire d'un modèle inimitable a imprimé de factice et de maniéré au genre de l'apologue chez nos meilleurs fabulistes, est à peine sensible dans le recueil de M. Porchat. C'est que

l'apologue lui est tellement naturel qu'on est tenté de croire que, s'il n'y avait pas eu de fables dans le monde, il en aurait fait. L'apologue éclot pour lui de toutes les scènes du monde animal, de tous les aspects et de tous les bruits de la nature. Aussi a-t-il sa naïveté, vraie, franche, point mièvre et point grimacière. Il dramatise et dialogue fort bien ; ses personnages restent bien dans le ton de leur caractère, et quand ils parlent, ce sont bien eux qui parlent, jamais l'auteur : on en peut faire l'épreuve en essayant de lire à haute voix ces dialogues d'animaux; je doute qu'on rencontre une seule fausse note. Il y a beaucoup d'expérience et d'habileté dans la diction; on y trouve les résultats sans y apercevoir les traces du travail; sur les morsures de la première lime, une lime plus douce a passé, le polissoir sur cette autre lime; le fruit de ce travail, ou de cette facilité conquise par l'étude, est une précision élégante et vive, une grande adresse de diction, une grande variété de tours. M. Porchat, qui a beaucoup d'esprit dans la pensée, en a beaucoup dans le style; il a, de plus, du jet, du *premier-mouvement*, et il en aurait davantage encore, s'il voulait bien n'être pas plus sévère pour lui-même que son lecteur, et s'il osait sacrifier quelquefois la perfection technique à la grâce de l'abandon. Ses procédés de correction sont un peu corrosifs; ils enlèvent la tache, et l'étoffe avec. C'est un beau défaut, et qui ne fera pas secte; mais enfin c'est un défaut; et nous osons prier l'auteur d'avoir un peu

plus d'égard à ses premières inspirations. On peut reprocher, de temps en temps, à son style une concision un peu pénible, des chocs d'idées un peu durs, des mouvements un peu anguleux, je ne sais quoi d'elliptique, non dans la phrase, mais dans la pensée même, qui fait acheter le plaisir facile de la seconde lecture par le labeur de la première. Faire cette critique, c'est dire en même temps que le style de M. Porchat n'est jamais commun ni lâche; et, en effet, rien ne lui est plus étranger que ces deux défauts; il n'y a pas de style plus prompt ni plus net.

Il est peut-être aussi difficile et aussi rare d'inventer son style que d'inventer ses sujets, et le premier de ces mérites a suffi, sans le second, à la gloire de plus d'un auteur. Le second, certes, a pourtant bien son prix, et il vaut la peine d'en parler. La plupart des sujets de M. Porchat sont aussi ingénieux que naturels, et le plus grand nombre lui appartiennent. Mais ce qui lui appartient aussi, et ce qui malheureusement le *distingue*, c'est le caractère de sa morale, où l'élément religieux, c'est-à-dire le véritable élément moral, est entré plus abondamment que chez aucun autre fabuliste. Je ne répéterai point ce qui a été dit à ce sujet dans un journal, qui a fort bien apprécié ce recueil d'apologues. On rencontre pourtant peu de mots religieux dans ces fables, et la dernière seule, qui même n'est pas une fable, indique la source où l'auteur puise sa morale; mais le mélange de sévérité et de mansuétude qui se fait sentir dans

les enseignements du nouveau fabuliste est un caractère qu'on ne trouve guère chez la plupart de ses devanciers. Il y a bien, chez les autres, de la sévérité et de l'indulgence, mais différemment appliquées; la première s'adressant aux personnes, et la seconde aux principes : c'est l'inverse au point de vue de la religion.

M. Porchat n'abdique point le rôle de censeur, dévolu de tout temps aux fabulistes ; et sans être de ceux dont l'impatience arrache à la lyre ses cordes pour en armer un fouet vengeur, il éclaire sans pitié certains recoins ténébreux de notre nature, où notre regard, moins courageux, hésite à suivre le sien. Il n'est point alors ironique et railleur, il ne fait que raconter, mais quel récit que *le Prix du labour* (1)! et qui n'est tenté d'accuser d'un peu de cruauté l'imagination du poëte? Il y a, dans le recueil, peu d'inventions pareilles; mais, sous des formes plus douces, c'est partout le même jugement sur l'espèce humaine : la justice de l'auteur est aussi inflexible que sa bienveillance est inaltérable. La première, par une sorte de fraternelle pudeur, se voile, et, pour l'ordinaire, ne se trahit qu'à des yeux exercés; la seconde est partout découverte et répandue, et nous aimons à dire que ce volume si agréable est une suite de pénétrantes leçons d'équité, de modération, d'indulgence et de charité. Nous ne connaissons aucun ouvrage du même genre qui présente à la jeunesse une morale de meilleur

(1) Livre XI, fable VII.

aloi ni plus persuasive : quelque chose de mieux que la philosophie a passé par là. Nous le recommandons avec confiance aux parents et aux instituteurs comme aux hommes de goût, non quelques-unes de ces fables aux premiers, et le reste aux autres, mais toutes à tous ; au moins les exceptions sont-elles rares; l'enfant et le littérateur trouveront, presque toujours, leur plaisir au même endroit. Voyez la belle fable du *Laboureur* (1), voyez *l'Ane et la Cloche* (2), dont nous citerons les derniers vers. Il s'agit de la barbarie de l'homme envers les animaux qui le servent :

Hélas! de tous ces maux que méprise la loi
Quand viendra chez nous le remède?
Homme, prends en pitié ce valet quadrupède;
Il est sensible, il souffre, il est chair comme toi.
Dieu même à tes soins le confie :
De lui tu rendras compte au Père de la vie.
Cet âne, objet de tes mépris,
Mieux traité par la synagogue,
Il est mis dans le décalogue;
Dans le sabbat il est compris.
Des coutumes d'Egypte un long temps nous sépare.
Depuis le bœuf Apis on a fait du chemin.
Mais quoi? Toujours l'excès! Idolâtre ou barbare!
L'homme un jour sera-t-il humain?

Nous disons la même chose de la fable des *Riverains* (3) :

Un ruisseau court dans la prairie,
Touchant Lucas à gauche, à droite Nicolas.
C'est la guerre éternelle. Incessamment l'on crie :
« Voisin, j'en veux ma part.—Voisin, n'y touchez pas.

(1) Livre III, fable VII. (2) Livre VIII, fable XII.
(3) Livre XII, fable X.

— Mais, voisin, mon herbe est flétrie;
C'est mon tour. — Nenni, c'est le mien. »
Et chacun de creuser des rigoles profondes,
N'ayant souci que de son bien.
Oubliez-vous, méchants, l'Auteur des eaux fécondes?
La croix sur le clocher ne vous dit-elle rien?
Prise et reprise à force ouverte,
L'onde souvent changea de lois.
Le sang sur la pelouse verte
Coula, dit-on, même une fois.
Si la chronique est véritable,
Lucas, le gros Lucas, était le plus coupable;
Lucas, de cette idée imbu
Que ni lui ni son pré n'ont jamais assez bu.
Après la force, un jour, pour essayer la ruse,
Il offre à Nicolas un traité qui l'abuse.
Voici le protocole, arrêté verre en main :
« A chaque bord son jour; tu lèves ton écluse
Au coup de l'Angelus, et moi le lendemain. »
Mais quand la nuit est plus obscure,
Qu'en son pauvre manoir Nicolas retiré,
S'abandonne au sommeil, et rêve qu'en son pré
Il entend le ruisseau courir sur la verdure,
Lucas à pas de loup en vient changer le cours.
Avant l'aube il revient encore
Cacher ses crimes à l'aurore.
Il ne les put cacher à l'Arbitre des jours.
Un soir que ses gazons buvaient avec mystère
L'eau dérobée à Nicolas,
Un gros nuage avec fracas
Se déchire et fond sur la terre.
Le ruisseau qui devient torrent,
Graveleux, fangeux, dévorant,
Suit d'abord le premier passage
Ouvert à son aveugle rage,
S'y creuse un lit toujours plus grand.
Le voilà chez Lucas roulant pierres sur pierres.
Dieu vengeur, tu le veux! Plus d'herbe, plus de fruits;

Les arbres mêmes sont détruits;
Le pré n'est plus que fondrières.
On connut que du ciel c'était un jugement.
Et Nicolas, montrant son écluse abaissée,
Disait à la foule empressée :
« Voici la trahison ; voilà le châtiment »

Nous ne voulons pourtant pas induire en erreur nos lecteurs; tout, dans ce livre, n'est pas également propre à l'enfance, à qui, dans le fait, M. Porchat n'a point spécialement destiné son livre. Quelques-uns même des morceaux qui, dans ce recueil, plairont le plus à l'enfance, ne lui sont point adressés, et n'auront tout leur sens que pour un âge plus avancé. Nous en citerons deux de cette espèce (1), pour que la cause soit bien instruite, et puis aussi pour notre plaisir :

LA FEMME DE XANTHUS.

La femme de Xanthus maudissait le destin,
Maudissait son époux, rêvasseur, pauvre sire,
Philosophe enfin, c'est tout dire.
Lasse de murmurer, la dame, un beau matin,
Fait son paquet, s'enfuit chez elle.
C'était divorcer sans façon.
Bref, le pauvre Xanthus se réveille garçon,
Et de pleurer son infidele.
Nous sommes ainsi faits ; après ce méchant tour
Il devait la trouver plus belle.
« Vous l'aurez, dit Ésope, avant la fin du jour.
Je m'en charge. — Vraiment! dit Xanthus en délire. —
Aussi vrai que je suis à vous.
C'est donc vous obliger ? — Mais cela va sans dire.
Rends la volage à son époux ;
Disons-mieux, rends-moi l'esclavage !

(1) Livre IX, fable XI, et Livre XI, fable X.

Le tien finit demain. — Que bénis soient les dieux ! »
Reprend le Phrygien, qui part leste et joyeux.
Il porte un grand panier : chemin faisant, achète
Gibier et volaille et poisson,
Passe aux lieux où la belle a choisi sa retraite,
Fait si bien qu'on le voit. « Qu'est ceci, mon garçon?
Lui dit la fugitive. Êtes-vous en frairie?
Voilà de fins morceaux ! Qu'en veut faire Xanthus?
— Madame...—Eh bien! — Votre époux... se marie. —
Vraiment! — Dès ce soir, mais motus :
C'est un secret. La *presse* est grande ;
Entre nous, Xanthus appréhende
De votre part un repentir.
On m'attend : laissez-moi partir.
Surtout, au nom des dieux, pas un mot du mystère,
Ou je suis un homme pendu.
Pour moi, je vous aimais : de vous cacher l'affaire
Je me suis en vain défendu.
De ce pas, tout mélancolique,
Je vas commander la musique.
Xanthus aime à changer : nous danserons souvent. »
Il s'éloigne à ces mots, enfile une ruelle,
Prend un léger détour, et retrouve la belle
Chez Xanthus, heureux comme avant.

—

Michel-Ange et le Pêcheur.

A M. de Lamartine.

Toi dont l'Europe entière écoute l'harmonie,
Chantre d'Elvire, beau génie,
Pourquoi sommeilles-tu souvent?
Ce qu'on pardonne au vieil Homère
Ne pense pas qu'on le tolère
Encor dans notre âge savant.
Mais du conseil tu ris sans doute,
Et peut-être du conseiller.
Sur ses propres défauts saura-t-il mieux veiller?
Lui? Ce n'est pas la peine. Écoute.

Au bord du Tibre un jour Michel-Ange rêvait,
Dans les champs égaré, seul avec sa pensée,
Et chemin faisant poursuivait
Quelque grande œuvre commencée.
Il voit un pêcheur près des eaux
Qui, sans compas, sans règle, architecte inhabile,
De bois grossiers, de vils roseaux,
Bâtissait sa maison fragile.
Il sourit; c'était de son art
L'essai sans forme et sans mesure.
Que d'erreurs blessaient son regard!
Le voilà qui s'enflamme; il conseille, il censure.
Il donne à mon pêcheur leçon d'architecture.
« Ceci n'est pas d'aplomb; cet angle n'est pas droit :
Ce jour veut être moins étroit;
De tes piliers entre eux mesure la distance. »
L'autre lui répondit : « Pourquoi tant de science?
Ce soir mon toit s'achèvera :
Demain peut-être la rivière
Ou l'orage l'emportera.
La règle! le compas! C'est fort bien à Saint-Pierre.
Allez à Michel-Ange offrir ces beaux conseils.
Il en usera s'il est sage;
Car les défauts de ses pareils
Sont immortels comme l'ouvrage. »
Michel-Ange sourit : « Merci, mon doux prêcheur, »
Et puis, en le quittant, il l'embrasse; il se nomme.
Peut-être Saint-Pierre de Rome
Serait moins beau sans le pêcheur.

VII.

ALEXANDRE GUIRAUD.

Œuvres d'Alexandre Guiraud, de l'Académie française.

4 volumes in-8°. — 1845.

Plusieurs circonstances, plus fortes que notre volonté, nous ont empêché, jusqu'à ce jour, d'annoncer cette importante publication (1). Il y aurait bien de l'injustice dans cette négligence, si c'était une véritable négligence. Les travaux de M. Alexandre Guiraud sont marqués au coin, non-seulement d'un talent incontestable et reconnu, mais de la conscience, plus respectable encore et plus rare que le talent. Nous ne voyons pas à quel autre, sous ce rapport, nous aurions convenablement pu donner le pas. Heureusement, il est de ceux qui peuvent attendre, et nous n'avons pas la présomption de penser que nos retards ni notre silence puissent porter à de justes succès le plus léger préjudice. Ces volumes ne renferment d'ailleurs, du moins nous le croyons, qu'un petit nombre de morceaux inédits; tout le reste est connu depuis longtemps, jugé en détail et en dernière instance. La fortune

(1) Dans le *Semeur* du 30 décembre 1846.

du livre n'a, par ces différentes raisons, rien à espérer ni rien à craindre de nous. C'est envers nous-même que nous remplissons un devoir, en essayant de juger équitablement ces fruits d'un talent sérieux, mûr et éprouvé.

Sur ces quatre volumes, il en est un presque entièrement composé de vers. La poésie de M. Guiraud, toujours flexible et mélodieuse, revêtue à l'ordinaire d'une teinte brillante et douce, respire, dans ses meilleurs moments, une sensibilité pénétrante, et cette onction qui, puisée dans les habitudes pieuses du cœur, se répand de là sur tous les sujets. On sait quel est le charme attendrissant des élégies depuis longtemps connues sous le titre du *Petit Savoyard :* bien d'autres morceaux moins cités méritent leur part des louanges dont ce petit poëme, désormais célèbre, a été l'objet. Mais une attention plus sérieuse et plus vive se portera sans doute vers les tragédies que contient ce même volume. Les *Machabées* sont au premier rang. Personne n'a oublié quel fut le succès de cet ouvrage, qui ouvrit à M. Guiraud, si nous ne nous trompons point, les portes de l'Académie française. A plus de vingt ans de distance, notre impression se retrouve la même. L'auteur ne fut jamais plus heureusement inspiré. Il est, dans toute vie d'artiste, un moment suprême : c'est à ce moment, dans la vie de M. Guiraud, qu'appartiennent les *Machabées*. Il y a des tons que l'on ne trouve, des touches que l'on ne rencontre qu'une fois ; il y a peut-être aussi, pour le poëte, un sujet

ou un genre avec lequel il s'unit plus intimement qu'avec tout autre, et à l'égard duquel il était comme prédestiné. Il semble que le sujet des *Machabées*, qui avait défié et mis hors de combat plus d'un poëte, attendît M. Guiraud ; il eût pu dire : « C'est là mon poëte ; » et M. Guiraud, à son tour : « C'est là mon sujet. » Il est certain que cette tragédie se distingue entre toutes celles de l'époque et même entre toutes celles de son auteur par une largeur et une simplicité de pensée et de style qui durent frapper vivement. Ce mérite n'est pas de ceux qui s'effacent, et rien ne tombe moins sous l'empire de cette dépréciation progressive dont il est peu d'écrits qui ne subissent la loi. L'ouvrage tout entier nous paraît conçu avec cette rare candeur, aussi voisine, à l'ordinaire, du grand que du vrai. Après cela, nous permettra-t-on de dire, en louant de bonne foi le courage avec lequel M. Guiraud a accepté tout son sujet, que ce sujet sort des limites de la tragédie, soit par son extrême simplicité, dont il serait dangereux de vouloir corriger la majestueuse monotonie, soit par sa cruauté, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Les sept exécutions de ces sept martyrs, dont il n'est presque pas permis de varier la physionomie, c'est plus, nous semble-t-il, que l'âme ne peut soutenir. Les principaux accidents de ce terrain trop uni sont l'ingénuité de Mizaël, la générosité d'Éléazar, enfin l'héroïsme de Salomé, principal personnage de ce drame, qu'on eût dû intituler peut-être : *La mère des Machabées*. Nous acceptons le rôle de

Mizaël, sans le préférer, quoique plus actif et plus dramatique, à celui d'Éliacin dans *Athalie*. Éléazar n'est pas sans grandeur; mais il ruse en vrai Juif avec Antiochus, qui, par parenthèse, est bien simple pour un tyran; et quoique les équivoques de l'aîné des Machabées s'excusent par leur motif, elles ne laissent pas de compromettre un peu la grandeur de ce caractère. Quant à Salomé, oserons-nous l'avouer? nous l'admirons franchement, mais nous aimons autant l'admirer à distance, et les vers de Boileau nous reviennent en mémoire:

> Il est de ces objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux (1).

Sommes-nous trop délicat, ou plutôt trop faible? « Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure? » Cela se pourrait bien; mais nous soupçonnons que beaucoup de gens avec nous aiment mieux, de ces très belles choses, le simple récit que la vue. Racontez-nous que Salomé exhorta ses sept fils, tous jusqu'au plus jeune, à souffrir constamment, sous ses propres yeux, une mort affreuse; ne nous privez pas d'un si mémorable souvenir ni d'un si grand exemple; mais, par pitié, ne nous le faites pas voir. C'est trop! c'est du moins trop pour la scène. La sainteté des motifs de Salomé n'adoucit point cette cruelle impression; et nous nous trouvons, pour notre part, aussi incapable de supporter la Juive Salomé dans les *Machabées* que la Grecque Archidamée dans le *Léonidas* de Pichald.

(1) Boileau. *L'Art Poétique*. Chant III.

Nous ne méconnaissons pas le mérite des inventions au moyen desquelles M. Guiraud a vaincu à moitié les inconvénients qui résultent de la sublime pauvreté de ce sujet. Mais, outre que ces moyens introduisent dans le poëme plus d'agitation que d'action proprement dite, le sublime du sujet tient à son extrême simplicité. Que cette simplicité, en revanche, le rende peu propre à la scène, nous le croyons bien; mais c'est, à notre avis, une de ces occasions où le mot du fameux Père Ricci, en une matière certes fort différente, trouve une juste application : *Sit ut est, aut non sit:* « Laissez-le ce qu'il est, ou ne le traitez pas. »

Cette règle ne s'appliquait point à *Virginie*. Inventer, en un tel sujet, ce n'est point l'altérer; une simplicité si absolue ne lui est point essentielle. Le tout est de bien inventer, et nous croyons que lorsque M. Guiraud s'applaudit des inventions qui lui ont servi à constituer son sujet, il ne fait que se rendre justice. L'action a le degré de simplicité que réclame toute œuvre d'art, avec cette richesse ou cette plénitude qui fait le prix de la simplicité. Peut-être tel personnage important manque un peu de physionomie; mais le principal, celui de Virginius, est aussi fortement accentué que noblement conçu. Le style ne pouvait avoir et n'a pas l'espèce de grandeur primitive de celui des *Machabées;* mais il est habituellement énergique et rapide; et tout considéré, nous pensons que si le personnage de Virginius trouvait un jour, au théâtre, l'interprète

dont il est digne, cette tragédie, éclairée dès lors des reflets de la scène, attirerait sur elle autant d'attention que peut en obtenir de nos jours une belle tragédie, mais enfin une tragédie, c'est-à-dire un genre, après tout, plus suranné que le sonnet.

Plus frappant, peut-être, que *Virginie*, et bien plus dans le goût moderne, *Le comte Julien* nous paraît mériter un moindre succès. L'ouvrage a des beautés; mais l'âme ne sait où s'attacher. L'intérêt n'est ni assez bien préparé, ni assez fortement constitué. Julien, qui ne paraît que pour maudire son fils, n'est à peu près rien dans l'action, à laquelle néanmoins il donne son nom. Lydda, la folle, n'est point folle, et, ne l'étant point, son rôle a peu de signification. Fernand n'a rien, Elvire presque rien qui puisse nous attacher. L'antagonisme des deux religions, des deux races, élément d'intérêt si naturel et si puissant, n'est pas mis à profit comme il aurait pu l'être. Ce sujet, tel que l'auteur l'a traité, nous fait l'effet d'une vaillante épée tirée à moitié du fourreau. Qui l'en tirera tout à fait? L'auteur, pour son compte, y a renoncé. Il semble pourtant qu'une tragédie, un drame grandiose, est caché dans la vengeance et dans le repentir du comte Julien, et qu'un tel sujet ne peut flotter éternellement dans les limbes.

Deux ouvrages en prose, *Cesaire* et *Flavien*, remplissent à peu près trois volumes de cette collection. Une haute estime n'a pu manquer à ces deux compositions, et si vous y joignez quelques-uns de ces

suffrages intimes que peu d'écrits littéraires, même parmi les excellents, obtiennent de leurs lecteurs, vous trouverez que l'auteur, le poëte (car la poésie abonde dans ces deux romans) ne doit pas en être à plaindre ses peines. Quoi qu'il en soit, le succès de ces deux productions, plus flatteur peut-être qu'un succès populaire, ne paraît pas avoir été populaire. La faute en est au discrédit qui a depuis longtemps atteint, dans la région où s'élabore la gloire populaire, tout l'ordre d'idées auquel se rattachent si étroitement *Césaire* et *Flavien*. Il fait bon venir à propos, et nul ne vient impunément trop tard ni trop tôt. Comme le bourgeois de Paris à l'époque de la Fronde, le public n'aime point à se *désheurer*. Ils sont rares du moins, ils sont bien rares, les génies qui ont eu le choix du moment. Venu quelques années après le Concordat, quelle impression eût faite dans le public le *Génie du christianisme?* En tout temps, on l'eût proclamé l'œuvre très irrégulière d'un talent superbe : l'à-propos en a fait un monument. Nous faisons ici de l'histoire littéraire, non de la morale; le temps d'être vrai dure toujours, et les amis de la vérité s'appliquent volontiers ce beau vers de M. Guiraud :

L'heure du péril est notre heure (1).

Mais, historiquement, et au point de vue du succès, nous pouvons bien dire qu'il y a en littérature des *mollia fandi tempora*. L'auteur de *Flavien* et de *Césaire* s'en est peu soucié en publiant après 1830 (et pour-

(1) *Le petit Savoyard*. Chant II.

quoi ne dirions-nous pas après 1815, après 1805?) deux ouvrages fondés sur des doctrines et des préoccupations que la France a répudiées. Un talent passionné, véhément, amer, eût pu vaincre cette défaveur; faites d'une opinion surannée une passion violente et hautaine, vous serez écouté, quoi qu'il vous plaise de dire, pourvu toutefois que vous disiez bien. Le public, même hostile ou désaffectionné, se plaît à ces provocations, quand le talent est de la partie. La religion haineuse de M. de Lamennais, le catholicisme insolent de M. de Maistre, surent bien, dans le temps, obtenir audience, et la surprise que causait tant d'audace, son intempestivité même, furent pour les lecteurs de tout ordre un élément de plaisir, pour les auteurs eux-mêmes un moyen de succès. Un catholicisme équitable et généreux autant que le catholicisme peut l'être, n'a pas, à beaucoup près, les mêmes chances. Or tel est celui de M. Guiraud; et nous nous plaisons à le dire : chez aucun écrivain, chez aucun homme de sa secte, nous n'avons trouvé plus de modération unie à plus de ferveur, plus de libéralité à des convictions plus précises. Le mot de *mansuétude*, né avec le christianisme, pour désigner une disposition toute chrétienne dont l'auteur de cette religion est à jamais l'incomparable type, s'offre de lui-même à l'esprit quand on lit M. Guiraud. Tout cela ne pouvait empêcher les doctrines de cet écrivain distingué d'être généralement impopulaires, impopulaires surtout dans le monde lettré; et il n'a pas su, nous en con-

venons, leur donner cet accent de colère et de mépris, à la faveur duquel, avec ou même sans talent, on attroupe autour de soi la foule des badauds, lettrés et non lettrés; car, après tout, qui n'est badaud, à sa manière et à son heure?

Avec bien moins de talent, avec un art moins profond, on a souvent retenti davantage, éveillé plus d'échos. Que les créations de M. Guiraud se fussent rattachées à quelque autre doctrine, ou qu'il eût pris le moins possible au sérieux celle qui fait la base de ses livres, qu'il n'eût emprunté au catholicisme que la pompe de ses décors et la diversité de ses amusements solennels, c'est une étoffe qui tient encore : cela se porte encore assez volontiers. Mais il ne touche à ces voiles brillants que pour les soulever; c'est à la substance même du catholicisme, c'est à sa foi, à sa morale qu'il attache toute notre pensée : ses livres sont, au fond, et trop manifestement peut-être, des livres de doctrine; cette doctrine, à qui, en l'inhumant, nul n'a su mettre dans la bouche l'obole qui fléchit le nautonier des morts, erre au bord des fleuves murmurants qu'elle ne peut franchir : la violence pourrait seule ouvrir un passage à cette ombre, mais son guide n'a qu'une conviction vive et un beau talent. Ce n'est point assez.

Littérairement, néanmoins, *Césaire* et *Flavien* méritent de la gloire, et ils l'ont obtenue, si la gloire est quelque autre chose que le bruit. La prose de M. Guiraud est pure, abondante, flexible. La douceur et la grandeur s'unissent avec un accord bien

rare dans ses tableaux de la nature et de la vie humaine. Aucune affectation, aucun effort n'altère la physionomie calme et harmonieuse de cette muse chrétienne. La douloureuse science du cœur humain ajoute à des situations touchantes par elles-mêmes ce pathétique philosophique (on nous permettra de le nommer ainsi) qui transporte notre compassion du simple individu au genre humain tout entier. La fable de chacune de ces épopées intimes est attachante, ingénieuse, habilement diversifiée. Des pensées élevées, des sentiments généreux, pénètrent, réchauffent, épurent la masse entière, et l'intelligence, non moins que le cœur, est intéressée par bien des idées qui réunissent la justesse et l'étendue.

De ces deux compositions, la plus imposante, celle qui dénonce le plus de travail, qui suppose le plus de savoir, et qui, au premier coup d'œil, révèle le plus de puissance, c'est assurément *Flavien*, ou *De Rome au désert*. L'auteur a profondément étudié son sujet, je veux dire la décadence de l'Empire romain et du monde antique. Car c'est bien là son sujet : l'histoire de Flavien et de Néodémie l'individualise en quelque sorte, mais ne le constitue pas. Le tourbillon les enveloppe et les emporte, mais ils n'en sont emportés que pour en constater et en mesurer la force. Je ne méconnais point, en parlant ainsi, l'intérêt dramatique qui s'attache aux sentiments et aux aventures de ces deux amants. On en a tiré une tragédie (1) ; on en pourrait tirer plus d'une : cet ouvrage est tout

(1) Le *Gladiateur*, par M. Soumet et Madame d'Altenheim.

plein de *motifs;* la poésie, la peinture, la sculpture l'exploiteront tour à tour. Mais le grand intérêt de ce livre, pour nous du moins, est dans son ensemble; ce qui se grave dans la pensée plus profondément que tout le reste, c'est Rome, c'est le monde romain, c'est cet effroyable chaos social d'où naît avec douleur, laissant sa mère morte sur le lit de travail, un tout nouvel univers. Si vous avez besoin d'un personnage central, d'un héros du drame, il est tout trouvé, c'est le Gladiateur. Il résume, il concentre et l'époque de l'action et la pensée de l'ouvrage. C'est, dans un seul individu, l'esclavage et la barbarie écrasant de leur poids réuni la vieille civilisation païenne. Au moral comme au physique, ce personnage du Gladiateur est colossal : symbole, en ceci, d'un siècle où tout paraît démesuré, et où, dans tous les genres, la force massive est la seule force. Néodémie est touchante de pureté et de candeur; il est peu de figures plus gracieuses; mais tout ce qu'a fait le poëte pour marquer nettement, quoique sans dureté, les contours de cette physionomie, l'a pourtant laissée un peu vague. Nous croyons en avoir trouvé la raison. Néodémie a des préventions plutôt que des convictions; sa piété n'est guère qu'une soumission de son esprit, et qu'une abdication de sa personnalité; son christianisme ne lui est pas devenu naturel et familier; elle croit de la croyance d'autrui, non de la sienne : sa foi, pour tout dire, est superstitieuse. Elle croit, en bonne catholique (car l'auteur a fait de cette chrétienne du

troisième siècle une catholique du dix-neuvième) à la magie du rite, à l'*opus operatum* (1); elle attend du baptême, des lumières surnaturelles, ou tout au moins un soudain accroissement de lumière : elle agit, elle se meut beaucoup; mais, à l'exception de quelques élans de pitié, rien ne part du dedans, du fond de l'âme; sa foi n'est qu'une mortification de sa raison, et son christianisme, à dire vrai, n'est guère qu'un remords. La physionomie morale de Flavien est encore moins accentuée, et sa conversion, qui est la grande affaire de l'auteur, la conclusion de l'ouvrage, ne paraît assez justifiée ni par l'amour que lui inspire Néodémie, ni par les exemples qu'il reçoit de cette jeune chrétienne, ni même par l'étude qu'il s'impose de tant de systèmes, et par la comparaison qu'il en fait dans son esprit. Il fallait que cette conversion parût psychologiquement nécessaire; or, s'il nous est permis de dire toute notre pensée, Flavien n'est converti que de l'autorité privée et du fait de M. Guiraud.

Et converti à quoi? Grande question. Ce n'est certainement pas à la doctrine du pur Évangile. Il semble que l'auteur ait pris à tâche de la voiler, ou tout au moins d'en amortir l'éclat. Le christianisme disparaît sous l'ascétisme catholique : s'il y a quelque chose de mieux au dessous, à la surface on ne voit guère que cela. La vertu expiatoire transportée du Christ au chrétien, le salut attaché à nos propres sacrifices, le christianisme présenté comme un sys-

(1) A la vertu de l'acte en lui-même, et considéré hors de l'agent.

tème ou une méthode de macérations, le prêtre partout, le sacerdoce pesant de tout son poids sur la liberté humaine, la secte, en un mot, au lieu de l'Église, voilà l'épaisse enveloppe sous laquelle le poëte nous dérobe comme à plaisir ce fonds de christianisme substantiel et d'excellente piété qui lui appartient en propre et que les prêtres n'ont pu lui ravir. Les preuves de détail ne nous donneraient d'autre embarras que celui du choix. Mais non, nous n'avons pas cet embarras. Voici qui fait saillie, et qui ressort par-dessus tout le reste. Flavien a sauvé plus que la vie, il a sauvé l'honneur de Néodémie en lui donnant sa main (et disons, en passant, que cet endroit est admirable). Épouse de Flavien selon la loi, unie à lui par un lien sacré, si jamais lien put l'être, Néodémie veut demander à la religion la consécration de son bonheur. Mais Flavien est païen, mais Néodémie autrefois, dans un moment de danger, a fait intérieurement un vœu qui l'enchaîne au célibat. Le prêtre en est informé, le prêtre prononce la dissolution des nœuds qui unissent, depuis quelque temps, Flavien à Néodémie; au lieu de sanctifier leur union, il la flétrit; et, pouvant la rendre innocente, il aime mieux la rendre criminelle. Si M. Guiraud a cru trouver dans cette invention un élément apologétique, nous croyons qu'il s'est gravement trompé. L'idée qu'implique le dénoûment et le titre même de son ouvrage ne nous paraît pas moins erronée. *De Rome au désert* signifie, dans la pensée de l'auteur : *Du monde à Dieu.* Dieu ne se

trouve qu'au désert. Se convertir, c'est, autant qu'il se peut, cesser d'être homme. Les cénobites sont les vrais chrétiens, les moines sont le sel de la terre. Le salut de l'humanité s'est consommé dans la Thébaïde. Si l'auteur nous répond que nous exagérons sa pensée, nous serons charmé d'apprendre qu'il n'a pas, en effet, prétendu tout cela. Mais alors, pourquoi ce singulier dénoûment, composé de je ne sais combien de conversions, dont pas une qui n'ait sa cellule et son toit de roseaux? Comment le gros des lecteurs n'en conclura-t-il pas que la vraie forme de la conversion et de la piété, c'est la réclusion monastique, le jeûne et le cilice? Songez, nous dira-t-on peut-être, que Flavien, Faustine, Probas étaient de grands pécheurs! Eh! qui ne l'est à sa manière? et quel homme, à l'heure de la conversion, ne se sent en mesure de disputer à saint Paul le titre qu'il se donne « du premier des pécheurs (1)? » Non, non, M. Guiraud, sans le vouloir, a encapuchonné le christianisme; il l'a tonsuré, cloîtré, flagellé; c'est-à-dire, prenez-y bien garde, qu'il l'a rendu fini d'infini qu'il était.

Nous nous hâtons, parce qu'il y aurait trop à dire. *Césaire* demande à son tour quelques mots: c'est bien moins qu'il ne mérite. Cette œuvre, moins considérable que *Flavien* dans plusieurs sens du mot, n'a pas, dans son peu d'étendue, moins de variété, ni dans sa simplicité moins de profondeur peut-être. L'auteur a groupé avec beaucoup d'art, dans ce petit

(1) Première Épître de saint Paul à Timothée, I, 15.

livre, des éléments très divers, dont le rapprochement fait contraste et non disparate. La libre solitude et la réclusion du cloître, la contemplation et le tumulte des dissensions civiles, les scènes de la nature et celles dont l'âme est le théâtre, tout cela se succède sans effort et s'entremêle sans confusion. L'immuable situation d'où naît le principal intérêt de cet ouvrage, est traitée avec une amère vérité. Avez-vous lu (oui, sans doute, vous les avez lues) des pages admirables de Paul-Louis Courier sur la confession (1)? Vous avez frémi, vous vous êtes indigné. Eh bien! *Césaire* est le développement, le commentaire de ces pages-là. Ah! poésie! voilà de vos tours; et c'est à vous, aussi bien qu'à l'amour, que La Fontaine eût pu adresser cette apostrophe naïve :

Quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence!

La poésie a conseillé dans cette occasion ce que la prudence catholique eût certainement déconseillé. Cette lutte, dans le tableau de laquelle l'art se complaît et triomphe, la foi y périclite, elle y périra peut-être. Célibat sacerdotal, vœux monastiques, confession auriculaire, tout cela sort en assez mauvais état d'une lecture de *Césaire*. Il y a longtemps, si nous étions pape, que *Césaire* serait à l'*index;* et peut-être que, sans être pape, sans être même catholique... Bornons-nous à dire à l'oreille de la mère de famille que c'est un livre bien touchant que

(1) *Réponses aux anonymes qui ont écrit des lettres à Paul-Louis Courier, vigneron.* Deuxième Réponse.

Césaire, si touchant vraiment que nous lui conseillons de le lire... avant de le faire lire à ses filles. Qu'on n'aille pas se tromper à nos paroles : rien de plus irréprochablement pur que le livre de M. Guiraud; mais enfin c'est l'amour au confessionnal; et nous nous croyons dispensé d'en dire davantage. Encore ici, comme dans *Flavien,* si l'intention apologétique est manifeste, l'élément apologétique nous échappe. Il est vrai que ces luttes de la chair et de l'esprit chez le prêtre, chez la religieuse, ne sont pas, dans la volonté de M. Guiraud, le sujet de *Césaire : Césaire,* c'est l'*expiation.* Cela n'empêche pas que le livre ne retrace les vertueuses mais tragiques amours d'un confesseur et de sa pénitente; récit passionné dont la conclusion peut être fort catholique dans l'esprit de l'auteur, mais le sera probablement fort peu dans l'esprit du plus grand nombre des lecteurs; et quant à l'*expiation,* telle que l'entend *Césaire,* elle peut être tout à fait catholique, mais c'est tant pis pour le catholicisme; nous dirions même tant pis pour l'auteur, si nous ne savions que sa religion personnelle vaut beaucoup mieux que son système et le contredit. Mais enfin s'il ne s'agit que de système, c'est bien le sien. Sur ce point *Césaire* n'a point à craindre l'*index.* Selon Rome, comme selon M. Guiraud, l'homme expie, l'homme punit : qui? le coupable? non, l'innocent, la matière qui n'en peut mais.

Le Sauveur avait dit que ce n'est pas ce qui vient à l'homme, mais ce qui vient de l'homme, qui le

souille; le Sauveur, par là même, avait fait entendre que ce n'est pas la matière qui nous déshonore, mais nous qui la déshonorons. Rome et ses docteurs ont dit le contraire, et M. Guiraud, sur ce point, surabonde dans le sens de son Église. Dans *Flavien,* il va jusqu'à dire : qu'il a bien fallu à des saturnales en opposer d'autres. Si cela est chrétien, pourquoi l'Évangile ne l'a-t-il pas dit? Pourquoi l'Évangile a-t-il dit le contraire? Nous sommes las d'entendre parler de la force des doctrines chrétiennes, et jamais de leur mesure plus miraculeuse, s'il est possible, que leur force, et plus forte que cette force même. En dehors du christianisme, avant, après son apparition, les *saturnales* de l'ascétisme ont été presque aussi vulgaires que celles du matérialisme; forcé de maudire quelque chose, et ne voulant pas se maudire lui-même, l'homme a maudit sa chair : diversion habile destinée à sauver précisément la victime que Dieu demande. Le christianisme eût pu à peine enchérir sur la rigueur de cet inutile suicide; il n'en a pas eu, chose étonnante, un seul instant la pensée; d'un premier pas, il s'est placé au centre du vrai, en s'établissant au centre de l'homme. De cette position, il embrasse tout du regard et domine tout. Le cœur soumis, tout est soumis, et le cœur soumis est un cœur sage, qui ne permet pas plus l'arbitraire du sacrifice que les complaisances charnelles. De maîtresse, la matière devient esclave; mais l'homme ne songe plus à se venger sur elle de ses propres torts. Avec cette idée

disparaît naturellement celle de l'expiation; l'homme n'expie rien : il aime, il obéit, il espère, il se met tout entier au service et à la merci de Dieu.

Nous regrettons, chez M. Guiraud, âme recueillie, cœur religieux, cette noble simplicité de la foi évangélique, et nous hâtons de nos vœux le moment où un talent si pur rendra à des doctrines si pures l'hommage qu'elles attendent de lui. Quant à celui auquel avaient droit, de notre part, un talent et un caractère également honorables, nous croyons le leur avoir bien loyalement rendu; nos critiques mêmes sont un témoignage de notre respect; nous aurions cru mal exprimer celui que nous éprouvons pour l'esprit éminent qui a produit *Flavien*, *Césaire* et les *Machabées*, si nous nous en étions tenu, à son égard, à quelques vagues et insipides louanges, là où les sujets appelaient si évidemment une discussion sérieuse.

Le Cloître de Villemartin.

Poésie.

Un volume in-8°. — 1843.

L'auteur de la *Philosophie catholique de l'histoire* remplit par des chants les intervalles d'un vaste et sévère labeur. Voici un volume de vers mélodieux et faciles, où quelques négligences de bonne foi, quelques fautes sans prétention, sont plutôt des traits de naturel et d'abandon que des traces de pré-

cipitation ou d'impuissance. On sent partout l'écrivain exercé, le versificateur habile, aussi à l'aise, plus à l'aise peut-être dans la contrainte du vers que dans la liberté de la prose. Le travail ne paraît point; il y en a probablement fort peu; et la conception du poëme n'a pas dû fatiguer l'auteur beaucoup plus que la diction et la rime. C'est une composition d'un genre tout moderne, que Boileau n'eût point découvert dans sa liste, et auquel nous serions nous-même embarrassé de trouver un nom. Il y a, comme disait un grand évêque au sujet du théâtre, il y a de grands exemples pour, et de grandes autorités contre. Le *Cloître de Villemartin* est l'histoire de ce qui s'est passé ou plutôt de ce qui s'est pensé dans un cloître nouvellement reconstruit, et tout premièrement l'histoire de ce cloître.

Tout est poétique dans ce volume; la préface même est en vers, sous le nom très convenable de *prologue;* la plupart des notes eussent pu être écrites en vers : tout ruisselle de poésie. Or donc, dans une introduction, qui vient à la suite du prologue, l'auteur nous apprend comment, il y a quelques années, il acheta un cloître démoli, qui, après avoir servi d'écurie, puis de caserne, allait enfin servir à combler un fossé. Il était renversé, mais entier. M. Guiraud acheta ces pierres gisantes, les fit transporter dans sa terre à trente lieues de là, et cherchant patiemment les rapports des débris entre eux, parvint, non sans peine, à relever le monument des vieux âges, et à reformer cette enceinte

religieuse qui avait été, en d'autres temps et en d'autres lieux, l'horizon de la méditation et de la prière. Là, cet homme du moyen âge, qui est bien de notre temps par la libéralité de ses sentiments et le développement de son intelligence, vint lui-même à son tour prier et méditer. Il y vint aussi, bien loin du présent, s'enfermer dans les souvenirs de son propre passé, autre sanctuaire dans le sanctuaire, autre enceinte dans celle du cloître. Ces souvenirs, douloureux et tendres, et puis les pensées de sa jeunesse, qu'il relit avec nous dans son âge mûr (et qui ont bien l'air d'être les pensées de cet âge même), composent le fond de ce poëme, qui ne prétend, on le voit déjà, ni à la régularité, ni à la concentration, ni à l'unité. Mais tel est le pouvoir de la vérité et le charme d'une poésie sincère et mélodieuse, écho non interrompu de nobles et bienveillantes pensées, qu'on ne s'arrête point pour juger; et quelqu'un de notre connaissance, à qui les longs volumes, *même de vers*, font peur, déclare que, s'étant engagé dans cette lecture, il n'a pu quitter l'auteur que quand l'auteur l'a quitté, et se confesse d'avoir passé de longues heures avec le poëte dans l'asile des souffrances d'Aurelie et près de sa couche funèbre.

Au fait, cette élégie (puisqu'il faut l'appeler par son nom) est un cadre pour les pensées les plus recueillies du poëte, une coupe de parfums d'où s'exhalent l'une après l'autre les inspirations d'une âme religieuse, dont le bonheur, bien réel, ressort

avec douceur sur un fond de tristesse sereine. Sous le nom de *Cloître de Villemartin*, nous avons de nouvelles *confessions*, mais chastes et humbles, ou, si l'on veut encore, des *mémoires* sur la vie intérieure de l'auteur, ses regrets, ses pensées, ses vœux, ses espérances, sa philosophie sociale, sa politique même, sa religion surtout, religion sérieuse et vraie, à travers ses préoccupations romaines. Tout cela est caché dans de suaves descriptions d'une nature alpestre et méridionale, tout cela entremêlé d'épisodes familiers et rustiques, pénétré de la senteur aromatique des herbes et de la savoureuse odeur des blés nouvellement moissonnés. L'élégie devient églogue; mais l'églogue, aussi bien que l'élégie, est d'une réalité idéale. Il y a des scènes de grange et de fenil; il y a, sous le manteau de la vaste cheminée, des drames domestiques, qui seraient bien moins touchants s'ils étaient inventés. Il y a aussi des épisodes pathétiques, où la douleur amère, une sorte de pitié irritée, font relief sur la mélancolie paisible dont ce poëme est rempli, comme le cloître auquel il emprunte son nom. Nous devons citer surtout le chant de *la Gitane;* il est déchirant; mais le baume de la poésie coule sur la blessure à mesure qu'elle s'ouvre. M. Guiraud, qui n'est pas, je crois, un fanatique sectateur de *l'art pour l'art*, a mieux connu l'art, l'a mieux pratiqué que ceux qui ne jurent que par lui. Il est difficile de mieux choisir ses teintes et de les mieux assortir. Quelques vers nous ont frappé par leur énergie amère, et

néanmoins tempérée; nous les transcrivons ici. Il s'agit d'un vol commis par un bohémien et découvert :

Avec effraction, dit plus tard, la justice!
Double crime!... Messieurs, Gep avait un complice :
A votre tribunal il doit être cité,
La faim... Celui des rois est la nécessité.
Ce qu'on pardonne aux rois, par un retour impie,
Le coupable en haillons aux galères l'expie.
Ne nous dites donc plus, chaque jour, que la loi,
Automate régnant, plane au-dessus du roi :
Votre loi sans mesure et sans intelligence
Porte, empreint sur son front, un cachet de vengeance.
Son bras qu'on fait mouvoir, sur le moindre soupçon,
Ou dresse un échafaud, ou ferme une prison.
O folle humanité!... d'entrailles dépourvue,
On met à la justice un bandeau sur la vue,
En des mots solennels on enchaîne sa voix :
De peur qu'elle *(ne)* soit homme, on la rend marbre ou bois;
Tandis que lui donnant, sur la foule asservie,
Droit d'honneur et d'affront, droit de mort et de vie,
Il faudrait lui savoir, à toute heure, en tout lieu,
Un cœur d'homme, un œil d'aigle, et la raison d'un Dieu (1).

Les pompes touchantes de la semaine sainte, cette fête annuelle où la Miséricorde embrasse la Justice, viennent à propos, dans le chant qui suit, consoler le cœur encore effrayé de cette justice sans miséricorde. Dans cette histoire sacrée, à laquelle on ne doit rien changer, et qu'il faudrait peut-être se réduire à répéter littéralement, M. Guiraud s'est élevé jusqu'à la simplicité. Les deux strophes suivantes pourront donner une idée de la justesse délicate de son tact en des matières que l'emphase lu-

(1) *La Gitane.*

maine et une admiration irrévérente ont si souvent profanées :

Mais l'ordre de Pilate à la Vierge confie
Ce corps défiguré de la croix descendu :
Un long tissu de lin sur ses membres sans vie
S'étend avec le nard, à flots purs répandu.
C'est Joseph avec Nicodème,
Qui rendent cet honneur suprême
A ces restes nus et sanglants.
Et sans que sa douleur au murmure *s'étende,*
Sa mère est à l'écart qui pleure, et se demande
Quel Dieu portaient ses chastes flancs.

Or, dans un roc profond, Joseph d'Arimathie
Possédait un tombeau tout récemment creusé ;
Et ce fut là, croyant toute haine amortie,
Que par ses soins pieux le corps fut déposé.
Madeleine, et l'autre Marie,
Que suivait la Vierge attendrie,
S'assirent pleurant, tout auprès ;
Puis, vinrent des soldats garder la tombe sainte ;
Puis, un énorme bloc scella l'étroite enceinte...
Qui se rouvrit, trois jours après (1).

L'auteur n'est pas tout à fait aussi bien inspiré dans les vers de l'*Épilogue* ou il s'indigne contre *une secte aveugle* qui dispute à la Vierge *sa couronne étoilée*, contre ces *faux chrétiens* qui voudraient *faire du Sauveur même un fils ingrat comme eux*. C'est un langage un peu dur. Il est vrai que, dans les vers suivants, l'auteur veut bien prier la sainte Vierge de pardonner à ces fils ingrats. Nous lui en sommes bien obligé. Nous ne le sommes pas moins de la note qui se rapporte à ces vers. M. Guiraud a plus de mansuétude en prose qu'en vers, et pour cette fois

(1) *La Semaine sainte.*

nous nous en tiendrons à sa prose; les vers, ici, sont le langage de son imagination, la prose est celui de son cœur. Nous retrouvons l'écrivain que, dans une autre rencontre, nous avons appris à honorer et à aimer (1). Mais cette note, qui ferme notre blessure, laisse ouverte celle que le poëte a faite à la vérité et, si j'ose m'exprimer ainsi, à la logique religieuse. Que dis-je? cette note élargit, envenime la blessure. M. le baron Guiraud, avec une bonne foi bien digne de son caractère et dont son parti lui saura peu de gré, veut bien convenir « qu'à certaines « époques, en certaines circonstances, ces hom- « mages offerts à Marie ont pu prendre une exten- « sion déraisonnable *peut-être, en apparence*, » (tempéraments inutiles, restrictions vaines, petites génuflexions dont on ne lui tiendra aucun compte). Mais, ajoute-t-il, « où serait le danger? où serait le « mal? Craint-on jamais de voir une idole se dres- « ser en place du vrai Dieu? » Sans doute qu'on le craint, et même on le craint toujours, car ce danger est éternel. Élever une idole en place du vrai Dieu! mais nous ne faisons autre chose. Seulement, cette idole a tantôt un nom, tantôt n'en a point; mais, dans le premier cas, comme dans l'autre, l'idole est notre cœur. Oui, c'est son cœur, son cœur charnel, que le catholique abusé adore sous le nom de la Vierge; c'est à une faiblesse, à un reste d'incrédulité qu'il rend hommage à son insu. Toutes

(1) Allusion à la correspondance entre M. Guiraud et M. Vinet, à la suite des articles de celui-ci dans le *Semeur*, en 1842, sur la *Philosophie catholique de l'histoire*. (*Éditeurs.*)

les adorations, hormis celle du Dieu manifesté en chair, renferment cette idolâtrie. Toutes nous prosternent devant un autel dont notre *moi* est le Dieu. Si Dieu n'est pas seul adoré, tout sera Dieu bientôt, excepté Dieu lui-même. C'est ce dont nous avons peur, c'est ce que nous ne voulons pas; et l'aspect, déplorable sans doute au jugement de M. Guiraud lui-même, de cette frénésie moderne qui absorbe décidément la religion de Jésus-Christ dans la religion de Marie, nous ouvrirait les yeux, s'il en était besoin, sur la portée et le danger d'une erreur qu'on nous donne pour *innocente tout au moins*. Elle ne l'est pas en elle-même, car elle fait beaucoup de mal; voyez si, de nos jours, en France même, elle ne supplante pas le christianisme, et osez dire que Bossuet ne repousserait pas ces excès avec la dernière indignation. Elle est encore moins innocente dans les intentions de ceux qui l'accréditent; c'est une des plus ténébreuses iniquités qu'aient jamais concertées les arbitres souverains de la foi romaine ou leurs agents confidentiels. Nous voulons bien, avec tous les siècles, appeler *bienheureuse* la mère du Sauveur; nous lui vouerons même, de bon cœur, comme à tous les martyrs de la vérité, comme à celle qui voulut bien qu'en vue du salut du monde un glaive lui transperçât l'âme, une respectueuse reconnaissance; mais nous saurons n'être pas ingrats envers elle, sans devenir ingrats envers son Fils; et surtout nous ne croirons jamais, parce que nous ne voulons adorer que lui, le contraindre,

ô étrange et horrible parole, à être lui-même un ingrat. Si l'auteur, même après y avoir réfléchi, ne nous comprenait pas, nous jugerions avec douleur, mais sans hésiter, que la simplicité profonde de l'Évangile, et par conséquent une partie de sa vérité lui échappe. Un Évangile qui adore la Vierge, qui la fait entrer en part de la puissance médiatrice et de la divinité du Messie, est un autre Évangile que celui de Jésus-Christ. A l'égard du reste du sexe féminin, assez maltraité dans la *Philosophie de l'Histoire*, les vers de M. Guiraud ont expié sa prose; il ne se contente pas même de donner le plus beau rôle à une femme; il élève si haut la compagne de l'homme, il lui rend, dans l'*Épilogue* de son poëme, une si complète justice, que, si l'un des deux sexes avait désormais à se plaindre, probablement ce serait le nôtre, qui *semble*, dit le poëte, *attacher son âme aux soins matériels*, tandis que, *d'un cœur fervent, la femme se voue aux soins moraux*. Cela n'est vrai que trop souvent.

Nous n'osons presque plus, maintenant, descendre à la littérature, et surtout à de minces détails de critique. Cependant nous ne pouvons guère nous dispenser de dire que la diction de ce poëme, ordinairement belle et pure, pourra de loin en loin offenser une oreille délicate et un goût exercé par les modèles. Il serait facile d'ailleurs de faire disparaître ces taches, et nous croyons bien qu'une seconde édition ne nous offrira plus de vers comme celui-ci (que l'auteur semble affectionner, car il le répète) :

Ce point-là cependant n'est pas bien éclairci (1),

ou comme cet autre, qu'il n'aurait sûrement pas osé répéter :

Des salons-pompadour écho *terne* et *poussif* (2).

Mais qu'il nous suffise d'avoir touché du doigt. Il y a peu de ces traits; il y a, en revanche, beaucoup de détails charmants. Parmi tant de poëtes qui décrivent la nature, et qui paraissent même la sentir, M. Guiraud a sa place à part. La nature, si j'ose ainsi parler, est à lui plus qu'à aucun d'eux. Il l'a davantage *pratiquée* et plus familièrement. Certains traits le disent très vivement. Tous les poëtes qui savent peindre la nature et les champs eussent-ils trouvé un mot comme celui-ci:

Saint-Sernin de Toulouse, oh! quand donc salûrai-je,
En passant, ton rougeâtre et gothique clocher?
Et de ce long chemin *que nul détour n'abrège*,
Verrai-je la fin s'approcher (3)?

Il y a dans le poëme de M. Guiraud beaucoup de ces détours qui abrègent.

(1) Pages 219 et 307. (2) Page 377. (3) *Le Coffret*.

VIII.

ÉMILE SOUVESTRE.

Riche et Pauvre.

2 volumes in-8°. — 1836.

On sait que plusieurs hommes distingués de notre époque ont passé à travers le saint-simonisme, bien moins remarquable comme secte et comme essai de culte, que comme réaction des lacunes morales de l'époque dans quelques âmes sérieuses et dans quelques esprits enthousiastes. Le saint-simonisme, dégagé de son appareil théocratique, a laissé à découvert l'*humanitarisme* ; un de ces mots, une de ces choses qui viennent les unes après les autres se faire tuer à la brèche, contentes de remplir, chacune pour un moment, la place qui appartient au *christianisme*. C'est, il faut l'avouer, à la condition tacite de lui ressembler toujours davantage, de le simuler toujours mieux : mais cette intention est le seul et vrai mérite de ces doctrines, qu'un abîme, d'ailleurs, sépare à jamais de l'Évangile. L'*humanitarisme* est de la philanthropie en masse et de l'espérance en grand ; c'est le culte de l'humanité, le dévouement à son avenir, et, pro-

chainement, la poursuite d'une meilleure distribution des avantages sociaux. Il y a, du reste, deux humanitarismes, l'un de tête et l'autre de cœur; nous avons dit notre avis sur le premier : assurons le second de notre sympathie. Il se trompe, nous en avons la conviction; mais il n'y aurait pas de plus belle erreur, si l'erreur pouvait être belle.

Le premier soin de ces hommes qui demandent la régénération de l'humanité au génie même de l'humanité, a dû être de lui parler de ses maux, de lui découvrir ses misères. Ils l'ont fait avec une indignation qui ressemblait trop à la colère, parce qu'elle avait pour principe l'étonnement, un étonnement inépuisable. Le chrétien, n'étant pas étonné, ne peut s'indigner ainsi; et par un contraste fort naturel, ce mal, dont tous les détails lui paraissent si nécessaires, si logiques, se montre à lui si odieux dans son principe, que ses applications les plus obscures l'attristent à l'égal des plus éclatantes, et qu'il n'en peut parler qu'avec sérieux, avec une sorte de pudeur, avec effroi. Ce que le monde appelle faute ou crime, il l'appelle péché; il y voit avant tout la loi divine violée, l'amour divin outragé. Il n'en saurait faire un objet d'art et une matière de tableaux; il ne peut se complaire à relever des détails qui, après tout, sont assez indifférents pour qui s'attache au principe de toute cette misère; il ne descendra pas, sans y être contraint, dans toutes les sentines de la méchanceté humaine; surtout il n'accusera, en premier chef, ni les insti-

tutions, ni les classes, d'un mal dont toute la société est coupable; il accusera l'humanité dont il est lui-même un exemplaire complet, un vivant résumé; il cherchera dans son propre cœur l'origine et la clef de tout le mal dont il n'est pas personnellement coupable; ce mal universel, il le sentira tout entier retomber sur sa conscience; il aura du remords des crimes de tous, car Jésus-Christ lui a appris à revêtir la conscience de tous; et enfin, tout ce qu'il dira de la perversité humaine se tournera dans chacun de ses discours en une vive instance, en un rappel véhément et tendre vers le Dieu qui pardonne en sanctifiant, et sanctifie en pardonnant.

M. Souvestre, l'un de ces esprits d'élite qui se sont aimantés au contact du saint-simonisme, est bien loin de se faire un objet d'art, c'est-à-dire un jeu, des souffrances de l'humanité; mais il ne s'est pas toujours défendu de cette amertume que le christianisme transforme en une tristesse calme et sérieuse. L'indignation déborde dans son *Échelle de Femmes*, ouvrage plein d'imagination et d'esprit, et, ce qui vaut mieux encore, d'une compassion généreuse, où l'on voit l'auteur chercher dans tous les rangs de la société la preuve qu'un sexe tout entier est la victime des iniquités de l'autre. Il est impossible d'être plus vrai dans le détail, plus poignant, plus douloureux; impossible de s'identifier plus complétement avec chaque souffrance, d'en mieux exprimer tout le fiel. On est positivement malheureux de cette lecture où le talent et l'esprit semblent

devenir pour l'âme des instruments de supplice; on trouve l'auteur cruel envers son lecteur, et même envers la portion de l'humanité dont il plaide la cause; on le trouve cruel envers lui-même, qu'il a contraint de séjourner au milieu de tant de douleurs pour en recueillir les moindres sanglots. On sent (et c'est ce qui rend l'impression presque désespérante), on sent que toutes choses ont pu, ont même dû se passer ainsi; et sans peine on se porterait garant du moindre détail de chacune de ces histoires. Mais, après tout, on se demande si l'écrivain a été aussi loyal de fait que d'intention, aussi juste que généreux; si ces quatre histoires, hélas! trop vraisemblables et trop fréquemment reproduites dans la vie, sont pourtant en résumé l'histoire de la femme; si toujours la femme est victime; si du moins elle n'est pas complice de sa propre infortune; et si la nature l'a tellement désarmée qu'elle puisse, dans un état social quelconque, être totalement à la merci des passions et de l'égoïsme de l'autre sexe; et enfin, quand toutes ces questions devraient se résoudre dans le sens de l'écrivain, on lui demanderait encore où il en veut venir; s'il espère qu'un peu de compassion fugitive soulevée dans quelques âmes en faveur d'un sexe déshérité, assure sa réhabilitation; si les institutions elles-mêmes y peuvent quelque chose, elles qui ne sont encore qu'un effet, un symptôme de l'état moral de l'humanité; on lui demanderait s'il connaît donc quelque principe plus fort que les institutions, plus fort que la société, sur

lequel s'appuyant avec assurance, Ève puisse trouver auprès d'Adam le pardon et l'indulgence qu'il semble lui refuser depuis six mille ans; on lui demanderait compte enfin d'une espérance sans laquelle il est impossible qu'il eût eu le courage de mettre à nu tant de saignantes misères. Que répondrait M. Souvestre? Il n'ignore pas qu'un principe de vie morale ne s'invente pas, qu'un fait ne peut naître que d'un fait, et qu'un mal *constitutionnel*, comme il nous représente celui-là, ne peut être guéri que par une *révolution*. Or il s'agirait, cela est évident, d'une révolution de la nature humaine.

Toutefois il est beau d'espérer, et plus beau encore de se dévouer sans espérance; mais, au reste, quand est-on guéri d'espérer? On ne croirait pas qu'aucune espérance illusoire pût vivre tout un âge d'homme; mais l'homme est fait pour espérer; espérer est sa vie; il se trompe à plaisir plutôt que de ne point se flatter; et il passe ses années à étayer ses illusions, l'une après l'autre ébranlées. Les bons et solides esprits, toutefois, veulent savoir pourquoi ils espèrent; ils pressent le destin de leurs interrogations obstinées; fatigués de ses réponses évasives, ils prétendent lui arracher son dernier mot; ils tracent autour de lui un cercle toujours plus étroit; leur regard toujours moins vague, toujours plus circonscrit, cherche à s'arrêter sur un point indivisible, sur une idée nette et unique. M. Souvestre est naturellement trop sérieux pour ne pas serrer toujours de plus près le problème. Sous ce

rapport, comme sous bien d'autres, *Riche et Pauvre* marque un progrès considérable. Si la base de cette composition est sombre, une douce lueur en colore la dernière sommité. Si l'ouvrage semble n'avoir pour objet que la peinture des malheurs du pauvre, comme le précédent celle des malheurs de la femme, le dénoûment offre une consolation au pauvre, et une consolation d'une telle nature qu'elle pourrait également servir au riche, qui a besoin aussi d'être consolé.

Rien de plus simple que l'idée de cet ouvrage. Le riche et le pauvre peuvent être comparés à deux voyageurs, s'avançant sur la même route vers un même terme. La route est libre pour tous deux; mais l'un voyage en chaise de poste, et l'autre à pied; ce qui fait que le second, à chaque lieu où il arrive, trouve toutes les affaires faites et les occasions enlevées par son heureux compétiteur. Pour quitter la métaphore, la nature a pu faire les mêmes frais pour l'un et pour l'autre; mais la fortune a arrangé les choses de manière que tout fût aisé au premier et difficile au second. Et ce n'est pas tout encore: le riche, involontairement, devient l'oppresseur du pauvre; non-seulement sa part est plus grande, plus sûre; mais si celle du pauvre est à sa convenance, il en fait la sienne; sans haine, sans méchanceté positive, mais par la seule facilité et l'habitude du succès. La richesse endurcit le cœur du riche; les affronts, les injustices dont aucune loi ne peut préserver, enveniment le cœur du pauvre;

et ce qu'on appelle ironiquement *la société* n'est qu'une paix armée, une trêve violente et prolongée entre des oppresseurs et des opprimés.

Au reste, montrer un pauvre opprimé par un riche, ne serait qu'un lieu commun, irritant quoique usé; car il est certaines vérités qui ne perdent jamais leur aiguillon. M. Souvestre a voulu nous montrer le pauvre opprimé par sa pauvreté même; il n'a pas accusé les riches, qu'il nous représente cédant à la loi de leur position, comme le pauvre est accablé sous la loi de la sienne; il accuse la société; or, la société, c'est l'homme développé, multiple; les maux dont on l'accuse ayant existé de tout temps, ces maux retombent à la charge de la nature humaine, vers laquelle par conséquent il faut détourner les inculpations de M. Souvestre, ou plutôt (car son livre n'en articule point,) l'effet final de son ouvrage, qui équivaut à la plus formelle des accusations. L'auteur lui-même paraît accepter en gémissant un mal aussi ancien que la société humaine, aussi nécessaire qu'aucune des suites de notre déchéance morale. Voici du moins comme il s'en explique à l'occasion d'une démarche de son personnage principal : « Avec plus de sang-froid, Antoine eût « compris que l'inégalité était la loi éternelle des « êtres; qu'il y aurait toujours des riches et des « pauvres, comme il y avait des hommes heureux et « des infortunés, des hommes sains et des infirmes; « que c'était là une règle injuste, d'après le juge- « ment humain, mais immuable; et que, dans la

« grande partie jouée par tous, et dont le bonheur « était le prix, la civilisation la plus avancée ne pour- « rait jamais qu'égaliser les chances du jeu, non la « force des joueurs. »

L'auteur a dit ici tout ce que son plan lui demandait ou lui permettait. Il ne lui était pas permis de se compromettre davantage en faveur d'une thèse si étrangère à son dessein. Toute œuvre d'art a pour loi suprême l'unité, et cette unité a fort souvent, toujours peut-être, l'apparence de l'exclusisme et de la partialité. Le peuple a dit, longtemps avant l'artiste, qu'on ne court pas deux lièvres à la fois. Un philosophe qui ne serait pas enfermé dans l'enceinte d'une fiction serait plus à son aise pour dire ce dont M. Souvestre est persuadé comme nous : que, dans ce monde, la pauvreté n'est pas seulement une situation, mais une fonction; que, semblable à la mère spartiate, plongeant son nouveau-né dans l'Eurotas glacé, elle trempe vigoureusement les âmes qu'elle ne tue pas; qu'elle est le séminaire des fortes individualités, et la source d'où jaillit incessamment un nouveau genre humain; et, pour achever son apologie, qu'elle tend à monter et la richesse à descendre. Même sans philosophie, le plus simple observateur pourrait dire, après avoir mis des deux parts les extrêmes hors de cause : La pauvreté a des grâces que la richesse ne connut jamais; le nombre et la facilité des jouissances sont compensées pour elle par leur vivacité; plus éloignée des biens de la fortune, elle demeure plus près de ceux de la nature;

les intimes douceurs de la famille ne disent qu'à elle tout leur secret, n'exhalent tous leurs parfums que pour elle; à défaut des autres trésors, celui de l'amour lui est largement ouvert; les cœurs sont plus près les uns des autres dans une étroite demeure; moins répandu dans le monde, on se livre avec moins de distraction à des devoirs qui sont des plaisirs; les services mutuels, moins faciles, plus directs, plus personnels, sont aussi mieux appréciés; Baucis et Philémon étaient « heureux de ne devoir à pas un « domestique le plaisir ou le gré des soins qu'ils se « rendaient. » Ceci n'est pas du roman, c'est de l'histoire; mais ce qui est au-dessus de l'histoire et du roman, c'est la déclaration de la vérité éternelle, qui a donné hautement l'avantage à la condition du pauvre. Si je me laisse aller à faire ici la contre-partie du livre de M. Souvestre, ce n'est pas pour lui reprocher de ne l'avoir pas présentée : j'ai déjà dit ce qui l'en empêchait; et qui pourrait d'ailleurs le blâmer d'avoir été partial pour le pauvre? Le riche a depuis longtemps son défenseur dans la richesse même. Laissons donc l'écrivain développer à loisir la profonde inégalité de ces deux situations (1).

(1) Après avoir montré le malheur d'être pauvre, il semble que M. Souvestre ait eu hâte de montrer combien c'est un plus grand malheur de vouloir à tout prix cesser de l'être. Telle est l'idée du *Chirurgien de marine*, récit inséré dans la *Revue de Paris* du 6 novembre 1836, et dont nous détachons deux fragments :

« Édouard Launay était en effet un de ces hommes qui ne veulent point « accepter une place dans le monde, mais la choisir, et qui passent à envier « la fortune le temps qu'il faudrait employer à l'attendre. Né dans une « condition médiocre, il pouvait ou se résigner à être pauvre, ou travailler

Mais l'inégalité implique-t-elle l'oppression? Sans nul doute; par la même raison que, de l'autre part, elle implique l'envie. Il y a inimitié, sourde ou déclarée, mais nécessaire, entre les pauvres et les

« à ne plus l'être; il ne voulut prendre ni l'un ni l'autre de ces partis, et « il aima mieux s'indigner contre les inégalités sociales, qu'il eût désirées « à son profit. Ainsi placé vis-à-vis des autres au point de vue de la ja- « lousie, tout lui apparut sous un faux jour, et son esprit se dépravа au « milieu de sophismes méprisants et rongeurs. Absorbé d'ailleurs par la « soif des jouissances, il y rapporta toutes ses actions. Le sentiment du « devoir lui-même se perdit dans cette unique idée; il en était arrivé à la « justification de tous les moyens conduisant au succès. Mais quoi qu'il « eût fait, le mal était resté dans sa vie à l'état de système; il avait manié « le vice dans ses raisonnements, mais n'y avait point encore été initié par « la pratique; quoique sa volonté fût chancelante, ses répugnances luttaient « toujours; il n'eût même fallu peut-être qu'un but offert à cette intelli- « gence inquiète, un doux sentiment jeté dans ce cœur vide, pour ranimer « sa mourante vertu. L'âme de Launay était, comme le navire qui attend « le vent pour orienter ses voiles, également prête à la course en droite « ligne, ou bien aux louvoiements tortueux. Périlleuse situation, à laquelle « arrivent la plupart des hommes chez qui la domination de l'esprit sur la « matière n'est pas bien établie, et qui, toujours haletants sous les aiguil- « lons sensuels, ont toujours besoin de se ménager une révolte contre le « devoir. »

..... « Il est rare que la vue d'un être pur ne nous rappelle pas à d'ho- « norables aspirations. Une vertu sereine produit sur nos dispositions mo- « rales le même effet que l'Apollon sur notre attitude extérieure; par imi- « tation, notre âme se relève et prend une pose plus digne. Jamais Édouard « n'avait senti aussi vivement le regret de son passé. Cet amour de miss « Fanny lui causait une sorte de remords. Savait-elle à qui elle se donnait? « Ah! pourquoi, pourquoi n'était-il pas resté sans reproche? Il est donc « vrai que dans toute existence il vient un jour, une heure, où les fautes « commises se dressent autour de nous; un jour, une heure, où l'on ap- « prend cruellement que *bonheur* et *devoir* sont deux noms donnés à une « même chose. Comme alors tout se défleurit! comme les sources les plus « fraîches s'empoisonnent! Rien ne soulage plus; les gémissements étouf- « fent, les pleurs brûlent. Vous avez beau entasser les joies dans votre « cœur, tout fuit comme du tonneau des Danaïdes. Launay l'éprouvait dou- « loureusement, car son bonheur même était devenu pour lui une source « de souffrances. »

riches ; non parce que ceux-là sont pauvres et ceux-ci riches, mais parce que tous sont hommes, et « conçus « dans l'iniquité (1). » C'est uniquement à cause de cela que cette inégalité est un désordre, et c'est déjà à cause de cela qu'elle est excessive. Hors de cette malheureuse condition morale, la richesse et la pauvreté, renfermées dans de justes limites, seraient, sous deux formes opposées, deux bénédictions. L'Évangile, qui ne nous a pas caché auquel de ces deux états le plus grand péril est attaché, a fourni les moyens de neutraliser dans tous les deux le venin qui les corrompt; le riche chrétien n'opprime, ne froisse, ne méprise personne; le chrétien pauvre ne connaît pas l'impatience et l'envie; et l'un et l'autre, sans changer formellement de situation, réalisent la touchante société inaugurée par cette parole de Jésus-Christ : « Vous aurez toujours des pauvres *avec* « *vous* (2). » Le monde parle autrement; il dit aux riches : Vous aurez toujours des pauvres contre vous, et aux pauvres : Vous aurez toujours les riches contre vous. Le riche corrompra le pauvre, et le pauvre le lui rendra; encore ne sait-on pas qui des deux a l'initiative.

Antoine Larry et Arthur Boissard, le riche et le pauvre du roman de M. Souvestre, n'ont pas entendu la première de ces deux voix. Aussi deviennent-ils ennemis, et par suite des circonstances mêmes qui semblaient devoir en faire des amis. L'un moissonne incessamment devant les pas de l'autre, qui, à me-

(1) Psaume LI, 7. (2) Évangile selon saint Matthieu, XXVI, 11.

sure qu'il avance, ne trouve qu'une terre nue et désolée. Nous n'analyserons pas ce roman, remarquable par la simplicité des événements comme par la rapidité du récit, et dont l'intérêt se tire essentiellement de la peinture des caractères et de la vérité dramatique des détails. Il nous suffira de dire que la catastrophe, c'est-à-dire la dernière usurpation du riche sur le pauvre, semble calquée sur la fameuse parabole du prophète Nathan. L'effet de cette catastrophe est terrible; mais il n'est dû, non plus qu'aucun des autres effets du roman, à aucune prodigalité d'imagination matérielle : il repose tout entier sur l'intérêt que les personnages ont d'avance excité, sur ce qu'ils sont intérieurement, non sur ce qui leur advient. Je ne puis assez dire combien ce mérite m'a frappé dans *Riche et Pauvre;* ce livre créerait le roman psychologique s'il était à créer; tout l'intérêt en est moral; le pittoresque même, et jusqu'à la pantomime, là où elle est notée, ne font que traduire l'âme, qui se révèle au dehors de la même manière que le souffle soulève la poitrine, et que le sang colore les joues; tout le mouvement, toute la couleur de ce drame où la couleur et le mouvement abondent, part de l'intérieur et ne tend qu'à l'exprimer; on jouit du phénomène d'un style qui satisfait à la fois l'imagination et la pensée, sans que l'une ni l'autre puissent distinguer la part qui leur revient en propre; la diction ne ressort et ne fait saillie que sous la pression du sentiment qu'elle doit révéler; rien n'est ajouté du dehors à cet effet

spontané et pour ainsi dire involontaire. Ce style, modelé sur celui des maîtres, dessine rapidement la pensée, avertit vivement l'attention du lecteur, sans lui épeler chaque idée, sans passer et repasser dans chaque sillon pour le creuser davantage. Il lui suffit de solliciter l'esprit des lecteurs; il leur laisse quelque chose à faire, il les associe à ses créations; le lecteur devient auteur après l'auteur. Je me plais à louer un mérite si rare; je le loue avec plus de plaisir chez un écrivain qui, abondamment pourvu de ce qu'on appelle esprit, pouvait se laisser tenter à la facilité du trait, et aurait eu quelque peine à se réduire à l'élégance, si dans l'élégance il n'y avait pas place pour beaucoup d'esprit. Au reste, il a pu mieux qu'un autre se soumettre à cette loi sévère; outre qu'il a senti quel est l'attrait délicat et continu d'une diction ainsi surveillée, le sérieux de son but lui a donné le goût en même temps que le secret des beautés sérieuses; l'empreinte du sérieux, c'est là ce que personne ne méconnaîtra dans cet ouvrage, dont presque pas une phrase n'a été conçue hors du but général de l'ouvrage et de la préoccupation morale qui l'a inspiré. Les incidents du dialogue, les détails pittoresques, la plaisanterie, rien n'est perdu, tout sert, tout va sans effort au dessein de l'auteur; et il se trouve que le livre n'est si remarquable comme œuvre d'art que parce que c'est essentiellement une œuvre de réflexion et de conscience.

D'autres romanciers ont porté plus loin la concep-

tion idéale des caractères, qu'ils ont élevés d'emblée à leur plus haute puissance. C'est dans cet esprit, moins de morale directe que de poésie, que M. de Balzac a écrit *Eugénie Grandet*. Mais la logique transcendante, sur laquelle sont fondées ces hautes idéalisations, si elle n'égare pas l'écrivain, peut fort bien déconcerter le lecteur. Il y a dans la peinture du vice, comme de la vertu, un sublime qui n'écarte que trop, chez le plus grand nombre, toute idée d'application directe et de retour personnel. La nature humaine semble s'absorber et disparaître dans sa propre exagération ; les simples n'y connaissent plus rien ; la force seule comprend la force. Peut-être un dessein plus sérieux, plus pratique, se refuse à ces idéalisations, et se retient plus près de la mesure commune des choses. Ce n'est point rester terre à terre, ce n'est point abjurer l'idéal ; on aurait grand tort de le croire : cet idéal lui-même est nécessaire au dessein que je suppose, et la poésie n'est que l'éclat de la vérité ; mais c'est se proportionner aux statures moyennes, et se baisser vers l'enfant qu'on abreuve. Chaque chose d'ailleurs, pour un seul et même lecteur, a son intérêt et son temps. Aujourd'hui je me plais à contempler une donnée dans sa dernière expansion, et à retrouver le vrai dans l'inouï ; demain je m'attacherai à ces tableaux d'une vérité naïve et poignante, où chaque détail, vérifié par mes souvenirs, me paraît lui-même un souvenir. Tel est mon plaisir d'un bout à l'autre de *Riche et Pauvre ;* tout ce que raconte ce livre, je

l'ai vu, je l'ai entendu; tout ce qu'il exprime, si je ne l'ai pensé, je l'ai senti; il me semble que l'auteur écrit sous ma dictée; et la surprise qui naît ordinairement de l'inattendu, naît ici, et tout aussi vive, de la cause contraire. Je me trompe : il y a toujours, dans une vérité frappante de dessin et de coloris, quelque chose qui tient de l'inattendu; et rien n'étonne davantage qu'une fiction qui, en nous étendant au delà de la sphère ordinaire de nos expériences, ne laisse pas de nous ramener sans cesse à nos souvenirs. M. Souvestre ne dédaigne aucun des siens, ni aucun des phénomènes que peut offrir la société; s'il comprend les passions fortes, s'il sympathise avec l'enthousiasme vrai, il excelle à peindre ce qui, faute de traits, semble se refuser à la peinture, à tracer l'idéal de la médiocrité d'âme, des caractères effacés (car ils ont aussi leur idéal), à mettre la nullité en saillie, à dessiner le néant, à représenter, dans quelques-uns de leurs exemplaires, ces multitudes qui, se dépouillant de toute conviction, de toute vie propre, ont placé à fonds perdu tout leur avoir moral, et vivent, au jour le jour, de la pension alimentaire que leur fait le grand accapareur qui les a expropriées, je veux dire l'opinion. Quelques passages du livre feront voir de quelle manière les observations de M. Souvestre jaillissent des faits, comment ces faits eux-mêmes se tournent en maximes, et comment la simple narration devient chez lui de l'enseignement :

« Madame Poirson était une femme sans physio-

« nomie propre, un de ces êtres à nature imitative « dont toute la vie n'est qu'un calque perpétuel sur « les vies les plus vulgaires. Elle était bonne comme « l'opinion publique, méchante comme le préjugé, « mais sans que son cœur entrât pour rien dans sa « bonté ni dans sa méchanceté. On conçoit qu'avec « un tel caractère Madame Poirson dût avoir la « réputation d'une excellente femme. Ayant accepté « comme règle de conduite l'opinion, elle n'avait « aucune occasion de choc ni de débat. Elle était « douce par neutralité, patiente par défaut d'âme, « bienveillante par absence de moralité. Elle obéis- « sait en tout à l'habitude, c'est-à-dire à la religion « de l'égoïsme plâtrée d'un peu d'hypocrisie. Du « reste, aucune passion ne s'opposait, chez elle, à « cette rigoureuse observance de l'*usage*. Son esprit « était si plat, qu'il n'avait pas même ces aspérités « vulgaires qui égratignent ; son cœur si vide, qu'il « ne s'y trouvait pas un ferment de malice ou de « haine. Aussi sa bienveillance louangeuse était-elle « générale. C'était là seulement qu'il fallait chercher « son individualité, si l'on voulait, à toute force, « lui en trouver une. Le besoin de parler la rendait « intarissable à cet égard. Elle était perpétuellement « en extase devant le genre humain, non qu'elle eût « aucune admiration réelle ; mais elle débitait son « chapelet d'éloges, comme d'autres doués d'un « esprit moins négatif ou de passions plus vives « eussent critiqué et calomnié, uniquement pour « faire quelque chose.

..... « Le jeune avocat profita de la permission « qui lui avait été donnée et revint souvent. L'espèce « de tendre préoccupation que lui avait causée « Louise s'accrut insensiblement. La femme de ses « songes avait été longtemps sans nom et sans traits « bien distincts; il commença à lui donner les traits « et le nom de Louise. Il transporta peu à peu sur « la jeune fille toutes les perfections de sa chimé- « rique idole, sans trop s'inquiéter si cette trans- « position était possible; et quand il l'eut ainsi en- « veloppée dans son rêve comme dans un nuage, « il se mit à l'adorer à la place de sa chimère d'au- « trefois.

« Ses fréquentes visites chez Madame Poirson « n'eurent donc pour résultat que d'augmenter son « espèce d'hallucination volontaire, nullement de « lui faire connaître celle qu'il commençait à aimer. « Il continua à voir la Louise qu'il avait créée au « lieu de la véritable, et profita de cette réserve « mystérieuse qui entoure les commencements de « toute liaison avec une jeune fille, pour lui inventer « une âme selon ses vœux. Il prit ses propres dé- « sirs pour des divinations, ses espérances pour des « découvertes. Cette duperie de l'imagination, si « commune chez les hommes de poésie, devait avoir « nécessairement de fâcheux résultats pour son « amour. Ainsi placé à un faux point de vue, par « rapport à Louise, il ne pouvait plus la connaître « ni s'en faire comprendre; il s'était trompé de na- « tion à l'égard de cette âme, et c'était une étran-

« gère à qui il voulait parler une langue qu'elle « n'entendait pas.

« Et pourtant il y avait bien aussi dans cette en- « fant de douces et de séduisantes grâces! Descendue « du piédestal et dépouillée de ses draperies de « déesse, cette pauvre fille eût été charmante; mais « la poésie de son âme était, comme celle de son vi- « sage, plus aimable qu'élevée ; il lui manquait ce « quelque chose de grave et de saint qui marque les « natures d'élite. C'était un de ces anges terrestres « auxquels il n'était poussé que deux ailes, la ten- « dresse et la bonté, ailes trop faibles pour l'empor- « ter dans les sphères sublimes de l'amour. Un bon- « heur de la terre lui suffisait, et elle n'avait jamais « désiré les sacrifices.

..... « Malgré les préventions de son amour, il « avait remarqué depuis quelque temps que les pen- « sées de Louise se concentraient le plus ordinaire- « ment dans une sphère peu élevée. Il attribua son « étroitesse d'esprit à son prosaïque entourage, et « surtout à l'ignorance dans laquelle on l'avait lais- « sée. Il savait que les intelligences les plus belles per- « dent leur élasticité native dans l'inaction, et que « l'étude, semblable à la baguette de Moïse, pouvait « faire sourdre du rocher stérile les eaux vives de la « poésie. Il voulut donc essayer l'émancipation intel- « lectuelle de la jeune fille. Outre le résultat qu'il « espérait de cette initiation, il se laissa prendre, « comme tant d'autres, à l'espoir de guider les pre- « miers pas de celle qu'il aimait dans le monde de

« la pensée, d'épier ses premières connaissances,
« de la modeler à son image, et de préparer ainsi
« entre elle et lui une durable sympathie. Cette tâche,
« il la voyait facile et charmante. Quelle résistance
« pouvait lui opposer l'esprit de cette faible enfant
« qui n'avait encore rien appris ? Malheureusement
« il ne savait pas que ces natures molles et flexibles
« sont précisément les plus difficiles à soumettre au
« joug d'une éducation nouvelle, parce qu'elles
« plient au lieu de résister, et reviennent sans cesse
« à leur première attitude. On peut briser l'erreur,
« confondre la science, persuader la passion; mais
« il est une certaine médiocrité qui échappe à toutes
« les influences, c'est la médiocrité douce, la mé-
« diocrité qui s'aime, qui se convient à elle-même et
« qui se trouve heureuse.

..... « Les leçons d'Antoine furent donc loin de
« produire l'effet qu'il en espérait. Son écolière en-
« tra dans l'univers nouveau qu'il lui ouvrait, comme
« dans un salon, avec esprit et convenance, mais
« sans spontanéité, sans extase. Son intelligence
« s'orna sans s'agrandir, et ce qu'elle retira de l'en-
« seignement de Larry se borna à l'instruction vul-
« gaire qu'elle eût puisée dans un pensionnat. (1) »

Ces citations feront apprécier l'un des mérites par lesquels l'auteur de *Riche et Pauvre* a remplacé celui des créations aventureuses qui nous portent sans transition au dernier sommet d'une idée. Il y a, ce semble, moins de grandeur dans sa manière; mais

(1) Tome I. Chapitres VII et VIII.

la grandeur sait où se retrouver. Les principes en ont une qui ne dépend pas de l'envergure de l'imagination, et qui sait ennoblir et rendre imposantes les fictions les plus mesurées. On la voit se déployer dans le dénoûment de *Riche et Pauvre*. Ce dénoûment, insolite au plus haut degré, n'est pas un événement, n'est pas un fait : c'est une idée. Cette idée, qui s'élève au milieu des ruines d'un bonheur écroulé, plane et se pose comme une auréole sur le front de la victime. Un homme à qui des hommes ont enlevé son présent et son avenir, accepte la pensée de reconstruire sa félicité sur la base du dévouement. C'est dans cette région élevée, que, chassées de leur premier asile, s'envolent ses espérances. Il vivra pour l'humanité, qui ne lui a rien donné, qui lui a tout ravi : et vivre pour elle, il le sent, ce sera vivre pour lui-même. C'est ainsi que le roman se dénoue. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les consommateurs des cabinets de lecture entendent un dénoûment. Laissons-les s'étonner. L'idée est grande, et grandement exécutée; et après avoir signalé aux amis du bien cette courageuse contravention du romancier aux lois traditionnelles de son art, je ne leur ferai pas l'injure de leur dire ce qu'ils doivent penser de lui. Ce trait a dû leur révéler l'homme dans l'écrivain. Je n'ajouterai que deux observations, l'une sur l'exécution de l'idée, l'autre sur l'idée elle-même.

Qui est-ce qui offre à Antoine Larry le dévouement comme un second et un meilleur exemplaire de son bonheur anéanti? Ce n'est pas lui-même,

cœur généreux mais gonflé d'amertume. Le remède lui est indiqué par un ami, homme frivole et gai, nouveau Philinte, qui s'est accommodé en riant à la corruption générale. Quand il vient, au moment critique, prêcher à son ami une vertu que lui-même il n'exerce pas, l'étonnement qu'il cause dans ce nouveau rôle n'est pas suffisamment pallié par quelques réserves que l'auteur a placées de loin en loin dans le développement de ce caractère. Nous avons bien appris en passant, qu'il ne s'est pas plié sans quelque répugnance aux allures d'un monde qu'il méprise : mais quel homme au début de la vie n'a pas eu de ces répugnances? Il vaudrait mieux, ce me semble, qu'on nous représentât d'avance sa rouerie d'opinions et de conduite comme systématique et tout intellectuelle; il faudrait que son cœur y parût étranger autant que possible; et qu'on y vît plutôt une boutade de désespoir qu'un avilissement de l'âme; en un mot, je voudrais que cet homme fût resté intérieurement tout autre qu'il ne croit être et qu'il ne paraît; et que la vue d'un malheur réel et profond, d'un danger plus grand encore, le rappelât de son rôle de convention à son vrai caractère, et le convertît le premier à la doctrine qu'il vient prêcher. Il ne faudrait pas surtout qu'après avoir prêché et converti, il finît par dire à son néophyte : « Nos voies sont différentes; c'est peut-être « la dernière fois que nos âmes se rencontrent. » Je soumets cette critique à M. Souvestre, et je passe à mon second point.

Sans contredit, le dévouement est l'unique consolation et l'unique bonheur; et cette idée est, en morale, la porte qui s'ouvre entre l'erreur et la vérité. Mais cette porte, il faut la passer. Or, l'idée de dévouement est accessible à Antoine Larry, je ne le conteste pas; un acte, plusieurs actes de dévouement, il en est capable depuis longtemps; mais il s'agit de bien plus : il s'agit de le déterminer, sous le coup même de l'ingratitude et de l'injustice, à faire du dévouement le but, la raison, le sens de sa vie. Une telle révolution veut être puissamment fondée. L'est-elle assez par les raisonnements de Randel, en supposant même que sa conduite ne réfute pas ses paroles? Le remède qu'il indique est sans doute le seul efficace; et par sa nature même, il est propre à charmer l'imagination de Larry, qui doit être généreuse comme son caractère. Mais si, à la suite de cette admirable scène, il se dévoue en effet, n'en ferons-nous pas honneur à son caractère, déjà exercé au dévouement, plutôt qu'à l'argumentation de Randel? Cet effet, en tout cas, s'étendra-t-il, selon le vœu de l'auteur, à d'autres caractères? La conclusion de ce livre, tout distillant des amertumes de la pauvreté, convaincra-t-elle les pauvres, les déshérités de la fortune, qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se donner, corps et âme, à un monde qui ne leur donne rien? Ce sublime paradoxe est à l'usage de Larry; la réaction n'étonne point en lui; en des caractères tels que le sien, l'ivresse du malheur doit produire un élan ou de dé-

sespoir ou de dévouement. Mais l'auteur a voulu consoler la pauvreté, donner au dévouement un motif qui soit valable et déterminant pour tous, rendre à tous les yeux la charité rationnelle et moralement nécessaire : or, dans l'état commun des choses, mais surtout au point de vue des pauvres, elle ne l'est certainement pas; et les arguments qui retentissent avec force sur le timbre sonore des âmes comme celle d'Antoine, ne rendent aucun son sur le plomb des âmes du grand nombre. Faut-il donc renoncer à les gagner au dévouement? ne sera-t-il qu'à l'usage des âmes d'exception? n'inspirerons-nous la charité qu'à ceux à qui leur caractère l'inspirait d'avance? retomberons-nous, sans en pouvoir jamais sortir, sur les données de la nature? et ne reconnaîtrons-nous aucune puissance au-dessus de celle qui a donné à notre être ses premières formes? On voit que j'admets par supposition la possibilité d'un dévouement continu dans certaines âmes; je m'abstiens de montrer ce qu'il manquera toujours, dans l'ordre naturel, de générosité aux plus généreuses, et de pureté aux intentions les plus pures; l'exception admise en plein, la question, pour la généralité des cas, demeure entière, et la voici : Chercher la raison suffisante du dévouement; savoir s'il ne veut pas être payé d'avance; si le bonheur n'en est pas la condition première; et si la charité peut germer ailleurs que dans une âme contente. Le christianisme satisfait à cette condition; mais ce n'est pas lui qui l'a posée; elle était posée avant lui;

elle se présente invinciblement à toute réflexion sincère; et il me semble qu'elle s'est offerte à M. Souvestre lui-même. *Hélas!* est le dernier mot de son livre. Quel dénoûment d'un tel dénoûment! Quel mot d'ordre à l'entrée de cette nouvelle et radieuse carrière! Quel cri de victoire et d'espérance! N'est-il pas évident que l'œuvre de M. Souvestre n'est pas achevée, et qu'il nous doit la seconde partie de la vie de Larry? Ah! puisse-t-il nous la donner un jour! Que de vœux ce seul vœu rassemble!

Je n'ai pas su me garantir des longueurs que je désirais éviter; mais je me suis mieux tenu en garde, je l'espère, contre un autre danger. Mes sentiments personnels pour l'auteur m'ont précautionné contre un jugement trop favorable, et m'auraient rendu sévère, si j'avais eu occasion de l'être. Tout considéré, je crois avoir signalé un remarquable livre, une véritable œuvre de conscience et d'art, et si j'ai eu beaucoup de plaisir à remplir ce devoir, il n'y a pas de mal, je pense, à ce qu'un devoir soit en même temps un plaisir.

IX.

ULRIC GUTTINGUER.

ARTHUR, OU RELIGION ET SOLITUDE.

Un volume in-8°. — 1834.

Nos systèmes sur le monde extérieur n'ont pas la puissance d'en altérer les bases et les caractères; en dépit de nos théories, il reste ce qu'il est. Les systèmes que nous formons sur l'âme réagissent en certains cas sur l'âme elle-même; elle semble se conformer pour un temps à l'histoire anticipée qu'on en a faite; une étrange illusion nous rend présentes et nous fait croire spontanées des impressions toutes factices, et qui n'existent que pour avoir été nommées; et par un étrange renversement de l'ordre naturel, c'est le mot qui a éveillé l'idée, c'est l'idée qui a fait naître la chose. Toute cette fantasmagorie ne dure pas; le vide de ces apparences se trahit; on s'aperçoit qu'on n'a eu que la représentation des scènes animées de la vie intérieure, et qu'on n'a cru à la vérité du drame qu'à force de s'identifier avec le rôle qu'on y avait accepté. Cependant il n'y a pas que de vaines apparences dans ce qui s'est passé; car les sentiments qu'on a éprouvés ont tous leur

germe dans l'âme ; il en est de l'âme comme d'un clavier vivant, dont les touches, revêtues de spontanéité, n'obéissent naturellement qu'à une force interne et ne se meuvent qu'à leur heure, mais qui, pressées du dehors et avant le temps, ne peuvent point ne pas ébranler leur corde et ne pas produire un son. Mais, le doigt retiré, la touche retombe dans son inertie, pour n'en sortir qu'à son heure, comme j'ai dit, et sous la puissance d'une cause qui agit obscurément dans le sein de l'instrument. Le fait que nous rapportons s'est passé fort souvent dans le monde religieux, qui n'est pas pourtant son unique sphère; mais c'est là que nous l'avons observé le plus distinctement, et là qu'il est provoqué le plus vivement par des circonstances très particulières.

L'œuvre de Dieu pour la conversion des âmes est évidemment construite sur un plan; ce plan lui-même a dû être pris sur les dispositions actuelles de la nature humaine; l'adaptation de l'œuvre au plan, et du plan aux données psychologiques et naturelles, constitue sans doute un véritable système; la conversion, par conséquent, et le salut s'opèrent d'après un système; et des observations mille fois répétées ont dû faire démêler dans l'histoire du plus grand événement moral, je veux dire de la conversion, un ordre général que les théologiens ont appelé l'ordre de la grâce divine, et qu'ils ont essayé de retracer. Mais bien des causes, qu'on peut facilement supposer sans que je les indique, ont de plus

en plus, dans la pensée des théologiens, resserré vers son centre le cercle immense où se meut librement et par mille circonvolutions, la divine miséricorde du Père des esprits. La marche de la conversion a été écrite une fois pour toutes, son histoire invariablement tracée, toutes les âmes sommées, pour ainsi dire, de partir du même point et d'arriver par le même milieu, la suite des impressions de l'âme attirée vers Dieu minutieusement décrite; en un mot, aucun médecin n'oserait prévoir avec autant d'assurance les phases successives d'une convalescence à la suite de la maladie la mieux connue et la plus régulièrement subie. Que l'infinie diversité de la sagesse de Dieu, et cette variété de conseils et de moyens qui, bien considérée, n'est encore et toujours que de la charité, disparaissent dans la vague et pesante uniformité de ces descriptions, c'est un inconvénient bien grave; mais ce n'est pas le seul, ni peut-être le plus considérable. J'en vois un plus grand dans l'illusion de tant de personnes qui, au lieu d'obéir naïvement à l'attrait de la grâce, au lieu de sentir ce qu'elles sentent, et (si cette expression est permise) au lieu de se laisser faire, concertent pour ainsi dire une œuvre qui n'est pas et ne peut être la leur, reproduisent, d'après un catalogue officiel, une certaine série de mouvements et d'états moraux, passent régulièrement par toute la filière, et après avoir tout accompli et tout éprouvé aux termes du règlement et sous les auspices d'un directeur, se trouvent à la fin (amer,

mais nécessaire désappointement!) n'avoir fait qu'un chemin illusoire et n'avoir marché qu'en rêve. Cela même, j'en conviens, est une paternelle, quoique dure leçon; mais n'accuse-t-elle pas notre précipitation et notre esprit de système? et ne nous avertit-elle pas que, tout en présentant toujours avec intégrité aux pécheurs le plan de la charité de Dieu dans sa vraie forme, dans ses vraies conditions, nous devons nous garder de particulariser trop, de vouloir tout numéroter, nous devons laisser à chaque âme sa voie, qui est plutôt la voie de Dieu, respecter dans les individualités et dans les circonstances de tout genre des données premières que Dieu a disposées à l'avance, les observer avec une attention tranquille, n'écrire l'histoire des faits qu'après les faits accomplis, et jamais l'histoire de chaque fait comme celle d'un autre, et enfin nous réjouir, en rapprochant toutes ces histoires, de voir, du sein de leur infinie et brillante diversité, ressortir une unité majestueuse, l'unité des grands traits et non celle des formes et des incidents?

Quelque étrangers, quelque étranges même que puissent apparaître ces faits à un certain nombre de nos lecteurs, nous espérons que plusieurs nous comprendront, que plusieurs reconnaîtront dans ces observations autant d'à-propos que de gravité. Le réveil religieux de nos jours s'est rattaché, dans quelques contrées, à une dogmatique très arrêtée, très formelle; et l'on a été longtemps à s'apercevoir combien une telle dogmatique est voisine du ratio-

nalisme, ou du moins y conduit facilement; combien par conséquent elle expose à substituer le système de l'homme au plan de Dieu, et à subordonner l'œuvre de Dieu aux idées de l'homme! Beaucoup de résultats, parmi les plus vantés, ont dû être, à l'épreuve, reconnus pour artificiels; beaucoup de valeurs pour illusoires; beaucoup de conversions pour des *évolutions* de l'homme naturel; enfin, ce qu'on prenait pour de la vie n'a trop souvent laissé au fond du creuset qu'une certaine ferveur de dialectique, une manie de conséquence, un esprit de parti imprégné d'ascétisme; en un mot, il s'est vérifié que plusieurs, même parmi les ignorants (car les ignorants ont été contraints au dogmatisme), que plusieurs n'étaient chrétiens qu'au même titre et dans le même sens qu'on est platonicien ou stagyrite. La sévérité de ce langage pourra surprendre et blesser quelques personnes; mais nous comptons sur l'adhésion finale de toutes celles qui, en bénissant Dieu de l'impulsion imprimée de nos jours au monde moral, sont disposées à faire avec candeur la part de l'humanité, c'est-à-dire la part de l'erreur et de la faiblesse.

Au milieu de ces phénomènes qui ne manifestent que trop la puissance de la société sur l'individu, et qui prouvent si bien qu'à beaucoup d'égards, les opinions se font en fabrique, il est précieux et doux de démêler, et c'est un devoir de signaler, l'action pure de la vérité sur l'âme individuelle, dans tous les cas où il est possible de la discerner. Or, il faut

le proclamer avec reconnaissance : bien souvent là même où les traces de la contagion dogmatique sont le plus visibles et où se révèle de la manière la plus frappante le chrétien selon la formule, là même la conviction individuelle, la liberté, le Saint-Esprit, ont su se ménager leur part, qui est la part du lion. Du sein du chrétien conventionnel, vous verrez avec joie se dégager l'élève du Saint-Esprit; vous verrez la vie réelle, les épreuves, le provoquant, pour ainsi dire, lui adressant, comme d'assidues sentinelles, un brusque et soudain *qui vive*, et obtenir une réponse aussi franche que prompte, qui atteste que ce soldat de Christ ne s'était pas endormi à son poste sous l'étouffante enveloppe des formes. Il est doux aussi de constater la présence et l'action du Saint-Esprit dans une sphère encore plus pure, de le voir, si l'on peut parler ainsi, tête à tête avec l'âme dont il a entrepris le réveil, et d'assister dans la seule compagnie des anges aux merveilles de la solitude. En général, la Providence rédemptrice a semblé appliquer à son domaine spécial, comme à toutes les sphères où se meut l'humanité, cette grande parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit « seul (1). » L'association, quelque abus qu'on en fasse, est pourtant la condition de presque tous les développements ou perfectionnements. Mais si rien ne s'accomplissait hors d'elle, aurait-on l'occasion de constater d'une manière irrécusable ce que peut, dans l'absence de tout intermédiaire, la vérité mise

(1) Genèse, II, 18.

en contact avec l'âme ou l'intelligence? Le résultat, dans des cas pareils, pourra manquer de perfection, de plénitude, de régularité; mais il sera pur, le document sera authentique, le témoignage sera naïf; et bien des instructions précieuses pourront en ressortir pour les esprits attentifs et réfléchis, surtout pour les esprits candides.

Ces réflexions ont un rapport très immédiat à l'ouvrage que nous annonçons. Son titre pourrait le faire confondre avec une de ces productions prétentieusement frivoles, où l'on voit je ne sais quelle religion de roman se mêler sans pudeur à toutes les passions que la religion véritable a mission de réprimer. Tel n'est pas le livre intitulé : *Arthur, ou Religion et Solitude*. C'est bien de la religion qu'on y trouve; car l'histoire intérieure qu'il retrace a pour premier mot *repentir*, pour dernier mot *obéissance*; c'est assez dire que l'idée de la grâce divine s'élève entre ces deux termes comme intermédiaire et comme lien. *Arthur* est un livre chrétien; mais ce qui le distingue, et ce que le titre exprime d'avance, c'est une âme enfantée à la vie dans la solitude, loin de tout commerce social; je ne dis pas loin de toute influence humaine : les hommes des vieux âges ont parlé par leurs écrits à cette âme solitaire; ces hommes étaient aussi des solitaires; les saints du désert ont rempli de leur voix cet autre désert; silencieusement nourris de cette manne cachée qui distille des saintes Ecritures, de la prière et de la contemplation, ils ont offert à leur moderne

nourrisson la même divine pâture; nouveaux Jean-Baptiste, ils ont fait part de leur miel sauvage à ce volontaire exilé; et c'est une chose singulière et gracieuse que de voir cet homme du monde, abreuvé durant de longues années de toutes les délicatesses d'une société polie et lettrée, dont sa diction élégante et pure exhale encore les plus doux parfums, se complaire dans le langage austère et sans art des habitants de la Thébaïde.

Ce phénomène nous arrêterait peu, si nous n'y trouvions que de la poésie. Sans nier et sans repousser la poésie qui s'attache aux émotions religieuses, nous avouerons que l'abus qu'on en a fait, qu'on en fait tous les jours, nous a mis en garde contre elle, alors même qu'elle présente le plus les caractères de l'involontaire et du spontané. L'auteur d'*Arthur*, tout poëte qu'il est, n'en juge pas autrement que nous; et l'opinion qu'il exprime sur un ouvrage célèbre de M. de Chateaubriand fait bien voir que la religion est autre chose à ses yeux qu'un solennel enchantement de l'imagination. Heureux néanmoins l'homme qui reçoit la vérité par toutes ses facultés à la fois! pour qui elle est tout ensemble la solution des problèmes de l'intelligence, l'étanchement d'un cœur altéré, l'accomplissement des vastes espérances de l'imagination, enfin l'apaisement des troubles de la conscience! C'est tout l'homme qui est malade, c'est à tout l'homme, à tous ses besoins que s'adresse le divin secours de la rédemption; et peut-être certains systèmes, respectables et purs d'inten-

tion, ont-ils trop négligé, méprisé, devrais-je dire, ces côtés de la nature humaine dont la guérison, le redressement, le développement régulier entrent dans l'idée et dans les conditions de la régénération de l'être moral. Cependant on a eu mille fois raison quand on a donné la rectification du sens moral pour point d'appui à ce renouvellement général. Rien n'est plus logique et rien n'est plus fécond. L'amour, le couronnement de l'œuvre, ne pouvait en avoir l'initiative. Il ne pouvait pas être à la fois le but et le moyen. Comment offrir à Dieu ce que nous n'avons pas? Quel amour insolent et dérisoire que celui qui est séparé de l'obéissance? C'est à Dieu qu'il appartient d'aimer le premier, de s'abaisser jusqu'à l'amour, où nous ne saurions nous élever. Qu'on y prenne garde : c'est de l'*amour* que nous parlons, c'est-à dire du dévouement, de la soumission, de l'obéissance, toutes choses incluses dans la notion d'un véritable amour; nous ne parlons point de cet attendrissement involontaire que l'homme peut ressentir à la première vue de la charité de Dieu manifestée dans l'Évangile, de ce doux saisissement de cœur qui, même avant toute conviction de péché, est bien souvent l'effet naturel de cette merveilleuse apparition, et le premier attrait qui nous précipite en aveugles, en heureux aveugles! à la rencontre des vérités austères de la révélation. C'est par ce miel goûté au bord du vase, par cet à-compte pris sur les joies futures de la piété chrétienne, que bien des âmes ont été gagnées;

mais il n'en reste pas moins vrai que c'est dans la conscience, dans le remords, dans l'humiliation, que doit s'ensevelir, pour en sortir plus tard verdoyant et fleuri, le germe de notre résurrection morale.

La vraie religion ne peut être, dans son principe, qu'une bienheureuse rencontre du pardon et du repentir. A d'autres heures, à des heures plus radieuses, le libre et plein essor d'une sensibilité que les souvenirs du péché et le sentiment de la justice de Dieu refoulent durement dans un cœur où le pardon n'a encore été ni savouré, ni accueilli! L'aurore du jour béni est une aurore sévère, froide et même orageuse. La crainte chez les uns, chez les autres la honte, la confusion, l'amertume du remords, chez tous un sentiment bien différent du libre et joyeux amour, constitue la *crise,* le moment décisif de la guérison morale. Et parce que la conscience est le point culminant de l'être moral, elle en est aussi le principe le plus fécondant; à elle seule il est donné de circonvenir et d'envelopper tout l'homme. Par la conscience humiliée vous arriverez infailliblement au cœur, et facilement à l'intelligence et à l'imagination; par aucune de ces facultés vous n'arriverez sûrement à la conscience. Il serait inutile, après tant d'expériences, de démontrer que notre sensibilité naturelle, si exaltée qu'elle puisse être, ne se résout point en obéissance jusqu'à ce que notre âme ait été convaincue de son état de péché et de condamnation. Et quant aux pensées de la raison et de l'i-

magination, combien d'années, combien de siècles pourraient-elles exercer notre esprit, errer dans tous ses détours, avant d'atteindre par leur propre force le point délicat, irritable et sanglant où gémit la souveraine de l'être moral, l'interprète et l'organe du Dieu trois fois saint! L'histoire de l'esprit humain le dit assez : si la religion a pu créer une philosophie, jamais la philosophie n'a enfanté une religion; et quant à la poésie, si tant est qu'elle ait pu faire plus que d'embellir des croyances déjà existantes, ce qu'elle a produit sous le nom de religion qu'était-il autre chose que de la poésie encore? Mais la conscience éveillée éveille tout l'homme; guérie, elle guérit l'homme entier; sa paix se répand dans le cœur; le cœur, délivré de ses troubles, affranchi de ses chaînes, s'élance librement vers son premier, vers son véritable objet; la raison s'élève au point de vue où tout se présente à elle harmonieux et cohérent; l'imagination remplace de vains rêves par de magnifiques espérances, certaines comme si elles n'étaient pas immenses, immenses comme si elles n'étaient pas certaines, et par la plus étonnante alliance du réel et de l'idéal. Je ne veux pas dire que le levier de la conscience remue également chez tout homme tout cet univers; chez plusieurs le développement demeure incomplet, contenu par des craintes mal fondées, par des exemples ou des traditions impérieuses; mais le cœur du moins est gagné à l'amour, et l'amour n'est-il pas l'accomplissement de la destinée humaine? L'amour n'est-il pas toute la vie?

Eh bien! au milieu d'imperfections et de taches que nous signalerons peut-être, c'est là le caractère du livre d'*Arthur*. Il est tout pénétré d'amour. J'espère n'avoir pas donné lieu au lecteur de se méprendre sur le sens que j'attache à ce mot. Je n'en décore pas cet égoïsme tendre et pleurant, à quoi se réduit communément ce qu'on appelle sensibilité; cette molle sympathie, flexible à toutes les impressions, qui fait défaut au moment de l'action, et surtout à l'heure du sacrifice; cette prétendue bonté qui se répercute sans cesse vers elle-même; cet amour, qui dans le bien qu'il fait cherche sa satisfaction plutôt que celle d'autrui, veut choisir son temps, sa manière, ses objets, s'enflamme pour ses imaginations, se glace aux imaginations d'autrui, et même à leurs prières; cette bonté qui, ne se rattachant à aucun principe, à aucune conviction, n'accepte aucun rapport avec la conscience, n'est qu'un instinct, ne veut être qu'un instinct, et, dans ses moments les meilleurs, ne peut passer que pour un caprice aimable; en un mot, cette ombre, cette apparence de l'amour, rayon tiède et pâli, détaché de son centre, bien loin de suffire à la vie, mais qui suffit amplement à la vie des salons et des romans. L'amour véritable, affection forte, sentiment moral, ne peut exister qu'à l'ombre et tout près de la conscience, ne peut vivre que dans le cœur de ceux pour qui la charité est une partie de la justice, la justice un élément de la charité; de ceux qui, bien éloignés sans doute d'aimer uniquement et sèche-

ment parce qu'on *doit* aimer, savent pourtant et confessent qu'on *doit* aimer, de ceux, en un mot, pour qui l'amour est le suprême devoir en même temps que le suprême bonheur. Otez à l'amour le sérieux et le poids des convictions morales, il ne vous reste plus qu'une sensibilité mobile et frivole. Otez le devoir, il vous reste le tempérament. Bien différent est le sentiment dont les pages du livre d'*Arthur* sont remplies et comme embaumées. Cet amour, c'est bien l'amour; c'est bien cette *caritas generis humani* dont Cicéron trouva le nom sacré dans un moment de divination sublime; c'est bien cette céleste faculté de vivre dans l'âme d'autrui, de faire d'autrui un second soi-même, d'avoir besoin de son bonheur, de se faire de son bonheur un devoir, d'être humblement et tendrement à son service pour l'amour de Dieu, de confondre les deux amours, les deux services, comme si Dieu était dans tout homme, et tout homme en Dieu. Oh! qu'il est doux de rencontrer cet amour, même dans un livre! qu'il est doux de penser que ce livre est le portrait d'une réalité morale, et qu'un cœur, un cœur vivant palpite sous ces pages!

Quand on essaye de rendre ce qu'il y a de tout à fait intime et personnel dans le caractère d'un homme ou d'un livre, il est difficile de se satisfaire autrement que par des images. La langue, comme la loi, ne saurait tout prévoir; et comment prévoir l'individualité? Il y a des choses que l'âme seule

peut nommer ; et quand elle veut en dire le nom d'une manière intelligible, elle n'a de ressources que dans les secrètes analogies de son propre monde avec le monde des sens. Si je dois donner à mon lecteur une idée générale, et pourtant exclusive autant que possible , du livre d'*Arthur* , il faut qu'il me permete de le lui présentter sous l'image d'un arbre à verdure abondante, sur laquelle tremblent par milliers, aux feux d'un soleil matinal, les gouttes pures et fraîches d'une pluie nocturne. C'est un livre tout trempé de larmes et tout brillant de sourires. C'est l'épanouissement progressif d'une âme qui vient d'éclore au souffle parfumé du matin, aux tièdes rayons de l'aurore. Mais pourquoi essayer de dire ce que l'auteur a exprimé lui-même, et d'autant mieux qu'il ne songeait pas à l'exprimer ? En racontant un fait isolé, il a caractérisé son livre et lui-même :

« Revenu dans mon pays, il me fallut aller visiter « une terre depuis longtemps oubliée. Je m'y lais- « sai conduire à peu près comme le cadavre auquel « on fait chercher un autre lieu de sépulture que la « place où on l'a trouvé inanimé.

« En parcourant cette terre avec un garde , je « m'arrêtai au milieu d'une partie de forêt d'où l'on « entrevoyait la mer à travers les arbres. J'en fis « ébrancher quelques-uns pour mieux jouir du coup « d'œil ; je restai saisi d'une grande et sainte admi- « ration.

« C'était la mer, pleine, immense, azurée, au bas

« d'un ravissant vallon qui se déroulait en collines « couvertes de pommiers fleuris. Je ne vis pas tout « d'abord le sort qui m'attendait en ce lieu ; seule- « ment, faisant abattre quelques grands taillis, j'eus « la pensée d'une cabane où l'on pourrait se reposer « quelques heures. Mais à mesure que je faisais « place, les cieux, les bois, les flots se déployaient « autour de moi, et ce fut bientôt un spectacle au- « quel l'âme semblait ne pas pouvoir suffire.

« Toutes mes nuits se passèrent à y rêver, tous « mes jours à le chercher. Je voulus vivre là. Il ne « m'y fallait qu'une maison ; elle s'éleva bientôt, do- « minant les forêts, les plages et l'océan tout entier.

« Pendant qu'on la construisait, je m'assis une « fois sur des branches abattues, vers la fin des jours « d'été. Attachant mes yeux sur la mer et les cieux « confondus ensemble, voyant à l'horizon plus de « clarté et d'azur encore qu'autour de moi, je de- « vinai une autre immensité, d'autres spectacles, « dont mon âme fut à l'instant comblée et relevée.

« J'eus une profonde et intime révélation du vrai, « du beau céleste, de l'infini ! Je rassemblai mes « forces ; je recueillis ces pensées ; je m'appliquai à « ne plus perdre la trace que j'avais trouvée ; elle fut « bien souvent près de s'effacer encore sous des re- « gards affaiblis et si troublés ; mais elle demeura en- « fin dans mon esprit, et j'y fus toujours ramené (1). »

De l'enceinte étroite et suffocante du monde social, où notre souffle haletant se mêle à mille ha-

(1) *Arrivée dans la solitude.*

leines brûlantes, nous voir soudain transportés dans l'univers de Dieu, où tout s'enveloppe et nage avec délices dans son souffle vaste et pur... quel passage, quel contraste, quelle leçon! Combien d'âmes n'ont pas été averties de cette manière! Mais combien peu ont compris ou retenu cet avertissement! Arthur a été du nombre des heureux. Cette divine nature, hospice des âmes blessées, recevait en lui un blessé, un malade, un mourant peut-être. Il entendit, dans les merveilles de la création, les premiers accents du Dieu de la grâce. Les charmes de la solitude le prosternèrent, l'enchaînèrent aux pieds de l'Inconnu que cherche en le fuyant, que fuit en le cherchant, tout esprit élevé, toute âme sensible et souffrante. Jaloux de retenir et de cultiver des impressions trop promptes à fuir, Arthur s'entoure de muets amis, de livres nés sous le même soleil qui vient de réchauffer son âme. La Bible est dans leur nombre, non pas d'abord à son rang, ce me semble; mais ce rang, elle le prendra plus tard; le livre d'Arthur est un journal; il ne résume pas, il raconte; ce livre ne se connaît pas d'avance; l'auteur des dernières pages n'est plus l'auteur des premières; tout y est successif, et, grâces à Dieu, progressif; et ce que l'auteur n'écrirait plus aujourd'hui, il est bon qu'il l'ait écrit une fois; nous préférons, quant à nous, et dans tous les cas, l'expression ingénue d'une pensée actuelle à la formule qui reproduit, sous la trompeuse affiche, sous le faux nom de conviction personnelle et comme résultat imprévu d'une libre enquête,

une thèse, un article de foi, un morceau de symbole. Entendons-nous bien : si ce morceau de symbole est devenu la propriété vivante et, pour ainsi dire, une partie de celui qui le professe; si, possédant en soi l'avantage de la vérité objective, il a en même temps une réalité subjective, c'est autre chose; mais aussi longtemps qu'il n'est qu'une abstraction en dehors de celui qui la proclame, une vérité apprise par cœur et non par le cœur, nous préférons de beaucoup à cette vérité sans vie, sans personnalité, à cette vérité qui n'est point encore faite âme, nous lui préférons une erreur, oui, une erreur sincère, une erreur à laquelle on croit; une telle erreur a plus de droit au nom de vérité que la vérité même avant que nous nous soyons identifiés avec elle. On est surtout porté à le dire et à le sentir dans une époque où, par un contraste d'ailleurs assez naturel, il y a tant de doctrines et si peu de convictions. Sur ce pied, nous avouons qu'une adhésion soumise, mais non sentie, à l'autorité et à la perfection de l'Ancien Testament, toute complète et orthodoxe qu'elle aurait pu être, nous eût agréé bien moins au début du livre d'Arthur que les phrases suivantes :

« Les maximes contenues dans l'Ancien Testament « me paraissent témoigner au même degré d'une « haute sagesse et d'une civilisation très avancée.

« L'étude des événements qu'il renferme est sou- « vent triste et d'une atrocité qui jette dans l'âme « le doute le plus amer, et presque le désespoir.

« Il en est tout autrement de la méditation de la « sagesse répandue en tant d'endroits de ce livre « des livres, de cette source de poésie, de morale, de « prudence et de piété. La sagesse y prend souvent « un langage adorable, piquant, enchanteur, spiri- « tuel et divin (1). »

La Bible, le livre auquel appartient par excellence et dans un sens exclusif le titre de Parole de Dieu, n'est pas assez consultée, et pratiquement pas assez appréciée par notre écrivain ; mais il serait injuste de ne pas ajouter que s'il reçoit de seconde main les trésors d'instruction religieuse que nous sommes tous autorisés et invités à chercher à une source divine, la main qui les lui présente est, en général, une main fidèle. C'est pourtant, bien que mêlée à des paroles humaines, la Parole de Dieu qui a coulé jusqu'à lui; c'est cette Parole qu'avec un heureux instinct il exprime à flots purs de ces anciens écrits, humains à la vérité, mais composés par de vrais confesseurs de Jésus-Christ. Dans des sources qui certes ne peuvent être exemptes d'erreurs, Arthur, nous aimons à le dire, a rencontré peu d'erreurs positives (2) ; une première impulsion imprimée d'en haut a dirigé tutélairement ses pas et ses recherches; heureux à qui fut donnée, pour point de

(1) *De la Bible.*

(2) Nous pourrions relever, chez les guides spirituels de notre auteur, des expressions indiscrètes sur le mérite des œuvres. Sans les prendre à la rigueur (car on ne peut pas toujours conclure du mot au sentiment), on ne peut se dispenser d'observer qu'elles sont directement contraires à l'idée du salut par grâce et de l'Évangile, qui n'est que la *bonne nouvelle,*

départ, l'idée de péché et d'expiation! Aussi les défauts de ce livre (en accordant pour un moment que ce soit là un livre) sont surtout d'une espèce négative. On y désirerait certains principes plus distinctement aperçus, certaines vérités plus nettement articulées, certaines conséquences plus vivement pressées; et si c'était, au lieu d'une confession et d'un témoignage, un livre de doctrine et d'enseignement, nos regrets deviendraient des critiques. Mais comment critiquer une confession, du moins lorsqu'elle est tout ce qu'elle doit être, sincère et humble? Et si l'on nous objectait, ce qui est vrai en un sens, qu'on n'est pas à un moindre prix simple chrétien que docteur, nous répondrions qu'Arthur a payé ce prix-là; si l'exactitude et la cohérence paraissent manquer à son système, c'est qu'il n'a point de système; c'est que le christianisme est encore chez lui à l'état où le reçoivent les enfants et les vieillards : une chaleur, une force, une vie bien plutôt qu'une idée. Avec ces choses dans l'âme on est chrétien; on est même docteur à sa manière, s'il est vrai que la vie enseigne, et que le sentiment se communique plus irrésistiblement que les formules. Et même au fond de ces sentiments, d'une apparence informe et vague, que de formules on démêlera, si l'on veut! quelle dogmatique saine, bien

la proclamation de ce salut. Nous pourrions relever encore, quelque en y mettant beaucoup moins d'intérêt, quelques assertions de Bossuet sur la nature, irréligieuse selon lui, de la Réforme du seizième siècle. Mais il suffira d'avoir indiqué ces deux points, dont la discussion écourtée et superficielle n'aurait aucune utilité.

qu'involontaire et inconsciente! Et quelle précieuse confirmation des vérités rédigées par la foi réfléchie, par la piété savante, quand on les retrouve, ces vérités, toutes chaudes et toutes palpitantes, au fond d'un cœur qui ne sait pas encore les nommer! Quel cas, par exemple, ne fait point la logique chrétienne, l'analogie de la foi, du dogme de l'assurance du salut, considérée par quelques-uns comme condition première, par tous comme couronnement de la foi en un Sauveur. Eh bien! on verra que cette idée ne vient pas seulement du dehors, n'obtient pas seulement de l'autorité de la Parole écrite l'entrée de notre esprit : elle germe, elle naît dans le cœur sous la chaleur du soleil de la grâce; elle y éclôt naïve, étonnée et comme effrayée d'elle-même, éblouie de sa propre beauté; elle tarde, elle hésite à se reconnaître; peu s'en faut que, par humilité, elle ne se renie d'abord, mais elle *est :* il suffit; et ceux qui assistent à sa première manifestation, ceux que peut-être elle avait rebutés ailleurs en se présentant comme article de foi, comme anticipation téméraire de la logique de l'esprit sur celle du cœur, ceux-là se plaisent à l'accueillir, lorsqu'elle se produit comme une grâce acceptée à genoux, avec surprise et en tremblant. C'est l'intéressant tableau que nous présente notre Arthur :

« Que je porte légèrement le poids des fautes « passées! et cependant que ces fautes sont grandes!

« Que d'erreurs, que d'offenses, que de torts à « réparer! et que fais-je pour cela!!!

« Les jours s'écoulent dans la contemplation des « merveilles les plus sublimes de la nature et du « génie; et le passé, si coupable, si triste, ne vient « pas seulement me troubler, quand son souvenir « devrait déchirer mon âme, y enfoncer ses dards « les plus aigus. Le sentiment du remords et du « repentir m'atteint sans doute; mais je n'en souffre « pas, à vrai dire.

« Mon Dieu! cette sécurité est-elle un piége de vo- « tre immortel ennemi, de celui des hommes, ou un « signe de votre clémence et de votre prédilection?

« Eh quoi! nulle amertume ne me dévore! je « songe sans tortures à mes déplorables passions et « à leurs excès, au mal qu'elles ont fait, à l'insen- « sibilité dont elles m'avaient frappé, aux chagrins « dont elles ont abreuvé des êtres chéris, à de si « belles années perdues dans l'inutilité des plaisirs, « dans l'oubli presque complet de votre saint nom! « Quelle est cette confiance, ô mon Dieu, ou cet en- « durcissement? Est-ce une suite de votre courroux, « ou un commencement de récompense?

« Eh! de quoi, mon Dieu, me récompenseriez- « vous?

« Si j'avais eu la force de faire le mal tout entier, « ne l'aurais-je pas fait? N'en ai-je pas eu l'inten- « tion, la volonté? Ne l'ai-je pas tenté? Ne vous « ai-je pas maudit avec fureur de m'avoir retiré les « moyens de le faire? N'ai-je pas pleuré, avec des « cris de rage, de l'impuissance où vous m'aviez mis « de ne pas devenir le plus misérable et le plus in-

« fortuné des hommes? Ne vous ai-je pas maudit « pour cette dernière voix que vous aviez placée « dans mon cœur, qui criait sans cesse *pour m'ar-* « *rêter,* et m'arrêtait sur les bords du plus profond « de l'abîme? N'ai-je pas fait comme celui qui in- « sulterait l'homme qui l'aurait retiré du précipice, « parce qu'il l'en aurait enlevé sanglant et déchiré? « De quoi donc puis-je me prévaloir envers vous, ô « Seigneur! et comment ai-je mérité la paix que « vous m'accordez?

« Ah! que vous me rendez confus et reconnais- « sant (1)! »

Nous le demandons, ne vaut-il pas mieux sentir ces choses que de les savoir?

Que n'avons-nous la force et le loisir de faire suivre à nos lecteurs les diverses transformations, les rajeunissements successifs d'une âme que le monde et les passions semblaient avoir vieillie sans remède. Telle est la vertu de l'Évangile, vertu qui n'est qu'à lui : aucune force au monde ne saurait faire reverdir un tronc desséché; l'âme usée par les passions ne revit pas plus que le corps usé par les excès; nous ne connaissons pas dans l'ordre de la nature deux naissances, deux vies; on peut se corriger, on peut changer d'allure : personne ne renouvelle son propre fond; et les réformes les plus complètes laissent dans l'âme la conscience de la mort. L'Évangile seul rend à l'âme, je dis à l'âme la plus dévastée, toute la verdeur du jeune âge, toute la

(1) *Méditations*. I.

fraîcheur des impressions de l'enfance, et, si l'on peut parler ainsi, toute sa virginité. Et, chose admirable! du milieu des raffinements du luxe et du grand monde, la religion nous ramène à la nature.

« Un temps, dit Arthur, un temps n'est pas loin « encore où j'aurais eu je ne sais quelle misérable « honte de la simplicité et de la frugalité qui m'en- « vironnent, où je serais allé chercher au dehors des « meubles plus riches, des mets plus recherchés, « des distractions à cette vie si courte et si troublée. « Aujourd'hui, ce que Dieu m'accorde pour nourrir « mon corps, pour le soutenir, me semble le comble « des grâces et des faveurs célestes! le pain et le vin, « des munificences infinies et divines!

« Si vous m'épargnez vos châtiments, ô mon « Dieu! c'est que vous lisez dans mon âme tout cet « amour qui m'est venu pour vous. Mais puis-je « faire valoir cet amour comme un mérite, quand « c'est un don si grand de votre grâce, quand j'y « trouve tant de bonheur (1)?

« Je tâche de graver impérissable dans mon cœur « cette parole : *Sachez que si quelqu'un s'abandonne « soi-même volontairement à la simplicité et à l'inno- « cence, le démon ne trouve plus d'entrée dans son « âme*. C'est cette *simplicité* qu'il ne faut jamais se « lasser de recommander : elle est à la résignation « ce que la grâce est à la beauté (2). »

On ne peut pas exagérer, au contraire, on reste toujours en deçà de la vérité, en décrivant ce prin-

(1) *De la Prière*. (2) *Méditations*. XI

temps de la grâce que l'Évangile fait fleurir dans une âme régénérée. Aucun élément de l'être qui ne se renouvelle; avec une autre âme, on acquiert d'autres yeux, des sens nouveaux; la nature prend un autre aspect et dit des choses qu'elle n'avait jamais dites. On le comprendra en lisant ce qu'Arthur a écrit sous le titre d'*Un des derniers jours d'octobre.*— Et rien n'est isolé, tout se lie, tout s'enchaîne dans cette nouvelle vie; on n'a pas véritablement une vertu sans les avoir ou du moins sans les vouloir toutes; on n'a pas la résignation sans l'humilité, ni l'humilité sans la charité. Comment ces choses se lient-elles? Comment sont-elles la condition, la conséquence l'une de l'autre? Ah! il faudrait plutôt se demander : Comment a-t-on jamais pu les concevoir indépendantes et séparées? Une seule d'entre elles, bien réelle, bien sincère, suppose invinciblement toutes les autres. Mais la Parole qui a défini Dieu par l'amour, a défini par le même attribut les véritables enfants de Dieu; et l'Évangile nous adresse à la charité comme à l'infaillible *criterium* de la foi chrétienne. Nous espérons que ce *criterium* ne paraîtra pas avoir manqué au christianisme d'Arthur quand on aura lu le chapitre intitulé : *Les Visites et Rencontres de Jésus-Christ,* où nous prenons le passage suivant :

« Faites-y grande attention : Jésus-Christ nous « visite, et c'est sous la forme des pauvres. Il y en « a qui lui ressemblent, et que je me suis appliqué « à reconnaître. Il m'éprouva ainsi bien des fois, et

« n'eut pas lieu d'être toujours content de moi. Une « fois surtout, il vint sous la figure d'un pauvre « vieux homme me demander. (J'étais donc bien « occupé d'ailleurs, pour m'élancer si brusquement « à ma porte et repousser, de la main et de la voix, « avec quelque chose de si étonné, de si brusque, « de si impossible à contenir, cette laideur affreuse « de la pauvreté, cette expression abrutie d'une mi- « sère longue et sans aucune trêve.)

« Allez, allez! Eh bien! oui, je vous donnerai, « je verrai, je m'informerai; mais retirez-vous... « on ne vient pas ainsi!...

« Oh! déplorable, déplorable! J'en rougirai jus- « qu'à ma dernière heure.

« La bonne, interdite et surprise, me dit : C'est « ce vieux auquel Monsieur fait donner du pain... « Il est bien malheureux!

« Je balbutiai... Il fallait me le dire. (Je ne lui en « avais pas donné le temps.) Où est-il, à présent?... « Allez après lui...

« Mais, c'est que... vraiment!... Oh! n'est-ce « pas, Monsieur, il est affreux!

« Cet homme est mort peu après, n'ayant eu « d'autre réparation de moi qu'un peu d'aumône « de plus peut-être; je ne sais même si je me suis « fait excuser. Je le devais; j'y devais aller moi- « même. C'est ce que nous devrions tous faire : ils « ne seraient ni si horribles, ni si misérables à voir! « Nous les laissons mourir dans un état que nous « pourrions empêcher, et que notre vue ne peut

« soutenir ! Oh ! couverts de nos vices et de nos of-
« fenses, que nous devons être d'une bien autre lai-
« deur aux yeux de Dieu ! Hélas ! j'étais bien autre-
« ment indigne d'entrer au ciel, que ce pauvre
« homme n'était indigne d'entrer chez moi... Que
« craignais-je donc?... qu'il ne salît ma demeure,
« mon tapis?... qu'il ne dérobât?... Pauvre homme !
« il dut voir tout cela dans mes regards... C'est
« une honte !... Avec quelle clémence Dieu m'en a
« puni ! Avec quelle bonté il m'a donné les occa-
« sions de réparer tant de dureté ! Il sembla me
« dire, dans vingt occasions : Je mesurerai mes
« épreuves à ta faiblesse (1). »

Arthur a rempli des pensées d'autrui une grande partie de son livre. Un extrait de ses lectures favorites occupe la moitié du volume. Mais nous n'aurons jamais une meilleure occasion d'appliquer le mot de La Bruyère : « Le choix des pensées est in-
« vention. » On ne peut citer avec plus d'originalité, ni mieux parler de soi-même en parlant d'autrui ; ces pensées des vieux âges, recueillies avec tant d'amour, ces mots soulignés avec tant d'intelligence, Arthur les enlève à leurs auteurs à force de sympathie ; et combien de fois la phrase, la ligne qui les commente, y tombant comme une larme de douleur ou de tendresse, s'y appliquant comme un saint baiser, anime ces paroles et transforme les mots les plus tranquilles en cris pathétiques, jetés à nous par la charité à travers les siècles ! Et l'on

(1) *Fragments*. VIII.

voit avec joie que c'est à la partie de son ouvrage qui lui appartient le moins que l'auteur attache le plus de prix et le plus d'espérances; car c'est en terminant ce recueil d'extraits qu'il s'arrête et qu'il s'écrie:

« Contemplons! admirons! adorons!..... Qu'elles « sont ravissantes, les fleurs du ciel échappées des « mains de tes anges, ô Seigneur!

« Tu sembles avoir béni notre douce occupation, « notre soin, notre désir ardent de reproduire les « paroles que tu as inspirées autrefois; car tu nous « dévoiles, chaque jour, quelqu'un de ces trésors « abandonnés par l'indifférence de notre siècle; car « tu nous conduis sans cesse vers ces sources ou- « bliées, plus d'à moitié perdues déjà sous cette « terre qu'elles demandaient à rafraîchir et à fécon- « der. Sera-t-il donné, grâce à nous, à quelques- « uns des tristes et fougueux voyageurs de nos « temps de venir s'y désaltérer, d'y trouver l'ombre « et l'espérance (1)! »

Nous nous sommes prescrit de ne relever que les côtés les plus sérieux du livre que nous examinons; nous serons sévère jusqu'au bout envers nous-même, peut-être envers nos lecteurs, en ne leur montrant de l'écrivain et du poëte que ce que l'homme et le chrétien laissent involontairement transparaître. Avec moins de scrupule et plus d'indulgence pour nous-même, aurions-nous pu nous empêcher de citer, au moins en partie, le fragment qui porte pour

(1) *Fragments*. XI.

titre : *Une Cathédrale, un dimanche de l'an* 1834 ? Nous nous trompons fort si ce morceau, que nous avons relu bien des fois, n'est pas un modèle de la plus sincère poésie comme de la plus sincère piété. Les cathédrales sont fort en crédit auprès de nos poëtes du jour, plus en crédit que la pensée qui les éleva, et que le Dieu qu'on y adore; on nous a rassasiés d'arceaux, d'ogives, de dalles et de vitraux ; mais il restait encore à en parler comme l'auteur en parle (1). C'est un vrai poëme, c'est tout un poëme que ce fragment; et heureusement Arthur ne songeait pas à faire un poëme. Autrement nous aurions eu de longues pages de cette prose fatiguée, haletante, encombrée de beautés, où l'image poursuit l'image, où les fondements de la langue sont remués sans pitié, si bien que le temps paraît proche où chaque écrivain sera obligé de joindre à ses écrits son glossaire propre et sa grammaire individuelle. Cet individualisme du langage, auquel il est clair qu'on ne peut parvenir qu'au prix de mille mouvements convulsifs et douloureux (2), n'est pas un simple accident du goût, une simple mode littéraire : il tient à des causes profondes ; il est l'effet, en même temps que le symbole, de l'état actuel de la morale et de la société. Il n'y a de paix que dans l'unité ; il n'y a que trouble dans l'anarchie ; et l'a-

(1) Knapp, poëte allemand, a montré dans un admirable morceau sur la cathédrale de Strasbourg, comment on peut parler de ces monuments en poëte et en chrétien. Voir la *Christoterpe* de 1833.

(2) M. Nisard, dans son beau livre sur les poëtes latins de la décadence, a signalé ce caractère dans la littérature de notre époque.

narchie ou l'individualisme effréné, en passant, comme cela est inévitable, des mœurs dans la littérature, y doit porter quelque chose de turbulent et de frénétique, je ne sais quelle chaleur âpre et dévorante, qui, en effet, est trop visiblement le cachet de notre littérature moderne. Dans quelle contention d'esprit, dans quel désespoir et quelles fureurs d'imagination ne doit pas jeter l'oubli de cette simple maxime : « La raison pour marcher n'a *souvent* « qu'une voie. » Le caractère actuel des lettres françaises, ou, pour parler plus juste, de la pensée française, n'a pas échappé à notre auteur; il l'a retracé d'une manière vive et pénétrante dans quelques lignes que nous allons citer :

« Ce ne sont plus de ces clartés limpides et dou-
« ces qu'il faut aux hommes de ce siècle; ce sont
« des feux rouges et éclatants, auxquels on se brûle.

« Les voix calmes ne sont plus entendues. Les
« honnêtes gens eux-mêmes sont en colère. Ce ne
« sont que passions et violences dans les affaires pu-
« bliques et particulières.

« C'est que l'Évangile est oublié, méconnu, re-
« poussé... C'est que, d'un autre côté, la jeunesse
« s'enflamme aux écrits d'éloquence, sublime, il est
« vrai, dans quelques parties, mais violente, pas-
« sionnée, égarée, dont on la nourrit.

« C'est que ces écrits si pleins d'images, de mou-
« vements et de toutes sortes de magies, ne contien-
« nent, au fond, ni vérité divine ni sagesse.

« Et quand ce ne sont point de ces paroles reten-

« tissantes, enflammées, ce sont des discussions, « des analyses d'une remarquable finesse et sub- « tilité ; c'est une dissection, une anatomie du « corps social, savante, si l'on veut, profonde et cu- « rieuse ; mais tout cela encore trop difficile, trop « ardu, et poussant les esprits vers une recherche « ardente de vérités qu'on trouverait si complètes « dans la simplicité des *commandements de Dieu,* aux- « quels tous les efforts devraient tendre à ramener « les cœurs (1). »

Il faut s'arrêter. Dans un point de vue tout humain, nous pourrions sembler avoir beaucoup loué. S'il en était ainsi, nous en demanderions pardon à l'auteur. Mais qu'il nous soit permis de le dire hautement : Arthur n'est pas un écrivain que nous avons voulu louer, mais un nouvel ami à qui nous avons serré la main. Que si, pour éloigner de nous tout soupçon de prévention ou de flatterie, il fallait jeter quelque chose de l'autre côté de la balance, nous l'avons déjà fait. Nous avons déjà dit : Comme livre de doctrine, *Arthur* n'est pas à l'abri des critiques. S'il est permis de juger un homme d'après les jugements qu'il porte, et de trouver, selon la maxime de La Rochefoucauld, dans le goût de chacun la mesure de son mérite, Arthur associe dans son admiration des noms trop divers pour ne pas nous donner lieu de croire qu'il a encore des expériences et des progrès à faire. Il faut qu'il se mette plus près de la sagesse inspirée, du Verbe fait chair ; il faut,

(1) *Contemporains.*

peut-être, que pour un temps il fasse faire silence aux guides qu'il a choisis, et dise au seul Guide infaillible, au seul Sage, au seul Bon :

> Parle seul à mon âme, et qu'aucune prudence,
> Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois ;
> Que toute créature, en ta sainte présence,
> S'impose le silence
> Et laisse agir ta voix (1).

Encore une remarque, et que le génie de la critique nous laisse en repos. La préface d'*Arthur* nous fait entrevoir que l'auteur a peu survécu à la publication de son livre (2). Dieu soit loué, nous savons aujourd'hui que c'est une fiction ; mais à quoi bon cette fiction ? Elle ne peut nous plaire à la tête d'un livre si sérieux et si vrai.

---

*Deuxième édition d'*ARTHUR. — 1837.

Lorsque ce livre parut pour la première fois, nous en rendîmes compte, moins comme d'un livre que comme d'un fait, dont le livre n'était que la relation et, pour ainsi dire, le journal. Peut-être alors ne fûmes-nous pas bien compris de tout le monde. Quelques personnes, nous le croyons, prirent notre sympathie pour de la louange, et notre joie pour une adhésion, une connivence du moins à certaines doctrines. Il aurait fallu pour cela qu'il y eût eu des doctrines dans ce livre ; il y avait mieux

(1) P. CORNEILLE, traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

(2) *Arthur* a été publié, en 1834, sans nom d'auteur.

selon nous : nous y trouvâmes, ce que nous y trouvons encore, une révolution religieuse ébauchée dans la conscience, réalisée dans la vie, et par conséquent bien différente et bien au-dessus de ces vagues aspirations vers l'infini ou de ce regret poétique des anciennes traditions, où le vrai sérieux n'entre communément pour rien. Et comme cette *religion* avait éclos dans la *solitude,* loin des regards humains et de toute influence sociale, ayant tout au plus emprunté à quelques lectures une occasion, et en quelque sorte l'étincelle que l'âme attendait, il nous parut intéressant d'observer un fait qui se présente rarement, celui d'un christianisme, imparfait sans doute, mais naïf, le résultat d'une œuvre mystérieuse où presque rien de l'homme ne s'était encore mêlé, l'ébauche incomplète d'une création divine, enfin la coïncidence frappante et nécessaire des découvertes et des expériences d'une âme touchée avec le type que l'Évangile et les livres de piété nous ont tracé de la conversion chrétienne; que dirai-je? nous nous complûmes à voir une âme anticipant sans le savoir le modèle consacré, le *paradigme* presque entier de la grande œuvre de miséricorde, telle que la chaire et les ascétiques nous l'ont si souvent retracée. Nous étions charmé de rencontrer une fois à l'état d'impressions morales, d'événements intérieurs, ces *dogmes* qui ne devraient être que des *récits,* et qui, imposés d'avance à nos impressions, trop souvent les déterminent, les créent, ou, pour mieux dire, en évoquent le simu-

lacre. Cet intérêt, ce plaisir, nous croyons que les plus fidèles pouvaient le partager avec nous sans compromettre leur fidélité. Il ne s'agissait pas de tout approuver dans *Arthur;* mais, premièrement, d'observer, et puis de rendre grâces pour le bien réel dont cette histoire individuelle manifestait la présence. Sans doute ce n'était pas tout : il fallait encore montrer à cet auteur, ou plutôt à cet ami, les écueils de sa route, l'imperfection de sa connaissance, l'erreur de quelques-unes de ses notions; il fallait l'adresser à la vraie lumière; il fallait lui dire que toute clarté humaine n'en est qu'un tremblant reflet, et lui déclarer qu'aussi longtemps que l'Écriture sainte, la Parole de Dieu, ne serait pas *infiniment* élevée dans son estime au-dessus des meilleurs ouvrages de piété, aussi longtemps qu'elle ne serait pas pour lui la première et la dernière des autorités, aussi longtemps qu'il ne se serait pas dit : elle seule est la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, son christianisme serait à la merci de beaucoup de causes d'altération, ou, si l'on veut, d'une seule qui les renferme toutes, à la merci de son goût, de son tempérament moral, qui l'entraînerait à choisir ses autorités, tandis que le propre de l'autorité est de n'être point choisie, et de ne relever ni du goût ni du tempérament, mais de la raison et de la conscience. — Voilà ce qu'il fallait faire, et ce que, selon notre mesure, nous avons fait aussi.

Aujourd'hui *Arthur* paraît une seconde fois, en-

richi d'une introduction et d'une conclusion que nous pourrions beaucoup louer sous le rapport littéraire, si nous ne nous étions pas donné aujourd'hui une autre mission. Tout le monde s'est trouvé d'accord sur le mérite de ce style, un des plus purs et des plus délicats de l'époque; style plein de fraîcheur, de grâce et de mouvement, et que ne dépare aucun effort, aucun néologisme, quoique l'expression soit presque toujours aussi piquante qu'elle est naturelle. Ces deux morceaux, où l'auteur a confessé sa vie et répandu son âme, sont accomplis comme œuvres d'art; et je ne sais point quel écrivain de nos jours ne les déroberait volontiers à M. Guttinguer. Mais, encore une fois, j'ai résolu de n'y pas songer; je n'y songerai du moins que pour exprimer une appréhension bien naturelle. Il y a deux ans, *Arthur* se publiait anonyme, dans une ville de province; à peine pouvait-on dire qu'il eût été *publié;* c'était un manuscrit dont quelques copies, tombées par hasard entre des mains amies, n'eurent de public qu'un petit nombre d'esprits sérieux, de retentissement que dans quelques âmes, mais procurèrent à M. Guttinguer précisément autant de frères que de lecteurs. Aujourd'hui, publié par le libraire à la mode, annoncé dans les journaux à la mode, par les critiques à la mode, aujourd'hui, décoré à son titre d'un nom connu dans les lettres, *Arthur* est une œuvre littéraire, *Arthur* devient un livre. Les intimes impressions d'un homme, son retour à Dieu, ses appels à la miséricorde d'un Sau-

veur, les pieuses réparations qu'il médite, celles qu'il a consommées, l'intérieur de sa maison, sa vie de famille, tout cela devient un roman; non que tout cela ne reste sérieux et vrai pour l'auteur et pour nous; mais la littérature, en adoptant ce livre, le transforme en roman; en le louant, elle le profane; elle fait beau ce qui voulait être saint, touchant ce qui voulait surtout être édifiant : c'en est fait, l'œuvre est classée, c'est un livre, un livre charmant; l'auteur a tiré de sa situation plus de littérature qu'elle ne semblait en contenir; il n'était pas nouveau de convertir la religion en poésie; mais une religion comme celle-là, en faire de la poésie! c'est ce qui ne s'était point vu encore; *Arthur* a le mérite de cette invention; et que ne lui doit-on point pour avoir donné du nouveau à ce public affamé, à qui l'on en promet tous les jours, à qui l'on en donne si peu?

Peut-être, si Arthur eût prévu que son sérieux dessein allait s'effacer et se perdre dans l'éclat d'un succès littéraire, peut-être eût-il pris d'autres mesures. Il n'eût pas sans doute imité cette vierge qui, dans une ville prise d'assaut, se meurtrit le visage pour échapper aux conséquences d'une admiration profane; il n'eût pas tenté de mal écrire; car, après tout, n'écrit pas mal qui veut, et pour Arthur, je l'en défierais bien; mais peut-être eût-il cru devoir éviter la forme tour à tour dramatique, épistolaire, et en général romancière (je ne veux point dire romanesque) qu'il a donnée à son ouvrage. Tout ce

qu'enferme ce cadre est bon, solide, réel; le cadre seul m'est suspect et m'inquiète; à sa place, je l'aurais brisé. La fiction de la forme ne peut-elle pas faire conclure que le fond est également fictif? Maint lecteur ne trouvera-t-il pas son compte à supposer que l'un est imaginaire comme l'autre? Il ne fallait pas laisser apercevoir la moindre trace d'invention et d'art; le récit n'en eût pas été moins touchant; il l'eût été davantage peut-être. Les gens du monde y eussent perdu des détails charmants, qu'on peut même goûter sans être du monde: une peinture très fine de la société; des traits d'une naïveté spirituelle; des scènes d'un comique élégant; et, plus que tout cela, des épisodes et des traits de sentiment qui tirent des larmes des yeux les plus arides. Voilà une partie de ce que nous aurions perdu, mais que n'aurions-nous pas gagné en retour! Et nous en revenons à notre premier dire: Le sérieux de la forme eût mis l'auteur sur la voie d'autres beautés littéraires, supérieures peut-être à celles dont nous lui aurions demandé le sacrifice. Car enfin, nous ne voyons pas pourquoi le bon exclurait le beau; leur divorce n'est qu'un accident, leur union est dans l'ordre, et quand le bon se revêt du beau, il ne fait que reprendre ce qui est à lui.

Qu'il soit bien entendu, au reste, que c'est la forme générale, le cadre, que nous nous permettons de critiquer; le fond nous a paru, en général, solide et précieux autant que touchant. Nous aimons à reconnaître partout une âme sérieuse et mûrie. L'in-

tention toute chrétienne de l'auteur nous est évidente. Nous le louons en particulier d'avoir été sobre, ou plutôt de s'être entièrement abstenu de ces détails de passion que ses souvenirs lui fournissaient en trop grande abondance, et qui pouvaient aisément tenter un talent de la nature du sien. « Quel que « soit, dit-il, le dessein moral de la peinture des « passions, cette peinture échauffe les sens et a un « résultat contraire à la meilleure intention (1). » Quant à nous, nous sommes persuadé qu'un dessein moral ne permet pas même la pensée d'aborder de telles peintures : l'intention, en ce cas, est une lumière ; et c'est parce qu'Arthur a joui de cette lumière qu'il a été, nous lui en rendons le témoignage, si entièrement pur, quoique toujours intéressant et pathétique, dans l'histoire des erreurs de sa jeunesse.

Nous aurions du plaisir à citer quelques passages de ce livre, où les pensées judicieuses et fortes ne sont guère plus rares que les traits touchants et gracieux. Avec plus de plaisir encore, nous aurions cité des faits, des actions, où il est impossible de ne pas reconnaître l'inspiration de l'Évangile et les conseils positifs de la loi chrétienne. Nous laisserions volontiers l'auteur, tout aimable qu'il est, pour aller au chrétien, plus aimable encore. Mais nous tenons à réserver pour une ou deux réflexions, peut-être importantes, l'espace qui nous reste.

Nous avons fait assez connaître notre opinion sur

(1) *Introduction.*

cette religion de formules, dont on joue comme d'un orgue, d'après un air noté, qui enfle successivement les différents registres de l'instrument : on ne pourra donc se méprendre sur notre pensée lorsque nous dirons que, dans la seconde édition d'*Arthur,* nous regrettons comme dans la première une dogmatique plus ferme et plus précise. Si la connaissance est vaine sans l'affection qu'elle est destinée à produire, l'affection est imparfaite, charnelle, mélangée d'éléments impurs sans la connaissance destinée à lui donner ses caractères. Le christianisme individuel est l'épanouissement, dans le cœur et dans la vie, de certaines idées et de certains faits qui n'ont, dans l'Évangile, rien de vague ni d'équivoque. Il n'y a point d'*à peu près* dans les pensées de Dieu ; il ne saurait y en avoir dans leur expression, surtout lorsque dans cette expression est celle de la vérité qui nous sauve. Les idées auxquelles Dieu a confié notre régénération n'ont pu être préservées avec trop de soin de tout ce qui en rendrait la portée indéfinie et les conclusions problématiques. Rien dans la Parole de Dieu n'est obscur en soi-même; rien ne l'est que par le fait de notre nature. Mais les vérités par lesquelles nous devons être régénérés et sauvés apparaissent partout nettes et précises. Aussi la tâche qui nous est imposée en religion n'est point de rendre plus clair aucun des dogmes fondamentaux de l'Évangile; ce serait vouloir éclairer le soleil; nous ne sommes tenus qu'à ne les point obscurcir; et dites-vous bien que, dans cette sphère,

tout ce qui est obscur le devient par notre fait, soit que nous ayons voulu ajouter notre pensée à celle de Dieu (ce qui se voit surtout dans le rationalisme protestant), soit que nous n'ayons pas donné assez d'attention aux vérités de sa Parole pour en obtenir une connaissance exacte (ce qui est ordinaire dans le catholicisme de la multitude). C'est de cette seconde manière que pèche le christianisme d'Arthur : il n'altère point positivement la vérité révélée, mais il ne l'examine point assez, il ne cherche point assez à s'en rendre compte, et, par là même, il lui laisse ou plutôt il lui prête de faux rapports, un contact mensonger avec des idées qui ne sont point chrétiennes, et qui par conséquent sont antichrétiennes, puisque, dans cet ordre de choses, tout ce qui est différent de la vérité est le contraire de la vérité.

C'est ainsi que l'idée générale d'*expiation* l'a frappé, l'a saisi; mais, au lieu de la saisir à son tour, de la presser, et de la renfermer dans les termes exacts de l'Évangile, il la laisse flotter dans le vague, jusqu'à ce qu'elle aille toucher et se joindre à l'idée la plus destructive du système chrétien, celle d'une satisfaction dont l'homme lui-même est l'auteur : « Si j'expie, dit-il, je serai réhabilité. » J'ose dire, et je dis avec joie, qu'ici Arthur fait injure à sa propre foi; car son livre entier découle d'une tout autre idée. Mais l'incertitude des notions n'amène-t-elle pas plus ou moins celle des sentiments? peut-on, sans inconvénient pour la pratique, vaciller à ce point dans la théorie? et, pour prendre

la chose d'un autre côté, est-ce avec des notions vagues qu'on pourra communiquer aux autres des sentiments forts? Vos sentiments valent mieux que vos notions; je le crois, j'en suis sûr; cette disproportion se voit souvent; et, à tout prendre, il est préférable de beaucoup que l'équilibre soit rompu dans ce sens que dans l'autre; mais n'oubliez pas que vous ne pouvez pas inspirer *immédiatement* vos sentiments; vous êtes obligé d'abord de présenter les *idées* ou les *faits* qui les ont fait naître dans votre cœur et se répandre dans votre vie; or, ces faits, ces idées, vous ne sauriez les articuler avec trop de soin; si vous n'avez pas eu besoin, pour votre compte, de vous les formuler avec rigueur, parce qu'ils se sont vivement accentués dans votre cœur sans le secours du langage, et que cette parole intérieure a prévenu l'intervention de la parole extérieure, croyez-vous que, dans d'autres circonstances, et pour d'autres âmes, la précision, qui, après tout, n'est qu'un autre nom de la vérité, ne sera pas indispensable pour déterminer une conversion semblable à la vôtre? Hélas! la plus claire, la plus complète énonciation de la vérité religieuse manque trop souvent son effet sur les cœurs; voulez-vous rendre cet effet encore plus difficile, plus douteux, en émoussant, par le vague des expressions, la pointe de ces vérités qu'on ne peut trop aiguiser? N'est-ce donc pas assez que le cœur soit défendu contre elles par tant d'enveloppes, sans les envelopper elles-mêmes et amortir leur salutaire tranchant?

Faites-en l'expérience : essayez sur d'autres les vagues formules qui peut-être vous ont préalablement suffi, parce qu'une voix intérieure les articulait, sans mots, à votre cœur ému et repentant; essayez votre parole humaine sur ces âmes que la Parole divine n'a point encore travaillées; vous verrez que vous ne serez ni compris ni même accueilli : c'est que vos formules ne renferment point pour d'autres ce qu'elles renferment pour vous; c'est qu'elles ne leur disent point ce qu'elles vous ont dit; c'est qu'elles ne pourraient avoir pour eux la signification qu'elles ont eue pour vous, à moins qu'elles ne les trouvent dans des circonstances pareilles à celles où vous étiez : d'où vous devez conclure que, tout en acceptant, chacun pour nous, la vérité dans la forme et sous l'aspect que Dieu a jugés suffisants ou nécessaires, il ne faut pas les appliquer à d'autres, à qui cette forme et cet aspect peuvent être inintelligibles; qu'il faut leur présenter cette vérité sous la forme non individuelle, non subjective, mais objective, générale, absolue, qui est et doit être à la base de toutes les représentations diverses que nous pouvons nous en faire; en d'autres termes, sous sa forme simplement humaine, qui est à la fois et par cela même sa forme divine, puisque Dieu seul pouvait, sous toutes les individualités, personnelles, nationales, séculaires, atteindre et embrasser le pur élément humain. Voulez-vous donc convertir comme vous avez été converti? servez-vous de la langue de Dieu. Voulez-vous être réellement converti vous-

même, et avoir en vous toutes les conséquences d'une conversion véritable? parlez-vous à vous-même la langue de Dieu; non pas les mots, non pas les phrases, mais la pensée de Dieu, sa pensée exacte, toute sa pensée.

Et qu'on ne vienne pas alléguer, contre la nécessité d'une dogmatique positive et précise je ne sais quelle largeur de vues, qu'on croit plus sûrement trouver dans le vague des doctrines rationalistes, ou l'intérêt, certainement respectable, de l'application du christianisme aux affaires sociales, ou l'importance de ne pas enlever à l'Évangile le caractère philosophique qui le recommanderait aux penseurs, caractère, j'en conviens, que l'Évangile doit avoir si l'Évangile est vrai. Ce sont ces considérations mêmes qui parlent pour notre thèse. La largeur? elle n'est que dans le christianisme positif, nettement dessiné, vivement accentué; celui-là seul assure à toutes les facultés de notre nature, à tous les besoins de notre âme, le plus vaste essor et le plus grand espace possible; il n'est pas une de ces facultés, pas un de ces besoins que le rationalisme, au contraire, ne refoule et ne mette à l'étroit, pour mettre au large, quoi? uniquement ce qui doit être comprimé, les passions de la chair, la soif immodérée de savoir, la répugnance à croire et à prier, et, en toutes choses, la haine du joug de Dieu. — La société, dites-vous encore? Mais vous n'y pensez pas! La société ne sera *organisée* que du jour où elle sera évangélique, et il n'est pas un des principes du chris-

tianisme qui ne soit propre et destiné à rétablir l'ordre sur un point correspondant de l'existence sociale. Tous nos systèmes politiques pèchent par être plus étroits que l'humanité; l'Évangile seul est vaste comme elle. — La philosophie, nous dit-on enfin. Invoquer la philosophie contre l'orthodoxie! la philosophie en faveur du rationalisme! Il n'y a pas, à mon sens, de contre-vérité plus frappante. C'est en restant dans l'enceinte du christianisme positif qu'on peut organiser, ou plutôt qu'on voit s'organiser d'elle-même, avec triomphe, une philosophie religieuse, claire, cohérente et complète; c'est de là qu'on voit la vie s'éclairer, s'ordonner, les problèmes se résoudre, les dualités se fondre de toutes parts en glorieuses unités, dont chacune est un miroir et une empreinte vive de la suprême unité; au point de vue du christianisme rationaliste (je ne dis point du rationalisme chrétien, car il existe, il est légitime, et je viens de le caractériser), à ce point de vue oblique et borné, il n'y a point de solution possible, point de coordination régulière des faits, point de système sans lacune, c'est-à-dire point de philosophie.

Mais j'aurais tort, je le sens, de toucher en fuyant à ces vastes questions, si je n'avais pour excuse la légitime espérance que les avoir indiquées à un homme comme l'auteur d'*Arthur*, c'est avoir mis un esprit supérieur sur la voie, et peut-être dans l'obligation de les discuter à loisir et de les épuiser. Que si cet espoir est trompé, je chercherai une indem-

nité dans l'accomplissement d'une autre espérance; car j'aime à penser que ce nouveau-venu dans le royaume de la lumière croira devoir suivre notre humble conseil, et marcher droit à la lumière, c'est-à-dire droit à la Parole divine, fallût-il même (ce que je ne crois point nécessaire) fouler aux pieds toute une bibliothèque de ses auteurs favoris. L'Évangile avant et après tout! l'Évangile à l'exclusion, s'il le faut, de tout autre livre! tel est, non pas tant notre conseil que celui de la Sagesse elle-même : « A la Loi et au Témoignage! dit-elle. Que s'ils n'a-« gissent point selon cette Parole, qu'ils le sachent « bien, pour eux il n'y aura point d'aurore (1). »

Un mot encore, et nous aurons fini. Est-ce la juste conscience de notre faiblesse qui nous fait mettre nos frayeurs à l'usage d'un homme qui peut-être n'est pas fait pour les accepter? C'est possible; mais cela ne nous empêchera pas de les exprimer. Le repentir a su arracher Arthur du milieu du tourbillon de ce monde; heureuse apostasie, mais que le monde ne pardonne pas, et dont il ne prend pas aisément son parti. Il jouit moins de ce qu'il possède qu'il ne souffre de ce qu'on lui enlève; la fidélité des siens le touche peu, leur infidélité l'irrite; il s'acharne après ses transfuges, et pour peu qu'un bout de chaîne traîne après eux, il a bientôt le pied dessus, il reprend son esclave, « et la dernière condition de « cet homme est pire que la première (2). » Heu-

(1) Ésaïe, VIII, 20.

(2) Deuxième Épître de saint Pierre, II, 20.

reux ceux de qui le Maître a dit en son cœur : « Nul « ne les ravira de ma main (1) ! » Arthur s'est soustrait à l'empire des sens, et par là il a échappé au monde; mais voici un autre tyran, voici la réputation littéraire, voici presque la gloire! Or, un cœur entamé est un cœur gagné. L'homme est un, indivisible; pris d'un côté, il est pris tout entier. Arthur y songera sans doute; Arthur prendra ses mesures; nous en avons la sincère espérance; mais nous croyons savoir ce qu'ont de séduction et de danger les succès littéraires, la vie littéraire en général, les rapports habituels d'un écrivain avec le public; et, à la vue d'une conversion qui a produit un livre et un beau livre, l'exclamation du poëte revient malgré nous à notre mémoire :

O Navis, referent in mare te novi
Fluctus (2)!.....

et quelque chose peut-être de ce qui suit...

(1) Évangile selon saint Jean, X, 28.
(2) HORACE, *Odes*. Livre I, ode XIV.

X.

GEORGE SAND.

(A propos du livre de M. le comte Théobald Walsh.)

1837.

Chaque siècle apporte ses nouveautés; mais rien n'est nouveau en sens absolu, et rien ne saurait l'être: tout, dans l'humanité, comme aussi dans chaque nation, est le développement d'un caractère primitif, la déduction logique d'une première donnée. C'est ainsi qu'à côté de la civilisation, qui est la subordination de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous, le sacrifice de la mauvaise liberté au profit de la bonne, à côté de la civilisation qui a commencé le même jour que la famille, un principe opposé, celui d'une sourde insurrection contre les servitudes sociales, a perpétuellement murmuré, grondé ou rugi au sein même des sociétés les mieux réglées, et dès l'origine même de ces sociétés. Les nécessités les plus évidentes et les mieux senties n'ont pu prescrire contre cette impatience de tout frein, cet inextinguible besoin d'une indépendance sauvage. Les mieux civilisés parmi les peuples et parmi les individus ont connivé à cette secrète protestation de l'élément barbare. Heureux du joug de la civilisa-

tion, on a voulu se donner la satisfaction inconséquente de le briser en idée. On a trouvé je ne sais quelle mauvaise joie à miner, à gratter du moins les fondations de l'édifice sous lequel on reposait sa tête. Les arts sont devenus, du consentement presque général, les complices de cette tendance étrange. Elle a mis à son service une partie considérable de la littérature; et cette partie n'a pas été moins que les autres avouée par le public. Il a encouragé à la fois la littérature qui conserve et celle qui démolit. Mais voici la différence des temps, et c'est en France qu'elle est particulièrement frappante. Pendant longtemps, c'est avec la raillerie seule qu'on a attaqué le mariage, la paternité, toutes les subordinations naturelles. On les a jetées sans précaution sous le brodequin de Thalie, muse au pied léger, qui ne semblait pouvoir les écraser, ni leur imprimer la trace de ses pas. Chacun, sûr de trouver au retour toutes choses en ordre dans la maison et en la cité, est allé rire de ces jeux, sans nul pressentiment que des plaisanteries pussent jamais devenir des idées, et ces idées des faits. « Ils chantent? ils payeront, » disait Mazarin. — « On rit, on obéira, » a dit le bourgeois. Mais de même qu'on a cessé de chanter et de payer, on a cessé de rire et d'obéir; les jeux sont devenus des combats, les rires des imprécations; le tigre a cessé de badiner avec sa proie, et s'est mis en devoir de la dévorer. Ou plutôt, parlons mieux, elle était rongée à moitié; le monstre a fait face aux spectateurs, et s'est mis à l'aise pour manger le reste.

Molière donne Sganarelle, on rit; George Sand écrit *Jacques,* on tremble.

Quand on voit la littérature d'un peuple revêtir simultanément deux caractères si opposés, on se demande peut-être ce que devient le fameux axiome: « La littérature est l'expression de la société. » Y aurait-il deux sociétés dont chacune a sa littérature? Mais on a vu le même public applaudir *Athalie* et *George Dandin,* les *Caractères de La Bruyère* et les *Mémoires de Grammont;* la légèreté qui nie le sérieux de la vie est accueillie comme le tempérament naturel du sérieux; Louis XIV va s'édifier chez Bourdaloue et se dissiper chez Molière, respirer l'héroïsme aux pièces de Corneille et les voluptueuses tendresses aux opéras de Quinault. Sans doute, il y a deux publics : mais celui des deux qui est tout d'une pièce, conséquent, réellement sérieux, ne compte pas, et peut à peine passer pour un public; il est en dehors de l'axiome de M. de Bonald : c'est l'autre, c'est ce public équivoque et contradictoire qui est la société que la littérature exprime, et dont Louis XIV vient de nous offrir une personnification; ce public, c'est l'homme naturel, qui veut la chose du monde la moins naturelle, la réunion des douceurs de la civilisation et des joies de la barbarie. Qu'on y regarde de près : on verra les symptômes des inclinations sauvages reluire à travers le tissu de la civilisation, que dis-je? percer dans ses productions les plus raffinées et sous ses formes les plus délicates.

Si nous consentons, pour un moment, à faire abstraction des principes de l'Évangile qui ne permet, sous aucun prétexte, aucune atteinte à ce qui est sacré, nous comprendrons que les institutions les meilleures ayant leurs victimes, que l'ordre lui-même devenant désordre par suite de notre corruption, la tentation de s'attaquer à ces institutions, à cet ordre, a pu naître chez certains esprits plus irréfléchis que dépravés. C'est ainsi que le mariage, la puissance paternelle, l'autorité de l'âge, ont trouvé leurs adversaires parmi des hommes que leur culture et leurs mœurs rattachent du reste à tous les intérêts de la civilisation. L'ordre peut se rendre odieux par la manière dont il s'impose; et la vérité sociale peut devenir mensonge. Des esprits impatients, que la religion ne gardait pas, ont cru faire une œuvre généreuse en soulevant à leur base même des faits sociaux qui ne doivent jamais tomber à l'état de question, puisqu'ils sont la société elle-même. Le temps de ces écrivains est venu à la suite des commotions publiques qui avaient remué la société jusque dans son fond. Sur les questions les plus intimes, sur de pures spéculations métaphysiques, il est étonnant combien la masse des esprits est influencée par la situation politique. Une révolution, comme celles que nous avons vues, remue et déplace tous les fondements de la vie humaine, non-seulement à cause d'une plus grande liberté qu'elle donne à l'ordinaire de discourir de toutes choses, mais par le seul effet de la secousse

imprimée aux intelligences, et par les vagues espérances qu'elle ouvre à cet instinct sauvage qui s'assoupit, mais qui ne meurt jamais dans le cœur des enfants de la rébellion. L'homme, par rapport à Dieu et à la loi divine, n'a pas cessé d'être sauvage.

Tel fut le mouvement des esprits, lorsque, vers le 18 brumaire, la littérature se présenta de nouveau pour embellir les bienfaits de l'ordre renaissant et les loisirs de la paix intérieure. Ce que cette nouvelle littérature apporta d'idées subversives de tout ordre ne saurait s'imaginer. La liberté du divorce jusqu'au point d'une promiscuité brutale, l'adultère élevé presque au rang de vertu, la maternité hors du mariage rendue respectable, le suicide préconisé, et partout les croyances religieuses mises en état de suspicion, telles sont les idées que les romans et les drames de cette époque recommandèrent avec sérieux, avec une chaleur passionnée, et, on doit le dire, avec l'accent de la conviction.

Un fait étrange au premier coup d'œil, mais qu'un peu de réflexion rend très concevable, nous frappe dans cette littérature. Le sexe, à qui les institutions de la famille doivent être le plus chères, et à qui le désordre social doit répugner davantage, prêta ses mains à cette démolition. Les ouvrages les plus célèbres composés dans cet esprit appartiennent à des femmes; et pour que nos étonnements ne cessent pas de sitôt, il faut que deux d'entre elles, que leur talent met au-dessus de toute com-

paraison, aient eu droit personnellement à tous nos respects. C'est de l'ombre d'une chaste et modeste retraite que sont sortis les ouvrages de l'une d'elles; c'est dans une âme que le dévouement et l'enthousiasme ont noblement singularisée, à une époque où le despotisme de la gloire proscrivait ces vertus ou les dérobait à son profit, que les ouvrages de l'autre ont pris naissance. On ne saurait se rappeler sans douleur tout ce qu'il y a de téméraire et de dangereux dans les premières productions de l'une et de l'autre; mais on ne peut aussi se rappeler sans amour avec quelle candeur et quel empressement elles ouvrirent leur âme à de meilleures inspirations, et quelle pureté, quelle élévation ont honoré leurs derniers ouvrages. Ce n'est pas encore dire assez : même ces premiers ouvrages, qu'on est obligé de condamner, on ne peut les lire sans en aimer les auteurs. Il y a des erreurs, il n'y a point de fraude; il n'y a pas même de préoccupation personnelle : chez l'une, aucune idée de se mêler à ses fictions; chez l'autre, plus de subjectivité sans doute, mais point d'égoïsme; elle n'aime et ne défend en elle que ce qui échappe à la matière et au temps, ses idées et ses convictions; toutes deux se sont égarées sur la mer des opinions humaines, alors si violemment tourmentée par la tempête sociale; toutes deux ont, pendant un temps, manqué de boussole et cherché le pôle où il n'est pas, une règle immuable dans des sentiments muables, la loi, en un mot, à côté de la loi; mais elles étaient faites pour la trou-

ver, parce qu'elles la cherchaient, et l'on sait vers quel asile l'une et l'autre ont aspiré dans leurs dernières années. On sent que le désordre a été dans leurs pensées, non dans leur volonté; admirables comme écrivains, elles n'ont pas cessé d'être aimables comme femmes; on n'entrevoit pas en elles cette nature équivoque, cette absence de tout sexe, qui écarte à la fois le respect et la bienveillance; on n'est pas déconcerté et repoussé par cette virilité d'emprunt d'une femme *déclassée*, qu'aucune des moitiés du genre humain ne veut plus reconnaître, et avec qui l'on ne saurait être ni familier, car c'est peut-être manquer à une femme, ni respectueusement galant, car c'est peut-être se moquer d'un homme. Ce sont de nobles esprits, qui ont momentanément cédé à l'empire d'un temps funeste, mais qui valaient mieux que leur temps, et que le nôtre peut-être.

Sous l'Empire, la morale et la religion, l'ordre social par conséquent, devinrent choses officielles, vérités de convention. La littérature de cette époque est généralement une honnête littérature; tout tend au bon et au vrai, mais c'est un vrai sans portée, un bon sans élan; le désordre extérieur se tait, mais rien ne se construit, rien ne prend vie; en morale comme en religion, cette période n'a rien fondé ni rien préparé.

La période suivante, celle de la Restauration, portera un jour, dans un sens tout à fait sérieux, ce nom qui aujourd'hui nous semble ironique. Elle

a été féconde, moins pour elle, pourtant, que pour nous et pour nos enfants; elle a été pour l'Europe l'époque de tous les *réveils*. Elle sera, dans le dix-neuvième siècle, ce que, parmi les siècles, a été le quinzième. On le reconnaîtra plus tard; à présent, le combat qui se livre entre les vainqueurs obscurcit la victoire et la fait paraître douteuse. Elle ne l'est pas pourtant. La lutte politique est épuisée; l'âme humaine se tourne vers une autre proie, et le débat principal est entre la matière et l'esprit. On ne verra bientôt plus sur le terrain que l'industrialisme (dans toutes les applications possibles du mot) et les idées immatérielles. A moins que l'âme n'abdique, elle est poussée de force dans la voie d'où elle s'écarte obstinément pour se jeter dans des routes latérales. La religion attend que la société, rebutée de mille poursuites vaines, lui revienne enfin, haletante et humiliée. Au fort de la poussière du combat qui se livre maintenant, cette conclusion échappe aux prévisions de la multitude; mais elle se révèle à ceux pour qui, grâce à l'Évangile, le dernier fond de l'homme a cessé d'être un secret. Quand l'incrédulité n'a plus à choisir qu'entre le matérialisme le plus abject et la foi chrétienne, il faut convenir, à l'honneur du genre humain, qu'elle joue de son reste. Jamais l'humanité en masse ne s'est donnée à la matière; jamais le matérialisme n'a organisé une société. Il faut périr, ou se rendre à la vérité.

Mais qu'à ce moment même, les débauches de la

pensée, les extravagances des systèmes enchérissent sur tout ce qu'on a vu, que l'anarchie des esprits paraisse plus furieuse qu'elle n'a jamais été, rien ne nous paraît plus naturel. Cette époque doit être celle des La Mennais et des George Sand ; et peut-être manquerait-il quelque chose au caractère de l'époque et à ce qu'on peut appeler la logique du temps, si ces génies perturbateurs n'étaient pas sortis, l'un de l'ombre du gynécée, et l'autre du pied des autels.

Notre foi dans l'avenir n'étouffe pas dans notre âme une douleur amère et une profonde anxiété à la vue de ces princes de l'ordre intellectuel, nouveaux fléaux de Dieu dans un siècle si différent de celui d'Attila. Nous mesurons avec horreur les ravages de ces illustres barbares au sein de la génération qui s'élève ; et, pour tout dire, nous avons eu à réprimer, à l'égard de George Sand, un sentiment plus âpre et moins excusable que celui de la douleur. L'indignation, dans le cœur de l'homme mortel, tourne trop facilement à la haine ; sentiment que l'admiration même aigrit, bien loin de le tempérer. Le talent de George Sand nous paraît, à nous aussi, effroyablement grand. Nous ne voulons pas lui sacrifier d'autres renommées. Une femme a pris dès longtemps, dans l'opinion des juges, un rang dont George Sand ne la dépossédera pas ; et sans entrer dans aucun parallèle, nous dirons simplement, que jamais la lecture du nouvel écrivain n'a porté dans notre âme cette chaleur vivifiante, que jamais

elle n'y a produit cette affectueuse intelligence qui nous unit aux impressions de Madame de Staël, alors même que nous la croyons dans l'erreur. En lisant George Sand, on est frappé, saisi, quelquefois entraîné, on n'est pas *pénétré ;* cet écrivain, presque toujours, reste sur le seuil de notre âme; et soit qu'on l'admire, soit qu'on l'adore, c'est à distance : j'en appelle à ses idolâtres. George Sand a l'avantage, dit-on, de la pureté de la forme : on a reproché à son illustre devancière de la recherche et de l'effort; mais en a-t-on démêlé le principe secret? a-t-on remarqué que cette *recherche* est celle d'une intelligence altérée de vérité, avide de convaincre et d'être convaincue, et qui voudrait épuiser chaque idée? a-t-on vu que cet *effort* est un effort de l'âme? Or, tant de conscience m'attendrit au moins autant que beaucoup de sensibilité. Madame de Staël écrivait trop avec toute son âme, et avec une âme remplie de trop de sérieux besoins, pour être parfaitement artiste : artiste ! on ne l'est, dans toute la force du terme, qu'au prix d'un désintéressement trop grand peut-être pour que la conscience y puisse souscrire; c'est la paix de l'âme ou son indifférence qui fait l'artiste complet; et si Fénelon, par exemple, a pleinement joui de ce privilége, ce n'est pas seulement en vertu de son heureux génie, mais parce que dès l'entrée de sa carrière, le divin Donateur l'avait dispensé de *chercher*. D'autres sont artistes à d'autres conditions; à la condition de vouloir l'être, de vouloir l'être toujours, et de ne vouloir

rien être de plus. Ils disposent de leurs idées, leurs idées ne disposent pas d'eux (1).

George Sand a écrit des romans ; mais y a-t-il encore des romans? Non, ces grands volumes in-8° (car le format est devenu un symbole), c'est de la philosophie; et sous ce nom, renforcé des mots d'*art* et de *haute littérature*, le jeune homme, la jeune fille les lisent à découvert, en parlent sérieusement, et donnent comme une étude, comme un travail, peut-être comme une partie de leur éducation, un divertissement frivole, funeste, et très souvent coupable. Je n'ai malheureusement besoin d'apprendre à personne quel est l'esprit, quel est le but d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Lélia*, de *Jacques*. On le sait assez; et que serait-ce si une bonne partie des lecteurs et des lectrices de ces ouvrages laissaient parler leur conscience? La morale et la religion demandaient une satisfaction. La terreur et l'indignation, même avouées, ne suffisaient pas. Il fallait un acte d'accusation plus formel, et consciencieusement motivé. M. le comte Walsh s'est chargé de le rédiger (1). Nous l'en remercions vivement. Nous le remercions surtout de nous avoir repris dans notre intérieur, en nous montrant par son exemple ce que doit être, même dans les cas extrêmes, une polémique chrétienne. Il a fait un noble livre, où la sévérité n'est tempérée ni assaisonnée que par la seule charité. Rien n'y est

(1) M. Vinet a renvoyé ailleurs à ce passage. — Voir Tome I, page 210. (*Éditeurs.*)

(2) *George Sand*, par le comte Théobald Walsh. 1837.

accordé à la curiosité maligne; M. Walsh ne mêle point en George Sand la personne privée, qui ne relève que de sa conscience et de la loi, avec l'écrivain, qui relève du public et de la critique; son respect pour la personnalité de l'auteur qu'il censure va jusqu'aux précautions extrêmes; d'un mot seulement, mais d'un mot éloquent : DE JUSTES CALOMNIES, il fait droit à chacun et justice de tous, et débarrasse de toute question étrangère et malséante le terrain de la discussion. Aussi a-t-il pu noblement dédier ce livre sur George Sand à George Sand lui-même, et cette dédicace est digne du sentiment qui l'a inspirée. Tout, dans l'ouvrage, est à la hauteur morale d'un si beau début. Dans ce livre, qui a plus d'un ton et qui revêt plus d'une forme, pas un mot qui ne soit sérieux et qui ne s'empresse vers le but; et s'il n'y a pas une trace d'emportement, il n'y a pas un signe de mollesse. Jamais écrivain ne nous parut plus rempli de son sujet ni plus vide de lui-même. L'enthousiasme vertueux absorbe toute autre préoccupation. C'est en même temps un livre bien fait et une œuvre de citoyen. Écrit avec entraînement, il se fait lire de même. Le style est plein de mouvement sans précipitation; les arguments sont pris très haut, et c'est peut-être à cause de cela même qu'ils sont accessibles à tous; car tout ce qui tient à la conscience, touchant à la fois à Dieu et à l'homme, est à la fois sublime et populaire. Le point de départ est franchement chrétien; et si, sous ce rapport, on peut regretter que l'auteur n'ait pas

davantage particularisé, et qu'il ne se soit pas prévalu contre George Sand de la substance intime des dogmes évangéliques (car c'est là la pointe du glaive, c'est là la condition d'un résultat *positif*), on ne peut méconnaître que, dans les généralités où il est resté, il est encore bien fort, au moins négativement, contre les impiétés de George Sand; il le serait même à moins; car, en n'empruntant ses arguments qu'à la seule nature, il pèserait du poids de tout le genre humain sur une tribu, ou plutôt sur une horde sans consistance et sans unité. Tel est l'esprit dans lequel M. le comte Walsh analyse successivement *Jacques* et *Lélia*, ouvrages dans lesquels il voit se résumer tout le symbole de leur auteur. Sa critique attentive ne laisse rien échapper d'essentiel, et sa ferme dialectique demande raison de tout; on pourrait désirer seulement que, dans l'analyse de *Jacques*, il eût ramené à quelques chefs principaux des doctrines qui, morcelées dans le roman parce que c'est un roman, morcellent nécessairement la critique, si elle s'assujettit au cours de la narration. Parmi les morceaux remarquables, j'indiquerai le début, qui est la définition originale et très sérieuse du *gamin* (titre que George Sand s'est donné dans un moment de résipiscence), le beau morceau où l'écrivain développe l'hypothèse, très étonnante et très soutenable, dans laquelle *Lélia* ne serait qu'une ironie, une réduction *ad absurdum* des doctrines mêmes qu'on attribue à George Sand; enfin un passage sur les prétendues immunités de l'art.

M. le comte Walsh respire à longs traits, comme dans une meilleure atmosphère, lorsque, arrivé à des productions plus récentes de George Sand, il croit y reconnaître une convalescence, une guérison de cette âme douloureuse; et il se livre avec effusion aux joies de l'espérance. Ce sont aussi les joies de la charité; respectons-les, envions-les. Nous osons dire que nous y avons été tenté nous-même; et à Dieu ne plaise que nous refusions d'espérer encore! Dieu veuille que, sans arrière-pensée, sans motif artistique, et avec toute sa conscience, George Sand soumette son existence et dévoue son talent aux convictions salutaires, dont le pressentiment lointain, dont l'exquise émanation lui a inspiré des pages si éloquentes! Avec quelle douce surprise n'avions-nous pas rencontré dans les *Lettres d'un Voyageur* des passages ravissants d'abandon et d'intimité, où l'auteur semblait faire un pas en avant de cet *André*, déjà bien plus pur que ses autres ouvrages; livre admirable où, avec moins de prétention, il y a plus de portée que dans tous les précédents, livre où il n'y a qu'une tache, mais cette tache est une souillure! Oui, nous avions espéré, beaucoup espéré; mais *Mètella*, mais *Simon*, sont d'une date encore plus récente que les *Lettres*, et nous y avons retrouvé, sauf la licence dans les détails, toutes les tendances contre lesquelles M. Walsh s'élève avec tant de force. A la vérité, nous n'avons lu ni *le Dieu inconnu*, ni aucune des dernières productions de George Sand; mais des expériences faites dans ces

dernières années, et qui ne sont pas toutes relatives à cet écrivain, intimident notre espérance. Il faut se taire encore, il faut attendre, il faudrait prier ! George Sand sait-il, comprendra-t-il que, de bien des réduits inconnus, la prière est montée vers Dieu pour lui, l'infortuné génie, et pour ceux que tous les jours quelqu'un de ses livres avance d'un pas vers l'abîme ? Oh ! s'il le savait, et s'il pouvait le comprendre !

XI.

MICHELET.

Histoire de France.

Tomes I et II. — 1833.

L'histoire, qui avait passé presque sans intervalle de la chronique au *factum*, a reçu, en ces derniers temps, de quelques nobles mains un caractère de candeur directement opposé à celui que lui avait imprimé le dix-huitième siècle. Elle a été reprise comme en sous-œuvre, recommencée sur nouveaux frais; on a fait table rase des idées philosophiques de cette école et de toute école; on s'est remis à l'étude des faits; la critique est devenue une sorte de religion; on s'est prescrit d'accepter avec soumission le passé; autant qu'il se pouvait, on s'est fait des yeux antiques pour voir les choses antiques; les siècles ont dépouillé ce travestissement héréditaire qui revêtait successivement chacun d'eux de la défroque de son successeur, et par un contraste naturel ils en ont paru à la fois plus antiques, plus étrangers au nôtre, et pourtant moins inconcevables; car chacun d'eux a regagné en harmonie avec lui-même ce qu'il perdait en ressemblance avec les époques plus moder-

nes; avec les traits extérieurs de chaque époque a reparu sa physionomie, sa pensée; et dès lors seulement la philosophie de l'histoire a retrouvé un terrain solide, où ses pas ont pu s'imprimer sans crainte.

Toutefois, le génie français, naturellement impatient, et toujours pressé de conclure, se lasse quelquefois de l'investigation, et se permet sur le chemin de l'abstraction des incursions prématurées. Les rênes du raisonnement tombent parfois encore des mains fatiguées de la critique, et de temps en temps on peut craindre que le génie historique, nouvel Anthée, ne se laisse soulever du terrain des faits qu'il a sans cesse besoin de toucher, et ne perde l'haleine et la vie dans les redoutables étreintes de l'Hercule de la spéculation. Et ce qu'il y a de fâcheux dans la tendance actuelle de la spéculation, c'est qu'elle connive, sans en avoir peut-être le dessein ni la conscience, aux progrès funestes de l'indifférentisme moral. Sous les auspices de l'histoire, le fatalisme des idées devient de proche en proche la doctrine de tous les esprits.

Cette doctrine aspire à la popularité; elle l'atteindra. Elle passera de la pensée du savant dans la vie pratique de l'ignorant. Lui aussi, quelque jour, se dira à lui-même et nous dira, sans savoir comment cette pensée lui est venue, que ni siècle ni homme ne sont responsables de leurs idées, que toute idée est nécessaire, et par là même vraie, que les idées sont les seules réalités morales; que le monde a une

âme qui pense pour tous; que les individualités ne sont dans la masse que comme des gouttes d'eau dans l'arc-en-ciel, n'ayant de couleur et de valeur que par le rapprochement et par le nombre. N'en doutons pas, nous verrons cet embryon de doctrine, encore vague et presque nébuleux, se prononcer peu à peu, s'articuler, prendre consistance, corps et vie; et cette vie, c'est la mort. Et déjà, que ne voyons-nous pas? On sait que les esprits de second et de troisième ordre sont comme de minces canaux qui s'abreuvent à la surface d'un grand fleuve, et en annoncent au loin la plénitude. Si, malgré leur élévation au-dessus du lit du fleuve, et malgré la filtration qui boit sans cesse leurs eaux, vous les voyez rouler et regorger eux-mêmes comme des fleuves, vous savez que bientôt toutes les parties du pays, tous les points du sol, seront pénétrés, imbibés, humides. Déjà la doctrine en faveur remplit les écrits secondaires, vrais canaux qui portent au vulgaire les pensées du génie; et chaque ordre d'esprits la transmettant, plus populaire et plus simple, à la classe qui suit, cette doctrine, enfin, à l'état de tradition et de préjugé, parviendra même aux gens qui ne savent pas lire. Qu'il en est bien autrement des idées évangéliques, les seules, du reste, qui échappent à cette destinée! Sans se faire élaborer de classe en classe dans la société, pures comme un rayon de soleil qui a traversé l'éther, elles tombent de la Bible dans le cœur, et si c'est l'autorité d'abord qui les y a dirigées, bientôt l'individualité reprend ses

droits; le cœur touché s'approprie ce qui lui a été donné; il se le donne à soi-même une seconde fois; il s'en fait une vérité de sentiment et d'expérience; et, chose remarquable! individualisée en lui, elle n'en est pas moins universelle, perpétuellement identique à elle-même; et son identité immuable, d'âge en âge, et de cœur en cœur, atteste que ce n'est pas une idée séculaire, mais une idée éternelle.

Ne connaissant point encore les précédents ouvrages de M. Michelet, j'ai craint de trouver dans celui-ci la doctrine ou la tendance que maintenant on trouve partout. Mon attente a eu le plaisir d'être trompée. Sans méconnaître la présence et l'action des idées dominantes à chaque époque, M. Michelet ne leur abandonne pas, ne livre pas à la merci de l'esprit humain le gouvernement du monde. C'est à la loi morale et à son divin garant, c'est à la Providence, céleste boussole de l'univers, qu'il confère l'empire des destinées humaines. Loin de souscrire au système qui fait de l'histoire de l'humanité un développement sans fin et sans but, il déplore l'indifférence morale qui filtre de toutes parts dans la société sous l'influence d'un tel système; et à cette occasion, il porte sur le siècle présent un jugement général que je me plais d'autant plus à transcrire, que toute l'âme de l'écrivain, et son style par conséquent, s'y révèlent en quelques lignes! C'est après avoir rapporté une exhortation de Louis IX à son fils :

« Belles et touchantes paroles! dit-il. Il est diffi-
« cile de les lire sans être ému. Mais en même temps

« l'émotion est mêlée de retour sur soi-même et de « tristesse. Cette pureté, cette douceur d'âme, cette « élévation merveilleuse où le christianisme porta « son héros, qui nous la rendra?... Certainement la « moralité est plus éclairée aujourd'hui; est-elle « plus forte? Voilà une question bien propre à trou- « bler tout sincère ami du progrès. Personne plus « que celui qui écrit ces lignes ne s'associe de cœur « aux pas immenses qu'a faits le genre humain dans « les temps modernes et à ses glorieuses espérances. « Cette poussière vivante que les puissants foulaient « aux pieds, elle a pris une voix d'homme, elle a « monté à la propriété, à l'intelligence, à la partici- « pation du droit politique. Qui ne tressaille de joie « en voyant la victoire de l'égalité?...Je crains seule- « ment qu'en prenant un si juste sentiment de tous « ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du « sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand « on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la « force morale n'a pas augmenté. La notion du libre « arbitre et de la responsabilité morale semble s'obs- « curcir chaque jour. Chose bizarre! A mesure que « diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats « et de races qui pesait sur l'homme antique, suc- « cède et grandit comme un fatalisme d'idées. Que « la passion soit fataliste, qu'elle veuille tuer la li- « berté, à la bonne heure, c'est son rôle, à elle. « Mais la science elle-même, mais l'art..... Et toi « aussi, mon fils?... Cette larve du fatalisme, par où « que vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la ren-

« contrez. Le symbolisme de Vico et de Herder, le « panthéisme naturel de Schelling, le panthéisme « historique de Hégel, l'histoire de races et l'histoire « d'idées qui ont tant honoré la France, ils ont beau « différer en tout; contre la liberté ils sont d'accord. « L'artiste même, le poëte, qui n'est tenu à nul sys- « tème, mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a, « de sa plume de bronze, inscrit la vieille cathédrale « de ce mot sinistre : Ἀνάγκη. (*Nécessité.*)

« Ainsi vacille la pauvre petite lumière de liberté « morale. Et cependant la tempête des opinions, le « vent de la passion soufflent des quatre coins du « monde... Elle brûle, elle, veuve et solitaire; cha- « que jour, chaque heure, elle scintille plus faible- « ment. Si faiblement scintille-t-elle, que, dans cer- « tains moments, je crois, comme celui qui se perdit « aux catacombes, sentir déjà les ténèbres et la froide « nuit..... Peut-elle manquer? Jamais sans doute. « Nous avons besoin de le croire, et de nous le dire, « sans quoi nous tomberions de découragement. « Elle éteinte, grand Dieu! préservez-nous de vivre « ici-bas (1)! »

L'ouvrage entier est pénétré de la même sève morale que ce beau passage. C'est un des principaux charmes de cette lecture. Vous ne vous sentez point accablé par la supériorité intellectuelle de l'auteur, parce que sa candeur, sa confiance en vous, l'abandon avec lequel il vous ouvre son âme, l'amour qui respire dans tout son ouvrage, le mettent sans cesse

(1) Tome II, page 622.

à la portée de votre cœur. On l'aime : cela rétablit l'égalité. Aucun livre d'histoire, à notre connaissance, ne porte ce caractère au même degré; dans aucun l'individualité de l'historien ne s'est autant mêlée à ses récits; et ce qui généralement passe pour un défaut, devient ici une beauté neuve et touchante. Subjectif au plus haut degré, l'auteur n'est pas pour cela moins fidèle à la vérité objective. Il la reproduit même d'autant mieux; car en mêlant toute son âme aux faits qu'il raconte, il s'en approprie plus fortement les couleurs et le caractère; c'est que l'individualité de l'âme a d'autres effets que celle de l'esprit; celle-ci, séparée de la première, scinde et déchire; il les faut réunir toutes deux, l'une pour sentir, l'autre pour comprendre; l'une pour peindre, l'autre pour expliquer; l'une pour compléter l'autre : car comment comprendre ce qu'on ne sent pas, ou comment bien expliquer ce qu'on ne saurait peindre? La synthèse, trop souvent bannie de la science, est pourtant un instrument scientifique; et son absence a fait, jusqu'à ces derniers temps, la grande imperfection de nos histoires. Sans poésie, on ne peut être exact.

Et toutefois, ou peut-être à cause de cela même, quelle critique, quelle érudition, quelle profonde investigation des sources chez l'historien dont nous nous occupons! Que sa mémoire est à la fois puissante, docile et dévouée! L'érudition de M. Michelet qui peut étonner, même dans cet âge d'érudition, n'est pas seulement vaste, variée et choisie; un ca-

ractère encore la distingue : elle est vivante. Ces faits innombrables qu'il a recueillis se sont organisés dans son esprit, et y vivent comme des pensées; ses souvenirs sont sans cesse allumés; aucun ne s'éteint dans cette course rapide de l'auteur à travers les siècles; il les porte toujours avec lui, et applique leur lumière où il veut; l'allusion, le rapprochement, la preuve arrivent en leur temps; à chaque moment du récit, il a toute sa mémoire à sa disposition; un invisible aimant attire chaque citation à l'endroit qu'elle doit occuper et animer. Ainsi, les époques les plus distantes, les faits les plus divers, communiquent ensemble à l'aide de ces souvenirs toujours présents, toujours sur pied, et se portant toujours avec vivacité d'un point à l'autre du récit. Moins présents, moins prochains sont peut-être, dans la conversation d'un homme d'action, les souvenirs de son expérience et les scènes de sa vie individuelle.

M. Michelet a fait de son érudition une application très judicieuse selon nous, et a peut-être indiqué à l'histoire une voie nouvelle. Il y avait encore un problème à résoudre, problème qui a plus d'une fois occupé notre pensée. L'histoire, sans contredit, doit résumer la masse des faits ; elle n'est dans son essence, comme le fait observer un critique allemand, qu'une abréviation. Mais résumer ou abréger sous la seule forme de l'abstraction, ce n'est pas faire connaître les faits, non pas même à la raison. La connaissance intelligente des faits ne saurait se

passer absolument de *l'intuition* immédiate. Vous ne sauriez faire comprendre des faits que vous ne montrez pas, et vous ne les montrez pas quand vous les résumez; de quelque fidèle expression que vous revêtiez leur idée, elle ne sera point vivement saisie, ne deviendra point à la fois propriété de l'intelligence et de l'âme, si vous ne l'avez illuminée par des détails sensibles. Je ne me flatte de connaître un peu l'histoire de la révolution française que depuis que je l'ai lue dans le *Moniteur* et dans le journal de *Prudhomme*. Toute expression qui résume un fait le décolore et le dessavoure; d'ailleurs aucune expression de ce genre ne peut recouvrir exactement toutes les parties du fait ou de l'individualité qu'elle prétend nommer. Tout fait, toute individualité a sa mesure, sa forme propre, que rien ne nomme. Dites qu'un homme était *violent*, chargez cet adjectif de surépithètes, extensives, restrictives, n'importe; vous n'aurez encore désigné qu'une *espèce;* redoublez, vous n'indiquerez qu'une espèce encore; l'individualité n'est pas atteinte. Mais décrivez ce fait, ou faites agir ce personnage, alors nous le connaîtrons. Aidé d'un adjectif abstrait, personne, je parle même des grands esprits, ne recomposera un caractère, et ne s'en procurera l'apparition, l'expérience.

Faut-il donc retourner à la chronique? Nullement. Je ne proposerais pas même la manière de M. de Barante, à supposer encore qu'il fût loisible d'adopter et de s'approprier ce qui est beaucoup

plus un talent qu'une manière. Comme tous les historiens, M. Michelet abrège sans doute; mais tandis que chez les autres historiens, l'abréviation enlève à peu près une épaisseur égale de détails sur toutes les parties successives de la narration, les réduisant toutes et n'en omettant aucune, M. Michelet supprime beaucoup de détails et de faits, jette entre deux événements graves un pont léger sous lequel nous voyons s'enfuir une foule d'événements sans importance, ou bien il lie et mêle en un faisceau ceux qui ne furent importants que par leur ensemble et par l'idée commune dont ils ressortissent; et en revanche il s'arrête avec complaisance sur les détails les plus déliés de ceux qui peignent l'époque, la race, la dynastie, l'homme ou le système. Dans son point de vue, s'il indique légèrement ou passe même sous silence des faits que d'autres ont développés avec scrupule, il tire de l'obscurité et détaille avec plus d'étendue qu'en des écrits beaucoup plus volumineux que le sien, des événements dont les autres historiens laisseraient les particularités dormir dans les chroniques. L'ouvrage n'est pas volumineux, puisque ces deux tomes, forts à la vérité, ne nous mènent que jusqu'à la mort de Louis IX; mais si l'on n'y trouve pas, en fait de récit, tout ce qu'on trouve ailleurs, combien de choses aussi cet ouvrage présente qu'on chercherait en vain autre part! Notre analyse en indiquera plusieurs; nous ne voulons signaler ici que ces excursions nombreuses de la pensée sollicitée, de l'imagination émue par des

faits puissants, ces réflexions, ordinairement si heureuses, qui, fondées sur les vues pragmatiques d'un ordre élevé, cherchent dans les profondeurs de l'homme la raison intime des faits. Rejetant la fausse poésie dont on avait affublé le moyen âge, mais rejetant aussi cette prétendue vérité, basse et laide, qu'une réaction historique, trop semblable à une vengeance, avait substituée à des parures théâtrales, M. Michelet restitue à cette grande époque sa vraie poésie, trop méconnue ou trop méprisée. Il y parvient, non à force d'artifice, mais à force d'exactitude; l'érudition lui ramène la poésie perdue; et ce sont les faits mêmes qui lui apportent fidèlement leur raison, mais une raison sublime. Peut-être une histoire ainsi conçue suppose, de la part du lecteur, la connaissance antérieure d'une histoire écrite dans un point de vue et sur un plan différent; cependant s'il m'était permis de juger des autres par moi-même, je croirais pouvoir assurer que le système de narration de M. Michelet ne prive le lecteur d'aucune connaissance essentielle et utile, comme il ne le charge aussi d'aucun renseignement insignifiant ou superflu.

Le style de l'ouvrage se fera connaître par des citations. Il est inusité en histoire; ce n'est pas le *style de genre*, comme on dit; mais qu'importe si c'est le style du sujet, le style de la pensée de l'historien? Aucune disconvenance ne se fait sentir; bien au contraire, l'union de l'expression avec les faits et les idées est aussi intime qu'on peut le dé-

sirer. J'ai déjà dit ailleurs combien la langue de M. Michelet est riche d'images; il faut ajouter qu'elles sont toujours naturelles, parce que l'âme a concouru pour sa grande part à leur invention; elles ne s'appliquent pas du dehors à l'idée, elles paraissent sortir de l'idée même; et l'on ne songe plus à la distinction du style propre et du style figuré, tant ce style figuré semble le style propre, l'expression la plus prochaine des idées qu'il décore. Un mouvement vif sans brusquerie et, dans la coupe des phrases, quelque chose de svelte et de fort, un caractère habituel de *prima intenzione,* de désinvolture, porte le lecteur de phrase en phrase, de page en page, sans effort ni fatigue; et il n'y a pas d'ouvrage d'agrément qui se fasse lire aussi rapidement que cet ouvrage si sérieux et si fort.

Nous devons compte à nos lecteurs de ces deux volumes. Mais on comprendra bien que ce n'est pas l'analyse d'une histoire que nous allons donner; c'est la pensée de l'auteur que nous allons poursuivre à travers les faits qu'il raconte et qu'il enchaîne. Comment les a-t-il compris ? comment les a-t-il liés? C'est là proprement ce que nous voudrions faire connaître.

Les premiers rayons de la lumière historique éclairent, dans la Gaule, l'existence d'une race qui, sous le nom de *Gaël,* est l'élément dominant, la base de plusieurs populations étrangement séparées aujourd'hui par la langue et par les mœurs. En ras-

semblant les traits sous lesquels elle se produit dans sa pureté, on y reconnaît moins un peuple que la matière d'un peuple. Mobiles, actifs, sympathiques, mais individualistes, et peu capables de se réunir autour d'une idée, le véritable élément de sociabilité et d'organisation leur manquait; il fallait qu'il leur vînt de dehors. Sous l'influence du spiritualisme druidique, les Gaulois du nord se plièrent à une organisation imparfaite; ceux du midi jamais.

Unis ensemble par le lien vague de la tribu, étrangers à l'idée de la cité, avec combien de facilité ils devaient déborder sur le monde! Mais toute terre était de sable pour ces flots d'êtres humains, et devait les absorber. Lorsqu'ils étaient sur le point de devenir Germains, César les fit Romains. Mais telle était la nature de cette substance neutre en apparence, que lorsqu'elle cessait de l'être, c'était pour exalter et renforcer les mêmes éléments qui venaient de la féconder. Réunis, assimilés aux Romains, les Gaulois deviennent les premiers parmi les Romains. Leurs grandes aptitudes se révèlent, et parmi les dernières gloires de l'Empire défaillant, plusieurs sont des gloires gauloises. Peu s'en faut qu'au troisième siècle la Gaule ne devienne l'Empire.

Mais vainement ces nouveau-venus de la civilisation apportaient à l'Empire des talents et même des vertus; vainement les bons empereurs se succédaient sur le trône; vainement, sous les plus mauvais, le « droit civil prenait d'heureux développements; »

rien n'arrêtait, rien ne retardait même l'inévitable ruine du vieil Empire. L'esclavage flétrissait tous ces fruits des lumières. Un système de guerre et d'extermination ayant peu à peu enlevé à la terre et aux arts les mains libres qui les cultivaient, les travaux nécessaires passèrent aux esclaves, que la cruelle rigueur de leur condition consommait rapidement; il fallut fouiller en pleine barbarie pour suffire à cette dévorante conscription; des mains sauvages furent dressées à la hâte au service de la civilisation; ces mains produisant mal et produisant peu, le prix de toutes choses devint excessif; les salaires augmentèrent dans la même proportion; l'État, pour soudoyer ses défenseurs, et pour que ses défenseurs ne devinssent pas ses maîtres, dut prélever de plus larges contributions sur la terre et sur le travail; en sorte que, précisément parce que la terre et le travail produisaient peu, on leur demanda davantage : cercle redoutable dont rien ne pouvait briser l'enceinte de fer! horrible situation où l'art d'administrer se réduit forcément à l'art d'opprimer. Chose singulière! cet état de choses provoqua, au sein du régime absolu, une apparence, des formes de liberté, qui, en d'autres circonstances, eussent réalisé la liberté, mais qui ne purent être alors qu'une triste dérision. On créa des assemblées provinciales, des magistrats municipaux; mais ces magistrats étaient eux-mêmes des esclaves; on les forçait d'être exacteurs, de prendre où il n'y avait rien, de donner ce qu'ils n'avaient pas reçu. La

misère, poussée à son dernier degré, conduisit à la révolte; entre la faim et le glaive, entre la mort et la mort, le choix était indifférent; des rébellions sans plan et presque sans but étaient bientôt étouffées; des flots de sang inondaient la terre et ne la fécondaient pas. L'avénement du Gaulois Constantin fit luire un rayon d'espérance. Il promettait un soulagement par les lois. « La vue seule de la croix « triomphante consolait déjà les cœurs. Ce signe de « l'égalité universelle donnait une vague et immense « espérance. Tous croyaient arrivée la fin de leurs « maux. Cependant le christianisme ne pouvait « rien aux souffrances matérielles de la société (1). »

Toutefois, lorsque le flot de l'invasion romaine se retira pour faire place à une autre invasion, il se trouva que sur ce sol si longtemps couvert par elle, elle avait déposé la *cité*. C'en était fait : les anciens Gaëls n'existaient plus ; la Gaule était gagnée pour l'ordre social et la civilisation, et était devenue capable d'y gagner ses nouveaux conquérants. « Telle est la force de cette organisation (léguée « par les Romains à la Gaule,) qu'alors même que « la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les Barbares « sembleront près de la détruire, ils la subiront « malgré eux. Il leur faudra, bon gré mal gré, « habiter sous ces voûtes invincibles qu'ils ne peu- « vent ébranler ; ils courberont la tête, et recevront « encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi de « Rome vaincue. Ce grand nom d'Empire, cette

(1) Tome I, page 103.

« idée de l'égalité sous un monarque, si opposée au « principe aristocratique de la Germanie, Rome l'a « déposée sur cette terre. Les rois barbares vont en « faire leur profit. Cultivée par l'Église, accueillie « dans la tradition populaire, elle fera son chemin « par Charlemagne et par saint Louis. Elle nous « amènera peu à peu à l'anéantissement de l'aris- « tocratie, à l'égalité, à l'équité des temps mo- « dernes (1). »

Ce germe précieux et délicat, sans cesse menacé par les intempéries du moyen âge, fut réchauffé dans le sein maternel de l'Église. Elle fut l'asile de tous ces droits nouveau-nés que nous voyons aujourd'hui adultes et forts. Chose bizarre pour nos oreilles modernes ! La civilisation éclôt dans les monastères. « L'ordre de saint Benoît donne au monde « ancien, usé par l'esclavage, le premier exemple « du travail accompli par des mains libres. Pour la « première fois, le citoyen humilié par la ruine de « la cité, abaisse les regards sur cette terre qu'il « avait méprisée. Il se souvient du travail ordonné « au commencement du monde dans l'arrêt porté « sur Adam. Cette grande innovation du travail li- « bre et volontaire sera la base de l'existence mo- « derne (2). »

En même temps l'idée de liberté apparaît dans la théologie. Une voix celtique, celle du breton Pélage, proclame dans le domaine de la religion cet individualisme que la race celtique représente sur la terre.

(1) Tome I, page 111. (2) Tome I, page 112.

Mais l'Église celtique ne se méprend point à de vaines apparences : elle a reconnu dans la liberté pélagienne le renversement de la croix du Christ, et le monde a besoin de cette croix; le rationalisme qui ne peut tuer une société formée, est mortel pour une société naissante; c'est d'amour et non d'orgueil que le monde doit se pourvoir à l'approche des grandes douleurs qui se préparent. A la venue des Barbares, les disputes cessent; et les peuples, comme avertis par un instinct de conservation, désertent Pélage pour Augustin.

Voici les Barbares, voici la Providence. Laissez passer la justice de Dieu! Un monde va s'enfoncer et disparaître sous les flots d'un monde nouveau. Déjà modifiés par l'invasion romaine, les Gaëls vont finir; il faut leur faire nos adieux. Mais avant de se séparer d'eux, l'auteur résume leur caractère et leur histoire. Proclamant de nouveau leur impuissance sociale, il nous fait voir l'élément celtique incessamment dominé, incessamment dominant, vainqueur de ses vainqueurs, pénétrant et saturant tous les éléments qu'on lui adjoint, et tirant de sa subordination même son développement et sa force. Résultat d'une foule d'ingrédients divers, le caractère français se forme et se dessine lentement, déterminant les événements, déterminé par eux, et acquérant à la fin une consistance et une individualité sur laquelle, à ce qu'il semble, les événements ne pourront plus rien. Rejetant, tel qu'une masse imbibée de part en part, tous les nouveaux sucs qui

cherchent à le pénétrer, mais lui-même pénétratif et envahisseur au plus haut degré, le caractère *français* revêt pour longtemps, et dans le progrès même, une sorte d'immutabilité. Ailleurs, l'élément gaëlique, non fécondé par les mélanges et les invasions, ou leur résistant avec opiniâtreté, demeure en témoignage vivant des jours anciens qu'il perpétue encore. D'une part, son génie matérialiste, le principe d'égalité qu'il a posé prématurément, ont été les causes de sa ruine. Ici, il périt lentement comme un arbre qui se décompose sur place et couvre ses racines de ses propres débris; c'est le pays de Galles, la Cornouaille, la Haute-Écosse. Là, ce même élément, doué d'une fécondité funeste, foisonne, couvre la terre comme de l'herbe, et s'embarrasse dans sa force; c'est « la pauvre vieille aînée de la race « celtique, » c'est l'Irlande!

A la décharge de notre devoir de critique, nous remarquerons que M. Michelet, dans ce même chapitre, fait une trop large part à l'idiome celtique dans la formation de la langue française. L'identité frappante de certains mots celtiques et de certains mots latins ne peut pas donner la vraie origine de notre langue. Il ne faut que souffler un peu pour mettre à nu ses racines toutes romaines. Si les racines celtiques devaient paraître à découvert quelque part, ce serait surtout dans les premiers monuments de la langue française (les fameux serments de l'an 843); or, ces monuments nous montrent les mots français se dégageant à peine de leur enveloppe

latine, dont ils ont emporté des lambeaux très reconnaissables. Témoins oculaires de la naissance, comment pourrions-nous avoir des doutes sur la filiation?

Les temps sont accomplis pour le monde germanique. Bien différent du monde gaulois, l'impersonnalité, le respect de l'idée, par conséquent une haute sociabilité, est le trait dominant de son caractère. Les Goths et les Burgundes, premiers envahisseurs de la Gaule, furent en même temps conquérants et conquis. Ils s'emparaient du sol, la civilisation s'empara d'eux. Ils furent vaincus par l'admiration. La Gaule sous les Goths continua d'être romaine. Et lorsque Attila, envoyé non pour posséder, mais pour accélérer une destruction trop lente, eut donné le coup de grâce à l'Empire agonisant, les Goths, héritiers naturels de la domination romaine, ne surent que la continuer. Par là ils furent infidèles à leur mission de Barbares; il fallait rompre avec le passé, et ne pas composer un nouveau monde avec les abus retournés de l'ancien. D'ailleurs, les Goths avaient apporté de l'Orient « l'arianisme grec, cette doctrine qui réduisait le « christianisme à une sorte de philosophie, *et qui* « *soumettait l'Église à l'État* (1). » L'attente du peuple, les prétentions de l'Église, les besoins de tous étaient ainsi trompés; l'avenir s'enfuyait. Un régime en dehors de la marche des esprits excita un mécontentement général, le pouvoir menacé se re-

(1) Tome I, page 191.

trancha derrière des lois de défiance. Toutefois une nouvelle invasion n'était pas, on peut le croire, désirée par les populations; elle fut appelée par les évêques, dont plusieurs devinrent odieux au peuple par le seul soupçon de souhaiter l'arrivée de hordes franques. Mais pourquoi ce désir? Parce que tout auxiliaire leur était bon contre les Goths ariens. Mais peut-être que, même sans leur aide, une nouvelle conquête était inévitable. Les premiers conquérants n'avaient pas refait la Gaule ainsi qu'ils avaient charge de la refaire; le prompt et facile succès de l'invasion franque en est une preuve. Il fallait que Rome fût chassée de la Gaule une seconde fois. Étrange spectacle! dans cette enchère de la Gaule et de son avenir, c'est aux moins offrant, c'est aux plus barbares que sont adjugés la Gaule et son avenir.

Les Francs furent orthodoxes contre les Goths qui ne l'étaient pas; le clergé qui les avait appelés, consacra leur invasion et leur pouvoir, et se plaça tutélairement entre eux et les vaincus. L'immense crédit des prêtres sur les Mérovingiens fut l'abri de l'humanité. L'humanité en avait besoin contre une barbarie comme celle des Francs; et il n'était que trop juste que le clergé, qui avait appelé ces derniers envahisseurs, mît, par son influence, un frein à leur férocité. L'invasion, ou plutôt les invasions des Francs « ajoutèrent pour le moment à la désor- « ganisation de l'Empire (1) » par la perturbation de

(1) Tome I, page 201.

tous les rapports sociaux, l'interruption de toutes les activités, l'anxiété perpétuelle de tous les esprits, aussi bien que par les destructions matérielles qui accompagnaient ces invasions. Mais sans l'ascendant que prit l'Église sur les Barbares, il est difficile d'imaginer comment la société serait sortie du chaos. Il est vrai que, pour élever les Barbares à elle, l'Église devint matérielle et barbare ; elle se détériora en améliorant. Le spiritualisme exilé se réfugia dans les monastères.

Ainsi l'Église payait bien cher les services qu'elle rendait. Elle perdait en pureté ce qu'elle gagnait en influence. Corrompue par sa puissance même, une réforme était devenue nécessaire. Cette réforme vint de l'Église d'Irlande, alors célèbre, et eut pour agent principal saint Colomban; mais cette réforme, plus chrétienne qu'ecclésiastique, et conçue dans l'esprit indépendant de l'Église celtique, ôta plus de forces qu'elle n'en donna à l'Église considérée comme corps. L'État se ressentit peu de la présence d'une religion intérieure, mystique, et par conséquent individuelle. Le lien grossier, mais fort, de la religion nationale manquant à l'Empire, les principes de division qu'il enfermait dans son sein se développèrent librement. D'un côté, l'unité royale et l'esprit romain ; de l'autre, l'esprit de la conquête et l'aristocratie des chefs militaires, tel est le vrai nom des divisions qui déchirèrent la Gaule sous les Mérovingiens. Après plusieurs vicissitudes, le dernier de ces éléments prit le dessus ; la bataille de

Testry (687) fut la victoire des grands d'Ostrasie sur la Neustrie et le parti populaire. Quand l'ostrasien Pepin voulut reconstituer à son profit l'unité qu'il venait de détruire, il ne put réussir qu'à liguer contre lui toutes les parties de ce grand corps désuni. Son fils, Charles Martel, en sauvant la France, l'Europe et l'avenir dans les plaines de Poitiers, rassembla, pour un temps, dans sa main victorieuse les rênes de tant de provinces. A moitié païen, et chef d'une nation qui inclinait de nouveau vers le paganisme, il sut reconnaître où l'unité pouvait se trouver encore; il fit alliance avec l'Église, et légua à ses successeurs une déférence profonde pour elle. A la même époque, Boniface la restaurait dans le sens hiérarchique, et la re dait propre aux services qu'en voulait tirer l'ambition d'un chef. Par une heureuse coïncidence, les ennemis de ce chef étaient les ennemis du Pape, et les Carlovingiens, en faisant leurs affaires, faisaient celles de l'Église. Plus ils devenaient ecclésiastiques, plus ils devenaient nationaux, et l'on peut bien dire, sous ce rapport, que le vœu populaire les substitua aux descendants de Mérovée.

Toutefois l'unité n'était pas dans le fond des choses; elle était forcée; l'Empire devait se décomposer pour se recomposer ensuite; des unités plus restreintes et plus vraies par là même devaient se constituer, se cultiver à part pour former, quand il en serait temps, une unité rationnelle et vraie. La société moderne devait passer par la féodalité, pour

arriver à une sorte de fédération et finir par l'unité proprement dite. Un empire vaste n'est possible que dans la stagnation des mœurs orientales ou dans la perfection de la civilisation moderne; l'intervalle est rempli par le morcellement du terrain entre les chefs militaires. Cette nécessité parlait déjà bien haut à l'avénement des Carlovingiens; l'unité créée par Charlemagne, en enserrant un espace immense, mit, par l'effet du contraste, cette nécessité dans une plus grande évidence; mais c'est, à notre avis, ce qui rend plus imposante encore cette majestueuse figure du fils de Pepin. M. Michelet demande « si la « faiblesse des nations environnantes, la vieillesse « du monde barbare, la longueur des règnes de Pepin « et de son fils, n'ont pas fait illusion sur la gran- « deur réelle de Charles (1). » Mais en considérant avec quel empressement les principes de dissolution s'emparèrent de l'Empire, après que les nerfs de cette puissante main qui les tenait forcément unis eurent été détendus par la mort, on ne peut s'empêcher d'admirer ce génie, si remarquable d'ailleurs par la multiplicité de ses puissances et par son activité prodigieuse. Du reste, le tableau trop vrai des malheurs de l'Empire sous cette administration qui présente toutes les apparences de l'ordre et de la régularité, atteste assez que l'affaiblissement temporaire du système monarchique était indispensable à la consommation des destinées de la France.

Attendrons-nous longtemps pour voir l'action de

(1) Table du tome I. — Voir aussi pages 305-311.

ce principe, qui depuis longtemps travaillait la société conquérante, et qui n'avait, ce semble, laissé durer l'unité que pour se ménager à lui-même le temps de rassembler toutes ses forces, et de revêtir un caractère éclatant de nécessité?

« C'est déjà, dit M. Michelet, sous Louis-le-Dé-
« bonnaire, ou pour mieux traduire son nom, sous
« saint Louis, que devait s'opérer le déchirement et
« le divorce des parties hétérogènes dont se compo-
« sait l'Empire. Toutes souffraient d'être ensemble.
« Le mal, c'était la solidarité d'une guerre immense,
« qui faisait ressentir sur la Loire les revers de
« l'Ostrasie; c'était le tyrannique effort d'une cen-
« tralisation prématurée. Plus Charlemagne s'en
« était approché, plus il avait pesé. Sans doute
« Pepin, et son père *au marteau de forge*, avaient
« durement battu les nations. Ils n'avaient pas du
« moins entrepris de les ramener, diverses et hos-
« tiles qu'elles étaient encore, à cette intolérable
« unité : unité administrative d'abord; mais Char-
« lemagne méditait celle de la législation. Son fils
« consomma l'unité religieuse en nommant Benoît
« d'Aniane réformateur des monastères de l'Empire,
« et les ramenant tous à la règle de saint Benoît.

« C'est une loi de l'histoire, un monde qui finit,
« se ferme et s'expie par un saint. Le plus pur de la
« race en porte les fautes, l'innocent est puni. Son
« crime, à l'innocent, c'est de continuer un ordre
« condamné à périr, c'est de couvrir de sa vertu
« une vieille injustice qui pèse au monde. A travers

« la vertu d'un homme, l'injustice sociale est frap-
« pée. Les moyens sont odieux; contre Louis-le-
« Débonnaire ce fut le parricide. Ses enfants cou-
« vrirent de leurs noms les nations diverses qui
« voulaient s'arracher de l'Empire.

« L'infortuné qui vient prêter sa vie à cette im-
« molation d'un monde social, qu'il s'appelle Louis-
« le-Débonnaire, Charles Ier, ou Louis XVI, n'est
« pas pourtant toujours exempt de tout reproche.
« Sa catastrophe toucherait moins s'il était au-des-
« sus de l'homme. Non, c'est un homme de chair
« et de sang comme nous, une âme douce, un
« esprit faible, voulant le bien, faisant parfois le
« mal, et sans mesure dans le repentir, livré à ce
« qui l'entoure, et vendu par les siens (1). »

Lorsque les évêques, à l'instigation parricide de Lothaire, firent signer au malheureux empereur la liste de ses prétendus crimes, celui d'avoir excité la guerre civile par des divisions arbitraires de l'Empire y fut compté parmi les principaux. « Ce grief,
« dit M. Michelet, révèle la pensée du temps. C'est
« la réclamation de l'esprit local qui veut désormais
« suivre le mouvement matériel et fatal des races,
« des contrées, des langues, et qui dans toute divi-
« sion purement politique ne voit que violence et
« tyrannie (2). »

L'unité de l'Empire meurt avec Louis; la nature, on peut le dire, revendique et reprend ses droits. De dessous les vastes et vagues circonscriptions de

(1) Tome I, page 352. (2) Tome I, page 365.

l'invasion, sortent des compartiments plus justes et plus vrais. Nous voyons apparaître à la fois le royaume de France et la langue française. La royauté française, qui devra bientôt compter avec l'imminente féodalité, s'enracine et se consacre par une liaison étroite avec l'Église. Pendant longtemps le roi de France sera, dans un sens particulier et privilégié, l'homme de l'Église. « Et rien ne sera plus juste, « observe l'auteur; car les prêtres seuls savent et « peuvent encore mettre quelque ordre dans le dé- « sordre absolu où se trouve le pays (1). »

Faites faire, si vous le pouvez, une halte à la marche des événements ; et il n'y aura pas de raison pour que l'empire des prêtres ne suffise longtemps à la France assoupie. Mais deux nouvelles invasions se préparaient : celle du rationalisme et celle des Normands; contre l'une et l'autre l'Église fut impuissante. Le rationalisme d'Érigène, quelle qu'en fût la teneur, était respectable comme le réveil de la pensée; par l'invasion des Normands, la France, non encore achevée, recevait un dernier élément de force et de civilisation. Sous la puissance de ces deux événements, la France s'échappait à demi des mains de l'Église; mais l'invasion des Normands l'enlevait aussi des mains de la royauté. La royauté doit céder la défense du pays à un pouvoir plus jeune, plus présent partout, à la féodalité naissante, dont l'hérédité, par conséquent l'existence, commence sous Charles-le-Chauve. La féodalité a donc

(1) Tome I, page 383.

des titres à produire : elle a défendu le pays, elle l'a fortifié partout; elle est devenue comme la charpente osseuse de ce corps tout composé de chairs molles, sans articulations et sans ressort. Il fallait pourtant bien que la royauté fût aussi une nécessité, puisqu'elle n'a point succombé alors; mais, on doit en convenir, ce qui restait d'unité à la France était bien moins manifesté par le trône que par l'Église. « Les grands siéges ecclésiastiques conservent la « prétention de la primatie... L'archevêque de Reims, « chef de l'Église gallicane, est longtemps l'appui « fidèle des Carlovingiens. Lui seul semble s'inté- « resser encore à la monarchie, à la dynastie (1). »

La royauté devait renouveler ses titres. Héritage et souvenir de l'invasion, elle ne représentait plus une vérité. Il y avait une nation française; il lui fallait un monarque français. La nécessité d'un changement de dynastie apparaît ici bien plus frappante qu'à l'avénement de la seconde race. Les derniers Carlovingiens n'avaient point dégénéré comme les derniers Mérovingiens. Ils n'étaient pas indignes de régner; mais la France nouvelle ne les connaissait plus. L'avénement des Capet ne fut pas tant une révolution qu'une sorte de métempsycose. L'âme s'en alla habiter un autre corps. La royauté, presque sans effort et sans convulsion, passa d'une famille franque dans une famille française. On ignorait l'origine des Capet : ce fut un titre pour eux. « L'a- « vénement de la troisième race, dit M. Thierry, est

1 Tome I, page 413.

« la substitution d'une royauté nationale au gouver-
« nement fondé sur la conquête (1). »

Cette race va-t-elle, du premier coup, restaurer la royauté? Nullement : car encore une fois, il n'y a pas eu de révolution ; le pouvoir, en tombant des mains d'une famille, a été ramassé tel qu'il était, c'est-à-dire chétif, par la famille qui se trouvait le plus près de lui. « Pendant longtemps, dit l'au-
« teur, le roi n'aura guère plus d'importance qu'un
« duc ou un comte ordinaire... Dans l'abaissement
« où l'avaient réduite les derniers Carlovingiens, la
« royauté n'était plus qu'un nom, un souvenir bien
« près d'être éteint; transférée aux Capets, c'est une
« espérance, un droit vivant, qui sommeille, il est
« vrai ; mais qui, en temps utile, va peu à peu se
« réveiller. La royauté recommence avec la troisiè-
« me race, comme avec la seconde, par une famille
« de grands propriétaires, amis de l'Église. La pro-
« priété et l'Église, la terre et Dieu, voilà les bases
« profondes sur lesquelles la monarchie doit se re-
« placer pour revivre et refleurir (2). »

A cette limite (car c'est une limite) l'auteur termine le premier volume de son ouvrage. L'élément de l'invasion, longtemps errant et vagabond, s'est laissé peu à peu absorber par le sol qu'il inonde. L'armée est devenue population, la population a pris les formes du terrain, les habitudes du climat, la conformité aux productions du sol; les mœurs lo-

(1) Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*. Lettre XII.
(2) Tome I, page 430.

cales se sont formées avec les souvenirs locaux; la terre a fixé et conquis l'homme; de là la *province;* de là une nouvelle scène pour l'historien qui, après l'histoire des races, aura à faire celle des provinces. Plus tard un lien spirituel, venant combattre l'influence matérialiste qui ne tend qu'à diviser, plus tard des intérêts qui auront besoin de l'unité, la rétabliront peu à peu; mais la division doit auparavant préparer à l'unité des éléments dignes d'elle. « L'histoire, dit M. Michelet, devrait obéir à ce mou-« vement, se disperser aussi, et suivre sur tous les « points où elles s'élèvent, toutes les dynasties féo-« dales. Essayons de préparer le débrouillement « de ce vaste sujet, en marquant d'une manière pré-« cise le caractère original des provinces où ces dy-« nasties ont surgi. Chacune d'elles obéit visible-« ment dans son développement historique à l'in-« fluence diverse de sol et de climat. La liberté est « forte aux âges civilisés, la nature dans les temps « barbares; alors les fatalités locales sont toutes-« puissantes, la simple géographie est une his-« toire (1). »

Nous demandons la permission d'ajouter une seule observation à l'analyse de ce premier volume. Il met en saillie, à tout moment, l'immense influence de l'Église, jusqu'au point d'obliger le lecteur à se demander comment, sans elle, ce monde nouveau eût pu s'organiser. Toutefois la meilleure et la plus intime partie de cette influence échappe aux re-

(1) Tome I, page 634.

gards. Ce n'est pas par ses éléments les plus spirituels, mais par ses parties comparativement grossières, que le christianisme a dominé les événements politiques et constitué la société moderne. Le christianisme vraiment spirituel a atteint les individus et, par quelques-uns d'entre eux, a pu influer sur les masses; mais il n'a point immédiatement agi sur le corps social. Ce triomphe lui est promis. Une époque est annoncée où il y aura des *peuples chrétiens* dans toute l'intensité du sens de ce mot. Dieu s'est réservé le secret de l'époque; mais il n'a pas caché ses desseins; et nous savons qu'un jour, la terre étant couverte de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer est couvert de ses eaux, le christianisme sera, sans contradiction et par son idée la plus spirituelle, le suprême régulateur de toutes les affaires sociales.

Tome III. — 1838.

Les changements successifs qui ont eu lieu dans la manière d'écrire l'histoire peuvent passer eux-mêmes pour un des faits les plus importants de l'histoire. L'histoire est l'explication des faits; or le côté par où l'on comprend les faits est le côté par où on les domine. Un monde compris est un monde soumis. Si les faits sont plus forts que les hommes, c'est aussi longtemps que les hommes n'en ont pas le secret; l'intelligence les en rend maîtres. Le degré

de la civilisation et son caractère se découvrent pour chaque époque, non dans son histoire, mais dans la manière dont elle a écrit l'histoire, et ne fût-ce que dans le choix des objets qu'elle fait entrer dans ses récits. C'est le règlement de compte du présent avec le passé; c'est le solde définitif que laisse le passé entre les mains du présent; ce sont les têtes de Janus se retournant pour s'envisager l'une l'autre. Il est donc intéressant, pour bien connaître les choses contemporaines, de lire dans les historiens contemporains le récit des choses anciennes. La manière dont ils les expliquent révèle la pensée et par conséquent l'état de leur siècle, puisque le véritable état d'un siècle c'est sa pensée. Lisez M. Guizot sur l'histoire de l'Europe, M. Thierry sur les Normands, M. Michelet sur le moyen âge, vous connaîtrez sans doute la vieille Europe, les Normands du douzième siècle, le moyen âge tout entier; mais vous connaîtrez mieux encore le dix-neuvième siècle.

Il est aussi, en dehors du sujet propre d'un livre historique, un point de vue accessoire, je le veux, un intérêt latéral, qui peut captiver le lecteur. Œuvre d'un homme, une histoire est le portrait d'un homme, lequel s'y est imprimé avec sa pensée. On a beau faire qu'une histoire ne soit point un poëme; c'en est un nécessairement. C'est l'historien lui-même fondu avec son récit, c'est une âme mêlée aux faits, une sorte de providence contemplative, arrangeant après coup les destinées humaines. Inutilement l'historien se voudrait séparer des faits;

quelque forme qu'il ait prise, quelque méthode qu'il suive, il ne saurait. Il sera poëte, quoi qu'il fasse. En racontant, il aura créé. L'histoire et l'épopée se touchent, se poursuivent sans cesse. Pour ma part j'aime, je l'avoue, à chercher aussi dans l'histoire l'historien; c'est quelquefois ce que j'y trouve de meilleur.

Quelques livres nous donnent ce désir plus vif, cette satisfaction plus entière. De ce nombre est M. Michelet. Il est bien de son siècle, en ce qu'il s'en est approprié tous les résultats intellectuels, il en a épousé les meilleurs intérêts et les meilleures espérances; tout ce qui bat dans le cœur de cette humanité nouvelle bat dans le cœur de cet homme avec plus de force encore; mais il n'a point vendu son âme à son temps; il est homme, il est lui-même; son empreinte personnelle est demeurée intacte, et le frottement de la société n'en a pas amorti les saillies; il entre dans son sujet avec toute sa liberté et toute sa volonté, avec une fraîcheur de vie qu'on ne retrouve que chez peu d'autres; ses allures ont une franchise rare; on sent une âme qui a sauvé sa jeunesse de ces influences perfides qui font, dans le monde littéraire de nos jours, tant de vieillesses prématurées.

Je ne sais si l'on a reproché à M. Michelet la franche *subjectivité* de son style historique; on veut bien que l'historien reçoive une impression personnelle des événements qu'il rapporte; on lui permet de la laisser transparaître; mais on ne lui en demande

pas, on ne lui en permet pas même la confidence directe; à peine lui passe-t-on ces allures vives, ces mouvements libres, dans lesquels il se montre sans s'annoncer. Si la règle est absolue, la narration de M. Michelet n'est pas irréprochable, et je ne puis plus jouir en bonne conscience du charme qu'avait pour moi la vue de cette sympathie vive qui l'identifie avec le sujet de ses récits. Si l'histoire dégénère quand elle devient une causerie élevée et poétique, dont la vivacité brise à tout coup la période oratoire, ou plutôt ne lui permet pas même de se former, si une rapidité un peu brusque, une certaine *désinvolture*, est incompatible avec la gravité de l'histoire, M. Michelet n'est point un historien grave. Mais on n'en jugerait pas de même, si l'on cherchait la gravité dans les principes et dans les sentiments; si c'était, par hasard, de la gravité, que le respect pour tout ce qui, dans notre vie fugitive, porte le sceau de l'immortalité, et dans notre existence finie, le caractère de l'infini; si une moralité antique, imperturbable, hors de l'atteinte des systèmes qui dissolvent les convictions et la vie intérieure, dictait toutes les sentences de l'écrivain; si, affermi sur cette base, il en tirait une façon de juger originale et indépendante; si, enfin, quelque chose de stoïque et de tendre annonçait ce tempérament qui fait de l'homme un homme entier, et de l'historien un historien complet.

Je ne puis savoir mauvais gré à M. Michelet d'avoir ainsi *dramatisé* ce qu'il voulait nous faire con-

naître des relations du peuple avec le Juif dans ce malheureux siècle :

« Pour que le pauvre homme s'adresse au Juif, « pour qu'il approche de cette sombre petite mai- « son si mal famée, pour qu'il parle à cet homme « qui, dit-on, crucifie les petits enfants, il ne faut « pas moins que l'horrible pression du fisc. Entre « le fisc qui veut sa moelle et son sang, et le diable « qui veut son âme, il prendra le Juif pour milieu.

« Quand donc il avait épuisé sa dernière res- « source, quand son lit était vendu, quand sa fem- « me et ses enfants couchés à terre tremblaient de « fièvre ou criaient du pain, alors tête basse, et plus « courbé que s'il eût porté sa charge de bois, il se « dirigeait lentement vers l'odieuse maison, et il « restait longtemps à la porte avant de frapper. Le « Juif ayant ouvert avec précaution la petite grille, « un dialogue s'engageait, étrange et difficile. Que « disait le chrétien? Au nom de Dieu? Le Juif l'a « tué, ton Dieu. Par pitié? Quel chrétien a jamais « eu pitié du Juif? Ce ne sont pas des mots qu'il « faut. Il faut un gage. Que peut donner celui qui « n'a rien? Le Juif lui dira doucement : Mon ami, « conformément aux ordonnances du roi, notre sire, « je ne prête ni sur habit sanglant, ni sur fer de « charrue... Non, pour gage, je ne veux que vous- « même. Je ne suis pas des vôtres, mon droit n'est « pas le droit chrétien. C'est un droit plus antique « (*in partes secanto*). Votre chair répondra. Sang « pour or, comme vie pour vie. Une livre de votre

« chair, que je vais nourrir de mon argent, une li-
« vre seulement de votre belle chair! — L'or que prête
« le meurtrier du Fils de l'Homme ne peut être
« qu'un or meurtrier, anti-humain, anti-divin, ou,
« comme on disait dans ce temps-là, *Anti-Christ*.
« Voilà l'or *Anti-Christ*, comme Aristophane nous
« montrait tout à l'heure dans Plutus l'*Anti-Ju-*
« *piter* (1). »

Sans doute il y a ici tout à la fois drame et symbole. Le style convenu de l'histoire est transgressé de deux manières. Voyez : tandis que l'histoire, selon son essence même, conclut des faits aux mœurs, celui-ci, les mœurs connues, crée un fait, invente un drame, pour les représenter; il va plus loin encore, ou, si l'on veut, revenant pour ainsi dire sur ses pas, dans ce drame même, dans ce cas imaginaire, il place l'idée dans toute sa généralité, dans sa forme la moins concrète et la plus idéale; l'historien s'en va consulter le poëte; le *Marchand de Venise* est appelé en témoignage pour prouver que le Juif n'acceptait d'autre gage que la *chair* du chrétien. C'est, je pense, dans l'ordre des libertés permises au style historique, être arrivé à la limite. Mais cette limite n'est-elle pas dépassée dans le passage suivant? Il est vrai que nous aurions du regret si l'on ne pouvait en retrancher l'excédant sans en emporter le nécessaire ou l'utile, je veux dire l'énergie, qui, certes, n'est pas commune :

« Sous Philippe-le-Bel, le fisc, ce monstre, ce

(1) Tome III, page 113.

« géant, naît altéré, affamé, endenté. Il crie en nais-
« sant, comme le Gargantua de Rabelais : A man-
« ger ! à boire ! L'enfant terrible, dont on ne peut
« soûler la faim atroce, mangera, au besoin, de la
« chair et boira du sang. C'est le cyclope, l'ogre, la
« gargouille dévorante de la Seine. La tête du mon-
« stre s'appelle grand-conseil, ses longues griffes
« sont au parlement, l'organe digestif est la cham-
« bre des comptes. Le seul aliment qui puisse l'apai-
« ser, c'est celui que le peuple ne peut lui trouver.
« Fisc et peuple n'ont qu'un cri, c'est l'or (1). »

Peut-être ne faut-il pas demander s'il est permis d'écrire l'histoire ainsi, mais s'il est permis de la *penser* d'une manière qui rende nécessaire un style pareil. Car c'est le mérite du style de M. Michelet, le mérite de ses défauts mêmes, de ne pouvoir être séparé de l'âme et de l'esprit de l'écrivain. C'est ce qui rend, chez lui, supportable et même intéressante telle chose qui, chez d'autres, ne tenant pas de si près au cœur de l'historien, nous donnerait plus d'impatience que de plaisir. Est-ce donc ainsi qu'il faut penser l'histoire? Est-ce ainsi qu'on la concevra, qu'on l'écrira un jour? Je l'ignore : et qui peut prévoir toutes les formes que l'âme pourra lui donner? et qui pourrait condamner absolument telle ou telle de ces formes, quand elle a été un sentiment de l'homme, sa vie, avant d'être son œuvre?

A une époque de scepticisme, où l'on voit toutes les convictions relatives au monde immatériel tom-

(1) Tome III, page 108.

ber en poudre, il est très doux d'avoir à signaler une foi morale intacte; et quand nous disons intacte, nous ne voulons pas dire conservée dans le préjugé comme une momie dans un tombeau, mais comme un être animé dans l'air vital et dans la lumière. Ce n'est pas avec ces convictions *seules*, je le sais, que l'on reconstituera l'homme et la société; mais on est heureux de les rencontrer; ces convictions, c'est une vie; et la vérité chrétienne, qui les domine et à qui elles doivent naissance, aime mieux avoir à traiter avec la vie qu'avec la mort; un degré de foi morale est le point de départ et le premier pas vers la vérité religieuse.

Il y a un rapport étroit entre la rectitude du sens moral et la droiture de l'esprit. La première semble parfois donner la seconde; le bon cœur donne du bon sens; ne dirait-on pas même qu'il en est un des éléments? Sur beaucoup de sujets, cette rectitude préserve des admirations de commande et des opinions faites; elle fait évanouir beaucoup de mirages trompeurs. Il est vrai qu'une idée de pure convention ne saurait durer; elle périt, par le seul effet du temps, à ce qu'il semble, mais effectivement par l'action sourde et continue de l'erreur sur elle-même; car la mort de l'erreur est une sorte de suicide; en se mettant en contradiction avec les faits, elle s'est soumise à en être incessamment battue et minée comme le rocher par la vague; et, à la fin d'un siècle, il ne reste plus rien de telle ou telle opinion, sans qu'on puisse dire par quoi ni par qui

elle a été détruite. Il serait triste pourtant qu'il en fût toujours ainsi, que l'erreur mourût de son fait et ne fût jamais tuée; qu'il ne se trouvât pas dans quelque esprit ou dans quelque conscience des armes pour sa destruction; qu'il n'y eût pas, en un mot, dans notre nature une puissance de vérité suffisante pour cette glorieuse immolation. Heureusement une intelligence saine, un cœur droit devancent l'action du temps, et constatent qu'il n'y a pas seulement des *réalités*, mais des *vérités*. Nos beaux esprits modernes ont trop l'air de charger le temps d'avoir raison pour eux, ou contre eux. Le temps n'est rien sans doute; il n'est, à bien dire, que es hommes et les choses, toutes les existences et toutes les actions, au point de vue de la durée; le temps n'est rien et ne fait rien; il n'est que le milieu de tout ce qui est et de tout ce qui agit; il y a même toujours, à côté de ce que nous avons appelé le suicide de l'erreur, quelque pensée individuelle qui l'aide à mourir; en sorte que cette mort est le fait de tout et de tous; mais s'y fier, sans y vouloir concourir personnellement, c'est remettre, peu virilement, les intérêts de la vérité entre les mains du temps ; et si vous regardez de près, vous verrez que nos expressions sont encore trop flatteuses, et que cette démission de la pensée et de la conscience au profit d'un je ne sais quoi qu'on nomme *le temps*, implique une profonde indifférence pour la vérité, si ce n'est la négation de la vérité même.

L'auteur de l'*Histoire de France* n'attend qu'au-

tant qu'il faut attendre, et n'accorde au temps que ce qu'il faut bien lui laisser. Il est bien vrai que notre sagesse historique n'est, en grande partie, que l'héritage des siècles, le fruit de leurs économies lentement accumulées; et ce qu'une société se doit à elle-même en fait de connaissances, et ce que, dans cette société, un esprit individuel peut se devoir à soi-même, est en vérité si peu de chose que cela ferait quelque honte, si la honte s'absorbait dans la vue de ce long et infatigable travail de l'humanité, qui est le travail de la Providence, et si de la voir, les nerfs tendus et la sueur au front, gravir lentement vers la vérité, ne suscitait dans le cœur des pensées qui ne laissent place à aucun retour personnel. Mais, encore une fois, la conscience n'est pas affaire de temps et d'espace; elle a, sur les choses de son ressort, des jugements instantanés et sûrs, dont la lumière rejaillit sur bien d'autres objets et beaucoup plus loin qu'on ne pense. M. Michelet n'a pas attendu que le siècle lui en donnât le signal, pour écrire ces nobles paroles :

« La doctrine classique du *salus populi*, du droit « de tuer les tyrans, avait été attestée au commen- « cement du siècle par le roi contre le pape. Un « demi-siècle est à peine écoulé; Marcel la tourne « contre la royauté elle-même, contre les serviteurs « de la royauté. Vain et brutal empirisme, qui ne « reconnaît de remèdes qu'*héroïques*, qui croit tout « guérir par le sang versé... Ce moyen fût-il effi- « cace, malheur à qui l'emploierait! Le bien du

« grand nombre, le *salut du peuple*, n'est pas une « excuse. Le peuple, si vous pouviez le consulter, « dirait avec l'instinct divin qui est dans la foule : « Périsse le peuple plutôt que l'humanité et la jus- « tice !... — Je ne sais si le sang est une rosée fé- « conde. Mais quand l'arbre abreuvé de sang en « deviendrait plus fort et plus beau, quand il pous- « serait au loin ses branches, quand il en couvrirait « le monde, il ne couvrirait pas le meurtre (1). »

Les lignes suivantes frapperont moins; et l'on n'y verra peut-être que l'empreinte du bon sens; mais en disant qu'elles appartiennent à la même inspiration élevée que le passage précédent, je ne crois pas me tromper. Il s'agit des bourgeois de Calais :

« Il y avait danger pour les premiers qui paraî- « traient devant le roi. Mais ces populations des « côtes, qui, tous les jours, bravent la colère de « l'Océan, n'ont pas peur de celle d'un homme. Il se « trouva sur le champ, dans cette petite ville dépeu- « plée par la famine, six hommes de bonne volonté, « pour sauver les autres. Il s'en présente tous les « jours autant et davantage dans les mauvais temps, « pour sauver un vaisseau en danger. Cette grande « action, j'en suis sûr, se fit tout simplement, et « non piteusement, comme l'imagine le chapelain « Froissart (2). »

Qui se plaindrait de voir arracher la décoration d'une salle de spectacle, si, ouvrant au regard une échappée vers l'horizon, elle lui dévoilait soudain

(1) Tome III, page 417. (2) Tome III, page 335.

un paysage réel, avec toutes les sublimités ou les grâces dont la nature est susceptible? Je ne me plains pas davantage d'une supposition qui fait évanouir le *piteux*, quoique délicieux récit de Froissart. M. de Chateaubriand, qui en a fondu les couleurs dans celles de son magique pinceau, jette dans son récit ces deux phrases près desquelles paraissent d'un ton bien austère et bien dur celles de M. Michelet : « Les noms de Jean d'Aire, de Pierre et de « Jacques de Wissant sont presque ignorés, et tout « le monde sait celui d'Eustache de Saint-Pierre. Et « c'est pour cela que parmi les six victimes, les « deux seules qui n'ont pas de désignation dans nos « chroniques doivent être réputées les plus illus- « tres; tout Français doit leur tenir compte de l'ou- « bli de l'histoire; tout Français doit rendre un « tribut d'hommages à ces immortels sans noms, « comme les anciens élevaient des autels aux dieux « inconnus (1). » Cela est fort beau; mais entre les deux citations, je pense qu'on peut hésiter.

Nous ne voulons nous engager ni dans la critique de ce nouveau volume, ni dans l'examen de tous les caractères qui font à M. Michelet une place à part au milieu des historiens. Ce ne serait pas le caractériser que de dire qu'il a conçu l'histoire dans sa notion la plus large, et, comme on dit aujourd'hui, la plus *comprehensive*. Ce serait caractériser l'histoire telle que notre siècle l'a conçue. Chez les anciens, l'histoire était simple parce que l'existence l'était.

(1) CHATEAUBRIAND. *Œuvres complètes*. Tome V ter, page 108.

Elle pouvait, sans se compliquer, ne rien omettre. De là une partie de sa beauté, de là son caractère épique. Ce n'est pas à dire que la vie extérieure ne se composât de plus d'éléments que l'histoire n'en reproduit; il y avait aussi alors des arts, des métiers, du commerce; mais ces choses et beaucoup d'autres étaient plus en dehors du mouvement politique; d'autres éléments n'existaient pas même; l'idée de société, au sens moderne, n'avait pas apparu. En un mot, l'histoire, sous ces plumes antiques, satisfit à sa tâche et à sa mission. Dans nos littératures modernes, elle a longtemps suivi la voie antique, dans laquelle, pourtant, elle ne pouvait rencontrer et ramasser tous ses éléments essentiels. Dans un vaste ensemble, où chaque chose avait son usage, et contribuait de son poids au mouvement général, elle n'a saisi qu'un ordre de faits; dans une immense trame, elle n'a vu qu'un fil; elle n'a été longtemps que l'histoire des dynasties; c'est peu à peu que tout ce qui faisait partie de la vie des sociétés a fait partie de l'histoire, et que finalement l'histoire des hommes est devenue l'histoire de l'homme. Ce progrès a été rapide : Voltaire, qui s'étonnait de l'étroitesse de ses devanciers, s'étonnerait de tout ce que ses successeurs ont fait entrer dans le domaine de l'histoire. Il serait malaisé de dire ce qu'elle ne renferme pas, puisqu'elle renferme tout l'homme, et que tout ce qu'il y a de plus intime et de plus mystérieux dans sa nature, tout ce que sa pensée peut concevoir de plus abstrait, de

plus en dehors de la région des affaires et de la politique, a obtenu le droit d'être signalé comme cause ou comme effet dans l'explication des destinées sociales. Et que ne pourrait-on pas dire encore de tant d'autres éléments sourdement actifs, opérant dans le sein d'un pays, ou d'un pays à l'autre, par les choses et par les hommes, par les besoins et par les pensées, par l'intérêt et par l'opinion ; en un mot, que ne pourrait-on pas dire de toutes ces vraies et premières causes de ce que l'ancienne histoire avait coutume d'appeler causes ! « Ce qui me dégoûte de « l'histoire, disait Madame du Deffand, c'est de pen- « ser que tout ce que nous voyons sera de l'histoire « un jour. » Je crois bien qu'elle avait ses raisons d'être dégoûtée; mais elle disait vrai : *Tout ce que nous voyons*, c'est-à-dire tous les traits essentiels d'une époque, tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle pense, sera de l'histoire, du moins pour qui saura tout comprendre et tout ressentir. Il faut, pour lui imprimer ce caractère, non-seulement un savoir encyclopédique, les facultés réunies de l'homme d'affaires et du contemplatif, mais encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, une âme très diverse, sympathique et recueillie, sociable et solitaire, le sens des grandes choses et l'intérêt pour les petites, un esprit haut et populaire, la force qui élance et la force qui contient. Il me semble qu'en disant ce qu'est l'histoire au point de vue des modernes, j'ai dit quelques-uns des caractères qui distinguent M. Michelet.

Est-ce à lui, ou à la seule série des faits, que je dois l'impression qui me reste de la lecture de ce volume? Je ne sais; mais je voudrais la communiquer, et pour cela je n'aurais qu'à rendre compte de la substance de ce volume, et à réduire la table des matières. A peine plus d'un siècle est raconté dans ces cinq cents pages; encore la narration est-elle sommaire partout où elle peut l'être. Mais, de 1270 à 1380, de l'avénement de Philippe-le-Hardi jusqu'au décès de Charles-le-Sage, quel chemin parcouru, que de faits considérables, et parmi ceux qui font du bruit, et parmi ceux qui n'en font pas!

Il en faut convenir : une pitié douloureuse, continuellement excitée par cette lecture, pourrait décourager l'esprit d'en extraire des résultats à son usage. Les annales humaines n'offrent pas peut-être un champ plus hideux et plus ensanglanté. La variété des horreurs n'en sauve pas la monotonie. La puissance du mal semble avoir, dans le dessein d'anéantir l'humanité, conjuré contre elle les éléments et les hommes. La terre de France est un avide tombeau, absorbant les générations, engloutissant leurs germes, jaloux de rendre le sol aux végétaux et aux brutes. A la vue d'une dévastation générale et perpétuelle, on se demande même comment subsiste ce faible reste de vivants. Toutes les tyrannies pèsent à la fois sur une multitude imbécile, qui, lorsqu'au nom du droit et de la nature, on lui offre la liberté, la refuse avec un dédain stupide. Il semble n'y

avoir, dans ce malheureux siècle, ni temps, ni espace, je ne dis pas pour le progrès, mais pour un relâche dans l'universelle souffrance. Le progrès! la marche du siècle entier semble celle d'un homme abîmé dans l'ivresse. On ne peut se persuader qu'on est au seuil du quinzième siècle, si malheureux encore, mais si glorieux. Peu de nobles figures consolent le regard parmi cette nature humaine appauvrie; le Prince noir et Duguesclin, seuls, vers le déclin du siècle, jettent quelques rayons embrumés sur cet océan de boue. La religion, avilie dans ses ministres, égarée loin de ses sources, n'offre pas plus de secours à la civilisation que de consolation aux misères individuelles; le sel a perdu sa saveur; l'humanité, comme au tomber d'un jour sans lendemain, semble replier ses tentes; on dirait qu'elle s'en va.

Elle ne s'en va pas pourtant; elle marche vers un but inconnu sur les pas d'un guide inconnu. Elle n'a qu'un vague désir de soulagement, peu d'espérances, point de dessein. Ceux qui la dominent en ont sans doute, mais à très courte échéance. Ils ne font que ce que leur demande le besoin du jour, du mois, tout au plus celui de l'année. Mais, à leur insu, ils travaillent pour l'avenir; à leur insu également, ils détruisent en croyant bâtir, ils édifient quand ils pensent démolir. La volonté suprême s'approprie toutes les volontés et leur imprime à toutes une même direction. Le quinzième siècle, qui réfléchit, vous dira pourquoi le pontificat s'est prostitué, au

point de ruiner dans tous les esprits la foi qui le faisait vivre. L'égoïsme d'un roi prépare une meilleure administration de la justice et le règne de la loi. Une expédition désastreuse, engloutissant dans la terre de Flandre la fleur de la chevalerie française, affaiblit la féodalité. La jalousie du pouvoir arrache à un prince une *déclaration des droits de l'homme*, qui, sans résultats immédiats, n'en est pas moins une rétractation solennelle de l'injustice des siècles. L'excès des malheurs qu'amène l'invasion étrangère, l'impuissance des grands à protéger les petits, oblige ceux-ci à pourvoir eux-mêmes à leur sûreté, à s'organiser pour la défense commune ; c'est la première apparition du peuple comme être vivant et complet, et comme force spontanée. Il faudra lire chez M. Michelet les scènes touchantes et nobles qui marquent cet illustre moment; mais on trouvera ici les réflexions dont l'auteur accompagne sa narration :

« Il est difficile de ne pas être touché de ce naïf « récit. Ces paysans qui ne se mettent en défense « qu'en demandant permission, cet homme fort et « humble, ce bon géant, qui obéit volontiers, comme « le saint Christophe de la légende, tout cela pré- « sente une belle figure du peuple. Ce peuple est « visiblement simple et brut encore, impétueux, « aveugle, demi-homme et demi-taureau..... Pa- « tience; sous la rude éducation des guerres, sous « la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. « Serrée de plus près tout à l'heure, et comme te- « naillée, elle échappera, cessant d'être elle-même,

« et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, « Jeanne la Vierge, la Pucelle.

« Le mot vulgaire : *un bon Français,* date de l'é- « poque des Jacques et de Marcel. La Pucelle ne « tardera pas à dire : *Le cœur me saigne quand je vois « le sang d'un Français.*

« Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire « le commencement de la France. Depuis lors nous « avons une patrie. Ce sont des Français que ces « paysans; n'en rougissez pas, c'est déjà le peuple « français, c'est vous, ô France ! Que l'histoire « vous les montre beaux ou laids, sous la capuce « de Marcel, sous la jaquette des Jacques, vous « ne devez pas les méconnaître. Pour nous, parmi « tous les combats des nobles, à travers les beaux « coups de lance où s'amuse l'insouciant Froissart, « nous chercherons ce pauvre peuple. Nous l'irons « prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon « des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. « Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel quel au « jour de la justice et de l'histoire, afin que nous « puissions lui dire, à ce vieux peuple du quator- « zième siècle : Vous êtes mon père et vous êtes ma « mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous « avez sué la sueur et le sang pour me faire une « France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. « Dieu me garde de vous renier jamais (1)! »

Je n'ai relevé que quelques traits, mais M. Michelet en fait ressortir un bien plus grand nombre, de

(1) Tome III, page 427.

cette action qu'exerce au quatorzième siècle une invincible main. Partout, du point de vue où nous place notre temps, nous y remarquons ce travail en quelque sorte souterrain, dont nul ne s'aperçoit à la surface, et dont le merveilleux effet doit être de rehausser le sol et tous ceux qu'il porte. Sans s'en être douté, la génération qui naît lorsque meurt Charles-le-Sage entrera de plain-pied dans ce quinzième siècle, qui semblait taillé à pic aux limites du quatorzième siècle, et ne pouvoir être qu'escaladé. Le quinzième siècle manifestera davantage la force et la liberté de l'homme; le seizième les fera voir si grandes que l'humanité paraîtra sa Providence à elle-même; mais dans la période que M. Michelet vient de raconter, l'homme et sa pensée, la *providence humaine,* n'a rien à revendiquer; ce qui s'est fait, s'est fait sans elle; ce qu'elle a fait, elle ne le voulait pas; ce qu'elle a voulu, elle ne l'a pas fait; si le caractère de certains hommes a produit des effets autrement impossibles, si des événements fort indépendants de ces caractères ont concouru avec eux, si des faits de l'origine la plus diverse, se rencontrant et se combinant, ont enfanté des résultats qui ne ressemblent, s'il est permis de parler ainsi, *ni à père ni à mère,* si les éléments les plus discordants se sont trouvés les plus propres, par leur réunion, à réaliser un dessein unique, en un mot, si l'unité la plus féconde se trouvait cachée sous les plus criants contrastes, ce n'est pas sans doute à la sagesse humaine qu'il en faut faire honneur; et

quant au hasard, serait-il si prévoyant, si persévérant et si habile? Aurait-il jamais tellement ressemblé à une volonté, et si admirablement contrefait la Providence? Il faudrait être bien avide de merveilleux, et bien décidé à le chercher en tout, pour hésiter entre les deux versions, entre la Providence et le hasard, et ne pas se décider, par simple bon sens, pour la Providence.

Tomes IV, V et VI. — 1840 à 1844.

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi (1).

Librement traduit, cela peut signifier : « Illustre « professeur, tandis qu'au sein de la grande ville « vous transformiez la chaire académique en tribune « passionnée, moi, dans le fond de ma province, je « relisais les pages éloquentes où vous racontez les « longs débats de la civilisation avec la barbarie, le « douloureux enfantement de l'âge moderne, et le « glorieux accomplissement des destinées de la « France. » Et c'est la vérité. J'avais lu ces trois volumes, je viens de les relire à deux ans de distance, avec une égale sympathie et avec un plaisir nouveau. Je me suis, s'il est possible, uni plus étroitement à la pensée de l'auteur, plus cordialement associé à la plupart de ses impressions; j'ai fraternisé d'esprit avec lui, et si j'aime son livre parce que je

(1) HORACE, *Epîtres*. Livre I, épître II.

le comprends, pourquoi n'ajouterais-je pas que je le comprends parce que je l'aime? Si c'est là un cercle vicieux, il est dans la nature des choses, et fait partie des lois de notre intelligence.

Je n'ignore ni ne rejette absolument tout ce qui a été dit, en France du moins, contre la méthode historique de M. Michelet, et contre sa manière d'écrire l'histoire. Il se pourrait, en thèse générale, que le genre ne fût pas bon; peut-être du moins que la narration raisonnée de M. Guizot, les récits épiques de M. Thierry, l'ampleur et le sérieux de M. de Sismondi, et jusqu'à la spirituelle naïveté de l'auteur des *Ducs de Bourgogne* sont préférables à la vive et profonde subjectivité de M. Michelet; et dire de lui ce que Crébillon disait de soi, qu'il a pris ce qu'on lui a laissé, c'est une excuse que, selon toute apparence, il repousserait avec dédain. Il y a, en effet, plus de gloire, aussi bien que plus de sûreté à cultiver, même après beaucoup d'autres, un genre vrai, qu'à en inventer un qui ne le serait pas. Le genre de M. Michelet est tout simplement l'expression de son individualité philosophique et morale, et, dans ce sens du moins, ce genre est vrai, s'il n'est pas bon. En soi-même est-il bon ou ne l'est-il pas? c'est la question. Avec plus de mesure et de réserve, peut-être le serait-il. Car enfin, nous cherchons ce qui peut faire un devoir à l'historien d'être absent de son propre ouvrage, et en quoi cette absence peut profiter à ses récits. Il est difficile de souscrire à la dureté d'une loi qui ferait du marquis

de Dangeau le type du genre, et de Tacite le dernier des historiens, s'il est de tous, en effet, celui qui rend avec le plus de vivacité les impressions qu'il a reçues des événements. Il n'est pas jusqu'aux réflexions philosophiques et morales qu'il ne fallût supprimer, puisqu'enfin elles sont propres à l'auteur et naissent de sa conscience. Et qui donc abdique à ce point? A qui, en un sens absolu, cette abdication serait-elle possible? L'auteur des *Ducs de Bourgogne*, qui n'écrit pas pour prouver, dit-il, ne prouve-t-il pas sans cesse? Et connaissez-vous beaucoup de récits plus remplis d'intentions que le sien? Les paroles d'un homme qui fait autorité en ces matières pourraient être invoquées dans cette question, si toutefois c'en était une. « Vouloir, dit « M. Daunou, que l'historien ne soit ému par au- « cun des événements qu'il raconte, vouloir que sa « narration n'offre la couleur d'aucun genre d'idées « politiques, philosophiques, religieuses, ne serait-ce « pas dénaturer, dégrader l'histoire, la transformer « en chronique, et l'effacer du nombre des produc- « tions de l'art d'écrire, puisqu'enfin où il ne reste « ni pensée ni sentiment, il n'y a plus d'art. »

Je ne vois que deux précautions à garder, l'une de ne pas se mettre personnellement à la place de son sujet, l'autre de ne pas donner ses impressions pour des jugements. Si quelque part les droits de l'objectivité sont étendus, si quelque part la personnalité de l'écrivain doit s'effacer, assurément c'est dans l'histoire. La subjectivité même, sans laquelle

pourtant l'histoire ne serait ni une œuvre d'art ni une œuvre philosophique, s'y laisse voir et ne s'y montre pas. Elle se mêle à tout et ne se vante de rien; bien moins encore pousse-t-elle de grands cris, de peur qu'on ne l'oublie. Celle de M. Michelet ne pousse-t-elle jamais de ces cris? Fort souvent, au contraire, quoique toujours sans préméditation. Jamais pour lui les faits ne sont un prétexte de paraître; c'est au contraire à force de s'en laisser émouvoir qu'il arrive à se mettre en relief sur les faits, et nous contraint de penser à lui plus qu'il n'y pense lui-même. Mais où est la différence entre lui et d'autres historiens qu'on accuse moins de *subjectivisme*, quoique, en faisant surabonder le raisonnement dans l'histoire, ils aient, d'une autre manière, donné prise au même reproche? C'est que nos sentiments sont encore plus près de nous, sont bien plus nous-mêmes que nos pensées, et c'est par ses sentiments surtout que M. Michelet se mêle à son sujet.

Je ne voudrais pas être mal compris; personne n'a plus d'idées que l'historien dont je m'occupe; mais elles ne sont chez aucun autre dans un rapport plus intime avec le sentiment; chez aucun le jugement n'est plus immédiat, plus intuitif. Ce que d'autres pensent, il le voit; ce que d'autres savent, il le devine. Ce sont des idées pourtant, souvent même de grandes idées, et le mot célèbre de Vauvenargues trouve ici son application. La déduction méthodique a moins de ces bonheurs-là; mais elle

a moins de mécomptes aussi. M. Michelet en aura sans doute, et le *symbolisme* qu'on lui a tant reproché ne lui ménage pas les moins sensibles.

Ici la critique ne peut et ne doit porter que sur l'abus. Le symbolisme est vrai. Qui voudrait nier que la succession des faits, dans l'histoire d'un peuple, ne soit en même temps une succession d'idées, ou, si l'on veut, de *forces intelligibles*, et que chacune de ces idées ou de ces forces n'ait son moment de floraison avant de fructifier? Or, ce moment n'est pas seulement le plus poétique, il est aussi le plus vrai; et l'imperfection, le vague de la forme n'est que l'indice et la mesure de sa naïveté; c'est un miroir coloré où l'avenir se regarde et ne se reconnaît pas encore. L'historien s'interdirait-il de signaler ces moments, de dessiner ces symboles, d'indiquer l'heure où une force nouvelle, sans conscience encore d'elle-même, et pressée toutefois du besoin d'éclore, saisit l'occasion, revêt à la hâte la forme qui se présente, et vient frapper, à demi vêtue et les yeux fermés, à la porte de l'avenir? C'est de la poésie, dit-on; non, pas précisément, mais le confluent de la poésie et de la philosophie : l'une des deux fut-elle jamais complète sans l'autre? et l'histoire n'est-elle pas aussi une épopée? Mais le symbolisme a ses lois comme la subjectivité; et là où la part de l'intuition est plus grande, celle de la réflexion doit être plus grande aussi. Le fantastique et l'exagération sont là sans cesse, épiant l'instant où la porte, laissée entr'ouverte, leur permettra de se

glisser dans la maison. M. Michelet, le maître du logis, néglige quelquefois de refermer la porte. Ce qui est sûr, c'est que la préoccupation ou, si l'on veut, l'instinct du symbolisme, ne l'abandonne jamais ; il en est comme de la flamme sous les pieds du voyageur qui gravit les flancs du Vésuve : un jet s'échappe de la moindre fissure :

« Au cœur de ce Paris, vers la Grève, s'élevaient « deux églises, deux idées, Saint-Jacques et Saint-« Jean. »

« Le sauveur de la France devait être une femme. « La France était femme elle-même. »

« Il y a, dans la personne humaine, deux per-« sonnes, deux ennemis qui guerroient à nos dé-« pens, jusqu'à ce que la mort y mette ordre. Ces « deux ennemis, l'orgueil et le désir, nous les avons « vus aux prises dans cette pauvre âme de roi. L'un « a prévalu d'abord, puis l'autre; puis, dans ce long « combat, cette âme s'est éclipsée, et il n'y a plus « eu où combattre. La guerre finie dans le roi, elle « éclate dans le royaume; les deux principes vont « agir en deux hommes et deux factions, jusqu'à ce « que cette guerre ait produit son acte frénétique, « le meurtre; jusqu'à ce que les deux hommes ayant « été tués l'un par l'autre, les deux factions, pour se « tuer, s'accordent à tuer la France (1). »

Quant au style de notre historien, il y a des défauts qui peuvent se rattacher, comme l'abus du symbolisme, à cet excès de subjectivité qu'on s'ac-

(1) Tome IV, pages 53, 93, etc.

corde à lui reprocher. Si le mot de *genre* n'est pas un vain mot, si le genre historique est soumis à des lois, si les exemptions et les exceptions laissent subsister la règle en la resserrant, décidément ce style a beau être vif, rapide, original, ce style n'est pas bon, n'étant pas celui de l'histoire. Il a beau nous entraîner plus que pas un autre; si l'entraînement n'est pas plus la marque et la condition suprême du style que *l'intérêt* ne peut servir de mesure à la bonté d'un drame ou d'un roman, ce style n'est pas bon. Il a l'incontestable mérite d'être vrai comme expression de l'individualité de l'auteur; il n'est pas vrai d'une autre manière qui importe bien autant : je veux dire comme expression de l'idée ou de l'ordre d'idées qui doit dominer toute histoire. Sous quelque variété d'aspects qu'il nous soit permis de présenter un sujet historique, la notion même de l'histoire n'est pas livrée à notre merci. Il y a là quelque chose qui échappe à notre libre arbitre, et par où l'histoire est l'histoire. Ceci contient dans de certaines bornes les libertés du style; et c'est un bien. Pas plus en littérature qu'en société, l'individualité n'est la loi unique; la littérature est aussi une chose sociale; la vérité esthétique n'est pas plus individuelle de sa nature que toute autre vérité, et la part de la liberté, ici comme ailleurs, est de se soumettre librement. L'art périrait dans l'oubli de ces principes.

Aucune des subdivisions du genre historique (puisque enfin les mémoires ne sont pas de l'his-

toire) ne comporte l'extrême désinvolture qui caractérise le style de M. Michelet. Le laisser passer de la conversation la plus familière, entre gens bien élevés, comporterait à peine un déshabillé si absolu. Ce n'est pas que le vrai style de l'histoire ne soit à la portée de M. Michelet, et qu'il ne l'ait excellemment pratiqué quand il l'a voulu. Entre bien des morceaux que nous pourrions citer, le récit de la bataille d'Azincourt est d'une classique pureté. Mais certainement c'est oublier qu'on n'est pas seul, que le public est là, c'est tomber dans l'*aparté* que d'écrire des phrases comme celles-ci :

« Ils étaient si enragés de haine, si acharnés à se « mordre, qu'on pouvait les battre et les tuer sans « qu'ils s'en aperçussent. »

« L'âme gisante est pour lui (le diable) un jouet « qu'il tourne et pelote. »

« Ils se trouvèrent d'accord pour sacrifier le trop « conciliant Montaigu. Ce pauvre diable n'avait, « après tout, péché que par peur. »

« Le riche fonds de mauvaise humeur dont la na- « ture les a doués, fermentait à merveille. »

« Dans mainte guerre d'Italie, on avait sur leur « passage pris soin d'empoisonner les vins. Peine « perdue, tout passait, vin et poison ; les Suisses ne « s'en portaient que mieux. »

« Il (le duc de Bourgogne) était toujours endolori « du côté de la Flandre, et il avait mal à la Hol- « lande (1). »

(1) Tome IV, pages 57, 187, etc.

Non, ce n'est pas là le style de l'histoire, au cas que l'histoire en ait un. Mais ce qui est digne de l'histoire, ce qui la féconde et la vivifie, c'est, le dirons-nous, le principe même des défauts que nous venons de dénoncer chez le savant auteur de l'*Histoire de France* : c'est la *sympathie*. A le prendre dans son sens le plus large et le plus élevé, ce mot n'épuise pas l'éloge de notre historien, mais il pourrait suffire à le caractériser. La sympathie, nous voulons dire l'intelligence de l'âme, le don mystérieux de s'identifier avec toutes les existences, cette logique intime et rapide, au moyen de laquelle se devine instantanément le secret de toute individualité, personnelle ou collective, voilà ce qui nous frappe le plus chez M. Michelet, et ce qui, en y joignant l'originalité de son érudition, nous explique à la fois ce grand nombre d'aperçus lumineux et ces teintes chaudes qui sont le cachet de ses ouvrages. Nous nous servons du mot *sympathie*, faute d'un meilleur que nous ne trouvons pas, et nous l'appliquons à des rapports où l'antipathie domine; car la haine même n'exclut pas une sorte de sympathie, et la malheureuse pénétration dont elle paraît douée, tient en grande partie à ce principe. Il faut s'unir à son ennemi pour le pénétrer. Or si la haine est bien étrangère au cœur de M. Michelet, il a du moins des aversions prononcées, dont la plus forte, sans doute, est celle que l'Angleterre lui fait éprouver. Ce sentiment l'entraîne, ce nous semble, à plus d'une injustice; mais dans l'injustice même, que de

vérité! que de psychologie! que le profil, dans son exagération, est frappant de ressemblance! que le relief de la médaille est net et vigoureux! Que sera-ce donc lorsque l'historien nous parlera de ce qu'il aime? Sans doute qu'il nous a appris à être sur nos gardes; mais nous croyons nous y tenir, lorsque nous signalons les deux volumes qui nous ont occupé spécialement jusqu'ici (1), comme offrant en grand nombre, non-seulement des tableaux saisissants et des effusions de cœur admirables, mais des vues historiques de l'intérêt le plus positif.

On est tenté quelquefois de se demander s'il est dans la vie d'un peuple des époques moins dignes d'attention et moins intéressantes que d'autres. Il n'y a ni haltes ni lacunes dans la suite des desseins de Dieu : « Il ne se lasse ni ne se travaille (2), » dit l'Écriture, et l'action des forces qu'il a déposées dans la nature physique et morale est absolument continue. Pas un moment ne se perd, non plus que pas un atome, et tous sont également précieux, étant également nécessaires. L'inégalité qui paraît entre eux tient à nous, et n'est, au fond, que celle de nos impressions. Mais pour être relative, elle n'en est pas moins réelle, puisque notre nature, qui la détermine, est une réalité, une quantité constante; à cet égard les siècles sont inégaux, mais un premier coup d'œil ne saurait décider de leur importance respective. L'effet pittoresque, le spectacle n'est rien

(1) Le quatrième et le cinquième volumes.

(2) Ésaïe, XL, 28.

pour l'historien philosophe, dont la tâche est fort souvent d'abaisser ce qu'élève l'opinion du vulgaire, ou de relever ce qu'elle abaisse.

Au premier coup d'œil, la période comprise entre l'avénement de Charles VI et celui de Louis XI est plus triste qu'intéressante. Azincourt et la Pucelle arrêtent seuls le premier regard. Mais que d'autres choses, non pas plus poétiques ni plus belles, mais aussi grandes pour le moins au point de vue de l'histoire et de la Providence ! La situation *politique* et *matérielle*, l'état *intellectuel* et *religieux* de la France, dans le cours de ces quatre-vingts années, réclament tour à tour l'attention et la captivent sans peine. Mais cette attention si juste, c'est M. Michelet qui la leur procure ; c'est lui qui dégage ces grands traits du milieu d'une mêlée de faits particuliers qui ne sont pas toute l'histoire aux yeux des lecteurs sérieux, mais dans l'entrelacement desquels il faut plus qu'une disposition d'esprit sérieuse pour démêler et suivre les grandes lignes.

Le résultat politique de cette période, son produit net, pour ainsi dire, est bien frappant, si l'on regarde aux antécédents. Ce résultat, c'est un progrès notable de l'unité et de l'individualité nationales ; les antécédents, qui, au premier coup d'œil, paraissent des obstacles, c'est le déchirement territorial et l'invasion. S'il existait en France un principe intérieur de centralisation, ou, comme l'affirme M. Michelet, un instinct puissant de généralisation, et si ce principe, cet instinct sont plus forts en ce

pays qu'en aucun autre, on peut douter que, sans le secours de la lutte et du péril, il eût suffi par sa propre énergie à son propre développement. Le plus efficace des secours lui vint du malheur public et de la prospérité même des ennemis de la France. Même avant que la puissance bourguignonne fût en proie aux témérités du dernier héritier de Philippe le Hardi, l'œil de la politique pouvait démêler dans l'incohérente grandeur de cette jeune monarchie, un principe de décadence que, même aux derniers abois, la France ne présentait pas. L'Angleterre, de son côté, ne sembla s'établir dans la patrie des Français que pour leur faire savourer à loisir l'incompatibilité des deux races, et pour environner de popularité un trône et des institutions que tout, à ce qu'il semble, avait dû rendre impopulaires. Jeanne d'Arc n'est, après tout, que la personnification providentielle de cette popularité renaissante. Je me trompe, Jeanne d'Arc est plus que la popularité, c'est le peuple lui-même, c'est la puissante intervention des faibles en des débats qui n'ont jamais reçu que de la spontanéité des masses, si difficile d'ailleurs à éveiller, une solution définitive. Cette même intervention se réalisa d'une autre manière dans les réformes administratives de Charles VII, prince dont la réputation n'égale pas le mérite. C'est lui qui constitue le peuple en armée; c'est lui qui remplace dans ses conseils l'ignorante chevalerie, l'Église ignorante d'une autre façon, par de petits bourgeois qui ont appris, en gérant leurs affaires, à

gérer celles de l'État. C'est lui, enfin, qui consomme la moins éclatante, mais la plus profonde des révolutions, en centralisant la justice et la faisant émaner du trône.

Quelle était, au milieu des longues calamités qui précédèrent ces réformes, la condition matérielle de l'époque, et l'état de la richesse publique? Ce dernier mot peut paraître ironique. Et pourtant il est certain que chez ce peuple, horriblement malheureux, incessamment dépouillé, privé de cette sécurité sans laquelle il paraît impossible de rien entreprendre, il y eut progrès plutôt que diminution de richesses. En ces temps déplorables, le travail a son héroïsme et son enthousiasme. *Fervet opus*. Sous l'égide peu sûre de libertés achetées, il se forme dans les villes une race dure et vaillante, autant qu'exclusive et jalouse, un peuple ardent au combat comme au labeur, et qui sait défendre à main armée l'asile de son industrie et le sanctuaire des joies domestiques, dont seul il a conservé le secret. C'est dans les parties les plus excentriques du domaine bourguignon qu'est le principal de ses richesses industrielles, et c'est dans les magnificences de Gand et de Dijon qu'il en faut chercher les frivoles, mais palpables témoignages. En France, où l'humble agriculture est presque la seule industrie, la classe des laboureurs, ne pouvant former ni une ligue ni un corps, et peut-être par cela même plus propre à devenir un peuple, se montre mieux en état de défendre le pays que de se défendre elle-même; toute-

fois, sa patience, qui n'est jamais à bout, devient matériellement la ressource du principe monarchique, dont ses sympathies, si naturellement explicables, seront de plus en plus la force et l'appui.

Parmi tous ces travaux, ceux de la pensée demeurent suspendus. Le moyen âge est épuisé, et le quinzième siècle, son caduc héritier, répète, en attendant d'en avoir à soi, des formules qu'il n'entend plus. Les idées manquent; c'est peut-être le trait le plus saillant de cette époque de gestation, qui n'a point encore senti se remuer dans son sein l'enfant qu'elle a conçu; la France, pour parler avec M. Michelet, est en proie à un immense ennui. Et il y aurait encore moins de vérité que de convenance à appliquer ici un vers bien connu :

Elle chantait déjà, faute d'idées;

car un siècle qui n'a pas d'idées ne chante pas : aussi le quinzième n'a-t-il pas chanté, et toute sa poésie est dans les faits (1). L'art typographique, trop pressé d'arriver, du moins on le croirait, ne multiplie d'abord que des cartes à jouer et des indulgences : deux jeux, deux inventions inégalement ingénieuses pour tromper tour à tour la conscience et le temps. La dialectique ne donnant plus rien, quelques esprits avides de pensées s'avisent enfin

(1) Ceux qui seraient tentés de nous objecter Charles d'Orléans d'une part, et de l'autre Alain Chartier, Villon, l'avocat Patelin, peuvent aisément supposer quelle serait notre réponse. Nous saisissons cette occasion d'exprimer notre étonnement de ce que M. Michelet, ce créateur de l'*histoire intime*, a gardé un silence presque absolu sur la poésie et le théâtre, sous les deux prédécesseurs de Louis XI.

de la nature, dont jusqu'alors nul n'a paru se douter; mais au lieu de l'interroger, on l'évoque, on la conjure, on se porte, pour la connaître, au delà d'elle-même; et cette science nouvelle a quelque chose des prétentions et des allures de la magie. Hors de là rien qu'érudition barbare, ou barbarie érudite. Une seule chose est restée: le culte ou du moins le respect de la pensée: l'importance politique de l'Université, érigée peu à peu en pouvoir public, paraît tenir à cette cause plus qu'à nulle autre. La base de tout savoir est théocratique. La scolastique théologique est au fond l'unique science; on ne va pas plus avant, et les querelles ecclésiastiques, les longs débats du schisme, ne pénètrent pas jusqu'à la question religieuse, et n'arrivent point à la conscience. Cette époque ne laissa pas d'être celle de Jeanne d'Arc et de l'*Imitation*. M. Michelet, en rapprochant ces deux apparitions, en fait ressortir le trait commun, dans lequel, s'il est bien constaté, il y a tout à la fois réminiscence du passé et pressentiment de l'avenir. Selon notre historien, ces deux faits religieux sont les seuls de leur ordre dont l'Église, comme telle, n'ait point à revendiquer sa part, et où les deux idées d'Église et de religion, habituellement confondues, se démêlent l'une d'avec l'autre. Ne négligeons pas cette occasion de signaler l'histoire de Jeanne d'Arc comme l'une des meilleures et des plus belles portions du grand travail que nous avons sous les yeux. L'auteur a traité ce sujet avec autant de candeur que d'amour.

Voilà un petit nombre des traits que met en saillie la partie de l'ouvrage de M. Michelet que nous venons d'étudier. Le sixième volume, intitulé *Louis XI et Charles le Téméraire*, veut un examen à part. Avant d'exprimer la particulière et très haute estime que nous en faisons, recueillons-nous quelques moments devant l'image qu'il a laissée dans notre esprit, d'une époque aussi digne d'attention que digne de pitié.

Ces vingt-deux années (1461-1483) dans les limites desquelles s'enferme le règne de Louis XI, sont, du quinzième siècle, ce qui en résume le mieux le caractère : c'est le pur, le véritable quinzième siècle. L'âge moderne n'est pas encore là, mais c'en est fait du moyen âge, et le temps, si l'on nous permet de faire cet emprunt au langage militaire, *marque le pas* entre ces deux ères ou entre ces deux mondes.

Nous savons déjà ce qu'est le quinzième siècle au point de vue de la pensée et de la science ; politiquement, il a vu s'amortir et s'éteindre les dernières lueurs de l'esprit féodal. L'institution est encore debout, mais elle a cessé de croire en soi ; à ces heures de déclin, elle se prend d'un mépris amer pour les illusions de sa jeunesse. « Le monde « féodal, » dit M. Michelet à l'occasion d'une convocation fortuite des éléments de cet ordre politique, « le monde féodal, dans cette dernière revue qu'il « faisait de lui-même, se trouva tout autre qu'il ne « se figurait, étrange, baroque et monstrueux. »

C'est là, si l'on veut, un effet d'optique, résultant de la manière dont les institutions anciennes ressortent sur un fond d'événements et de faits nouveaux; mais il faut y voir aussi, nous le pensons du moins, un progrès de la raison générale. Le quinzième siècle, c'est Philippe à jeun réformant les actes de Philippe enivré. A jeun de tout, il est vrai; à jeun d'enthousiasme comme de folie : si l'on s'égare, c'est sur les pas du crime, et l'on n'est fou que parce qu'on est méchant. Ceci étant réservé, nous dirons volontiers, après M. Michelet : « Ce sage quinzième siè-« cle; » car il est sage dans la mesure et à la manière du méchant. Cette sagesse du quinzième siècle, négative dans son principe, positive dans plusieurs de ses effets, est, au regard du moyen âge, tout triste qu'il ait été, ce qu'est à un jour de fête son froid et morne lendemain; mais Dieu ni le temps ne se reposent jamais, tous les lendemains sont des veilles, et le quinzième siècle est bien réellement la veille ou l'indispensable préliminaire du seizième. Il l'est en sa qualité de « siècle chercheur, » ainsi que l'appelle M. Michelet; mais ce siècle chercheur se cherche avant tout lui-même, c'est-à-dire qu'il cherche, sans la soupçonner, sans l'entrevoir, sans même incliner vers elle, une idée autour de laquelle il puisse, comme le lierre, monter et grandir. Les idées de l'ordre moral lui manquent ou lui échappent; le sens par lequel elles se perçoivent s'est lentement abruti en lui, et le nombre comme l'atrocité des méfaits semblent avoir épuisé l'indignation et la

pitié. M. de Barante a retracé avec énergie (1) la corruption des princes et des seigneurs, qui, ayant perdu « toute estime de l'honneur et de la vertu, « toute honte du vice et de la déloyauté, » avaient infecté du poison de leurs mœurs la masse entière de la nation. Non moins sévère envers ces grands corrupteurs, M. Michelet voit néanmoins la moralité publique tirer encore quelque vie de ses anciennes racines, et même en jeter de nouvelles dans un sol nouveau. « La moralité, selon lui, n'a pas péri alors « (ni jamais), seulement elle est absente des rap- « ports politiques : elle s'est réfugiée ailleurs... Un « observateur attentif retrouvera la vie morale au « foyer et dans les rapports de famille. La famille « dépouille peu à peu la dureté féodale; elle se laisse « humaniser aux douces influences de l'équité et de « la nature (2). »

Sans discuter une opinion dont M. Michelet nous promet les preuves, nous tenons pour constant que le sens moral et les idées morales avaient subi, au quinzième siècle, une très forte dépression. Le précieux élément ne pouvait reprendre son niveau qu'en se remettant en communication avec sa source éternelle. L'homme n'est ce qu'il doit être à l'égard de son semblable qu'autant qu'il l'est à l'égard de son Auteur. Mais la sagesse de Dieu est diverse. Tour à tour il ramène l'humanité par la morale au bon sens, et par l'activité de l'esprit à celle de la con-

(1) *Histoire des Ducs de Bourgogne*, tome IX, pages 96-97.

(2) Tome VI, pages 286, 290.

science. Au quinzième siècle, c'est à la seconde de ces deux marches que le Régulateur souverain semble donner la préférence. Il commence par tirer le siècle de sa torpeur intellectuelle, en suscitant, par la découverte de l'antiquité grecque, de nouvelles idées, et en donnant naissance, par des expéditions maritimes, à des intérêts nouveaux. Cet ébranlement communiqué aux esprits par les lettres classiques, par les voyages et par le commerce, profitera plus tard à la réforme du culte et des mœurs, et à la reconstitution des doctrines morales. On a recommencé à penser, or la morale est de la pensée, et la morale ne tardera pas à rendre à la pensée beaucoup plus qu'elle n'en a reçu. En considérant que les faits qui ont produit cet ébranlement nécessaire appartiennent au quinzième siècle, en nous rappelant de plus que Luther fait déjà explosion à cette époque dans la personne et dans l'œuvre de Jean Hus, on est autorisé à dater du quinzième siècle l'âge moderne. C'est, du moins, un commencement ou une fin dans un sens net et absolu, un moment très distinct et, pour ainsi dire, un des *tropiques* de l'histoire.

Nous ne saurions omettre ici un fait considérable, qui nous a frappé et que nous avons déjà signalé ailleurs (1) : c'est le progrès silencieux, mais imperturbable, de la pensée politique, durant les désordres et les malheurs du quinzième siècle. Rien ne

(1) *Bibliothèque universelle de Genève*, Année 1840, pages 535 et 537, *De l'éloquence naturelle*.

déclare ce progrès, rien ne le trahit; rien ne le fait même soupçonner, jusqu'à ce qu'en 1484, au sein des états-généraux, il se manifeste d'une manière irrécusable dans les maximes et dans les votes de plusieurs des membres de cette assemblée. Une réaction anarchique, un mouvement violemment démagogique, n'étonneraient pas : ce n'est que du despotisme retourné; mais ce que nous voyons porte le caractère de la mesure et de la réflexion ; il y a des doctrines, de la science, oserons-nous dire, de l'art politique. Ainsi la pensée politique, endormie en apparence, veillait au sein des effroyables calamités qu'elle ne pouvait conjurer, et ces calamités elles-mêmes lui avaient valu, à ce qu'il semble, une maturité anticipée.

La partie du quinzième siècle comprise entre l'avénement et la mort de Louis XI se distingue de la précédente par l'intervention de deux individualités, dont l'importance historique, dont l'influence sur le cours des événements et sur la marche des temps, ne sauraient être contestées. Si, dans l'ensemble des destinées de l'humanité, ou même d'une seule nation, le poids des individualités se fait peu sentir; si leur valeur, dans un si vaste calcul, est à peine appréciable, elles ne laissent pas de compter dans les limites d'un siècle, et les historiens fatalistes, qui ont bien le droit, dans un horizon étendu, de ne tenir compte que des causes générales et de rattacher immédiatement les résultats à des *lois*, ont tort quand ils transportent leur système dans un espace

plus resserré. Rien ne les empêche, ou plutôt rien ne les dispense de faire à la liberté humaine, à la diversité des caractères, à la Providence spéciale une part et une grande part dans la production des événements. Qu'ils en fassent abstraction sur un terrain moins limité, ils le peuvent sans mettre en péril le dogme de la liberté divine, tandis que dans les annales d'un ou de quelques siècles, leur méthode compromet d'un seul coup, avec la liberté de l'homme, la liberté même de Dieu.

Louis XI et Charles le Téméraire sont à la fois l'involontaire expression de leur temps et des agents libres et importants. Ces deux vérités sont également évidentes. Ni Louis ni Charles ne pouvaient, à une autre époque, je ne dis pas faire ce qu'ils ont fait, c'est trop évident, je dis être ce qu'ils furent au quinzième siècle. Mais leur caractère, quoiqu'il offre un rapport surprenant avec celui de leur temps, n'en est pas moins un caractère personnel, et ils rendent à leur époque autant d'impulsion qu'ils en reçoivent. Nous croyons même que cet échange à peu près égal d'action et de réaction ne se remarque que dans un assez petit nombre de personnages historiques.

L'un et l'autre poursuivent un but raisonnable, ou du moins qui se justifie aux yeux de la raison d'État. Charles, trop fort à la fois et trop faible pour rester ce qu'il est, veut s'agrandir, veut être roi. Humainement parlant, il a raison de le vouloir; mais il le veut en téméraire et en emporté; le malheur

s'en mêle d'ailleurs, et un peuple à peine signalé de la veille aux regards de l'histoire, un petit peuple imprudemment offensé, est le caillou qui roule de la montagne contre les pieds d'argile du colosse.

Louis XI, de son côté, roi de droit, veut l'être de fait; roi sans royaume, veut en avoir un; roi de France, veut une France. Son ambition sans doute a le caractère de la rapacité; sa fureur d'acquérir des provinces est toute semblable à son étrange passion pour la chasse; mais, quoi qu'il en soit, il poursuit un grand résultat : l'unité du royaume, « et cette unité, « confusément sentie comme droit futur, lui justifie « tous les moyens. » Le but n'était pas vulgaire, si en effet ce fut un but, et le résultat fut grand. « Sous ce « règne le royaume, jusque-là tout ouvert, acquit ses « indispensables barrières, sa ceinture de Picardie, « Bourgogne, Provence et Roussillon, Maine et An- « jou; il se ferma pour la première fois, et la paix « perpétuelle fut fondée pour les provinces du cen- « tre (1). » Charles avait eu pour lui les hommes et contre lui les choses. Louis XI, au rebours, a contre lui tout le monde, mais il a les choses en sa faveur; condition meilleure, en tant que les choses sont plus fortes et plus invincibles que les hommes. Mais de quelque nature que soit l'obstacle, il est immense. Un fait en peut donner la mesure : le règne de Louis XI n'est qu'un voyage incessant. Tel avait été le règne de Charlemagne; mais le rapport est à la surface, et la différence au fond. L'ubiquité du

(1) Tome VI, page 490.

grand empereur maintenait pour la durée de sa vie l'unité d'un empire colossal qui n'était possible que par lui, et devait finir avec lui. Il y a là une grandeur personnelle qui frappe notre imagination; elle est moins frappée que fatiguée du mouvement perpétuel imposé à Louis XI par les dures nécessités de sa position; on sent l'effort dans celui-ci, et dans l'autre la puissance.

Charles de Bourgogne use sa force contre les communes. Celles de Liége et de Dinant, dont la tragique histoire est un des principaux ornements de ce volume, sont vengées par d'autres communes, assises au pied ou suspendues au penchant des Alpes. Aux unes et aux autres il oppose cette *chevalerie* dont il est au quinzième siècle le chef reconnu et le dernier représentant. Louis, de son côté, eût pu opposer, ce semble, les communes à la chevalerie, et jusqu'à un certain point il le fit; mais la France n'avait pas de communes telles que Liége, Dinant et Gand; elle n'avait guère que Paris; c'était quelque chose, et l'un des soins de la politique de Louis XI fut de ménager Paris. Mais ce grand et misérable Paris, il fallut que ce prince le repeuplât comme Romulus avait peuplé sa ville naissante, en y conviant les malfaiteurs de tous les pays et les crimes de toutes les sortes.

A parler païennement, la Fortune en voulut à Charles. Louis XI, au contraire, tout à la fin de sa vie, eut des bonheurs accumulés et inouis, dont le principal fut sans doute l'infortune de son rival. Il

y a dans la carrière de chacun d'eux des choses qui ne pouvaient se prévoir, et que ni le caractère des personnages ni l'action des causes générales ne suffisent à expliquer.

Le portrait que trace M. Michelet des deux héros du drame qui se termine en 1476, au pied des remparts de Nancy, mérite à notre avis les plus grands éloges. Non content de les peindre par leurs actes, M. Michelet les caractérise et les juge avec autant de candeur que de pénétration, et sans autre préoccupation que celle de la vérité. L'un et l'autre ressortent de cette étude un peu différents de ce qu'on les connaît. Charles est bien, comme partout, l'impérieux et le fastueux, le *terrible* et le *téméraire;* mais la « noble nature » de ce personnage fatal se montre mieux chez le nouvel historien que chez la plupart de ses devanciers (1), et plus d'un trait négligé par eux vient compléter le dessin de cette figure sombre et hautaine, sans dissiper entièrement ce je ne sais quoi de vague et de brumeux qui lui est propre et qui lui restera. Le Louis XI, un peu fantastique, que nous avons tiré ou conclu des chroniques, fait place à un Louis XI plus réel, plus positif, et dessiné, ce nous semble, avec une exquise netteté. Ce n'est plus un autre Pygmalion, un autre Tibère, c'est Louis XI, ce prince *sans honneur ni humeur*, cet esprit *sans prétentions ni préventions*, et

(1) « Il avait de bonnes et vertueuses parties en lui, » dit Comines, qui s'étend avec complaisance sur les qualités de son premier maître. (Livre V, chapitre IX.)

surtout cet homme sans cœur : monarque qui n'eut rien de royal, vaillant sans nulle chevalerie, novateur sans amour de la nouveauté, conservateur sans respect de la tradition ; roi du peuple et pourtant impopulaire ; rapprochant de lui les petits, non comme amis, mais comme *compères ;* incapable de toutes les fautes qui se rattachent au respect de soi, et prêt à tous les crimes qui tiennent à l'amour de soi ; humain, quand il l'est, ou par indifférence, ou faute d'un motif de ne l'être pas ; enfin, n'ayant de rapport avec le monde idéal et avec l'ordre moral que par la peur de la mort et la crainte de l'éternité ; du reste, roi législateur et organisateur, beaucoup plus qu'on ne le dit et que M. Michelet ne le fait entendre. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir les ordonnances de son règne, recueillies par M. de Pastoret, dans le quinzième volume des *Ordonnances des rois de France*, ou simplement le résumé qu'en a fait M. Lémontey. On y verra, pour nous servir des termes de cet historien : « Que nul « ne s'occupa plus vivement de l'industrie et du « commerce, et que la France ne doit pas oublier « que c'est au plus mal vêtu de ses rois qu'elle doit « l'établissement de ses manufactures d'étoffes d'or « et de soie ; qu'aucun roi n'exécuta avec plus de « succès que lui le plan heureusement conçu par ses « prédécesseurs de briser le joug seigneurial que « les Français supportaient avec tant d'impatience ; « que, dans les deux premières années seulement du « règne de ce prince, plus de cinquante communes

« reçurent de lui des immunités, des droits véritables, une protection efficace; qu'elles obtinrent « des consuls, un conseil municipal, une maison « commune, un sceau et un trésor particulier; que « le soin de la police, de la garde de la ville, de son « administration intérieure, le jugement de la plu- « part des contestations furent confiés à ces magis- « trats, etc., etc.; qu'ainsi se ranima cet esprit mu- « nicipal que les Romains avaient apporté dans les « Gaules, qui donne vraiment une patrie aux habi- « tants d'une cité, et qui, observé dans toutes ses « périodes, expliquerait bien des phénomènes de « notre esprit public. » Le même volume contient plusieurs lois relatives aux arts et métiers, à quelques parties de l'agriculture, au commerce intérieur et extérieur, à l'instruction publique, à la procédure criminelle, à la réforme de l'ordre judiciaire.

Tout cela n'empêche pas de reconnaître que Louis XI fut surtout un *politique,* dans l'ancienne et la plus étroite acception du terme; mais, à ce taux-là, ce fut un politique supérieur, et qui peut-être eût été un génie dans cette sphère, si sans avoir de l'âme on pouvait avoir du génie. M. de Barante a remarqué « que le roi semblait d'autant plus habile « que son adversaire était moins sage. » Il y a là encore un de ces effets d'optique dont il convient de tenir compte; mais il ne faudrait pas étendre le sens de cette observation fine et juste jusqu'à y trouver celui des vers si connus :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

La politique de Louis XI est supérieure à tout ce qui jusqu'alors avait passé pour de la politique, et M. Michelet en donne avec sagacité plus d'une preuve décisive (1). Ce talent de roi ne trouva de limite que dans le caractère de son possesseur. « Louis XI, dit « M. de Barante, se défiait de la fortune comme « de tout le monde. » Mais encore plus, nous le croyons, de tout le monde que de la fortune. Or il s'en faut que la défiance, portée à ce degré, soit, comme l'enseigne La Fontaine, *la mère de la sûreté*. « Ce qui lui fit perdre bien des choses, dit M. Mi- « chelet, ce fut sa crainte de perdre, sa défiance; il « ne croyait plus à personne, et pour cela justement « on le trahissait. » Puis il était impatient : « Il au- « rait voulu anticiper sur la lenteur des âges, sup- « primer le temps, cet indispensable élément dont « il faut toujours tenir compte. » Enfin, et surtout, il était méchant, « et le mauvais cœur aveugla le sub- « til esprit. » Quoi qu'il en soit, il réussit; la foule, du moins, en jugea ainsi; elle ne se dit point que les circonstances, très inopinées, très indépendantes de toute combinaison, avaient fort à propos servi d'*appoint* à une politique qui, sans leur secours, eût probablement clos ses comptes par un notable déficit. La foule ne se dit pas non plus que ce succès, tout relatif, ne pouvait balancer, dans l'appréciation

(1) Voir tome VI, pages 38 et 418.

totale de la destinée de ce mauvais roi et de ce mauvais homme, les angoisses de sa vie et surtout celles de sa mort; et l'éloquent résumé où Comines nous fait voir en définitive Louis plus malheureux que toutes ses victimes (1), n'a pu prévaloir encore sur la phrase tranchante du plus récusable des juges : « Il a mis la royauté hors de page. » Ce fait, d'avoir préparé le despotisme de Louis XIV et les calamités qui l'ont suivi, a paru aux victimes de ce même despotisme une réponse à tout; et un autre mot, plus inconsidéré, quoique sorti de la bouche d'un philosophe : « Tout mis en balance, ce fut un roi, » a servi d'apologie au système politique le plus pervers, et par conséquent le plus insensé. Tout le mal que Louis XI a directement consommé est peu de chose au prix de celui qu'a fait son prétendu bonheur, et l'on doit savoir gré aux modernes historiens de ce prince de l'avoir dit avec autant de force que de clarté (2).

Si les réflexions que nous avons présentées avaient quelque valeur, nous en reporterions l'honneur à l'ouvrage remarquable qui vient de nous occuper; il nous les a toutes fournies ou suggérées. Achevons de nous acquitter en indiquant rapidement les mérites qui nous ont le plus frappé dans cette partie

(1) *Mémoires de Comines*, livre XI, chapitre XII.

(2) Le culte de la fortune est de tous les temps; l'adoration sérieuse et systématique de la force est une des maladies de notre époque; elle a pénétré jusque dans les théories littéraires. Voyez, sur cette religion nouvelle, quelques pages aussi énergiquement écrites que nettement conçues, dans le second volume des *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve.

du travail de M. Michelet. Nous croyons accorder à la critique tout ce qui lui revient de droit en disant que nous ne saurions, pour ce qui concerne ce sixième volume, prononcer un *not guilty* absolu sur tous les points dont se compose l'acte d'accusation dressé depuis longtemps contre la méthode et le style de M. Michelet. Mais entre les défauts que nous avons nous-même relevés, les uns sont fort atténués dans ce nouveau volume, les autres disparaissent entièrement. Et que de précieuses qualités! La critique d'abord, critique sévère, sans scepticisme ni dédain. L'auteur, fidèle à sa maxime, « que l'histoire « ne se laisse pas dominer par la chronique, » n'hésite pas à récuser plus d'un témoin chez qui l'avantage d'avoir été contemporain des faits lui paraît balancé par des désavantages de plusieurs genres; et la tentation, naturelle peut-être à une imagination vive, de trouver des nombres ronds en morale, je veux dire des caractères absolus ou exclusifs, ne lui inspire aucune indulgence pour des traditions sans appui ou mal épurées. Une patiente ardeur d'investigation qu'on ne peut trop honorer, a procuré à l'auteur un grand nombre de renseignements inespérés, dont plusieurs éclairent le passé d'une lumière nouvelle, et il est peu de pages qui ne dénoncent quelque tribut levé par l'historien sur le produit récent de ces fouilles archéologiques auxquelles se livrent, dans les dépôts littéraires et diplomatiques de la France, de la Suisse et de la Belgique, une foule de laborieux mineurs. Ses vues,

qui sont habituellement celles du bon sens, sont fort souvent celles d'un grand sens, et donnent lieu d'admirer la vivacité, l'étendue et la sûreté de son coup d'œil. La sage et belle distribution des matières, la juste proportion des parties, le choix heureux des détails, la marche ferme, rapide et lumineuse des récits, la franche originalité du style, le mouvement du discours qu'assouplissent et animent de vives transitions, donnent au lecteur de vives jouissances qui ne sont que bien rarement troublées. Les principes enfin, les sentiments dont tout le livre est pénétré, lui assurent une satisfaction d'un autre genre, plus intime et plus élevée. Nous serons heureux de voir paraître la suite de ce beau travail, dans lequel, à dater surtout de ce dernier volume, l'auteur peut se servir à lui-même de règle et de modèle, et nous avons droit d'espérer que cette suite sera conçue dans le même esprit. On nous dit que le dix-neuvième siècle a tout à coup réclamé l'attention de l'auteur, et qu'il ajourne le récit des époques intermédiaires; nous ne voyons pas cette interruption sans regret ni même sans quelque inquiétude. Il y a une logique des temps et des faits; une époque, en préparant celles qui l'ont suivie, prépare aussi l'historien à les comprendre et à les raconter; et la continuité du travail a ici toute la valeur d'une initiation. On peut regretter que M. Michelet sacrifie un avantage si sérieux : à quoi? Nous l'ignorons encore.

XII.

MIGNET.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES.

2 volumes in-8°. — 1843.

Le public lettré n'a pas reçu, cette année, de plus beau présent que ces deux volumes. On chercherait vainement, je le crois, un autre exemple d'un mérite aussi solide et aussi parfait. L'*Histoire de la Révolution française* a fondé la réputation de M. Mignet, et cet ouvrage attachera seul peut-être de la popularité à son nom; mais de quelques louanges qu'il soit digne (et on ne lui refusera pas l'honneur d'avoir ouvert une carrière et d'être resté le premier parmi ceux de son espèce), les volumes que nous annonçons nous donneraient, s'il faut l'avouer, une plus grande idée de leur auteur. Pour ces observateurs rétrospectifs, qui prophétisent après coup, M. Mignet était déjà tout entier dans l'*Histoire de la Révolution*, tout entier mais en germe; et nous sommes de leur avis; il ne serait pas difficile, aujourd'hui, d'y trouver tous les éléments qui reparaissent, avec une admirable maturité, dans les *Notices et Mémoires*; mais nous ne rougirons pas de confesser que si

l'auteur du premier de ces ouvrages éveille en nous une grande attente, il l'a de beaucoup dépassée. Il ne nous a pas trompé, mais comblé.

On ne peut s'empêcher de se demander : Que dirait le dix-huitième siècle, non du style de M. Mignet, mais du style dont M. Mignet offre le type le plus accompli? C'est demander peut-être, en d'autres termes, ce que le dix-septième siècle dirait du dix-neuvième; car tout le dix-neuvième siècle, ou du moins ce qui lui est le plus propre, est là; cette langue accuse plus fortement qu'aucune autre le caractère qui distingue notre époque. D'autres styles, plus apparents, si l'on peut dire ainsi, plus en évidence, signaleront moins vivement dans la postérité ses traits les plus expressifs. Je n'en excepte pas cette gravité qui n'est point, comme on pourrait le supposer, tout académique. C'est, au contraire, pour être çà et là un peu trop académique que cet admirable langage est çà et là un peu moins grave. La gravité du style, en des sujets graves, est réellement un des fruits de notre époque, et par là peut-être le style de M. Mignet étonnerait presque autant le public du dix-huitième siècle que celui de l'âge précédent. Mais pour nous en tenir à ce dernier, au public de Bossuet, de Racine et de Fénelon, quelle surprise ne lui causerait pas ce langage, tout rempli, tout chargé (je ne considère ici que le langage) du travail intellectuel de cent cinquante ans écoulés depuis *Athalie* et le *Télémaque!* Comme il est plein et nourri! comme les intentions y abondent! et que

d'éclairs jaillissent de chaque mot, dans un style pourtant auquel est bien étrangère la recherche puérile de l'effet! quelle plénitude et quelle précision! quelle force et quelle mesure! quelle éloquence parfaitement sensée! quelle élégance sérieuse et virile! La Fontaine aurait eu plus d'une raison de dire en lisant ces remarquables écrits : « Ils sont « d'airain, d'acier, de diamant. » Une certaine grâce, qui ne va point sans un peu de diffusion, y manque seule peut-être; mais dans la plupart des sujets que M. Mignet a traités, la grâce n'était point une beauté nécessaire, et il a dû préférer en général une richesse compacte à une abondance étalée.

Après avoir lu les *Éloges* de Fontenelle, dont l'esprit flexible nous explique également bien d'Argenson et Leibnitz, Cassini et Pierre-le-Grand, un contemporain de cet académicien n'aurait pas rencontré sans surprise l'universalité de savoir et d'intelligence que supposent les *Notices* de M. Mignet. Je sais qu'une espèce d'universalité n'est pas seulement la prétention des esprits de notre époque, mais jusqu'à un certain point la condition d'une culture supérieure. Mais peu d'auteurs, aujourd'hui même, pourraient, comme celui des *Notices*, jeter l'esprit des lecteurs dans le doute sur leur spécialité; car celui-ci, véritablement, paraît chaque fois de la même profession et du même ordre que l'homme dont il raconte la vie. S'il ne s'agissait que de plier la langue tour à tour aux exigences de chaque sujet, nous dirions avec M. Mignet lui-même : « Tout se peut, je ne

« l'ignore point, pour qui sait bien s'y prendre, et la « langue de Pascal et de Buffon n'est rebelle que « pour ceux qui n'ont pas l'habileté de s'en ser- « vir (1). » Mais la difficulté, dont l'auteur dédaigne de parler, vaut pourtant bien qu'on en parle, et qu'on signale l'étendue d'esprit et la rare intelligence de celui pour qui elle n'a pas même été une difficulté.

Sieyès, Rœderer, Livingston, Talleyrand, Broussais, Merlin de Douai, Daunou, Raynouard, Michaud, l'abbé de Frayssinous, sont successivement jugés dans le premier de ces deux volumes. Jugés, c'est bien le mot. Hors l'élégance polie et la réserve un peu officielle du langage, il n'y a rien ici d'académique ; rien du moins de ce qu'autrefois ce mot désignait, ni de ce qu'il annonce aujourd'hui, je veux dire depuis que la satire courtoise et l'épigramme oblique sont devenues, dans ce genre de composition, l'agréable variante de la louange. Les *Notices* de M. Mignet sont des jugements où la bienséance de la position et les sentiments de confraternité ne réclament pour leur part que l'aménité de la forme et tout au plus, çà et là, quelque obligeante circonlocution. L'auteur lui-même l'a dit en un petit nombre de mots énergiques : « Tout en accordant ce que « je dois au corps devant lequel je parle, aux sou- « venirs personnels qui me restent, je me croirai « devant l'histoire (2). » Aussi toutes celles de ces Notices qui concernent des hommes politiques sont-

(1) Tome I, page 358. (2) Tome I, page 108.

elles bien de l'histoire, et pour le moins égale à tout ce qu'a fait M. Mignet dans le genre sévère auquel il a dû le premier éclat de son nom. De quelques-uns de ces portraits se compose, nous osons le dire, une nouvelle histoire de la révolution française, prise dans chacun de ses aspects principaux; on dirait d'un *polyèdre* dont chaque face est étudiée à son tour. Cette histoire suppose chez le lecteur la connaissance matérielle des faits, qu'elle rappelle sans cesse et que jamais elle ne raconte; mais dans l'étude pénétrante de quelques individualités, dont chacune a brillé à la cime d'une idée ou au moment critique d'une grande situation, tout l'événement se reproduit en même temps qu'il s'explique, et la révolution, s'il est permis de parler ainsi, se trouve percée à jour.

Mais l'indépendance n'est qu'une des conditions d'un bon jugement. La vérité, et, lorsqu'il s'agit de juger les actions des hommes, la vérité morale, en fait le véritable prix. Nous voulons toute la vérité sur l'homme et sur les principes; nous prétendons que, vrai sur la valeur des faits, le juge ne le soit pas moins sur la valeur des lois qu'il applique. Il n'est pas assez vrai s'il est indifférent, puisque l'indifférence est, en matière pareille, la plus grave de toutes les erreurs. Ici nous aimons à rendre hommage à l'auteur de ces notices, où l'honnêteté des sentiments, la sûreté et l'élévation du sens moral, l'emportent, s'il est possible, sur l'éclat des pensées et la noblesse du langage. Bien qu'il n'y eût de notre

part aucune offense à dire que l'auteur de ces deux volumes est, sous ce rapport, en progrès sur celui de l'*Histoire de la Révolution*, nous nous bornerons à remarquer que le caractère systématique du plus ancien de ces ouvrages avait entraîné l'auteur à faire trop souvent abstraction du point de vue le plus sérieux et par conséquent le plus élevé et le plus populaire sous lequel son sujet eût pu se présenter à lui, nous voulons dire celui de la morale. Ici l'écrivain, que ne gênent plus les exigences d'un système, laisse paraître l'homme, au grand avantage, ce nous semble, et de l'écrivain lui-même et du lecteur. C'est déjà quelque chose, dans le temps où nous sommes, d'avouer implicitement la vieille morale du catéchisme; l'adhésion de M. Mignet aux grands principes, qui sont, après tout, la sagesse et la sauvegarde des peuples, est explicite et respectueuse. Ceux à qui plus d'effusion ferait plaisir auraient tort pourtant de l'exiger : l'effusion n'est qu'une des formes de l'éloquence; il ne faut ni se l'interdire ni se la commander ; on est toujours assez éloquent lorsqu'on est entièrement vrai avec soi-même, et il ne serait pas juste de confondre le sang-froid avec la froideur. Je ne nierai pas toutefois qu'un certain degré de réserve dans l'expression est peu propre à représenter fidèlement la vraie position de l'être moral en face de la loi morale et de son divin auteur. Quelque abus qu'on ait fait d'un certain langage, celui qu'une réaction inévitable a fait prévaloir sent un peu trop son philo-

sophe et son grand esprit ; mais il est trop vrai que la déclamation nous a contraints d'en venir là. Quoi qu'il en soit, si les hommes du dix-septième siècle, reparaissant aujourd'hui, comprenaient le fond du passage ci-après, croit-on qu'ils en comprissent l'accent? Et cependant cela est aussi bien senti que bien dit :

« Quoique les principes moraux y fussent (dans « ce système d'éducation nationale) l'objet d'une « forte sollicitude et d'un enseignement suivi, on « cherchait trop leur certitude dans le raisonne- « ment et leur sanction dans l'utilité. Les senti- « ments que l'esprit ni ne donne, ni ne démontre, y « prenaient la forme d'idées; la morale y reposait « sur l'intérêt, qui peut bien la servir, mais non « la fonder; l'honnêteté y était professée comme « une science, et la vertu recommandée comme un « calcul (1). »

L'auteur termine par ces mots la notice sur Talleyrand :

« Telle était l'explication qu'il donnait à ses chan- « gements. Toutefois, *quels que soient les services « qu'on puisse rendre à son pays, en conformant tou- « jours sa conduite aux circonstances, il vaut mieux* « n'avoir qu'une seule cause dans une longue révo- « lution, et un seul rôle noblement rempli dans « l'histoire (2). »

La mesure de ce langage n'est assurément pas sans force, et de toute autre manière peut-être l'au-

(1) Tome I, page 115. (2) Tome I, page 160.

teur eût dit moins bien; mais qu'aurait pensé de cette manière de conclure un auteur du dix-septième et même du dix-huitième siècle? Il l'aurait approuvée après coup, mais non pas imaginée.

Je n'ai garde de faire un rapprochement qui serait injuste; M. Mignet en sait bien plus sur la morale et en parle bien mieux que la plupart des hommes dont il a écrit l'histoire; mais notre siècle, dont il fait partie, a gardé quelque chose de ces hommes du dix-huitième, sans avoir accepté toutes leurs opinions. Leur manière avait quelque chose de froid et de sévère, qui ne tenait pas, comme chez tel auteur de notre époque, à une réserve sérieuse, mais à l'absence complète d'un certain élément dans leur pensée et dans leur vie. Aujourd'hui même, les écrivains les plus spiritualistes (et ce livre assurément range M. Mignet dans leur nombre) n'en sont pas revenus à une conception évangélique des choses spirituelles; mais pour la plupart des hommes dont M. Mignet résume l'histoire, le monde spirituel n'existait pas. L'infini prolonge, pour ainsi dire, chacune des pensées et chacune des affections de l'homme religieux; tout est marqué pour lui du sceau de l'infini, et le sentiment de l'adoration, éveillé en lui par un digne objet, pénètre toute sa vie et toute son éloquence de cette mystérieuse saveur à laquelle il paraît que la religion seule pouvait trouver un nom, puisqu'on n'a su lui donner que celui d'*onction*. Rien de tout cela dans la vie ni dans les écrits de ces célèbres personnages. Tous

ces conducteurs du mouvement intellectuel et politique dont la révolution de 1789 fut la crise ou la péripétie avaient nettement arrêté leur pensée aux bornes du monde visible et leurs perspectives à l'horizon de la vie terrestre. Précis, analytiques, rigoureux, ils n'en étaient pas moins passionnés sans doute; l'incrédulité n'éteint pas les passions, et l'analyse n'exclut pas une espèce d'enthousiasme. Il y avait de la noblesse d'âme dans quelques-uns de ces hommes dont les doctrines avilissaient l'espèce humaine; il y en avait beaucoup plus, en tout cas, que chez les déclamateurs du parti contraire; quoique je ne veuille pas dire que le *cant* soit plus propre à une doctrine qu'à une autre. Ce qui reste certain, c'est que les morts loués par M. Mignet ont figuré, avec plusieurs autres représentants du même esprit, à la tête du seul grand mouvement social auquel la religion ait paru complétement étrangère. Leur création, devenue promptement un chaos, en fut tirée par un homme qui, à peu près seul entre tous, estimait les idées religieuses, et qui croyait en Dieu afin de pouvoir croire en soi. Il tint lieu lui-même de Dieu à toute une génération, et son image ou son fantôme a démesurément grandi dans le vide parfait de l'incrédulité. Tous les hommes qui pensent sont à la recherche d'un Dieu. Une impulsion qui soit en même temps une règle manque partout, et, fatiguées d'errer, les âmes demandent un foyer autour duquel elles puissent décrire enfin de justes orbites. Les hommes de M. Mi-

gnet valaient mieux, en un sens, que la génération présente, puisqu'ils avaient foi, tout au moins, à leur incrédulité ; et pourtant ils ne lui suffisent point, parce que, dans un autre sens, ils valent moins qu'elle. Si près de nous par le temps, ils nous étonnent déjà ; leurs péremptoires négations, leur froid mépris pour les mystères de l'âme, leur sécheresse font peur aux moins timides. On ne croit point encore, il s'en faut ; mais chacun commence à douter de ses doutes ; et si l'on n'a pas encore des doctrines, on a des problèmes : pour ces hommes, il n'y en avait plus.

J'ai parlé de M. Mignet parce qu'il en fallait parler ; libre de faire autrement, je l'aurais laissé parler lui-même. Tant que je ne l'ai pas cité, transcrit abondamment, il me semble que je n'ai rien dit. Je n'aurai pas dit non plus tout ce que je voudrais dire quand j'aurai enrichi cette étude d'une ou deux citations qui ne présenteront pas, tant s'en faut, toutes les faces principales d'un talent si accompli ; mais si elles en mettent quelques parties en relief, ce sera toujours quelque chose, et certainement assez pour exciter vivement la curiosité du lecteur, ou ce que j'appellerais plus volontiers son appétit intellectuel. — Voici la fin de l'éloge de Sieyès :

« M. Sieyès était plus un métaphysicien politique « qu'un homme d'État. Ses vues se tournaient na- « turellement en dogmes. Il avait prodigieusement « d'esprit et même de causticité ; mais il manquait « de talent oratoire, et quoiqu'il fût très fin et connût

« bien les hommes au milieu desquels il avait vécu,
« il n'aimait pas à les mener, et peut-être n'avait-
« il pas ce qu'il fallait pour le faire. Il savait prendre
« de l'ascendant, mais il ne travaillait pas à le con-
« server. Il cherchait peu à se produire. Hardi
« d'esprit, et dans l'occasion courageux de carac-
« tère, il était circonspect et timide par orgueil. Il
« ne se livrait aux événements comme aux hommes
« que lorsqu'ils le recherchaient et pour ainsi dire
« le gâtaient. Sinon, il se retirait en lui-même, avec
« un dédain superbe, et voyait passer le monde de-
« vant lui en observateur et presque en indifférent.
« A chaque époque, il fallait qu'on acceptât sa pen-
« sée ou sa démission. Appartenant à une généra-
« tion qui avait plus vécu jusque-là dans les abstrac-
« tions que dans les réalités, il croyait que tout ce
« qui se pensait se pouvait. Il s'exagérait, comme la
« plupart de ses contemporains, la puissance de l'es-
« prit; il tenait plus compte des droits que des in-
« térêts, des idées que des habitudes; il avait quel-
« que chose de trop géométrique dans ses déduc
« tions, et il ne se souvenait pas assez, en alignant
« les hommes sous son équerre politique, qu'ils
« sont les pierres animées d'un édifice mouvant.
« Cependant il a laissé la forte empreinte de son in-
« telligence dans les événements. Il a été l'ami ou
« le maître des hommes les plus considérables de
« notre temps. Beaucoup de ses pensées sont deve-
« nues des institutions. Il a vu, avec un coup d'œil
« sûr, arriver une révolution qui devait se faire par

« la parole, se terminer par l'épée; et il a donné la « main, en 1789, à Mirabeau pour la commencer, « au 18 brumaire à Napoléon pour la finir : asso- « ciant ainsi le plus grand penseur de cette révolu- « tion à son plus éclatant orateur et à son plus puis- « sant capitaine (1). »

L'ascension de Bonaparte au pouvoir et les signes précurseurs de sa chute sont retracés avec autant d'esprit que d'éloquence dans les deux morceaux que nous rapprochons; le premier est tiré de la notice sur Talleyrand; nous prenons le second dans celle sur M. Raynouard :

« Malgré les éclatants triomphes de la Révolution, « le Directoire était trop faible pour que M. de Tal- « leyrand crût à sa durée. Il le servait sans illusion, « et son regard, plus perçant que celui de tout le « monde, avait déjà vu poindre sur l'horizon de l'I- « talie son infaillible successeur. Il savait que l'ima- « gination humaine a besoin d'enthousiasme, et que « l'imagination française surtout ne saurait s'en « passer longtemps. A un peuple qui ne veut pas « rester dans l'indifférence, il faut la foi en quelque « chose ou en quelqu'un. Comme on ne croyait plus « aux idées, M. de Talleyrand comprit qu'on allait « croire aux personnes. Il reconnut l'objet du culte « nouveau dans ce jeune général déjà tout envi- « ronné de l'auréole de feu des batailles, formé à « cette école de la guerre d'où sortent les plus « grands hommes, qui y apprennent à penser vite, à

(1) Tome I. page 26.

« agir avec précision, à disposer des hommes, à trai-
« ter avec les gouvernements, à décider du sort des
« empires, et à se posséder au milieu des plus terri-
« bles extrémités. Aussi, lorsque le vainqueur d'Italie
« revint à Paris après avoir gagné cinq grandes ba-
« tailles, détruit quatre armées ennemies, fait cent
« cinquante mille prisonniers, pris cent soixante-
« dix drapeaux et plus de six mille pièces de canon,
« forcé les gouvernements italiens à la soumission et
« la maison impériale d'Autriche à la paix, les espé-
« rances comme les admirations commencèrent à se
« tourner vers lui;... et M. de Talleyrand ne craignit
« pas de dire : *Loin de redouter ce qu'on voudrait ap-*
« *peler son ambition, je sens qu'il nous faudra peut-être*
« *un jour la solliciter* (1). »

Franchissons maintenant treize années, pour assister à un autre spectacle :

« L'Empire touchait à son terme. Son fondateur
« avait à la fois perdu cette approbation des esprits
« et cette faveur des événements qui l'avaient sou-
« tenu tant qu'il avait agi comme le réorganisateur
« de la société en France et le représentant armé
« de la révolution en Europe. Livré sans contradic-
« teur à ses propres pensées, il avait cru que les
« faits se pliaient toujours docilement aux volontés
« supérieures, et qu'il trouverait des victoires pour
« tous ses désirs. Tandis qu'il n'est donné aux plus
« rares génies de marquer leur passage sur la terre
« que par une seule idée qui se réalise, que par un

(1) Tome I, page 126.

« seul changement qui dure, lui avait entrepris de « tout refaire selon ses plans. Aussi succombait-il « sous cette puissance méconnue des choses qui se « compose des traditions du passé, des intérêts du « présent, des idées de ceux qui pensent, des pas- « sions de ceux qui souffrent; qui élève les grands « hommes qui la secondent, et rétablit l'équilibre « menacé du monde par la chute des grands hommes « qui lui résistent.

« Cependant il descendait déjà du trône qu'on l'y « croyait encore affermi. Personne ne se souvenait « qu'il y fût monté. Il paraissait y être né, tant « l'empire lui était naturel, et ne pas pouvoir en « tomber, tant il semblait que le monde avait be- « soin d'être animé par son esprit et conduit par sa « main. Mais lui, qui, en cessant d'être victorieux, « avait perdu sa propre confiance, se sentait chan- « celant. Il chercha un appui. Il demanda à la « France qui l'avait élevé, de le soutenir, et, pour « joindre aux efforts désespérés de son épée les an- « ciens encouragements de la voix publique, il re- « donna au Corps législatif la parole qu'il lui avait « ôtée depuis dix ans (1). »

Quatre mémoires historiques, lus par l'auteur à l'Académie des sciences morales et politiques, remplissent le second volume de ce recueil. Le premier traite de l'introduction de l'ancienne Germanie dans la société civilisée de l'Europe occidentale; le se-

(1) Tome I, page 346.

cond, de la formation territoriale et politique de la France ; le troisième, de la réforme religieuse et de la constitution du calvinisme à Genève ; le quatrième est une introduction à l'histoire de la succession d'Espagne.

L'unité de doctrine de l'auteur, en politique et en philosophie, est la seule unité de ces quatre morceaux, qui portent successivement la pensée sur des sujets fort éloignés les uns des autres dans l'espace, dans le temps et dans la science. Toutefois, les sujets des deux premiers mémoires sont plus liés entre eux, et l'on pourrait dire qu'ils se complètent mutuellement. Cette unité peu apparente ne tarde guère à se faire sentir, quoique, d'un mémoire à l'autre, le théâtre se resserre en de plus étroites limites. Le premier nous raconte l'histoire de la société européenne, le second celle de la société française; mais c'est plutôt encore l'histoire de l'Église dans l'Europe barbare et celle de la monarchie dans la France du moyen âge, et les deux mémoires semblent destinés au développement de ces deux propositions : l'Église a créé la société moderne, la monarchie l'a portée à sa perfection.

Selon M. Mignet, la race indo-européenne à laquelle nous appartenons, supérieure en facultés natives aux races orientales qui l'avaient devancée dans la carrière des progrès sociaux, était capable d'accepter la civilisation, mais incapable de la produire. Cette impuissance tenait surtout à sa position géographique. Plus favorisés sous ce rapport,

les riverains de la Méditerranée avaient reçu de l'Orient, et perfectionné après les avoir reçus, les éléments de la civilisation. Il est vrai qu'à l'époque des grandes invasions, la civilisation latine et grecque était en quelque sorte épuisée; mais, semblable à un soleil qui aurait perdu sa chaleur sans perdre sa lumière, elle pouvait encore éclairer ce qu'elle ne pouvait vivifier. Elle n'avait que des formes à donner au monde; mais ces formes, qui devenaient inutiles à la faiblesse d'un empire vieilli, pouvaient être utiles à l'énergie d'une société naissante; les deux sociétés devaient se mêler, l'une pour ressusciter, l'autre pour naître.

Tel est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'exorde de ce beau récit. Mais l'exorde est-il étroitement lié au discours? Le discours développera-t-il ce que l'exorde paraît annoncer? Il me semble que, dans le magnifique développement dont M. Mignet nous raconte l'histoire, tout n'appartient pas à la civilisation romaine, et que même rien ne lui appartient visiblement. Il ne s'agit dès ce moment que de la conversion des races germaniques et de leur civilisation par le christianisme; et les instruments de cette grande transformation ne sont ni des Romains ni des Grecs, mais des hommes du Nord. C'est du sein des Iles Britanniques que le christianisme redescend vers le Midi, et ce christianisme n'a de romain, ce semble, que cette antique langue qui fut pour l'Europe barbare le principe d'une unité, et pour les sages de ce temps la condition d'un cosmo-

polisme que la naissance et la consolidation des diverses nationalités devaient effacer peu à peu ; car il faut bien le remarquer, l'Europe connut alors, au moins en un sens, l'unité que nous avons rêvée longtemps et dont aujourd'hui, grâce à tant de progrès et à tant d'efforts, nous voyons poindre l'aurore. Est-ce donc véritablement, comme l'auteur semblait nous l'annoncer, la lumière de l'Orient qui, réfractée par les nations classiques, vient illuminer l'Occident? Le christianisme, auquel M. Mignet semble tout rapporter, par lequel il semble tout expliquer, fut il une invention de Rome ou de la Grèce, la dernière forme, le dernier mot de leur civilisation? ou du moins cette civilisation fut-elle le support ou le véhicule de cette divine philosophie? On ne voit rien de tout cela ; on ne voit, dans l'admirable récit de M. Mignet, que quelques natifs du pays des Bretons ou de la verte Érin, quelques moines, quelques hommes du peuple, dont toute la sagesse était dans leur foi, et dont l'Évangile était la seule théorie sociale.

Rome, il est vrai, ne tarde pas à paraître. Elle n'a pas envoyé ces apôtres, mais elle les réclame, et lie leur œuvre à la sienne. Ils avaient voulu donner les Barbares à Jésus-Christ, ils les donneront à son vicaire. Le nom de Rome a fasciné tous les esprits. Ce n'est point parce que saint Pierre est venu à Rome que Rome est le centre de l'univers, c'est parce que Rome est depuis longtemps le centre de l'univers que saint Pierre a dû y venir. S'il n'y avait

point de Rome, il n'y aurait point de papauté : à cette idole il fallait ce piédestal. Il faut que le monde ait toujours un centre, que la Rome des Césars soit continuée par des prêtres, et que, remplaçant une couronne par une tiare, elle soit encore la ville éternelle. L'intervention de Rome, imprudemment acceptée ou sollicitée, agrandit et dénature l'œuvre de ces modestes apôtres. Ce nom qui impose aux hommes, impose également à leurs chefs. Ils commencent à traiter avec Rome dans la personne de ces messagers d'un Dieu devenus en peu de temps les émissaires d'un homme. La foi religieuse étant la seule discipline des âmes, l'unique frein des volontés, sera bientôt le meilleur instrument de la politique ; la royauté, pour peser sur les peuples, veut bien que le sacerdoce pèse sur elle, et les apôtres amènent à ses pieds ces troupeaux dociles qu'ils ne devaient conduire qu'aux pieds du Dieu sauveur.

Le contre-coup était inévitable et ne se fit pas attendre. Les rois s'étaient servis des prêtres, les prêtres se servirent des rois. Boniface déclare que, « sans les ordres et la crainte du prince des Francs, « il ne pourrait ni diriger le peuple, ni interdire les « superstitions des païens, ni le culte sacrilége des « idoles (1). » Voilà donc dès à présent l'autorité spirituelle de l'apôtre recourant au bras séculier du prince. Bientôt viendra Charlemagne « qui portera « des lois terribles contre les Saxons pour les main- « tenir dans la croyance et la fidélité qu'il leur a

(1) Tome II, page 59.

« imposées (1). » Verrez-vous les prêtres de celui qui fut doux et humble de cœur intervenir en faveur de ces malheureux, et réclamer, pour l'honneur de Dieu, des conversions pures? Non, la persécution entrait forcément dans le système de l'Église depuis qu'elle avait « songé sérieusement aux con- « quêtes et qu'elle avait mis toute son adresse dans « l'exécution de cette nouvelle entreprise (2). » L'idée de l'Église visible (ou plutôt de l'Église *apparente*, car l'Église véritable n'est pas invisible) avait séduit les imaginations: et cette idée, dans un temps comme celui-là, conduisait à la persécution, comme dans le nôtre elle conduit par le matérialisme pratique au matérialisme spéculatif.

Tout en admirant l'œuvre et le système, les bonnes âmes voudraient bien en retrancher la persécution; mais dans un système on ne choisit pas; un système est ce qu'il est, et dans celui-ci la persécution est logique. Le souverain politique, en entrant dans le sanctuaire, ne laissera pas à la porte ce glaive dont il ne se sépare jamais. Lorsque une fois il intervient de droit dans les affaires spirituelles, s'il se met à frapper à droite et à gauche, le cœur peut bien se révolter, mais non point la raison. Ici tout est à prendre ou tout est à laisser, et les admirateurs de l'œuvre de l'Église parmi les Barbares ne doivent, de toute cette œuvre, rien oublier ni rien répudier.

Ainsi donc fut fondée la société moderne. Au lieu

(1) Tome II, page 111. (2) Tome II, page 10.

de l'être par le christianisme, elle le fut par l'Église de Rome. Cette forme était nécessaire, nous dit-on; cherchez en effet de quelle manière, sous quelle autre forme le christianisme pouvait s'établir dans la jeune Europe. Mais quoi? n'y a-t-il d'autre manière que celle que nous imaginons, et les bornes de vos conceptions sont-elles les bornes de Dieu? Il y a deux nécessités, l'une absolue, et l'autre relative. L'infidélité étant supposée, la chair l'emportant sur l'esprit, l'Église voulant marcher par la vue, oui, tout ce qui a eu lieu était nécessaire; mais est-ce à ce point de vue que des chrétiens doivent se placer, et parce qu'ils ne conçoivent pas comment, sans ce mélange inique du temporel et du spirituel, comment, sans le bûcher et sans le glaive, les choses auraient pu s'arranger, ont-ils bien le droit d'en conclure que tout ce qui s'est passé était selon la nécessité absolue, c'est-à-dire selon la vérité et selon Dieu? Ils ont coutume, nous le savons, de nous appeler téméraires; mais où est la témérité, sinon à traîner de force la sagesse de Dieu dans l'ornière des passions humaines, et à lui faire vouloir après coup tout ce que nous avons voulu?

Il est, cependant, bien loin de notre pensée de méconnaître la part du christianisme dans la grande révolution que nous raconte M. Mignet. Cette part est considérable, elle est belle, et personne ne lira dans ce mémoire les actions d'un Patrick, d'un Colomban, d'un Sturm, d'un Boniface, sans admira-

tion et sans reconnaissance. L'auteur a entrevu, sans se les avouer peut-être, les côtés faibles de leur œuvre; c'est, sous ce rapport, un mot remarquable que celui-ci : « Les Barbares étaient très généreux, « parce que donner pour être agréable à Christ ou à « l'apôtre Pierre était plus facile que de s'amélio- « rer (1). » N'est-ce pas nous rappeler que trop souvent, pourvu que les Barbares fussent *généreux*, on les tint quittes du reste? Mais l'admiration de l'auteur pour ces héros pacifiques n'en est pas moins profonde; elle est naturelle, elle est juste, et il n'aura pas de peine à la faire partager à tous ses lecteurs. C'est dans cette assurance qu'il se réduit, en récitant leurs exploits, à une simplicité grave, qui est, nous le croyons, la vraie éloquence du sujet. Où les choses parlent, il faut savoir se taire; mais c'est tout un art, et un art peu connu, que de laisser parler les choses. Comme exemple de cette exquise convenance du style, qu'il nous soit permis de citer l'histoire d'une sainte femme que Winfrid avait associée à ses travaux. Ces quelques lignes, à ce qu'il nous semble, ont de la grâce et du charme :

« Plaçant et employant chacun de ses disciples « selon ses aptitudes, Boniface eut à se féliciter de « leur habile coopération. Il destina la douce et sa- « vante Lioba à préparer par ses enseignements une « autre condition aux femmes de la Germanie. « Lioba avait été élevée dans l'île de Bretagne, au « monastère de Winbrunn, alors gouverné par Tetta,

(1) Tome II, page 23.

« sœur d'un roi anglo-saxon. Elle s'y était appli-
« quée, dit son biographe, bien plus à la lecture
« des saintes Écritures qu'au travail des mains.
« Outre les deux Testaments, elle possédait les pa-
« roles des Pères, les décrets des conciles et le droit
« ecclésiastique. Elle usait de tout avec discrétion.
« Elle avait, ajoute-t-il, un aspect serein, un langage
« agréable, un esprit élevé; elle était très patiente
« dans son espérance; jamais nul n'entendit une
« malédiction sortir de sa bouche, et jamais le soleil
« ne se coucha sur sa colère. Sa réputation de pu-
« reté et de science avait pénétré jusqu'à Boniface,
« qui la demanda à l'abbesse Tetta. Il fonda pour
« elle le monastère de Bischofheim, qui devint l'é-
« cole des femmes germaniques et qui fournit des
« supérieures à toutes les abbayes d'outre-Rhin.
« Boniface l'aima d'une affection chaste et tendre,
« et il demanda qu'à sa mort leurs os reposassent
« dans le même sépulcre, afin qu'après avoir servi
« le Christ pendant leur vie, ils pussent aussi atten-
« dre ensemble le jour de la résurrection (1). »

Au reste, le côté spirituel de l'œuvre de Boniface et de Sturm est peu relevé par l'auteur, et ce qu'il dit ne fait pas bien comprendre comment cette nouvelle religion fit ce que toutes les autres, y compris celle de Moïse, n'avaient pas même tenté; il ne remonte pas au principe de l'impulsion qui précipitait au-devant des hordes barbares tous ces « sol-
« dats pacifiques, » et qui, transmise par eux, dres-

(1) Tome II, page 61.

sait au combat du martyre les persécuteurs de la veille. Lorsqu'il se demande à quoi tiennent surtout les succès de Boniface, il répond : « A l'infériorité « de la croyance qu'il avait à combattre, à l'absence « d'une vraie classe sacerdotale chez les peuples « auxquels il en prêchait une nouvelle, de tous « points supérieure à la leur, et très fortement or- « ganisée; enfin, à l'état de dépendance où ces peu- « ples se trouvaient placés à l'égard des Francs « austrasiens (1). » Cette réponse ne nous paraît pas suffisante. Une croyance simplement supérieure à celle des Barbares n'explique pas le phénomène ; et qui sait si cette supériorité n'était pas un obstacle plutôt qu'un moyen? Le mahométisme, évidemment supérieur aux croyances auxquelles il vint se substituer, ne put se propager que par l'imposture et par le glaive. La supériorité du christianisme en métaphysique et en morale n'eût jamais excité cet enthousiasme, n'eût jamais produit ce mouvement inouï qui arrache de dessus ses fondements, pour la transporter sur de nouvelles bases, la vie de tout un peuple, de tout un siècle. Ce n'est pas au *mieux*, c'est au bien absolu qu'on s'attache avec cette véhémence et qu'on sacrifie tous les préjugés et tous les intérêts. A parler très humainement, les missionnaires *jouaient gros jeu*, et l'on eût pu d'avance parier contre eux. La sagesse humaine les eût conseillés tout différemment. Heurter de front l'orgueil et les passions de l'homme naturel lui eût paru, je

(1) Tome II, page 63.

le crois, fort peu judicieux, et, si l'expérience n'en eût pas déjà été faite, il est plus que probable que Boniface et ses émules ne l'eussent point tentée. L'auteur lui-même paraît convenir que leur succès, après onze siècles, demeure une énigme. « Il sem-« blait, dit-il, que la cruauté du Barbare n'admet-« trait pas la douceur du chrétien, que le goût de la « vengeance ne le céderait pas en lui à la règle du « pardon, que son avidité ne comprendrait point la « doctrine du désintéressement, et que la fougue de « sa passion et l'instinct de sa ruse se plieraient « difficilement à l'abnégation et à la véracité exigées « par cette croyance toute morale. Cependant il n'en « fut pas ainsi (1). » L'exemple fit beaucoup sans doute, mais il ne put tout faire, et il reste toujours à expliquer de qui l'avaient reçu ceux qui le donnaient, et à quelle source ils avaient puisé la force de le donner. Les leçons se joignaient à l'exemple ou le précédaient ; mais les maîtres eux-mêmes avaient eu des maîtres; cette sagesse si nouvelle sortait d'un principe nouveau; elle n'était le développement d'aucune doctrine connue; c'étaient des Barbares d'hier qui l'apportaient à des Barbares d'aujourd'hui : l'explication veut donc être expliquée, la solution elle-même est un problème, et quand on nous dit que les missions apprirent aux Barbares « que le mal ne se rachetait pas par des « compositions pécuniaires, mais par l'expiation « morale (2), » on nous oblige à nous demander

(1) Tome II, page 126. (2) Tome II, page 127.

comment ces missionnaires ont pu le dire et comment ils ont pu le faire croire. La philosophie de l'histoire ne nous fera jamais arriver jusqu'au fond des choses (1).

Mais il faut avancer. Le second acte se passe en France, si tant est qu'il y eût une France au commencement de la période qu'embrasse le second mémoire de M. Mignet, c'est-à-dire à la fin du onzième siècle. M. Mignet lui-même nous fait bien comprendre qu'il n'y en avait pas, car son mémoire traite précisément de la *formation de la France*. Le point de départ, le principe de cette formation furent pour ainsi dire un souvenir et un nom. Le duc de France portait le titre de roi. C'était peu de chose en apparence, en réalité ce fut beaucoup. L'unité nominale du royaume de France en préparait l'unité réelle. Les rois vinrent en aide à la royauté, lorsque la société féodale, ou le système de la clientèle militaire, qui avait été le seul principe d'organisation dans la dissolution générale, se fut affaibli par ses excès. Quand la féodalité ne fut plus qu'anarchie, la royauté, après un long silence, osa s'affirmer elle-même. Louis-le-Gros fut le premier à se prévaloir utilement de son titre; mais, pour réunir, il commença par diviser, en opposant les communes à l'anarchie. Ce fut, abstraction faite du

(1) Si l'on veut, avec l'œuvre de civilisation, connaître l'œuvre de conversion, il faut lire la vie de Boniface, à la fin du second volume de l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme*, par Bost, d'après Burkhardt.

motif, un immense bienfait. Les villes, « ces racines « des peuples, » ces vastes ateliers de civilisation, ces grands capitaux des nations, naquirent alors, et commencèrent l'œuvre de la prospérité publique. « Le roi se mit à la tête des seigneurs féodaux et « des bourgeois républicains comme médiateur et « comme souverain (1). » Les périls communs à la France entière conspirèrent à cette restauration du principe monarchique; il fallut un chef contre la race anglo-normande, et ce chef nécessairement fut le roi. Le système vicieux des apanages concourut dans le même sens. Les apanages furent autant de dynasties partielles, qui d'un côté, comme des rejetons vigoureux, remplaçaient, de siècle en siècle, les branches mortes, et d'un autre côté rattachaient plus étroitement à la couronne les terres conquises. Aux prétendus jugements de Dieu, aux compositions pécuniaires, substituant une justice régulière, la royauté devint ce que l'Église avait été à une époque plus vantée, « la source du droit. » Un parlement unique, et plus tard des parlements provinciaux, réalisèrent l'idée la plus importante, et la plus rassurante à la fois, sous laquelle l'autorité souveraine puisse jamais se présenter aux multitudes. Dans les finances, dans l'organisation militaire, dans le gouvernement de l'Église, la royauté continua, à travers mille vicissitudes et avec l'instinct le plus sûr et le plus imperturbable, son œuvre d'organisation et d'unité, et régla tout en envahis-

(1) Tome II, page 163.

sant tout. Louis VI, Louis IX, Philippe-le-Bel, « continuateur violent de saint Louis, » Charles V, Charles VII, Louis XI, ne firent tous qu'une même œuvre. Au reste, ce qui ressort du récit de M. Mignet, c'est qu'il n'est presque pas un des éléments employés par la royauté qui ne lui soit devenu hostile et ne lui ait suscité de graves embarras. En créant des forces, elle semait des libertés. Les parlements, les villes, les apanages, tout s'est tourné contre elle. Elle ne disciplina tout à fait à son gré que l'armée et le clergé, deux milices au moyen desquelles elle fit face à tout (1).

Au reste, l'œuvre de la royauté, œuvre d'instinct, d'empirisme et d'intérêt personnel, ne pouvait être parfaite. M. Mignet le reconnaît et le fait bien sentir : « Tout était cependant loin d'être uni sur le « sol, semblable dans les mœurs, régulier dans « l'administration. Les restes de l'ancien ordre de « choses qui avait consisté dans le démembrement « du territoire et dans l'isolement des individus, « s'apercevaient partout. Il y avait encore sur le sol « beaucoup de petites souverainetés; dans l'admi- « nistration, beaucoup de justices particulières; « dans l'armée, les feudataires de l'arrière-ban; « dans les mœurs, beaucoup de violence, d'insu- « bordination, d'avidité. Les provinces n'avaient « plus de dynasties, mais elles avaient encore des « idiomes particuliers, un droit civil local, des

(1) Le second mémoire est parfaitement résumé dans quelques pages du quatrième. (Tome II, pages 440-450.)

« priviléges distincts. Les trois classes du pays « avaient perdu leurs gouvernements, sans perdre « leur esprit de séparation. Chaque province ne « voyait qu'elle dans le royaume, et chaque classe « ne s'occupait que de son intérêt dans l'État. Enfin « les passions et les vices des temps féodaux s'é- « taient conservés aussi... La nouvelle monarchie « avait donc, non à cause des institutions, mais à « cause des hommes, des tribunaux et peu de jus- « tice, une administration financière et peu d'inté- « grité, une armée et peu de subordination, un « gouvernement central et peu d'ordre. L'union « était consommée sans qu'il y eût encore homogé- « néité, et les formes du nouvel état de choses « étaient fondées sans que leur esprit eût encore « prévalu, parce que les mœurs anciennes se con- « servent toujours longtemps sous les institutions « nouvelles et ne disparaissent que lorsque celles-ci « ont lentement créé les leurs (1). »

Néanmoins, l'œuvre de la royauté fut grande selon M. Mignet, « puisqu'elle fit triompher le principe « de la sociabilité, qui était le sien, du principe de « l'individualité, qui était celui de l'époque féodale, « et par suite la règle de la force (2). » On peut douter que le principe de la royauté fût la sociabilité, c'était plutôt la nationalité, si du moins l'instinct monarchique mérite le nom de principe. Mais, réduite à ses vrais termes, l'assertion ne saurait être contestée. La monarchie ne fut pourtant,

(1) Tome II, page 236. (2) Tome II, page 238.

en France, qu'une forme, et sans doute la forme nécessaire, de la centralisation. Elle n'arriva point jusqu'à l'unité absolue; avant d'atteindre ce point, ses forces étaient épuisées; elle n'y aspira même pas : cette unité, qui peut, dans de certaines circonstances, être favorable au despotisme, peut, dans des circonstances différentes, servir les intérêts de la liberté ; elle y est même en général aussi conforme que la centralisation lui est contraire. La monarchie centralisa; elle ne voulait rien de plus; mais, encore une fois, c'était beaucoup; il n'y a rien d'absurde à soutenir qu'elle n'a pas été en ceci moins utile à la France qu'à elle-même. Elle peut l'être, dans le même sens, longtemps encore; l'unité, dont la centralisation est la base, est partout nécessaire; mais il est des temps, il est des pays, où il faut qu'elle se personnifie. Quant à la centralisation, qui est le bien absolu pour les uns, le mal absolu pour les autres, c'est une des phases que la société doit traverser, une de ses stations dans le chemin du temps. L'instinct de la centralisation n'est pas propre aux monarchies, et qui sait si, dans l'absence de l'unité sensible et vivante, elle n'est pas encore plus vivement le besoin des démocraties?

En résumé, sans nier que ces deux excellents mémoires ne renferment de précieux enseignements, il faut y voir de l'histoire plutôt qu'une doctrine. Quelque part que l'Église ait eue à la création des sociétés modernes et la monarchie à leur perfectionnement, il n'y a rien à en conclure d'absolu sur

l'Église et sur la monarchie. Ni l'Église, telle que l'auteur nous la montre, ni la monarchie, de quelque manière qu'il la conçoive, ne sont à jamais les conditions de salut des sociétés, ni même celles de leur développement ultérieur. Rien, en politique, n'est vrai que d'une vérité relative; il n'y a qu'une vérité absolue, étoile polaire autour de laquelle tourne le ciel. Il est même, nous croyons l'avoir fait sentir, de grandes erreurs qui semblent avoir servi le genre humain, non pas elles toutefois, mais la vérité mêlée avec elles. Ce n'est que dans la vérité centrale qu'il n'y a point d'approximation, d'incertitude et de mutabilité; là seulement expire le pouvoir des temps et celui des lieux. *Tu in te manes, nos autem in experimentis volvimur.*

Le troisième morceau de ce volume se lie assez étroitement au premier par son introduction. Nous avons vu l'œuvre monarchique employer la meilleure partie des forces nationales dans cette crise de transformation territoriale et politique dont le second volume nous a entretenus; elle en a laissé peu de disponibles pour l'activité de l'esprit. La royauté consolidée ou le principe de la sociabilité, comme s'exprime M. Mignet, n'a triomphé que trop complétement du principe de l'individualité. La France au quinzième siècle n'est plus un de ces sommets où l'esprit humain allume des signaux dans la nuit que doit suivre un grand événement, et son éclat, pendant un certain temps, ne lui viendra que de leurs reflets. En constituant lentement

son unité, elle se prépare sans doute à reprendre plus tard et sur plusieurs points à la fois l'initiative dévolue à son génie. Les idées nouvelles vont se briser ou s'amortir contre cet ordre de bataille compacte que ses institutions leur opposent de toutes parts. Il y aura cependant une réformation française, et française à double titre, par ses instruments et par son caractère. La France prendra, mais en dehors de ses limites territoriales, une part et un rôle dans le mouvement religieux du seizième siècle, tandis que, sur son territoire, force disciplinée comme toutes les autres, mais ennoblie par le danger, le catholicisme s'apprête à établir toute sa magnificence dans les nuages de son couchant. La France protestante a élu domicile dans les murs de Genève, petite ville dont un Français banni va faire « la capitale d'une grande opinion. » Tel est l'événement dont M. Mignet retrace l'histoire avec autant d'intelligence que d'impartialité. Tout est digne d'attention dans ce rapide et sincère exposé; mais, à notre gré, rien autant que le parallèle des deux croyances catholique et réformée, considérées dans leur caractère religieux. On s'étonne à la vérité que l'auteur ait pu croire que les partisans sérieux de la Réforme au seizième siècle avaient recherché une *foi plus intelligible*, puisque évidemment ce besoin ne paraît pas au point de départ de la Réforme, et qu'à l'exception d'un dogme dont on ne s'occupa que plus tard, si le christianisme de la Réforme est plus *rationnel*, il n'est pas pour cela plus *intelligible*. Mais

ce qui est vrai et d'une vérité profonde, c'est d'avoir remarqué que « les *hérésies* du seizième siècle « n'attaquaient que l'application du christianisme à « l'homme, parce qu'elles furent une protestation « de l'esprit moral contre l'abus qu'en avait fait le « sacerdoce (1). » Il est vrai que l'auteur, en mettant tout entière à la charge d'*une nouvelle tendance sacerdotale* la faute « d'avoir attaché le salut à des « œuvres sans vertu, à des actes sans repentir, à « des pratiques sans résultat (2), » méconnaît que le système dont tout ceci lui paraît l'abus était lui-même un abus portant dans son sein tous ceux que l'auteur condamne ; il est vrai encore que, moins profonde, moins radicale, l'œuvre des réformateurs eût été inconséquente et vaine ; mais toute la vérité sur la Réformation, ou pour mieux dire, toute la pensée protestante, est en germe et en puissance dans l'observation de M. Mignet. Sentir les choses comme l'auteur suppose que les réformateurs les ont senties, ce n'est pas encore avoir substitué la foi aux œuvres ou plutôt à l'œuvre, mais c'est se mettre dans la nécessité logique et morale d'en venir là ; c'est, comme nous l'avons dit ailleurs, au *faire* substituer l'*être,* et, du même coup, presser la nécessité de la grâce, sa toute-suffisance et sa souveraineté. A la lumière qui jaillit de la croix, le regard de la pensée a bientôt parcouru ce chemin jusqu'au bout.

Je n'ai plus le temps de rendre compte du quatrième mémoire, pour lequel je confesse d'ailleurs

(1) Tome II, page 321. (2) Tome II, page 322.

une préférence décidée. Ce volume ne renferme rien et M. Mignet n'a rien écrit de plus savant à la fois et de plus brillant. Ces pages, à elles seules, justifieraient la réputation de leur auteur. C'est une histoire à grands traits, mais fermes, hardis et profonds, des deux royaumes que séparent les Pyrénées. C'est l'explication de la différence de leurs destinées par la différence de leur position et par celle du caractère de leurs habitants; et sans doute il est bien remarquable de voir la même politique aboutir, dans les deux pays, à deux résultats opposés, je veux dire les mêmes instincts monarchiques qui ont fortifié la France, débiliter la monarchie espagnole. Mais nous renonçons à une analyse trop au-dessus de nos forces, et nous réservons à une citation l'espace qui nous reste. C'est un jugement sur Mazarin, qu'on s'étonnera peut-être de trouver plus grand que Richelieu, quoique l'auteur n'ait point rabaissé ce dernier sur lequel il dit ce mot remarquable : « Il eut les intentions de toutes les choses qu'il fit, ce « qui n'arrive pas toujours aux grands hommes (1). » Mais écoutons M. Mignet parler de Mazarin :

« Mazarin était dans une position moins favorable « encore que Richelieu : il était étranger et il avait à « gouverner pendant une régence. Cependant il rem- « plit les vues de son prédécesseur, et il termina « ses entreprises en déployant une dextérité et une « persévérance qui rendirent à la fin son pouvoir « incontesté et qui élevèrent l'État au faîte de la

(1) Tome II, page 157.

« grandeur. Deux hommes d'église illustrèrent ainsi « la faiblesse d'un prince majeur et l'enfance d'un « prince mineur, remplissant la tâche que le besoin « du pays exigeait de la couronne, mais qui était au- « dessus de la volonté ou de l'âge du roi. L'Église « formait alors les grands politiques : elle dévelop- « pait la valeur propre de l'homme et y ajoutait la « force que donnait l'éminence du rang. Mazarin « avait coutume de dire que *quand on a le cœur on a « tout.* Il s'assura dès lors du cœur de la régente. « Richelieu s'était adressé au bon sens de Louis XIII, « qui avait reconnu son indispensable utilité ; Ma- « zarin s'appuya sur la passion d'Anne d'Autriche, « qui ne put jamais consentir à se séparer de lui. « Pour gouverner, l'un s'imposa, l'autre se fit aimer.

« Mazarin avait l'esprit grand, prévoyant, inven- « tif, le sens simple et droit, le caractère plus souple « que faible et moins ferme que persévérant. Sa « devise était : *Le temps et moi.* Il se conduisait, « non d'après ses affections ou ses répugnances, « mais d'après ses calculs. L'ambition l'avait mis « au-dessus de l'amour-propre, et il était d'avis de « laisser dire, pourvu qu'on le laissât faire. Aussi « était-il insensible aux injures et n'évitait-il que « les échecs. Ses adversaires n'étaient pas même des « ennemis pour lui : s'il se croyait faible, il leur cé- « dait sans honte ; s'il était puissant, il les empri- « sonnait sans haine. Richelieu avait tué ceux qui « s'opposaient à lui ; Mazarin se contenta de les ren- « fermer. Sous lui, l'échafaud fut remplacé par la

« Bastille. Il jugeait les hommes avec une rare pé-
« nétration, mais il aidait son propre jugement du
« jugement que la vie avait déjà prononcé sur eux.
« Avant d'accorder sa confiance à quelqu'un, il de-
« mandait : Est-il heureux? Ce n'était point de sa
« part une aveugle soumission aux chances du sort;
« pour lui, *être heureux* signifiait avoir l'esprit qui
« prépare la fortune et le caractère qui la maîtrise.
« Il était incapable d'abattement et il avait une con-
« stance inouïe, malgré ses variations apparentes.
« Résister dans certains cas et à certains hommes
« ne lui paraissait pas de la force, mais de la mala-
« dresse. Aussi ce qu'il cédait c'était pour le re-
« prendre, et lorsqu'il partait c'était pour revenir.
« Un de ses spirituels antagonistes, La Rochefou-
« cauld, a dit de lui, *qu'il avait plus de hardiesse dans*
« *le cœur que dans l'esprit, au contraire du cardinal de*
« *Richelieu, qui avait l'esprit hardi et le cœur timide*. Si
« le cardinal de Richelieu, qui était sujet à des accès
« de découragement, était tombé du pouvoir, il n'y
« serait pas remonté; tandis que Mazarin, deux fois
« fugitif, ne se laissa jamais abattre, gouverna du
« lieu de son exil, et vint mourir dans le souverain
« commandement et dans l'extrême grandeur (1). »

Somme toute, ce second volume nous paraît encore supérieur au précédent. Il n'est pas d'une portée moins haute en science et en pensée, et il est plus simplement quoique aussi noblement écrit. Les sentiments et les principes sont au niveau des idées,

(1) Tome II, page 455.

et la philosophie de l'histoire n'est pas ici du fatalisme. Si l'auteur n'exprime pas, il suggère du moins une pensée sans laquelle l'histoire n'a point de conclusion : c'est que tout dans l'univers, excepté le cœur de l'homme, est disposé pour le triomphe de la vérité ; c'est que les choses sont plus fortes que les hommes, et les traînent comme à reculons vers le but qu'ils voudraient éviter ; c'est que la société, tout imparfaite qu'elle est, est moins imparfaite et toujours plus avancée que la plupart des individus dont elle se compose ; c'est que l'homme est toujours en arrière de son œuvre, précisément parce que son œuvre ne lui appartient pas ; et qu'enfin si la perfectibilité est la loi de la société, la conversion est celle de l'individu.

De tous les faits rappelés dans ce volume, aucun ne restaure l'âme et n'éclaire l'esprit comme celui-ci, que nous livrons, en finissant, à la méditation de nos lecteurs : « Ce roi (Louis IX), qui était le plus reli-
« gieux et le plus juste des hommes, et qui, dans le
« cours d'une longue vie, ne manqua pas une seule
« fois à la loi morale du christianisme suivie dans
« toute sa rigidité, profita de l'accroissement de sa
« puissance, du respect et de la confiance sans bornes
« qu'il inspirait, pour opérer des réformes appro-
« priées au nouvel état de la France (1). »

Qui est-ce qui disait donc : La rigueur des principes et une volonté sainte sont nécessairement en désaccord avec la force des choses?

(1) Tome II, page 170.

XIII.

MERLE D'AUBIGNÉ.

Histoire de la Réformation du seizième siècle.

Tome II. — 1837.

I. — *De l'impartialité historique et de ses conditions.*

Il n'y a pas longtemps encore qu'on représentait le parfait historien sous la notion d'un homme qui n'appartient à aucun pays, à aucune classe, à aucune religion. Il eût été plus court et tout aussi raisonnable d'exiger qu'il n'appartînt point à l'humanité. L'historien tel qu'on le concevait n'était point un homme; ce qu'on voulait qu'il fût, je l'ignore; ce qu'il y a de sûr, c'est que cet historien ne s'est point trouvé, et que, s'il se trouvait, l'histoire n'y gagnerait rien.

Un homme étranger à tous les intérêts humains serait par là même privé de l'intelligence des choses humaines. Sans la sympathie, l'intelligence est bien souvent impossible; l'intelligence, en bien des cas, n'est que du sentiment. « Dans les questions mo-« rales, dit Mackintosh, la raison dépourvue de sen-« sibilité ne peut faire de découvertes, faute de ma-

« tériaux. » L'esprit qui raisonne et conclut n'est rien sans l'âme qui devine. Ses révélations sont les données sur lesquelles la raison opère. Comment comprendre le citoyen à moins d'être citoyen, le croyant si l'on ne croit à rien, l'homme, en un mot, si l'on n'est homme?

L'histoire des hommes est l'histoire d'âmes humaines; or l'âme seule peut comprendre l'âme. On ne peut donc se représenter l'historien comme une intelligence impassible : l'historien doit être un homme tout entier. Et l'on se tromperait même en croyant que l'amour abstrait de la vérité peut lui tenir lieu de tous les autres sentiments humains. L'amour de la vérité ne saurait exister dans l'homme à l'exclusion ni en l'absence des autres sentiments humains. Celui qui a cette passion en a nécessairement d'autres. La moralité humaine n'est pas la combinaison fortuite d'éléments indépendants; toutes les vertus tiennent à un principe, et ne sont à leur racine qu'une même vertu. Mais il y a plus : l'amour de la vérité est, de tous ces éléments, celui qui peut le moins se concevoir isolé. Il suppose la préexistence de beaucoup d'autres. Il est comme le dernier résultat, l'émanation la plus pure, le parfum le plus exquis d'une âme qui n'a pas fait entre les vertus un choix arbitraire, mais qui les embrasse toutes, sinon dans un égal amour, du moins dans un égal hommage, d'une âme qui aime *la vertu*. L'amour de la vérité n'est pas, en principe, autre chose que l'amour de la vertu, de même que l'amour de la

vertu n'est autre chose que l'amour de la vérité pratique. Il faut donc à côté, ou plutôt à la base de l'amour de la vérité, supposer d'autres affections, des affections pures sans doute, mais humaines en tout cas. Or, comme des affections supposent des objets, l'amant de la vérité a commencé par aimer quelque chose de moins abstrait. Homme, il a dû porter dans son cœur d'homme une patrie, une famille, un Dieu. J'ai ajouté un Dieu, ne concevant pas qu'un homme sans Dieu soit un homme. Ces affections, dira-t-on, sont autant de préjugés et de préventions : j'y consens ; mais sans ces préventions et ces préjugés, l'homme ne serait pas capable de cet amour de la vérité qu'on demande de lui. Je veux bien convenir que ces différents amours tranchent ou compromettent, pour lui, plus d'une question ; que c'est, le plus souvent, à la vérité réalisée, concrète, que s'adresse son hommage ; qu'il y aura dans ses recherches trop de pressentiment ; que souvent il s'imaginera chercher ce que par le fait il a trouvé : en sorte que ces mêmes propriétés morales, sans lesquelles l'amour de la vérité n'existerait pas, semblent, par une contradiction étrange, l'exclure dans certains cas. Tout cela peut se rencontrer vrai ; mais ce qui l'est plus constamment, c'est que des affections honnêtes sont une meilleure garantie de candeur que l'absence de toute affection ; absence impossible d'ailleurs et inconcevable, car l'âme ne se conçoit pas sans quelque passion bonne ou mauvaise ; l'âme, dont l'essence intime échappe à toute

définition, ne révèle son existence que par l'activité, et l'activité de l'âme, c'est le sentiment.

Il ne reste donc de choix qu'entre les bonnes et les mauvaises affections. Les unes ou les autres animeront inévitablement l'historien. A chaque histoire que je lis, je le sais d'avance ; et c'est pourquoi rien, chez un historien, ne m'inspirera plus de défiance que la prétention affichée d'impassibilité. Tout historien qui, d'entrée, pour prendre une position plus haute, se place en dehors de l'humanité, m'annonce involontairement que telle passion qu'il ne veut pas m'avouer, et que peut-être il ne s'avoue point à lui-même, sera la secrète inspiration de son travail. Sa froideur n'est nullement pour moi un gage d'impartialité ; et j'en attends davantage de l'homme qui a une affection, ou même un parti. Je le veux honnête homme, mais homme ; s'il l'est, il comprendra l'homme et me le fera comprendre, mieux que cet historien qui se dit impartial, et qui n'est qu'étranger aux plus saintes préoccupations de l'humanité, sans être pour cela étranger aux passions humaines.

Flétrissons hautement l'esprit de parti, qui frappe de stupidité les plus grandes intelligences et couvre d'un triple airain les cœurs les plus affectueux ; convenons encore, à la confusion de la nature humaine, que chez les plus saints défenseurs des convictions les plus saintes, la parfaite candeur est infiniment rare ; avouons même que, dans les apologies des opinions, il y a peu d'erreurs entièrement

innocentes : mais ne demandons pas l'impossible et le contradictoire; n'attendons pas l'amour de la vérité d'une âme étrangère à tous les amours : acceptons les charges de notre nature avec ses bénéfices. Croyons qu'un haut degré de candeur est compatible avec des affections vives et des convictions du cœur, et même qu'elle les suppose. Un homme de science et de probité, l'illustre Schleiermacher, a déclaré « que l'exégèse, traitée sans un véritable « intérêt théologique et chrétien, est aussi vaine « qu'elle le serait sans l'esprit et l'art philologi- « ques. » L'histoire n'est-elle pas l'exégèse des faits? et l'histoire de la Réformation n'est-elle pas soumise à des conditions analogues?

On ne l'écrira bien qu'avec une plume honnête et loyale; mais sur ce grand événement du seizième siècle la sympathie a des renseignements particuliers; l'intelligence intime de certaines choses n'appartient qu'à elle; il est bon que l'histoire des réformateurs nous soit une fois donnée par des hommes qui vivent de la même vie morale, qui respirent le même air, et qui soient du seizième siècle sans cesser d'être du nôtre. Il y a du danger dans ce point de vue; mais il y en a partout; et nous sommes réduits, ce me semble, à choisir entre les dangers. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, en des matières où le cœur a une grande part, l'intelligence ne se sépare point de l'amour. « C'est l'amour, dit Nicole, qui « anime nos pensées et qui les approche de nous. « Un palais vu de loin est comme une masse con-

« fuse; mais en s'en approchant on distingue les « objets, on aperçoit des colonnes, des ordres d'ar- « chitecture. Quand nous voyons les choses sans « amour, nous ne les voyons que de loin. »

M. de Maistre, qui trouve Pascal bon à consulter quand il ne plaide pas pour ses amis de Port-Royal, prétend que, lorsqu'il vient à parler d'eux, « c'est comme s'il ne disait rien. » Ce jugement repose sur un principe que je ne puis accepter: je crois qu'il faut écouter ceux qui parlent de ce qu'ils aiment, et les écouter même avec un intérêt particulier. Il serait singulier qu'un incrédule et un catholique fussent admis à écrire l'histoire de la Réformation, à titre précisément d'adversaire et d'indifférent, comme si la haine était une lumière, comme si l'indifférence supposait l'impartialité et garantissait l'intelligence, elle qui n'est, à le bien prendre, qu'une prévention en dehors de toutes les autres: et l'amour, le vrai confident, le conseiller intime de l'œuvre, seul ne serait point écouté! Écoutons-le, non lui seul sans doute: il peut être exclusif; il est sujet à méconnaître que toute œuvre est complexe, et que toute révolution est le résultat de plusieurs forces sans parenté, que le cours des temps a fait rencontrer sur un même point; encore une fois, ne l'écoutons pas seul: mais gardons-nous encore plus de nous priver de son témoignage; et, au contraire, mettons-le sans hésiter au premier rang de nos informateurs.

Après cela, je conviendrai que l'idée d'une his-

toire normale et définitive, sur laquelle il n'y ait plus à revenir, est une idée chimérique; il faudrait, pour l'écrire, un homme qui ne se trouve pas, un homme abstrait, sans nom propre, sans origine, sans individualité, désaffectionné de tout, sinon de la vérité abstraite. Il est clair que nous aurons dix Iliades avant une histoire pareille. Il y a, dans le domaine de l'art, des œuvres définitives. L'art qui crée, l'histoire qui juge, ne sont pas dans les mêmes conditions. La poésie n'est comptable de ses inventions qu'à la nature humaine. Elle n'a pas à se détacher des affections dont elle vit, dont elle est née. Elle ne demande pas au poëte de laisser au logis, pour la suivre, une partie de son être : elle emporte avec elle l'homme tout entier. C'est l'empreinte de l'homme tout entier, réel, concret, qu'elle donne à ses fictions; fictions qui, à bien dire, n'en sont pas; fictions plus vraies que l'histoire : car l'histoire est toujours le jugement d'une intelligence individuelle appliqué à des faits qui la débordent; et dans la poésie, le poëte ne se mesure, pour ainsi dire, qu'à lui-même. On ne refait pas l'Iliade; mais il n'y a pas de chef-d'œuvre historique qui ne demande à être refait; chacun d'eux n'est achevé, n'est irrévocable que comme poëme; en sorte que la même chose en fait tout ensemble une œuvre transitoire et une œuvre immortelle. En passant à travers plusieurs historiens comme à travers plusieurs filtres successifs, l'histoire d'un fait s'épure et s'éclaircit; de leurs jugements individuels modifiés se tire len-

tement un jugement collectif, celui du siècle : mais il ne faut pas oublier que le siècle encore est une sorte d'individu, qui porte dans l'explication des choses passées ses passions, ses intérêts et ses systèmes. Tout cela tend à faire voir qu'on ne doit pas chercher dans les ouvrages historiques une justesse absolue; mais il y a une méthode, il y a des précautions, dont l'usage, toujours plus général et plus approuvé, imprimera aux productions de ce genre un degré de candeur et d'autorité très propre à encourager à l'étude de l'histoire.

L'auteur de l'histoire que nous annonçons est l'historien de ce qu'il aime. Réformé, il retrace les souvenirs de la Réformation, il en relève la grandeur, il en fait ressortir la beauté. Cela pourra prévenir quelques personnes contre cet ouvrage; mais, au lieu de s'inquiéter de voir les annales de la Réformation retracées par un réformé, ne faut-il pas plutôt se réjouir de les voir écrites par un chrétien ? Je dis même que ceux qui se placeront dans un point de vue tout scientifique devront être les premiers à s'en réjouir. On a tant vu, tant relevé dans cette grande révolution du seizième siècle ses causes politiques et ses résultats sociaux ; on s'est tant appliqué à retourner ce qu'on appelle *le dessous des cartes;* on a si facilement supposé que le zèle religieux, que les besoins spirituels, ne furent que les mots d'ordre arbitraires d'intérêts d'une tout autre nature, des faiblesses dont profitèrent les hommes forts ! N'est-il pas temps que ces faiblesses se dé-

fendent ou du moins se produisent par la voix des hommes qui les partagent; qu'on sache à quel point ce sont des faiblesses; si elles n'habitent point dans l'âme à côté de quelque force; si tout est infirmité dans l'être qui les accueille; qu'on sache enfin à quelle profondeur de l'âme humaine se trouvent ces préoccupations, comparativement au reste de nos affections et de nos intérêts; en d'autres termes, si le mobile purement religieux joue dans la vie des individus et des peuples un rôle aussi subalterne qu'on l'imagine, ou si, logé au plus profond de la vie intérieure de tous, il se tient prêt à se reproduire dans toutes les occasions, à se mêler en maître dans toutes les questions, à tout déterminer quoique en secret, et à tout conclure bien qu'à la longue?

Je conçois que le philosophe honore de peu d'attention une histoire chrétienne de la Réformation, écrite dans un pur esprit d'ascétisme; mais quand la science et le talent se réunissent, comme dans l'ouvrage de M. Merle, à l'affection chrétienne, cette dernière circonstance doit recommander un tel ouvrage, même sous le rapport philosophique. J'ajouterai que l'intérêt de la chronique se mêle à celui de l'histoire dans un livre écrit sous cette inspiration. Les événements du siècle de Luther n'ont pas la même date pour un tel historien que pour d'autres; ils n'ont pas trois siècles; ils lui sont toujours frais et nouveaux; la rouille ne prend jamais sur des faits sans cesse maniés avec un respectueux amour;

rien n'a vieilli, rien ne s'est usé; l'événement de la veille ne retentirait pas plus distinctement dans l'âme du narrateur : il s'informe des détails, et des plus petits, avec tout l'intérêt, toute la filiale curiosité que pourrait exciter une aventure de famille; il fait revivre les existences personnelles et les relations privées; il tire l'histoire de la biographie, fait palpiter dans les cœurs tous les événements, prend ses héros au berceau, les suit dans l'ombre de leurs vieilles demeures, les cherche dans leurs lettres familières, dans les libres épanchements de la conversation intime; puis, de cette affectueuse étude des détails, étend ses regards sur le siècle et sur l'humanité, les élève jusqu'à la hauteur des desseins éternels, étudie la méthode de la Providence dans l'enchaînement des faits, rassemble au foyer de quelques puissantes individualités toutes les forces et toutes les tendances de l'époque, montre le siècle entier réfléchi en un Luther, un Érasme, un Mélanchton; enfin, d'une main ferme, incline tout un monde et en fait rouler tout le poids, idées politiques, état social et industriel, mœurs et passions nationales, vers le seul intérêt qui soit absolu et éternel.

M. Merle d'Aubigné, chrétien, réformé, ministre du culte évangélique, théologien enfin, avait donc droit et vocation à écrire le livre qu'il a écrit. Aucune de ces qualités ne doit former un préjugé contre lui; et quiconque lira son ouvrage aura la preuve de fait de ce que nous venons d'énoncer en

principe. On y trouvera, plus que dans la plupart des livres sur le même sujet, cette qualité que le mot français d'*impartialité* ne désigne qu'incomplétement et d'une manière négative, cette *Vielseitigkeit* dont les Allemands étaient dignes de trouver le nom, cette intelligence percée à jour qui reçoit des clartés de tous les points de l'horizon, et qui se laisse traverser en tous sens par la lumière. Il faut sans doute faire la part de l'époque où ce livre paraît. Avec les mêmes dispositions morales, il n'eût pas été écrit de même il y a soixante ans. Si les progrès de la science n'ont pas rendu l'équité plus chère en principe, ils ont rendu de fait l'iniquité plus difficile. Il y a des prétentions qui ne se peuvent plus soutenir, des choses qui ne peuvent plus se dire. Une grande révolution s'est doucement accomplie. Secouant l'importun souvenir des injustices réciproques, ce qu'il y a de purement chrétien dans chacune des deux communions se cherche et se salue avec amour; on se tient mieux compte les uns aux autres des difficultés et des écueils du passé; on entend réciproquement raison sur bien des hommes et bien des choses; Bossuet n'est plus, aux yeux de tous les protestants, l'apôtre d'un double despotisme, ni Luther, dans l'opinion des catholiques éclairés, « un moine envieux et barbare; » maint catholique accorde un intérêt fraternel aux *prêches du désert*, maint protestant sait trouver dans les monastères catholiques de quoi admirer et bénir. Ni d'une part ni de l'autre, on ne peut tout ap-

prouver; mais ce que Dieu toléra, peu s'en faut qu'on ne le tolère aussi : on prend son parti de la marche pénible et laborieuse que la sagesse de Dieu a préférée; jusque dans les abus, on cherche les vestiges du bien passé ou les semences du bien à venir; on sent, avec l'esprit d'abord, avec le cœur ensuite, que l'indulgence n'est que justice. Ces observations s'appliquent particulièrement au livre de M. Merle; et ce n'est pas pour en fournir la preuve complète qui exigerait des citations nombreuses, mais pour en donner des exemples, que je transcrirai deux passages de son livre, l'un sur l'Église romaine en général, l'autre sur les monastères :

« Rendons quelque honneur à cette Église du « moyen âge, qui succéda à celle des Apôtres et « des Pères, et qui précéda celle des Réformateurs. « L'Église demeura l'Église, bien que déchue et « toujours plus captive. C'est dire qu'elle fut tou- « jours l'amie la plus puissante de l'homme. Ses « mains, quoique liées, purent encore bénir. De « grands serviteurs de Jésus-Christ répandirent, du- « rant ces siècles, une lumière bienfaisante; et dans « le plus humble couvent, dans la plus obscure pa- « roisse, il se trouva de pauvres moines et de pau- « vres prêtres pour soulager de grandes douleurs. « L'Église catholique ne fut pas la papauté. Celle-ci « eut le rôle d'oppresseur, et celle-là celui d'oppri- « mée. La Réformation, qui déclara la guerre à l'une, « vint délivrer l'autre. Et il faut le dire, la papauté « elle-même fut quelquefois, dans les mains de Dieu

« qui fait sortir le bien du mal, un contre-poids « nécessaire à la puissance et à l'ambition des « princes (1). »

« Les cloîtres cachaient souvent des vertus chré- « tiennes qui y croissaient en silence, à l'ombre « d'une salutaire obscurité, et qui, exposées aux « regards du monde, en eussent fait l'admiration. « Ceux qui possédaient ces vertus, ne vivant qu'a- « vec eux-mêmes et avec Dieu, n'excitaient pas l'at- « tention; et souvent même, ignorés du modeste « couvent où ils étaient renfermés, leur vie n'était « connue que de Dieu..... Si l'un de ces hommes se « trouvait appelé à une place éminente, il y dé- « ployait des vertus dont l'influence salutaire se fai- « sait longtemps et au loin ressentir..... Plusieurs « étaient réveillés par cette lumière. Ainsi ces âmes « pieuses se propageaient de génération en généra- « tion, et on les vit briller comme des flambeaux « isolés dans les temps mêmes où les cloîtres n'é- « taient souvent que les impurs réceptacles de pro- « fondes ténèbres (2). »

L'esprit chrétien et l'esprit de science ont donc concouru à faire du livre de M. Merle une des histoires les plus loyales et les plus largement conçues du grand événement de la Réformation. Mais sans doute je pousserais cette louange au delà du vraisemblable, si je prétendais qu'aucune trace de préoccupation ne s'y laisse apercevoir. L'auteur lui-même, j'en ai la confiance, me saurait peu de gré de lui

(1) Livre I, § II. (2) Livre II, § IV.

décerner sur ce point des éloges sans restriction. Comme d'autres ont à se défier de leurs haines, il peut avoir, lui, à se défier de ses affections. Et dans l'histoire de deux partis, à l'un desquels l'historien appartient de cœur, comment un excès de sévérité envers les uns ne correspondrait-il pas à un excès d'admiration pour les autres? Ainsi, une sorte de haine, intellectuelle du moins, devient le contre-coup de l'amour. C'est la condition de notre nature, et le difficile détroit où doit passer l'historien : sans une âme d'homme, sans une âme sympathique, il ne saurait écrire l'histoire ; mais ses sympathies elles-mêmes deviennent des piéges! Ici les plus forts eux-mêmes sont faibles, et les plus inflexibles dévient. Nous avons donc des observations à soumettre à M. Merle sur les jugements et les représentations de ce deuxième volume; mais qu'il nous soit permis avant tout de rendre justice à l'élévation des vues générales qui dominent l'ouvrage entier. Si nous avons quelque chose à reprendre aux jugements de l'auteur sur les faits particuliers et sur les individus, nous ne pouvons que souscrire au jugement qu'il porte sur l'œuvre religieuse du seizième siècle, envisagée dans son ensemble.

II. — *Caractère essentiel de la Réformation religieuse du seizième siècle.*

C'est de l'ouvrage entier de M. Merle que nous devons attendre la solution du problème que soulève le grand fait de la Réformation, je veux dire la

définition même de l'événement ou de l'œuvre. Mais l'auteur n'a pu se dispenser de nous offrir, à l'entrée même de son travail, cette solution, qui est, à proprement parler, sa bannière. Déjà le titre de son livre la fait pressentir en partie. C'est de la Réformation *du seizième siècle* qu'il écrit l'histoire. La Réformation ne fut donc pas étrangère à d'autres époques. Le principe qui la fit éclater au seizième siècle était depuis longtemps présent et agissant dans l'Église. La soulevant de loin à loin, mais à chaque fois retombant sous le poids, il ne put qu'à cette époque faire éclater les couches redoublées dont il était couvert, et se faire jour au dehors. Son succès est de cette époque, sa présence est de tous les temps. La Réformation, comme principe, est en permanence dans l'Église, comme le christianisme. Ce sont les idées fondamentales du christianisme considéré à la fois comme religion individuelle et comme établissement, qui redemandent constamment leur place. En deux mots, c'est le christianisme lui-même, se restaurant spontanement et par ses propres forces. En sorte que, aujourd'hui même, quelle que soit l'importance de l'evenement du seizième siècle, la Réformation est encore une chose à faire, une chose qui se refera perpétuellement, et à laquelle Luther et Calvin n'ont fait que preparer un chemin plus uni et une porte plus large. Ils n'ont pas, une fois pour toutes, réformé l'Église, mais affermi le principe et posé les conditions de toutes les reformes futures.

Telle est l'idée de M. Merle d'Aubigné. Deux principes, l'un relatif au culte, l'autre à la doctrine, constituent l'état normal de l'Église ; et leur oubli est, pour elle, la source de tous les abus et de tous les maux : le premier est le contact immédiat de toute âme avec la source divine de la vérité, le second est la doctrine du salut par grâce appliqué à l'homme par le moyen de la foi.

Ces deux principes, immuables, immortels, avec lesquels on est dans les vrais termes du christianisme, hors desquels le christianisme s'évanouit, ces deux principes, incessamment attaqués par les passions humaines, incessamment défendus par leur propre vérité, vivent dans le monde dans un état perpétuel d'agonie. Le christianisme, de même que son divin chef, a une *passion,* aussi longue que son existence : ou, si l'on veut, sa vie est une suite de résurrections. Il a toujours vécu, parce que toujours ces deux principes, bien que méconnus et altérés, ont existé dans son sein ; parce que chez ceux-là mêmes qui semblaient s'en être déclarés les adversaires, ils ont eu de secrets et d'involontaires partisans ; parce que tout ce qu'il y eut jamais de religieux, soit catholique, soit protestant, a maintenu, sinon en principe, du moins en fait, une partie de chacune de ces vérités ; parce que, dans ce sens, toute âme chrétienne a été réformée, étant impossible d'être chrétien sans un commerce immédiat avec l'Esprit Saint, et sans l'abjuration de tout droit au salut et de toute capacité d'y parvenir sans Dieu.

Partout où il y a eu de la piété, il y a eu par là même une semence de réforme et de protestantisme, je ne dis pas de la réforme et du protestantisme du seizième siècle; j'écarte toute idée historique; je prends les choses dans leur plus haute généralité; et, sous ce point de vue, je fais place parmi les réformés aux Bernard, aux François de Sales et aux Bossuet. Mais gardons-nous de méconnaître que ces grands hommes et tant d'autres, qui furent chrétiens et par conséquent réformés, n'ont pas laissé, dans un sens plus particulier, de porter dommage aux deux grandes idées du christianisme et de la Réforme. Il est important de distinguer entre l'homme et le docteur; et plût à Dieu que le fait inverse ne se présentât jamais! Des hommes chrétiens, mais qui, sur ce point, ne le furent pas assez, ont affaibli dans leurs enseignements ces mêmes principes, dont néanmoins leur âme vivait; ils n'étaient personnellement chrétiens qu'à ces deux conditions, et ils ne les ont pas posées, et ils les ont même combattues. Il ne nous appartient pas de les accuser; il nous conviendrait mieux de chercher dans les circonstances l'explication et l'excuse de leur conduite. Toute vérité complète a deux faces, du moins en religion; car la religion est essentiellement la médiatrice qui ramène à l'unité toutes les dualités de l'existence humaine; et par là même qu'elle les concilie, elle les avoue. Toute vérité se compose de deux vérités unies par un mystère; l'abus de l'une provoque l'abus de l'autre; le catho-

licisme et le protestantisme, à les considérer comme des moitiés de vérité, se suscitent, s'engendrent mutuellement, et c'est ainsi que, même en faisant abstraction de toute passion et de tout intérêt, on peut concevoir que les deux dogmes dont nous parlons aient été formellement combattus par des hommes pieux. La faiblesse humaine nous fait comprendre que ceux qui ont cru voir dans la Réformation les germes de l'individualisme et de l'antinomisme, se soient jetés dans un autre excès, en exaltant à la fois l'autorité de l'Église et l'importance des œuvres. Ils n'ont pas vu, chose étonnante! que le *mérite* du christianisme, si l'on ose parler ainsi, est précisément d'avoir fait présent au monde des deux idées opposées : car il n'y avait de religion pour l'humanité qu'à condition, d'une part, que l'homme cessât, quant aux croyances, d'être l'esclave de la glèbe, et de l'autre, qu'il renonçât au chimérique espoir de se faire à soi-même l'aumône du salut. Sous des noms différents, l'autorité de l'Église et le mérite des œuvres étaient des préjugés du vieux monde, que Jésus-Christ est venu dissiper; et l'anti-réformisme se rejoint, par-dessus la croix, aux doctrines de l'Égypte, de Rome et d'Athènes.

Il est sensible, d'après les détails fournis par l'introduction de M. Merle, que tout ce qu'il y a eu d'éminent dans l'Église catholique des vieux âges l'a été par l'attachement aux deux dogmes de l'alliance nouvelle; et tout porte à supposer que plusieurs de ceux qui les ont attaqués plus tard dans la doctrine

dite réformée, en eussent été, quelques générations plus tôt, les partisans et les défenseurs. Il n'y a rien d'absurde à admettre qu'au seizième siècle Bossuet, comme tant de religieux et de prêtres éminents de cette époque, se fût associé aux vœux et aux efforts de Luther. Il est tout aussi naturel qu'au dix-septième siècle il ait été ce que nous le voyons être.

Mais de ces deux idées, l'une spirituelle et l'autre ecclésiastique (nous pouvons bien les désigner ainsi), laquelle devait, au seizième siècle, prendre l'initiative et donner l'impulsion? A vue de pays, un esprit du dix-neuvième siècle répondra : C'est la seconde. Il est dans la direction de nos idées actuelles de faire dépendre l'âme, et, pour ainsi dire, de la faire provenir de la société, et de demander compte à l'état social de ce qu'il y a d'intime dans la pensée. Le moyen âge voyait ou sentait différemment. Il a tiré, je l'avoue, des conséquences effrayantes du principe qu'il avait adopté; mais ce principe était élevé et grand. Il procédait de la pensée à la réalité, de l'âme à la matière, des doctrines aux arrangements sociaux. L'âme n'avait pas encore déserté ses profondeurs pour vivre à sa surface; les rapports de l'être humain avec l'invisible et l'infini étaient encore une réalité, et la plus puissante, et, de l'aveu de tous, la plus considérable. Volontiers et souvent, l'action extérieure jaillissait de cette source profonde; et la décision de ces questions intimes passait pour un intérêt très positif, digne de plus d'un sacrifice. Le danger n'est pas loin, je l'avoue : quand

on est persuadé que la pensée a droit de souveraineté sur le monde, au lieu de la laisser se faire sa part, on peut vouloir la lui faire, et imposer à la société, aux consciences, aux individualités, quelques théorèmes métaphysiques : l'intolérance religieuse trouvera un complice dans cette tendance; mais cette tendance ne révèle pas moins, dans l'époque, un caractère spiritualiste qu'il faut admirer.

Aussi les essais de réformes dont le moyen âge est semé, quel que soit d'ailleurs le caractère de chacune, se rattachent immédiatement à quelque vue de religion ou de morale ; et la question d'autorité ne se présente à l'ordinaire qu'en seconde ligne, lorsque, la première étant résolue, on veut faire place dans le monde des faits à la solution qu'on croit avoir trouvée. C'est dire que le but apparaît avant le moyen, le fond avant la forme : le but, le fond, pour l'âme humaine, c'est sa vie intérieure, sa condition par rapport à Dieu, son avenir; le moyen et la forme, c'est la liberté. Mais il est difficile de faire entrer dans l'esprit des sages de notre époque une vérité si simple, parce qu'elle est de sentiment, et qu'un sentiment ne se prouve pas plus qu'il ne se réfute.

Le livre de M. Merle d'Aubigné montre clairement, quoique sans intention peut-être, que la question d'autorité fut traitée assez mal des deux parts dans les débats suscités par la Réformation. Au point de vue de notre temps, tout fut superfi-

ciel dans cette discussion. Il est certain, si nous portons par supposition le débat dans notre époque, laissant d'ailleurs Luther tel qu'il était, qu'un catholique savant aurait bon marché de lui. Mais qu'est-ce qu'en résulterait? et qu'est-ce qu'en fût résulté alors? Tout, si la logique des idées coïncidait avec celle des faits; rien, si cet accord n'existait pas. Le raisonnement n'est puissant dans la vie que par la vie elle-même; il détermine moins qu'il n'est déterminé; de longues discussions peuvent ne rien terminer; la conclusion appartient à une autorité moins abstraite. C'est peu de chose, en certaines matières, que d'*avoir raison,* si l'on n'a *la raison* du temps et des choses. Les deux logiques, des idées et des faits, également fières, également impérieuses, courent sur deux lignes parallèles, en se moquant l'une de l'autre. En choses morales, l'état moral décide de tout. Certainement Luther fut faible sur la controverse de l'autorité; mais les forces vives auxquelles il faisait appel remplacèrent pour lui de meilleurs arguments. Si la Réformation eût dépendu du résultat authentique d'une conférence sur l'autorité, la Réformation ne se fût point faite. Mais toute la discussion, si l'on peut s'exprimer ainsi, fut enlevée par quelques mots puissants. Les mots de grâce, de Parole de Dieu, disaient tout aux hommes de cet âge, et l'autorité, qui semblait donner un démenti à des vérités qui se recommandaient à la conscience, l'autorité fut jugée par ce seul fait, et sans retour. Quand le *besoin* de liberté

se fit sentir, il parla plus haut que tous les raisonnements; il n'eût pu trouver d'efficace réfutation que dans le besoin d'ordre : c'est entre deux sentiments, entre deux réalités, que le débat était ouvert : celui auquel les circonstances donnaient le plus de force l'emporta pour lors.

Tout ceci se résume admirablement dans la personne de Luther, et l'un des mérites principaux de l'ouvrage de M. Merle, c'est d'avoir mis en pleine lumière, que le point de départ de Luther fut exclusivement religieux, quoi qu'en disent ses adversaires qui le lui refusent, et certains de ses partisans qui prétendent l'en disculper. Après les faits qu'a rassemblés M. Merle, il est impossible de nier que l'œuvre de Luther sortit des besoins les plus intimes, des sentiments les plus solitaires de son cœur; que la soif de la grâce et du salut disposa de sa vie entière, et que l'activité du réformateur eut pour principe la conversion de cœur de l'individu. Les combats intérieurs d'un pauvre moine, l'agonie morale renfermée dans le secret de sa cellule, ces élans d'une âme brisée vers la grâce régénérante, toute cette œuvre obscure et muette est le type et la personnification de l'œuvre éclatante du seizième siècle, et, comme le dit M. Merle, « la connaissance « de la réformation qui s'opéra dans le cœur de « Luther donne seule la clef de la réformation de « l'Église (1). » Il faudrait refuser au cœur humain toute noble capacité, il faudrait, de plus, mécon-

(1) Livre I, § I.

naître l'époque, pour ne pas comprendre que la hiérarchie d'une part, la scolastique de l'autre, ayant peu à peu soutiré tous ses sucs à l'arbre de la foi, il dut, avec ses branches, attirer du ciel la sève que la terre ne fournissait plus à ses racines. Il y avait d'immenses besoins spirituels et une immense disette : qui ne reconnaît pas ce fait ignore la nature humaine, ignore le seizième siècle ; et ceux qui, plus tard, ayant rencontré de la vie dans l'Église non réformée, n'ont pas senti la nécessité d'en sortir, ont oublié que cette vie n'y avait pas toujours existé, et qu'elle y avait été réveillée par le mouvement même contre lequel ils réclamaient. Des préventions héréditaires ne devraient pas leur faire méconnaître la vérité que M. Merle a rendue d'une manière si frappante : c'est que « la Réformation s'adressa au rationalisme « avant de s'adresser à la superstition (1). » Elle dut donc, sur cette simple enseigne (et l'enseigne ne mentait pas), attirer vers elle un grand nombre d'hommes pieux, et non-seulement les ignorants, mais les savants, non-seulement les audacieux, mais les prudents, et même les timides. Remarquez, à cette occasion, que c'est parce que l'œuvre se rattachait en principe aux besoins les plus fondamentaux et les plus universels de l'âme humaine, qu'elle put rassembler autour d'elle une précieuse variété d'éléments et d'instruments. Avant qu'il soit question de pape, de Rome, de liberté, de séparation ; avant que le schisme puisse être entrevu, vous

(1) Livre II, § XI.

voyez, sous les auspices d'un intérêt tout spirituel, se rassembler autour de Luther, s'engager, se compromettre d'avance, une foule d'hommes, très catholiques d'intention, mais surtout chrétiens, qui donnent des gages à une œuvre dont ils n'ont pas prévu la portée politique et sociale, et dont le côté moral leur était seul manifeste. Circonstance importante, qui témoigne aujourd'hui en faveur de l'œuvre, et qui alors lui fut d'une extrême utilité. Le vif et bouillant Luther se vit entouré, appuyé, modifié par des hommes doux et circonspects, pièces indispensables dans l'œuvre. C'est en parlant de l'un d'eux, de Staupitz, que M. Merle fait cette observation : « De tels hommes sont nécessaires : ils sont « comme ces matières délicates dont on enveloppe « les bijoux et les cristaux pour les garantir des se- « cousses du voyage. Elles semblent inutiles ; ce- « pendant sans elles, tous ces joyaux précieux « eussent été brisés et perdus (1). »

Il semble qu'il doive y avoir dans ces faits de quoi réconcilier, sinon avec l'œuvre du seizième siècle, du moins avec son principe générateur, les hommes candides de l'Église catholique. Mais ces mêmes faits ne devraient-ils pas parler en faveur de l'œuvre aux philosophes de bonne foi ? A notre avis, le caractère philosophique est fortement empreint sur cette œuvre religieuse, et précisément parce qu'elle fut religieuse. Je ne sais pas, je l'avoue, ce qui peut intéresser les philosophes, si la proclamation de la

(1) Livre II, § VII.

doctrine du salut par grâce, environné de ses riches corollaires, ne les intéresse pas. Ne voient-ils pas que c'est, philosophiquement parlant, la plus belle des conceptions? En dehors de cette doctrine, la morale n'a de choix qu'entre deux principes : la chimère de l'amour pur et la bassesse de l'obéissance mercenaire; principes insoutenables, incapables d'appuyer toute la vie de l'homme et d'envelopper toute sa nature. Ce que chacun de ces principes a de vrai (car il n'y a pas d'apparence que l'homme puisse inventer une erreur complète), se retrouve sain et sauf dans la doctrine du salut par grâce; les deux doctrines extrêmes s'y corrigent mutuellement, s'y complètent l'une l'autre, et disparaissent chacune dans l'unité qui les absorbe; l'obéissance et l'amour, la loi et la liberté, y trouvent une admirable conciliation, et la philosophie morale la seule base ferme qu'elle puisse avoir; en un mot, le problème de la *raison pratique* est résolu sans retour. Il est résolu par les faits, comme par la spéculation, parce que les faits nous manifestent dans le vrai chrétien l'alliance réelle des éléments jusqu'alors sans intelligence entre eux, l'intérêt, le devoir et l'amour. Pourquoi donc une Réformation, qui a été bien plutôt celle de la *morale* que celle de l'*Église*, intéresse-t-elle si peu nos philosophes, par ce côté du moins? Pourquoi ne veulent-ils, dans cette œuvre, voir en principe que la société, en résultat que la société encore? Pourquoi ne pas transplanter dans leur domaine tout l'arbre, au lieu d'en

détacher quelques rameaux, qui l'un après l'autre se flétrissent ?

Mais, qu'on soit philosophe ou qu'on ne le soit pas, je doute qu'on puisse lire sans intérêt, sans émotion, dans le livre de M. Merle, l'histoire de la jeunesse de Luther. Ici M. Merle a fait preuve de tact et de jugement, en s'effaçant lui-même devant son sujet, en retenant avarement pour Luther l'espace dont il eût pu disposer pour lui-même. Ce n'est plus le livre de M. Merle, c'est le livre de Luther. C'est Luther qu'on lit ou plutôt qu'on entend. Et comment peut-on assister à ces luttes spirituelles, où se révèlent à la fois un esprit si fort et un cœur si brisé, sans accorder, de quelque parti que l'on soit, une sympathie de frère à cet homme honoré de si nobles et de si poignantes souffrances ! Quel prélude au *Te Deum* de la Réformation que ce *De profundis* du premier des réformateurs ! Quel sanctuaire que cette cellule ! Quel avenir caché sous cet humble froc ! Quand est-ce donc que les yeux des hommes connaîtront et apprécieront la vraie grandeur ? Luther brûlant la bulle pontificale, Luther à la diète de Worms, fut grand sans doute ; mais cette grandeur s'élabora, pour ainsi dire, dans l'ombre du monastère d'Erfurt. A Erfurt, c'est Dieu qui est grand exclusivement !

Et cette grandeur ne s'est pas absorbée dans l'autre grandeur. Le point de départ de Luther a été son terme ; la glorification de la Bible et de la grâce a été « le commencement, le milieu et la fin » de

son œuvre. Vous retrouvez dans le champion des libertés de l'Église, dans le réformateur vieilli, les intimes préoccupations du jeune solitaire. Dans le même temps qu'il fait appel au public lettré, aux grands de la terre, il s'adresse aux humbles de ce monde en des écrits populaires, et leur parle de leur âme, de la Bible et du salut gratuit. Au milieu du tumulte des événements, en présence d'un monde qui s'ébranle à sa voix de dessus ses vieux fondements, il écrit à un ami obscur, « qu'il vou-« drait bien savoir ce que devient son âme. » Il ne faut pas même distinguer deux œuvres dans l'activité publique de Luther; à bien dire, il n'y en a qu'une. Comme tous les abus qu'il attaquait compromettaient la grande vérité qui avait allumé le phare de sa vie, toutes les vérités qu'il enseigne, il les jette, pour ainsi dire, dans cette flamme. « L'au-« torité seule infaillible de la Parole de Dieu, tel fut, « dit M. Merle, le premier et fondamental principe « de la Réformation (1). » Mais il ne faut pas oublier que cette *Parole* se résumait tout entière, aux yeux de Luther, dans la doctrine du salut gratuit; que cette doctrine, découverte par lui dans l'Évangile, l'obligea à faire un choix entre l'autorité de la Bible, reconnue de tous, et l'autorité extérieure qui donnait un démenti à la Bible; et enfin qu'enseigner cette vérité au peuple, c'était concentrer, fixer les regards sur la Bible qui la contient, et les détourner de tous les enseignements humains qui

(1) Livre II, § VII.

prétendaient ou s'ajouter ou s'opposer à la Parole de Dieu. Ces considérations nous ont retenu trop longtemps.

III. — *Trois années du seizième siècle.*

Il y a des années dans l'histoire où la volonté divine semble resserrer des siècles entiers. Les événements y affluent et s'y pressent, comme la matière électrique dans le nuage d'où la foudre doit s'élancer. Ceux qui ont vécu de telles années, éprouvent à la fois deux impressions : ils ont à la fois le sentiment d'avoir vécu très vite et celui d'avoir vécu longtemps ; tel fait qui, à toute autre époque, retentissant à l'aise dans le vide qui l'a suivi, fût demeuré longtemps frais et nouveau, cette fois, au contraire, tel qu'un coup de cloche dont la vibration est refoulée par un autre coup, est promptement absorbé par le passé, de sorte que, à peine consommé, il paraît déjà antique. On se rendra compte de cette impression en lisant le second volume de M. Merle d'Aubigné, volume qui, renfermant trois des plus pleines années dont l'histoire fasse mention, est par là même un des volumes les plus pleins et les plus substantiels qu'on puisse lire.

Et quand je parle d'événements, je prends ce mot dans un sens étendu. Je n'ai pas en vue les faits extérieurs seulement, les péripéties visibles. Le drame de ces trois années se compose encore d'autres éléments. On en pourra juger par l'inventaire approxi-

matif que nous allons faire des richesses de cette période.

Les événements proprement dits sont nombreux, variés, dramatiques, et plusieurs sont grands et magnifiques. Une imagination sensible, qui ne cherche dans l'histoire que l'intérêt du roman et de l'épopée, aura de quoi se satisfaire. La dispute de Leipzig, la bulle papale brûlée à Wittemberg, la diète de Worms, la captivité de Luther à la Wartbourg (et combien de faits intermédiaires pourrais-je citer!), offrent une abondante pâture aux amateurs du double merveilleux que présentent la vie humaine dans ses vicissitudes et l'âme dans le déploiement de sa force. Zacharie Werner, en tirant de ces événements la matière d'une tragédie, a fait voir qu'au moins une fois un théologien avait pu poétiquement valoir un conquérant ou un paladin. Et je ne dis rien encore des commencements de la Réforme suisse, drame qui, né de sa substance propre, est venu s'entrelacer dans le premier, et vers la fin de la période dont il s'agit, élargit et nuance le grand tableau de la Réformation du seizième siècle.

Mais il y a des événements d'une autre nature. C'en est un sans doute que la naissance ou la transformation d'une idée, et ce spectacle, qui s'adresse à l'intelligence, ne lui manque pas dans la mémorable période de 1519 à 1522. La Réformation renfermait plusieurs idées, qui devaient se faire jour successivement. Nous avons assisté, dans la cellule d'Erfurt, à la naissance de la première; nous l'avons

vue se développer dans Luther lui-même, et par Luther dans la conscience publique : c'est l'idée évangélique de la substitution d'un mérite étranger à l'impuissance de nos mérites; c'est le salut par la foi opposé au salut par les œuvres. Cette grande doctrine fut enseignée à Luther dans l'obscurité de sa solitude, avant même qu'il eût jeté un regard sur l'état de l'Église et sur la foi des peuples. Mais il semble que, tel qu'il était, l'hérésie pontificale lui eût enseigné de force cette vérité et la lui eût profondément inculquée. L'horrible abus du mérite des œuvres devenait une indication de la vérité opposée, ainsi que, dans la boussole, l'aiguille, en montrant le Nord, montre par là même le Midi. Il ne fut pas sans importance pour l'œuvre de la Réforme que le papisme eût poussé alors jusqu'à l'absurde une doctrine qui, à son point de départ, n'est que fausse, et non point absurde. Absurde! elle l'est si peu en principe, que ce n'est pas trop de toute la puissance de l'Évangile pour nous en désabuser. Il fallut, au seizième siècle, qu'elle se fît entièrement absurde pour paraître simplement fausse, et qu'ainsi l'erreur se chargeât de réveiller la vérité. Lorsque, au milieu de la renaissance des lettres, qui fut en même temps celle du sens commun, on osa parler d'acheter le salut à beaux deniers comptants, on força les gens capables de réflexion à se demander si le salut pouvait s'acheter à aucun prix; l'Évangile, qui tranchait la question, et que l'on commençait à lire, fut alors invoqué contre le trafic des indulgences; à ce

moment devait poindre une nouvelle question : entre deux témoignages contradictoires quel était le préférable? en d'autres termes, quelle était, pour les chrétiens, l'autorité sans appel? Ainsi, d'une question de conscience naissait une question d'Église ; et tandis qu'ailleurs, par une marche inverse, on allait de la Bible à la conscience, là le chemin se fit de la conscience à la Bible. Mais les deux questions qui se succédèrent étaient religieuses, et d'un bout à l'autre le mouvement fut religieux. Sans rien vouloir exagérer, on peut dire que la Réformation fut essentiellement ce qu'aujourd'hui nous appelons un *réveil ;* ce fut une conversion en grand. Les premières discussions sur l'autorité ne lui enlevèrent pas ce caractère, que Luther maintenait avec force parce que ce caractère était le sien même. Mais ce qui est curieux à remarquer, c'est que quand, sous les auspices des pouvoirs civil et spirituel, on ouvrit des discussions publiques sur l'autorité, le principe de l'autorité fut par là même abandonné ; tous les arguments qu'on employa contre elle ne valaient pas une concession de fait aussi importante ; l'autorité se nie lorsqu'elle discute.

Mais nous l'avons dit, nous ne voulons rien exagérer, et nous tenons à faire sa part à chacun des éléments qui concoururent ou qui se mêlèrent à l'œuvre. Il ressort clairement du livre de M. Merle qu'un vif instinct de nationalité ajouta sa force à des impulsions plus spirituelles. Il est facile de l'apercevoir dans les écrits et dans les paroles de Luther lui-

même; ce caractère est bien plus manifeste encore chez quelques laïques, zélateurs de la Réforme, un Ulrich de Hutten, un François de Sickingen; il se montre à découvert et officiellement chez quelques princes de l'Empire, lors de la rédaction des cent griefs. Il en est de la nationalité, dans certaines périodes, comme d'un corps qui ne se sent vivre que lorsqu'il se sent blesser. L'unité, la solidarité des différentes parties du corps germanique eut conscience d'elle-même, lorsqu'elle vit des étrangers vouloir disposer, les uns des croyances, les autres des forces du pays. A cette double invasion d'Espagnols et d'ultramontains, la jalousie nationale s'éveilla : ni Léon X ni Charles-Quint n'étaient populaires en Allemagne; et la noblesse, qui était alors la nation, s'associa sans peine à une résistance dont le principe religieux lui était d'ailleurs respectable et cher; car, il faut le dire encore, le sentiment religieux surnage partout, la nécessité religieuse est partout reconnue, acceptée, invoquée; et la nationalité s'en couvre comme d'une armure et non comme d'un masque. N'oublions pas aussi qu'un mouvement religieux, lorsqu'il est sérieux et profond, a nécessairement pour effet de tirer le peuple de sa nullité, s'il est nul encore ; chaque Allemand, en s'intéressant individuellement à cette œuvre, se sentait devenir une partie du tout national. Une œuvre se présentait, où les plus petits pouvaient concourir et prendre place; c'était la nationalité réalisée dans le domaine des intérêts religieux ; et la natio-

nalité, sentie de cette manière, ou, si l'on peut dire ainsi, avec cet organe, tenait lieu au peuple d'émancipation et de noblesse. Tout concourait donc, en Allemagne, à imprimer à la Réforme un cachet national. Les chefs du pays ne tardèrent pas à le lui imposer authentiquement; et puis, lorsque Luther eut traduit la Bible, lorsqu'il eut, par ce chef-d'œuvre, identifié en quelque sorte la langue de la nation avec ses croyances, lorsque la langue allemande fut ainsi doublement consacrée par le génie et par la religion, ce fut un grand événement national que toute l'Allemagne ressentit. Il en est d'un peuple comme d'un homme; la parole les complète l'un et l'autre, elle les fait homme et peuple; et une œuvre monumentale du génie devient presque toujours une des plus solides bases de la nationalité. Tous ces faits nous expliquent pourquoi le souvenir de Luther est populaire en Allemagne chez toutes les opinions et chez toutes les classes, aussi populaire pour le moins que celui d'un grand homme de guerre. Son œuvre et son caractère y contribuent également; Luther est pour les Allemands un Arminius chrétien, l'Arminius de la pensée et de la foi; lui aussi a chassé l'étranger.

Mais quand ce second volume ne serait plein que de Luther, la peinture de cette grande âme et le récit de cette grande vie me suffiraient, je l'avoue. C'est une chose imposante, et peut-être inouïe, que la vue d'un individu portant seul, durant plusieurs années, tout le poids de la vie d'une nation et de la

pensée d'un siècle. Luther, jusqu'en 1522, est l'Atlas de la Réformation. Si cette importance exclusive prit fin alors, ce fut en quelque sorte par le fait même de Luther. En traduisant la Bible, il se donna un successeur; il abdiqua en faveur de la Parole incréée; la Bible fut dès lors le vrai réformateur. D'ailleurs, on doit le croire, passé un certain moment, un seul homme, eût-il été géant, ne suffisait plus à l'œuvre; la pensée réformatrice allait nécessairement se ramifier, devenir diverse, et, sous quelqu'une de ses nouvelles formes, se soustraire et peut-être s'opposer à Luther; de nouvelles individualités, moins grandes que la sienne, mais non moins énergiques, devaient se former peu à peu; jusqu'alors celles qui avaient apparu, étaient nées de lui, avaient besoin de lui, vivaient de sa substance. Les âmes que sa parole groupa autour de lui étaient libres, j'en conviens, puisqu'elles étaient croyantes et affectionnées; mais aucune encore ne pouvait lui rendre le soutien qu'elle en recevait. C'est ainsi que, seul avec sa foi, Luther s'avance, ne voyant jamais de sa route que quelques pas devant lui, étonné lui-même de sa marche, toute logique et droite qu'elle était, pénétrant avec surprise dans des régions qu'il n'eût jamais cru devoir aborder, mais familiarisé d'avance avec chaque situation par sa nécessité même, bien moins fort, quoi qu'on en ait pensé, par son caractère que par ses persuasions, ne cessant, au milieu de ses triomphes, de se châtier intérieurement et de se retrem-

per dans la conviction de son néant. C'était là, en effet, le principe de sa force, principe qui a échappé à la plupart de ses panégyristes. « Il y a, selon la belle « pensée de M. Merle, il y a pour les héros du « monde, les Charles XII, les Napoléon, un moment « qui décide de leur carrière et de leur gloire : c'est « celui où tout à coup leur force se révèle à eux. « Un moment analogue existe dans la vie des héros « selon Dieu, mais il est en un sens contraire; c'est « celui où ils viennent à reconnaître leur impuis- « sance et leur néant; dès lors ils reçoivent d'en « haut la force de Dieu (1). » Tout me démontre que c'est surtout de cette force-là que Luther était fort; son tempérament et les suggestions de l'homme naturel ont pu quelquefois lui fournir les premiers élans; mais la force dans l'exécution, et surtout la justesse et la mesure, qui sont les signes les plus sûrs de la force, il ne les puisa point dans la chaleur de son sang; son attitude, dans toutes les grandes occasions, révèle un principe dont il n'est alors que la personnification; et ses angoisses, son agonie morale, à son arrivée à Worms où il fut si grand, ce Gethsémané qu'il trouva inopinément au pied de son Thabor, témoignent que son œuvre était l'imitation de celle de Christ, et que, dans cette voie où il trouva sa gloire, il cherchait celle d'un autre. « ME VOICI; JE NE SAURAIS AUTREMENT! » ces mots simples et sublimes, qui, à trois siècles de distance, font tressaillir nos moelles, ces mots sont le

(1) Livre VIII, § VIII.

cri du chrétien, opprimé pour ainsi dire par une nécessité sublime, haletant sous le poids de ses convictions, esclave et libre à la fois, parce que c'est la charité de Christ qui le presse et le subjugue.

Malgré la prédominance presque absorbante d'un seul individu jusqu'au terme de cette période, le tableau de ces trois années n'en doit pas moins une partie de son intérêt à l'apparition des personnages éminents que la sympathie religieuse réunit autour de Luther, ou qui se lèvent à son approche, soit comme témoins intéressés, soit comme adversaires. Les premiers surtout ont droit à notre intérêt, et pour ce qu'ils furent alors, et pour ce qu'ils devinrent plus tard. Chacun d'eux est caractérisé et mis en valeur dans le livre de M. Merle, où nous renvoyons le lecteur. Nous ne voulons faire ici qu'une remarque générale, qui ressort de notre lecture comme toutes les précédentes : c'est que les aides qui furent suscités à Luther dans son œuvre, à Zwingle dans la sienne, et plus tard à Calvin, furent, si nous en exceptons quelques-uns, moins remarquables et moins puissants par le génie littéraire que par la solidité du caractère, la ferveur de la foi et la droiture des intentions. L'œuvre, néanmoins, était littéraire par une de ses faces; la restauration de la croyance évangélique fut coordonnée à la restauration des études et des lettres ; et presque tous ceux qui y prirent une part active furent des érudits et auteurs de profession. En général, et il importe de s'en souvenir, les hommes de la

Réformation étaient, sous le rapport du savoir et de la culture, à la tête de leur siècle, et la lumière par excellence partit du foyer de toutes les lumières. La sagesse de Dieu est infiniment diverse. Il ne se prescrit pas d'opposer toujours à la raison la raison, et à la science une science plus grande. Le philosophe et le savant peuvent se voir terrassés dans leur conscience avant que leur esprit ait pu se mettre en garde. Il y a une démonstration de puissance qui prévient toute discussion; vous vous disposiez à croiser le fer avec le fer : la foudre tombe et vous désarme. Des dernières classes de la société, le remords et la contrition, après avoir atteint les pauvres et les petits, montent comme un frisson jusqu'aux sommités de ce grand corps; et les esprits superbes, et les riches du monde, se laissent envelopper dans la conversion générale. A l'inverse de ce qui a lieu dans toute autre sphère, les grands, vaincus par une contagion étrange, deviennent les imitateurs des petits. Cela s'est vu, cela se verra encore. Mais il n'en reste pas moins vrai que, dans le monde social comme dans le monde physique, la nature des effets répond toujours à la nature des causes, et que lorsque Dieu a résolu un grand mouvement national, commun à toutes les classes à la fois, d'avance il proportionne les moyens au but. C'est pour cela que la Réformation fut savante, lettrée, grande sous tous les rapports humains, quoique essentiellement et profondément religieuse. C'est pour cela que Dieu lui attribua toutes les dis-

tinctions, et lui attacha une foule d'hommes éminents. Mais c'est hors de cette enceinte que le génie des lettres déploya sa richesse et sa variété. La Réformation religieuse a donné directement peu de classiques aux littératures modernes; le mouvement qui se faisait parallèlement au sien a été plus fécond sous ce rapport; est-ce à dire que le doute, la négation et le mépris soient plus littéraires que les convictions sérieuses? Il serait pénible de le croire et difficile peut-être de le concevoir; mais au seizième siècle, en France surtout, les grands talents littéraires ne s'abreuvèrent pas, on le sait trop, aux fontaines évangéliques.

A quelle classe appartient Érasme? à quel parti le rattacher? Son compte semble réglé depuis longtemps; et c'est pour cela peut-être que M. Merle, préoccupé d'ailleurs de ce qu'il y a de positif dans l'œuvre du siècle et de ce qui court à un résultat, ne s'est pas arrêté à juger de nouveau ce grand homme; il ne lui accorde même qu'une mention assez fugitive, et laisse à quelques faits, rapportés occasionnellement, le soin de le caractériser. Nous regrettons cette lacune; tout n'est pas dit sur Érasme, et en tout cas, dût-on ne faire que répéter quelque opinion consacrée, cette opinion et ses bases ont leur place de droit dans l'histoire de la Réformation. Il est vrai que cette négligence même est une sorte de jugement : mais est-il bien fondé? Quoi qu'on veuille penser du caractère d'Érasme, il fut quelque chose de plus, à notre avis, que le Lu-

cien du papisme et des superstitions romaines. A son corps défendant si l'on veut, il fut un des grands ouvriers de la Réforme, qui ne trouva qu'en lui son philosophe et son littérateur. Je ne saurais le ranger parmi les écrivains négatifs et dérisoires; une partie de son œuvre fut positive, réformatrice, et même chrétienne; il avait des convictions évangéliques (voir l'ouvrage de M. Merle, II, 390, 395); et, autant que son caractère le lui permit, il les professa. Nous n'essayerons pas d'évaluer son influence dans l'œuvre : mais nous croyons que, de la part de l'historien de la Réforme, elle méritait d'être évaluée (1).

Ce qui précède a pu donner une idée de la masse de souvenirs et de considérations que ce volume soulève; et pourtant nous n'avons rien dit encore d'un récit qui en remplit le dernier tiers, les commencements de la Réforme en Suisse. Oserons-nous dire que cette partie, traitée avec le même sérieux que toutes les autres, offrira à toutes les classes de lecteurs un intérêt des plus piquants? Cet attrait ne réside dans la forme qu'en tant que le fond l'a déterminée; il est bien d'abord dans les faits eux-mêmes. Ce théologien né parmi des pâtres, pâtre lui-même dans son enfance sur les hauteurs des

(1) Tout en rendant justice au beau travail de M. Nisard sur Érasme, nous n'en saurions adopter les conclusions, qui transportent tout l'honneur de la vraie force, ou peu s'en faut, de Luther, le héros de la Réforme, à Érasme, son auxiliaire équivoque, de l'apôtre au critique, du martyr au politique. Nous croyons qu'Érasme a été mieux jugé dans quelques pages, pleines de sagacité, de l'ouvrage de M. Hagenbach (*Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation*, I, 161-172. Leipzig, 1834).

Alpes, et imprégné toute sa vie des impressions qui semblent se puiser dans cet air plus voisin du ciel; cette âme jeune et fraîche s'ouvrant avec délices aux jouissances des lettres et des arts, et, dans la littérature comme dans la politique et dans la religion, aspirant le vrai et le simple par tous les côtés de son être; l'idée de la réforme religieuse germant dans une douleur patriotique, puis, peu à peu, le chrétien absorbant le citoyen sans le détruire; cette marche imprévue et naïve qui va de la moralité naturelle vers la Bible, de la Bible dans le sanctuaire de la conscience et dans les profondeurs de l'âme; cette sainteté mêlée de bonhomie, cette grandeur morale qui garde dans ses formes quelque chose de rustique et d'alpestre; l'absence d'amertume, d'emportement, de prétention et de jalousie chez Zwingle lui-même et chez les nombreux amis que Dieu lui suscite dans les vallées et dans les cités de sa chère patrie; cette naturelle et rapide contagion de la vérité parmi des hommes qui l'aimaient avant de la connaître : il y a dans tout cela quelque chose qui, en saisissant l'âme, la rafraîchit; elle aime à se reposer sur tant de simplesse et de loyauté; elle contemple avec délice les harmonies de l'Évangile avec de telles mœurs, et jouit d'un spectacle que notre misère lui accorde rarement, celui de la religion s'unissant avec douceur à tout l'ensemble de la vie, et la glorifiant sans la dénaturer.

Encore sous l'empire du plaisir que cette lecture m'a donné, je me laisse entraîner au delà des bornes.

Il faut pourtant conclure; il faut juger; si toutefois le compte que j'ai rendu de mes impressions ne peut pas tenir lieu d'un jugement. Je dirai donc que ce deuxième volume me paraît l'emporter sur le premier, et par l'intérêt des choses et par l'exécution. Ni l'écrivain, ni son sujet n'ont manqué l'un à l'autre; ils se sont mutuellement fait valoir. Et d'abord, ce n'est point une histoire découpée dans d'autres histoires; c'est un travail tout original, où vous ne reconnaissez pas les débris de constructions démolies, mais partout la roche vive arrachée du cœur de la carrière. C'est aux véritables sources, et quelquefois aux moins fréquentées, que l'auteur a puisé ce caractère de fraîcheur et de nouveauté qui donne tant de prix à son ouvrage. On doit le louer encore d'avoir fait de ses personnages leurs propres historiens, en citant avec abondance, en traduisant avec une heureuse vivacité leurs énergiques paroles, qui étaient alors d'énergiques actions. Je ne puis dire combien cette méthode répand de vie dans le récit. Qu'il y a loin de ces citations textuelles aux harangues imaginaires de l'ancienne école historique! En lisant le premier volume de cet ouvrage, nous avions pensé qu'il restait à M. Merle quelque progrès à faire dans la narration, la plus difficile peut-être de toutes les formes de l'art d'écrire. Il nous semble que, depuis lors, il a senti la nécessité de condenser davantage la substance de son ouvrage, de rapprocher les nœuds de la narration pour en augmenter la force; que sa main s'est assouplie dans

le travail, et que d'un volume à l'autre le mouvement du style devient aussi prompt, la forme de la phrase aussi facile et de première venue, que l'exposition des faits est claire et précise dès les commencements de cette histoire. Sous le rapport de l'heureuse disposition, de la facile et claire ordonnance des matériaux, l'auteur n'avait, dans cette seconde partie de son travail, qu'à se ressembler à lui-même. Nous ne saurions lui reprocher, en ce qui concerne le fond même du récit, que sa complaisance à recueillir quelques détails trop minces, et souvent trop peu liés avec le sujet, qu'on rencontre avec plaisir dans une chronique, mais que l'histoire doit dédaigner (1).

Ce livre a été primitivement composé pour des leçons publiques; c'était un cours, fréquenté par un auditoire généralement sympathique aux affections religieuses de l'auteur; c'était presque une prédication. J'ose dire qu'on s'en aperçoit trop; il y a dans ce cours, devenu livre, plus d'effusion que n'en comporte l'histoire; on pourra craindre qu'à force d'émotion l'auteur n'ait quelquefois oublié qu'il est maintenant historien, et qu'il n'a plus devant lui un auditoire, mais un public, mais un siècle. Les considérations historiques et morales naissent toutes seules, je l'avoue, d'une narration si pleine et si consciencieuse; mais on attend de l'historien l'appréciation des faits qu'il rapporte; on

(1) La page 453 de ce volume en offre un exemple qui fera comprendre et, je pense, justifiera ma critique.

croit qu'il lui appartient de les grouper, de les résumer, d'en faire saillir les diverses relations; et, quelle que soit la spiritualité du point de vue où l'historien s'est placé d'entrée, on ne croit pas que ce point de vue puisse exclure aucune partie essentielle de cet objet complexe qui s'appelle la vie humaine, ni de ce tout encore plus complexe qu'on nomme la vie sociale. Bossuet lui-même n'a pas méconnu ce principe : il a fait droit, successivement, à toutes les exigences naturelles de son immense sujet.

Il ne faut pas se méprendre sur la portée de notre critique. Elle n'implique nullement que M. Merle, dans son histoire, ait forfait aux lois constitutives de l'histoire. Nous le dirons en un seul mot : il a le sens, l'organe qui fait l'historien. Nous pourrions, en descendant aux détails, prouver par des citations qu'il est doué de ce coup d'œil philosophique qui généralise et résume, qui ramène l'apparence à la réalité et la lettre à l'esprit, qui saisit les différences intimes dans les rapports extérieurs, et les rapports dans les différences; qu'il a, en un mot, cette synthèse instinctive qui applique rapidement les lois du monde moral et du mécanisme social à la génération des faits. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas accordé à ces facultés tout l'emploi dont elles étaient dignes. La cause en est bien belle; si belle à nos yeux qu'elle nous rend presque honteux des critiques que nous allons hasarder : l'auteur, en présence d'une œuvre de Dieu, s'est senti pressé

de rendre gloire à Dieu; dans son cœur ému et reconnaissant, l'histoire est devenue un hymne; qu'il nous permette pourtant de lui soumettre deux observations nées de la lecture attentive, et, nous pouvons ajouter, vraiment sympathique, que nous avons faite de son ouvrage.

Je ne parle pas des préventions que cette manière d'écrire peut entretenir ou développer chez des lecteurs hostiles ou indifférents; je veux espérer que la candeur et la noble ingénuité de son accent désarmeront les plus sévères, et que personne ne doutera de la loyauté de ses intentions; mais lui-même, lui le premier, ne se défiera-t-il pas, quant aux détails (et les détails sont quelque chose) de l'exactitude de ses conclusions? Je dis plus : il connaît la nature humaine : est-elle disposée à croire qu'une admiration continue soit toujours fondée? Dans l'intérêt même de l'admiration qu'on veut faire partager, ne faut-il pas, comme l'a dit M. Merle lui-même, « montrer chaque homme tel qu'il est et avec toutes ses « faiblesses? » Car l'admiration se perd dans la défiance, et la défiance naît toujours d'un éloge trop absolu; l'homme ne veut reconnaître l'homme que dans le mélange de la faiblesse avec la grandeur. Un autre instinct, dont M. Merle a peut-être subi l'empire, contredit ce besoin de vérité : notre esprit est sans cesse à la poursuite d'un idéal, et rêve la perfection. Ne pouvant la trouver en soi, chacun la voudrait trouver dans quelque recoin de la société ou de l'histoire, et la demande tour à tour aux

existences obscures et à l'éclat des grandes destinées. Quand on voit un angle s'ouvrir largement, on en prolonge les lignes sans leur permettre de fléchir; on achève par l'imagination de belles données, qui dans la réalité sont demeurées incomplètes; on veut des caractères conséquents; on remplit les vides, on arrondit les enceintes; on complète tour à tour les actions par les sentiments, les sentiments par les actions; et des suppositions bienveillantes arrachent à l'histoire tel portrait, tel tableau, que d'elle-même elle n'aurait pas livré.

Cet instinct, qui prend sa source dans le besoin généreux d'admirer, a pu de temps en temps faire dévier l'auteur de la règle qu'il a sagement posée. Il aime à compléter son héros; et c'est déjà trop pour un historien d'avoir un *héros*. Il comble par des suppositions, naturelles je l'avoue, mais par des suppositions toutefois, certains vides qu'il n'était tenu ni de remplir ni de marquer. « *Sans doute*, « dit-il quelque part, Luther consacra son entrée « dans le couvent par des prières ferventes (1). » La supposition est édifiante, et siérait dans un sermon; mais l'histoire ne lui doit point de place. L'auteur nous parle du goût de Luther pour une plaisanterie un peu triviale, et des réponses mordantes qu'il savait faire; je ne me plaindrais point de ce qu'il n'en cite aucun exemple, si, lorsqu'il en vient aux adversaires de Luther, l'historien,

(1) Tome Ier, page 163 de la première édition. Cette phrase a été supprimée par l'auteur dans les éditions suivantes. (*Editeurs.*)

quoique équitable et même indulgent pour eux, ne notait pas avec trop d'exactitude leurs gestes, leur accent et quelques-unes de leurs paroles les moins séantes. Ces taches sont rares, légères; mais aucune critique de ce genre, pour peu qu'elle soit fondée, ne paraîtra insignifiante à une conscience comme celle de M. Merle.

La manière dont l'auteur a envisagé son sujet l'a conduit à montrer fréquemment dans l'histoire ce qu'on appelle *le doigt de la Providence.* A notre avis, on ne saurait l'y voir trop souvent, ou, pour mieux dire, trop constamment; et nous connaissons des hommes qui s'abstiennent de signaler cette intervention divine dans aucune page particulière de l'histoire, de peur de paraître l'exclure des pages où rien d'extraordinaire n'arrête le regard humain (1). Ces hommes comparent l'action de la Providence à une mélodie expressive et continue qui peut se passer de paroles; et ils en acceptent l'idée comme nous recevons l'Écriture sainte de la main des Sociétés bibliques, *sans notes ni commentaires.* Ils semblent croire qu'il n'y a, dans cette sphère, qu'*une* chose parfaitement évidente, l'intention générale de Dieu à l'égard de l'humanité, intention clairement et magnifiquement révélée en Jésus-Christ; mais que, dans l'intervalle du dessein à l'exécution, l'homme ne saurait être bon juge ni des moyens que Dieu emploie, ni des motifs de chacune de ses

(1) « *Die Vorsehung Gottes*, dit Reinhard, *ist nie geschæftiger, als wenn sie nichts zu thun scheint.* »

dispensations ; ils pensent que le plus sûr, peut-être même le plus conforme aux conditions de la vraie foi, c'est de tout adorer d'avance et de tout bénir à mesure. Ils disent que si Dieu veut rendre, en certains moments, sa présence particulièrement sensible, il le fera toujours de manière à exclure la possibilité du doute et à subjuguer jusqu'aux incrédules ; en conséquence, ils veulent que, nous contentant de ses manifestations éclatantes et rares, qui sont pour la foi comme autant de cris d'encouragement jetés de loin en loin sur la route, nous nous abstenions de multiplier de notre chef ces documents, qui n'ont toute leur force qu'autant que nous ne leur en prêtons point ; car, de se tromper en choses pareilles, ou seulement d'avoir pu se tromper, il y va certes de beaucoup, puisque chaque manifestation, dont l'authenticité peut être révoquée en doute, compromet dans les esprits la doctrine entière à laquelle elle devait servir d'appui. Ils en appellent à l'étonnante divergence des explications données aux mêmes événements par des hommes également religieux, mais que la différence de leurs vues et par conséquent de leurs intérêts sur certains points, ont portés à attribuer à la Providence les intentions les plus diverses et même les plus opposées. En un mot, les hommes dont je parle recommandent, au nom de la foi, au nom du respect pour les choses divines, au nom de l'expérience, la plus grande discrétion dans l'emploi de ce moyen d'instruction chrétienne et d'édification.

J'aurais tort de dire que M. Merle a méconnu ce précepte; mais je ne saurais non plus accepter comme évidente (et l'évidence est ici une condition de rigueur) chacune des manifestations providentielles qu'il a signalées dans le cours de son *Histoire*. J'en prends une seule, au sujet de laquelle je prie l'auteur d'accueillir et de peser mes doutes. C'est à l'entrée du second volume. « Un nouveau message « de Léon X aurait, dit M. Merle, jeté le Réforma- « teur au milieu d'étrangers qui eussent craint de se « compromettre, etc... ALORS TOUT ÉTAIT FINI (1). » Je ne rencontre pas dans l'histoire un mot pareil sans quelque appréhension; il est trop fort pour moi, trop péremptoire, trop absolu. Je m'empresse donc de chercher la preuve, et pour cela je lis plus loin. Pourquoi *tout alors ne fut-il pas fini?* Parce que, contre toute vraisemblance (selon l'auteur), Léon n'envoya pas ce redoutable message; mais l'historien, avec sa candeur ordinaire, rapporte les raisons qu'on a données de cette *étrange* détermination, et ces raisons la font paraître si naturelle qu'il semble qu'alors on eût pu la prévoir. Ce n'est pas tout : les pages qui suivent nous montrent l'Allemagne dans une disposition plus redoutable à Léon que Léon ne l'était à Luther; cette disposition, connue à Rome, suggéra même au pape un tout autre langage que celui de la rigueur et de la menace. Il parla avec douceur; et cette douceur inattendue, propre

(1) Ces derniers mots ont été supprimés par l'auteur dans la seconde édition. (*Éditeurs.*)

à lui rallier les esprits, devint plus dangereuse à Luther et à son œuvre que ne l'aurait été la bulle la plus fulminante. N'arrivons-nous pas, je le demande, à une conclusion directement contraire à l'opinion d'abord exprimée par l'historien? et ne sommes-nous pas avertis que cette formule: *Alors tout était fini*, est une de celles dont on doit être le plus avare, même (ou surtout) dans l'histoire des événements religieux?

J'en conviens toutefois, ou plutôt je le déclare de grand cœur, l'ensemble de cet ouvrage a pour effet de prosterner tout lecteur sérieux aux pieds de cette Providence, de ce Dieu puissant et sage, à qui appartient tout ce qu'il y a eu de vrai, de bon et de salutaire dans la grande œuvre du seizième siècle. Aucune lecture n'est mieux faite pour élever l'âme vers la sphère du dévouement chrétien, de la sainte émulation, et de tous les sentiments généreux dont l'Évangile est la source. Aucune ne saurait mieux purifier notre foi de ce que la faiblesse humaine y jette d'étroit ou d'incomplet, de dur ou de tortueux. On respire, au milieu de ces nobles souvenirs, l'air libre, le grand air de l'Évangile même; et pour dire ici toute notre pensée, nous attendons beaucoup de ce tableau de la Réformation du seizième siècle pour guérir celle du dix-neuvième de la tendance à copier son aînée. On a peut-être trop enlevé au réveil religieux de sa naïveté, on l'a plus ou moins éloigné du type indiqué par la sagesse évangélique, en faisant incessamment appel aux réformateurs,

c'est-à-dire à leurs symboles. Peu s'en faut qu'on n'ait appliqué à ces formules, respectables et précieuses, mais humaines, le grand mot d'ordre biblique : « A la loi et au témoignage (1) ! » Ces formules ne sont pas la Réformation ; elles n'en sont, si l'on peut dire ainsi, que le résumé doctrinal et le résultat abstrait. Ces formules nous représentent moins encore les hommes de la Réformation : la teneur générale de leur vie, l'ensemble de leurs actes constituent un symbole plus vivant et plus large, une dogmatique plus généreuse. Cette vie réfléchit l'Évangile bien plus vivement qu'aucun symbole, et, à travers mille faiblesses, on croit y lire une *Imitation de Jésus-Christ,* plus fidèle et plus belle qu'aucun livre qui puisse exister sous ce titre. Voilà ce qu'il nous faut aujourd'hui. La vue de la Réformation nous fera remonter plus haut, comme les bords d'un fleuve, suivis avec persévérance, nous font parvenir à sa source. Les hommes du mouvement religieux, les membres de cette nouvelle Église qui s'extrait peu à peu du sein de toutes les Églises, ont pu quelquefois encourir le reproche qu'on adresse, en littérature, aux sectateurs irréfléchis des traditions classiques. On a dit à ceux-ci : Ce que vous avez à apprendre des maîtres, c'est à imiter leur maître, qui fut la nature ; voilà l'unique leçon que vous devez demander aux anciens. Pourquoi ne dirait-on pas aux hommes zélés et pieux dont il est ici question : La Réformation fut une œuvre sainte et bénie,

(1) Ésaïe, VIII, 20.

parce qu'elle ne voulut relever que de l'Évangile éternel, et ne consentit, sur aucune question, à remonter moins haut; pour faire comme elle, ne vous arrêtez point à elle; mais retournez d'un élan, et sans transition, à la source large et pure de toute vérité. Alors votre œuvre prendra un caractère et déploiera des effets qu'elle n'a pas encore obtenus; alors vous serez mieux proportionnés, mieux adaptés aux besoins particuliers de votre temps par cela même que vous le serez d'avance à ceux de tous les temps; car pour être à la hauteur du siècle et des siècles, il faut vous mettre à la hauteur de Jésus-Christ; votre action sera plus flexible et plus compréhensive, moins scandalisante pour les préjugés de l'époque, plus intelligente et plus intelligible, plus humaine en un mot; alors bien des barrières, que vous ne voyez pas même, tomberont à vos pieds, et peut-être votre œuvre gagnera peu à peu quelque chose de cet à-propos, quelque chose de cette popularité, qui fut si largement accordée à la Réformation du seizième siècle. Voilà ce que nous avons besoin de dire aux hommes du réveil religieux; et nous ajoutons avec confiance: Le livre dont M. Merle d'Aubigné fait présent à la chrétienté vous mettra sur la voie; il élargira vos vues, il dilatera vos cœurs, et il ouvre le nôtre à de nouvelles espérances.

XIV.

SAYOUS.

Étude littéraire sur Calvin.

1839.

A quelque communion religieuse qu'il appartienne, l'ami de la vérité doit de la reconnaissance à l'écrivain sincère qui, sans préoccupation de parti, s'applique à nous faire bien connaître les hommes et les événements de la Réformation. On doit, non-seulement rendre justice à son intention, mais convenir qu'il ne vient pas trop tard. Bien qu'on ait, sur l'époque des réformateurs, et sur les réformateurs eux-mêmes, des travaux admirables, et qui, je crois, nous ont approchés du but, on est encore réduit, pour atteindre, sur ce sujet, au plus haut degré de vérité et de certitude possible, à compléter, à tempérer, à modifier les uns par les autres ces différents écrits, et à corriger, si je puis dire ainsi, les réticences des uns par l'exagération des autres. Il faut, dans l'appréciation des hommes et des faits, beaucoup de largeur d'esprit pour tout voir, beaucoup de philosophie pour tenir compte de tout, et beaucoup de foi pour tout dire. Avec tout cela même, la par-

faite vérité, en histoire, est un sommet inaccessible.

Mais surtout il faut être homme, homme complet, pour écrire l'histoire des choses humaines. Il ne faut pas avoir tout un côté de l'âme insensible et paralysé. S'il ne faut pas méconnaître les conditions inférieures de notre existence, il ne faut pas non plus méconnaître le divin dans la vie humaine et dans l'histoire; il faut croire à l'esprit. Ce furent, à certains égards, de beaux jours pour l'humanité que ceux où l'histoire expliquait tout par quelque affection enthousiaste ou par quelque inspiration céleste, où les guerres de commerce passaient pour des guerres de religion, et où les générations se répétaient bonnement l'une à l'autre le jeune Occident se précipitant sur l'antique Orient pour rendre Hélène à son époux. C'était un beau temps que celui où l'on croyait que quelque chose avait pu se faire pour la gloire ou pour une idée; il suffisait qu'on le crût pour que cela fût possible encore; du moins est-il certain que, dans ce genre, ce qu'on estime impossible est impossible par là même. En sommes-nous là ? On le dirait presque, quand on voit de quelle manière la Réformation du seizième siècle est, en général, expliquée par le dix-neuvième.

Ce n'est pas assez que quelques-uns n'aient voulu y voir qu'une réclamation en faveur de la liberté de l'esprit humain, réclamation rattachée accidentellement à des questions religieuses, auxquelles, à leur tour, se rattachaient toutes les autres. Ceux

mêmes qui veulent bien voir dans la Réformation un événement religieux, c'est-à-dire un événement où le devoir paraît plutôt que le droit, et où le besoin de soumission tient plus de place que le besoin de liberté, ceux-là mêmes ne s'avouent pas toute la vérité au sujet de ce grand événement; en sorte qu'il faut apprendre aux réformés eux-mêmes à apprécier la Réformation. Elle fut religieuse dans le sens le plus élevé et le plus complet du mot; religieuse, non-seulement par son opposition dogmatique à la religion du temps, mais par son opposition à l'incrédulité, tous les jours plus fière et plus hardie. Au point où en était venu le catholicisme, l'Europe entière allait s'abîmant dans l'impiété; et le sacerdoce romain, bien loin de la retenir, la précipitait. En persévérant dans ses traditions, l'Église, au lieu de rien conserver, élargissait la voie à la destruction; le progrès des lumières et des études la battait en brèche; et ses vrais réformateurs, à défaut de Luther et de Calvin, eussent été Rabelais, Montaigne et Charron. La religion devait périr entre les mains des seconds, si elle ne fût ressuscitée entre les mains des premiers. Le vrai péril alors n'était pas la perte de la liberté, mais l'extinction de la religion. Il est vrai que la restauration et la destruction, la foi et le doute eurent forcément un terrain commun, eurent un même mot d'ordre et combattirent avec les mêmes armes; la Réformation, comme telle, avait un côté négatif par lequel elle fut contiguë et put paraître continue avec le scepticisme du seizième

siècle. Il y eut un moment de pêle-mêle, et l'on sait assez qu'à la cour de François Ier le libertinage, pendant quelque temps, arbora les couleurs de la Réforme. La liberté, aimée par les uns comme but et par les autres comme moyen, mais enfin aimée par les uns et par les autres, les associa pour aussi longtemps que l'illusion fut possible; mais il y a tant de différence entre ceux qui font de la liberté leur but et ceux qui n'y cherchent qu'un moyen, ou, si l'on veut, entre ceux qui la veulent pour eux et ceux qui la veulent pour Dieu, que l'illusion ne put être de longue durée, et que ceux qui voulaient la liberté dans un sens se déclarèrent bientôt, et d'une manière efficace, contre ceux qui la voulaient dans un autre. C'est ainsi que François Ier, qui n'avait vu dans la Réforme qu'une *anti-moinerie*, lorsqu'il fut forcé d'y voir autre chose, signa une ordonnance royale, où l'on voit ce *Père des lettres* défendre *à tout imprimeur d'imprimer aucune chose sur peine de la hart* (1). Il proscrivit comme religion ce qu'il avait protégé comme liberté; en d'autres termes, il sacrifia à la moindre des libertés la plus haute et la plus excellente.

On a dit, quelque part, que la grandeur de Calvin est d'avoir su se retenir sur une pente terrible. C'est dire qu'avant tout il voulait la liberté, mais la liberté sauf la religion. Calvin a pu, comme tout puis-

(1) Page 67. — Les renvois se rapportent au tome Ier des *Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, dans lequel M. Sayous a inséré cette étude sur *Calvin*, imprimée d'abord séparément. (*Éditeur*.)

sant esprit, sentir vivement en soi l'aiguillon de la liberté, et je ne me porte pas garant de ses premières impressions. Mais l'ensemble de sa vie prouve assez que ce qu'il voulut par-dessus tout, ce fut la religion; or, vouloir quelque chose, c'est faire acte de liberté; le vouloir fortement, c'est affecter énergiquement la liberté; le vouloir contre tous, c'est, tout en n'obéissant qu'à un devoir, exercer, réaliser un droit. La liberté est donc la forme de Calvin et de la Réformation; mais la religion, c'est-à-dire l'obéissance, en est le fond. J'admets pourtant, mais en l'appliquant de préférence au seizième siècle, l'expression que j'ai rappelée : il se retint, en effet, sur une pente terrible. La Réformation, qui pouvait n'être que négative, se fit positive; la Réformation, qui pouvait n'être que liberté, se fit religion. Ou plutôt, ce fut son premier but, son premier caractère; et sa gloire fut de résister à toutes les tentations qui l'attiraient hors de sa voie. Il y eut, au seizième siècle, deux classes de réformateurs: les uns, ménageant plus ou moins la forme, c'est-à-dire le catholicisme, mais, à l'abri de cette forme qui les recouvrait, rongeant sourdement le fond, c'est-à-dire le christianisme; les autres, résolus de sauver le fond aux dépens de la forme, sous laquelle, privé d'air et de lumière, il pourrissait de jour en jour. La guerre n'est pas moins, elle est même bien plus entre ces deux espèces de réformateurs qu'entre les réformateurs proprement dits et les défenseurs de la hiérarchie. En un mot, la Réformation a été le

salut du christianisme; sans elle le catholicisme, non-seulement ne se serait point épuré ou n'aurait eu aucune halte dans la dégénération, non-seulement c'est à la Réformation que le dix-septième siècle a dû Bossuet, Fénelon, Pascal, comme il lui a dû Abbadie et Saurin, mais je dis davantage, sans elle le catholicisme n'existerait plus, parce que les branches, telles quelles, auraient péri avec le tronc. Rome prétend qu'il n'y aurait plus de chrétiens s'il n'y avait plus de catholiques, et nous disons, nous, que, sans la Réformation, il n'y aurait plus de catholiques parce qu'il n'y aurait plus de chrétiens.

On dira que c'est un réformé qui parle ainsi; je le crois bien, car comment pourrait-on penser ainsi et rester catholique? Seulement je proteste que ce n'est pas parce que je suis réformé que je pense ainsi, mais parce que je pense ainsi que je suis réformé. Je ne puis prétendre d'un catholique, avant de l'avoir fait protestant, qu'il rende grâces aux Réformateurs de l'amélioration et de la conservation du catholicisme; je ne saurais, en vérité, dans quel point de vue placer cet homme pour lui faire bénir la Réformation sans la lui faire embrasser; mais ce que je dis n'en est pas moins vrai; cette reconnaissance qu'un catholique ne peut, sans renier sa foi, accorder au protestantisme, il la lui doit pourtant; et je ne doute pas que tout ce qu'il y aura de catholiques et de protestants réunis un jour dans les célestes parvis, ne reconnaissent avec bénédiction que la Providence, à l'époque dont nous

parlons, a sauvé le christianisme au moyen du protestantisme.

Si la Réforme voulait être une religion, c'était à condition de valoir mieux, comme religion, que l'Église dont elle se séparait ; c'était à condition de remettre la religion dans la religion même; par conséquent c'était à condition d'être haïe, non comme négation, mais comme affirmation, non comme liberté, mais comme religion; et en effet, c'est à ce titre qu'elle a été surtout haïe, au moins d'une haine intelligente. Contemporaine d'une réformation négative ou sceptique, et mêlée avec elle, au début, par quelques-uns de ses éléments, et par la commune invocation du nom de *liberté*, on a pu prendre pour jumelles celles qui, pendant quelques heures, avaient été couchées dans le même berceau; jumelles, soit, mais ennemies jumelles. On a voulu reconnaître dans les développements du scepticisme de Montaigne les conséquences de la Réformation de Luther; quand on a vu le protestantisme ployer en même temps que l'Église de Rome sous le poids du dix-huitième siècle, on a dit que le mal de l'une des Églises lui venait de l'autre; on n'a pas su distinguer entre le chêne massif, mais cassant, et la plante qui plie et ne rompt pas; on a voulu rendre responsable une religion des abus de l'irréligion, parce que la liberté, réclamée par la première, avait servi aux desseins de la seconde; on n'a pas compris que, s'il n'y a pas de liberté sans abus, il n'y a pas non plus de religion sans liberté, et que

supprimer la liberté, en haine de l'impiété qui s'en prévaut, mais au préjudice de la religion qui ne s'en passe pas, c'est être content de périr pourvu que notre ennemi périsse avec nous; on n'a pas vu que le protestantisme et le catholicisme souffraient (mais non pas aussi à fond l'un que l'autre) des attaques d'un ennemi commun, et que l'effervescence de la théologie du libre examen était bien moins grave et bien moins funeste que la lente consomption où le catholicisme périt. A la vue de ces théologiens protestants qui s'en tiennent aux premiers rudiments, comme parle saint Paul, qui, trois siècles après Luther, en sont encore à la liberté d'examen, et, prenant une des conditions de la vie pour la vie elle-même, partent toujours et n'arrivent jamais, à cette vue on a dit: Voilà la Réformation! C'était prendre le *milieu* où vit un objet pour cet objet lui-même, et l'atmosphère pour le globe qu'elle entoure. Revenons au vrai. La Réformation peut, selon qu'on le voudra, être un principe de liberté ou un hommage à la conscience; la Réformation, en sens abstrait, pour les uns est la place d'une religion, pour les autres une religion; mais, de fait, elle fut, à sa naissance, mieux qu'une réformation, elle fut une restauration. Elle l'est encore, elle le sera toujours, par cela seul qu'elle a rendu à l'individu toute sa responsabilité, et que, le soustrayant au régime commode de la foi d'autorité, elle lui a imposé la plus sévère des lois, *la loi parfaite de la liberté* dont parle saint Jacques. Ne vous y trompez

pas, ceux qui la haïssent le mieux la haïssent à cause de cela ; non parce qu'elle est liberté (au sens naturel du mot), mais parce qu'elle est religion ; il a été favorable à leur haine qu'elle soit née sous les auspices et qu'elle soit entrée en matière sous l'invocation de la liberté; ils lui imputent et lui imputeront jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à leur fin, tous les torts de la liberté, ou plutôt de ceux qui séparent la liberté de l'obéissance, le moyen du but. Mais, croyez-moi, c'est à meilleur escient qu'ils la haïssent; et la sévérité, la profondeur de sa dogmatique, son caractère éminemment sérieux, son inflexible conséquence, ne sont pas moins un grief aux yeux du catholicisme que la carrière illimitée qu'elle a semblé ouvrir à la liberté de penser.

Pourquoi vîmes-nous, en 1825, sous le consulat de M. de Peyronnet, le protestantisme objet d'une telle faveur, que, s'il eût été ce qu'on prétend, une simple doctrine de liberté, il n'eût eu qu'à entr'ouvrir les portes de ses temples pour voir s'y précipiter une multitude de catholiques? C'est qu'on ne le voyait que sous l'aspect et la forme d'une liberté, et que son élément plus profond et plus natif, l'obéissance, l'autorité, la religion en un mot, disparaissait dans l'autre. Ce qui prouve qu'il était religion, et non liberté seulement, c'est qu'il résista à la tentation, s'entoura de réserve, se montra comme religion à ceux qui ne voulaient le connaître que comme liberté, et leur fit comprendre qu'après tout ils ne se dérobaient à une religion que pour tomber

dans une autre, et qu'ils n'avaient de choix qu'entre deux autorités. Et pourquoi, quinze ans après, le protestantisme est-il peu à la mode, est-il, au contraire, l'objet d'une défaveur assez générale? pourquoi les incrédules ou les sceptiques de l'Église romaine redeviennent-ils catholiques à l'endroit du protestantisme, et font-ils quelquefois valoir contre lui des traditions qu'ils sont accoutumés à combattre ou à nier, s'armant ainsi tour à tour du catholicisme contre la Réforme, et de la Réforme contre le catholicisme, conséquents seulement en ceci, qu'ils ne veulent, sous aucune forme, la religion, mais la liberté? Toutefois, prenez un homme du monde, et faites, si vous le pouvez, qu'il ait à se décider entre l'une et l'autre de ces deux religions: il se décidera pour le catholicisme, non parce qu'il est plus ancien, plus glorieux, plus poétique, mais parce qu'il est plus commode. Le protestantisme, après avoir fait envie comme liberté, commence à faire peur comme religion : c'est tout ce qu'on peut dire, sur son compte, de plus favorable et de plus encourageant.

J'ai besoin (puisqu'aussi bien je me suis engagé si avant loin du propre sujet de cette étude), j'ai besoin de faire mes réserves. Je dis que le protestantisme a été une œuvre de restauration religieuse, et une crise de salut pour le christianisme. Je ne dis rien de plus. Je ne dis pas ce qu'il est comme religion. Comment le dirais-je? Cette religion est écrite dans l'Évangile et dans la conscience : dirai-je

ce que l'Évangile signifie dans ma conscience? car c'est *cela* qui pour moi, comme pour tout protestant, *est* le christianisme. Toutefois le christianisme ne serait pas une religion s'il était incapable de créer une communauté de pensées et d'affections, une Église. La forme actuelle du christianisme, son expression et sa manifestation au sein du protestantisme sérieux et vivant est-elle identique avec le christianisme, aussi vaste et aussi profonde, aussi forte et aussi libre, aussi divine et aussi humaine que lui? Qui pourrait le penser? A quelle distance cette forme est-elle de son idéal? Si cette question était résoluble, l'autre le serait aussi. On peut sentir des lacunes et les excès sans avoir encore appris de Dieu le moyen de combler les unes et de corriger les autres. Je m'étonnerais seulement que celui qui a étudié l'homme individuel et la société (la société, trop envisagée par les uns et trop peu par les autres) pût se persuader que la *forme* actuelle du christianisme, là même où il est le plus actif, le plus vivant, le mieux *réveillé,* fût définitive. Il faut, comme dirait Bossuet, qu'il se *dilate* encore beaucoup *vers le ciel,* pour se mesurer avec l'immensité de nos besoins et l'immensité de notre avenir. A toutes les époques où il obtient cette dilatation, vous le voyez, pour un moment du moins, et dans un certain sens, devenir populaire. Il est populaire, dans un autre et misérable sens, aux époques de langueur et de mort.

L'auteur de l'*Étude sur Calvin* me pardonnera, je

l'espère, d'avoir fait tant de chemin avant d'arriver à lui. C'est lui-même, c'est son excellent petit livre, qui m'a jeté dans cet écart. Je n'avais pas souvent entendu parler des choses et des hommes de la Réforme avec tant de sincérité, et une résolution aussi ferme et aussi calme d'être vrai. J'ai retrouvé, en le lisant, ce même plaisir salubre que me donna, il y a quelques années, la lecture du *Chroniqueur*, de M. Vulliemin (1), ouvrage où la candeur et la sagacité se donnent la main et s'entr'aident. A une seconde lecture, faite bien longtemps après la première, cette *Étude sur Calvin* m'a inspiré encore plus d'estime. La loyauté, l'indépendance d'esprit, la gravité dans l'appréciation des caractères et des actions, l'exactitude des recherches, la nouveauté des aperçus, et la finesse de l'expression dans la partie littéraire, partout un style pur, animé, rapide, rendent ce début remarquable, car je crois que c'est un début. J'analyserai, et je ferai connaître tout à l'heure par des citations, le livre de M. Sayous. En ce moment, je veux seulement faire pressentir quelques-unes des qualités de cet écrivain, en transcrivant la dernière page de son livre, page où, comme on le verra, son œuvre se résume, et où sa pensée la plus chère s'attache comme l'aigrette au cimier ou le pavillon au navire :

« En résumant les réflexions qu'a pu faire naître « chez le lecteur ce coup d'œil jeté sur la double

(1) *Le Chroniqueur*, recueil historique et journal de la Suisse romande dans les années 1555 et 1556. 1 vol. in-4°. Lausanne, 1856.

« influence de l'œuvre réformatrice et des écrits de « Calvin, ne peut-on pas affirmer que, réformateur « et législateur, orateur et écrivain, il n'a été si « puissant que par son caractère et l'énergie de son « individualité? L'individu ne peut rien sans doute « sur les destinées de l'intelligence humaine, sinon « par les forces que celle-ci renferme en elle-même « pour sa conservation et ses conquêtes; mais ces « forces demeurent oisives ou stériles, tant qu'un « homme ne vient pas s'en emparer, et les féconder « de toute la puissance de vie dont il est doué. Que « de vaillants hommes de guerre dans tous les âges; « combien peu de grands conquérants! De même « pour le monde moral et intellectuel : les talents, « les génies secondaires s'épuisent en efforts bril- « lants, en œuvres recommandables, mais impro- « ductives, et, à côté d'eux, la masse accélère à « peine un instant sa marche imperceptible. Mais « on la voit courir, comme emportée dans la car- « rière, lorsque la Providence a suscité un être fort « d'esprit et de cœur, pour mettre en mouvement « tant de leviers demeurés immobiles. Ce phéno- « mène se renouvelle aussi dans de plus modestes « sphères, et sous des aspects moins grandioses; car « des faits semblables se passent dans toutes les ré- « gions de notre monde, dans tous les états de la « société et pour tous les ordres d'idées. N'est-ce « pas là une grande leçon que l'histoire donne à « l'homme qui veut faire le bien dans son passage « sur cette terre, en lui apprenant qu'il peut tout

« en étant soi, qu'il ne peut rien sans l'être, parce « que de la vérité et de l'originalité de l'âme pro- « cède la puissance? Calvin nous en est une preuve « solennelle. Les forts, il est vrai, se peuvent éga- « rer ; mais leurs erreurs nous enseignent seulement « cette autre grande vérité, qu'à la force il faut « joindre l'élévation. Or, par où nous relever, sinon « par la pensée? Disons donc avec Pascal, en ter- « minant ces réflexions et cette *Étude* : Travaillons « à bien penser : voilà le principe de la morale; « et ajoutons, la source de la vraie force. »

Le travail de M. Sayous s'annonce comme une *étude littéraire;* mais, avant de s'occuper de l'écrivain, cette *Étude* envisage d'abord dans Calvin le réformateur ou plutôt l'homme. L'auteur, en s'occupant de la vie et du caractère de Calvin, semble n'avoir voulu que s'introduire dans son sujet; mais, prise à part, cette introduction forme un tout, aussi soigneusement travaillé, et pour le moins aussi important que ce qui est censé faire le corps de l'ouvrage. Sans préambule et sans emphase, direct dans son style comme son héros le fut dans sa vie, le nouveau biographe de Calvin le prend aux premières traces de sa studieuse adolescence, et nous fait suivre, anneau par anneau, on pourrait presque dire *ergo* par *ergo*, les phases de cette vie dont une logique inflexible disposa jusqu'au dernier moment, et qui semble n'avoir été qu'un imperturbable syllogisme. L'histoire a rendu hommage à la logique de Calvin;

mais a-t-elle été juste en expliquant sa vie par sa logique, et en faisant, pour ainsi dire, du syllogisme sa conscience et son Dieu? Il y a des hommes à peu près tels qu'on se rèprésente Calvin, des hommes tellement intellectuels qu'ils semblent n'avoir de foi et d'amour que pour les rapports logiques des notions et les ressorts dialectiques de la pensée; ils ont presque cessé d'être des hommes, et leur cruauté, toute négative, leur est à peine imputable : ils ne *veulent* pas, c'est leur raison qui veut, comme c'est leur raison qui appète, leur raison qui aime, leur raison qui hait; et ils ne sont guère plus qualifiés par leurs actes, tout métaphysiques, nullement moraux, que le corps humain n'est nourri par ce qu'il voit et par ce qu'il entend. Peu d'hommes, heureusement, arrivent à ce degré parfait d'abstraction et d'épuration; mais quelques-uns en ont approché d'une manière effrayante. C'est le pendant et l'autre pôle de l'abrutissement, une forme exquise de dégénération; l'homme, dans le premier cas, tourne tout en matière, dans le second tout en intelligence : ce qu'il devient dans l'un des cas peut se nommer; dans l'autre, n'a point de nom : toujours est-il que ce n'est plus l'homme. Calvin fut un homme; un homme, je l'avoue, chez qui la disproportion qu'on remarque plus ou moins en tout homme, fut plus marquée que chez beaucoup d'autres; et s'il est vrai que la possession de certaines vérités réclame le concours des diverses facultés et l'emploi de tout l'homme, on peut dire que cette

intelligence de Calvin, si complète en elle-même, manqua de tel ou tel de ces moyens de connaissance dont l'esprit n'est que l'ordonnateur et le surintendant; mais ce qu'on ne dira jamais avec justice, c'est que la logique de Calvin ait été sa seule conscience : disons plutôt que la sévérité de sa logique a tenu, en grande partie, à la sévérité de sa conscience. Resterait à déterminer jusqu'à quel point la conscience, qui est distincte de l'affection, en est indépendante; resterait à savoir si la conscience elle-même (j'entends le sentiment du devoir) n'est pas une affection, si, à l'état purement virtuel et d'une manière latente, l'amour n'est pas présent dans le sentiment de l'obligation; c'est une recherche à laquelle, pour le moment, nous ne prétendons pas nous livrer, et que nous ne voulons, en aucune façon, avoir préjugée.

Calvin, à l'âge de vingt-six ans, marque sa position dans la Réforme, et pose le fondement de sa puissance comme de sa gloire, par la publication de l'*Institution chrétienne*. Le devoir (car, comme tous les hommes de conscience, Calvin suivait jour à jour les ordres du devoir, qui ne connaît d'autre avenir que lui-même), le devoir le conduisit à Genève, où il a paru plus beau à nos historiens de le faire arriver sous les auspices d'une inspiration politique. « Il passait, dit M. Sayous, et il resta, « parce que Farel effraya sa conscience d'une respon- « sabilité terrible pour une âme comme la sienne, « devouée à son œuvre; autrement son hésitation

« et sa résistance ne seraient qu'une ridicule et « hypocrite comédie. Calvin était doué, sans con- « tredit, d'une rare pénétration; mais il y avait chez « lui quelque chose qui le dominait avant la finesse « et la politique : ses convictions étaient profondes. « — Ce qu'il y avait en lui du chef de parti, de « l'homme d'État, du conquérant et du profond « politique, fut toujours dévoué à la tâche religieuse « que, dans son enthousiasme, il s'était imposée en « retour du salut qu'il espérait. On ne le trouve pas « un seul jour de sa vie infidèle à son apostolat. « Dans les heures où il douta, il ne douta que de « ses forces et de sa capacité; il crut quelquefois ne « pouvoir suffire à sa tâche; mais il ne connut pas « ces angoisses d'un esprit qui tremble d'avoir man- « qué la route. Tout fut de bonne heure subordonné « chez lui à ces persuasions énergiques..... Il y a, « si je ne me trompe, plus de grandeur dans cette « simplicité du réformateur, que dans la transcen- « dante politique attribuée après coup à ses pre- « mières vues (1). »

Ainsi la force a son point d'appui dans la soumission, ainsi la puissance que nous exercerons sur les autres a dû d'abord se déployer contre nous-mêmes, ainsi la religion n'est la suprême liberté que parce qu'elle est d'abord l'absolue obéissance.

L'*Institution* de Calvin avait créé la dogmatique de l'Église nouvelle, c'était déjà préparer une Église; mais il s'appliqua plus directement à cette partie de

(1) Tome I, page 76-78.

sa tâche, on sait avec quelle énergie, et, sous certains rapports, avec quel immense succès. Une Église fortement constituée était à la fois le *complément* de la Réforme, puisqu'une religion qui ne crée pas une Église n'est pas une religion, et le *correctif* de la Réforme, qui pouvait craindre de voir l'individualisme prendre pour lui l'appel qu'elle avait dû faire à l'individualité. Le remède appliqué par Calvin devait emporter le mal ou le malade. Ce qu'il tenta était inouï, et doit le paraître surtout à notre point de vue de dix-neuvième siècle. Mais là où l'inconséquence nous frappe, le seizième siècle n'en voyait point. Et rien peut-être ne prouve mieux le caractère essentiellement religieux de la Réformation que la facilité avec laquelle fut accepté, au sein même d'une réaction contre l'*autorité*, le principe de l'*autorité*, qui est le principe même et le trait saillant de toute religion. Les bonnes raisons ne manquèrent pas au parti des *libertins*, parmi lesquels M. Sayous entrevoit quelques hommes dignes de porter dans l'histoire un nom moins injurieux. Mais la raison d'État (car une religion peut avoir sa raison d'État) l'emporta sur la raison abstraite, bien froide en comparaison. Fut-ce un bien, comme M. Sayous paraît le penser? On le croit assez généralement; et à Genève surtout on doit le croire volontiers. Les amis de la liberté religieuse ne manquent pas dans la Genève moderne; qui sait pourtant si quelques-uns n'applaudissent pas, comme Genevois, aux rigueurs du Lycurgue moderne contre les opi-

nions dissidentes. Je m'associerais sans peine à leur admiration et peut-être, si j'étais Genevois, à leur reconnaissance ; mais comme la prospérité de Genève, malgré ma haute estime et mon affection pour cette illustre cité, n'a pas le droit de prévaloir dans mon esprit contre les principes, je dis que ce qui n'est pas vrai, que ce qui n'est pas juste, n'est jamais nécessaire ni désirable, et qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu d'être le Lycurgue ou le Dracon de l'Église. Calvin, à mon avis, a moins fondé une Église qu'une république chrétienne; l'élément de l'autorité, la soumission de l'individu à la communauté, de la communauté elle-même à un dogme, a débordé partout dans son œuvre; l'intérieur, le spontané, l'individuel, qui ont la première place dans la religion, ont presque disparu de la sienne. On sait à quel prix et de quelle manière ces éléments ont peu à peu reparu.

M. Sayous a fait sur la prédication de Calvin une observation aussi fine que jucicieuse, qui vient, quoique sans dessein, à l'appui de ma pensée : « Maintenant, le demanderai-je, a-t-on reconnu « dans le langage du chef de la Réforme française « les accents de la pure éloquence religieuse, et s'il « faut trouver son rang à cet emploi de la parole, « dira-t-on : Voilà l'*éloquence de la chaire?* N'y re- « connaîtra-t-on pas plutôt l'éloquence politique, « l'éloquence du forum, de l'*agora ;* et après tout, « serait-ce là un fait qui dût surprendre? Sans con- « tredit, le but avoué est religieux; l'instrument

« l'est encore ; il est même théologique. En dernière « analyse cependant, de quoi s'agit-il? de l'accrois- « sement d'abord, ensuite de la conservation d'un « État, d'une société. Ne demandez pas à ces prédi- « cateurs de plonger un regard profond dans le *moi* « humain, et de prendre l'individu à partie ; c'est la « masse qui leur importe, et ils songent bien plus, « pour ainsi dire, à lui imposer la police chrétienne « qu'à faire patiemment l'éducation religieuse des « cœurs. Dans leur point de vue, l'affaire impor- « tante est bien le salut, mais ce salut dépend d'une « opinion dont le triomphe est intimement lié à « l'état moral de la communauté ; toutes ces choses « s'appuient mutuellement, se confondent, et pour « avancer le salut de l'homme, c'est le salut de la « société qu'ils prêchent (1). »

Il est difficile, impossible peut-être de prendre la religion par ce biais, sans être emporté beaucoup au delà de son dessein, je veux dire dans les voies de la politique charnelle. Qui veut, au nom de la religion, ou dans l'intérêt de la religion, fonder une société politique, un État, deviendra, malgré qu'il en ait, politique, homme d'État, et fera bientôt, en cette qualité, de la diplomatie ou de la force. Ce qu'il a bien voulu être, il ne le sera pas à moitié. Quelque idée qu'on se fasse de la religion de Calvin, c'était de la religion ; rien de plus religieux que son œuvre ; rien de plus spirituel par conséquent, rien de moins matériel. Cependant vous le

(1) Tome I, page 159.

voyez, non-seulement employer la force pour maintenir à son Église le caractère qu'il avait jugé nécessaire de lui imprimer, mais encore souscrire, dans l'intérêt de son œuvre, à des alliances et à des ligues qui répugnaient, sans aucun doute, à son sens religieux. Il y résista tant qu'il put; mais le principe finit par être plus fort que lui; car un principe est toujours plus fort qu'un homme, et même que le plus fort. M. Sayous nous montre Calvin « répri- « mant autant qu'il peut les projets belliqueux que « forment les communautés de France, et qu'il con- « damne fortement. Il blâma entre autres, ajoute « l'historien, l'affaire d'Amboise, dont il avait pré- « vu l'issue (1). » Mais plus tard le même Calvin, entraîné dans les voies d'une politique mondaine, presse, de concert avec Théodore de Bèze, l'alliance des cantons protestants de la Suisse avec le roi de France. Il le fait à contre-cœur, mais il le fait. C'est ainsi que cette belle devise : « Les armes de « notre milice ne sont point charnelles (2), » arborée au commencement du combat, s'efface peu à peu du drapeau d'une religion qui n'a pas su rester religion, et qui, au lieu d'une Église, a voulu fonder un État.

Nous n'avons jamais compris que le respect pour la Providence et l'adoration de ses voies mystérieuses dussent entraîner l'approbation de ses agents et de tous les moyens employés avec sa permission;

(1) Tome I, page 100.

(2) Deuxième Epître de saint Paul aux Corinthiens, X, 4.

nous ne pensons pas non plus qu'on puisse, sans témérité, se hâter d'approuver comme résultat ce qu'on ne peut approuver comme principe. Que Dieu sache tirer le bien du mal, et qu'il le fasse souvent, qui en doute? qui n'est heureux de le croire? Mais cette persuasion, si morale, entraînerait dans une erreur immorale, si elle nous faisait méconnaître cet autre grand principe : qu'en général du bien naît le bien, et du mal le mal. Où en serions-nous, s'il fallait abandonner ce principe, et si les mesures les plus fausses et les institutions les plus vicieuses se trouvaient les meilleures en dernière analyse, attendu qu'elles donnent à la sagesse de Dieu plus de besogne, et qu'elles font mieux par là même éclater sa souveraineté? Loin de nous de faire jamais de l'utile la pierre de touche du vrai ; le vrai n'est pas l'utile, l'utile n'est pas le vrai; mais, en définitive, et à prendre les choses à la hauteur convenable, le vrai est utile, et l'utile est vrai. L'homme a besoin d'en être persuadé en général, et tel qu'il est, rien ne le démoraliserait plus que d'être obligé de penser que l'utile naît du faux comme du vrai, et le nuisible du vrai comme du faux. Qu'il sache bien, au contraire, qu'en soi, et sauf l'intervention de Dieu, le mal n'est jamais nécessaire, n'est jamais utile.

Moïse parlait au nom du Très-Haut, dont il avait, pour ainsi dire, les foudres dans sa main. Moïse avait pour mission expresse de fonder, d'autorité, et la main haute, *un peuple*. Il était muni des seuls moyens avec lesquels on puisse péremptoirement exiger de

tous une obéissance identique; car il s'adressait, dans l'homme, non à l'individu, mais à l'espèce. L'individu, en quelque sorte, n'existait pas pour lui; et la suspension des droits de l'individualité entrait dans l'idée même de la théocratie dont il était le prophète! Eh bien! Moïse, dans des circonstances uniques, qui lui permettaient de ne pas voir l'individu, Moïse l'a vu; Moïse, sous l'ancienne alliance, a tenu plus de compte de l'individualité que Calvin sous la nouvelle. Ne condamnons personne à la rigueur; respectons surtout des erreurs qui eurent pour principe une vertu; mais consentons à voir ce qui est, et à reconnaître que l'individualité humaine obtint plus d'égards du prophète de l'ancienne dispensation que du ministre de la nouvelle. Est-ce Calvin, est-ce Moïse qui refuse de sévir contre ceux qu'on lui dénonce comme prophétisant de leur propre mouvement, et qui s'écrie à leur sujet : « Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète, et que l'Éter-« nel mît son Esprit sur eux (1). » Nous indiquons un seul trait; nous pourrions les multiplier : ils montreraient tous dans Moïse l'homme à côté du prophète, le prophète à côté de l'homme, une mission fidèlement remplie, une âme librement épanouie, et la double préoccupation de donner un peuple à Dieu, et une religion à ce peuple; et qu'est-ce qu'une religion là où l'individu n'est rien?

Nous ne pouvons, comme nous le voudrions, suivre pas à pas notre auteur. Ce n'est point à propos

(1) Les Nombres, XI, 29.

de l'écrivain, mais de l'homme d'action et du chef d'un mouvement, que M. Sayous nous entretient des lettres de ce grand personnage; car ses lettres sont de pures actions. Les fragments remarquables que l'auteur détache de cette vaste correspondance sont précédés de cette observation, qui les caractérise fort bien : « Ce qui frappe dans ces exhorta-« tions épistolaires de l'apôtre, c'est l'absence de « tout ce qui subjugue les imaginations populaires « et entraîne la foule. Il n'y a pas d'enthousiasme « dans le langage de Calvin : ses paroles sévères, « impérieuses, ont l'éloquence de la force; il est « bref, admirablement clair, ne s'attendrit jamais; « on dirait qu'il sait les arrêts de Dieu; et il parle « en homme qui a derrière lui les phalanges célestes « pour faire exécuter ses menaces. Ce ton ferme « d'un homme qui ne doute pas, anéantit la résis-« tance de l'esprit et de la chair (1). — Plaçons ici, pour achever cette image, quelques lignes que nous trouvons plus loin : « Une chose surprend dans « Calvin, quand on songe à l'étendue de sa victoire : « c'est le dédain profond de la flatterie, cet instru-« ment ordinaire de tous les chefs de parti; jamais « il n'exalte son armée par la louange, jamais il ne « l'enivre d'encens pour se la rendre obéissante et « dévouée. Son âme austère et vraie a l'horreur de « tous moyens qui ne sont pas dans l'esprit du but « qu'il poursuit; il ne trahira ni Dieu ni son trou-« peau par une indulgence politique; il faut que

(1) Tome I, page 97.

« l'œuvre sainte s'accomplisse saintement. Bientôt « on ne s'étonne plus, et l'on comprend que le suc- « cès naît précisément de cet accord étroit et sin- « cère entre la fin et les mobiles (1). »

Ajoutons ici, puisque le sujet nous y conduit, une parole que nous avons entendu dire un jour à une personne d'un esprit naïf, à propos de certaines œuvres et d'un certain zèle : « On fonde, disait-elle, une institution en vue d'une œuvre, et puis cette institution devient le but. » Il est honorable pour Calvin que cette observation ne lui soit point applicable ; et cela, si je ne me trompe, achève de le caractériser.

La seconde partie de ce livre est consacrée à l'étude de l'écrivain. On pourra regretter que l'auteur n'ait pas été plus étendu sur les *Commentaires* de Calvin, « qui sont, avec l'*Institution*, ses travaux les « plus importants, » comme le dit M. Sayous lui-même (2). En revanche, l'*Institution* est analysée avec beaucoup de soin. Ces pages sont peut-être les plus remarquables de l'écrit dont nous rendons compte. Il nous semble que tout le monde reconnaîtra dans le fragment que nous allons citer l'empreinte d'un esprit sérieux, ferme et indépendant :

« On me dispensera d'approfondir la doctrine de « Calvin sur la prédestination ; il l'expose avec un « incroyable sang-froid, et ne jette dans l'ombre « aucune des objections que sa thèse soulève ; il les « prend les unes après les autres, les formule, et

(1) Tome I, page 156. (2) Tome I, page 124.

« souvent les développe avec éloquence dans la bou-
« che des *hommes charnels*, *qui*, dit-il, *entendant ces*
« *choses* (sa théorie), *ne se tiennent point de faire trou-*
« *bles et émotions, comme si une trompette avait sonné*
« *l'assaut*. Néanmoins, je suis arrivé au terme de
« cette lecture pénible avec une autre impression
« que je ne m'y étais attendu.

« Peut-être ce qui révolte dans la théorie si crû-
« ment fataliste de Calvin, c'est la forme dogmati-
« que dont il l'a revêtue. Au fond, qu'est-ce que
« cette élection gratuite, ce salut que nos œuvres
« n'ont pas gagné, cette miséricorde sans condi-
« tions? une profonde humilité de la créature de-
« vant son Dieu, quoique malheureusement elle en-
« gendre d'ordinaire un grand orgueil devant les
« hommes. Calvin ne cesse de le répéter : Nous ne
« sommes rien, bien moins que rien, auprès de cet
« Être qui est tout, que nos regards ne peuvent seu-
« lement contempler dans son éclatante grandeur;
« et, si l'expression dogmatique la plus exagérée de
« ce désespoir de nous-mêmes n'a pas fait frémir
« les chrétiens qui l'ont hautement articulée, c'est
« que presque toujours ils y ont vu le plus immense
« sacrifice que l'homme pût faire à Dieu, pour re-
« connaître son infinie bonté et notre misère sans
« bornes. Et peut-être est-ce là que gît l'explication
« du contraste que présentent la plupart des sectes
« fatalistes de la philosophie païenne et du christia-
« nisme. Elles anéantissent la responsabilité de
« l'homme, et pourtant l'astreignent à une vertu

« sévère par les plus étroites obligations. Pour nous « en tenir à l'époque qui nous occupe, quel fait do- « mine les tendances réformatrices du seizième siè- « cle? Avant tout, le dégoût qu'inspire la religion « régnante, telle que l'a corrompue l'Église, le be- « soin de se livrer à un culte épuré, et d'honorer « le Dieu que l'on prie par le sacrifice des vices du « siècle. Ce sont des cœurs révoltés par le spectacle « des souillures que l'Église ne s'épargne pas à elle- « même, qui les premiers se tournent vers l'Évan- « gile. C'est par sa morale pratique, la sainteté de « ses mœurs, que se signale surtout l'Église calvi- « niste. Cette réforme avait été de bonne heure la « grande pensée, le but des efforts de Calvin. Obéir « à Dieu, apparaissait à son âme sévère comme une « nécessité terrible, une justice qu'il y avait danger « de mort de violer. Mais la faiblesse humaine, cette « effroyable misère qui nous laisse désarmés contre « les passions mauvaises, rendait la victoire impos- « sible. Il fallait donc, ou imaginer le mal moins « haïssable, et prendre pour le bien une vertu im- « parfaite, ou s'abandonner entièrement à la misé- « ricorde illimitée de Dieu. Tous ces hommes aus- « tères repoussaient avec horreur la première al- « ternative ; ils acceptèrent l'autre dans toutes ses « conséquences, dans une étendue qu'ils voulurent « sans bornes, comme la bonté divine. C'est ainsi « seulement qu'à leurs yeux l'homme pouvait payer « de reconnaissance son immortalité et son pardon. « Née de telles convictions, cette confiance qui met-

« tait sa gloire à être aveugle, ne pouvait affaiblir « leur effroi du vice, elle l'exalta plus encore. Ce « besoin ardent de rigoureuse justice, ou, si l'on « veut, cette logique impitoyable est, selon moi, un « fait qui chez Calvin a précédé ses persuasions sys- « tématiques. En lisant l'Évangile, pour ainsi dire, « à travers les perceptions naturelles de son âme, il « avait déduit du saint Livre, sincèrement et dans « tout ce qu'elles pouvaient avoir de violent et d'ex- « trême, les conséquences dont l'ensemble forme sa « conviction (1). »

Nous n'avons rien dit encore de la quatrième partie de l'ouvrage de M. Sayous, intitulée : *Style et langage de Calvin*. Ces dernières pages du livre ne sont pas les moins intéressantes. Elles promettent à la philologie française un explorateur aussi sagace que laborieux. On sait que ce terrain est loin d'être épuisé. Les travaux que l'on possède sont préliminaires; ils ont encore plus éveillé la curiosité qu'ils ne l'ont satisfaite; c'est une étude neuve encore, où, loin d'être réduit à glaner, on peut voir, et longtemps encore, « la javelle à plein poing « tomber sous la faucille. » L'histoire lexicologique de la langue est à peu près intacte. M. Sayous ne s'en est pas occupé dans cette étude sur la langue de Calvin. Ce n'est pas que l'apparition et la disparition des mots, leur origine, leur transport d'une idée à l'autre, leur lente et insensible dérive loin de leur sens

(2) Tome I, page 115-121.

primitif, ne soient dignes, à ses yeux, de beaucoup d'attention; mais les vicissitudes des mots ont peut-être quelque chose de plus involontaire et de moins individuel que celles des formes, et l'étude d'un seul écrivain offre, dans ce genre, trop peu de faits qui puissent faire partie de l'histoire de la langue. Les plus grands écrivains sont-ils en même temps ceux qui ont inventé le plus de mots, ou, ce qui revient au même, ceux qui ont employé le plus de mots dans un sens qui ne leur appartenait pas? Nous ne le croyons pas. Dans tous les cas, ces apports et ces transports sont comparativement faciles, et leur adoption ne constitue pas une réaction aussi profonde de la langue sur elle-même que les modifications qui regardent la syntaxe.

Tout changement un peu considérable dans ce dernier domaine a beaucoup de portée, et suppose une nécessité impérieuse ou un effort puissant. Une époque où, du consentement général, la syntaxe aurait été notablement altérée, serait sans aucun doute une grande époque sociale; et s'il était possible, à la lecture des ouvrages qu'elle a produits, de faire entièrement abstraction du fond pour ne voir que les formes grammaticales, ces formes révèleraient, sans la définir, quelque crise importante survenue dans la situation morale ou intellectuelle de la nation. Même alors, ces changements ont une limite, qu'ils ne dépassent jamais. Il faudrait, pour que la grammaire d'une langue changeât de fond en comble, qu'il se fût fait un changement radical non dans la situation seu-

lement, mais dans la constitution morale du peuple et dans son caractère, non un développement, mais une révolution, et ce mot même dit trop peu. Pour rendre cette idée sensible par des exemples, la comparaison des différents idiomes de l'Europe ne suffit pas; car, au-dessous des différences les plus marquées entre leurs syntaxes respectives, il y a des traits communs auprès desquels les différences sont bien peu de chose. Il faudrait aller prendre, au fond de l'Amérique sauvage, quelqu'une de ces langues qui s'évanouissent peu à peu avec les tribus qui les ont parlées ; là nous trouverions des formes grammaticales qui, à notre point de vue d'Européens ou d'hommes civilisés, nous paraîtraient fantastiques et comme impossibles, des formes qui ne se rattachent par aucune analogie au type général de nos idiomes. Eh bien ! supposez qu'une grande révolution s'opère dans la pensée de ces peuples et pour ainsi dire dans leur nature intime, et supposez en même temps qu'ils conservent leurs langues, je veux dire le matériel de leurs langues, nous disons que, forcément, la syntaxe changera, ou que, si elle ne peut disparaître sans emporter la langue avec elle, la langue elle-même disparaîtra, en un mot, qu'elle deviendra autre, ou qu'elle fera place à une autre.

Ces réflexions se sont offertes à notre esprit, et se présenteront peut-être à d'autres encore, à la lecture des pages où M. Sayous signale l'espèce de révolution opérée dans la syntaxe française à l'époque de Calvin, et où cet écrivain eut une grande part :

« L'enchaînement des idées et l'indication de leurs « rapports sont choses trop abstraites pour la mul- « titude; les formes lui manquent, il faut qu'on lui « donne des signes tout faits, qu'on lui façonne des « procédés de liaison commodes... Jusqu'au sei- « zième siècle, on ne voit pas la littérature prêter, « à cet égard, un bien actif secours à la langue fran- « çaise. C'est que cette littérature est de forme es- « sentiellement narrative, même alors qu'elle est « raisonneuse... Les écrivains français, jusqu'au « temps de la Réforme, avaient peu étendu les res- « sources dialectiques de l'idiome national. Les ré- « formateurs furent plus heureux, et en ceci Calvin « fut leur maître et leur modèle. La tournure de « son esprit, les procédés ordinaires de son juge- « ment, sa méthode éminemment argumentative le « conduisaient naturellement sur la trace des moyens « conjonctifs. Il ne s'agissait pas pour lui d'un récit « de chroniqueur, où le fait raconté, par cela même « qu'il est un fait, met de moitié, dans la clarté de « la narration, l'imagination et l'intelligence des lec- « teurs amusés. Il avait à discuter sur des matières « abstraites, sur des croyances délicates, et là même « où d'autres se fussent adressés à l'imagination, lui « raisonnait encore. Il raisonnait toujours; c'était « une suite continue d'idées à lier par des rapports « souvent malaisés à deviner, et le langage devait « indiquer avec netteté ces relations très diverses.

« Le vulgaire français lui offrait sans doute ces « termes conjonctifs, sans lesquels il n'y a ni langue

« ni patois... Ce que la langue ne possédait pas en-
« core à un degré suffisant, c'est la manière d'user
« des formes transitoires et des autres combinaisons
« du langage, pour agrandir les ressources de la
« pensée et du raisonnement.... L'étude particu-
« lière que Calvin avait faite de Cicéron lui fut en
« cela précieuse. On sait avec quelle habileté ce
« maître de la diction faisait, dans une seule période,
« sortir de la pensée principale des idées accessoires
« qui l'embellissent sans l'offusquer ; les phrases
« incidentes, chargées de détails essentiels, quel-
« quefois seulement de traits spirituels nés du su-
« jet et qui l'éclairent, se lancent au travers de la
« phrase mère ; loin d'en écarter, elles y ramènent
« toujours, et paraissent à peine en suspendre la
« marche. Tout cela est étroitement lié ; mais les
« gros chaînons seuls laissent voir leur point de
« soudure ; les autres s'articulent sous une plaisan-
« terie, sous une image, sous un souvenir qui vient à
« l'esprit de l'écrivain, sous un ornement ou une
« réflexion jetée en passant : cependant, l'enchaîne-
« ment rationnel n'est pas moins rigoureux, et l'in-
« telligence du lecteur n'interrompt pas pour cela
« ses opérations. Eh bien, il y a infiniment de ce
« savoir dans le style de Calvin ; seulement ses res-
« sources, uniquement empruntées à un sujet qui
« exclut tout à fait les grâces badines, et certaines
« familiarités élégantes d'un grand secours, limitent
« considérablement la variété de ses transitions, et
« le laissent sous ce rapport loin de Cicéron : mais

« il use supérieurement de l'incidence, et quoique « parfois il la prodigue, rarement elle arrête ou « embarrasse sa période (1). »

Il nous semble que M. Sayous montre ici, de plus d'une manière, qu'il connaît les intimes secrets de sa langue. Il en donne de nouvelles preuves, aussi bien que de la sagacité de son esprit, dans la suite de ce travail. Trois phénomènes philologiques, tous les trois du domaine de la syntaxe, arrêtent successivement son attention : ce sont l'inversion, l'ellipse et l'emploi de l'article; il examine, sous ces trois rapports, qui intéressent si profondément le génie de la langue, les variations subies par le français, et l'influence de Calvin sur les habitudes de cet idiome. Ce qu'il dit de l'article mérite particulièrement d'être cité :

« On peut s'étonner que l'diome français, possé- « dant une fois l'article, ait si longtemps comme « répugné à s'en servir; car l'absence si fréquente « de l'article défini devant les noms, donne, on le « sait, au naïf français, un de ses aspects les plus « connus. Comment expliquer cette rareté? Par l'in- « fluence du latin? Mais alors il faudrait expliquer « pourquoi cette influence n'aurait pas plutôt privé « la langue romane de cet élément grammatical du « discours. Il me semble qu'on peut attribuer ce « phénomène à une autre cause plus philosophique. « Je veux parler de ce goût pour l'allégorie qui a « laissé tant d'empreintes dans l'ancienne langue

(1) Tome II, pages 326-330.

« française. De là, en effet, je me le figure, la dis-
« position à personnifier les choses, et à représenter
« les êtres par l'idée de l'espèce à laquelle ils appar-
« tiennent. L'antiquité avait divinisé tous les êtres
« naturels et même les abstractions, et les avait do-
« tés d'une individualité qui se trouvait en même
« temps le type d'une idée générale. Le français se
« comporta à peu près de même; mais cette langue,
« faute de pouvoir diviniser les choses et les idées
« (le christianisme le lui défendait), avait trouvé un
« autre moyen de les personnifier; elle considérait
« l'ensemble des unités de même espèce, sous l'image
« d'individus auxquels l'idiome donnait une dénomi-
« nation personnelle, qui était traitée dans le dis-
« cours comme un nom propre. La multitude, sans
« doute, n'avait pas la conscience de cette transfor-
« mation; elle procédait ainsi d'habitude ou d'in-
« stinct, et bien souvent elle put confondre dans
« l'expression cette double manière d'envisager les
« choses, sous la figure de types, ou sous leur ap-
« parence individuelle. Aussi n'est-il pas toujours
« possible de découvrir dans les vieux auteurs la
« raison philosophique de la présence ou de l'ab-
« sence de l'article. D'ordinaire cependant, avant
« le quinzième siècle, lorsque l'article manque, la
« personnification est évidente (1). »

Nous ne sommes pas en mesure de discuter cette

(1) M. Sayous a modifié ce passage dans la seconde édition de l'*Étude sur Calvin*, où il reproduit en partie les observations de M. Vinet, en réponse aux siennes. (Tome II, page 334.) — *Éditeurs.*

opinion de M. Sayous; mais nous avons lieu dès ce moment d'en révoquer en doute au moins une partie. Que la suppression de l'article ait été, pendant un temps assez long, d'usage et de goût chez les écrivains, nous le croyons; qu'il en faille chercher la cause dans ce goût pour l'allégorie, qui a été, durant un siècle ou deux, l'esprit même de la littérature, nous ne prétendons pas le nier; mais ce que nous ne croyons pas, c'est que la langue française ait, dès son origine, répugné à l'emploi de l'article. D'abord, il ne nous paraît pas naturel qu'elle en ait emprunté l'idée aux langues germaniques et le signe à la langue latine, pour n'en pas faire usage; un mot ou un moyen grammatical que rien n'obligeait d'employer, une fois introduit, ne pouvait être *sinécuriste;* il eût été plus simple de ne pas l'introduire; et qu'est-ce que l'introduire, sinon l'employer? Un mot, un signe, un tour n'est pas préalablement déposé dans une grammaire ou dans un dictionnaire, comme en un magasin, jusqu'à ce qu'il plaise à quelqu'un de l'en faire sortir; il n'existe dans la langue que du moment qu'on s'en sert. L'histoire de l'article, dans la langue française, nous paraît confirmer cette théorie. Nous serions bien trompé par nos souvenirs si les écrivains des premiers siècles n'avaient pas fait de l'article un usage abondant (1). Plus tard, il est vrai, cet usage se res-

(1) « Il faut d'abord établir, en fait, que l'article a toujours été employé « dans la langue, de la même façon qu'il l'est encore aujourd'hui : il n'est « point de texte qui ne l'emploie ; et, dès les plus anciens temps, sans « exception, il n'est point de texte où on ne le voie appliqué exactement

treint; les écrivains affectent de retrancher l'article. M. Sayous ne veut pas qu'on rapporte ce procédé à l'influence du latin : il a raison peut-être; mais je ne sais si l'argument dont il s'appuie est bien concluant : « Alors il faudrait expliquer, dit-il, « pourquoi cette influence n'aurait pas plutôt privé « la langue romane de cet élément du discours. » Non, nous ne sommes pas tenus de donner cette explication, pas plus que d'expliquer pourquoi l'influence latine n'a pas empêché la langue française de subir, de plus d'une manière, l'influence des langues germaniques. Le latin a très bien pu, au neuvième siècle, laisser passer l'article dans le système grammatical de la langue française; le latin était envahi, vaincu, passif; s'il avait pu empêcher ce changement, il les aurait tous empêchés; il n'a pas opposé à l'invasion une résistance vive, active, mais une force d'inertie, le droit de premier occupant, l'indolence du vainqueur, et sa propre supériorité; il y avait telle altération qu'il ne pouvait subir, telle autre qu'il n'eût pas pu ne pas subir; du nombre de ces dernières était l'introduction de l'article, qui, quoi qu'il soit advenu depuis, était un des signes caractéristiques du nouvel idiome, une des conditions du français. Mais plus tard, beaucoup plus tard, quand le latin reparaît sous la forme et avec la dignité d'une langue savante, il en est tout

« aux mêmes usages pour lesquels il nous sert encore. » *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française au treizième siècle*, par Gustave Fallot; page 57.

autrement; il peut bien moins qu'il ne pouvait au neuvième siècle par le seul fait de sa présence antérieure et de son adhérence au sol; mais cette fois, il ne résiste pas, il agit, il envahit à son tour, il est conquérant. Ce qu'il regagnera de terrain sera bien peu de chose au prix de ce qu'il a perdu; ses conquêtes seront peu étendues, quelques-unes peu durables, un plus grand nombre injustes, mais ce seront des conquêtes, ce sera une réaction, et l'on sentira dans ce vaincu qui essaye de chasser le vainqueur ce qu'on n'avait pas senti dans le possesseur affaibli du sol, l'énergie, l'effort, la vie. M. Sayous ne veut pas que ce soit le latin qui, dans les derniers siècles du moyen âge, ait fait main basse sur l'article, et l'ait *exterminé* pour un temps : à la bonne heure; mais il fait entendre que cela est impossible, et c'est à cela que je ne consens pas. L'explication qu'il propose est d'ailleurs ingénieuse et plausible.

Il faut pourtant remarquer qu'à la même époque où l'on se plaisait à supprimer l'article, on aimait aussi à supprimer le pronom personnel devant les verbes. Ces deux faits si analogues n'auraient-ils pas le même principe aussi bien que la même date? et s'il est impossible, comme l'observe M. Sayous, de trouver au second fait comme au premier une raison philosophique, ne sera-t-on pas tenté de révoquer en doute la haute origine qu'assigne l'auteur au phénomène de la suppression de l'article? et ne sera-t-on pas tenté de les expliquer l'un et l'autre par l'influence latine, ou par cette espèce de *recrudes-*

cence du latin dans le français, dont la même époque présente, ce nous semble, bien d'autres symptômes? Car enfin, il faut trouver une cause à cette suppression fréquente du pronom personnel ; et quelle que soit cette cause, ne pourra-t-elle pas, une fois qu'on l'aura trouvée, rendre raison d'un des faits aussi bien que de l'autre? Après tout, le latin peut être fort innocent des deux faits; mais il faut convenir que s'il a pu produire le second, il a pu produire aussi le premier; tandis que la raison assignée par l'auteur au premier des deux faits est absolument inapplicable au second.

Il faut lire dans l'ouvrage même les observations judicieuses de M. Sayous sur l'inversion et sur l'ellipse. Nous ne pouvons pas tout transcrire, et sous air de critiquer, nous faire le plagiaire et le contrefacteur de son livre. C'est bien assez d'avoir fait de ce livre une critique à peu près aussi étendue que le livre lui-même. Nous désirons que cette longue attention donnée à une simple brochure soit aux yeux de nos lecteurs le symbole et la mesure de notre estime pour l'ouvrage, si tant est que notre estime puisse créer un préjugé en sa faveur. Un livre écrit avec autant de conscience, dans un temps où la conscience n'est guère à la mode, vaut bien assurément la peine qu'on s'y arrête ; et si nous éprouvons un regret au terme de notre travail, c'est de n'avoir pas assez d'autorité pour que notre suffrage devienne à M. Sayous une raison de persévérer dans d'aussi utiles travaux.

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DE LA RÉFORMATION.

2 volumes in-8°. — 1841.

Nous nous sommes déjà occupé d'une partie de ce même ouvrage publiée d'abord comme ouvrage à part; c'était une *Étude sur Calvin*, accompagnée de considérations générales auxquelles M. Sayous, dans sa nouvelle publication, donne une base plus large en groupant autour de Calvin les plus célèbres écrivains que la Réformation a donnés à la France du seizième siècle. Ce sont Farel, Viret, Théodore de Bèze, Hotman, les Estienne, La Noue, Duplessis-Mornay et d'Aubigné.

Ces *Études* sont *littéraires;* l'auteur a immédiatement en vue d'examiner l'influence que ces écrivains ont exercée sur la langue et sur le grand art de la parole; mais réduire ainsi le sujet, ce n'est pas précisément l'amoindrir; c'est en diminuer l'étendue et non pas le sérieux. Ce que ces hommes et leurs émules ont été comme écrivains, et ce qu'ils ont opéré en littérature, prend une place non moins importante que légitime dans l'histoire et dans la critique de la grande œuvre religieuse du seizième siècle. Il ne s'agit pas précisément de leur faire une place, ou d'élargir celle qu'ils ont déjà, dans la république des lettres. Il s'agit de mesurer une des faces d'un événement mémorable. Une histoire pu-

rement religieuse de la Réforme ne serait pas complète; tout le monde veut que les éléments politiques de cette révolution soient discernés et appréciés; mais serait-elle complète, même alors, si le côté littéraire était négligé, et si l'on ne pouvait se rendre compte, successivement, de ce que la Réformation a dû à la littérature, et de ce que la littérature a dû à la Réformation?

Par ces derniers mots, nous préjugeons une question; nous supposons que la Réformation a donné quelque chose aux lettres; et, selon quelques-uns, c'est de ce que la Réformation leur a pris, non de ce qu'elle leur a donné, qu'il faudrait parler. A vrai dire, ce serait procéder d'une manière grossière et en quelque sorte brutale, que de dresser la liste des écrivains célèbres qui sont nés et morts protestants, et de faire honneur de leurs chefs-d'œuvre, de leur génie même, aux dogmes qu'ils ont professés. Avant tout, ces écrivains étaient chrétiens; ils étaient nés à l'ombre des croyances chrétiennes; ils descendaient, avec les écrivains catholiques, ce grand courant de pensée et de civilisation qui a commencé à couler avec le sang de Jésus-Christ. Ce qu'ils avaient en commun avec les écrivains catholiques l'emporte de beaucoup sur ce qui les en séparait; et le fleuve qui les entraîne n'est pas moins profond d'un côté que d'un autre. Il peut y avoir certains avantages à voguer près de la rive droite, et puis certains avantages à côtoyer la rive gauche; le catholicisme a ses prérogatives littéraires, le protes-

tantisme a les siennes; et ce n'est pas, ce me semble, comme question de prééminence que le sujet abordé par M. Sayous a droit de nous intéresser; surtout il faut bien se garder de résoudre une question de religion par des considérations littéraires; cette méthode qui n'est pas bonne pour juger la valeur respective de l'antiquité et des âges modernes, n'est pas meilleure, tant s'en faut, pour décider la question de préséance entre le catholicisme et la Réforme. Mais il est digne de l'histoire et de la philosophie de constater l'influence littéraire de la Réforme; dire ce qu'elle a apporté de nouveau, de meilleur peut-être, dans les arts de l'esprit, ce n'est pas résoudre la question dogmatique. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est d'abord d'établir les faits au moyen d'une critique dont la véritable lumière est une candeur parfaite. Or, quoique protestant, nous oserons dire que M. Sayous, quoique protestant lui-même, nous a paru libre, nous ne disons pas de toute préoccupation haineuse, l'éloge serait presque injurieux, mais de toute préoccupation affectueuse, non pas par indifférence ou par scepticisme, mais au contraire parce qu'il n'est ni indifférent ni sceptique.

Le caractère quelquefois apologétique de son travail ne peut pas d'ailleurs nous étonner. On peut n'être pas excessivement jaloux, pour la religion qu'on professe, des grands honneurs littéraires, et discuter l'opinion de ceux qui, décidés à la trouver en défaut sur tous les points, lui nient tant qu'ils

peuvent ses grandes œuvres et ses grands hommes. Cette injustice, non pas tant envers elle qu'envers la vérité, ne doit pas être endurée en silence. Où manque le respect des faits, il n'y aura bientôt, ou pour mieux dire il n'y a déjà plus de respect pour les principes; et quand un homme tel que M. de Chateaubriand affirme que le protestantisme a été un accoucheur d'esprits, mais qu'il n'a mis au jour que de belles esclaves, il est permis, il est impérieusement commandé de protester en rappelant les faits.

Encore une fois, laissons la question de prééminence; elle est oiseuse, elle est insoluble; mais reconnaissons qu'il importe à une religion de prouver, non-seulement qu'elle n'a pas abruti l'esprit humain, qu'elle ne l'a pas flétri, mais qu'en s'unissant à lui, elle lui a apporté une dot. Toute vérité religieuse est en même temps une vérité philosophique et même une vérité littéraire; toute vérité est d'accord avec toutes les vérités; celui qui croit au protestantisme doit croire que le protestantisme a ajouté quelque chose aux trésors de l'esprit humain, et qu'il a restauré quelque vérité, même dans le domaine de l'art. Le reste, je veux dire le nombre et l'éclat des chefs-d'œuvre, le plus ou moins de largeur de la route, le plus ou moins de liberté du mouvement, est une question subordonnée. Le protestantisme a pu subir les conditions de son rôle, qui est de protester; il faut en tenir compte : sur combien de points la position du catholicisme ne resserre-t-elle pas sa voie dans la littérature qui lui

appartient! Mais il n'en est pas moins vrai que l'appréciation de la littérature protestante fait nécessairement partie de l'apologétique du protestantisme.

C'est de cette appréciation que M. Sayous s'est acquitté, à notre avis, de la manière la plus satisfaisante et la plus honorable. Et ce que nous appelons honorable, ce n'est pas seulement l'intelligence, le savoir et le talent, mais la modestie et la réserve. « Son ambition, dit-il, a été de n'être que vrai au « risque d'être pâle, persuadé qu'une fois les questions soulevées, une négation ou une réserve peut « être aussi bien que l'affirmation une vérité instructive (1). » L'auteur a certainement réussi à être vrai sans être pâle; mais il faut le louer, aujourd'hui surtout, d'avoir su se réduire à propos à l'interrogation ou au doute. Combien les questions d'un esprit judicieux ne sont-elles pas, en effet, plus substantielles, plus utiles, que les affirmations d'un esprit vif et présomptueux! Souvent on affirme pour n'avoir vu ni soupçonné qu'un côté du sujet, et l'on doute pour en avoir vu un grand nombre.

On lira sans doute avec beaucoup d'intérêt le chapitre du second volume intitulé : *La Réforme et la Renaissance*. Ces deux sujets s'appelaient l'un l'autre, et l'on ne pouvait éviter de les rapprocher. On a coutume de les opposer. On veut voir dans le premier l'indépendance de l'esprit humain, et dans l'autre son respect involontaire pour la tradition et pour l'antiquité : c'est une antithèse qui plaît. Mais

(1) Tome II, page 279.

l'opposition est plus apparente que réelle. Il en fut de ce double réveil comme il en est, je crois, de tous les réveils, et le mot du cardinal de Retz, sur les commencements de la Fronde, s'offre naturellement à l'esprit : « On cherche en s'éveillant, comme à « tâtons, les lois. » La Réformation littéraire se constitua autour des modèles antiques; la Renaissance religieuse ne fit qu'opposer à une autorité une autre autorité, à l'ancienneté une ancienneté plus reculée, au commentaire le texte, à l'Église l'Écriture. Les deux mouvements, religieux et littéraire, n'eurent pas lieu en sens inverse. Le libre examen, dans l'acception absolue de cette expression, fut réclamé en philosophie par un petit nombre d'hommes, et en littérature par personne. Le seizième siècle put produire Montaigne et Charron, il n'eût pu supporter Descartes. Que Descartes fût enfermé dans Luther, que toute la pensée humaine dût un jour pénétrer par cette brèche, qu'une seule autorité niée dût conduire à mettre en question toutes les autorités, c'est une autre affaire; mais toujours est-il certain que la Réformation fut la recherche d'une *autorité*, plus haute que celle qui réglait la croyance des peuples, et que, sous ce rapport, son mouvement et celui de la Renaissance littéraire furent exactement parallèles. On peut même prétendre que la Réformation, en niant l'Église de Rome, se disposait à en créer une autre, à laquelle il eût fallu croire aussi d'une foi implicite, mais si les hommes sont inconséquents, l'humanité ne l'est pas, et la

logique, cette nécessité de l'esprit, suit imperturbablement son chemin.

Mais ce qui est digne de remarque, et ce qui n'a pas échappé à M. Sayous, c'est que la Réforme corrigea ce que la Renaissance avait de superstitieux et de fanatique. « La Renaissance, dans son culte de « l'antiquité, intolérante jusqu'à l'irréligion, éle- « vait rapidement une nouvelle prison à l'intelli- « gence; la Réforme secoua ce joug en plaçant le « but des connaissances au delà de la littérature an- « tique, qui ne devenait plus qu'un moyen (1). » Ce seul mot explique d'avance la nature des services que la Réforme a rendus à la langue et à la littérature. La Réforme n'était, dans son principe, ni littéraire, ni philosophique, mais morale (2). S'adressant, dans l'homme, au principe de l'action, la Réforme fut une action. Elle ne s'occupa des idées que dans leur rapport avec la vie. Préoccupée d'agir, pressée de conclure, elle ne dédaigna pas les instruments, elle s'appliqua même à les perfectionner, elle établit, si l'on peut ainsi parler, des ateliers pour leur fabrication, je veux dire des écoles et des universités, mais ce fut toujours dans le même sens; et ce qu'a fait Port-Royal, cette réforme à la fois courageuse et timide elle le fit avant lui; elle ramena les lettres au solide et au vrai par le sérieux du but, par l'urgence des circonstances, et tendit,

(1) Tome II, page 283.

(2) Nous renvoyons, sur ce sujet, notre lecteur à un mot remarquable de M. Mignet, que nous avons cité. (Tome III, page 508.)

d'un même effort, à la réforme des mœurs et à la réforme du goût. Elle concourut donc avec la Renaissance dans ce que la Renaissance avait de vrai, et la corrigea dans ce qu'elle avait d'exagéré, d'arbitraire et de faux.

La Réforme ne devait rien de moins à la Renaissance, dont elle avait beaucoup reçu. Si grande qu'on fasse, et à bon droit, la part du sentiment moral dans l'événement de la Réforme, ce sentiment aurait beaucoup plus tardé à se réveiller sans l'éveil des intelligences. La vertu sans doute n'a pas son principe dans le raisonnement ni dans le goût; mais tout un siècle, enseveli dans l'erreur morale, n'en sort pas sans un peu d'aide de la part de l'intelligence. Le sentiment qui ne peut pas devenir une idée reste longtemps confus et inerte; il y a de la pensée dans la vertu, ou plutôt il n'y a pas de vertu sans pensée; la pensée est l'instrument de la morale, comme les sens eux-mêmes sont l'instrument de la pensée, et l'on n'est pas plus vertueux sans le concours de la raison qu'on ne peut raisonner sans le concours du cerveau. La Renaissance, cette réforme des intelligences, redressa et polit l'instrument de la morale; mais, comme le remarque M. Sayous, tout le monde ne tira pas le même parti de la Renaissance. « Les uns s'arrêtèrent à l'antiquité qui ve-
« nait de leur donner la lumière et s'éprirent avec
« passion de ses livres, de ses langues, de tous les
« monuments de sa culture; les autres appliquèrent
« leur intelligence, fortifiée par cette vigoureuse

« nourriture, à l'examen des inquiétudes de leur « pensée, tout occupée dès longtemps du sort de « l'homme et des grands sujets de la religion (1). »

On croira facilement que l'auteur n'a pas cru que le titre de son ouvrage lui défendît d'aborder la grande question de l'influence de la Réformation sur la morale, sur les mœurs et sur la religion même. C'est le sujet d'un dernier chapitre, dont nous détachons les passages suivants :

« Mais quand la Réforme aurait retardé l'avéne- « ment de l'art dans la littérature aussi énergique- « ment qu'elle y a travaillé en effet, elle pourrait « revendiquer encore comme des fruits bien autre- « ment splendides de son œuvre morale, les grands « et religieux penseurs du dix-septième siècle. Elle « a arraché, avec violence et déchirement, je ne le « méconnais pas, mais enfin elle a arraché la reli- « gion à l'abîme vers lequel l'entraînaient rapide- « ment l'ignorance de ses ministres et la révolte des « intelligences qui jugeaient de la doctrine par ses « interprètes et son enseignement. Les pieux esprits « qu'elle n'a pas séduits à soi, elle les a fait remon- « ter de leurs stériles dévotions à la contemplation « féconde des grandeurs du christianisme, et de « toutes parts, en arrière de la première ligne de ses « guerriers aveugles, le catholicisme rentrant en « lui-même et s'examinant, répara ses forces et « reprit la vie aux sources où son adversaire avait « puisé la sienne.

(1) Tome II, page 281.

« ..... Ce n'a pas été une influence d'une moindre « portée que le redressement moral de la société « dont le calvinisme a été le manifeste instrument « en réformant la vie des familles. Tout un peuple, « grave dans ses habitudes et difficile sur ses plaisirs, « ne devait pas être d'un médiocre exemple pour la « nation qui l'entourait; il en balançait les frivo- « lités, condensant, pour ainsi dire, en une pluie « bienfaisante les vapeurs qui s'élevaient sans but « de cette masse d'esprits si vifs, si riches, mais si « prompts à se disperser. Je ne crois pas qu'à au- « cune autre époque la France ait possédé ce nom- « bre considérable de penseurs et de belles intelli- « gences qu'on y compte dans le dix-septième siècle, « au sortir de la Réformation : il suffit de rappeler « Port-Royal et ses hommes. A côté d'erreurs de « goût et de savoir, combien les connaissances sont « productives, combien la pensée alors est nette et « vigoureuse! Un sens moral bien vivant et éclairé des « lueurs de la religion dirige les entendements d'une « nombreuse élite, et ne se laisse étourdir ni par les « sophismes de la témérité, ni par ceux d'une au- « torité impérieuse. On est au cœur de l'arbre, la « sève est puissante; elle va s'appauvrir en se disper- « sant, mais les branches maîtresses prospéreront « longtemps encore.

« ..... Le procédé investigateur de la Réforme « vis-à-vis des doctrines de ses adversaires était « véritablement celui de la chimie, comme on l'a « dit, et l'on ne se trompe pas en faisant remonter

« jusqu'à ce point de départ les grands écarts aussi « bien que les grands services de cette méthode dans « les âges modernes; mais on sera injuste si l'on « accuse le protestantisme de n'avoir été que chi- « miste. A côté de l'analyse, n'a-t-il pas élevé dans « sa doctrine de la foi une religieuse synthèse? Les « réformateurs n'ont-ils donc rien cru, eux qui ont « épuré et élevé l'adoration chrétienne, déclaré la « science servante de la foi? Pour la Réforme, « l'examen ne fut qu'une méthode, un moyen, non « le but, qui fut autre et a été accompli, le salut du « christianisme. Ce qu'il faudra donc lui reprocher, « c'est la nature du moyen; mais on ne le fera pas, « car ayant à détruire, elle n'avait pas le choix. Aux « yeux du contemplateur, le protestantisme est « comptable seulement des résultats auxquels a « concouru l'ensemble de ses tendances, et non de « quelqu'un de ses éléments détaché des autres et « livré à lui-même. Il y a de la légèreté et peut-être « de l'ignorance à lui reprocher le naturalisme irré- « ligieux des encyclopédistes. Sans doute, le dix- « huitième siècle reprenait en cela, ou continuait, « si l'on veut, un fait du seizième. Mais ce fait, « provoqué par l'esprit d'examen et d'analyse, avait « été signalé et combattu avec vigueur par les écri- « vains calvinistes, par Viret, par La Noue, par « Mornay, et au dix-huitième siècle c'est des rangs « du protestantisme et non des écoles des Jésuites, « où l'investigation à coup sûr n'était pas recom- « mandée, que sont sortis les seuls défenseurs

« imposants que la religion ait trouvés contre le « matérialisme et l'incrédulité (1). »

Je me suis attaché, dans cette appréciation, à la conclusion, non au corps même de l'ouvrage. Les *Études* biographiques et critiques dont il est composé ont, au plus haut degré, le mérite d'un travail original, qui puise immédiatement et uniquement aux sources. Il y a même telle de ces notices qui ne pouvait être le produit que d'un travail de cette espèce. Viret, comme écrivain, a pour ainsi dire été retrouvé par M. Sayous, et nous lui savons gré de nous avoir fait connaître ce Calvin diminué et adouci, qui, le premier ou le seul, parmi les théologiens de cette époque, a étendu son regard du domaine de la grâce vers celui de la nature, de la vie spirituelle vers la vie extérieure. Hotman n'était guère connu que par ce qu'en avait dit M. Thierry dans l'introduction des *Récits mérovingiens*. Avec des nuances et quelques diversions, la sévérité de Calvin se reflète sur le front de tous ces personnages ; cette sévérité, chez plusieurs, est rude et emportée, mais jamais l'idée de fanatisme ne se présente. L'imagination n'est pour rien dans leurs excès, et l'orgueil, osons le dire, est loin d'y prendre toute la place que semblait lui ménager la faiblesse humaine. L'explication et l'excuse de bien des duretés se trouve dans cette préoccupation pour la pureté de la foi, pour la sainteté de la loi, et pour l'inviolable majesté de Dieu, qui caractérisent la Réforme. Ne pouvant dans la religion tout embrasser à la fois, les réformateurs

(1) Tome II, page 354-359.

s'attachèrent à ce qu'ils regardaient comme la pierre angulaire, qui est bien en même temps, sans qu'on veuille jouer sur le mot, une pierre anguleuse. Ce sentiment, qui avait produit la Réforme, était universel et profond parmi les réformés, et s'il entraîna à des fautes graves des réformateurs qui n'étaient que des hommes, si même il effaça trop souvent ce caractère de mansuétude que Jésus-Christ a communiqué à la religion dont il est le chef, il ne faut pas, du moins, en accuser quelques individus; car les hommes de diverses conditions, hommes de loi, hommes d'épée, hommes de lettres, qui embrassèrent cette cause, y apportèrent tous le même esprit. Bien des choses, dans les enseignements et dans la conduite de ces hommes forts, peuvent nous repousser, et rien ne doit nous empêcher de dire que nous ne nous sentons point liés à leurs exemples ni à leurs pensées; mais il serait bien injuste de fermer les yeux à ce qu'il y eut de dévouement, d'héroïsme et de grandeur dans ces chefs et ces champions de la Réforme française. On croit sentir que M. Sayous ne s'associe ni à toutes leurs opinions ni à tous leurs sentiments, et ceci même donne de l'autorité et du prix à l'admiration respectueuse qu'il professe pour eux. En les jugeant, il est conduit à juger d'autres hommes, et le fait avec la même sûreté de critique et de goût. Tout le monde distinguera des pages importantes sur Rabelais, dans la notice sur La Noue (1). Des considérations générales sur la Réforme et sur

(1) Tome II, page 92.

le seizième siècle s'entremêlent assez souvent aux détails biographiques et aux appréciations littéraires. Nous avons remarqué dans le premier volume un morceau assez étendu sur la prédication de la Réforme (1), un autre sur la manière de travailler des écrivains et des érudits de la même époque (2); et dans le second volume, des renseignements curieux sur les manifestations et les formes de l'impiété dans ce seizième siècle si préoccupé de religion et d'amendement moral (3).

(1) Tome I, page 34. (2) Tome I, page 177.
(3) Tome II, page 141.

XV.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Cours de littérature dramatique,

ou

De l'usage des passions dans le drame.

Tome Ier. — 1843.

Ces deux titres, séparés par une particule disjonctive, équivalent-ils l'un à l'autre? Un cours de littérature dramatique n'est-il autre chose qu'un traité de l'usage des passions dans le drame? Tout le monde n'en conviendra pas, et il est probable que l'auteur lui-même ne soutiendrait pas cette thèse; mais sans doute qu'entre les points de vue qui s'offrent à l'esprit dans l'étude de la littérature dramatique, il n'en est pas de plus élevé. Il n'en est point non plus sous lequel l'époque présente se plaise davantage à envisager les questions littéraires. La littérature sans doute n'a pu jamais être entièrement séparée de la psychologie, dont elle est une application : il y a des mathématiques pures, peut-il y avoir de la littérature pure? Il faudrait, dans ce cas, écarter de l'appréciation des œuvres littéraires tout ce qui ne ressortit pas au tribunal du goût; et cela

ne suffirait point ; il faudrait encore n'attribuer au goût que le discernement de la vérité esthétique, ou plutôt séparer absolument la vérité esthétique de la vérité morale. Cette séparation est impossible. Il vaut mieux reconnaître que la littérature embrasse tous les écrits dans lesquels l'homme se révèle synthétiquement à l'homme. Dès lors, la critique littéraire est une application de la science de l'homme, et la question de l'*usage des passions* peut bien être considérée comme la branche principale d'un cours de littérature dramatique.

Il eût mieux valu néanmoins s'en tenir à l'un des deux titres, au seul qui soit exactement vrai. Pour notre part, nous ne pouvons voir dans l'ouvrage dont voici le premier volume qu'un traité sur une question très intéressante, mais spéciale pourtant. Elle méritait sans doute d'être une fois séparée de toutes les autres et discutée à part. Ajoutons qu'elle est tombée en de fort bonnes mains. M. Saint-Marc Girardin connaît la morale et connaît le théâtre. De ces deux connaissances, la plus rare, tout considéré, n'est pas celle que l'on pense. On s'en avise en lisant ce volume. Une assez grande intelligence du théâtre est chose commune parmi ceux qui le fréquentent, et des esprits fort inférieurs à M. Saint-Marc Girardin peuvent s'y entendre à peu près aussi bien que lui. Mais, à voir comme il traite les questions de morale, on se dit que peu d'hommes, dans le monde où il vit, seraient en état de les traiter comme lui. Son avantage sur d'autres écrivains n'est souvent

autre chose qu'un certain bon sens du cœur; mais il est des époques où ce bon sens est ce qui manque le plus. La simplicité de la vérité n'est pas toujours le point de départ, elle est souvent le dernier terme des travaux de la pensée. En morale, à certaines époques, il faut bien de l'esprit pour oser dire que deux fois deux font quatre.

Tel est, à nos yeux, le principal mérite du livre de M. Saint-Marc Girardin, et nous pourrions ajouter : tel en est le charme. L'auteur a bien de l'esprit; mais la vérité a plus d'esprit que personne. Reconnaissons aussi, non pas précisément que la morale est de bon goût, comme le disait Massillon, mais que la morale a le goût bon. C'est une des vérités que M. Saint-Marc Girardin s'est plu à remettre en lumière. « J'ai aimé, dit-il, à montrer, autant « que je l'ai pu, l'union qui existe entre le bon goût « et la bonne morale (1). » Cette union parfois s'élève à l'unité. A une certaine profondeur, le bon et le beau ne font qu'un. Le principe même qui domine tout le livre dont nous nous occupons, et qui s'y reproduit fréquemment, se confond avec le principe même de la morale, ou avec une idée plus générale que ce principe même; nous voulons dire celle qui, en toutes choses, fait de la matière le moyen et de l'esprit le but. Nous avons si souvent, dans ce journal, défendu la cause du spiritualisme dans l'art et plaidé en faveur de l'idée contre la sensation, que nous trouvons un double plaisir à transcrire les pa-

(1) Page VI. *Avertissement.*

roles que M. Saint-Marc Girardin a pour ainsi dire gravées au frontispice de son œuvre :

« L'art ne doit parler qu'à l'esprit ; c'est à l'esprit « seul qu'il doit donner du plaisir. S'il cherche à « émouvoir les sens, il se dégrade. Cette règle s'appli- « que à tous les arts. La danse elle-même est un art, « quand, par ses pas et ses mouvements, elle plaît à « l'âme et éveille dans l'esprit l'idée divine de la grâce. « Elle cesse d'être un art et elle devient un métier, « quand elle vise à la volupté et qu'elle s'efforce d'é- « mouvoir les sens. Prenez tous les arts les uns après « les autres : ce qui les caractérise, c'est qu'ils n'ont « de commerce qu'avec l'esprit. Les arts sont le lan- « gage de l'âme. S'ils s'adressent aux sens, ce n'est « que pour les rappeler à leur vocation, qui est d'être « les instruments des jouissances de l'âme. Les arts « sont la plus grande joie de l'homme, parce qu'ils « mettent l'homme tout entier en jeu, parce qu'ils oc- « cupent et charment à la fois son âme et ses sens, « et que, dans le plaisir qu'ils procurent, subordon- « nant, comme ils le font, l'émotion des sens à l'é- « motion de l'esprit, ils mettent l'ordre suprême dans « la jouissance. C'est par là qu'ils sont divins (1). »

En posant ce grand principe, et cet autre, plus exclusivement esthétique : que le théâtre exclut la peinture des passions exceptionnelles, l'auteur a déterminé la nature de l'émotion dramatique. Cela fait, il aborde, au point de vue du théâtre, l'étude des différentes passions : ce premier volume traite

(1) Page 9.

successivement de la crainte qu'inspirent la douleur physique et la mort, de la haine de la vie, de l'amour paternel et maternel. Sur chacun de ces sujets, l'auteur ne s'en tient pas à établir ce qui doit être; il s'attache à *illustrer* sa pensée par des exemples nombreux, qui mettent en regard, d'un côté la littérature actuelle, de l'autre nos deux antiquités, l'une qui est l'antiquité proprement dite, l'autre qui comprend la meilleure partie du dix-septième et du dix-huitième siècle; car même ce dix-huitième siècle, si rapproché de nous, est, grâce à nos excès, devenu antique. Chacun imagine aisément combien ces rapprochements sont instructifs et piquants sous la plume de M. Saint-Marc Girardin; mais j'ose dire qu'il est peu de lecteurs pour qui la plupart des résultats de ces rapprochements ne soient aussi inattendus que frappants de justesse. Sans jamais sortir de son sujet, du moins sans jamais le perdre de vue, l'auteur rencontre une foule de jugements et de pensées dont la finesse n'est autre chose, dans le fond, qu'une vérité exquise. Les qualités ordinaires du style de l'auteur, lorsque l'émotion s'y ajoute, deviennent tout naturellement de l'éloquence. Il est juste de distinguer, sous ce rapport, les réflexions que suggèrent à l'auteur le drame de *Chatterton* (1), une page charmante et neuve sur l'enfance (2), et une excellente appréciation du caractère de Gœthe (3). Mais tout cela est plus ou moins épisodique; rentrons nous-même au cœur du sujet, en signalant

(1) Page 162. (2) Page 109. (3) Page 136.

parmi les morceaux les plus remarquables de ce volume la leçon où l'habile professeur, traitant de la crainte de la douleur et de celle de la mort, assigne à chacune des principales philosophies de la vie humaine, dans la personne d'Ulysse, de Philoctète et de Robinson, des naufragés du *Kent* et de l'apôtre saint Paul, ses traits distinctifs, sa dignité, son rang; et cette autre leçon, d'une justesse si délicate et si hardie, où le procédé de la tragédie et celui de la comédie dans le développement des caractères odieux, sont si vivement différenciés. Quant aux traits épars, à ces pensées ingénieuses, étincelles qui éclairent tout un horizon, j'aurais beaucoup à faire à ne citer que la moitié de celles qui s'offrent à mon souvenir. On jugera sans doute que ce n'est pas un livre ordinaire que celui qui renferme en grand nombre des observations comme celles-ci :

« La nature matérielle est beaucoup plus bornée « que la nature morale, soit pour jouir, soit pour « souffrir. L'âme, dans ses douleurs, est patiente et « variée, parce qu'elle est immortelle; tandis que le « corps, après souffrir, ne sait que mourir; c'est la « seule variété et la seule péripétie qu'il sache mettre « dans ses douleurs, et de là aussi, au théâtre, la stéri- « lité et la monotonie des souffrances matérielles (1). »

(Sur les anciens.) « Ce qui leur plaît de la vie, « c'est la nature; ce qui plaît aux modernes, c'est la « société (2).

(1) Page 16. (2) Page 29.

« L'imagination antique croyait que, lorsque la « passion est excessive, l'homme disparaît; idée juste « et profonde, qui fait le fond et ce que nous appel- « lerions aujourd'hui la philosophie des *Métamor- « phoses* d'Ovide (1). »

« (Après Rousseau) les passions romanesques suc- « cédèrent aux bonnes fortunes des roués; mais ce « fut un changement de mode plutôt qu'une révolu- « tion dans les mœurs : il y eut de grandes paroles « et de petits sentiments, des émotions médiocres et « des conversations enthousiastes (2). »

« Rien ne calme le cœur de l'homme comme le « devoir (3). »

Le livre de M. Saint-Marc Girardin respire l'amour de l'antiquité et du christianisme. Ce n'est pas la première fois que ces deux affections se sont rencontrées dans un même cœur, et si quelquefois les circonstances ont favorisé cette rencontre, elle n'est pas plus l'œuvre du préjugé que l'inspiration du hasard. Ce n'est pas qu'il n'y ait bien des contrastes, même littéraires, entre le christianisme et l'antiquité; mais, en général, la vérité littéraire doit plaire à la vérité morale : l'inverse, je l'avoue, n'est pas si naturel. L'amour de l'antiquité a, d'ailleurs, entraîné un peu loin des esprits véritablement chrétiens. Rollin en est peut-être un exemple; et, après l'avoir nommé, j'oserai bien nommer M. Saint-Marc Girardin, qui me paraît avoir trop présumé de l'antiquité. Il est vrai que, comparée avec la poésie du

(1) Page 43. (2) Page 154. (3) Page 172.

jour, celle de Sophocle peut presque sembler chrétienne; mais c'est une illusion d'optique; et l'auteur n'est pas dupe un seul instant de ce jeu de lumière et d'ombre. On peut accorder aussi que des éclairs assez vifs ont sillonné la nuit du paganisme, et que la littérature de la Grèce (sa littérature plus que son histoire) nous fait assister, de poëte en poëte, à une sorte d'épuration des idées morales. Quelques-unes même des idées dont se compose, dans l'opinion vulgaire, la face la plus ténébreuse de l'époque païenne, sont à bon droit réhabilitées par l'auteur; ainsi lorsqu'il nous fait observer que « la fatalité antique n'est « pas aussi capricieuse ni aussi injuste qu'elle en a « l'air (1). » Mais quelques passages du livre pourraient faire conclure, au moins je le crains, que le christianisme n'est essentiellement qu'un progrès naturel de l'esprit humain, un développement graduel de la sagesse antique; par exemple, lorsque l'auteur nous dit que les Grecs « s'avançaient peu « à peu vers le spiritualisme chrétien (2). » Nous regrettons que M. Saint-Marc Girardin n'ait pas dit dans quel sens il l'entend et dans quelles limites. Nous espérons qu'il ne verra pas en nous le champion d'une orthodoxie ombrageuse, si nous disons que rien n'affaiblit autant l'autorité du christianisme, que rien, dans les esprits, ne nuit plus à sa cause que d'en faire un anneau de la chaîne qu'à dire vrai il a rompue. Que les événements, c'est-à-dire la Providence, aient creusé d'avance

(1) Page 222. (2) Page 40.

dans les régions de l'Occident un lit à ce fleuve divin, le plus scrupuleux des croyants l'accordera sans difficulté; mais il est essentiel de ne pas méconnaître la source d'où le fleuve a jailli. Aucun développement naturel, juif ou grec n'importe, ne saurait rendre raison de l'existence du christianisme. Quels que fussent les progrès de la pensée antique, il y avait toujours un infini entre elle et la pensée chrétienne; et l'infini lui seul peut combler l'infini. C'en est fait du christianisme dans le monde dès qu'on sera d'accord à penser le contraire et à faire entrer un fait surnaturel dans un des compartiments de la philosophie de l'histoire. En ce qui nous concerne, nous aimons beaucoup mieux pour la religion chrétienne la plus outrageuse négation qu'une admiration resserrée dans de pareilles limites. Le christianisme n'est rien s'il n'est, comme Melchisédec, sans père ni mère ici-bas, sans généalogie.

Nous n'attaquons point la pensée de l'auteur; elle est, nous le croyons, la même que la nôtre. Nous craignons seulement qu'il n'ait pas usé de toutes les précautions nécessaires pour être bien compris. Mais nous aimons à remarquer que d'autres passages répandus dans ce même livre témoignent qu'à ses yeux les différences qui existent entre le christianisme et les systèmes anciens ne sont pas de simple degré. Donnons-en pour exemple la comparaison qu'il fait de la Némésis antique avec la justice divine telle que l'Évangile l'a formulée et promulguée (1).

(1) Pages 229-230.

La dernière leçon du volume n'est pas la moins piquante. A coup sûr elle était imprévue pour bien des gens. Le jugement que, dans les leçons précédentes, l'auteur porte à plusieurs reprises sur le théâtre moderne, semblait, aux termes de l'axiome de M. de Bonald, impliquer une condamnation assez sévère des mœurs contemporaines. Cette conclusion, qui pouvait bien paraître inévitable, l'auteur l'évite pourtant, et le prévenu, c'est-à-dire le siècle, est renvoyé absous, avec avertissement de se mieux comporter à l'avenir. L'habile avocat a tiré d'affaire son client au moyen d'une distinction : « La littera-« ture, dit-il, exprime souvent l'état de l'imagina-« tion d'un peuple plutôt que l'état de la société (1). » C'est moins une distinction qu'une explication. L'ancienne formule est correcte et peut être maintenue. L'état de la société, ce ne sont pas uniquement ses actes; c'est aussi ce qu'elle pense et ce qu'elle sent, mais tout particulièrement ce qu'elle désire ou regrette. L'auteur lui-même n'a-t-il pas remarqué quelque part que, « quand les sentiments s'affaibis-« sent dans la société, ils s'exagèrent dans la litte-« rature par compensation (2) » Nous ne pouvons valoir mieux que nos mœurs, mais nous pouvons valoir moins. Il est aussi commun qu'étrange de se dédommager de mal faire en mal disant, en pensant mal. Si tous les sentiments se traduisaient en actes, il y a longtemps que la société n'existerait plus. L'instinct, le calcul, créent cette inconséquence que

(1) Page 117. (2) Page 180.

l'auteur appelle la dernière vertu des peuples corrompus. Mais, tout compte fait, la littérature est bien l'expression de la société, l'expression, et non le calque ou la copie. Dans cette singulière traduction de la vie par les écrits, l'ombre est souvent rendue par la lumière, le vide par le plein, un creux par un relief; et l'observateur exercé conclut, selon les cas, de la négation à l'affirmation, du contraire au contraire. La littérature d'un peuple est faite à son image, et s'il est beau, il ne saurait être laid dans ce naïf miroir. Dans cet ordre de choses comme dans l'ordre politique, un peuple, à la longue et en grand, ne subit que cè qu'il doit subir. On ne lui fait pas, malgré lui, sa littérature. On n'oserait. Je ne parle pas de ces écrivains généreux, et par là même isolés, qui se jettent en travers de l'opinion égarée, et qui, pour le salut moral du peuple, affrontent la plus redoutée des impopularités, le dédain ou l'indifférence. Ceux-là osent tout. Les autres, dans leur plus grande liberté, sont asservis; leur audace est l'audace de la lâcheté, et ils ne font jamais plus bassement la cour au public que quand ils ont l'air de le braver. On croirait qu'ils le devancent; mais, dans le secret de ses désirs, le public les avait devancés. M. Saint-Marc Girardin sait bien tout cela, et cette vérité même transpire en maint endroit de cet ingénieux chapitre; mais, j'eusse bien aimé, je l'avoue, qu'au lieu de rassurer ses lecteurs, il les eût un peu alarmés, ou, ce qui revient peut-être au même, qu'il les eût livrés à leurs

réflexions. Il ne suffit pas de dire qu'il faut pourtant y prendre garde; « que la fanfaronnerie du vice, « souvent innocente pour le fanfaron, est funeste à « ses voisins, qu'elle nuit surtout par l'exemple, que « peu à peu les bons sentiments s'altèrent, quand « ils entendent préconiser les mauvais (1). » Le mal est déjà consommé quand on l'aime; caresser la pensée du mal, c'est déjà mal faire; il en est d'une nation comme d'un individu : ce sont ses pensées qui la font être ce qu'elle est. Si le vieux proverbe : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, n'a pas cessé d'être vrai, la littérature de notre époque accuse notre époque. C'est là, je crois, ce qu'il fallait dire. Dans les rapports d'un moraliste avec la société, la politesse n'est pas de saison, la galanterie bien moins encore. A qui dira-t-on la vérité, si ce n'est au public?

L'auteur du présent livre est digne d'être traité comme le public. On sent, en le lisant, qu'on peut lui dire la vérité, car il l'aime. Il en a été, dans cet ouvrage, le courageux et habile défenseur. Les observations que nous avons présentées ne nous empêchent pas de regarder la publication de ce livre comme un événement très heureux. Nous le recommandons à la jeunesse; non pas pourtant à la première jeunesse, qui n'a point assez d'expérience de la vie pour le bien comprendre. Ce n'est pas par ce côté qu'elle doit aborder la littérature; c'est par le côté, plus étroitement littéraire, de La Harpe,

(1) Page 453.

mais dès que le jeune homme a atteint les années où le monde et la société deviennent l'objet de ses réflexions favorites, l'âge où spontanément il s'enquiert de l'*usage des passions dans la vie,* faites-lui lire cet excellent traité de l'*usage des passions dans le drame.*

TABLE DES MATIÈRES.

La date des études comprises dans ce volume est celle de l'ouvrage auquel chacune d'elles se rapporte, ou celle de l'édition nouvelle, quand une réimpression a fourni à M. Vinet l'occasion de s'en occuper.

SAINTE-BEUVE. 1

Pensées d'Août. Poésies. 1

Port-Royal. 33

EDGAR QUINET. — *Prométhée.* 76

ALEXANDRE SOUMET. — *La Divine Épopée.* 139

FRÉDÉRIC CHAVANNES. — *Poésies chrétiennes et Cantiques.* 241

JUSTE ET CAROLINE OLIVIER. 252

Les Deux Voix. 252

Les Chansons lointaines. 263

J.-J. PORCHAT. — *Les Glanures d'Ésope.* 275

ALEXANDRE GUIRAUD. 288

Le Petit Savoyard. 289

Les Machabées. 289

Virginie. 292

Le comte Julien. 293

Flavien. 293

Césaire. 301

Le Cloître de Villemartin. 305

EMILE SOUVESTRE. 315

L'Échelle de Femmes. 317

Riche et Pauvre. 329

ULRIC GUTTINGUER. — *Arthur*. 339
GEORGE SAND. — *A propos du livre de M. le comte Théobald Walsh*. 384
MICHELET. — *Histoire de France*. 399
MIGNET. — *Notices et Mémoires historiques*. 477
MERLE D'AUBIGNÉ. — *Histoire de la Réformation du seizième siècle*. 513
SAYOUS. 564
Étude littéraire sur Calvin. 564
Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation. 602
SAINT-MARC GIRARDIN. — *Cours de littérature dramatique*. 616

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

APR 01 '81
MAR 20 '81

CB

a39003 002232162b

CE PQ 0286
.V6 1849 V003
COO VINOT, ALEXA ETUDES SUR L
ACC# 1214673